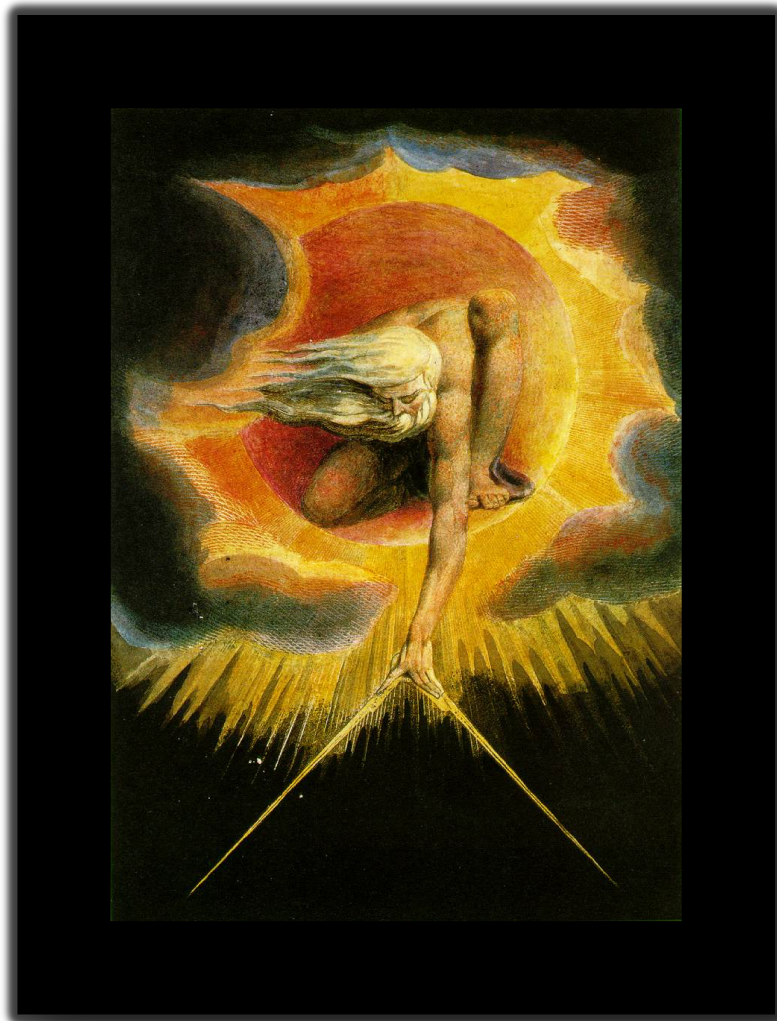


# LES MOTS DE LA RÉVOLTE

---

UNE LECTURE EN ARCHIPEL



ANDRÉ MELOCHE

AQUARELLE : THE ANCIENT OF DAYS (1794), WATERCOLOR ETCHING BY WILLIAM BLAKE

Tout humour un peu élevé commence par cesser de prendre au sérieux sa propre personne.

*Le loup des steppes*, Hermann Hesse

Mort – Immortel. Peut-être l'extase. Plutôt le sentiment de compassion pour l'humanité souffrante, le bonheur de n'être pas immortel ni éternel. Désormais, il fut lié à la mort, par une amitié subreptice. [...] Demeurait cependant, au moment où la fusillade n'était plus qu'en attente, le sentiment de légèreté que je ne saurais traduire : libéré de la vie? l'infini qui s'ouvre? Ni bonheur, ni malheur. Ni l'absence de crainte et peut-être déjà le pas au-delà. Je sais, j'imagine que ce sentiment inanalysable changea ce qui lui restait d'existence. Comme si la mort hors de lui ne pouvait désormais que se heurter à la mort en lui. « Je suis vivant. Non, tu es mort. »

*L'instant de ma mort, Maurice Blanchot*

## Préface

Suis-je un homme-masse<sup>1</sup>?

Je le dis – d’abord et avant tout – afin que cet essai prenne toute sa place *comme* doute fécond et avant que l’*idéologie dominante*<sup>2</sup> ne les réduise, cet essai et son doute, à une sensiblerie anhistorique<sup>3</sup> qu’elle prendrait pour un processus rationnel. Donc, cet essai ne sera pas un happening.

.....  
 .....  
 .....

Je fus traversé, de tout temps, par une foule<sup>4</sup> de doutes inimaginables sur le « monde » et sur « moi-même ». Et j’ai constaté, lors de ces temps étranges, que je qualifierais de *moments historiques*, que la névrose n’est pas, contrairement à ce que l’on prétend, dépourvue d’avantages. Car elle a, pour qui ose s’y risquer avec rigueur

---

<sup>1</sup> À l’aube, un homme, après une cuite monumentale, se lève péniblement et se dirige en titubant dans la salle de bain. Devant le miroir, il s’interroge non sans angoisse ni perplexité sur le personnage qui l’observe avec la même – est-ce vraiment la même? – anxiété que la sienne et qu’il ne semble pas reconnaître. Quelque peu *imbibé* par ce qui traverse « de part en part » sa pensée, il n’arrive pas à reprendre pied, à adopter une position stable – à retrouver son aplomb – devant ce personnage étrange, inerte, sans histoire. Une voix jaillissant des tréfonds de la cuisine se fait alors entendre : – « Андрэ! Андрэ! Viens déjeuner! » L’illumination, comme une immense et magnifique éclaircie, apparaît enfin sur son visage rêche et mal rasé. Soudainement soulagé, il lève les bras au ciel en signe de victoire sur le temps, remerciant on ne sait qui en continuant de se regarder dans le miroir : – « Ah! Андрэ! »

<sup>2</sup> Hypertrophie de l’idéologie car, selon Roland Barthes, *l’idéologie est toujours dominante*.

<sup>3</sup> Le culte de l’émotion, aujourd’hui, masque – fait écran devant – l’inculture des protagonistes contemporains. Il n’est pas rare de constater que l’humeur, l’émotion remplacent la maîtrise intellectuelle et rationnelle. Quand nos carences culturelles nous entraînent dans l’émotion, dans l’engouement, notre assurance *traduit* notre pauvreté psychique qui nous interdit la réflexion. C’est donc ainsi que sont évacuées du paysage l’histoire et la connaissance. Il ne s’agit pas, ici, de défendre la thèse de la culture ni celle de l’art. La culture et l’art n’ont pas à être défendus mais à être embrassés avec finesse, délicatesse, intelligence, humour et... rigueur. Il faut s’élever au niveau de l’art, peu importe qu’il soit « populaire » ou « élitiste », pour en goûter les raffinements les plus doux, les spiritualités les plus vives, les grandeurs les plus enivrantes et les beautés les plus époustouflantes. Ne pas chercher à dépasser les comforts psychologiques que nous impose l’idéologie à la mode fera s’amplifier nos pulsions qui, comme l’histoire nous l’a abondamment démontré, risquent fort d’éclater à la face de l’art et d’éclabousser tout son entourage, notamment la culture.

<sup>4</sup> À ceux qui prétendraient que ces voix plurielles pourraient suggérer un dérangement psychique, je répondrai qu’il est plus salubre de laisser en soi ces voix dialoguer entre elles afin de profiter de leurs débats que tenter de les faire taire, soit par la parole bavarde et autoréflexive, soit par les barbituriques qui ne feraient que les rendre plus *inquiétantes* encore : « Tout ce qui se passe lorsqu’on pense est soumis à un examen critique, c’est-à-dire qu’il n’existe pas de pensée dangereuse pour la simple raison que le fait de penser est en lui-même une entreprise très dangereuse. Mais ne pas penser est encore plus dangereux. », Hannah Arendt, *Condition de l’homme moderne*, traduction française de G. Fradier, Calmann-Lévy, 1961, 1983, réédité avec une préface de Paul Ricœur – Pocket, 1988, 1992 (The Human Condition, London, Chicago, University of Chicago Press, 1958).

intellectuelle et honnêteté, cette propriété qui permet l'analyse intérieure<sup>5</sup> de mécanismes opératoires venus de l'extérieur, donc d'une construction intellectuelle qui est certes propre à l'individu mais qui lui permet également d'appréhender le monde, qu'il soit « intérieur » ou « extérieur », pour le décrire – geste narratif – ou pour y vivre – geste névrotique. On ne peut séparer les deux, il me semble. Cela ne fait pas *nécessairement* de l'écrivain un « névrosé » au sens clinique du terme! Mais il m'apparaît fondamental que les mécanismes psychiques internes, qui sont propres au choc historique ayant lieu en soi-même, doivent être activés pour permettre l'écriture.

Ces nuits d'angoisse et de ressassement du réel ont cela de bon qu'elles ne permettent jamais le repos et la paresse qui forcent l'homme à se lever au point du jour pour travailler<sup>6</sup>, s'exercer à renforcer un corps qu'il idolâtre, à manger pour le fortifier, à le divertir de son réel devoir de supporter la pensée, hantée de lubies, sur le chemin de son altérité. Il devrait pourtant la (cette pensée) suivre sans relâche, l'accompagner dans sa fatigue, l'enjoindre à se faire face – à faire volte-face – et à ne pas se défilier devant l'« être » qu'elle ne peut asservir et qu'elle doit apprendre à côtoyer. Le corps, étrange rejet dont l'homme tente de contrôler les mécanismes, ne sachant qu'en faire, ne joue pas le rôle que lui a attribué la nature. Plutôt, il se peaufine, se muscle, se modèle, se découpe, se sculpte et entraîne la pensée à faire de même sans savoir qu'elle peut tellement plus que ce simple support organique mais *vital* qui fait constamment l'objet des pires assauts que l'histoire nous rappelle sans relâche.

En ce sens, l'homme a raison de haïr le passé. Celui-ci lui rappelle qu'il fait partie *intégrante* de l'histoire et que celle-ci ne l'oubliera jamais le moment venu. Elle lui promet toujours une place bien choisie, anonyme et tellement insignifiante qu'il en devient malade rien qu'à y « penser » et tente par la technique de renverser l'ordre de la nature, de se divertir. Peut-on encore distinguer l'homme de la machine qu'il a créée?

Nous pourrions donc nous demander si, aujourd'hui, le débat entre l'homme et la technique est encore possible. Ou si nous ne faisons tout simplement pas face à un amalgame des deux termes, *jointure* qui n'est pas sans rappeler le bel oxymore proposé par José Ortega Y Gasset : l'homme-masse.

Certes, tous<sup>7</sup> les hommes sont censés avoir également accès à la « connaissance »<sup>8</sup>, mais non dans les mêmes proportions. Il existe une asymétrie

---

<sup>5</sup> Au sens de l'*expérience intérieure* décrite par Georges Bataille.

<sup>6</sup> Le travail compris, ici, dans un sens transitif : *Je travaille dans le domaine du commerce, dans celui de la finance, dans le domaine de l'« industrie culturelle », etc.*

<sup>7</sup> Cet universel n'est certes pas celui qu'on croit. Et nous en passerons fréquemment par l'œuvre de Dostoïevski qui nous permettra de faire émerger le sens du jeu dans le débat, sens qui ne semble plus équivoque du fait de l'asymétrie des pouvoirs convoqués à la barre des témoins, pour nous en convaincre : « L'amour de l'humanité est

grandissante entre les actants du pouvoir qui ne se traduit pas par une pluralité des points de vue critique, quoi qu'on en pense.

Qu'on se le dise, les concepts qui ont lentement forgé notre culture occidentale n'ont jamais été compris comme universels au sens où ils auraient, une fois pour toute, réglé la question du sacré. Mais cela était avant l'avènement – ou l'aboutissement – du dernier homme décrit par Nietzsche :

Malheur! Arrive le temps où de l'homme ne naîtra plus aucune étoile. Malheur! Arrive le temps du plus méprisable des hommes, qui lui-même plus ne se peut maîtriser. Voyez! Je vous montre le *dernier homme*. « Qu'est-ce qu'amour? Qu'est-ce que création? Qu'est-ce que nostalgie? Qu'est-ce qu'étoile? » – Ainsi demande le dernier homme, et il cligne de l'œil. *La Terre alors est devenue petite*, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout. Inépuisable est son engeance, comme celle du puceron<sup>9</sup> ; le dernier homme vit le plus vieux. « De l'heur nous avons fait la découverte » – disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. Ils ont abandonné les régions où il était dur de vivre : car de chaleur on a besoin. On aime encore le voisin et l'on se frotte à lui : car de chaleur on a besoin. Maladie et méfiance sont à leurs yeux péchés ; on les aborde précautionneusement. Bien fou celui que font encore broncher pierres et hommes! Ça et là de poison une petite dose : cela fait agréablement rêver. Et à la fin, force poison pour agréablement mourir<sup>10</sup>. Encore l'on travaille, car le travail distrait. Mais on prend soin que distraction ne soit fatigue. On ne devient plus pauvre et riche ; les deux sont trop pénibles. Pas de pasteur, un seul troupeau! Chacun veut même chose, tous sont égaux! Qui sent d'autre manière, à l'asile des fous<sup>11</sup> il entre de plein gré!<sup>12</sup>

---

une abstraction à travers laquelle on n'aime guère que soi.», Fédor Dostoïevski, *L'Idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 725.

<sup>8</sup> Certains ont accès à la connaissance tandis que d'autres se gavent d'information. La première élève l'âme vers une destinée libre de déterminations manichéennes, la seconde asservit qui l'ingurgite, truffe qui s'en empiffre. L'une calme la terreur de la mort, l'autre l'exacerbe. Doit-on choisir entre la première et la seconde? Ne rien diviser conviendrait mieux à l'âme comme au corps ; car la première (anima) doit aider le second (corpus) à mourir pour se libérer de ses lourdeurs et limitations terrestres.

<sup>9</sup> On peut penser à la monstruosité du puceron de Lautréamont.

<sup>10</sup> La lâcheté de l'« aide médicale à subir » serait-elle en cause ici? Socrate a-t-il oui ou non bu la ciguë afin d'éviter un sort plus horrible? Ou l'a-t-il fait par devoir afin de ne pas mourir agréablement? Quand le devoir n'existe plus, les droits deviennent des injonctions.

<sup>11</sup> La psychiatrie n'est plus ce qu'elle était! Tout un chacun peut être Napoléon sans qu'on y trouve à redire ; même Joséphine peut revendiquer cette identité. Et n'allons surtout pas le lui interdire, on nous ferait passer pour un pestiféré! Habitons-nous désormais dans un asile à ciel ouvert? Comment ferons-nous pour

Aujourd'hui, dans la cacophonie des voix qui s'époumonent à vouloir dire quelque chose alors qu'il n'y a jamais rien à dire, tenter de décrire la réalité revient à vouloir faire parler un fou! Tant de « prophéties » de Nietzsche constituent notre contemporanéité. Faudrait-il en passer par elles pour s'*apercevoir* de notre extrême solitude?

C'est en ce sens que cet essai mettra en scène, je l'espère, plusieurs voix dissonantes mais toujours discrètes où l'on sentira à travers notre chair cette *insoutenable légèreté* qui ne cesse de s'alléger! Plusieurs voix, direz-vous? Quelques interlocuteurs triés sur le volet qui nous feront bien sentir toute la misère de cette entreprise, aborder la révolte à travers le regard perçant d'Albert Camus et de José Ortega Y Gasset pour, peut-être – et ce sera mon pari<sup>13</sup> –, en ressentir la force et la soudaineté. Je tenterai également d'illustrer un florilège des idéologies contemporaines les plus achevées.

Convoquer tous ces auteurs eux-mêmes absorbés par une esthétique et une intention bien différente de celles proposées ici n'est pas une mince affaire. Il s'agit avant toute chose, pour moi du moins, d'une lecture obligée, lecture naviguant parmi cet archipel de singularités dont les âmes forment un continent inconnu à l'origine ignorée, volcanique. C'est d'ailleurs l'imprévisibilité de l'éruption volcanique, une révolte qui fait volte-face, soudainement, sans crier gare, qui estomaque par sa force démesurée et dont la puissance terrifie tout le vivant et que recouvre entièrement une lave en feu, dévastant tant les désirs que les dévoiements. Rien ne subsiste après le cataclysme que tente aujourd'hui de mimer, comme un automate, l'homme. C'est la politique de la terre brûlée où l'individu contemporain préfère le suicide de son altérité à la reddition sans condition de son indifférence.

Éberlué, l'homme est incapable de se ressentir dans une durée immortelle de laquelle on – l'idéologie<sup>14</sup> – l'a chassé. Il n'en a pas seulement été évincé de manière instantanée, il s'est invétéré dans un sordide matérialisme revancharde aux côtés d'une violence endémique dont il ne cesse de rappeler fièrement les stigmates.

La croyance antique s'est alors rompue sur les digues de l'ignorance matérielle. L'homme n'a pas perdu que la croyance en Dieu, il a égaré, sur la voie de

---

distinguer le médecin du patient si les rôles n'existent plus? Faudra-t-il faire appel à la roue de la fortune pour déterminer qui est sain d'esprit et qui ne l'est pas, qui devra être « rééduqué »?

<sup>12</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, Textes et variantes établis par Giorgio Colli etazzino Montinari, Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1971, pages 26-27.

<sup>13</sup> Quand on joue sa dernière carte, qu'on mise son dernier *Копейка*, on ne peut que se dire, comme l'a si souvent fait Dostoïevski – et Alexei Ivanovitch – dans *Le joueur*, « et pourquoi pas? »

<sup>14</sup> L'idéologie comme nouveau Dieu qui chasse l'homme de sa propre conscience après que celui-ci eut goûté aux fruits de l'immortalité technique.

sa conscience, la douceur de sa belle timidité historique<sup>15</sup>. L'homme n'est plus seulement qu'un prédateur pour l'homme. Il en est l'*homicide*.

Il ne tue plus l'autre en lui mais il ne se suicide pas non plus. Il flotte dans une saumure matérialiste et son corps, lieu de culte comme de profanation, est encensé autant qu'il est conspué. Amour et haine se conjuguent aux frontières de sa pensée dévoyée dans une même temporalité schizophrénique. Il est suspendu au-dessus de la révolte, conquérant mais impuissant, inerte et dépassé par un amortissement séculier.

En m'attristant sur le sort de ce magma humain<sup>16</sup>, je me suis souvent penché sur plusieurs de ses motivations afin d'en comprendre l'aspect historique. Les quelques observations et questions que j'ai osé faire jaillir à ma conscience, comme dessaisissement de ma suffisance, m'ont permis de ressentir, d'analyser, de recenser et de proposer une lecture hétéroclite du concept de révolte. Ce concept, ai-je jamais tenté de le définir dans sa soudaineté, sa constante volte-face qui rejette sans cesse l'écrivain loin de lui-même? Non. Ce qui ne m'a pas empêché d'en ressentir les effets tout au long de cette tentative.

Les quatre parties de cet essai serviront donc à poursuivre les réflexions entreprises par Albert Camus et José Ortega Y Gasset pour montrer que le nihilisme s'est déplacé<sup>17</sup> à l'intérieur même du corps propre de l'homme et menace de détruire la pensée que celui-ci croit si malléable, si modélisable qu'il l'asservit à des pulsions que l'on pourrait qualifier de primitives. Parlerons-nous d'animisme?

On pourrait aisément penser que l'homme postmoderne, avec toute la technologie qui l'entoure, qui l'encercler de manière militaire et assiégée et qui fait rempart contre « sa » bêtise, aurait pu réussir à vaincre ses angoisses et à transcender ses terreurs. Mais non! Cet idiot s'est enfermé sans y prendre garde avec la « bête » et ne sait plus quoi *penser* pour sauver sa peau! Une seule issue lui semble possible, s'en débarrasser (de sa peau) en la fourguant au fauve! Malheureusement pour lui (l'homme), le fauve a dévoilé l'arnaque et ne s'en tient plus qu'à son propre instinct

---

<sup>15</sup> Qu'est-ce que la timidité historique? Quand on découvre pour la première fois un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle chargé d'enluminures aux lettrines enchevêtrées, qu'on éprouve tout le poids – et la force – de l'histoire dans une œuvre intemporelle qui nous regarde avec sa douce nostalgie du temps passé et pourtant infini, on ressent une quelconque timidité émanant du fond des âges nous envelopper de son immortalité. Et on est ravi. Et on est heureux, accompagné par toute cette histoire incroyable qui nous a engendrés sans aucune négociation capricieuse, dans la pure bonté de son abandon.

<sup>16</sup> L'*homme-masse* comme oxymore achevé du postmodernisme, l'individu et l'ensemble regroupés par une seule expression dont la relation nie les deux termes.

<sup>17</sup> Le sujet contemporain, incapable de faire face aux problèmes de « son » temps – qu'il en soit conscient ou non –, cherche à tourner toute la représentation – le film – qu'il se fait de son être sur son attention *subsidaire* (attention sur les moyens et les outils pour atteindre une visée) tout en occultant totalement son attention *focale* (la visée, l'objectif à atteindre), déplaçant ainsi son affect qui se concentre *dans* le Moi comme outil, comme moyen. Il peut donc nier tout l'aspect ontologique de son être (ou sa fiction, peu importe), n'étant concerné que par sa composante mécanique, plastique, artificielle. C'est ce que j'appelle le *nihilisme réel*, qui nie que l'histoire du sujet existe autrement qu'à travers une instrumentalisation mortifère.



qui dépasse en grandeur le jugement de l'homme, se sachant limité à la fois dans sa grandeur mais également dans sa « bêtise ». Est-ce à dire que l'homme se fait plus bête que la bête? Certes non. Il n'a pas besoin pour ça de le tenter ; il n'a plutôt qu'à... *être!*

## Première partie : Quand la révolte ne profite à personne

### Introduction

Quelle est la différence entre passion et rationalisme? Peut-on, à partir de la genèse du crime logique exposée dans *L'homme révolté*, opposer la raison au crime passionnel comme le fait Camus :

Mais les camps d'esclaves sous la bannière de la liberté, les massacres justifiés par l'amour de l'homme ou le goût de la surhumanité, désespèrent, en un sens, le jugement. Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications. L'ambition de cet essai serait d'accepter et d'examiner cet étrange défi.<sup>18</sup>

La thèse de Camus est donc on ne peut plus limpide : tenter de montrer le renversement qui s'opère à son époque et qui transforme la réalité en fiction et le discours critique en soupçon. On en arrive à exposer l'*art* technocratique qui consiste à manier – à manipuler – l'oxymore : la guerre juste versus la Résistance. C'est ainsi que Camus dira « L'idéologie, aujourd'hui, ne nie plus que les autres, seuls tricheurs. »<sup>19</sup> Mais Camus, déjà à partir de son essai *Le mythe de Sisyphe*, exposait ce double parallèle : Le suicide est absurde comme le meurtre est la contre-nature de la révolte. Devons-nous toujours aborder les faits historiques – et c'est à partir de ce point que nous en passerons dans la seconde partie de cet essai par *La révolte des masses* – pour nous convaincre que quelque chose fait sens et que, contrairement au postulat de départ – qui n'est point la position de Camus, soulignons-le – de *L'homme révolté* qui stipule que « si l'on ne croit en rien, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, tout est possible et rien n'a d'importance », nous devrions également nous interroger sur la réalité actuelle truffée d'un *nihiliste réel*, celui d'une révolte sans autre conviction que celle du mouvement *Occupy*<sup>20</sup>? Est-ce

<sup>18</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1951, page 16.

<sup>19</sup> *Id.*, page 17.

<sup>20</sup> La caractéristique de l'*Occupation* ou du siège est de maintenir le pays qui la subit sous domination militaire. Ainsi, l'asphyxie est lente, la domination longue et la reddition servile, honteuse. C'est le propre de l'occupation comme du capitalisme d'étrangler lentement – un meurtre à dose homéopathique – pour que la soudaineté de la révolte et le jaillissement à la conscience d'une condition intolérable ne puissent advenir. Ce qui distingue les mouvements contemporains – et soi-disant pacifistes – de cette définition classique de l'occupation d'un territoire est que ceux-ci tentent d'instaurer un *état de siège* pour influencer sur les politiques nationales ; mais il est important de constater qu'aucune réflexion de fond, c'est-à-dire pourvue d'historicité, n'advient pour dessaisir la réalité et la transformer. Le renversement qu'opère le mouvement *Occupy* est carnavalesque et caractéristique d'une anhistoricité manifeste. Ici, c'est le faible qui assiège le puissant! Généralement, l'assiégé n'est pas en

bien un mouvement de révolte au sens qu'en donne Camus? Ne s'agit-il pas plutôt d'une révolte *ex nihilo*, pulsion que nous qualifierions d'anhistorique?

Trois postures sont décrites par Camus : Celle de l'indifférence qui « accepte le meurtre d'autrui »<sup>21</sup>. Le deuxième tableau prend des allures de tragédie où le dilettantisme ne conçoit la vie humaine que comme posture. La dernière entreprise, la plus près de la position qu'adoptera José Ortega Y Gasset pour décrire le présent éternel et sans devoir de l'*homme-masse*, consistera en une action directe qui se traduira par l'avènement de l'arbitraire, l'éruption de la *loi du plus fort*.

C'est ici même que se boucleront les deux textes. S'agira-t-il de décrire, dans cet essai sur la révolte postmoderne, le nihilisme? Mais le nihilisme ne peut se décrire qu'à partir d'une position rationnelle qui elle-même – parce que, selon Camus, elle justifie le meurtre d'État – se veut nihiliste. Camus l'écrira de cette manière : « Aussi bien, le nihilisme absolu, celui qui accepte de légitimer le suicide, *court plus facilement* encore au meurtre logique. »<sup>22</sup> On trouve également cette posture chez Dostoïevski qui compare le meurtre juridique à l'assassinat :

Quand on met à mort un meurtrier, la peine est incommensurablement plus grave que le crime. Le meurtre juridique est infiniment plus atroce que l'assassinat. Celui qui est égorgé par des brigands la nuit, au fond d'un bois, conserve, même jusqu'au dernier moment, l'espoir de s'en tirer<sup>23</sup>. On cite des gens

---

mesure de battre celui qui l'assiège mais peut tout de même résister un *certain temps*. Dans le cas qui nous occupe – le Mouvement *Occupy*, pour ne citer que celui-ci –, le pouvoir « assiégé » s'amuse avec son opposition comme un chat avec une souris, tant que celle-ci ne fait pas preuve d'un élan historique. Car il sait (le pouvoir) que c'est la seule – et réelle – faiblesse qui le constitue. Il doit donc maintenir la révolte potentielle dans un état de fiction perpétuelle en contrôlant les moyens de communications et de propagande ; technique classique maintes fois éprouvée dans les régimes fascistes, dictatoriaux et totalitaires. Mais le *sens historique* ne manque pas qu'aux insurgés ; cette carence est consubstantielle à toute la société et constitue une caractéristique propre à notre époque. On constate que les mouvements « pacifistes » qui s'opposent aux conflits de toute nature font tout pour que les positions, de part et d'autre, se crispent et dévoilent les réels rapports au politique. Ainsi, chaque individu peut se prévaloir de son *bon droit* – son « droit impersonnel », comme l'écrit si bien Ortega Y Gasset – à la richesse du système ; chacun veut une part du gâteau... qui n'existe pas ! L'occupation postmoderne telle qu'observée pour contrer le néolibéralisme mondial fait celui-ci se crispier et durcir le mouvement de répression rampante à travers le mécanisme des institutions qui pratiquent elles-mêmes l'arbitraire discrétionnaire, renvoyant l'individu à la défense de ses droits mais sans possible mutualisation des forces vives et *réelles*. Au sens même de « la vie pour autrui » s'est substituée la défense de *droits individuels* avec le résultat catastrophique que l'on constate à chaque jour. Ainsi, personne n'arrive plus à soutenir le débat dès lors que la masse détruit toute possibilité d'un échange rationnel à propos des réels enjeux de civilisation en leur substituant un incessant bavardage – l'opinion publique – stérile à propos d'une fiction préfabriquée. Il n'est donc pas étonnant d'observer l'émergence de ces discours moralisateurs sur le « droit à la vie » par le biais du « droit » à l'avortement, à l'euthanasie et au refus de procréer. Notre société secrète en abondance de la stérilité – le crédit en étant la forme de prédilection – et personne ne semble vouloir en connaître la vraie raison de peur de voir s'effondrer l'ensemble du château de cartes érigé en dogme par les chantres de la mondialisation.

<sup>21</sup> *Id.*, page 17.

<sup>22</sup> *Id.*, page 19. Je souligne.

<sup>23</sup> On pourrait invoquer ici le *Syndrome de Stockholm* qui, à mesure que le temps passe, laisse à l'agresseur et à ses otages l'occasion de tisser des liens qui ne se relâcheront jamais plus, tant pour le brigand que pour les

qui, ayant la gorge tranchée, espéraient quand même, couraient ou suppliaient. Tandis qu'en lui donnant la *certitude* de l'issue fatale, on enlève au supplicé cet espoir qui rend la mort dix fois plus tolérable. Il y a une sentence, et le fait qu'on ne saurait y échapper constitue une telle torture qu'il n'en existe pas de plus affreuse au monde. Vous pouvez amener un soldat en pleine bataille jusque sous la gueule des canons, il gardera l'espoir jusqu'au moment où l'on tirera. Mais donnez à ce soldat la *certitude* de son arrêt de mort, vous le verrez devenir fou ou fondre en sanglots.<sup>24</sup>

Camus en passera également par la description du meurtre d'état, ou encore par ce nihilisme où règne l'indifférence caractérisant l'*homme-masse* d'Ortega Y Gasset : « Si notre époque admet aisément que le meurtre ait ses justifications, c'est à cause de cette indifférence<sup>25</sup> à la vie qui est la marque du nihilisme. »<sup>26</sup>

Déjà, à l'évocation de cette indifférence, on peut faire référence à la banalité du mal décrite par Hannah Arendt. Mais cette banalité, ne l'avons-nous pas déjà dépassée? À travers l'organe de pouvoir qui s'est constitué dans la société occidentale – l'*homme-masse* –, ne sommes-nous pas rendus à détruire toutes les références historiques, à banaliser les différences culturelles – par l'entremise du multiculturalisme, notamment –, à mépriser notre propre capacité à maîtriser nos pulsions, à nous commander, en l'absence d'une quelconque orientation *divine*? Sous des airs d'émancipation, n'en sommes-nous pas rendus à mimer le fascisme, à décapiter la critique?

Mais dira Camus « C'est toute une époque qui est enfiévrée de nihilisme, et dans la solitude cependant, les armes à la main et la gorge serrée. »<sup>27</sup> Même si Camus s'échinera, dans *Le mythe de Sisyphe*, à montrer que le suicide est absurde, il devra nuancer son propos et ira même jusqu'à écrire « que l'on ne peut imaginer une vie privée de tout choix. »<sup>28</sup> Ainsi, on n'arrive pas à décrire totalement la réalité car celui-

« victimes ». Car tous dans cette affaire sont victimes de cette *humanité souffrante* que rappelle à juste titre Maurice Blanchot dans *L'instant de ma mort*.

<sup>24</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], pages 58-59.

<sup>25</sup> Indifférence qui sera abondamment décrite par Ortega Y Gasset et qui prendra des airs d'opinion émise dans un éternel présent sans réalité propre. L'indifférence narcissique caractérise notre époque. C'est que la « pensée » de l'homme-masse souffre de presbytie intellectuelle ; sa conscience est incapable de s'approcher de son propre nihilisme pour en examiner les mécanismes opératoires. L'homme-masse se réfugie toujours dans les infantiles balbutiements de la pensée collective ; il est incapable de dépasser certains stades psychologiques décrits par Freud : Le stade anal caractérisé par la possessivité, le stade de latence qui voit le sujet dénigrer la différence, le stade génital qui entraîne ce dernier à refuser l'autorité. Et la plupart des individus ne dépasseront jamais ce dernier stade et y resteront emprisonnés indéfiniment.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 19.

<sup>27</sup> *Id.*, page 21. Ce passage n'est pas sans nous rappeler René Char, chanteur du romantisme qui troqua sa plume pour le revolver de la Résistance.

<sup>28</sup> *Id.*, page 21.

là même qui s'en charge ne peut jamais s'affranchir totalement de la contradiction qui l'habite et le détermine. La table est donc mise pour aborder la révolte camusienne.

## L'homme révolté, un mythe encore possible?

*Qu'est-ce qu'un homme révolté?* lancera abruptement Camus. Et il ne sera pas anodin de s'interroger sur ce jaillissement, sur cette irruption – cette abrupte introduction, caractéristique de l'œuvre de Camus – qui ne peut être ni prévue ni planifiée<sup>29</sup>. Car là est l'essence même de la révolte. En ce sens, l'incipit est révélateur de la thèse de l'essai. La révolte est irruption, cran d'arrêt, surprise. Elle jaillit mais n'est ni nihiliste – car la révolte décrite par Camus ne survient jamais pour elle-même ni pour son *porteur* – ni affirmation. Et elle est pourtant un refus total *ainsi* qu'une affirmation.

*Ce cela suffit* n'est adressé à rien ni à personne d'autre qu'à celui qui fait l'objet de la longue *servitude silencieuse* : « Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. »<sup>30</sup> C'est ainsi qu'à l'époque contemporaine – à l'ère du crédit, dirait-on –, on s'aperçoit que l'*être anhistorique* cède toujours son identité<sup>31</sup> à autrui, à celui, pourtant, qu'il ne reconnaît pas. Pris dans un cercle vicieux, il nie celui-là même qui le détermine, s'en remet aux experts – l'élite? – qui l'enjoignent à toujours plus de normes, à toujours plus de conformisme. Il n'est donc pas étonnant de constater que l'*être anhistorique* cherche tout de même à assouvir sa soif de transcendance en adulant les icônes postmodernes, les *peoples*. Mais dans un mouvement spontané, à partir d'un fait « anodin », une nouvelle conscience se révolte. C'est alors que « le révolté veut être tout, s'identifier totalement à ce bien dont il a soudain pris conscience et dont il veut qu'il soit, dans sa personne, reconnu et salué – ou rien, c'est-à-dire, se trouver définitivement déchu par la force qui le domine. »<sup>32</sup>

Notre thèse sera donc la suivante : le postmodernisme ne peut se retourner pour faire volte-face n'ayant aucune autre illusion historique de laquelle se détourner. La contemporanéité a brûlé ses vaisseaux et doit maintenant affronter l'effondrement de ses capacités cognitives en s'élançant tête baissée vers une faillite contrôlée et la banqueroute financière sera l'élément déclencheur de cette déchéance.

---

<sup>29</sup> Quand les Marchés financiers – qui sont censés laisser libre cours à l'arbitraire de l'offre et de la demande – se crispent devant l'incertitude économique mondiale, ne réagissent qu'à travers le prisme « irrationnel » des opérateurs de marchés, que la soudaineté et l'aléatoire ne *jaillissent* plus qu'à des dates conventionnées ou lorsque les banques centrales réduisent leur injection monétaire (la drogue des Marchés), on peut s'interroger sur la capacité desdits marchés supposément libres de toute contrainte opérationnelle à faire preuve d'impartialité négociatrice. C'est une vérité de La Palice de dire que les Marchés financiers sont manipulés de l'intérieur et que le Marionnettiste sait très bien que les dés sont pipés pour permettre à un plus grand nombre de pigeons de se faire plumer quand la bulle spéculative est saturée et sur le point d'exploser.

<sup>30</sup> *Id.*, page 28. Il y a là un effet de surprise non négligeable que n'a pu prévoir le pouvoir établi – même dans un cadre normatif autocratique – et qui disparaît dès que les tensions ayant fait converger des forces divergentes cessent.

<sup>31</sup> Sa capacité de faire volte-face, de se dédoubler, de se décentrer par rapport à lui-même et envers ses pulsions qui le conditionnent.

<sup>32</sup> *Id.*, page 29.

Les révolutions postmodernes (environnementales, économiques, sociales, scientifiques) sont de faux soulèvements car aucun retournement ne survient, aucun surgissement – s’il en advient un par mégarde, ne peut-on pas l’attribuer à cette impulsion médiatique qui amalgame les nouvelles les unes aux autres pour les annuler tout en créant une schizophrénie nihiliste chez le sujet? – ne provoque cette onde de choc caractéristique des changements d’époques qui déboulonnent les mythes de toute manière liquidés par la technique. Toute cette pseudo-révolte virtuelle, est-ce suffisant?

Au cours des nombreux *Printemps arabes*, il n’a pas été extraordinaire de constater que les forces vives qui se sont canalisées pour renverser les pouvoirs établis n’ont pas su récupérer les mécanismes de commande<sup>33</sup>. Pire, ceux qui prétendaient à un monde meilleur affirmaient qu’ils ne voulaient que « participer à ce monde extraordinaire que crée la mondialisation », qu’obtenir leur part du gâteau! Dès lors que la révolte se fait au nom d’un raffermissement, d’un *ajustement* du système en place, on s’éloigne des moteurs de celle-ci que décrit Camus.

Le *révolté* postmoderne est tout le contraire des personnages qu’illustre Camus. *Anhistorique*, il agit en son nom, pour lui-même et pour accroître son crédit au sein d’une société fabulée. Mais attention! Je ne dis pas que les mouvements actuels n’ont aucune légitimité. J’affirme plutôt que ces soulèvements s’apparentent à ces révoltes populaires spontanées qui s’apaisent de manière tout aussi fulgurante dès qu’*on donne de la brioche aux affamés*. Aucune historicité n’est ici en jeu car le propre du révolté postmoderne est de ne s’appuyer que sur un crédit consenti. Il n’est jamais libre d’émettre quelque opinion que ce soit les empruntant toutes et toujours à une tierce partie – les médias, les experts, les « scientifiques », les « représentants » du pouvoir, les porte-paroles, etc. – chargée de penser à sa place. On n’a qu’à lire les pages de commentaires des grands médias nationaux. Même les opinions les plus fines n’émanent jamais d’une pensée historique. Car l’histoire se fait lentement et le

---

<sup>33</sup> Dans *La révolte des masses*, nous verrons que le snob n’a jamais acquis l’art de commander propre à l’aristocratie. Car la noblesse se caractérise premièrement par cette *maîtrise de soi* qui consiste à commander à ses propres pulsions. Proust l’a admirablement bien démontré en créant des personnages *emblématiques* comme le Baron de Charlus ou encore Robert de Saint-Loup. En *apparence*, tous deux savaient comment se comporter en société pour contenir – commander à – leur pulsion d’inverti. Mais déjà, la société occidentale créait l’*homme-masse* qui allait se charger de dissoudre cette *maîtrise de soi* à même son caractère anhistorique. Et dans cette frange souterraine se canalisèrent les pulsions bourgeoises de Charlus et de Saint-Loup. Proust, d’ailleurs, se plaisait à faire ressortir de manière ironique et caustique les origines lointaines de la noblesse de Charlus. Comme si cette longue lignée avait fini par se diluer, ou par se dégénérer pour ne laisser qu’une maîtrise de façade, celle de l’*épicié*. La liquidation finale de la culture occidentale était en germe. Derrière l’étal se multipliaient les théories « corpusculaires » populistes qui allaient finalement entraîner le sujet à se nier lui-même à l’aide d’un *nihilisme réel*. Aujourd’hui, nous refusons de « concevoir » et de procréer, nous cherchons à *disparaître dans la dignité et sans descendance*, nous n’évoquons plus la transcendance ou l’immensité – le fameux sentiment océanique de Romand Rolland – dont nous nous moquons sans même comprendre que nous projetons nous-mêmes sur nos désirs mécanisés et virtuels notre propre petitesse intellectuelle et culturelle. Nos *nourritures terrestres* nous asservissent et limitent notre pensée et entraînent même la science dans ce vortex nihiliste, trou noir de notre soif immense de reconnaissance dans un monde étranger.

*Chronos de l'information* n'a pas le temps d'attendre! L'urgence est toujours permanente – rappelons-nous que l'état d'urgence en Égypte décrété par Hosni Moubarak a duré trente-et-un ans – et les libertés sont normatives. Selon Camus, « le problème de la révolte semble ne prendre de sens précis qu'à l'intérieur de la pensée occidentale. »<sup>34</sup> Fait curieux car c'est à partir du Proche-Orient qu'a émergé la révolte. Mais s'agit-il de la même force jaillissante?

Si l'on en croit Camus, seul celui qui prend conscience de son asservissement – donc qui se situe lui-même *dans* l'histoire – peut se révolter. Peut-on alors penser que la culture de la conscience politique propre à la révolte se soit déplacée d'*Ouest en Est*? Que cette culture se soit énoncée ailleurs que dans le terreau fertile du conflit – qu'il soit intérieur (spirituel ou métaphysique) ou extérieur (politique) – porteur de sens? Notre inculture est-elle responsable de cette anhistoricité – ou révisionnisme fabriqué – qui nous maintient dans l'indifférence la plus achevée?

La mondialisation, à l'aide d'une manipulation systématique de la psyché humaine d'adolescents – de tout âge – surexcités et bloqués à un stade précoce de développement, a polarisé les camps tout en radicalisant la pensée conflictuelle binaire pour l'assimiler à une valeur morale fantasmée et promulguée par autant de sectes virtuelles (Facebook, Twitter, Instagram, etc.) adeptes du lynchage médiatique ou de la fatwa idéologique. Les ponts avec l'histoire ont été coupés et la transcendance (institutionnelle ou intellectuelle) a été liquidée au profit d'une croyance auto engendrée et auto-suffisante. Le mouvement perpétuel de la *conviction contemporaine*, créé de toutes pièces par les alchimistes de la fuite en avant dans la technique comme messianisme d'un tout *nouveau genre*, en aveuglera plusieurs qui scanderont avec enthousiasme un manichéisme dégénéré au nom de progrès ; les dommages collatéraux étant faramineux sur le plan de l'éthique et de la conscience.

Georges W. Bush, peu après les événements du *onze septembre*, l'a bien martelé : « Either you are with us, or you are with the terrorists. » Cet amalgame célèbre a pavé la voie à la pensée postmoderne qui atteindra rapidement, faute d'un terreau historique, le point de non-retour. Car cet exemple inquiétant de nihilisme où seul le silence de l'acquiescement et de la soumission a prévalu durant les dernières décennies montre que le mal est endémique, qu'il vient de plus loin, qu'il est plus systémique, comme on le verra en abordant l'ouvrage d'Ortega Y Gasset. La révolution n'est pas une date, rappelons-le.

---

<sup>34</sup> *Id.*, page 35.



## Les types de révolte

Parlons maintenant de *La révolte métaphysique* de Camus. Dans un rapport spéculaire, le révolté peut se dresser contre celui qui lui fait ombrage, celui qui nie sa condition tout en la provoquant. Il n'en va pas de même de la révolte métaphysique. Le polythéisme, déjà, rendait la chose plus facile. Il permettait à l'explosion de ne pas renverser l'idole suprême. Il ne se canalisait pas dans un nihilisme manichéen comme le présuppose le monothéisme. Croire ou ne pas croire.

Pourtant, selon Camus, « la révolte métaphysique proprement dite n'apparaît dans l'histoire des idées, de façon cohérente, qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les temps modernes s'ouvrent dans un bruit de grandes murailles écroulées. »<sup>35</sup> Nous pourrions opposer à cette lecture canalisée sur la perte ou l'indifférence – qui rejoindrait plus précisément la caractéristique de l'*homme-masse* – de la croyance divine (celle-ci remplacée par les cultes de la science et du progrès) une analyse sur une plus longue période. N'a-t-on pas bâti, pour refonder le monothéisme – qui était brièvement apparu durant l'époque du moyen empire égyptien –, sur des ruines polythéistes? Le recyclage de concepts n'est donc pas quelque invention de la modernité. Camus en passe par les personnages mythologiques grecs – Prométhée, Antigone, Œdipe – pour illustrer que, « puisque la mort nous menace, il faut démontrer que *la mort n'est rien*. »<sup>36</sup>

C'est ainsi que la pure position nihiliste – la négation de la négation<sup>37</sup> – se transforme, à travers la conscience historique grecque, en un mouvement politique sans exclusivité. Camus montre bien que les Grecs « n'avaient pas une vue simplifiée de la création »<sup>38</sup> mais « des degrés qui menaient des derniers (les hommes) aux premiers (les dieux) »<sup>39</sup>.

En cela, notre époque démontre son manque de vision historique. Plus on s'enlise dans la spécialisation – que décrit Ortega Y Gasset pour montrer que l'*homme-masse* n'est pas la personne inculte que l'on croit mais plutôt celle (y compris le scientifique, l'*expert*) qui ne possède pas cette conscience historique capable de l'arracher du monde dans lequel il est né – créée par la modernité

<sup>35</sup> *Id.*, page 45. Notons que les monothéismes modernes (christianisme, islam, judaïsme) se sont érigés sur les ruines du passé en recyclant – en reprenant à leur compte – plusieurs pratiques anciennes ou tribales.

<sup>36</sup> *Id.*, page 48. Je souligne.

<sup>37</sup> En supposant bien entendu que nous *sachions* ce qu'est véritablement la mort.

<sup>38</sup> *Id.*, page 47. Ne serait libre que celui qui est vertueux? En ce cas, la *Justine* de Sade ne fut-elle qu'un objet de la liberté que promet le monothéisme, celui-là même qui verrouille le débat en le contraignant, par le biais toujours biaisé du normatif – Ortega Y Gasset le démontrera en exposant les automatismes primaires et verticaux de la machine monstrueuse créée par la modernité qu'est l'*homme-masse*, machine dont la technique infaillible nous conduit maintenant aux abords, gouffre espéré, du transhumanisme –, à lénifier les codes intrinsèques du nihilisme d'État en les masquant pour les rendre plus opératoires?

<sup>39</sup> *Id.*, page 47.

occidentale, plus on détruit les mécanismes qui ont contribué à cette modernité. Il s'agirait bien ici d'un *Prométhée enchaîné* qui se voit consumé par cela même qu'il a créé, le feu de la connaissance, le processus.

Tout le texte de Camus tente de décrire le nihilisme ; mais de son propre aveu, il ne peut que l'approcher, en faire le tour sans jamais le réduire ou y pénétrer véritablement. Qu'il évoque le *professeur de tortures* qui tente de s'arracher d'une condition *personnelle* somme toute commune au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui s'évertue à détruire « l'alliance présomptueuse de la liberté et de la vertu »<sup>40</sup>, le dandy qui ancre sa négation dans le paraître, même quand celui-ci se mure dans le silence, qu'il appelle à la barre les *témoins de l'histoire*, comme Ivan Karamazov, pour nous remémorer que « l'amour seul peut nous faire ratifier l'injustice faite à Marthe, aux ouvriers des dix heures, et plus loin encore, faire admettre la mort injustifiable des enfants »<sup>41</sup>, Camus se plaît à gommer les repères modernes. Mais pourquoi en irait-il autrement? C'est le propre de la pensée de ne pas s'appuyer sur le système conceptuel qui l'a engendrée pour recréer ce qui existe déjà, pour revisiter les lieux connus (l'*Heimlich*) de l'histoire afin d'en faire jaillir le malaise (l'*Unheimlich*).

Dans le chapitre intitulé *Le refus du salut*, Camus décrit la genèse de la modernité – les conditions de possibilités desquelles jaillira l'*homme-masse* – qui fera clamer à cette dernière, parce que justement l'ordre universel n'étant pas chaos mais unité, comme le définira Ortega Y Gasset en évoquant la maîtrise des pulsions propres à l'émergence de la capacité de commandement, semble laisser place à une affirmation totalement dépourvue de dessaisissement : *tout est permis!*

Sade même, malgré la violence de ses personnages, se sent obligé par l'*unité universelle*. Saint-Fond, dans *l'Histoire de Juliette*, ne s'autorise pas, malgré la monstruosité de sa philosophie, à tout détruire mais plutôt à élever le meurtre de masse à des niveaux rivalisant avec les forces de la Nature. Tout est permis ; mais ce « Tout » fait partie d'une rhétorique réflexive qui revient sans cesse dans les ornières de la culture l'ayant engendrée pour en exposer les mécanismes nécessaires à la constitution de la connaissance et de l'État qui commande : « Voilà ce que je nie, dit Saint-Fond ; le vice fait beaucoup plus d'heureux que la vertu : je sers donc bien mieux le bonheur général en protégeant le vice qu'en récompensant la vertu. »<sup>42</sup>

Saint-Fond décrira plus loin son effroyable projet afin de renforcer la nature du crime. Il exposera les moyens qui permettront à l'État de préserver les mécanismes desquels émergent les organes qui le maintiennent :

---

<sup>40</sup> *Id.*, page 61.

<sup>41</sup> *Id.*, page 80.

<sup>42</sup> Donation Alphonse François, Marquis de Sade, *L'Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*, in Œuvres complètes, Tome III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, page 104.

Nous craignons, nous dit-il, une prochaine révolution dans le royaume ; nous en voyons le germe dans une population beaucoup trop nombreuse. Plus le peuple s'étend, plus il est dangereux ; plus il s'éclaire, plus il est à craindre : on n'asservit jamais que l'ignorance. Nous allons, poursuit le ministre, supprimer d'abord toutes ces écoles gratuites dont les leçons, se propageant avec rapidité, nous donnent des peintres, des poètes et des philosophes où il ne doit y avoir que des crocheteurs<sup>43</sup>. Quel besoin tous ces gens-là ont-ils donc de talents, et quelle nécessité y a-t-il de leur en donner? Diminuons bien plutôt leur nombre ; la France a besoin d'une vigoureuse saignée<sup>44</sup>, et ce sont les parties honteuses qu'il faut attaquer. Pour parvenir à ce but, nous allons d'abord vivement poursuivre la mendicité : telle est la classe où se trouvent presque toujours les agitateurs. Nous démolissons les hôpitaux, les maisons de piété ; nous ne voulons pas laisser au peuple un seul asile qui puisse le rendre insolent. Courbé sous des chaînes mille fois plus lourdes que celles qu'il porte en Asie, nous voulons qu'il rampe en esclave, et il n'y aura aucune sorte de moyens que nous ne mettions en usage pour y réussir.<sup>45</sup>

Mais la logique de Saint-Fond révèle une faille qu'il ne peut colmater alors que la révolte gronde. Tout ne serait donc pas permis, ce qui invaliderait la thèse qui veut que le crime mime le chaos pour se maintenir :

Je ne serai jamais faux avec mes amis, parce qu'au fait, il faut avoir quelque chose de solide dans le monde ; et sur quoi pourrait-on compter, si ce n'est sur le commerce de ses amis? Vous pouvez donc être certains, tous trois, que je ne vous tromperai jamais, à moins que vous ne me trompiez les premiers. La raison de cela est bien simple, je vais l'étayer par l'égoïsme, la seule règle que je connaisse pour se bien juger soi et les autres. Nous vivons ensemble : n'est-il pas vrai que si vous vous aperceviez que je vous

---

<sup>43</sup> Ce que Sade a décrit est notre propre modernité. Nous supprimons les écoles gratuites qui créent des peintres, des poètes, des philosophes et des scientifiques pour les remplacer par des succursales de dressage au service d'entreprises privées apatrides qui créent des crocheteurs (crocheter : forcer une serrure, une porte, comme le fait un voleur).

<sup>44</sup> Nous reviendrons sur l'accroissement de la démographie, de l'éducation et du savoir des masses – conditions bien actuelles – pour montrer que le système a créé un être – l'homme-masse, nouveau Frankenstein – capable de s'autodétruire – notamment par la consommation et l'assouvissement illimité de ses pulsions – et qui risque d'entraîner l'humanité à sa suite. Les thèmes comme l'eugénisme, le contrôle tout azimut, le fétichisme du sécuritaire n'ont pas émergé comme par magie du cerveau programmé de machines toujours plus *extraordinaires* mais plutôt du confort qu'a créé le postmodernisme. Sans aucune contrainte et sans aucun effort, l'homme-masse s'élève – mais ignore que son appui est fait de concepts – toujours plus haut dans sa médiocrité intellectuelle et va jusqu'à la rendre universelle ; là est le réel danger.

<sup>45</sup> *Id.*, page 238.

trompe, vous me le rendriez bientôt? Et je ne veux pas être trompé. Voilà toute ma logique en amitié. C'est, dans le fait, un sentiment fort difficile entre sexe égal, impossible entre sexe différent, et que je n'estime qu'autant (ce qui est fort rare) qu'il peut être fondé sur des rapports d'humeurs et de goûts. Mais il est faux de dire qu'il faille que la vertu en soit le ciment : il deviendrait alors, si cela était vrai, un sentiment fort plat, que la monotonie détruirait bientôt. Quand les plaisirs en sont la base, chaque nouvelle idée en resserre les liens ; le besoin<sup>46</sup>, seul aliment réel de l'amitié, rapproche ses nœuds à tous les instants ; d'autant plus, que tous les jours on a plus besoin l'un de l'autre : on jouit de son ami, on jouit avec son ami, on jouit pour son ami, les voluptés s'augmentent les unes par les autres, et ce n'est véritablement qu'alors qu'on peut se flatter de les connaître. Mais qu'obtiens-je d'un sentiment vertueux? Quelques voluptés sèches, quelques jouissances intellectuelles qui se détruisent à la première épreuve, et qui donnent des regrets d'autant plus amers que l'amour-propre en demeure blessé, et qu'il n'est point de traits plus sensibles que ceux qui vont à l'orgueil.<sup>47</sup>

Même cette valeur suprême que serait l'amitié semble ne plus faire partie de la culture. Une culture qui nie la révolte et la force à se marginaliser. Elle devient donc réellement inopérante et ne retrouve sa force d'expression que de façon virale. Les grands bouleversements sociaux que l'on connaît, qu'ils soient provoqués ou non, surviennent parce que la désorganisation sociale qui arase la culture et la transforme en culte de la masse<sup>48</sup> s'amplifie. Ce que Camus décrit apparaît donc comme fondé sur une négation de la révolte métaphysique :

Ce sont les Grands Inquisiteurs qui emprisonnent le Christ et viennent lui dire que sa méthode n'est pas la bonne, que le bonheur universel ne peut s'obtenir par la liberté immédiate de choisir entre le bien et le mal, mais par la domination et l'unification du monde. Il faut régner d'abord, et conquérir.<sup>49</sup>

---

<sup>46</sup> Sade évoque ici le besoin utilitaire, mécanique, automatique ; la machine qui fonctionne parfaitement, sans anicroche : la machine *sans* l'homme.

<sup>47</sup> *Id.*, page 239.

<sup>48</sup> Les idoles – les *peoples* – postmodernes se vantent de n'adhérer à aucun principe. Ils conspuent la langue, le civisme, les codes et les règles des institutions. Ils vivent dans une éternelle adolescence, psychique et physique, violente et pulsionnelle et détruisent tout ce que la société leur a permis de devenir. Le fascisme n'a aucunement besoin d'une doctrine politique alors que les idoles postmodernes embrigadent sans effort et de manière inconsciente une masse toujours plus informe et sans distinction ; *l'idéologie opère là où on ne l'attend pas*.

<sup>49</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 85.

Puis survient Nietzsche. Évidemment, la section sur le nihilisme qu'expose Camus sera révélatrice de la révolte comme base de ce qui adviendra par la suite. Ne s'appuyer sur rien demeure encore une posture et celle-ci ne doit pas faire abstraction de ses propres processus d'élaboration, de sa *méthode*. Toute la « révolte » de Nietzsche n'est que méthode. Implacable et systématique, elle ne s'en prend qu'aux discours de pouvoir :

La philosophie de Nietzsche tourne certainement autour du problème de la révolte. Exactement, elle commence par être une révolte. Mais on sent le déplacement opéré par Nietzsche. [...] Contrairement à ce que pensent certains de ces critiques chrétiens<sup>50</sup>, Nietzsche n'a pas formé le projet de tuer Dieu. Il l'a trouvé mort dans l'âme de son temps. [...] S'il attaque le christianisme, en particulier, c'est seulement en tant que morale. Il laisse toujours intacts la personne de Jésus, d'une part, et, d'autre part, les aspects cyniques de l'Église.<sup>51</sup>

Ainsi, toutes les positions ne se tiennent qu'appuyées les unes sur les autres. Mais demeure un fait indéniable, « le socialisme n'est qu'un christianisme dégénéré. »<sup>52</sup> Camus ajoutera que « le nihiliste n'est pas celui qui ne croit en rien, mais celui qui ne croit pas à ce qui est. »<sup>53</sup> Toute la *nouvelle culture occidentale* virtuelle et propagandiste s'appuie sur ce paradigme. Mais les organes qui émergent de cette culture et qui adoptent ce paradigme fantasmé ne s'aperçoivent pas qu'il s'agit avant tout d'une position énonciative sur laquelle la pensée peut se construire, donc se nier. La démocratie de masse devient l'antithèse de sa genèse. Ici, il ne s'agit pas d'amalgamer les mécanismes qui ont conduit les institutions à se saborder pour mieux faire place à un *progrès fictif* que l'on qualifie sans arrêt d'*inéluçtable* pour marquer la révolte individuelle. Car celle-ci ne devrait toujours qu'être pour autrui. Ce qui fera dire à Camus, « si la loi éternelle n'est pas la liberté, l'absence de loi l'est encore moins. »<sup>54</sup> La révolte adopte toujours un sens plus profond, plus distant, plus rude :

<sup>50</sup> Critiques qui, depuis, ne peuvent plus affirmer telle chose.

<sup>51</sup> *Id.*, page 94.

<sup>52</sup> *Id.*, page 96.

<sup>53</sup> *Id.*, page 96. Hannah Arendt décrit fort bien ce phénomène de négation de la réalité en citant l'exemple du métro de Moscou : « Lorsqu'on leur dit que seul Moscou a un métro, cela signifie qu'il faut détruire tous les métros. » Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, Eichman à Jérusalem*, Édition établie sous la direction de Pierre Bouretz, Paris, Galliamrd, Coll. « Quarto Gallimard », 2002 [1956], page 713. C'est ainsi que le totalitarisme stalinien a pu se maintenir au pouvoir en niant la réalité et en la remplaçant par une fiction objective et désincarnée.

<sup>54</sup> *Id.*, page 97. La destruction des institutions – parricide de la culture par ses propres enfants – ne saurait engendrer une nouvelle culture émancipée. Toute la conscience *orpheline* du monde ne nous mènera à rien si elle n'est pas conscience *dans* le monde. Les nombreuses dérèglementations et reculs sociaux des quarante dernières années correspondant à l'avènement du néolibéralisme sous l'ère « Thatcher – Reagan » ont servi un agenda servile de soumission des peuples ; ceux-ci ont également participé dans le plus grand enthousiasme à ce dépeçage

Autrement dit, avec Nietzsche, la révolte débouche dans l'ascèse. Une logique plus profonde remplace alors le « si rien n'est vrai, tout est permis » de Karamazov par un « si rien n'est vrai, rien n'est permis ». Nier qu'une seule chose soit défendue en ce monde revient à renoncer à ce qui est permis.<sup>55</sup>

Il est donc aisé de déconstruire les affirmations gratuites qui stipulent que l'être tel qu'on souhaite le créer – c'est le « désir » le plus nihiliste et le plus « achevé » de la technique – ne peut qu'être plus heureux que celui qui le précède en rappelant que l'énoncé est toujours un énoncé *historique*. Rien ne peut advenir qui n'ait été maïeutique! Tout l'art de Nietzsche, écrira Camus, réside dans cet abîme qu'il décrit pour mieux nous y précipiter :

Nietzsche du moins ne se dérobe pas. Il répond et sa réponse est dans le risque : Damoclès ne danse jamais mieux que sous l'épée. [...] Ainsi, du désespoir absolu jaillira la joie infinie, de la servitude aveugle, la liberté sans merci.<sup>56</sup>

Les tendances lourdes actuelles qui tentent de nous convaincre que toujours plus de croissance, plus de privatisations – de privations? –, plus de mobilité, plus d'individualisme nous affranchira de nous-mêmes ont intérêt à nous masquer la culture (voire à la soupçonner d'être réactionnaire) à partir de laquelle nous pensons pour commercialiser nos actes de pensée, breveter nos réflexes, à normaliser ceux-ci et à froidement déclarer que l'Empire du Bien existe et qu'il n'y a pas d'*autre alternative*.

Mais « dire oui à tout suppose qu'on dise oui au meurtre. »<sup>57</sup> Le *Bien suprême* n'est encore qu'une posture imposée de manière verticale<sup>58</sup>. Que cette posture fabriquée soit systématiquement voulue ou aléatoirement subie, le résultat est le même. Notre logique a détruit toute logique. Même si Nietzsche a montré<sup>59</sup> que la prétention humaine est à l'origine des « lois » de la logique, malgré son caractère arbitraire, la logique est nihiliste. Elle nie jusqu'à sa propre remise en question. Mais

---

en règle des institutions qui garantissaient les libertés individuelles. L'absence de lois qui en a résulté a été suivie par une criminalisation systématique de toute dissidence ou critique conduisant les peuples exaspérés et ignorants du « fait politique » à réclamer un durcissement de la répression. On marche évidemment sur la tête en exigeant plus de lois et plus de répressions, signes d'une société ignorante et servile. Sigmund Freud rappelait à juste titre, en mil neuf cent vingt-six, à propos de la société allemande du début du vingtième siècle, qu'il existait peu de lois en Allemagne mais que celles-ci étaient respectées. Il n'est donc pas étonnant de constater que, dans une société où l'autre est d'abord et avant tout coupable d'exister, on exige plus de lois pour réprimer cette expansion extérieure de la violence sans s'apercevoir que cette dernière émane de nous-mêmes.

<sup>55</sup> *Id.*, page 98.

<sup>56</sup> *Id.*, page 99.

<sup>57</sup> *Id.*, page 104.

<sup>58</sup> José Ortega Y Gasset parlera de l'« invasion verticale des barbares ».

<sup>59</sup> *Vérités et mensonges au sens extra-moral*.

le *nouveau* nihilisme ambiant – de la bonne conscience – rejette catégoriquement les mécanismes de la logique et tente de gommer ses éléments fondateurs.

C'est à partir de l'exemple de Lautréamont que Camus montrera qu'il est possible de reléguer la révolte au rang de concept. *La grâce d'être né* de Lautréamont se transformera en un rictus où *un esprit impartial la trouve (cette grâce) complète*. Rien ne peut être plus éloigné de la révolte que le conformisme intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle. Camus ira jusqu'à écrire : « Le conformisme est une des tentations nihilistes de la révolte qui domine une grande partie de notre histoire intellectuelle. »<sup>60</sup>

Du surréalisme à la révolution, la révolte adopte au cours du XX<sup>e</sup> siècle de multiples visages et porte plusieurs masques. Mais une figure demeure constante et se dessine derrière les changements d'époque : « Cent cinquante ans de révolte métaphysique et de nihilisme ont vu revenir avec obstination sous des masques différents, le même visage ravagé, celui de la protestation humaine. »<sup>61</sup>

Faisons une brève pause dans la description de l'*histoire de la révolte* telle qu'évoquée par Camus pour nous interroger sur ce visage. Est-ce le même? Peut-on encore prétendre que, *sous des masques différents*, l'on retrouve le « même visage »?

Mais comment le comparer à ce que l'on connaît – ou croit encore connaître – dès lors que la position d'énonciation adoptée aujourd'hui déclare le nihilisme comme vérité absolue. Nous ne sommes plus à une époque où la pensée critique pouvait remettre en cause les mécanismes de pouvoir. Ceux-ci, désormais, montrant leur vrai visage, annulent le jeu rhétorique basé sur la conscience historique. La pensée critique en est réduite à apporter à l'espace public ou au savoir une information qui n'est nullement basée sur l'expérience. Milan Kundera, dans *Les testaments trahis*, montre comment on a pu condamner *Les versets sataniques* de Salman Rushdie sans même avoir lu le livre :

La critique littéraire, imperceptiblement, innocemment, par la force des choses, par l'évolution de la société, de la presse, s'est transformée en une simple (souvent intelligente, toujours hâtive) *information sur l'actualité littéraire*. Dans le cas des *Versets sataniques*, l'actualité littéraire fut la condamnation à mort d'un auteur.<sup>62</sup>

Ainsi, le sacré – l'expérience – fait place au rite matérialiste. L'initiatique usurpe le sens et l'enchâsse dans l'économique. L'οικονομία contemporaine annihile le sacré *et* le profane – le *rappor*t de négoce entre Dieu et les hommes – et les

---

<sup>60</sup> *Id.*, page 117.

<sup>61</sup> *Id.*, page 131.

<sup>62</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « *nrf* », 1993, page 37.

remplace par le *négoce* lui-même. Le rite (les échanges commerciaux et consuméristes) devient donc le sacré et l'homme désacralisé, peu importe qu'il soit *homme-masse* ou « autre chose », y adhère sans possibilité d'en reconnaître la position historique. On n'a plus besoin de faire l'expérience de la littérature, on n'a qu'à en parler à titre *informatif*.

Comme la mort est remplacée par le rite funéraire – on décide aujourd'hui de « sa » vie après « sa »<sup>63</sup> mort alors que de plus en plus de personnes adoptent l'incinération, ne veulent pas être en fin de vie un fardeau pour leurs proches (peut-être le sont-ils déjà de leur *vivant*?) – qui, lui, s'achète et se contrôle, d'où sa valeur normative, on peut sans autre *état d'âme* prétendre à une technique qui nous libérera enfin du sacré comme symbole historique pour ne nous laisser que le rite. Certains vont même jusqu'à préparer une dernière fête lors de leur suicide provoqué par injection. Quand la *banalité du Mal* usurpe la vie même...

---

<sup>63</sup> Alors que de tout temps la mort fut toujours une fiction – un mythe – que l'on se racontait entre « nous » (les *vivants*) pour mieux l'accepter comme une partie de nous-mêmes, la mort aujourd'hui n'est plus racontée mais niée à même le rite de passage qui laisse le vivant prisonnier de ses pulsions annihilant l'effet de catharsis – vivre son deuil – permettant de penser le monde *et* la mort. La violence de cette négation devient-elle plus terrible que la mort elle-même?



## Du nihilisme symbolique au nihilisme réel

Tous les fondements<sup>64</sup> de la révolte se dissolvent toujours dans les mécanismes rituels qui la déclenchent. Nous verrons donc, à partir de l'analyse d'Ortega Y Gasset, que la civilisation occidentale n'est déjà plus qu'une coquille vidée de son sens symbolique. Toute la culture repose dans l'art du commandement, de la noblesse personnelle, là où résident la réelle identité et la force imaginaire de l'individu conscient de sa fragilité créatrice. Cette culture n'existait déjà plus du temps d'Ortega Y Gasset. Camus l'a bien reconnu : « Ce n'est pas la révolte ni la noblesse qui rayonnent aujourd'hui sur le monde, mais le nihilisme. »<sup>65</sup> Qu'elle ait été métaphysique, poétique, nihiliste ou historique, la révolte n'a jamais existé pour elle-même.

Ce qui distingue les mouvements de révolte historiques des mouvements<sup>66</sup> postmodernes réside dans cette conviction que la revendication est dirigée, en ce qui concerne ces derniers, vers l'une des deux parties en cause alors que c'est la règle – ou son absence – qui est en cause. Ajoutons que ces mouvements existent pour eux-mêmes et ne peuvent donc jamais se retourner – une des caractéristiques de la révolte étant la volte-face – sur « leurs » propres motivations. La révolte historique a ceci de particulier et de « sacré » qu'elle cesse immédiatement d'exister dès qu'elle n'est plus alimentée par le nihilisme symbolique. Comme le mouvement de « révolte » postmoderne ne s'appuie sur aucune conscience historique, il ne peut jamais s'éteindre de lui-même et est condamné à toujours plus de révolution, à plus de technique, à plus de nihilisme, réel celui-ci.

Dans le chapitre sur la révolte historique, Camus décrit admirablement tous ces *faux printemps* qu'annonça une alouette<sup>67</sup> : « En théorie, le mot révolution garde le sens qu'il a en astronomie. C'est un mouvement qui boucle la boucle, qui passe d'un gouvernement à l'autre après une translation complète. Un changement de

---

<sup>64</sup> Camus montre bien que la révolte n'est ni pour soi-même ni idéologique et ne s'appuie que sur la relation de domination qui maintient les deux protagonistes dans des positions figées.

<sup>65</sup> *Id.*, page 133.

<sup>66</sup> Peut-on appeler réellement mouvement toute insurrection promulguant le bien-être et l'accès à la richesse occidentale, qu'elle soit à crédit ou non ?

<sup>67</sup> Le miroir aux alouettes qu'est Facebook ne sert finalement qu'à attraper l'étourdi qui s'y mire et se découvre (se dévoile) dans l'éclat de son illusion. Miroir : « Terme d'Oiselier. Morceau de bois taillé en arc avec plusieurs entailles où sont de petits miroirs collés. Ce morceau de bois est soutenu d'une cheville, au milieu de laquelle il y a un trou pour mettre une ficelle afin de faire tourner ce miroir qu'on fiche en terre, au milieu de deux rets qu'on lève, et qu'on fait tomber sur l'autre quand les alouettes qui viennent le mirer volent assez bas pour y être enveloppées. Prendre des alouettes au miroir. », *Le Dictionnaire de Furetière* (1690).

régime de propriété sans changement de gouvernement<sup>68</sup> correspondant n'est pas une révolution, mais une réforme. »<sup>69</sup>

Au Québec, depuis la Révolution tranquille, nous avons constamment réformé nos institutions mais jamais n'avons-nous accompli cette révolution qui est censée opérer une translation complète<sup>70</sup> et nous voir créer de nouveaux concepts. Certes, la « production » scientifique est phénoménale<sup>71</sup>, ce qui nous aveugle sur son contenu propre, en masque l'effroyable indigence intellectuelle.

Le Québec, en ce domaine, a suivi la parade mondialiste en se débarrassant de sa culture plus rapidement que les autres « pays ». Ce qui en a fait un modèle émancipé, un *Québec-masse*, pour reprendre le concept d'Ortega Y Gasset.

Nulle part ailleurs qu'ici n'a-t-on rejeté plus rapidement la culture – et tous ses artefacts religieux et patrimoniaux – en la transformant en un bavardage stérile et nihiliste. Toute *notre pensée* est fondée sur cette incessante conversation<sup>72</sup> forçant nos

---

<sup>68</sup> Ou de façon de gouverner. Nous en sommes toujours à puiser dans les mêmes concepts politiques du XX<sup>e</sup> siècle alors que l'époque actuelle n'est plus à la conquête infinie du pouvoir. Certes, Dieu n'est pas mort comme le prétendait Nietzsche. Mais il n'est plus ce nihilisme symbolique qui nous faisait nous révolter contre l'inéluctable *condition humaine* pour nous entraîner vers des mécanismes nouveaux, des concepts émergents. Depuis la chute du socialisme en Union soviétique, les modes de représentation se sont cristallisés, crispés sur eux-mêmes et n'ont plus fait place qu'à une fiction d'innovation technocratique. José Ortega Y Gasset l'a clairement démontré : « La science peut exister sans la technique, mais la technique ne peut exister sans la science ».

<sup>69</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 140.

<sup>70</sup> Le retour n'en est jamais un à l'origine mais prend plutôt des allures de fiction critique, une posture que l'on adopte pour *juger* nos actions et nos idées. La révolution – la translation complète – demeure hypothétique et fonde la culture. Sans ce retour vers les artefacts du « passé » – et nos idées en font partie –, nous sommes condamnés à nous réformer – la réforme n'est pas une création mais un remoulage pour colmater les brèches que le temps *crée* en attendant la vraie *refonte* (des institutions, notamment) – indéfiniment et à reproduire les mêmes processus en les masquant. Est-ce ici le nouveau masque du XXI<sup>e</sup> siècle qui maquille hideusement le visage de la révolte à l'aide de la technique?

<sup>71</sup> En ce sens, ce « phénomène » de la *production scientifique* n'a jamais été étudié comme tel. Peut-être en sommes-nous rendus à analyser non pas les modes de production mais les effets de ces modes de production sur la production même de la pensée. Peut-on poser cette question? Comment la pensée a-t-elle été modelée, formée, déformée – les mécanismes du savoir sont des constructions qui ont également subi les pressions du néolibéralisme – voire *formatée* par des processus de plus en plus précis (notamment à l'aide de la miniaturisation et de l'informatique) et de plus en plus rapides?

<sup>72</sup> La conversation, qui était au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les salons français, l'apanage de la femme alors que la discussion sérieuse était affaire d'hommes de devoir, « occupe » aujourd'hui quasiment tout le débat public. En ce qui concerne le débat privé de la « science de l'avenir », il est strictement réservé aux « intellectuels » de haut niveau qui sont encanailés par le leurre de la recherche universitaire ou carrément embastillés par les groupes privés qui édictent leurs lois dont nous ignorons les « caractéristiques corporatistes ». Il ne peut en être autrement considérant que l'homme-masse – féminisé à un point tel que tout éclat de voix, tout emportement qui sont après tout des postures rhétoriques de l'homme sont automatiquement relégués du côté d'un machisme institutionnalisé – ne possède pas les capacités intellectuelles requises pour décider, en son *for intérieur*, de la voie que doit suivre sa propre conscience. La violence de la propagande est telle qu'aucune critique n'est possible, le pouvoir médiatique amplifiant de manière outrancière, organisée et orientée – c'est le sacre de l'idéologie – le chaos individuel. Peut-on penser que la société québécoise soit féministe beaucoup plus par son bavardage que par sa pensée rigoureuse? De même, les débats intellectuels ne ressemblent-ils pas étrangement à des descriptions de matchs sportifs de haut niveau? Chacun décrit le comportement du protagoniste, de l'*acteur* sans en analyser les idées.

institutions, ou ce qui en reste, à tenir un discours opaque, également pour ceux qui le produisent, à partir duquel on peut dès lors nier le passé révolutionnaire qui avait commencé de faire de nous un *peuple différent*. Dorénavant, nous ne désirons plus cette révolution mais nous souhaitons, comme les peuples arabes, faire partie de cette grande famille mondiale dont les parents, le *paternel* Capitalisme et la maternelle *Économie*, nous refusent toute *alternative*.

Comme le rappelle élégamment Slavoj Žižek, on peut conquérir l'espace, transformer l'homme en une machine parfaite et performante, on peut même en créer un de toute pièce! Tout est permis!<sup>73</sup>

Mais lorsqu'il s'agit de réduire les inégalités que crée la mondialisation, de sortir des haillons de la culture occidentale les concepts de précarité, de pauvreté systémique et structurelle afin d'en montrer la triste réalité, là, on nous serine éternellement le même refrain : *nous n'en avons pas les moyens!*<sup>74</sup>

Il n'est donc pas étonnant, mais affligeant, de s'apercevoir que les « révolutions saisonnières » ne sont en fait qu'un florilège de saisons faisant partie du cycle capitaliste, qu'un simple renforcement du mouvement de destruction de notre grandeur intellectuelle. Je ne dis pas ici que les intellectuels ne savent pas penser l'histoire et ses mouvements discursifs<sup>75</sup>. Ils le savent mieux qu'à n'importe quelle époque. Mais sont-ils capables justement de comparer ces mouvements discursifs à ceux d'autres époques? Cela n'est pas certain.

L'*expert* postmoderne se réfugie à l'intérieur de sa propre discipline et occulte les mouvements parallèles entre les savoirs n'étant pas capable de les reconnaître, faute d'une culture historique. La science s'enferme de plus en plus dans un spécialisme stérile auquel tous veulent participer. C'est ainsi que la révolution s'est

---

<sup>73</sup> Celui qu'évoque notamment Camus. Rappelons-nous également le fameux « Ensemble, tout est possible » de la campagne présidentielle française de 2007.

<sup>74</sup> Que sont ces moyens? Qui peut prétendre « produire » quelque chose? Nous transformons la nature parce que nous ne pouvons en changer, ce qui ne nous confère aucune propriété propre. Mais cette nature que nous haïssons parce qu'elle ose encore nous menacer de son chaos, nous devons éventuellement en changer faute de pouvoir la « réformer ». Nous devons en passer par la révolte technologique et annihiler l'homme pour le faire. L'humanité est une race guerrière – peu importe ce qu'en disent les féministes qui en font également partie – et seule sa disparition verra advenir ce changement de nature. Serons-nous encore présents afin d'assister à cette ultime Apocalypse? Ou servira-t-elle le Big Bang technologique, *Nouvelle Genèse* de l'intelligence artificielle? Mais pourquoi devrions-nous nous inquiéter alors que la technique – l'idéologie – nous fait miroiter une immortalité de facto et pour très bientôt sans jamais aborder les problèmes philosophiques qu'elle engendrera? Comme si la philosophie, qui a toujours posé – et interrogé – le sens du monde, n'allait plus être nécessaire dès lors que nous serions uniquement assujettis à nos pulsions immortelles?

<sup>75</sup> Michel Foucault a bien étudié les mécanismes du discours pour montrer que le pouvoir ne se constituait pas uniquement qu'en champs de savoir mais également savait créer des alliances stratégiques hybrides, qu'il rendait perméables les frontières entre les disciplines.

transformée en réformisme avec le succès libéral<sup>76</sup> que l'on connaît dans certains pays.

Ainsi,

Là où l'esclave<sup>77</sup> se révolte contre le maître, il y a un homme dressé contre un autre, sur la terre cruelle, loin du ciel des principes. Le résultat est seulement le meurtre d'un homme<sup>78</sup>. Les émeutes serviles, les jacqueries, les guerres de gueux, les révoltes des rustauds, mettent en avant un principe d'équivalence, vie contre vie, que, malgré toutes les audaces et toutes les mystifications, on retrouvera toujours dans les formes les plus pures de l'esprit révolutionnaires, le terrorisme russe de 1905, par exemple.<sup>79</sup>

Cette référence au terrorisme russe comme la révolte de Spartacus que décrit Camus servent d'exemples de la revendication. Camus les qualifiera de *révolte servile* qui ne sert qu'à tuer encore plus d'hommes : « Mais tuer des hommes ne mène à rien qu'à en tuer plus encore. Pour faire triompher un principe, c'est un principe qu'il faut abattre. »<sup>80</sup>

---

<sup>76</sup> Les réformes de Gerhard Schröder en Allemagne ont certes propulsé ce pays au rang des leaders de la mondialisation. Mais cela s'est fait au prix d'une hypocrisie intellectuelle peu commune. En Allemagne, on joue sur le nationalisme et la fierté allemands pour faire dire que le plein emploi, à n'importe quel prix – y compris celui de la précarité qui ressemble étrangement à l'esclavage, le servage en moins – est mieux que l'assistantat français. De plus, en déclassant ces citoyens marginalisés, on crée l'illusion de la croissance, idéologie du capitalisme. On aspire littéralement les meilleurs talents, les meilleurs ressources des pays du sud de l'Europe qui doivent s'expatrier faute d'avenir. Que ressentent ces jeunes universitaires, diplômés, chômeurs professionnels qui doivent laisser derrière eux la culture dans laquelle ils ont baigné? Quel sentiment éprouveront-ils vis-à-vis l'Allemagne, dans vingt ans, lorsque tout le passé national et culturel des pays qu'ils ont quittés aura été effacé? Mais ce « classicisme » aura-t-il réellement été liquidé? Doit-on se surprendre de constater que les grands patrons des multinationales les plus florissantes adoptent pour leurs rejetons une culture et une éducation dites classiques alors qu'ils affirment dans la même phrase (la beauté de l'oxymore) et sur la place publique leur « volonté inébranlable » de vouloir *démocratiser* le savoir, une main sur le cœur et l'autre dans votre portemonnaie ; les mouches agglutinées, massées sur ce concept fallacieux – démocratie –, se laissent aisément gober par leurs geôliers. L'exercice se transformera éventuellement en cette injonction : *Comment choisir son bourreau!*

<sup>77</sup> L'expert.

<sup>78</sup> Le meurtre d'un homme ou simplement sa marginalisation, son exclusion. L'exclu devient donc « lanceur d'alerte » et se voit par le fait même diabolisé – Lucifer n'est-il pas un ange déchu? – par le pouvoir en place quand ce n'est pas par ses pairs ou la populace avide de sensations fortes et de vengeance. Certains l'adulent tandis que d'autres le conspuent. Une chose est certaine, tout se passe dans la plus stricte indifférenciation médiatique alors que tous les réseaux sociaux se rallient à l'appel de la meute. *À la lanterne!* scandaient les Français en colère lors de la Révolution. Aujourd'hui, la révolte contemporaine se résume à un simple *Je n'aime pas* furieusement *twitté* par les membres d'une secte envers un des leur. Mais cet anathème est tout aussi virulent, tout aussi léthal et peut conduire une masse non négligeable de la population vers des solutions extrêmes, l'aide médicale au suicide en étant une à portée de clic.

<sup>79</sup> *Id.*, page 143.

<sup>80</sup> *Id.*, page 144.

Là réside un autre principe de la révolte historique. Au moment du meurtre d'Oussama Ben Laden, on a occulté toute critique envers le droit international<sup>81</sup> qui a démontré son impuissance voire sa partialité. Rien ne peut justifier, comme l'écrivit Camus, le meurtre. Sinon, tout est permis! On a imposé au droit international le veto « national » des Américains. Mais cela ne constitue pas un précédent quand on pense à la seconde guerre d'Irak. Il apparaît donc concevable que nous ayons effectivement changé d'époque – sans même en être conscients faute de nihilisme symbolique – et que nous n'ayons plus comme référence que le point de vue – l'opinion<sup>82</sup> – de l'autre. Mais Camus l'écrivira également, plusieurs exemples de ce nihilisme sont survenus dans l'histoire :

---

<sup>81</sup> Le « droit international » (pur oxymore) apparaît – une *puissance apparente* mais non réelle – comme l'extension prothétique du totalitarisme (la fiction, le virtuel comme réalité) du XX<sup>e</sup> siècle. On a cru que le « concert des nations » pourrait freiner l'hégémonie « civilisatrice » ou *expansionniste* d'un monde qui se rétrécissait à la mesure de l'imaginaire humain. Les forces hétérogènes qui maintenaient l'illusion d'une stabilité étatique ou nationale voire postnationale se sont élancées vers des cieux moins occupés. La conquête spatiale – et toute la force militaire qui la sous-tend – est une des manifestations des profondes mutations que la pensée humaine subit sous les assauts d'une désincarnation du vivant. L'illusion a duré pendant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que le XXI<sup>e</sup> siècle nous rappelle douloureusement et constamment que notre grandeur matérielle n'égale que notre petitesse spirituelle – ou transcendante –, l'illusion du progrès et notre capacité à créer à partir du néant s'estompent pour faire place à un projet encore plus monstrueux ; le monstre étant celui que l'on ne peut reproduire, unique et impossible à dépasser. Le *droit du plus fort* fut toujours évoqué pour justifier un soi-disant progrès inéluctable. Le sacrifice s'est toujours incarné dans la masse et a bénéficié aux plus nantis que les gueux regardent avec envie. Nous ne ferons pas l'histoire ; c'est sa négation qui finira par nous annihiler.

<sup>82</sup> Maurice Blanchot a démontré qu'en l'opinion – qu'elle soit publique ou personnelle – se dissimule toujours une violence institutionnelle créée par les mécanismes de pouvoir, violence que l'on doit constamment reformuler pour en retracer les apparitions parce qu'elle est mouvante et protéiforme : « La torture est le recours à la violence – toujours sous l'espèce de la technique – en vue de faire parler ; la violence, perfectionnée ou camouflée en technique, veut qu'on parle, veut une parole ; quelle parole? Non pas cette parole de violence – non parlante, fautive de part en part – que logiquement elle peut espérer obtenir, mais une parole vraie, libre et pure de toute violence. », Maurice Blanchot, *La parole plurielle* in *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, Coll. « NRF », 1969, pages 60-61. C'est l'opinion affublée des oripeaux de la technique qui se charge d'administrer la violence contemporaine. Les réseaux sociaux ne sont pas des organes de censure mais des instruments de torture auxquels se livrent eux-mêmes les internautes, tout comme l'officier de la *Colonie pénitencière* qui, pour prouver l'efficacité et la *justesse* de la « machine », s'y livre entièrement, s'en remet à la *Grâce de Dieu* : « L'officier, lui, s'était tourné vers la machine. S'il était déjà clair auparavant qu'il la comprenait bien, la façon dont maintenant il la maniait et dont elle lui obéissait avait quasiment de quoi vous sidérer. Il n'avait fait qu'approcher sa main de la herse, et elle monta et descendit plusieurs fois jusqu'à atteindre la bonne position pour l'accueillir ; il ne saisit le lit que par son rebord, et déjà il se mettait à vibrer ; [...] À peine les sangles étaient-elles en place que déjà la machine se mettait au travail ; le lit vibrait, les aiguilles dansaient sur la peau, la herse volait, tour à tour montant et descendant. [...] Le voyageur, en revanche, était très inquiet ; la machine était manifestement en train de se désagréger ; [...] La herse n'écrivait pas, elle ne faisait que piquer, et le lit ne faisait pas rouler le corps, il le soulevait seulement en vibrant et en l'enfonçant dans les aiguilles. [...] Ce faisant, il vit presque malgré lui le visage du cadavre. Il était tel du vivant de l'officier ; on ne découvrait pas signe de la grâce promise ; ce que tous les autres avaient trouvé dans la machine, l'officier ne l'y trouvait pas. » Franz Kafka, *Dans la colonie pénitencière*, traduit par Bernard Lortholary, Paris, Éditions Librio avec l'aimable autorisation des Éditions Flammarion, 1988, pages 92-94. Ainsi, est-il encore possible de taire son opinion dans un monde mécanique qui vous somme de la donner sous peine de lynchage?

Spartacus mourra, comme il l'a voulu, mais sous les coups des mercenaires<sup>83</sup>, esclaves comme lui, et qui tuent leur liberté avec la sienne. Pour l'unique citoyen crucifié<sup>84</sup>, Crassus suppliciera des milliers d'esclaves. Les six mille croix qui, après tant de justes révoltes, jalonneront la route de Capoue à Rome démontreront à la foule servile qu'il n'y a pas d'équivalence dans le monde de la puissance et que les maîtres calculent avec usure le prix de leur propre sang.<sup>85</sup>

Il ne faut toutefois pas condamner le maître. En châtiant avec force, il montre le prix qu'il accorde à l'existence, la sienne. Dans une œuvre théâtrale de Camus, Caligula tient à peu près le même discours:

Troisième patricien, *exaspéré* : Jupiter, prends ma vie en échange de la sienne.

Caligula, *s'avançant vers le deuxième patricien* : J'accepte ton offre, Lucius, je te remercie. [...] Tu m'aimes donc?

Troisième patricien : Ah! César, il n'est rien que, pour toi, je ne donnerais sur l'heure.

Caligula, *l'embrassant encore* : Ah! Ceci est trop, Cassius, et je n'ai pas mérité tant d'amour. [...] Non, non, te dis-je. J'en suis indigne. (*Il appelle deux gardes.*) Emmenez-le. (*A Cassius doucement.*) Va, ami. Et souviens-toi que Caligula t'a donné son cœur.

Troisième patricien, *vaguement inquiet* : Mais où m'emmènent-ils?

Caligula : A la mort, voyons. Tu as donné ta vie pour la mienne. Moi, je me sens mieux maintenant. Je n'ai même plus cet affreux goût de sang dans la bouche. Tu m'as guéri. Es-tu heureux, Cassius, de pouvoir donner ta vie pour un autre, quand cet autre s'appelle Caligula? Me voilà prêt de nouveau pour toutes les fêtes.

Troisième patricien : Je ne veux pas. Mais, c'est une plaisanterie.

Caligula, *rêveur, entre les hurlements* : Bientôt, les routes sur la mer seront couvertes de mimosas. Les femmes auront des robes

<sup>83</sup> Peut-on penser que le mercenaire – le salarié – agit pour son compte personnel et annihile le mouvement initial de la révolte?

<sup>84</sup> Pour venger la mort d'un seul soldat israélien, des milliers de citoyens libanais et palestiniens ont été assassinés lors de la guerre de deux mil six entre le Liban et Israël au Moyen-Orient. Les faits parlent d'eux-mêmes. La valeur des individus n'est pas égale entre eux et se marchande. *Les droits de l'homme et du citoyen* n'ont d'universel que le nom, le concept.

<sup>85</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 145.

d'étoffe légère. Un grand ciel frais et battant, Cassius! Les sourires de la vie! [...] La vie, mon ami, si tu l'avais aimée, tu ne l'aurais pas jouée avec tant d'impudence.<sup>86</sup>

Et dans la révolte se retrouve cette autre caractéristique qui consiste à se révolter – à dire non! – mais à ne jamais croire totalement en ce « non ». Car il s'agit d'un *non symbolique*. Rien n'est plus nécessaire que cette volte-face qui est l'apanage du « révolté ». Il ne s'agit jamais, Camus insistera là-dessus, d'individualisme, comme on l'évoque sans arrêt aujourd'hui, comme si on devait le marteler pour l'ancrer dans la psyché humaine afin de fabriquer une conscience mortifère. On nie donc l'autre en le *transformant* en fiction aux airs de rictus. L'autre n'est plus que l'expression d'un soliloque de plus en plus privé d'oxygène. La révolte à travers la conscience historique a même profité à la noblesse :

Le roi, sous l'un de ces aspects, est le chargé de mission divin aux affaires intemporelles, donc à la justice. Il est, comme Dieu lui-même, le recours dernier de ceux qui souffrent de misère et de justice. Le peuple, contre ceux qui l'oppriment, peut en principe faire appel au roi. « Si le roi savait, si le tsar savait... » tel est en effet le sentiment, souvent exprimé, dans les périodes de misère, des peuples français et russe. Il est vrai qu'en France au moins, la monarchie, quand elle savait, a souvent tenté de défendre les communautés populaires contre l'oppression des grands et des bourgeois.<sup>87</sup>

On constate donc à travers les mouvements de la pensée historique que le concept de révolte a su se remodeler et épouser les formes même de l'oppression pour ne jamais devenir *individuel*. Au XX<sup>e</sup> siècle, ce bouleversement – cette translation – ne s'opère plus. Tout le mouvement se cristallise dans une réforme, certes profonde, du modèle social mais toujours dans le sens du *Bien suprême*. La critique a disparu ou s'est spécialisée, ce qui revient au même. L'expression même *Le peuple est souverain* est constamment gommée et ne peut plus être mise en contexte faute de comparaison. Camus situe cette cristallisation – cette crispation? – après l'avènement du *Contrat social* : « Il est clair qu'après le *Contrat social* nous assistons à la naissance d'une mystique, la volonté générale étant postulée comme Dieu lui-même. »<sup>88</sup> Pour lui, « le *Contrat social* est aussi un catéchisme dont il a le ton et le langage dogmatique. [...] À partir du *Contrat social*, les peuples se font eux-mêmes avant de faire les rois. »<sup>89</sup>

<sup>86</sup> Albert Camus, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1958, pages 130-131.

<sup>87</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 148.

<sup>88</sup> *Id.*, page 151.

<sup>89</sup> *Id.*, page 150.

En examinant cette longue progression de la révolte qui perd lentement son caractère *altruiste, impersonnel*<sup>90</sup>, on s'aperçoit qu'elle délaisse de plus en plus les principes qui l'ont caractérisée au cours des siècles ; la soudaineté, la translation complète qui fait en sorte qu'on se doit *absolument* de refondre les institutions, l'accent mis sur le fait que « rien n'est permis », parce que rien n'est vrai<sup>91</sup>, la chute de la révolte dès que le rapport de domination disparaît.

L'histoire se précipitera – les prétendants au pouvoir ne peuvent jamais attendre longtemps – et entraînera la mort du Roi<sup>92</sup>, la liquidation des sectarismes séculaires, la séparation des pouvoirs et des consciences.

Devant ce vide structurel, l'histoire se devait d'engendrer un être duquel allaient émerger les mécanismes du XX<sup>e</sup> siècle. À travers la *Terreur*, on voit naître un nouveau phénomène qui n'avait existé que sous forme épisodique : L'avènement du terrorisme, de l'acte ultime qui entraînera à son tour la réplique violente de l'État que l'on sait, a fait voler en éclats le nihilisme symbolique et l'a remplacé par le nihilisme réel. Le dérèglement de la révolte survenu lors de l'avènement de la *Terreur* a entraîné un débordement – un surplus – de Soi et de son vis-à-vis, tel un brusque retour de flammes :

Brutus, qui devait se tuer s'il ne tuait point les autres, commence par tuer les autres. Mais les autres sont trop, on ne peut tout tuer. Il faut alors mourir et démontrer une fois de plus que la révolte, lorsqu'elle est dérégulée, oscille de l'anéantissement des autres à la destruction de soi.<sup>93</sup>

Le changement s'opérait à mesure que la position d'autrui n'était plus assurée. Le XX<sup>e</sup> siècle a finalement « tranché ». On miserait exclusivement sur la destruction de soi pour construire son *Soi nouveau*. Dorénavant la parole, qu'elle soit publique ou privée, n'allait plus faire place sauf de manière individuelle, hors du consensus de l'opinion publique, qu'à une rumeur qui allait emporter la conscience

---

<sup>90</sup> Toute l'histoire de la pensée s'est personnalisée, s'est « concentrée » sur l'organe le plus irréductible de l'homme, son caractère arbitraire allant jusqu'à l'élever au rang de dogme. Le libre-arbitre n'est valide qu'en présence de deux parties dont les altérités réciproques sont respectées. *La justice*, écrivait Nietzsche, *n'existe qu'entre contreparties de forces équivalentes* ; d'où l'importance des contre-pouvoirs qui assurent une apparence d'équité entre les protagonistes.

<sup>91</sup> Toutes les opinions se valent. C'est sur cette tribune que se donnent en spectacle les plus grands de nos « acteurs modernes ». Mais le masque progressiste ne dissimule plus le visage de la protestation humaine, que celle-ci soit portée par le peuple ou le politique. Sous le masque se révèle celui de l'identité *comme* Dieu lui-même ; et au nom d'une identité – l'identique ne se définit jamais par rapport à soi-même mais ne peut être appréhendé que dans le nihilisme symbolique qui n'est jamais autre chose qu'un discours sur le monde – sans miroir, on réécrit l'histoire en en connaissant la fin.

<sup>92</sup> Décapiter le Roi fut un des éléments fondateurs de la France moderne. Mais en séparant le corps social – car c'est ce que le corps sacré du Roi représentait – du corps divin, la Révolution a établi les fondements de la violence d'État. La suite, décrite par Ortega Y Gasset, n'était plus qu'une simple *technicalité*.

<sup>93</sup> *Id.*, pages 166-167.



historique dans son ensemble. Tous les concepts connus jusqu'alors et mis en relation les uns avec les autres, sans en privilégier un au détriment d'un autre, allaient dorénavant *faire cavalier seul*. Mis en compétition les uns avec<sup>94</sup> les autres, ils devraient produire – ou sécréter – *du* « Savoir » sous peine d'exclusion. Un savoir inattaquable, un savoir récupéré immédiatement afin qu'il ne fasse jamais l'objet de critique sauf de deux manières : La première viendra des pairs qui se chargeront tout aussitôt de la conventionner et de la cloisonner afin qu'elle ne déborde pas hors des limites de la caste adoubée – universitaire, spécialisée, collégiale, élitiste –, dans les cadres politiques établis et de la place qu'on lui aura attribuée. La seconde par le biais de l'opinion publique qui servira de soupape régulatrice permettant à l'*homme-masse* de se créer une fiction – il se fait son propre film – propre à le conforter dans sa *conscience anhistorique*. Car l'homme-masse est de plus en plus « conscient », de plus en plus informé et instruit<sup>95</sup>. Mais il ne pourra jamais dépasser ce savoir qui le submerge et l'instrumentalise. L'homme-masse ne maîtrise que la date de son prochain supplice. Il accumule une somme phénoménale de savoirs et d'informations qui l'écrasent et l'empêchent même de sentir les appels historiques de la révolte. Finalement, cette canalisation de l'opinion permettra au savoir de s'étendre et de renverser ses propres fondements. Nous verrons plus loin, dans le texte de José Ortega Y Gasset, comment l'homme-masse, cette pure création occidentale, liquidera son héritage et présagera l'époque que nous vivons actuellement.

---

<sup>94</sup> Ce *avec* relève de la pure perversion. Non seulement il ne tient compte d'aucun des deux termes de la phrase pour se maintenir *dans* cette dernière mais il les renvoie dos-à-dos en les sommant – par la voix du « il n'y a pas d'alternative » – de *s'entendre*. La cacophonie devient assourdissante et il vaut mieux faire silence en soi pour ne pas sombrer dans la pure fiction, le monde virtuel dans lequel on nous pousse constamment.

<sup>95</sup> L'instruction au sens judiciaire qui inclut *toutes les formalités nécessaires pour mettre une cause, une affaire délictuelle ou criminelle en état d'être jugée*. Références : *Dictionnaire d'Émile Littré*.

## La conscience de soi

Mais revenons au texte de Camus car le mouvement historique est loin d'être achevé. Il devait se poursuivre à l'image même de ceux qui l'ont engendré, les *décideurs* : « La liberté absolue et abstraite devait mener au terrorisme. »<sup>96</sup>

Phrase d'Hegel que Camus rappelle avec justesse. L'apparition de la dialectique n'est pas qu'un événement philosophique dans l'histoire de la révolte. Elle en est l'énigme. On oublie souvent, et Camus le rappellera à juste titre, que « tout est réconcilié sans doute dans la dialectique et l'on ne peut poser un extrême sans que l'autre surgisse. »<sup>97</sup>

Ce *surgissement* n'est pas anodin car il est une caractéristique de la révolte. Poser la révolte – et Camus l'a sans cesse rappelé tout au long de son essai – comme renversement ne consiste pas à annihiler le mouvement qui la porte ou les positions antagonistes ; elle n'est ni personnelle ni dirigée vers autrui qui sert toujours en premier lieu de catalyseur. C'est en ce sens que les révoltes postmodernes n'en sont pas, au sens strict décrit par Camus. Et les « révolutionnaires » contemporains n'ont conservé qu'un seul principe qui stipule que « le vainqueur a toujours raison. »<sup>98</sup>

De la conscience de soi animale au désir, on glisse subtilement vers l'acte de destruction – la manducation des aliments par exemple – qui sustente le sujet. De cet acte à celui de la consommation, le pas est vite franchi. Mais selon Camus, « Consommer n'est pas encore être conscient. [...] Il faut donc que le désir porte sur un autre désir, que la conscience de soi s'assouvisse d'une autre conscience de soi. [...] Ce sont les autres qui nous engendrent. »<sup>99</sup>

L'acte fondateur de la révolte est ainsi nommé. Le surgissement est maïeutique, arrachement à une condition, peu importe laquelle, qui nous fait apercevoir dans toute sa crudité notre condition passée. Comment peut-on prétendre sans rapport spéculaire à quelque progrès que ce soit, peu importe la *technique* utilisée? À moins que l'homme soit un obstacle à quelque chose de plus grand? Dieu n'aurait donc pas créé l'homme à son image?

Camus ajoutera que « la valeur suprême pour l'animal étant la conservation de la vie<sup>100</sup>, la conscience doit s'élever au-dessus de cet instinct pour recevoir la valeur humaine. Elle doit être capable de mettre sa vie en jeu. »<sup>101</sup>

---

<sup>96</sup> *Id.*, page 173.

<sup>97</sup> *Id.*, page 175.

<sup>98</sup> *Id.*, page 177.

<sup>99</sup> *Id.*, page 180.

<sup>100</sup> Et non pas la croissance ou l'« aide médicale » au suicide comme le martèlent ceux qui méprisent l'existence dans toute son immensité.

Voilà une première distinction fondamentale entre terrorisme contemporain et révolte historique. Le « terroriste » postmoderne, en sacrifiant sa vie pour une cause<sup>102</sup>, ne cherche pas à conserver la vie ni à la mettre en jeu. Camus l'a clairement démontré :

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. [...] Je vois que beaucoup de gens meurent parce qu'ils estiment que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. J'en vois d'autres qui se font paradoxalement tuer pour les idées et les illusions qui leur donnent une raison de vivre (ce qu'on appelle une raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir). Je juge donc que le sens de la vie est la plus pressante des questions. Comment y répondre? Sur tous les problèmes essentiels, j'entends par là ceux qui risquent de faire mourir ou ceux qui décuplent la passion de vivre.<sup>103</sup>

Le terrorisme postmoderne n'est pas l'apanage de l'individu ; ce dernier agit comme organe – comme bras armé – de l'État. L'État représente le peuple, mais le peuple s'incarne dans l'État. Et quand la vindicte étatique se déchaîne, l'individu est convoqué à – voire sommé de – prendre position. L'individu ne peut toutefois le faire que par l'entremise de l'opinion publique formatée. Il est contraint à exprimer son opinion en autant qu'elle concorde avec la doxa. Aucun individu ne peut faire volte-face sauf de manière personnelle et marginale, risquant ainsi d'être lui-même pris pour cible. Donc, il se tait.

En annihilant toute référence à l'histoire et en ne promulguant que l'histoire personnelle<sup>104</sup>, on prive l'individu de sa capacité de penser, de se penser. Contrairement à cette *Fin de l'histoire* tant évoquée et moquée qui a tenté de réécrire la fable historique en effaçant les marques – les stigmates – de la révolte, « chacun, aussi bien, voulant être reconnu par tous, la lutte pour la vie<sup>105</sup> ne cessera qu'à la reconnaissance de tous par tous qui marquera la fin de l'histoire. »<sup>106</sup>

Le contraire se produisant, l'histoire se poursuit et engendre des déformations de concept que le savoir cautionne, minant ses propres modes opératoires. L'*homme-masse*, non conscient des processus culturels desquels il s'émancipe pour mieux

<sup>101</sup> *Id.*, page 180.

<sup>102</sup> Qu'elle soit religieuse, fondamentaliste, politique ou économique.

<sup>103</sup> Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1942, page 18.

<sup>104</sup> L'histoire personnelle n'est pas à rejeter mais à renvoyer à la conscience historique qui n'isole pas le sujet sans non plus le rassurer sur lui-même : « Commencer à penser, c'est commencer d'être miné. », *Le mythe de Sisyphe*, Albert Camus, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1942, page 19.

<sup>105</sup> La révolte et non quelque *offre alléchante* d'une durée illimitée payable en de multiples versements.

<sup>106</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 181.

s’asservir à son époque, tend à ne magnifier qu’une vision parcellaire du monde voire un *point de vue* de spécialiste ou une *opinion publique* dans lesquels les jeux de miroirs narcissiques renvoient à l’infini l’image nihiliste du même. De ces deux types de discours, lequel est le plus nuisible? Celui du spécialiste, ou celui de l’opinion?

Analysons les deux discours. Enclavé dans la communauté des pairs, le discours spécialiste s’active sur des fondements idéologiques. Georges Bataille a montré que les groupes qui composent la société n’existent tout d’abord que pour eux-mêmes sans égard envers les autres organes de l’ensemble. Ainsi, l’armée<sup>107</sup> n’existe pas pour défendre le peuple et sa souveraineté mais pour en contenir les éléments hétérogènes. Le *spécialiste* répond à – et de – la communauté de ses pairs et ne saurait s’astreindre à un discours populaire ou politique. Peut-il dès lors se réclamer du savoir qui fonde son action? Les discours sociaux ne sont pas des entités homogènes et hermétiques desquelles émerge un consensus scientifique. Ce qui perce la toile du savoir (le *non-savoir* dirait Bataille), c’est plutôt un dissensus admis voire toléré qui ne remet pas en cause l’ordre des éléments. Ainsi le spécialiste (l’expert) œuvre au cœur de la convention et conforte l’ordre établi. Les découvertes certes importantes de la science ne remettent pas en cause les paradigmes qui les ont permises mais les renforcent ; le progrès et l’évolution – *il n’y a pas d’alternative* – demeurent des valeurs cardinales non négociables.

À cela s’oppose l’opinion publique, l’autre force en présence. Contre-pouvoir fictif par excellence, l’opinion publique tend – depuis le triomphe de l’économie de marché – à se privatiser<sup>108</sup> et à verrouiller le débat entre les éléments hétérogènes. La société ne peut donc que se déliter faute de forces négatives chargées de réguler les échanges entre les forces positives. Rappelons que la pile n’existe que par l’entremise des deux pôles, le négatif et le positif, de même que le flux qui transite de l’un à l’autre. L’opinion publique représente le pôle négatif qui attire les éléments hétérogènes dans le piège de l’arbitraire. On donne ainsi l’impression d’entendre la rumeur du monde alors que celle-ci est littéralement créée de toutes pièces. Car l’opinion publique ne comporte aucune organisation sociale ; elle est rumeur, sondage, propagande. Quiconque sonde l’opinion publique – et les agences de sondage existent parce que ce contre-pouvoir *est* fictif – sait pertinemment qu’aucune décision politique ne peut être prise sans préalablement avoir fabriqué la réception qui la légitime. L’opinion publique est toute puissante – le fidèle reflet de la violence d’État – car elle n’existe que dans l’imagination des gens.

<sup>107</sup> L’armée incline du côté du pouvoir et le crée ; c’est une de ses caractéristiques.

<sup>108</sup> Tout l’espace public est dorénavant contrôlé par les groupes privés et propriétaires des réseaux sociaux. Même les gouvernements peinent à suivre la cadence et doivent sous-traiter des services régaliens comme la cyber-sécurité, la gestion de la monnaie et la sécurité nationale. Le pouvoir n’appartient plus aux états mais aux groupes d’influence qui en contrôlent le *traffic*.

Ainsi, ces deux « pouvoirs » sont renvoyés dos-à-dos et ne peuvent échanger sur le savoir fragmenté que chaque pouvoir croit détenir sur l'autre. Parfois, la communauté scientifique fait une nouvelle « découverte » sensée transformer la vie des gens. On voit alors apparaître, dans les journaux de masse<sup>109</sup>, un « article de vulgarisation » sur le sujet. Perdue parmi la masse des informations du jour, cette *nouvelle* ne cherche pas à s'imposer à la conscience mais tente plutôt d'orienter l'opinion publique pour lui faire croire que cette découverte – qui ne concernera finalement qu'une bien petite partie de la population et surtout pas la partie vivante de celle-ci au moment de cette découverte, car on prend bien soin de spécifier généralement dans tout article de vulgarisation que les bienfaits de cette découverte ne se feront probablement sentir que dans de nombreuses années, ce qui signifie pratiquement jamais – fait partie intégrante de la société dans laquelle elle vit. Mais rien de tout cela n'arrive vraiment car ce ne sont pas les chercheurs qui commercialisent les découvertes. Et on ne peut les blâmer de ne pas s'intéresser aux *atermoiments du peuple*. Peut-on penser que sans eux, toute la culture s'effondrerait? José Ortega Y Gasset l'évoque en ces termes, *la science peut exister sans la technique, mais la technique ne le peut sans la science*. De même, aucune technique, seule, sans cette « sagesse suprême » qui guide la main de l'homme, ne peut rien :

La sagesse suprême n'est pas fondée sur la seule raison, sur les sciences profanes – physique, chimie, histoire, etc. – en lesquelles se divise la connaissance intellectuelle. La sagesse suprême est une seule science, la science du tout, la science qui s'applique à l'univers entier et à la place qu'y occupe l'homme.<sup>110</sup>

La culture n'est pas l'apanage de la technique. Et cette science en profonde mutation qui se transforme à mesure que s'accumulent les découvertes<sup>111</sup> ne peut non plus, contrairement à ce que pense Ortega Y Gasset, vivre sans le barbare. C'est lui qui de par son ignorance modifie la donne du pouvoir en défaisant les structures intellectuelles trop étanches et trop corporatistes.

Doit-on alors encourager la destruction de la culture et prôner l'avènement inéluctable du *Bien* absolu? Certes, il serait tentant d'ébaucher cette conclusion qui

---

<sup>109</sup> Le *quotidien*, comme immédiateté mais aussi comme indifférenciation, est un organe de masse, un mode d'organisation moderne qui promulgue la fiction du pouvoir attribuable à *l'homme-masse*. La question serait alors de savoir si ce pouvoir est darwiniste ou créationniste?

<sup>110</sup> Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome I, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notice de Sylvie Luneau, Notes de Gustave Aucouturier, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], page 576.

<sup>111</sup> Au XXI<sup>e</sup> siècle, on ne parle plus de découverte mais d'*innovation*. La nouveauté a pris la mesure du monde. Ce qui est nouveau est foncièrement valorisé tandis que ce qui est ancien est vétuste voire réactionnaire. Tout ça peut bien fonctionner un certain temps, jusqu'à ce que la force des découvertes passées se soit estompée. C'est à ce moment que le barbare triomphe, mais dans un monde complètement dévasté. Ceux qui accusent les « conservateurs » de vouloir nous faire retourner vivre dans des cavernes sont justement ceux qui nous y conduisent sans *autre alternative*. Qui suivre alors?

déjà se manifeste à tous les jours. L'avenir est autrement plus complexe. Opposer deux pouvoirs n'a rien d'intéressant pour la pensée. Hegel l'a montré en dévoilant, de la conscience, le mouvement dialectique qui se redéfinit sans arrêt et transforme le concept au moment même où il est utilisé.

Au cours de la révolte historique, il est inutile d'avoir recours au nihilisme réel – à la guerre juste, à la punition, la contrainte n'étant pas l'apanage de la loi du *tout-puissant* mais plutôt celle de la norme fictive qu'engendre l'opinion publique – qui veut que *l'esclave transforme en objet de jouissance le monde naturel que le maître consommera dans une perpétuelle affirmation de lui-même* : « Le maître ne sert à rien dans l'histoire qu'à susciter la conscience servile, la seule qui crée l'histoire justement. »<sup>112</sup>

De la *conscience servile* à l'inconscience historique, un certain décalage se crée car l'esclave se transforme en *homme-masse* et n'exerce plus cette servilité maintenant élevée en dogme. Troquant la conscience historique de l'ouvrier pour une opinion cueillie à même le *terreau de l'ignorance*, l'homme-masse se détruit lui-même en ne ruminant<sup>113</sup> pas la culture de laquelle il émerge. La raison en est simple. On l'a édenté. Privé de ses réflexes de manducation traditionnels, il s'empiffre d'une culture comestible qui ne l'en nourrit pas plus entraînant encore plus d'appétence pour la nouveauté que l'on rebaptise innovation. L'ouvrier possédait cette caractéristique historique qu'il devait pour survivre ruminer longuement ses aliments, aspirer lentement son *infecte breuvage* qu'il haïssait plus que tout mais qu'il ne consommait pas, penser inlassablement le même concept – la faim, l'indigence, la précarité –, geste premier de la philosophie. L'homme-masse aujourd'hui *est* la fiction nihiliste. En actant la négation dans un *tout préparé* et mastiqué<sup>114</sup>, il devient lui-même le produit de consommation, l'élément structurant de la technique. On ne peut s'opposer à son discours qui traverse tous les pouvoirs et les oriente tous dans la même direction car, selon le nihilisme réel, *il n'y a pas d'alternative*. Et ce nihilisme a raison de s'affirmer comme *la seule voie possible*, celle qui détruit le symbolique et

<sup>112</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 182.

<sup>113</sup> Tout aujourd'hui est prédigéré, formaté, préparé et transformé. On achète tout, clé en main. On s'enferme dans la possession de soi en érigeant des barricades de plus en plus formelles pour éviter quelque action que ce soit. La rumination n'est plus qu'un souvenir archaïque que l'on s'empresse de masquer par des processus d'information (de déformation) de plus en plus normatifs et déclaratoires. Tout est là. Il n'y a qu'à jouir. L'effort et la lenteur sont dès lors liquidés et ceux qui ne réussissent pas à suivre le rythme le sont également. D'ailleurs, la *ressource humaine* étant tellement abondante, il ne saurait être question de s'en priver!

<sup>114</sup> Il y aurait long à dire sur le « concept » de *clé en main*, comme si on emprisonnait le détenteur de la clé dans ses propres insuffisances. Certes, on lui remet la clé de son domaine, mais il s'en sert pour s'y barricader. On a martelé à l'homme-masse qu'il est frappé d'incapacités spécialistes et on lui a fait bien comprendre que, pour être moderne, émancipé et maître de lui-même, entrepreneur de son destin, il devait s'astreindre à la formule du *tout inclus*, du *prêt-à-porter* afin de se chosifier, de *se* rendre à la chose même. Clé en main, il n'a plus qu'à paraître, qu'à évacuer tout le sens du processus qui consiste à vivre. La dentition de l'homme-masse n'est donc plus qu'un mortuaire sourire blanchi au laser et enveloppé par des lèvres pulpeuses, immobiles et momifiées à la *toxine botulique*.

affirme la suprématie de l'infiniment insignifiant. Déjà avec la découverte de l'atome, le discours du *pouvoir privé* usurpait les concepts de la science pour entraîner l'homme à se massifier, à se miniaturiser, le forçant à toujours plus de savoir, à une accumulation sans fin d'informations qu'il n'utiliserait probablement jamais. Qu'on pense au débat actuel sur les nanotechnologies. On cherche constamment à faire bifurquer les nombreuses polémiques sur le caractère éthique des changements technologiques qu'entraîne l'avènement des nanotechnologies. Là n'est pas la question essentielle, selon moi. Sans cesse, l'idéologie de l'innovation cherche à décentrer le débat en évacuant les réels enjeux, les finalités de l'homme. Cette absence flagrante d'*ontologie* et de *déontologie* démontre sans contredit que l'on cherche justement à liquider le « fonds de commerce historique » pour créer un homme nouveau délesté de sa tare naturelle. N'oublions pas : *Ensemble, tout est possible!* Et que comprend donc cet « ensemble »?

On ne peut toutefois nier l'utilité voire la nécessité des nanotechnologies dès lors que l'opinion publique en a décidé les bienfaits. Ainsi, les promoteurs des nanotechnologies ne sont jamais inquiétés pendant leurs manipulations idéologiques des discours publics. On s'en prend systématiquement à l'*homme-masse* et à son *opinion publique* pour occulter la place qu'occupaient jadis la conscience historique et l'éthique scientifique. Quand on y pense bien, la science s'est intéressée à la masse – à l'humanité comme phénomène – au cours de l'histoire uniquement comme concept ou comme variable d'une équation mathématique. On ne compare plus aujourd'hui le même qu'à lui-même, la science qu'à elle-même. La tautologie devient science et quiconque tente d'enchâsser celle-ci dans l'histoire passe pour un réactionnaire ou un ignorant. Mais l'asservissement systématique développé par le capitalisme n'est pas né *ex nihilo!* Une seule affirmation fondatrice du nihilisme réel peut-elle verrouiller à ce point le débat? Et pourtant, écrira Camus, « Depuis cent ans, le régime capitaliste de l'Occident a résisté à de rudes assauts. Doit-on pour cela le tenir pour légitime? »<sup>115</sup>

Le mouvement altermondialiste même ne peut prétendre à un quelconque renversement des valeurs. L'environnement – et les fameux changements climatiques qui le dévoient constamment – n'est plus un mot désignant l'espace immédiat de la pensée mais un concept autoritaire duquel on ne doit pas dévier. On ne peut être *contre* l'environnement et celui-ci fonde la norme que croit penser l'homme-masse par le biais de son opinion publique.

Selon Camus, « tout esclave ne l'est que par le consentement, et ne se libère que par un refus qui coïncide avec la mort. »<sup>116</sup> L'*homme-masse*, esclave de son nihilisme réel, ne se libérera que lorsqu'il verra son opinion publique, son double

---

<sup>115</sup> *Id.*, page 185.

<sup>116</sup> *Id.*, page 186.

normatif, mourir. Mais comment renverser cette opinion lénifiante et castratrice à laquelle adhèrent les honnêtes gens?

Camus semble proposer une solution qui par le passé a fait ses preuves. Mais faute de conscience historique, l'homme-masse saura-t-il la reconnaître? Du *terrorisme qui tue pour la vie*, « qui stipule que tout idéalisme est creux, s'il ne se paie par le risque de la vie », on évoque alors le dernier soubresaut de l'homme, avant qu'il ne rejoigne la masse à partir de laquelle il ne lui sera plus permis de penser la différence, celle de la résistance.

La révolte avait sa volte-face. La Résistance possédait sa solitude<sup>117</sup>. En abandonnant l'idéal de la conscience historique qui consiste à se retourner sur ses pas sans jamais reconnaître ses propres traces, l'*homme-masse*, tout comme le spécialiste, délaisse et la révolte et la résistance. Il « fonde » désormais sa liberté et sa sécurité, en ne les dissociant jamais car tout l'échafaudage s'effondrerait, sur un cadre normatif qui rejoint la tranquille logique du meurtre rationnel. Où et quand s'est effectué ce changement de valeurs qui ont travaillé tout le XX<sup>e</sup> siècle et qui ont cédé le pouvoir, celui de l'altérité et de la transgression que décrivait Bataille, pour n'évoquer que lui, à une contemporanéité schizophrène qui fait s'affirmer l'homme-masse dans une série d'oxymores sans fin?

Éloignons-nous un moment du texte de Camus pour évoquer la résistance de René Char, soutenant l'horrible passivité salvatrice de la liberté :

Horrible journée! J'ai assisté, distant de quelques cent mètres, à l'exécution de B. Je n'avais qu'à presser la détente du fusil-mitrailleur et il pouvait être sauvé! Nous étions sur les hauteurs dominant Céreste, des armes à faire craquer les buissons et au moins égaux en nombres aux SS. Eux ignorant que nous étions là. Aux yeux qui imploraient partout autour de moi le signal d'ouvrir le feu, j'ai répondu non de la tête... Le soleil de juin glissait un froid polaire dans mes os.

Il est tombé comme s'il ne distinguait pas ses bourreaux et léger, il m'a semblé, que le moindre souffle de vent eût dû le soulever de terre.

Je n'ai pas donné le signal parce que le village devait être épargné à *tout prix*. Qu'est-ce qu'un village? Un village pareil à un autre? Peut-être l'a-t-il su, lui, à cet ultime instant?<sup>118</sup>

<sup>117</sup> À l'ère des réseaux sociaux, la solitude n'a rien cédé de sa puissance. Mais son évocation devient problématique et doit désormais se traiter comme une maladie nouvelle et qui disparaîtra – comme a disparu l'hystérie sans qu'on n'ébauche aucun vaccin – lorsque le normatif le décidera.

<sup>118</sup> René Char, *Feuillets d'Hypnos*, in *Fureur et mystère*, verset 138, Paris, Gallimard, Coll. « Poésie/Gallimard », 1967 [1962], préface d'Yves Berger, page 118.



Dans ce passage, le poète constate l'impuissance de la parole, qu'elle soit performative ou évocatrice. Est-ce à partir de ce hiatus que se scinde l'histoire et que sa partie vétuste est larguée pour ne laisser place qu'à l'avenir? Devons-nous comprendre que ce que pressentait José Ortega Y Gasset allait dépasser l'horreur des camps de concentration en fait de normalisation?

Le normatif qui fonde l'*homme-masse* peut-il créer du poétique? Peut-on de la mort recréer le vivant de manière *artificielle*? La technique moderne s'échine à extraire du vivant – ou plutôt de son reste – l'organe mort, la cellule malade, l'élément indésirable<sup>119</sup> afin que le sujet « vivant » puisse enfin atteindre son plein épanouissement, la *managérialité* de son existence?

Tout semble laisser croire que le normatif gagnera son pari en offrant à tous tout ce qu'ils désireront! Mais l'histoire a bien montré jusqu'ici que la lutte des classes s'est maintenue et s'est sans arrêt transformée en fonction des ressources économiques disponibles. L'optimisme du XIX<sup>e</sup> siècle décrit par Camus, lorsqu'il évoque son pendant moderne, « semble aux antipodes du désespoir nihiliste. Mais ce n'est qu'une apparence. »<sup>120</sup>

La rupture historique est alors complète et ce que nous « vivons » fait maintenant partie d'un jeu de miroirs sans lequel l'être ne peut plus décréter que cet automatisme narcissique du *J'aime*. Mais il n'y aura reconstitution que dans un regard éternellement tourné vers l'avenir, après la mort de Hegel : « Le ciel est vide, la terre livrée à la puissance sans principes. Ceux qui ont choisi de tuer et ceux qui ont choisi d'asservir vont successivement occuper le devant de la scène, au nom d'une révolte détournée de sa vérité. »<sup>121</sup>

Nous progresserons à ce point-ci de notre lecture sur un *terrain miné*. Camus parlera de terrorisme individuel. Ce que l'on pourrait ajouter à son sujet est qu'il semble s'appuyer sur le caractère juvénile de la société. À l'ère des réseaux sociaux et de l'éternelle jeunesse<sup>122</sup>, on s'aperçoit que tout ce qui réfère à l'histoire est soit

<sup>119</sup> Nous reviendrons un peu plus loin sur la perte du désir dès lors que l'imaginaire ne comporte plus aucune limite telle que garantie par la *Déclaration universelle des droits de l'homme* et que seul le manque – un manque freudien? – de moyens peut encore faire obstacle aux plus sombres idéaux humains.

<sup>120</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 189.

<sup>121</sup> *Id.*, page 191.

<sup>122</sup> « Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne pensais. [...] Il est faible et lâche. Qu'importe qu'à présent il s'insurge partout contre notre autorité et soit fier de sa révolte? C'est la fierté des écoliers mutins qui ont chassé leur maître. Mais l'allégresse des gamins prendra fin et leur coûtera cher. Ils renverseront les temples et inonderont la terre de sang ; mais ils s'apercevront enfin, ces enfants stupides, qu'ils ne sont que de faibles mutins, incapables de se révolter longtemps. Ils verseront de sottes larmes et comprendront que le créateur, en les faisant rebelles, a voulu se moquer d'eux, assurément. Ils le crieront avec désespoir et ce blasphème les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par en tirer vengeance. », Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 357. On s'est *indigné*, on s'est « révolté », on a chassé le maître – l'histoire – et on a cru s'être émancipé du divin alors que c'est sa main qui nous guidait et qui tirait les ficelles de notre société *sans fil!* Ceux qui *ont* la

neutralisé soit stéréotypé ou carrément moqué. Peu importe que l'on vieillisse en autant que ça ne se voit pas! Tout ce qui se laisse mûrir apparaît suspect aux yeux de la « pensée jeune » : « Pisarev, théoricien du nihilisme russe, constate que les plus grands fanatiques sont les enfants et les jeunes gens. Cela est vrai aussi des nations. »<sup>123</sup>

Peut-on aborder ce hiatus sans en élaguer sa partie renversante? Le suicide, tant décrit par Camus, ferait partie intrinsèquement du terrorisme contemporain. On parle souvent de suicide politique, social, familial ou *assisté*. À quoi fait-on référence lorsqu'on évoque ce terme?

Il n'est nullement question ici d'aborder l'angle du suicide pour en analyser la composante sociologique. Plutôt, il s'agirait de montrer que les pulsions narcissiques se sont sensiblement accrues à l'ère de la mondialisation. De même, ce narcissisme juvénile isole à l'aide des organes de communications modernes les individus qui tentent de prendre parti sur les plans politique, social ou économique en se référant à l'histoire. Mais ces derniers se heurtent à une fin de non-recevoir de la part de cette pensée novatrice incapable de se penser autrement qu'en terme managérial. Le siècle des épiciers s'incarne dorénavant jusque dans l'imaginaire postmoderne de la jeunesse qui ne peut plus se penser ailleurs que dans un reflet nihiliste<sup>124</sup>. Tout renvoie au même et nie l'étrangeté qui déverrouille la pulsion de mort.

Tout le XX<sup>e</sup> siècle russe – révolutionnaire – a préparé ce rejet inconditionnel du passé. En décrivant les mouvements qui traversent la culture russe du XX<sup>e</sup> siècle, Camus reviendra sur une phrase d'Alexandre Herzen qui stipule que *l'annihilation du vieux, c'est l'engagement de l'avenir*. Plus loin, Camus ajoutera : « La revendication de Stirner reparaît avec le rejet de toute l'histoire et la décision de forger l'avenir, non plus en fonction de l'esprit historique, mais en fonction de l'individu-roi. »<sup>125</sup>

Pleinement conscients de cette interprétation, nous ajouterons que, *comme tous les esprits adolescents qui ressentent en même temps le doute et le besoin de croire*<sup>126</sup>, la société contemporaine se définit premièrement mais non exclusivement –

---

technologie seront les premiers sacrifiés car ils auront coupé les fils qui les relient à l'histoire et au divin, qui n'est pas Dieu, rappelons-le.

<sup>123</sup> *Id.*, page 193.

<sup>124</sup> *Se prendre en photo en train de se prendre en photo* et publier le tout sur la Toile. Le jeu du miroir et de ses multiples reflets ne cesse de se complexifier et plusieurs âmes y perdront leur imago (représentation imaginaire). C'est que le selfie ne suffit plus ; on doit désormais mettre en scène la mise en scène. On pourrait évoquer la pièce *Six personnages en quête d'auteur* de Luigi Pirandello afin de comprendre la constante *mise en abyme* consistant à se mettre constamment en scène afin d'éviter la concrétude de l'existence. Tout est construction, décor d'apparat, spectacle. Même la mort par injection fallacieusement appelée *aide médicale à subir* requiert son propre scénario la plupart du temps burlesque ; mais cette pièce insipide et ses acteurs médiocres n'intéressent personne dans ce monde truffé de miroirs...

<sup>125</sup> *Id.*, page 199.

<sup>126</sup> La citation exacte est la suivante : « comme tous les esprits adolescents, ils ressentaient en même temps le doute et le besoin de croire », *Id.*, page 201.

car c'est la raison même de l'élagage de la conscience historique – de manière schizophrénique. À croire tout et son contraire sans recourir au nihilisme symbolique, on amalgame les deux termes de l'oxymore – et par ce geste on annihile le mouvement dialectique qui consiste à se maintenir en équilibre instable sur la crête de la pensée – et on sombre dans une « séparation technique »<sup>127</sup> qui tente de nous affranchir de la réalité en en niant l'inquiétude.

Le chaos qui n'est peut-être après tout qu'une position dialectique ne peut se penser hors du couple *pulsion de mort/pulsion de vie*. La loi de la mort s'unit à celle de la vie en ne niant ni l'un ou l'autre des deux termes. Il nous semble donc que, au contraire, notre postmodernité tente de nier l'un de ces deux termes. Quant à l'autre terme, on en parle toujours en termes fictifs et opiniâtres. La vie, telle que décrite par la conscience historique, ne peut s'ériger sur une destruction totale de la réalité :

Tout détruire, c'est se vouer à construire sans fondations, il faut ensuite tenir les murs debout, à bout de bras<sup>128</sup>. Celui qui rejette tout le passé, sans en rien garder de ce qui peut servir à vivifier la révolution, celui-là se condamne à ne trouver de justification que dans l'avenir et, en attendant, charge la police de justifier le provisoire.<sup>129</sup>

Nos sociétés n'existeraient donc sans conscience historique que dans le provisoire et la précarité que transformerait en processus d'informations la police?

Dans *Les Justes* de Camus, on retrouve déjà cette attitude schizophrénique qui, typique de l'adolescence mais aussi de celui qui nie la réalité de manière *réelle*, prévaut lorsque la pensée se rompt sur les arêtes douloureuses du couple *concept/réalité*. L'un n'existe pourtant pas sans l'autre.

On tente aujourd'hui de nous faire croire, notamment par le biais de pairs multiples auxquels nous accordons notre confiance, que la réalité peut être créée *ex nihilo* et que notre désir n'en est qu'un de synthèse. À travers l'organe autocratique de l'opinion, l'être se met en scène et organise sa propre fiction narcissique. Nous ne sommes pas loin du rêve de Freud. Car l'*homme-masse* y joue tous les rôles, occupe toutes les cases de l'échiquier, allant jusqu'à s'incarner dans ses icônes préférées, les *Peoples*<sup>130</sup>.

---

<sup>127</sup> L'informatique ne se fonde-t-elle pas sur le binaire pour *coder* et *décoder* le monde?

<sup>128</sup> La mondialisation s'apparentant à Atlas portant à bout de bras le poids du monde.

<sup>129</sup> *Id.*, page 205.

<sup>130</sup> Représentants admirablement bien choisis d'un asservissement patenté qui avale – et avalise – tout un chacun sans aucune justification historique, les « peuples » illustrent sans équivoque la décadence avancée d'une civilisation. Les *droits et libertés* de ces étoiles mortes qui brillent par leur insignifiance sont imprescriptibles et occultent ainsi tout devoir et toute maîtrise de soi pour ne laisser *subsister* qu'un résidu humain sur lequel on greffera « de la vie », la chirurgie plastique aidant. Même les colifichets mis au rebut par les stars sont recyclés pour satisfaire le *viscéral* besoin d'identification des inféodés ; j'en veux pour preuve le site Internet *Collector*

Quand le rêve et la réalité ne sont plus discernables ou identifiables, on peut dire ou affirmer tout et son contraire sans la moindre gêne et emboîter le pas à ceux qui « se contenteront, au nom de principes formels, de trouver inexcusable toute violence immédiate et permettront alors cette violence diffuse<sup>131</sup> qui est à l'échelle du monde et de l'histoire. »<sup>132</sup>

L'amalgame hors de toute conscience historique étant de mise, on pourra alors identifier le meurtre au suicide et appliquer ce principe décrit par Camus à propos de la création de valeur : « Une vie est alors payée par une autre vie et, de ces deux holocaustes, surgit la promesse d'une valeur. »<sup>133</sup>

N'est-ce pas une expression bien contemporaine qui tente à partir du nihilisme réel d'innover? Peut-on renverser cette ordonnance en réintroduisant un fragment d'histoire dans un processus *devenu* anhistorique? Nous tentons de montrer que ce processus que plusieurs qualifient d'*irréversible* n'est nullement linéaire mais est plutôt constitué de multiples archipels qu'il ne faut pas tenter de réunir mais que l'on doit distinguer tout en les renforçant?

La mondialisation n'est pas comme le prétendent ses chantres la recherche maximale de la potentialité humaine mais quelque idéologie grégaire qui aurait très bien pu survenir à l'époque des sociétés primitives si celles-ci en avaient eu les moyens. L'homme-masse décuplé dans son nihilisme réel accroît cette mondialisation et cautionne à l'aide de son bras armé, l'opinion publique, la recherche inépuisable d'un nihilisme technocratique toujours aligné sur l'infinité des possibilités. À ce rythme, la chair humaine aura rapidement disparu des différents domaines de recherche scientifiques qui n'y verront plus qu'un vétuste relent d'un passé

---

*Square* qui, à l'aide de l'indice de marché « LuxPrice-index », recycle différents objets d'occasion – de *seconde main* – ayant appartenus aux gens riches et célèbres en les offrant aux enchères populaires. Comme si les peuples devaient également arrondir leurs fins de mois en refourguant leurs vieilleries à leurs fans, histoire de les humilier une seconde fois! Même les rejets les plus abjects peuvent servir afin de spéculer sur le malheur des hommes, le *plus grand marché commun* qui soit.

<sup>131</sup> Lors du *printemps érable*, personne n'a trouvé curieuse cette logorrhée idéologique qui de manière systématique *sommaît* littéralement les protagonistes de « condamner » la violence sans jamais en analyser les mécanismes. Tout le contexte social portait déjà en lui cette violence diffuse sans qu'aucune analyse rationnelle ne soit proposée, comme si on risquait de « contracter » (au sens clinique du terme) cette violence si on se risquait à la décortiquer. Cette « pure » rhétorique oppressive à laquelle on « répondait » de manière systématique par une violence de l'injonction qui ne cherche jamais à montrer le problème endémique du système témoigne de l'impossibilité d'une pensée rationnelle sans ressentir le poids intolérable de l'opinion – la masse – publique. Un malade passe toujours par une phase de déni avant de prendre en compte la réalité dans laquelle il vit. L'opinion publique révèle ce caractère maladif qui nie violemment toute possibilité de singularité autrement que par l'expression également violente de l'opinion individuelle. Finalement, il ne reste plus qu'une opinion atomisée comme moyen d'expression systématique, ce qui exclut *de jure* les moyens d'expression classiques parce qu'associés à la culture par définition réactionnaire. Nous *sommes* – inertes – dans une société violence qui ne se fait jamais violence – faire des efforts sur soi-même pour se contenir, pour se contraindre, pour se vaincre, pour commander à ses pulsions – quand il s'agit de ressentir cette montée systématique de la technicité qui consiste à normer le vivant, à le contraindre à une définition unique et sans appel.

<sup>132</sup> *Id.*, page 217.

<sup>133</sup> *Id.*, page 217.

clinique. L'homme ne sera plus *cet* objet d'étude tant convoité et redouté, fondement du tabou ; et il finira probablement ses jours dans un confinement conventionné comme le serait un virus dangereux et contagieux. Quant à son imparfaite psychologie, elle pourra être réduite à un « jeu de rôles virtuel » réservé aux seules *sciences* ésotériques, tolérées et peu crédibles, bonnes qu'à divertir l'esprit moyen.

La révolte concrète et réelle n'est donc pas présente dans ces mouvements planétaires et la contribution la plus flagrante du XX<sup>e</sup> siècle – la capacité de l'homme à détruire son éternité par l'entremise notamment mais non exclusivement de l'arme atomique – n'a été liquidée qu'au prix d'un radicalisme intérieur exacerbé par une ignorance crasse d'enjeux qui dépasseront toujours la capacité d'*innover* de mondialistes immatures et orphelins. C'est à l'aide du terrorisme d'état institutionnalisant le mépris comme norme que les questions éthiques et philosophiques ont été occultées de façon cavalière pour ne pas dire grossière.

Sous des airs hypocrites – la Déclaration universelle des droits de l'homme, organe de propagande bourgeois –, en assujettissant à chacun une place bien définie de laquelle il ne doit pas déroger – n'était-ce pas l'essence des trois ordres médiévaux qu'étaient la monarchie, le clergé et le tiers état? –, la Nouvelle Bourgeoisie<sup>134</sup> a su détourner de leur parcours historique les douloureux mouvements de conscience qui ont façonné le XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi le capitalisme, plutôt que nier l'inestimable valeur d'autrui – tout en maintenant le mouvement –, transforme celle-ci en *valeur ajoutée*<sup>135</sup> de laquelle il tire son anihistoricité. On assiste donc à une « dialectique » à partir des deux termes d'un miroir. L'un ne pouvant annihiler ou assimiler l'autre sans se détruire lui-même. L'état – la *Nouvelle Bourgeoisie* – fait en sorte que « l'homme n'est plus, s'il est du parti, qu'un outil au service du Führer, un rouage de l'appareil, ou, s'il est ennemi du Führer, un produit de consommation de l'appareil. »<sup>136</sup>

Le produit de consommation de l'appareil *est* l'homme-masse. C'est pourquoi il a dû se multiplier depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. En lui se cristallise

<sup>134</sup> De la Nouvelle Bourgeoisie, nous pourrions extraire cette idéologie qui veut que quiconque peut s'arracher de sa condition première et possède les *moyens économiques* de s'en éloigner – c'est-à-dire d'effacer ses propres traces – a de bonnes chances d'écrire l'histoire. Non pas celle qui aurait du avoir lieu mais plutôt celle dont il rêve.

<sup>135</sup> Le génie du néolibéralisme est de chosifier tout être et de quantifier toute chose. En accordant à une valeur « positive » à l'homme, un *ajout* connoté de manière spéculative, le néolibéralisme le réduit à une variable d'ajustement qui pourrait s'avérer utile en situation de pénurie de ressources. Tous les subterfuges contemporains (aide médicale au suicide, contrôle de la natalité, décomposition lente des fonctions régaliennes, mouvements migratoires forcés, déploiement massif du *prétexte sécuritaire* afin de réprimer les libertés individuelles, privatisation des services publics et des ressources essentielles à la vie, etc.) servent à desubjectiver l'homme ; et cette réingénierie darwiniste se transformera inévitablement en eugénisme institutionnalisé. Le fait que ce concept (l'eugénisme) soit connu de l'homme-masse et utilisé par celui-ci pour donner son opinion démontre bien qu'il est sur le point de « faire consensus » au sein de la population. À terme, il sera réclamé à cor et à cri par le peuple lui-même qui exercera sa souveraineté sans que personne ne puisse s'opposer à ce *suicide collectif*.

<sup>136</sup> *Id.*, page 234.

toute la violence d'état, violence qu'il retourne contre lui-même<sup>137</sup> à l'aide d'un nihilisme réel. Mais ce faisant, il détruit son propre reflet, sa conscience historique et *symbolique* ; pour ne pas voir sa pensée – ou ce qui en reste – violemment se dissocier, il doit nier le nihilisme symbolique qui seul pourrait lui permettre de se libérer de son indifférence individuelle, de se révolter contre les mécanismes le déterminant.

L'homme-masse tue donc par indifférence, castré par une impuissance féministe le maintenant dans un incessant bavardage circulaire. Mais il ne tue pas en sentant que l'histoire le manipule car celle-ci n'existe que par sa propre fiction basée sur un renvoi sans fin d'images le confortant sur son identité.<sup>138</sup>

Pour éviter cette intenable indécidabilité, il enfouit son désir toujours plus profondément sous la technique qui sait très bien justifier un monde sans passé. La technique s'associe alors à la propagande et à la torture pour tracer la voie du XXI<sup>e</sup> siècle. En faisant assassiner Oussama Ben Laden, Barack Obama<sup>139</sup> a finalement renversé la charge de la preuve et a décrété le triomphe tant espéré de l'arbitraire sans commandement. La révolution bourgeoise est dorénavant complétée et la maîtrise de soi<sup>140</sup> comme commandement aristocratique<sup>141</sup> à ses pulsions est dorénavant *chose du passé*.

---

<sup>137</sup> Le fascisme ne s'est pas comme on voudrait nous le faire croire dissout dans une approche technocratique ou apolitique. La polis grecque contemporaine – *cité-Techne* – n'a jamais été aussi présente ; sauf qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, la liberté du « citoyen du monde » s'arrête à l'opinion qu'il a sur ce monde et sur lui-même. Ainsi, on fait croire à l'homme-masse qu'il gouverne par l'entremise de ses « représentants » et on définit la démocratie comme un moindre mal car *il n'y a pas d'alternative*, tout ça énoncé dans un *present continuous* sans fin ni commencement.

<sup>138</sup> Le *J'aime* n'est pas une expression libre de toute connotation mais plutôt un appel de textes. Quand *J'aime* quelque chose, c'est que cette chose se définit seulement par rapport à ce que j'en dis. Cette chose ne peut exister que pour me magnifier dans un jeu de miroirs dont je ne saurais reconnaître qu'il n'y a pas d'origine. C'est alors que mon sentiment se scinde et que je réussis à me maintenir dans une fiction close sur la réalité. Mais le modèle, processus consanguin, ne saurait perdurer que dans un espace virtuel, ce monde infini dans un univers fini.

<sup>139</sup> De « Messie » qu'il apparaissait – pour certains, évidemment – lors de sa première élection à la présidence des États-Unis, Barack Obama est depuis devenu l'Antéchrist incarnant la déception profonde de l'homme-masse et, de proche en proche, du « mal absolu ». Que nous soyons prompts à croire, à juger, à oublier, c'est l'évidence ! Mais comme nous détournons constamment les yeux quand nous est finalement offerte la vérité, personne ne semble non plus se souvenir que l'homme le plus puissant du monde est sans doute également le moins libre d'entre nous, l'instrument de forces hétérogènes inidentifiables par la pensée : « Tel est le sort invariable de tous les hommes d'action qui sont d'autant moins libres qu'ils occupent une place élevée dans la hiérarchie sociale. », Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notes de Gustave Aucouturier, Index de Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], pages 134-135.

<sup>140</sup> Que cette maîtrise de soi disparaisse ne laisse d'autre choix au politique que celui du normatif, de la règle, de la loi. Plus l'individu s'émancipe – enfin, le croit-on –, plus le nombre de règles s'accroît, affaiblissant le principe même, l'esprit de la loi. Qu'on aime ou non Sigmund Freud, il est parfois important de l'évoquer pour montrer que le normatif comporte une limite et que l'homme émancipé de toute contrainte, libre d'assouvir toutes ses pulsions, risque bien de faire basculer le faible équilibre entre société et guerre civile. Le principe de la loi est certes fort mais il ne doit pas s'élaborer au-delà d'une certaine limite. Dans le débat auquel Freud participe entre les tenants de l'analyse profane – en psychanalyse – et ses détracteurs, on s'aperçoit que Freud fait intervenir un argument de poids « contre » le normatif. Évoquant un pays plus « libéral » du point de vue législatif, comme

Que le lauréat du Prix Nobel de la paix ait prémédité le meurtre cautionne donc la thèse de Camus qui stipule que « celui qui tue ou torture ne connaît qu'une ombre à sa victoire ; il ne peut pas se sentir innocent. Il lui faut donc créer la culpabilité chez la victime elle-même<sup>142</sup> pour que, dans un monde sans direction, la culpabilité générale<sup>143</sup> ne légitime plus que l'exercice de la force, ne consacre plus que le succès. »<sup>144</sup>

Comment donc identifier cette victime à laquelle Camus fait allusion? Ortega Y Gasset nous apportera la réponse un peu plus loin. Contentons-nous de dire pour l'instant que, contrairement à ce qu'énoncent les tenants de la gauche – comme de la droite d'ailleurs – qui scandent que la mondialisation tente de détruire la classe moyenne, l'homme-masse est de plus en plus incité à revendiquer ses droits individuels, à s'associer – c'est la thèse que nous soutenons – à ceux qui, comme lui, sont victimes d'abord. Le plus sûr moyen de contrôler la pulsion humaine est de lui procurer un moyen d'expression. Les médias sociaux ne sont pas comme on le pense une façon de se *connecter* aux autres mais plutôt une toile sur laquelle on met en scène ses propres pulsions narcissiques. Sans cesse « renvoyé » vers les autres, on n'arrive plus à jouer le mouvement dialectique qui nous permettait de sentir la fiction nihiliste de laquelle on pouvait toujours tenter d'extraire l'*Autre*.

Le projet de société postmoderne s'est radicalement transformé et la nostalgie – comme la conscience historique – d'une pensée structurée et rationnelle s'est brisée sur le récif de l'immédiateté. La retenue et la mesure ne peuvent plus revendiquer un statut particulier et fédérateur dans un monde renversé, émancipé et *jeune*. Nous sommes dans un *nouvel âge* de la pensée instantanée avec toutes les dérives que peut apporter un paradis terrestre virtuel sans *révolte critique* mais également sans tabou. On ne saurait trop se retourner sur ce qui a *cimenté* les sociétés – pensons au potlatch décrit par Georges Bataille, à cet élément hétérogène

---

l'Allemagne de mille neuf cent vingt-six – moment où fut écrit son essai (*La question de l'analyse profane*) –, qui n'hésite pas à restreindre les interdictions pour en assurer leur respect, il fait l'éloge d'une certaine attitude humaine qui consiste à commander à ses pulsions : « Je pense qu'un excès d'ordonnances et d'interdictions nuit à l'autorité de la loi. C'est un fait d'observation : là où il n'existe que peu d'interdictions, elles sont soigneusement respectées ; là où à chaque pas on se heurte à des interdictions, on éprouve bel et bien la tentation de passer outre. Il y a plus : on est encore loin d'être un anarchiste parce qu'on est prêt à reconnaître que, de par leur origine, les lois et ordonnances ne peuvent prétendre avoir un caractère inviolable et sacré, que, de par leur contenu, elles souffrent souvent d'imperfection et violent notre sentiment de justice, sinon au départ, du moins après un certain temps, et que devant la lourdeur des personnes qui dirigent la société, on n'a souvent pas d'autre moyen pour corriger des lois aussi inadéquates que de les transgresser allègrement. », Sigmund Freud, *La question de l'analyse profane*, Traduit de l'allemand par Janine Altounian, André et Odile Bourguignon et Pierre Cotet avec la collaboration d'Alain Rauzy, Avant-propos de J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, Coll. « nrf – Connaissance de l'inconscient », 1985, pages 115-116.

<sup>141</sup> Au sens où Nietzsche l'entendait.

<sup>142</sup> Victime qu'incarne l'homme-masse soupçonné dès qu'il cesse de stimuler le *nihilisme réel* qui l'empêche de se sentir au cœur de la conscience historique.

<sup>143</sup> L'autre nom de l'opinion publique.

<sup>144</sup> *Id.*, page 235.

que la pensée bourgeoise canalise<sup>145</sup> sans le remettre à plat –, les rendant symboliques pour nous permettre d’y vivre.

Pouvons-nous poser les questions suivantes : la mondialisation n’a-t-elle pas pour fonction de rendre libres à la circulation les individualités atomisées, nomades chiens savants émancipés de toute nostalgie? Tous les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle n’ont-ils servi finalement que de prétexte pour détourner de sa vraie fonction la conscience historique? Les nations – nous le constatons à l’effort que déploie l’Union européenne pour araser toutes les identités nationales sous prétexte d’une « normalisation » des rapports économiques – ne sont-elles pas devenues gênantes, réactionnaires, nous rappelant sans arrêt les limites de nos pulsions, de nos tabous, de notre « maîtrise » de nous-mêmes?

Pourtant, selon Camus, les organes de pouvoir possédaient et possèdent encore les outils pour façonner l’histoire :

La déposition de Speer au procès de Nuremberg a montré que Hitler, alors qu’il eût pu arrêter la guerre avant le désastre total, a voulu le suicide général, la destruction matérielle de la nation allemande. La seule valeur, pour lui, est restée, jusqu’au bout, le succès. Puisque l’Allemagne perdait la guerre, elle était lâche et traîtresse, elle devait mourir.<sup>146</sup>

Émancipés de leur pouvoir de commandement à leurs pulsions, les dirigeants postmodernes montrent au contraire – d’où le renversement des rôles – comment les assouvir et les décupler. Mais dans un monde fini, il ne saurait être question de réaliser *tous* les désirs, de rassasier *tous* les ventres. Le concept de « jouissance par procuration » (le *proxy* en anglais) fait donc son apparition et devient de plus en plus présent dans la société. *Avant* se troquaient l’effort, le savoir et la connaissance. Aujourd’hui, entre les *agents sociaux*<sup>147</sup> s’immisce l’intermédiaire, l’*entremetteur*, l’influenceur, le courtier, le lobbyiste – tout ne se transige donc sur la place publique que pour ce qui divertit l’homme-masse, le lobbyisme, activité purement *anglo-saxonne* se déroulant uniquement en coulisses derrière des portes closes<sup>148</sup> et loin des débats officiels – qui ont pour fonction de faciliter<sup>149</sup> ou surveiller

<sup>145</sup> Il ne saurait ici être question de prendre position quant à la valeur morale de cette canalisation du savoir. Le faire serait cautionner cette illusion de mouvement du même au même. Plutôt, il sera beaucoup plus intéressant d’analyser les lignes de fractures entre ces différentes contradictions qui ne peuvent se résoudre facilement compte tenu de leur anhistoricité.

<sup>146</sup> *Id.*, page 237.

<sup>147</sup> C’est ainsi qu’on identifie les deux termes de la même relation. On procède aujourd’hui de façon similaire dans la désignation de la parenté de premier degré alors qu’on efface les traces généalogiques (père et mère) traditionnelles pour les remplacer par une numérotation farfelue (parent 1, parent 2) qui arase toute singularité naturelle, processus de dépersonnalisation n’étant pas sans rappeler les méthodes arbitraires et vicieusement objectives des régimes totalitaires.

<sup>148</sup> C’est la prérogative même du privé qui consiste pour lui à jouir de sa richesse loin des regards indiscrets de l’opinion publique incarnée par l’homme-masse auquel on consent parfois un rôle de voyeur. Mais également



les échanges. Rien ne se libelle plus qu'à travers le prisme de la normalisation. L'expert conseille la mère dans la façon d'être mère. Qu'il ait fait ou non l'expérience de la maternité<sup>150</sup>.

Mais la *vie par procuration* va plus loin. Elle fait croire à l'homme-masse qu'il réussit sa vie en s'identifiant à la réussite de ses idoles. Car la réussite individuelle demeure l'objectif ultime, la quête fondamentale. Tous les *groupes de pression* se définissent par leur capacité à faire évoluer leur cause, peu importe l'impact sur la société. Et le politique, castré de son pouvoir lui permettant d'infléchir l'histoire, n'a plus que le sondage d'opinions pour s'orienter dans l'exercice de ses fonctions représentatives. La table est donc mise pour décrire le pouvoir nihiliste réel et inopérant de l'opinion publique.

Le postmodernisme a finalement liquidé cette angoissante incertitude liée au concept de progrès. Mais les temps ont changé depuis la publication de *L'homme révolté*. L'incertitude que le progrès et la science moderne avaient savamment fait disparaître par la trappe actionnée par la technique s'est depuis réinvitée dans le débat. Il n'est plus possible de dire, comme l'écrivait Camus, que « la philosophie du progrès était précisément celle qui convenait à une société avide de jouir de la prospérité matérielle due aux progrès techniques. Lorsqu'on est assuré que demain, dans l'ordre même du monde, sera meilleur qu'aujourd'hui, on peut s'amuser en paix. »<sup>151</sup>

L'homme-masse ne pourra plus surfer longtemps sur les *innovations technologiques* pour transformer le monde dans lequel il vit. La fin de la récréation a bel et bien été sonnée. Et « l'avenir est la seule sorte de propriété que les maîtres concèdent de bon gré aux esclaves. »<sup>152</sup>

Nous pouvons maintenant, à ce stade de cet essai, critiquer le mythe nihiliste qui décrète sans aucune possibilité de remise en question que *l'avenir appartient aux jeunes générations*. Au cours des différents printemps soi-disant prérévolutionnaires – auxquels participèrent des gens de toutes les générations – s'est dévoilé ce curieux paradoxe à propos de la connaissance et du savoir. Scolarisée à

incapable de conscience historique – c'est le modèle à imiter par l'homme-masse –, le bourgeois fait écran et crée le nihilisme réel inaugural ; c'est de lui que part l'imitation qui se perpétuera à l'infini sur la Toile, le « même » en étant le procédé par excellence.

<sup>149</sup> Les *flux tendus* comme on le stipule en management. D'ailleurs, tout semble tendu à l'extrême dans ces sociétés où a disparu la lenteur. On ne *tolère* plus l'écart, le retard, l'attente d'où le foisonnant discours sur la tolérance (tolérance : Condescendance, indulgence pour ce qu'on ne peut pas ou ne veut pas empêcher. Références : *Dictionnaire d'Émile Littré*.)

<sup>150</sup> Exploit qui ne saurait tarder compte tenu de l'affabulation massive qui sévit dans un monde où disparaît le réalisme, où les objets *connectés* pourront dorénavant être complètement interchangeables.

<sup>151</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 246.

<sup>152</sup> *Id.*, page 247.

l'extrême<sup>153</sup>, la jeune génération se voit pourtant reléguée au chômage de masse – la seule possibilité historique et réelle peut-être, rien n'est moins sûr, de l'homme-masse – duquel elle ne tire qu'une seule conséquence : Il n'est pas possible pour elle de tirer profit de cet *investissement* qu'elle s'est payée à crédit. Elle échoue donc dans le projet postmoderne de réussir sa vie, de *manager* son existence, de conforter un régime déjà en place. La bulle leur a explosé à la figure! Il ne s'agissait donc nullement, lorsque nous avons eu affaire aux printemps de toutes sortes, de révolte au sens où l'entendait Camus mais à une continuation de la destruction systématique du nihilisme symbolique. Dans un monde *sans histoire*, tous aspirent à l'immortalité. Élaborant sur Marx et le Capital, Camus prophétisera sur ce que nous constatons aujourd'hui avec indifférence :

Les petits capitalistes sont d'abord absorbés par les grands qui peuvent maintenir, par exemple, des prix déficitaires pendant longtemps. Une partie de plus en plus grande du profit est enfin investie dans de nouvelles machines et accumulée dans la partie stable du capital. Ce double mouvement précipite la ruine des classes moyennes, qui rejoignent le prolétariat, et concentre ensuite dans des mains de moins en moins nombreuses, les richesses uniquement produites par les prolétaires.<sup>154</sup>

Que disparaissent les classes moyennes n'est pas surprenant en soi. C'est un des mouvements classiques du capitalisme, un simple ressac où les agents économiques échangent des valeurs à somme nulle. L'homme-masse – œuvrant la plupart du temps dans l'économie de services – ne produit lui-même aucune valeur car sa fonction première de par son anhistoricité est de consommer.

Camus semble croire que ce mouvement de masse débouchera sur la révolution des prolétaires et des déçus de la classe moyenne comme ce fut le cas en mil neuf cent trente-trois au moment de l'accession d'Hitler à la chancellerie de l'Allemagne. Mais les conditions spirituelles ont changé. La mort de Dieu n'est plus qu'un *fait historique* sans grande importance dès lors que l'histoire n'est autre qu'une banale perspective de plus. Le concept de temps même est réinventé et se transforme non pas seulement par l'accélération des moyens de communication ou encore l'accumulation des biens de consommation mais également par un autre *ésotérisme* duquel ne peut se penser l'homme-masse.

---

<sup>153</sup> Les études supérieures pourraient facilement être qualifiées aujourd'hui de *sport extrême* quand on constate la manière dont on prépare les étudiants (compétitivité, entraînements rigoureux, accès à une technologie de haut niveau, organisation du corpus universitaire quasiment « olympique », etc.). Jamais n'a-t-on senti plus qu'aujourd'hui que l'université, domaine jadis « libre » du savoir, est devenue une *succursale* du capitalisme avec les vendeurs – les étudiants – les plus performants! La science se veut donc performative et l'immédiateté dont elle a besoin pour fuir à travers le nihilisme réel ne peut souffrir aucune pause.

<sup>154</sup> *Id.*, page 257.

Lorsque nous inventons un concept, nous ne faisons pas l'effort d'expérimentation nécessaire à sa survie. Comme de schizophrènes alchimistes, nous nous empressons, de par l'implacable nécessité de la réussite, de monétiser – pensons au brevet, au droit d'auteur – notre hypothèse avant qu'un autre illuminé ne le fasse avant nous. L'expérimentation « commerciale » prend alors le pas sur la durée de la réflexion ; le temps ainsi rétréci comme peau de chagrin devient même un facteur d'échec sur lequel on peut faire peser tous les soupçons. *Nous n'avons pas le temps* semble la formule la plus séduisante pour une jeunesse – étrange paradoxe – sans passé. À l'ère de la dictature du présent, l'effort intellectuel – la notion d'hypertexte prohibe tout effort sur la durée et crée une incapacité structurelle que l'on n'étudie aucunement, qui arase la profondeur historique, le « penseur du web » n'arrivant plus à lire un texte du début à la fin car jugé trop ennuyant<sup>155</sup>, pas suffisamment *stimulant* – se concentre sur un « avenir immédiat », sur une « méthode minceur » (*lean*) ne tolérant aucune perte ni aucun gaspillage. On comprend mieux, à l'évocation de ce dogme, les raisons pour lesquelles la culture et la lenteur sont marginalisées voire complètement ignorées. Le taylorisme et le fordisme font donc place à l'ère des « *automatechnos* » qui remplacent la parcellisation des tâches de jadis dorénavant obsolète afin de compléter le cycle des dissections existentielles pratiquées tout au long du XX<sup>e</sup> siècle ; l'asservissement par la fonction, l'étranglement par le contrat, la soumission par le devoir de loyauté, l'assentiment par le sectarisme, notamment celui des réseaux sociaux, sont autant de nouvelles expressions qui ont remplacé les réalités d'antan : esclavage, domination, exploitation.

La fatigue ambiante et généralisée caractérisée par une absorption de plus en plus grande des forces vives par les forces répressives transforme la pensée en innovation et clame le triomphe de la technique sur la science<sup>156</sup>, de la machine sur l'homme. Se référant aux textes de Simone Weil sur la condition de l'ouvrier d'usine<sup>157</sup>, Camus écrira : « Il faut lire les textes de Simone Weil sur la condition de l'ouvrier d'usine, pour savoir à quel degré d'épuisement et de désespoir silencieux peut mener la rationalisation du travail. »<sup>158</sup> Tous les antagonismes postmodernes se

---

<sup>155</sup> L'attractivité de l'image sur le texte serait-elle en cause ici? L'image défile à une vitesse telle que le texte se transforme lui-même en image pour la concurrencer sur l'*autoroute virtuelle du sens*. Même les « gazouillis » deviennent illisibles et sont la plupart du temps truffés d'émoticônes. Dans ce néologisme (l'émoticône), la concaténation de l'émotion et de l'icône illustre bien la réduction du symbole (l'icône) à son expression (l'émotion). Le fait d'amalgamer les deux termes renforce l'idée que le sacré (l'icône) se subordonne au profane (l'émotion). La réduction se poursuit donc sans aucun frein transcendant. Tout peut donc être profané, la limite (le tabou, le sacrement, etc.) ayant été liquidée.

<sup>156</sup> Ce triomphe n'est que temporaire et ne durera que le temps d'épuiser ce qu'a produit la science jusqu'ici.

<sup>157</sup> On peut se référer aux ouvrages de Christophe Dejours, psychiatre et psychanalyste, qui décrivent les mécanismes de domination et de délitement de la valeur du travail en amalgamant le sujet et l'objet de celle-ci. La domination est devenue une valeur sociale et le succès *à tout prix* ne peut être contesté que par ceux qui ne « travaillent » pas ou sont épris de culture et qui s'adonnent à la difficile activité de la pensée historique.

<sup>158</sup> *Id.*, page 273.

ressemblent et peuvent être tantôt soupçonnés tantôt cautionnés. Car l'histoire – ce concept réactionnaire qui ne cesse de réapparaître dans le débat au point que, désormais, on l'ignore carrément – qui aujourd'hui est condamnée sera peut-être demain promue.

Disparaît dans le même mouvement le concept d'autorité dès lors que nous devenons maîtres – et, de par le jeu du « miroir des mêmes », esclave – de nous-mêmes, que nous *occupons* les deux positions de la relation. Nous n'avons plus d'autorité qu'envers nous-mêmes d'abord. Mais ce commandement ne sert plus à maîtriser nos pulsions. Il nous intime plutôt – voire nous somme – à nous dépasser, nous enjoint sans possibilité aucune de réplique à *réussir* notre vie. Et comme il est inconcevable pour l'homme-masse de se maîtriser ou de se limiter – ce n'est pas ce qu'on attend de lui, bien au contraire! –, il est impossible pour la pensée de s'arracher de sa condition – sa technicité<sup>159</sup> – anhistorique constamment prise à témoin par une temporalité inexistante, un présent perpétuel. La science n'a donc plus le temps de ses ambitions et se transforme ainsi en flux de production. On connaît la suite. La fin de l'histoire n'existe que si on l'écrit. Et encore, cela demeure une fiction, un nihilisme symbolique, comme le rappelle encore justement Albert Camus :

Sans aller au fond des choses, on peut remarquer au moins que, de même qu'il n'y a pas de matérialisme absolu puisque pour former seulement ce mot il faut déjà dire qu'il y a dans le monde quelque chose de plus que la matière, de même il n'y a pas de nihilisme total. Dès l'instant où l'on dit que tout est non-sens, on exprime quelque chose qui a du sens.<sup>160</sup>

Aujourd'hui, on n'écrit plus l'histoire comme on ne l'enseigne plus. Il faut sans cesse s'adapter aux *nouveaux* étudiants à l'aide de nouveaux moyens de communication – le média étant le message – pour leur permettre d'empiler – et non pas de digérer un savoir de toute manière préformaté – connaissance sur connaissance, concept sur concept, opinion sur opinion.

Et tout cet échafaudage savamment érigé par une société avide de nihilisme normatif se nomme *frénésie*. Nous sommes sans cesse appelés à nous enthousiasmer à propos de tout et n'importe quoi, à toujours nous émerveiller devant quelque nouveauté *à la mode*, à nous ébahir devant des découvertes scientifiques quotidiennes et servies « en continu » par les techniques de communication. Pas une seule journée ne se passe sans qu'on ne découvre un énième boson de Higgs, une nouvelle molécule miraculeuse, une planète exogène additionnelle que seul l'homme-masse attend car il fonde son présent sur un anhistorique *avenir*. Et on peut le comprendre

<sup>159</sup> La privatisation de la recherche inféode ceux-là même qui prétendent au savoir et emprisonne l'effort intellectuel – le ghettoïse – en l'orientant, inconsciemment certes, vers des domaines de recherche *prometteurs d'avenir*.

<sup>160</sup> Albert Camus, *L'énigme in L'été*, Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Folio », 1959, pages 92-93.

lorsqu'il ne tolère aucun retour en arrière, d'où l'expression ultramoderne « jamais plus de cela! » qui interdit toute pensée rétrospective, tant est qu'elle soit historique ; il ne s'autorisera plus jamais à scruter le passé ou son âme, ne serait-ce qu'une fois dans son existence, pour comprendre les mécanismes contextuels qui ont prévalu à ce moment-là. Il faut formater le passé, le réduire à notre ignorance comme à notre arrogance. Camus a même failli en perdre sa clope! On a dû avoir recours aux tribunaux – seule instance encore indépendante du pouvoir médiatique de l'opinion publique, mais jusqu'à quand? –, en deux mil douze, pour lui permettre de tirer en paix sur sa cigarette sur une photographie prise de lui. C'est constater la violence avec laquelle on s'attaque aux symboles – surtout ceux qu'on ne peut pas dominer, bien installés qu'ils sont sur le trône de l'histoire – pour nier la réalité. Cette volonté est-elle assumée? Elle l'est quand elle redéfinit l'intolérable et l'enferme dans des arguments d'autorité façonnés de toutes pièces. Qu'entend-on aujourd'hui par cette fabrication?

Peut-on déclarer sans autre appui préalable – c'est la force de la propagande qui inféode toujours l'opinion publique elle-même toujours anonyme, toujours politiquement correcte, qui va jusqu'à se censurer elle-même pour émettre un commentaire dans le sens de l'idée – *que notre conviction profonde l'emportera, que nous croyons fermement que..., que nous condamnons sans réserve?* La norme est l'excès. Mais un excès de masse, pour la masse. Quand tous les pouvoirs – législatif, exécutif, juridique, judiciaire et militaire – se confondent les uns avec les autres, le risque de délitement de la pensée est bien réel. La maîtrise et le commandement ont dès lors disparu irrémédiablement du paysage social. Une justice parallèle non *régulée* peut donc se mettre en place pour assurer la circulation économique. Tout d'ailleurs devient parallèle. On met en place des organismes non gouvernementaux, des communautés parallèles, des courants de pensée parallèles, et on avalise un fordisme et un taylorisme *nouveau genre*. La mixité des savoirs (généraux et spécifiques) sur laquelle prend appui l'intellectuel pour dénouer les clivages sectaires façonnés par les réseaux sociaux et les communautés scientifiques devient donc suspecte et quiconque tente de se frayer un chemin ailleurs que dans son champ d'expertise est soit vilipendé soit ignoré. Tout acte critique repose alors sur la *marge de crédit*<sup>161</sup> qu'on nous consent et qui fait de nous des consommateurs, nous

---

<sup>161</sup> On s'émeut depuis un certain temps devant le contrôle effectif de la Chine « communiste » qui n'hésite pas à instaurer un système de *crédit social* attribuant une cote à ses citoyens. A-t-on oublié qu'ici même, ce sont les agences de notation et de crédit américaines qui cotent et décotent les entreprises et les citoyens. Personne ne semble s'offusquer devant cette hégémonie des compagnies privées qui régulent les échanges entre les hommes. La cote de crédit accordée aux citoyens n'est pas une invention chinoise ; tout au plus les Chinois ont perfectionné le stratagème consistant à réguler les délits et les déviances, ce que nous considérons comme une attaque « intolérable » contre les *sacro-saintes* libertés individuelles. Peut-on en Amérique – au Québec – tout dire ou critiquer la doxa sans risquer une fatwa médiatique, une décote sociale ou professionnelle? Certainement! En autant que le crédit – la légitimité intellectuelle – que l'on nous accorde soit suffisant et conforme aux opinions en vigueur. Mais où se trouve donc la différence fondamentale entre la Chine et l'Amérique? Dans les devises? Ou dans la façon de les manipuler?

permettant dans la limite de nos moyens d'expression la plupart du temps strictement censurés de penser qu'on exerce notre conscience critique, historique.

Qu'il soit prémédité ou aléatoire, le mouvement historique s'est abruptement interrompu en Occident avec l'achèvement de l'époque des *Trente glorieuses*. Mais il s'est terminé bien avant l'heure dans l'Union soviétique stalinienne. Dans la foulée des mouvements révolutionnaires russes, on constatera que la révolution – la volte-face soudaine sans profit pour celui qui la déclenche – communiste fut détournée de son fondement premier, la libération de l'oppression. Ce qui jusqu'alors avait constitué les mouvements politiques et sociaux depuis la Révolution française allait lentement être liquidé par un fédéralisme moralisateur. C'est en ces termes que le décrit Camus :

Un Lénine fédéraliste apparaît même qui loue l'institution des communes et leur représentation. Mais on comprend rapidement que ce fédéralisme n'est prôné que dans la mesure où il signifie l'abolition du parlementarisme.<sup>162</sup>

Mais les deux tendances (capitalisme et socialisme) se sont finalement rejointes sur le seuil de la répression pour ensuite faire place à un statu quo international qui a depuis gagné en puissance : *il n'y a pas d'alternative* à la mondialisation, à un gouvernement mondial messianique. Entre cet impératif qui ne laisse place à aucune dissidence et la maxime supérieure du communisme « à chacun selon ses besoins », il y a concordance. Tout plutôt qu'une voie autre. Cette concordance se répétera à plusieurs reprises et pavera la voie à l'*Empire des masses*.

Car personne ne promettra jamais la fin des guerres, l'abolissement des inégalités et des oppressions foisonnantes, les meurtres de masse, les génocides. Ces actes ne font pas partie du nihilisme réel. Répétons-le, le meurtrier n'est jamais innocent<sup>163</sup>. Et rien ne justifie la mort d'autrui. Ainsi, nous découvrons que l'état prolétarien ne cesse de croître et de prospérer. Il ne peut s'arrêter que lorsque justice sera rendue. Déjà, en mil neuf cent cinquante-et-un, Camus prédisait ce qui se passe actuellement. Devant l'ineffable, l'*inconnu devant soi*, la terreur sans nom, seule la purge totale est permise :

---

<sup>162</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 290.

<sup>163</sup> Et pourtant, la catégorie « meurtrier » n'existe pas : « Considérons deux propositions : la première, les assassins méritent la peine de mort ; la seconde, Rodion Raskolnikov mérite la peine de mort. Il est évident que ces deux propositions ne sont pas synonymes. Paradoxalement, cela n'est pas dû à ce que les assassins sont concrets et Raskolnikov abstrait ou fictif mais à l'inverse. Le concept d'assassin dénote une simple généralisation ; Raskolnikov, pour celui qui a lu son histoire, est un être réel. Dans la réalité, il n'y a pas, à strictement parler, d'assassins ; il y a des individus que la maladresse du langage inclut dans cet ensemble indéterminé. » Jorge Luis Borges, *Neuf essais sur Dante*, traduit de l'espagnol par François Rosset, Paris, Gallimard, coll. « Arcade Gallimard », 1987 [1982], page 48.

Pour une justice lointaine, elle (la doctrine<sup>164</sup>) légitime l'injustice pendant tout le temps de l'histoire, elle devient cette mystification que Lénine détestait plus que tout au monde. Elle fait accepter l'injustice, le crime et le mensonge par la promesse du miracle. Encore plus de production et encore plus de pouvoir, le travail interrompu, la douleur incessante, la guerre permanente, et un moment viendra où le servage généralisé dans l'Empire total se changera merveilleusement en son contraire.<sup>165</sup>

Les sillons de l'histoire ne se creusent que pour y déverser le sang des hommes. L'Apocalypse tant prophétisée est déjà advenue ; elle est permanente. L'homme-masse l'a lui-même appelée de ses vœux. Amputé de sa conscience historique, il ne peut que réclamer avec la plus authentique des passions plus de sécurité, plus de normes, plus de ce silence assourdissant qui proclame sans cesse l'ère du succès : « La vraie passion du XX<sup>e</sup> siècle, c'est la servitude. »<sup>166</sup> Les « guerres justes », l'ouverture des frontières aux flux de capitaux issus du crime organisé<sup>167</sup>, les transactions financières à haute fréquence, la destruction des identités nationales, la cybersurveillance, la médiatisation croissante du fait divers, les élections « clé en main »<sup>168</sup>, tout concourt à brouiller l'énoncé et à le truffer de

---

<sup>164</sup> Je précise.

<sup>165</sup> *Id.*, page 292.

<sup>166</sup> *Id.*, page 293.

<sup>167</sup> L'économie mondiale génère cette corruption et gangrène les sociétés. L'argument vedette des prédateurs économiques trahit leur malhonnêteté identitaire : « Ce n'est pas illégal ». L'espace laissé en jachère par le *laisser-faire* politique a rapidement été envahi par le *vouloir-tout-faire* lobbyiste. Cette frénésie « légale » tire-t-elle son origine de la *Common Law* anglaise de laquelle on aurait évacué toute conscience historique ? L'homme-masse n'est plus un prédateur pour son semblable mais pour sa propre conscience alors que les États-nations sont aujourd'hui pris en otage voire carrément rançonnés par les marchés financiers. On s'étonne – quand *on ne s'indigne pas* – quand les parlementaires osent – quel sacrilège que de vouloir gouverner les masses ! – consulter leur population. L'économie mondiale est un véritable *Système de Ponzi* mis en place pour arracher littéralement la force du travail des masses. Dérouté, l'homme-masse se retourne sur lui-même pour n'apercevoir que son visage anonyme, prédateur qu'il est également de lui-même. On peut se référer aux propos de Jean de Maillard qui a abondamment décrit les mécanismes de la finance internationale dans le livre intitulé *Le rapport censuré. Critique non autorisée d'un monde dérégulé*, Jean de Maillard, Paris, Flammarion, 2004, 287 pages.

<sup>168</sup> Le concept de « clé en main » mérite qu'on s'y attarde. On nous remet la clé de nos désirs. *On* – fait à remarquer qu'il ne s'agit pas ici du même *on* – l'insère dans la serrure de nos rêves. Voilà ! Tout y est. Il n'y a plus qu'à jouir ! Mais une jouissance sans souffrance, sans montée, sans apothéose, sans plateau et sans déclin n'a strictement du point de vue sexuel aucun intérêt. Le projet *clé en main* ainsi soulage l'homme-masse de tout effort de pensée. Il peut jouir mais sans jouissance, à l'intérieur de la norme, ni plus ni moins que son double. Il existe même des agences de rencontres, en France, qui vous promettent l'amour sans la chute (*tomber en amour*) ou sans cet effroyable désagrément qu'est l'angoisse de l'échec potentiel. Tout doit être contrôlé, normalisé. C'est ainsi que l'homme-masse verrouille son sens critique et s'offre – sans soucis car il est *le* maître de lui-même, *manager* de son existence – tout ce dont il a rêvé. Le hic est qu'il ne rêve plus et qu'on doit pour le forcer à toujours plus d'amnésie historique lui insuffler sans cesse les oxymores de la schizophrénie. Tout énoncé peut prendre le sens qu'on lui réserve. Il s'agit d'utiliser les techniques virales ultramodernes que l'on retrouve notamment sur Internet. Quand la nouvelle, la photo, la vidéo ou le clip deviennent viraux, le vaccin de la critique devient inopérant. Mais surtout, le virus circulera indéfiniment – c'est aussi la façon d'abolir l'histoire, décréter que tout

contre-vérités que l'on ne se donne même plus la peine de dissimuler. L'histoire est incarcérée. On lui met les fers et on déclare *libre* l'émancipation<sup>169</sup>, reine de toutes les pulsions, chaînes de l'homme.

Toutes les révolutions furent récupérées<sup>170</sup> par un système basé sur la crise. Que cette crise ait été préméditée ou non n'a strictement aucune importance sur le plan de l'analyse. Les forces géopolitiques n'ont que faire des ambitions individuelles. L'homme-masse n'est pas le prolétariat et ne peut ainsi se révolter. Il s'incarne dans toutes les classes sociales et ne peut s'émanciper que de sa conscience historique. L'évocation même que fait Camus de cette fabuleuse fabrication de la vérité ne surprendra donc personne :

L'accélération propre à notre temps atteint aussi la fabrication de la vérité qui, à ce rythme, devient pur fantôme. Comme dans le conte populaire, où les métiers d'une ville entière tissaient du vide pour habiller le roi, des milliers d'hommes, dont c'est l'étrange métier, refont tous les jours une vaine histoire, détruite le soir même, en attendant que la voix tranquille d'un enfant proclame soudain que le roi est nu.<sup>171</sup>

On tente constamment de nous faire croire en entremêlant les genres que la vérité adviendra, éventuellement. Tout aujourd'hui relève du procédé de fabrication. Tout est brevetable. Tout est productible. Rien ne peut être laissé au hasard, hors de l'*industrie culturelle* décrite et explicitée par Theodor Adorno. Les masses y occupent une position privilégiée :

L'industrie culturelle, il est vrai, tient sans conteste compte de l'état de conscience et d'inconscience des millions de personnes auxquelles elle s'adresse ; mais les masses ne sont pas alors le facteur premier, mais un élément secondaire, un élément de calcul accessoire de la machinerie. Le consommateur n'est pas roi, comme l'industrie culturelle le voudrait, il n'est pas le sujet de celle-ci, mais son objet. Le terme de « mass-média » qui s'est imposé pour l'industrie culturelle ne fait que minimiser le phénomène. Cependant, il ne s'agit pas des masses en premier lieu, ni des techniques de communication comme telles, mais de l'esprit qui leur est insufflé, à savoir la voix de leurs maîtres. L'industrie culturelle abuse de prévenances à l'égard des masses pour affermir

---

sera conservé *pour toujours* dans les archives de la Toile – annulant par le fait même la temporalité classique faite de passé, de présent et d'avenir.

<sup>169</sup> L'expression « il est interdit d'interdire » révèle son caractère grotesque et totalitaire, l'interdiction originelle prohibant et invalidant tout le reste.

<sup>170</sup> Le concept de recyclage n'est pas une invention moderne, quoi qu'on en dise.

<sup>171</sup> *Id.*, page 296.



et corroborer leur attitude qu'elle prend à priori pour une donnée immuable ; est exclu tout ce par quoi cette attitude pourrait être transformée ; les masses ne sont pas la mesure, mais l'idéologie de l'industrie culturelle, encore que cette dernière ne puisse exister sans s'adapter.<sup>172</sup>

Comment peut-on alors penser que les masses puissent de façon solidaire renverser le pouvoir en place alors que, selon Adorno, elles en sont l'idéologie? L'homme-masse, en se solidarissant, joue le jeu du pouvoir et le légitime. La révolte fait donc partie intégrante de l'idéologie en place qui la récupère – concept à la mode, donc autant s'en servir – et la ressort à ceux qui sont avides d'émancipation :

L'Empire suppose une négation et une certitude : la certitude de l'infinie plasticité de l'homme et la négation de la nature humaine. Les techniques de propagande servent à mesurer cette plasticité et tentent de faire coïncider réflexion et réflexe conditionné. Elles autorisent à signer un pacte avec celui que, pendant des années, on a désigné comme l'ennemi mortel. Bien plus, elles permettent de renverser l'effet psychologique ainsi obtenu et de dresser tout un peuple, à nouveau, contre ce même ennemi. L'expérience n'est pas encore à son terme, mais son principe est logique. S'il n'y a pas de nature humaine, la plasticité<sup>173</sup> de l'homme est, en effet, infinie. Le réalisme politique, à ce degré, n'est qu'un romantisme sans frein, un romantisme de l'efficacité.<sup>174</sup>

L'ère de la violence sous toutes ses formes masque néanmoins son réel dessein. On peut s'interroger sur ce qui fait partie de la vérité, ce qui doit être tu ou dévoilé. Rien ne résiste plus à cette violence normative si difficile à supporter quotidiennement – c'est l'horizon historique de l'homme-masse – qu'il vaut mieux fermer les yeux et adopter une *cause juste*.

Le droit a remplacé la dignité humaine mais n'a strictement jamais pris la mesure de son héritage. La banalisation du mal décrite par Hannah Arendt s'est institutionnalisée – pensons à Guantanamo – pour l'obtention de la vérité, la seule et réelle vérité virtuelle de l'opinion publique : « La fureur irrationnelle d'une brute peut seule imaginer qu'il faille torturer sadiquement des hommes pour obtenir leur consentement. »<sup>175</sup>

---

<sup>172</sup> Conférence sur l'industrie culturelle prononcée en français par Theodor W. Adorno pour l'université radiophonique internationale (1963).

<sup>173</sup> Nous analyserons ultérieurement cette plasticité de l'homme.

<sup>174</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 297.

<sup>175</sup> *Id.*, page 299.

La domination règne et l'intolérance fleurit. Comme il n'existe aucune conscience historique, les crimes les plus crapuleux sont rapidement remplacés par d'autres, les intolérances les plus violentes les unes que les autres se succèdent à un rythme infernal et le droit, qui n'a su se détacher de cette massification des consciences – car la société est composée d'hommes-masse d'abord, et de spécialistes ensuite –, utilise son organe mécanique – la technique – pour juger les hommes. Mais la technique – comme dans *La colonie pénitentiaire* de Kafka – sans science n'est que nihilisme réel :

La torture est le recours à la violence – toujours sous l'espèce de la technique – en vue de faire parler ; la violence, perfectionnée ou camouflée en technique, veut qu'on parle, veut une parole ; quelle parole? Non pas cette parole de violence – non parlante, fausse de part en part – que logiquement elle peut espérer obtenir, mais une parole vraie, libre et pure de toute violence.<sup>176</sup>

Selon Blanchot, la torture ne chercherait pas à détruire le sujet ou à lui extraire des aveux (une parole fausse) sous la contrainte. Cette interprétation serait encore trop commode. La torture tenterait plutôt de récupérer le sujet afin qu'il dise ce qu'il sait à l'aide d'une parole vraie, libre de toute violence. Une violence qui voudrait une parole vraie, libre et pure de toute violence? Une violence qui se voudrait libre, par l'entremise d'une parole vraie, issue d'elle-même? Il s'agirait donc d'exiger de quelqu'un qu'il dise la vérité absolue, *toute* la vérité. Celui à qui on pose la question de l'énigme du monde (ou de la logique d'État<sup>177</sup>) et qui est menacé de mort (fictive ou réelle) s'il n'y répond pas correctement est torturé. Car il ne connaît pas la Vérité (toujours plurielle).

Tout ça peut paraître étrange mais semble également cohérent avec la volonté « systémique » d'un État (d'une idéologie, d'un dogme religieux, d'une domination, d'un totalitarisme) de ne pas faire système<sup>178</sup>. La torture est certes physique. Mais elle est inutile si la parole ne jaillit pas. Et la parole « doit » être libre ou prétendre l'être pour que la torture opère. Ce qui nous donne à penser que la parole peut dans certains cas, au sein de la cure analytique par exemple, ressembler elle-même au traumatisme et déclencher une résistance chez le sujet, d'où la difficulté pour celui-ci de parler, l'acte de parole étant lui-même associé à la représentation de la torture.

<sup>176</sup> *La parole plurielle* in *L'entretien infini*, Maurice Blanchot, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1969, p. 60-61.

<sup>177</sup> On pourrait ici faire référence aux simulacres de procès à l'époque stalinienne où l'on écrivait des aveux que l'accusé n'avait qu'à signer. Ce dernier devait alors, devant le peuple soviétique, admettre son erreur, avouer ses fautes et se déclarer ennemi de l'Union ; il devenait donc l'homme-orchestre d'une affabulation collective en occupant tous les rôles (accusé, procureur, témoin, juge, greffier, bourreau, etc.).

<sup>178</sup> Hannah Arendt a amplement décrit, dans *Les origines du totalitarisme*, la façon dont un régime totalitaire cherche toujours à demeurer en mouvement, à éviter toute logique de système qui verrait ses processus se stabiliser rendant impossible le recours à l'arbitraire.

Ainsi, la norme décrète la révolte, la manière de la faire, tout n'étant que procédés de fabrication. C'est à ce moment que l'espace public qui était jadis libre se privatise et se scinde – est dépecé – en suzerainetés diverses (Google, Facebook, Twitter, Instagram, Amazon, etc.<sup>179</sup>) parmi lesquelles nous devons choisir nos allégeances. La Russie post-communiste a déjà vécu ce dépeçage<sup>180</sup> avec les dérives criminelles que l'on méconnaît ici, en Occident.

Pour Camus, tout se précipite vers la fin d'une époque comme si les oppresseurs percevaient le mouvement de révolte imminent sans pour autant être en mesure d'en prédire le surgissement. C'est alors qu'ils se durcissent et accentuent le mouvement de répression qui conduit – on le sait maintenant depuis mil neuf cent quarante-cinq – inévitablement à des exactions qui nous font passer pour ce que nous sommes réellement, des êtres sans histoire. C'est ce qui fera dire à Camus qu'« au XX<sup>e</sup> siècle, la puissance est triste. »<sup>181</sup>

Pour lui, « les nihilistes, aujourd'hui, sont sur les trônes. Les pensées qui prétendent mener notre monde au nom de la révolution sont devenues en réalité des idéologies de consentement, non de révolte. Voilà pourquoi notre temps est celui des techniques privées et publiques d'anéantissement. »<sup>182</sup>

Un juste équilibre s'installe donc entre secteurs public et privé. La répression et l'application de la norme pour le secteur public, l'organisation de conglomerats et de lobbys toujours plus experts dans l'art de détourner la conscience historique de l'homme-masse pour le privé. L'homme-masse d'ailleurs occupe toutes les strates sociales et n'est pas l'apanage d'une classe particulière. L'absence de conscience historique, Camus le soulignait déjà avec force justesse dès mil neuf cent cinquante, est l'idéologie émancipatrice de la technique qui ne tolère pas – nous en revenons à ce que nous ne pouvons réprimer – que l'histoire affirme le non-sens, l'absurde de l'existence.

---

<sup>179</sup> « – Suzeraineté? me demande un agent des services frontaliers. Facebookienne, réponds-je en affichant mon plus bel émoticône. Le brave *automate* m'examine alors des pieds à la tête. – Que venez-vous faire en Tweetie? interroge-t-il d'un air soupçonneux. – Je viens en vacances me faire des « amis ». – Vous savez que vous ne pouvez circuler à plus de cent quarante sur notre territoire. Ne vous prenez pas pour un de ces illuminés qui *aiment* tout et n'importe quoi pour se donner de l'importance! Ici, pas de romans-fleuves! Tout doit se passer en cent quarante caractères, pas plus!

<sup>180</sup> Le mot *perestroïka*, qui en russe signifie « ouverture », prend un tout autre sens dès qu'il est décrit de l'intérieur par les Russes qui ont subi la déliquescence des institutions communistes. En effet, après la Chute du mur de Berlin, la Russie « libérale » a été littéralement volée de ses mécanismes régulateurs qui maintenaient ensemble les institutions. Ceux qui « contrôlaient » les organes de pouvoir – avides d'imiter l'Occident – se sont empressés de s'enfuir avec la caisse en laissant un peuple sans gouvernail. La dévaluation monétaire qui s'en est suivie fut terrible pour l'économie réelle qui a créé, en accéléré, un homme-masse en tout point conforme à celui issu de l'Occident.

<sup>181</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 305.

<sup>182</sup> *Id.*, page 308.

La révolte évacuée – ou normalisée, ce qui revient au même – tente alors de se réfugier dans l'art. Mais là même règne l'homme-masse et les artistes sont les premiers bénéficiaires de cette implacable immédiateté. Selon Nietzsche et Camus, aucun artiste ne tolère le réel. Mais également aucun artiste ne peut s'en passer. Mais pourquoi l'art est-il convoqué pour tenter de récupérer une temporalité culturelle lourdement occultée? C'est qu'il n'est pas, comme l'art contemporain<sup>183</sup> cherche à nous le faire croire, que détail mais totalité. L'art embrasse tout le réel – à la fois par son souci du détail, de l'ornement onirique et imaginaire comme de sa capacité à composer de grands ensembles –, permettant ainsi à celui qui s'y abandonne sans chercher à en tirer un quelconque profit – une opinion – de construire un imaginaire pourtant de plus en plus corseté. Mais l'art n'est-il pas l'expression par excellence d'une envie d'infini qui travaille tout homme traversé par la conscience historique? Rien n'est moins sûr. C'est ainsi que Camus convoquera tantôt Balzac, Van Gogh ou Proust pour montrer notre révoltante incapacité à appréhender l'autre :

Aucun être, même le plus aimé, et qui nous le rende le mieux, n'est jamais en notre possession. [...] Tout homme dévoré par le désir éperdu de durer et de posséder souhaite aux êtres qu'il a aimés la stérilité ou la mort. Ceci est la vraie révolte. Ceux qui n'ont pas exigé, un jour au moins, la virginité absolue des êtres et du monde, tremblé de nostalgie et d'impuissance devant son impossibilité, ceux qui, alors, sans cesse renvoyés à leur nostalgie d'absolu, ne se sont pas détruits à essayer d'aimer à mi-hauteur, ceux-là ne peuvent comprendre la réalité de la révolte et sa fureur de destruction.<sup>184</sup>

La fiction habite l'artiste tout comme celui-ci la crée. Et c'est ce mouvement de va-et-vient – cette *dialectique* – qui fonde le dessaisissement dont parle Camus. C'est cette impossibilité permanente – que l'homme-masse ne tolère pas – qui permet à l'artiste de créer son « monde » propre, monde duquel il extrait une raison de vivre. L'artiste est en constante révolte face à son art, face au monde, face à lui-même, surtout envers lui-même. Dans ce monde mi-réel mi-fiction – mais également mi-fiction mi-réel –, l'artiste convoque toute l'expérience humaine pour annuler l'effet *opiniâtre* de sa création. Du moins tente-t-il de le faire en désaxant, en lui, jusqu'à l'horizon d'attente, ce que ne peut concevoir l'homme-masse. C'est, selon Camus, la

---

<sup>183</sup> Tout comme le dépouillement est la règle de l'art contemporain, le dénuement en est la vérité – qui n'a rien à cacher parce qu'ignare, inculte, ne craint pas la nudité obscène qui dépersonnalise, comme dans les camps de concentration nazis où l'on faisait mettre nus les détenus avant de les envoyer à la « douche » – qui ne cesse d'imposer un étirement morbide (la position allongée représentant la mort) à l'ornement humain au point de le stigmatiser, de le condamner sans procès, puis de simplement l'effacer : « L'ornement est un crime. », Adolf Loos. Nous ne reviendrons pas sur le terrible appauvrissement de l'art que l'on confine maintenant à des expressions de violence spontanées et mortifères. L'écœurante gratuité contemporaine de la « production artistique » n'a plus de frontières et bien malin celui qui chercherait refuge dans un art « moderne » décomplexé. Quand la partie usurpe la place du tout!

<sup>184</sup> *Id.*, page 327.

marque la plus altière de l'art : « Le grand style en art est l'expression de la plus haute révolte. »<sup>185</sup>

Mais la révolte est normative depuis beaucoup plus longtemps encore. Quand on observe l'art contemporain, comme l'architecture, la peinture, on constate que le détail prime et devient métonymie. L'architecture « canard » (Infra, page 227) est un exemple qui illustre la massification de la culture. L'artiste contemporain, devant la représentation du monde, tente de la chosifier – de la mutiler écrira Camus –, de faire du détail un tout homogène. Il exprime son individualité d'homme-masse hors de la référence historique :

La révolution et l'art du XX<sup>e</sup> siècle sont tributaires du même nihilisme et vivent dans la même contradiction. Ils nient ce qu'ils affirment pourtant dans leur mouvement même et cherchent tous deux une issue impossible, à travers la terreur. La révolution contemporaine croit inaugurer un nouveau monde et elle n'est que l'aboutissement contradictoire de l'ancien. Finalement, la société capitaliste et la société révolutionnaire n'en font qu'une dans la mesure où elles s'asservissent au même moyen, la production industrielle, et à la même promesse.<sup>186</sup>

L'angoissant hiatus sur lequel se maintenait péniblement l'artiste disparaît alors que le langage « détruit par la négation irrationnelle<sup>187</sup> se perd dans le délire verbal ; soumis à l'idéologie déterministe, il se résume dans le mot d'ordre. »<sup>188</sup>

La dissidence – la révolte – n'est possible que lorsqu'elle s'insère dans un discours de violence, contre la violence. Durant l'un des *printemps arabes*, nous avons pu constater l'effroyable chape de plomb qu'a revêtue le politique n'ayant aucune conscience historique. La dénonciation était devenue le seul discours possible. On ne pouvait commencer une phrase, un entretien, sans s'exécuter sous l'œil inquisiteur de l'opinion et de la condamnation, qu'elles soient publiques ou personnelles.

L'art ne réussit plus qu'à divertir – ce qui est loin d'être nouveau – autant les victimes que les prédateurs. Car ce qui les unit est qu'ils sont eux-mêmes devenus l'idéologie. Ce n'est pas l'accélération des moyens de communication qui engendre l'homme-masse mais l'abolition, à l'aide de la révolte, de l'historicité de la révolte. Que la fin de l'histoire ait lieu ou non ne peut faire débat. Mais que le discours de révolte se transforme en délire verbal – un nihilisme réel et non symbolique – dans lequel la victime engendre une schizophrénie culturelle où tout se renverse et se

---

<sup>185</sup> *Id.*, page 338.

<sup>186</sup> *Id.*, page 340.

<sup>187</sup> Anhistorique.

<sup>188</sup> *Id.*, page 340.

recrée durant le même énoncé relève de l'ennui intellectuel le plus grossier. L'oxymore n'est plus même nécessaire pour exprimer tout et son contraire. La phrase même est chargée de cette contradiction et quiconque s'adonne au langage, peu importe sa forme, n'échappe pas à cet étrange dessaisissement. Pour se maintenir dans la schizophrénie des impasses, il faut en passer par une révolte permanente qui, « détournée à ses origines et cyniquement travestie, oscille à tous les niveaux entre le sacrifice et le meurtre. »<sup>189</sup>

L'homme-masse s'émancipe de sa propre histoire. Mieux, il la réécrit en effaçant les fondements de la révolte qui, elle, « fait le procès de la liberté totale. »<sup>190</sup> D'où l'incompatible et trop lourde cohérence de l'absurde qui traverse l'histoire de l'homme.

Les éléments hétérogènes de la société confortent le centre de commande<sup>191</sup> et le nihilisme réel devient historique et fictif, oxymore assumé. Il *est* l'histoire – la seule histoire – et *occupe* tous les temps et tous les modes d'expression. On s'aperçoit ainsi que le mouvement *Occupy* n'a « occupé » l'espace public que pour freiner le mouvement implacable qui ne nous permet plus de percevoir le monde qu'à travers le prisme irréfongible de la technique. Nous savons que l'œil est un outil. Mais ce que nous ignorions jusqu'à présent – ou que nous feignions de ne pas voir – est que l'outil même est inutile dès lors que *Tout est devenu possible*. L'efficacité historique remplace désormais la culture et la conscience historique est évacuée au profit d'une démesure humaine incarnée par la division du travail.

Division bureaucratique, mondialisme sans frontières, compétitivité apatride, l'homme-masse a l'embarras du choix pour se récréer un nihilisme symbolique. Mais peut-il créer *ex nihilo* un mythe sur lequel il fonderait, par exemple, un transhumanisme symbolique? Combien serons-nous d'homme-masse en deux mil cinquante? La quête d'immortalité plastique abattra-t-elle ce tabou persistant qu'est la culture, zone d'ombre qui ne dévoile rien mais qui crée, à partir du négatif – du nihilisme symbolique, de la pulsion, de l'« inquiétante étrangeté » –, la beauté, la pensée, le retournement sur soi-même pour ne constater qu'aucune trace ne nous précède, *que notre héritage*, comme l'écrivait René Char, *n'est précédé d'aucun testament?*

À contrario, on pourrait arguer que la foi divine a été fondée précisément dans le but d'orienter et de guider la loi humaine, de lui insuffler une grandeur sacrée<sup>192</sup>. C'est cette immortalité « intellectuelle » – et non une bête immortalité

---

<sup>189</sup> *Id.*, page 351.

<sup>190</sup> *Id.*, page 355.

<sup>191</sup> Du point de vue martial du terme.

<sup>192</sup> « Avant la venue de la foi, nous étions gardés en captivité sous la loi, en vue de la foi qui devait être révélée. Ainsi donc, la loi a été notre surveillant, en attendant le Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi. », Paul de Tarse, *Épître aux Galates*, Traduction œcuménique de La Bible comprenant l'Ancien et le Nouveau

technique, plastique, *matérielle* – qui crée les conditions de possibilités desquelles émerge une culture de la loi :

Si vous détruisez dans l'homme la foi en son immortalité, non seulement l'amour tarira en lui, mais aussi la force de continuer la vie dans le monde. Bien plus, il n'y aura alors rien d'immoral ; tout sera autorisé, même l'anthropophagie<sup>193</sup>. Ce n'est pas tout : il termina en affirmant que pour tout individu qui ne croit ni en Dieu ni en sa propre immortalité, la loi morale de la nature devait immédiatement devenir l'inverse absolu de la précédente loi religieuse ; que l'égoïsme, même poussé jusqu'à sa scélératesse, devait non seulement être autorisé, mais reconnu pour une issue nécessaire, la plus raisonnable et presque la plus noble.<sup>194</sup>

Connaissant le caractère libertin et sensualiste des Karamazov – incluant également le « chaste » Aliocha –, on ne peut se surprendre de ces arguments prononcés par Ivan Fiodorovitch Karamazov, fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov, paroles qui ne sont pas non plus sans rappeler celles de Saint-Fond concernant les lois de la nature et l'élévation de l'égoïsme<sup>195</sup> en dogme.

Cela dit, qu'entend-on par immortalité? Ne doit-on pas dépasser les oppositions classiques « corps esprit », « chair âme », « matériel immatériel »? Toute l'imagination humaine a de tout temps été convoquée, tantôt à la barre des témoins, maintes fois au banc des accusés, pour résoudre cette question qui ne cesse de hanter les esprits les plus éclairés comme les plus errants. Il ne me semble pas, même si nous n'osons pas tenter une réponse à cette profonde angoisse que génère l'homme, que l'*immortalité technique* nous permettra de déplacer le débat, de revoir les concepts que sont la vie et la mort. Ne pas mourir ne signifiera pas que nous aurons vaincu la mort, que nous aurons commencé à interroger notre âme afin de poser le problème insoluble et pourtant nécessaire des lois humaines, du progrès, de l'eschatologie ou du sens même de l'existence. Ne pas mourir ne réglera définitivement pas le problème du sens mais conditionnera la question d'une autre manière. Ainsi, dans le fabuleux monde de l'immortalité technique et matérielle, le meurtre demeurerait une

---

Testament, Montréal, Société biblique canadienne, 1993, page 1690. La loi humaine ne saurait suffire à guider les hommes, peu importe qu'elle soit nationale, internationale ou mondiale. Alors que la loi surveille, la foi libère. Nier une transcendance ou une autorité revient à libérer des forces antagonistes suicidaires.

<sup>193</sup> Un « scientifique » suédois a récemment déclaré – était-ce une blague ou la prophétie de temps apocalyptiques – que l'anthropophagie pourrait permettre de réduire l'impact des activités humaines sur les changements climatiques. Les dernières dignes de la dignité humaine sont-elles sur le point de céder et d'être emportées par la formidable crue de la folie progressiste?

<sup>194</sup> Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 118.

<sup>195</sup> Max Stirner fut également un chantre de l'égoïsme et raffolerait fort probablement du selfie! À moins qu'il ne se soit déjà réincarné en *premier ministre*!

énigme et la question de la faute, du châtement, n'en serait que plus dramatique. Comment châtier un meurtrier qui priverait d'immortalité un autre homme? Quelle prescription appliquerait-on? La simple notion de peine à perpétuité prendrait une allure grotesque et la peine de mort deviendrait intolérable – ce qu'elle est, de fait – pour quiconque commettrait l'irréparable. Que serait l'être immortel dans un monde fini? Une excroissance, une monstruosité de la nature? Appliquerait-il cette immortalité (immoralité?), comme Midas, à tout ce qui *vit*? En aurait-il les moyens financiers, spirituels, moraux? Sachant que l'homme ne croit pas à cette égalité de droit entre les hommes – si c'était le cas, il l'aurait adoptée depuis très longtemps –, pourrait-il promulguer cette immortalité autrement qu'en la proposant comme pur produit de consommation?



## Deuxième partie : La révolte, réalité ou fiction

### L'homogénéité de l'homme-masse comme phénomène de production

La révolte classique a-t-elle encore sa place dans l'histoire humaine contemporaine? Ou s'est-elle transformée au fil du temps en objet d'asservissement « massivement partagé », passant du *jamais pour soi-même* de la conscience soudaine décrite avec précision par Albert Camus au *toujours pour soi* de l'homme-masse de José Ortega Y Gasset?

La question que pose Ortega Y Gasset, en écrivant *La Révolte des masses*, déborde l'aspect anthropologique ou sociologique de l'homme mais englobe toute la crise de la culture. Sachant que le système capitaliste ne peut croître que par le biais toujours plus grand de la crise des valeurs, on peut supposer que l'écriture, génératrice de retournement, de renversement, de révolte, devra entrer de nouveau dans la clandestinité (elle y fut déjà à maintes reprises) pour que « le lecteur y retrouve son individualité, prévue, pour ainsi dire, par l'auteur ; il faut que, d'entre les lignes, sorte une main ectoplasmique qui nous palpe, souvent nous caresse ou bien nous lance, toujours poliment, de bons coups de poing. »<sup>196</sup>

Car notre temps souffre d'un mal bien banal. Tout y est homogène, y compris la révolte. On le constate alors que la dissidence même est créée par les pouvoirs dont les nihilismes réels ne sont plus à décrire tellement ils sont apparents pour faire croire que la liberté absolue des masses est un droit inaliénable. Mais ne serait libre que celui qui se « maintiendrait » au milieu de la contrainte? Que vaut une liberté si elle n'est pas éprouvée, mise en action, sans cesse rejouée, convoquant l'histoire pour s'y appuyer? Le mythe ancien de la joute chez les Grecs le démontre. Le processus seul de la joute – la force de l'arrachement au triomphe – garantit que l'histoire se réécrit sans cesse et que ce conte devra puiser dans ses différents mythes pour perpétuellement se décentrer. Mais voilà, selon Ortega Y Gasset, que le monde est devenu homogène à un point tel que « dans les pays voisins l'air est devenu aussi irrespirable que dans le nôtre. »<sup>197</sup>

Car le phénomène que décrit Ortega Y Gasset qui consiste à voir se développer dans un équilibre historique, dans le même mouvement culturel, l'homogénéisation et la diversification, créant selon lui, un paradoxe achevé propre à

---

<sup>196</sup> José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, Préface de José-Luis Goyena, Éditions Les belles lettres, Paris, 2010, page 49.

<sup>197</sup> *Id.*, page 50.

une société occidentale en constante évolution, en déséquilibre « contrôlé », semble s'être dissipé et transformé en antagonisme. Le désaccord devient épuré.

## **Le bras armé de l'homme-masse, l'opinion publique**

La société de droit que l'on « connaît » n'est pas celle que l'on a créée mais plutôt celle qui s'est formée spontanément – le droit de créer son propre système de droit, *ex nihilo*. Et il nous apparaîtra fondamental de décrire cette spontanéité évoquée, qui n'est pas absence de conscience historique, pour montrer que, à la remorque d'Ortega Y Gasset, « l'idée de la société comme réunion contractuelle, donc juridique, est la plus absurde tentative que l'on ait jamais faite de mettre la charrue avant les bœufs. »<sup>198</sup>

Entre violences individuelle ou collective, il nous faudra démontrer que, peu importe sa source, la violence est créée par la technique employée pour entretenir la destruction de la conscience historique propice à l'émergence de l'homme-masse. Jamais depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale n'a-t-on du composer de manière aussi formelle avec l'opinion publique, formidable organe de propagande. Personne n'ose s'exprimer hors de ses *sentiers battus*. Que l'on croit ou non à cette *fiction anhistorique*, à cette bizarrerie de la nature, il est indéniable aujourd'hui de constater, alors que tout horizon d'attente est balisé, cartographié, analysé voire surveillé, que rien ne se passe sans que l'opinion publique ne l'*avalise*.<sup>199</sup>

Le consensus<sup>200</sup> social, autre nom de l'opinion publique, fabriqué de toutes pièces, ne tolère aucune dissidence. Nous vivons dans une société accusatrice qui ne tolère l'autre qu'en le stigmatisant (en le matérialisant), seule manière de l'appréhender, de le réduire à soi-même. Il faut à tout prix le découvrir, le dévoiler, en *extraire* les éléments intimes qui sont soupçonnés voire condamnés sans procès : Nous n'avons rien à cacher! Qui est honnête montre tout! Il est aisé pour des gens qui ne possèdent aucune intériorité, aucune intimité (identité), aucune profondeur historique, aucun érotisme<sup>201</sup>, de se répandre sur la place publique, d'étaler comme un charlatan sa « marchandise » :

---

<sup>198</sup> *Id.*, page 53.

<sup>199</sup> Avaliser : Mettre son aval au bas d'une lettre de change, d'un effet de commerce. Références : *Dictionnaire de l'Académie française*, 9<sup>e</sup> édition ; la lettre de change qui présuppose toujours le négoce, la valeur déterminée et matérialiste devient garante de toute parole publique, de tout pouvoir public.

<sup>200</sup> Du consensus, on ne garde toujours que l'accord général en passant sous silence les désaccords. Sinon, il y aurait unanimité. Ainsi, on force les opposants à rentrer dans le rang – à abdiquer leur liberté d'être en désaccord avec le consensus – en les rassurant sur la suite du processus. Mais aucun engagement contractuel, lors de l'établissement du consensus, ne garantit le rappel de ce désaccord pourtant réel. On – ceux qui veulent à tout prix un accord – compte notamment sur l'absence de conscience historique des protagonistes du consensus pour oublier les désaccords que porte en lui le consensus et ne conserver que ce qui, ultimement, fera augmenter les résistances, accroîtra les clivages latents.

<sup>201</sup> *L'érotisme*, selon Roland Barthes, *s'exprime lorsque le vêtement bâille*. Lorsque ce qui « se » dissimule suggère, de manière oblique, plus qu'il ne dévoile.

La pudeur est l'une des notions-clés des Temps modernes, époque individualiste qui, aujourd'hui, imperceptiblement, s'éloigne de nous ; pudeur : réaction épidermique pour défendre sa vie privée ; pour exiger un rideau sur une fenêtre<sup>202</sup> ; pour insister afin qu'une lettre adressée à A ne soit pas lue par B. L'une des situations élémentaires du passage à l'âge adulte, l'un des premiers conflits avec les parents c'est la revendication d'un tiroir pour ses lettres et ses carnets, la revendication d'un tiroir à clé ; on entre dans l'âge adulte par *la révolte de la pudeur*. Une vieille utopie révolutionnaire, fasciste ou communiste : la vie sans secrets, où vie publique et vie privée ne font qu'un. Le rêve surréaliste cher à Breton : la maison de verre, maison sans rideaux où l'homme vit sous les yeux de tous. Ah, la beauté de la transparence ! La seule réalisation réussie de ce rêve : une société totalement contrôlée par la police.<sup>203</sup>

Ainsi, sous des airs faussement « démocratiques » et « internationalistes », on fait mine d'accueillir l'autre en lui laissant croire qu'il est libre d'exprimer ses désirs les plus profonds, ses pulsions les plus violemment refoulées. N'est-il pas de mise aujourd'hui de se « balader » sur *la place publique*<sup>204</sup> tout en demeurant dans *sa bulle*<sup>205</sup>, en se coupant de l'autre mais également en l'agressant par cette implosion de l'être dans son indigence culturelle et culturelle ?

Et que veut cette opinion qui ne tolère aucune parole plurielle ? L'illusion du pouvoir, tout simplement ; la *balance commerciale* du pouvoir. Car l'opinion ne peut

<sup>202</sup> Un Juif et sa femme viennent d'acheter un appartement au centre de Vienne. Le couple fait le tour du propriétaire et s'arrête un moment dans la salle de bain. La femme remarque alors que la fenêtre de la pièce en question donne directement sur celle de la salle de bain de l'appartement voisin. Dépitée, elle se tourne vers son mari en disant : – « Il faudra mettre un rideau à cette fenêtre. » Son mari, dubitatif, la regarde un moment et répond : – « Ne t'en fais pas. Quand notre voisin t'apercevra, ce sera lui qui en mettra un à la sienne ! »

<sup>203</sup> *Op. cit.*, Milan Kundera, *Les testaments trahis*, page 302.

<sup>204</sup> La place publique n'a désormais de public que le nom. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir cet espace se réduire comme peau de chagrin, être revendiqué par tout un chacun – tant les individus que les entreprises –, par une affirmation sans limite (n'est-il pas symptomatique et surtout étonnant de constater que, dans un espace fini, dans une psyché où Dieu a été désacralisé au profit d'un corps propre émancipé et « vengeur », les droits de l'homme ne souffrent d'aucune prescription ni contrainte ?) discrétionnaire voire violente ? Les *Very Important Person* (VIP) se multiplient à une vitesse folle et submergent littéralement, telle une gigantesque déferlante, l'espace public au point qu'on se demande s'il existe encore des gens ordinaires, des gens anonymes, des gens qui ne sont pas assoiffés de sensationnalisme ou de renommée tout aussi fulgurante qu'instantanée et éphémère.

<sup>205</sup> Phénomène purement *moderne*, la bulle individuelle fait également l'objet de spéculation alors que l'autre, toujours trop autre – donc toujours trop « lui-même » –, expose celui qui se « croit » à l'abri dans *sa bulle* à une violence de sa propre altérité qu'il nie et torture. La bulle est le mode de penser de l'homme-masse. Dès qu'en son esprit « germe » une idée, elle s'aperçoit, se reconnaît, se décuple et devient vérité universelle dans le monde de l'homme-masse. L'autre qui n'existe pas et que crée l'homme-masse pour légitimer le caractère universel de son monde devient donc une réalité effective qui devra être conforme aux dogmes de l'idée de départ. La bulle spéculative fait également son œuvre dans la psyché de l'homme-masse. Dogmatique et autoréférentielle, elle est également « autiste » et n'accepte aucune alternative. C'est la catatonie néolibérale la plus achevée.

qu'être cela : une balance, ballotée par l'illusion de l'événementiel, par les flots d'informations qui déferlent sur elle et la submergent, la forçant à battre l'eau des mains avec rage, avec désespoir même, d'où son incroyable émotivité pour ne pas être noyée par l'histoire qu'elle nie. La balance se noie virtuellement, *spéculativement*. Peut-on convoquer Ortega Y Gasset pour décrire cette opinion publique : « Là où il existe une opinion publique, comment pourrait-il ne pas y avoir un pouvoir public, puisque celui-ci n'est pas autre chose que la violence collective, déclenchée par l'opinion? »<sup>206</sup>

Tout un chacun souhaite ne jamais être victime de lynchage de la part de l'opinion publique. Celui qui se retrouve dans la mire des médias alternatifs ou de masse, purs *justiciers sociaux*<sup>207</sup> de l'opinion publique, sait très bien que sa quiétude intime – l'âme qu'il ne connaît pas nécessairement mais qu'*impérativement* il devra dévoiler, avouer – sera exposée sur la place publique pour que s'en repaisse la nature humaine. Jadis existaient les exécutions publiques où saltimbanques et curieux s'attroupaient dans un potlatch collectif, cathartique déchaînement humain. Aujourd'hui, seul le rythme a changé. On n'expose le supplicé que pour nier l'effet purgatif de l'exécution qui d'ailleurs n'est plus que virtuelle. On laisse intact le condamné, l'opinion publique s'en chargera. Et cette opinion, qui est le mieux constitué pour s'en saisir, en usurper le pouvoir? L'homme-masse :

Partout l'homme-masse a surgi – l'homme-masse dont ce livre s'occupe –, un type d'homme hâtivement bâti, monté sur quelques abstractions et qui pour cela se retrouve identique d'un bout à l'autre de l'Europe. [...] Cet homme-masse, c'est l'homme vidé de sa propre histoire, sans entrailles de passé, et qui, par cela même, est docile à toutes les disciplines dites internationales. Plutôt qu'un homme, c'est une carapace d'homme. [...] Il est donc toujours en disponibilité pour feindre qu'il est ceci ou cela. Il n'a que des appétits ; il ne se suppose que des droits ; il ne se croit aucune obligation. C'est l'homme sans la noblesse qui oblige – *sine nobilitate* –, le snob.<sup>208</sup>

<sup>206</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, pages 54-55.

<sup>207</sup> Le phénomène des « SJW » (Social justice warrior ou guerrier de la justice sociale) illustre bien la tendance actuelle qui consiste à nier le passé voire à tenter de le réécrire afin d'en effacer les éléments désagréables. Les *justiciers contemporains* deviennent ainsi sourds et aveugles envers toute opposition. La violence et l'agression font la plupart du temps partie de leur stratégie et invalident le sens même de leurs actions. Le progrès dont ils se réclament sans cesse – sans jamais être en mesure de le « quantifier » réellement – ne concerne jamais ceux qui s'opposent à l'idéologie dominante. Le clivage est achevé alors qu'Internet devient le nouveau champ de bataille de la réalité virtuelle. Dans le monde réel, il en va tout autrement et les tenants d'une manipulation constante de l'opinion par des moyens virtuels doivent s'attendre à voir réapparaître, dans leur *rétroviseur*, l'histoire qui réduit sans cesse l'écart entre le principe de plaisir et le principe de réalité.

<sup>208</sup> *Id.*, pages 57-58.

Tout en Europe, mais également ailleurs grâce à la mondialisation, se décline d'une manière homogène : aucune référence historique<sup>209</sup>, aucune identité réelle forte – identité basée sur une temporalité longue qui saurait se commander à elle-même –, aucun système économique où le « vieux libéralisme » n'opère, tel qu'il devrait se décliner pour permettre la liberté de créer alors que le carcan qui nous est toujours imposé infantilise l'homme-masse et le maintient dans une dépendance vis-à-vis de son maître, ne prônerait plus que la liberté normative :

Avec une étrange facilité, tout le monde s'est mis d'accord pour combattre et accabler le vieux libéralisme. La chose est

---

<sup>209</sup> Sur les billets de banque de l'Euro, aucune figure nationale n'a été choisie. En écoutant l'économiste français Philippe Simonnot comparer l'Euro à une fausse monnaie, on s'aperçoit que cette *abstraction* est une construction prévue pour anéantir l'histoire. L'abandon progressif de l'étalon-or comme référence internationale des devises à taux de change fixes, débuté en mil neuf cent soixante-treize et achevé trois ans plus tard, a engendré la dissolution de l'indépendance économique nationale qui est une composante essentielle de la pensée des intellectuels d'un territoire. La nouvelle monnaie créée *ex nihilo* et abondamment mise en circulation a joué un rôle psychologique prépondérant en accentuant la massification de l'économie. Il en va de même dans le domaine de l'architecture contemporaine où des actions similaires – effacement des méthodes historiques architecturales à l'aide de nouveaux matériaux plus « malléables » – ont engendré des effets comparables de désacralisation permanente de la représentation. Le *Big Duck*, édifice purement carnavalesque qui élève le détail au rang de concept central tout en reléguant l'ensemble de l'espace classique dans une position subalterne, illustre la preuve par l'absurde que l'ornement – la forme – a usurpé la place du tout – du sens. Le détail architectural devient donc la chose architecturale centrale détruisant ainsi l'équilibre historique patiemment élaboré entre l'ensemble et l'ornement. On retrouve la même architecture « industrielle » dans les nouveaux appartements en blocs, modulaires et sans aucunes aspérités, aux lignes épurées – épuration de l'ethnicité – ne rappelant aucune différence ni altérité. L'homogénéité y règne, comme dans ce nouveau concept qui emprunte au recyclage et à l'idéologie environnementale ses modes opératoires. Ainsi, on réutilise de vieux conteneurs désaffectés pour en faire les tout derniers appartements du *nec plus ultra*. Mais il y a pire encore ! On imite dorénavant ce concept « architectural » en proposant le même genre d'« appartement » rappelant le transit dans lequel l'homme-masse déraciné de lui-même doit toujours négocier avec son moi construit et submergé de réussite, notamment par l'entremise du courtage, profession également essentielle pour la pensée critique qui n'advient qu'à travers la médiation de l'expert ; de plus, il doit sans cesse se mettre en disponibilité, être *en mouvement*, devenir malléable en permanence (expression oxymorique achevée), plastique, quitte à vivre dans un conteneur pour mieux se convaincre qu'il participe à ce flux mondial qui déstructure les sociétés sédentaires et organisées. Il adopte un nomadisme factice y compris envers son propre sens critique qu'il rend global, un pseudo-universalisme de gueux surinformés affublés d'un grotesque intellectualisme de quatrième de couverture. Ce relativisme novateur se pare des oripeaux d'un *totalitarisme soft* pour déclarer, à l'aide d'un vocabulaire fantaisiste mais non moins inquiétant pour la pensée, sans tolérer aucune voie dissidente, en conformité avec le normatif, qu'il n'y aura jamais plus de retour en arrière. Plusieurs intellectuels aguerris tombent également dans ce piège grossier en tentant de sauver les meubles de la culture menacée de disparition. Que la technique détruise le vivant, le brevet, le privé, s'en dessaisisse pour mieux avaliser son nihilisme réel n'est pas ici le sujet de cet essai. Certes, on peut s'émouvoir devant les incessants coups de bélier assés à une culture de plus en plus segmentée, balisée, *taylorisée*. Mais la culture et son bras armé, l'art, ne doivent-ils pas justement ressaisir ce nihilisme à *bras-le-corps* et lui insuffler les conditions de possibilité de son propre renversement, de sa propre révolte ? Le braquage systématique d'une majorité d'intellectuels joue le jeu du mouvement systématique de déconstruction de la pensée et quiconque tente de renverser la frénésie inéluctable de cette nomadisation de l'esprit critique ne peut être sensible à l'idée que c'est vers les procédés industriels de fabrication – l'individu comme objet virtuel connecté que l'on pourra débrancher selon le besoin du moment – du nihilisme réel que l'on doit tourner son regard. Ne plus jouer le jeu du mondialisme, lui tourner le dos, s'offrir en sacrifice ; et faire volte-face lorsqu'il osera nous taper sur l'épaule pour obtenir une opinion, la guerre n'étant pas une option virtuelle quant il s'agit de se débarrasser d'une idéologie.

suspecte! Car d'habitude les gens ne tombent d'accord que sur ce qui est un peu vil ou un peu sot.<sup>210</sup>

Arrêtons-nous un moment pour examiner cette dernière constatation. Ortega Y Gasset évoque l'étrange consensus qui accabla le vieux libéralisme. Mais était-ce vraiment le cas? En mille neuf cent trente-quatre, aux États-Unis, la *Loi sur les réserves d'or* (Gold Reserve Act) est votée et punit d'une amende ou d'emprisonnement quiconque possède de l'or. Tout a alors été mis en œuvre pour rendre *identiques* mais *indifférents* tous les citoyens américains. Comment autant d'américains ont-ils pu se mettre d'accord sur une chose aussi fondamentale mais aussi chargée d'identité, aussi porteuse de symbolisme que la monnaie?

En rendant leur or, les citoyens américains n'ont-ils pas contribué à la création de l'homme-masse? Le vieux libéralisme qui malgré ses limites ne faisait pas abstraction de l'histoire venait à cette occasion d'être relégué au rang d'archaïsme et le crédit, le pouvoir virtuel de croire, pouvait dès lors remplacer la pensée réelle. On se surprend aujourd'hui de constater l'émergence du virtuel dans nos existences. Mais cette affabulation de la réalité prenait déjà sa source dans cette création de valeur *ex nihilo*, trait caractéristique du système néolibéral. Le « credo » que l'on avait *crû* agonisant avec la mort des croyances messianiques allait resurgir comme un retour du refoulé dans des concepts pourtant abondamment éprouvés au XIX<sup>e</sup> siècle. On pourrait retracer les événements qui ont rendu nomade – au sens de vagabondage – la pensée. Tel ne sera pas le propos de cet essai. Plutôt, nous tentons de montrer que malgré l'injonction qui semble rendre forclos la culture, l'histoire ne se termine pas avec la mort du narrateur. Le sujet, même célèbre par procuration, traversé par la pensée qu'il doit *manager* son existence, quasiment étranger à lui-même par le biais d'un consultant<sup>211</sup> qu'il paie sans en connaître les réels services, est vidé de sa

<sup>210</sup> *Id.*, page 58.

<sup>211</sup> Un humble berger qui ne dérangeait personne était tranquillement assis dans le pré où paissaient ses moutons. Soudainement, il vit apparaître une luxueuse voiture noire qui empruntait la côte menant à son domaine. Un jeune gringalet vêtu d'un complet trois pièces de couleur grise, affublé de souliers vernis agencés à son accoutrement, une malette à la main gauche et un téléphone *intelligent* dans l'autre, descendit de l'automobile qui venait de s'immobiliser dans un silence assourdissant et s'approcha du berger. Il souleva poliment sa casquette qu'il portait de travers sur la tête et s'adressa à notre berger en ces termes. – « Cher Monsieur, j'ai une proposition *in-cro-ya-ble* à vous faire, spécialement faite pour vous et que vous ne pourrez pas refuser! » Notre compère, peu social et plutôt taciturne, se contenta de le saluer d'une façon nonchalante et sans relever la tête. – « Si je puis deviner le nombre exact de moutons de votre cheptel, reprit le juvénile énergumène, me donnerez-vous une de vos bêtes en échange? » Levant les yeux vers son interlocuteur, notre berger acquiesça par un vulgaire grognement en guise d'assentiment. L'individu ouvrit alors sa malette, en extirpa un ordinateur sur lequel il pianota pendant plusieurs minutes pendant que notre bon pasteur surveillait distraitement du coin de l'œil ses moutons tout en fumant calmement sa pipe. Après un long moment, l'étranger referma sa malette. – « Voilà! s'écria-t-il triomphant. Votre troupeau compte cent quatorze moutons. » Étonné, le berger se leva et toisa l'arrogant éphèbe du regard. – « Bravo! dit-il. Le compte y est. Vous pouvez choisir un de mes moutons. » Le gaillard tout ravi de son succès choisit alors une bête parmi le troupeau du berger et la déposa dans le coffre de sa voiture électrique. Au moment où il s'apprêtait à repartir, le berger, soudainement remis de sa mésaventure, le héla prestement. – « Attendez! J'ai une proposition à vous faire. » De curiosité, le fameux bonhomme se retourna pour entendre

substance sédentaire et accepte sans broncher sa *nouvelle condition humaine*. Il fait partie de cette grande famille « globale » dont le père autoritaire ne saurait tolérer aucune dissidence. C'est la redécouverte de la horde primitive décrite par Freud.

Ainsi, le pouvoir de la masse est phénoménal – pourtant purement virtuel – et écrase toute opposition soit en la marginalisant – tactique classique –, soit en la récupérant. Tout se passe pour que le libéralisme classique devienne de plus en plus suspect car on le soupçonne de porter en lui les relents de l'histoire. On en passe alors par tous les phénomènes imaginables pour que s'accroisse une violence intellectuelle propre à une censure hystérique et que se restreignent les libertés de penser qui font de plus en plus l'objet d'une charge publicitaire sans précédent. La liberté peut être *servie* à toutes les sauces en autant qu'elle le soit en respectant scrupuleusement la recette prescrite. On peut se libérer de tout mais en suivant le mode d'emploi sans déroger de la prescription. On est ainsi libre d'émettre une opinion tout en respectant la *netiquette*<sup>212</sup>, en adoptant un ton « non agressif », jamais polémiste et axé sur l'accusation ou la délation de commentaires haineux la plupart du temps bien loin du sujet évoqué, comme si l'opinion devait être spontanée, chargée d'émotivité, toujours outrée, bref, répondant à l'urgence par la réactivité immédiate. La distance n'existe plus parce que ce qui se présente dans les médias se consomme et se superpose comme s'empileraient les aliments prédigérés dans un estomac indifférent à ce qu'il avale. Cette indifférence consitue d'ailleurs une des caractéristiques de l'homme-masse ; traits de personnalité que sont l'impulsivité, l'intolérance et l'amnésie intellectuelle.

---

ladite offre en question. – « Si je devine votre profession, demanda la berger, allez-vous me rendre ma bête? » Intrigué, le jeune homme consulta son téléphone intelligent, envoya et reçut de nombreux messages-textes pour finalement opiner de la tête de manière affirmative. – « C'est simple, ajouta le vieux pasteur, vous êtes un consultant. » Ébahi par cette réponse exacte venant d'un pauvre gueux ignorant et rustre qui ne possédait aucun moyen technique pour l'assister dans ses recherches, l'homme au complet trois pièces de couleur grise et aux souliers vernis hochà de nouveau la tête en guise d'acquiescement. – « Comment avez-vous deviné? interrogea sans comprendre le consultant. » – « C'est assez simple, ajouta alors le berger. Vous débarquez chez les gens avec vos gros sabots et votre expertise *in-cro-ya-ble* sans que personne n'ait fait pas appel à vos services, vous proposez une solution à un problème qui n'existe pas, et vous coûtez une fortune en honoraires de toutes sortes. Maintenant, rendez-moi mon chien! » Épilogue : Le consultant, ayant oublié de recharger sa Tesla qui ne *carbure* pas, rappelons-le, à l'« énergie libre », dut faire appel à la génératrice du berger pour ce faire. Nul n'est besoin d'ajouter que la réalité virtuelle ne peut exister sans la concrétude, comme la technique ne peut *vivre* sans la science.

<sup>212</sup> Ce vulgaire néologisme qui ne dévoile jamais son mode opératoire se défend bien de tirer son origine de la censure. Pourtant, de la *netiquette*, on pourrait bien extraire les mécanismes – la longueur prescrite des commentaires, leur rejet arbitraire sans explications ni possibilité de reprise, l'obligation (bafouée même par les censeurs) de la signature des commentaires, l'absence totale de réponses et de débats entre l'auteur d'un article (si on peut appeler article cette répétition systématique des mêmes procédés rhétoriques) et les commentateurs, l'impossibilité de *poursuivre* le « débat » au-delà de la journée courante voire de l'heure courante, etc. – de la normalisation idéologique qui consiste à *banaliser* – au sens où l'entendait Hannah Arendt – l'opinion même si on sacralise celle-ci par l'entremise de sondages ou d'enquêtes, processus douteux dont les objectifs ne sont jamais clairement définis ou simplement énoncés. Tout ce qui concourt à baliser, à segmenter l'opinion publique, qui sert de mode opératoire à l'homme-masse, porte le sceau de la carnavalisation et seuls les organes autorisés par le pouvoir peuvent s'adresser au prince. L'humour même n'est plus une parole dissonante.



C'est ainsi que Ortega Y Gasset convoquera John Stuart Mills pour évoquer la préoccupation de celui-ci – de même que sa propre inquiétude – face à une homogénéité de mauvais aloi qui illustre la nouvelle stupidité des hommes. Mais devons-nous être surpris de cette charge contre l'Empire du présent qui avilit les hommes? Ortega Y Gasset prend pour exemple l'utilisation du latin vulgaire – à l'époque de l'Empire romain – pour exposer « l'incroyable simplification de son organisme grammatical comparé à celui du latin classique. [...] Le second trait qui nous atterre dans le latin vulgaire, c'est justement son homogénéité. [...] Et c'est ainsi que le latin vulgaire conservé dans nos archives témoigne, en une pétrification effrayante, que jadis l'histoire agonisa sous l'empire homogène de la vulgarité parce que la féconde "variété des situations" avait cessé d'être. »<sup>213</sup>

Donc, cette homogénéisation, cette normalisation voire cet aplatissement des différences ne laissant place qu'aux *droits individuels* qui ne rencontrent aucun frein dès lors qu'ils explosent littéralement par le biais de l'opinion publique, ressemblent étrangement aux mouvements économiques de séparation du travail que furent le fordisme, le taylorisme et dans une certaine mesure, le toyotisme. Séparer les hommes, c'est d'abord fractionner – ou fragmenter – leurs connaissances. Et l'on commence généralement par faire en eux se déclencher une culpabilité vis-à-vis l'histoire qui rassemble. Le XX<sup>e</sup> siècle fut le siècle par excellence en ce qui concerne la violence d'état et la nouvelle génération – celle née au XXI<sup>e</sup> siècle – ne peut ni ne veut se reconnaître quelque responsabilité – ou quelque héritage – que ce soit quant à ces faits historiques.

---

<sup>213</sup> *Id.*, pages 68-69.

## Le phénomène schizophrénique d'une société, l'oxymore

Le néolibéralisme excelle dans l'*art* de l'oxymore. L'amalgame, le raccourci tendancieux, surtout lorsque pratiqués « en bande organisée », le sentiment d'urgence sans cesse créé pour prohiber la réflexion voire la respiration chez l'homme contemporain sont tous des mécanismes caractéristiques de l'opinion publique. Tout doit donc se transporter sur la place publique – y compris la réflexion intellectuelle qui se transforme couramment en spectacle la vidant de toute κριτική – et les protagonistes doivent prendre position et ne peuvent laisser en suspend une question car l'opinion attend une réponse qui ne laissera place à aucune équivoque. C'est le « plus jamais cela » déjà évoqué précédemment ou le *désormais* sans aucune absorption de l'événement déclencheur que l'on devra violemment refouler – *il faut tourner la page, reconstruire en mémoire de ceux qui ont subi l'événement* mais sans jamais plus les nommer, il faut célébrer, commémorer – pour se convaincre que l'événement n'a finalement peut-être pas eu lieu.

Est-il possible de penser que le mondialisme actuel soit l'inévitable conséquence de la création de l'homme-masse? Doit-on en passer par cette régression ad nauseum pour mieux massifier – réformer – l'homme? Toute cette mascarade, toute cette « mise en scène » échafaudées sur des innovations – le nouveau comme mode a remplacé la recherche fondamentale et « utile » à l'humanité<sup>214</sup> – qui divertissent l'homme-masse et l'éloignent de sa propre finitude, tout exilé qu'il est de sa propre histoire personnelle, sont-elles orientées, déterministes, non darwiniennes?

Que fait-on de la probabilité intrinsèque qui *détermine* l'homme? Ce point aveugle que l'on qualifie violemment de réactionnaire est-il la conséquence de cet accès de plus en plus généralisé aux produits de la technique? L'homme-masse, né dans un monde délesté de souffrances physiques et intellectuelles, n'est pas en mesure de nommer voire de définir ces souffrances autrement que par le biais d'une information virtuelle qu'il interprète selon son humeur du moment. Il confond monde virtuel et fiction ; alors que le virtuel se débarrasse de l'origine pour mieux manipuler

---

<sup>214</sup> Jadis, les savants pétris d'universalisme mais également d'un profond humanisme savaient distinguer entre le bien et le mal et appelaient *crétin* celui qui tentait une recherche *fondamentale* sans connaître les dangers inhérents à l'expérimentation. Aujourd'hui, tout se passe comme si la recherche financée – entendre ici manipulée – par le secteur privé devait « produire » des découvertes commercialisables. On ne cherche plus pour découvrir mais pour rentabiliser. Tout chercheur n'est évidemment pas à la solde du néolibéralisme. Mais il œuvre dans ces eaux-là, souvent infestées de requins ; et il doit consacrer une partie de son énergie à se faire un nom dans le flot ininterrompu de publications remplacées par d'autres qui seront à leur tour supplantées. Rien dans la science actuelle n'intéresse plus quant aux valeurs fondamentale et philosophique d'une « découverte ». Même la découverte du *boson de Higgs* fait partie des discussions de cuisine entre néophytes intéressés. Tout est à la portée de l'homme-masse pourvu qu'on lui mâche le morceau pour le rendre digeste. C'est ainsi que ce qui se découvre ne surprend plus, ne fascine plus, n'active plus l'imaginaire. On attend la suite tout en se gavant d'un passé que l'on nie avec indifférence.

le sujet, la fiction active en lui le mythe toujours refondateur de l'homme qui, comme l'évoque Ortega Y Gasset, n'est jamais un premier homme.

Mais l'Amérique a réussi là où toutes les autres civilisations ont échoué. Elle a recréé le premier homme, mais l'a fait *ex nihilo* en omettant de créer dans le même mouvement le concept d'histoire qui l'accompagne ; de l'*homo faber*, nous sommes passés à l'*homme fabriqué*. Le rêve américain<sup>215</sup> s'est transformé en cauchemar qui s'est propagé à l'ensemble de la planète et dans lequel bon nombre d'êtres humains sont détruits par les mécanismes de ce rêve. José Ortega Y Gasset campe l'Amérique dans une répétition de mythes fondateurs proches du primitivisme :

L'Amérique, loin d'être l'avenir, était en réalité un passé lointain, puisqu'elle était une façon de primitivisme. Et – à l'encontre de l'opinion courante – cela était et restera vrai beaucoup plus de l'Amérique du Nord que de l'Amérique du Sud, l'Amérique hispanique.<sup>216</sup>

Cette affirmation pour le moins étonnante, qui se permettait de critiquer une force nouvelle que le consensus international considérait alors comme « montante », fut certes le grand mérite de José Ortega Y Gasset, un sacrifice de tous les instants :

Pour cela j'ai dû me plier à un dur ascétisme : m'abstenir d'exprimer mes convictions<sup>217</sup> sur tous les sujets que je touche au passage. Plus encore : je me suis souvent vu contraint de présenter les choses sous une forme qui, si elle était favorable pour éclaircir le thème exclusif de cet essai, ne me permettait moins qu'aucune autre de laisser entendre mes opinions sur ces choses.<sup>218</sup>

José Ortega Y Gasset en passe par le mythe de la décroissance – mot tabou<sup>219</sup> s'il en est un dans cette fuite en avant sans précédent – associé au concept de décadence pour montrer que l'on « se pense » à toute époque mieux ou pire qu'à tout autre moment de l'histoire. Il n'est pas possible de se penser ailleurs dans une *neutralité intellectuelle* – qui est toujours une position dominante –, position inconfortable mais féconde dans laquelle il est indéniable qu'il faille toujours se tenir *aux aguets*, ne jamais privilégier l'auberge au détriment du chemin, l'une faisant partie de l'autre.

<sup>215</sup> Nous « analyserons » ce rêve dans la troisième partie de cet essai.

<sup>216</sup> *Id.*, page 80.

<sup>217</sup> Convictions qu'éprouve chaque homme-masse sur n'importe quel sujet sans en connaître le sens historique ou encore, ce qui est plus dangereux, sans aucune retenue ni maîtrise. L'opinion est une violence que s'inflige l'homme-masse, une torture qu'il s'impose pour éviter de lire l'effroyable récit de l'histoire, récit dans lequel il n'est jamais évoqué voire imaginé.

<sup>218</sup> *Id.*, page 80.

<sup>219</sup> À l'heure où l'on essaie de s'émanciper de la réalité pour se réfugier dans le virtuel, il est tout de même intéressant de constater que le normatif crée également de l'interdit. Ainsi, le tabou classique résiste, se glisse subtilement dans le langage et infiltre ceux-là même qui tentent de s'en affranchir.

Nous pourrions convoquer ce nouvel indicateur<sup>220</sup> qu'est le *bonheur national brut*, indice caractéristique d'une spéculation marchande quand la réflexion intellectuelle devient la valeur prohibée. On ne peut la convoquer, cette réflexion intellectuelle, que par l'entremise du courtier, de l'*entremetteur*. Il n'est plus question de s'approcher de soi-même si ce n'est à travers le biais – le prisme – normatif qui régule et mesure les échanges quels qu'ils soient.

Edward Rolf Tufte, statisticien américain, a montré que l'idéologie domine la représentation et qu'elle disqualifie, en la manipulant, la donnée – le réel – à des fins individuelles. Au cours de l'histoire, l'architecture recherchait le mouvement dans la forme – pensons à Borromini qui a insufflé, dans son architecture, une tension dramatique empreinte d'histoire :

Ses œuvres (S. Carlo delle Quattro Fontane, S. Ivo della Sapienza) sont conçues comme des structures où murs et voûtes façonnent de complexes combinaisons d'espaces souvent fragmentaires et communiquant entre eux ; ses plans sont fréquemment dessinés à partir de formes symboliques. [...] Aussi fantaisistes qu'elles puissent paraître, ses lignes étaient en fait élaborées à partir de constructions géométriques rigoureusement maîtrisées faisant le plus souvent appel à des cercles et à des triangles équilatéraux. C'est cette sévère discipline qui confère aux édifices de Borromini une tension dramatique souvent absente des œuvres de ses grands contemporains.<sup>221</sup>

À « notre » époque, on constate un refoulement violent de ce mouvement, de cette tension dramatique, pour ne conserver que son résultat. L'indicateur ne sert plus que les fins de la modélisation, de son agrégation, de sa manipulation en évacuant l'essence même de son existence. On conçoit des applications « web » – vulgairement appelées<sup>222</sup> des *applis* – de plus en plus performantes, de plus en plus débilantes. La miniaturisation et l'avènement des nanotechnologies accélèrent ce processus de déculturation de l'invention. L'indicateur se transforme donc en mécanisme de

<sup>220</sup> L'indicateur remplace la réflexion intellectuelle en cela qu'il « mesure » le degré toujours arbitraire d'un phénomène. À l'ère de l'agrégation tout azimut, on ne peut se surprendre des dangereux amalgames sur lesquels s'appuient les décideurs pour décréter les lois. La valeur prescriptive de la loi remplace alors l'effort intellectuel nécessaire à l'application de cette loi ou à la maîtrise de soi conforme à l'esprit d'une règle que l'on ne promulguerait que pour guider les consciences. Il s'en suit un abandon systématique de sa propre souveraineté au profit d'une souveraineté factice – et virtuelle.

<sup>221</sup> Anthony Blunt, *Guide de la Rome baroque*, Traduit de l'anglais par Serge Seraudie, Iconographie et itinéraires par Stefano Borsi, Les éditions Hazan, Coll. « Les guides visuels », 1992, page 16.

<sup>222</sup> L'abréviation représente également un symbole de la dissolution des cadres normatifs à partir desquels se tient généralement le débat. On constate aujourd'hui que les phrases des protagonistes (journalistes, blogueurs, *influenceurs*, youtubers, etc.) sont de plus en plus incohérentes, hachurées ou tronquées voire laconiques, comme si elles subissaient l'assaut du virtuel ou de l'immédiateté de la psyché. L'espace et le temps impartis à l'expression se réduisant comme peau de chagrin, il n'est plus étonnant de constater que les individus cherchent à maximiser le sens dans un seul instant.

surveillance qui a pour fonction – celle-ci se subordonnant maintenant le fonctionnaire – de cataloguer (pensons au séquençage du génome humain) tout ce qui « existe » et qui peut faire l'objet d'un brevet. Au nom de la science et de l'humanité, on évalue monétairement tout et n'importe quoi parce qu'on ne peut se mesurer à l'œuvre de Dieu qui, Lui, a créé le monde sans l'aide de la technique ; et gratuitement!

L'ornement devient la norme et la pureté de la ligne droite fait l'objet d'un soupçon de plus en plus sérieux. Toute la géométrie se retrouve donc au service du *Capital* pour qui tout est valeur actuarielle. Nous vivons à l'ère des gérants d'estrade et des gestionnaires de risques – risques allègrement refilés à autrui – qui s'affairent pour occulter leur inculture ou pour masquer leur rapine.

Mais dira-t-on, le bonheur est-il quantifiable? C'est qu'en insistant sur l'immédiateté des échanges – les THF (transactions à haute fréquence) comme transformation de la relation d'échange en pure<sup>223</sup> valeur mathématique, par exemple, le volume des échanges étant l'*indice* à surveiller pour déterminer sa *présence au monde* dans l'éternelle injonction du néolibéralisme –, la postmodernité déclare sa suprématie sur la relation comme « *expression* de deux altérités historiques » pour les réduire toutes deux à une norme qui ne tolère aucune incartade ; la norme devient ainsi la réalité et efface tout le reste. Rien de cette finesse qualitative propre à la culture de la relation entre deux altérités ne résiste à la norme, et l'obsolescence programmée de ces deux singularités ressemble à une condamnation sans équivoque.

Cette déclaration s'apparente à l'exacerbation infantile de l'information sans imagination<sup>224</sup>. L'émotion créée par la victoire de l'information sur la connaissance est *la* valeur indéfectible à laquelle personne ne doit se soustraire. L'instantanéité des échanges totalement vides d'existence décrète la domination de l'information – ce à quoi l'on peut attribuer une valeur, n'importe laquelle – sur la connaissance et la réflexion qui l'accompagne. Mais que vaudrait une connaissance qui, sans interruption, ne raviverait plus nos incommensurables désirs, ne remplirait plus de doux apaisements nos besoins fondamentaux, ne nous éblouirait plus constamment de son ravissement pour appréhender dans son pur silence la face cachée de la beauté du monde, n'orchestrerait plus de ferveur nos doutes les plus abyssaux? Quelle serait cette « connaissance » qui, étrangère de nous-mêmes, ne serait plus tournée – comme le tournesol face au soleil – vers l'être qu'elle est censée *animer*?

Nous n'énonçons ici, quant à cette connaissance qui se noie sous l'actuel et monstrueux déferlement d'information, rien de nouveau dans le paysage intellectuel

---

<sup>223</sup> La pureté comme représentation de la monstruosité. Est pur ce qui est unique, indépassable, inimitable ; ce qui émerge du néant... et qui y retourne sans jamais avoir créé – engendré – autre chose que lui-même.

<sup>224</sup> De nos jours, les échanges se transforment instantanément en joutes informationnelles où les protagonistes rivalisent de vitesse et d'habileté pour extraire l'information d'Internet qui leur permettra de briller sur la scène d'une *culture de quatrième de couverture*.

contemporain. Cette maximisation du moment présent était déjà décrite par Ortega Y Gasset, étrange réminiscence de *l'homme d'aujourd'hui* de Nietzsche à qui on poserait la question de l'existence :

C'est que l'homme actuel sent que sa vie est plus intense que toutes les vies antérieures, ou, vice versa, que le passé s'est rétréci par rapport à l'humanité actuelle. Cette intuition de notre vie présente anéantit de sa clarté élémentaire toute prétendue démonstration de décadence qui ne se serait pas entourée de subtiles précautions. [...] C'est pourquoi, pour la première fois, nous nous trouvons à une époque qui fait table rase de tout classicisme, qui ne trouve de règle acceptable ou de modèle en aucun passé, et qui, survenant après tant de siècles, semble cependant un recommencement, une aurore, une initiation, une enfance.<sup>225</sup>

---

<sup>225</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, pages 106-107.

## Le virus de l'humanité

Un autre phénomène que l'on pourrait décrire et qui fait écho à la *révolte des masses* est l'universalisme du *star-system*. Le *people* a balayé toute hiérarchie, en apparence évidemment, et a décrété que « la vie de l'homme de type moyen contient celle de toute la planète. Chaque individu *vit* habituellement le monde dans sa totalité. »<sup>226</sup>

L'accroissement phénoménal de la population humaine – avec comme point culminant un soi-disant plafonnement en deux mille cinquante – devient de plus en plus évident, même pour l'homme « moyen ». On ne peut radicalement plus parler, au sens philosophique du terme, d'éloignement. Tout est tellement rapproché, à l'échelle nanométrique, dans tous les domaines et dans tous les champs d'information – quant à la connaissance, c'est une autre « histoire » –, qu'il est impensable (et même suspect de le tenter) de suggérer quelque écart, quelque alternative *autre*, altérité étrangère qui tenterait de réintégrer le sens historique, pur rejeton dans l'équation contemporaine.

Mais cette *peopolisation*<sup>227</sup> s'essouffle et fait place à un phénomène encore embryonnaire qui s'est-il s'accroît à mesure que s'amenuiseront les ressources de la planète. Ce phénomène en apparence anodin illustre la conséquence des flux tendus qui commencent à entraîner des ruptures organisationnelles. On se rend bien compte aujourd'hui que tous les habitants de la planète ne pourront jamais atteindre ce niveau de confort que l'on a promulgué depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons atteint les limites « endogènes » du système – peu importe qu'il soit néolibéral ou socialiste – que décrivait Ortega Y Gasset :

Le nombre de possibilités qui s'offrent à l'acheteur est devenu pratiquement illimité. Le désir peut difficilement imaginer une chose qui n'existe point sur le marché, et vice versa. [...] L'industrie a réduit les prix de presque tous les objets. [...] L'action d'acheter, en tant qu'« activité vitale », s'achève au moment où l'on se décide pour un objet.<sup>228</sup>

On tente alors de faire croire aux gens que l'accès au bonheur ne passe plus par l'acquisition de biens de consommation mais par la projection de leur « moi propre » dans la vie de leurs idoles, d'où l'émergence de la monnaie virtuelle.

---

<sup>226</sup> *Id.*, page 109.

<sup>227</sup> L'acception et l'orthographe de ce mot posent problème et démontrent l'inconfort ressenti quant à la fixation de son sens légitime. Nous ne nous attarderons pas sur ce malaise.

<sup>228</sup> *Id.*, page 111.

Dans un monde fini<sup>229</sup>, on a normalisé la pensée – la poésie seule semble avoir échappé à ce diktat – pour la restreindre au champ fonctionnel du présent. Tout se passe comme si on devait construire en toute urgence de nouveaux fondements idéologiques pour liquider le fonds de commerce classique de la tradition. Certes, on se réclame toujours des mythes fondateurs pour donner le change. Mais on les exhorte à cimenter de nouvelles réalités que l'on a nous-mêmes créées en les faisant passer pour progressistes. On fait *comme si* on ne pouvait plus tolérer vivre autrement. Les groupes et les associations – autant d'organismes qui ont tiré profit de la déréglementation des échanges se transformant en autant de lobbys discrétionnaires et *affairistes* – revendiquent au nom de leurs « membres » des droits inaliénables qui entrent en compétition directe avec les droits d'autres groupes tout aussi *légitimes*. Ce bruit ambiant, ce brouhaha ronronnant sont non seulement voulus mais encouragés. Ils annihilent tout le silence bruissant de la réflexion critique. On ne se donne même plus la peine de séparer les énoncés. Tout se retrouve sur un même plan et l'antagonisme règne. La liberté d'esprit n'a jamais été, selon Ortega Y Gasset, aussi phénoménale. Nous ajouterons, aussi régulée voire régimentée.

Il s'agit de croître<sup>230</sup> à tout prix, de progresser dans le devenir permanent d'un bonheur ne supportant aucune faille. *La diminution de la vitalité*, écrira Ortega Y Gasset, est la seule décadence que l'on doit combattre avec toute son *énergie*.

Cet accroissement phénoménal des possibilités consommatrices garanties par un incessant gavage d'information – qui fait écran à la connaissance – commence toutefois à poser problème à l'homme-masse. Ce danger, Ortega Y Gasset le signalait déjà : « Aujourd'hui, à force de nous persuader que tout est possible, nous pressentons que même le pire est possible<sup>231</sup> : le retour en arrière, la barbarie, la décadence. »<sup>232</sup>

Si nous tentons de reprendre pied sur le seuil de la révolte, nous constatons non sans préoccupations que l'histoire est bel et bien vivante mais plutôt « contractée » que vécue. Ce nouveau paradigme marchand – on ne peut que se

<sup>229</sup> La finitude contemporaine traduit également une perte de repère transcendantal et spirituel. On argue constamment que la planète ne pourra jamais nourrir tout le monde, que la décroissance est la seule voie *salvatrice*. Cette idéologie cache mal son projet politique, celui de réduire l'espace sidéral – divin – au profit d'une pensée limitée, matérialiste et technologique ; à terme, l'intelligence artificielle occupera la place de la pensée ou de la prière, selon que le sujet sera inféodé à la première ou convoqué par la seconde.

<sup>230</sup> Il ne s'agit pas que de croissance économique ! L'être est sommé de croître spirituellement, intellectuellement. Il doit *progresser, évoluer, grandir*. On le stimule constamment de manière grotesque afin qu'il sorte de sa coquille, qu'il voyage, qu'il voit le monde et le prenne en selfie, qu'il le réduise à sa propre insignifiance ! L'homme-masse est devenu un aventurier cosmopolite et le monde est son pré carré. Chacun se sent chez lui – et les autres n'ont qu'à faire *profil bas* lors de son passage ! L'ubérisation du monde est *en marche* (en mouvement) et n'est pas sans rappeler le fameux mouvement nazi des années trente. Qui se recroqueville sur son quant-à-soi – le jardin de Panglos – n'a pas droit de parole voire n'existe pas parce que trop pragmatique, pas assez virtuel ou flamboyant.

<sup>231</sup> Voir la note 73, page 27.

<sup>232</sup> *Id.*, page 115.



réjouir des efforts consentis par certains opérateurs de la Toile qui tentent de proposer aux gens « toute »<sup>233</sup> la culture – fait abstraction de l’histoire sachant que celle-ci appelle – et appellera toujours – au soupçon et à la vigilance inquiète qui sont les antinomies du *bonheur national brut*.

Il s’en suit donc un clivage systématique – faisant système – où l’on remplace le peuple par un autre plus conforme aux exigences du marché commun. Le bazar hétéroclite ne pouvant plus avoir cours, compte tenu des exigences normatives toujours plus implacables des consommateurs<sup>234</sup> – le bonheur perpétuel à tout prix et pour tous –, les denrées et les échanges se ressemblent de plus en plus, ce qui les rend sans valeur « propre ».

Contrairement à la thèse d’Ortega Y Gasset qui stipule que « l’homme-masse domine à notre époque », nous soutiendrons que le réel pouvoir s’est dissout avec la liquidation de l’histoire que certains conservent jalousement, en connaissant la valeur réelle<sup>235</sup>. N’existe plus alors qu’une existence au jour le jour, sans projet rassembleur, sans destinée.

Malgré les formidables progrès de l’éducation – ou du dressage dans les collèges américains – dans la plupart des pays industrialisés, l’indigence intellectuelle n’a en rien perdu de sa force brute. Déjà le phénomène apparaissait au début du XX<sup>e</sup> siècle et la formidable explosion démographique a forcé les structures sociales à réajuster les stratégies mises en place. Mais ces subterfuges ne furent pas suffisants malgré les progrès significatifs constatés au siècle dernier. Ortega Y Gasset évoque cette saturation nécessaire – qui n’a jamais été en mesure d’absorber ce « boum démographique » – qui permet à l’individu de perdre ses repères existentiels pour les remplacer par un environnement culturel beaucoup plus vaste :

Dans les écoles dont s’enorgueillissent tellement le XIX<sup>e</sup> siècle, on n’a pas pu faire autre chose que d’enseigner aux masses les techniques de la vie moderne ; on n’a pas réussi à les éduquer. On

---

<sup>233</sup> En sélectionnant *toute* la culture, on prétend l’avoir entièrement cartographiée. C’est que le géographe décide d’élaguer certains continents culturels qui se retrouveront éventuellement et de toute manière sous le niveau des eaux informationnel. Pourquoi alors tenter de les sauver de l’inondation? Ici se révèle le bon vieil utilitarisme de Bentham qui ne souffre plus aucune autre norme.

<sup>234</sup> On tente habilement de nous faire croire que seul le consommateur décide. Qu’il en est de sa responsabilité d’opter pour tel ou tel produit. Qui a fait l’expérience de la lecture des ingrédients d’un aliment sur une boîte de conserve ou du mode d’emploi d’un produit sur son emballage sait très bien ce que signifie une lecture *nanotechnologique*! Il est impossible, même pour une mouche, de lire ces caractères délibérément microscopiques destinés à créer la confusion chez le client afin de l’arnaquer. Autant ne rien écrire que de chercher systématiquement à se soustraire aux règles et aux lois établies. Supprimons donc celles-ci pour une meilleure fluidité des échanges! L’onomatopée – langue officielle de la Kérésie – pourrait à terme remplacer tout ce gribouillage microscopique que même d’émérites fournis n’arrivent pas à lire.

<sup>235</sup> L’élite en place sait très bien quelle est la valeur de la culture en organisant les nouvelles sociétés sans histoire. Déjà, certains peuples ont fait l’objet d’expérimentations plus ou moins réussies – les peuples ne réagissent pas toujours selon le modèle simulé en laboratoire – qui les ont privés de certaines caractéristiques historiques, en faisant des peuples *sans histoire*.

leur a donné des instruments pour vivre intensément, mais pas de sensibilité pour les grands devoirs historiques. On leur a inoculé violemment l'orgueil et le pouvoir des moyens modernes, mais non l'esprit. Aussi ne veulent-ils rien avoir de commun avec l'esprit ; les nouvelles générations se disposent à prendre la direction du monde<sup>236</sup>, comme si le monde était un paradis sans traces anciennes, sans problèmes traditionnels et complexes.<sup>237</sup>

Peut-on alors appeler révoltes les mouvements récents des populations nationales? Ne doit-on pas plutôt parler d'*invasion verticale des barbares*, comme l'évoque Ortega Y Gasset? Les cieux se sont considérablement assombris depuis ces invasions verticales. Le monde ne peut plus – sauf de manière métaphysique, d'où le retour en puissance des monothéismes – subvenir à ces pulsions qu'on avait appris à assouvir. *Jadis*, Ortega Y Gasset écrivait ceci :

Le monde qui entoure l'homme nouveau depuis sa naissance ne le pousse pas à se limiter dans quelques sens que ce soit, ne lui oppose aucun veto, nulle restriction, mais au contraire avive ses appétits, qui peuvent, en principe, croître indéfiniment.<sup>238</sup>

---

<sup>236</sup> Nous y sommes déjà depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

<sup>237</sup> *Id.*, page 123.

<sup>238</sup> *Id.*, page 130.

## La fin de l'homme-masse

L'homme-masse est fait de béton, coulé d'un seul bloc, immanquablement parfait et impossible à différencier d'un autre. Il accepte ou rejette tout en bloc et la nuance ne fait pas partie de ses caractéristiques. Il se maintient dans une lumière blafarde, crue, artificielle – la lueur *pixélisée* d'un écran d'ordinateur –, lui donnant une couleur grisâtre qui le fait paraître malade, d'où son extraordinaire besoin d'illusions, de « stimulations artificielles »<sup>239</sup>. L'homme-masse ne vit que dans la nuit de la pensée, là où les teintes sont les plus nuancées pour ne pas faire apparaître ses imperfections intellectuelles. Toujours maquillé, fardé, il brille sous des réflecteurs sans cesse flatteurs et orientés selon son profil le plus vendeur. L'homme-masse ne possède aucune perspective et aborde d'un seul élan ce qu'il croit être la réalité. Car il la façonne, la modèle, la crée pour se mettre à son avantage. L'homme-masse déteste la lumière banale de l'aube, la réalité sans lunette virtuelle.

Si, sur le fond, ce qu'a écrit Ortega Y Gasset est toujours actuel et relativement vrai, certaines choses se sont imposées à l'homme-masse. Il n'est plus en mesure d'appréhender le réel et le plier à sa volonté. Il n'a jamais d'ailleurs été en mesure de le faire. C'est cette distinction qu'évoque Ortega Y Gasset lorsqu'il dissocie ce que nous appellerons l'élite apparente – les hommes d'élite – et l'élite réelle – l'esprit d'élite. L'élite « apparente » fait écran – à l'aide de l'information – à l'élite réelle.

Les esprits d'élite – géniaux écrira Ortega Y Gasset – qui ont façonné ce monde dans lequel *existe* l'homme-masse se sont graduellement éloignés des *feux de la rampe* et ont opté pour les souterrains de la connaissance, laissant s'affairer dans les coulisses du pouvoir les lobbyistes de tout acabit. Dans le néolibéralisme, aucun organe de production ne produit quoi que ce soit. On extrait de la matière brute pour la transformer selon les désirs du moment. La connaissance ne provient pas de la matière mais de sa compréhension.

L'homme-masse, selon Ortega Y Gasset, se retrouve dans un *état de nature* nouveau et est incapable même de le reconnaître. Il doit, pour ce faire, s'en remettre à des « penseurs » officiels capables d'interpréter le monde, de le décoder – pour mieux le recoder selon leurs intérêts propres – pour lui afin de lui proposer une vision commune de la réalité qu'il ne saurait mettre en doute faute de repères suffisants. Ainsi, Ortega Y Gasset montrera que toutes les révoltes faillent à posséder ce caractère de maîtrise qui ne s'acquiert que lorsque le sens de l'histoire est

---

<sup>239</sup> On ne compte plus les exemples caractérisant l'artifice. Tout doit être manipulé, traité, organisé. Plus un seul espace de liberté n'existe et la pensée de l'irréductible doit sans cesse jouer d'adresse pour se défiler aux yeux de ce *Léviathan artificiel*.

convoqué. Il distingue donc les émeutes de la révolte décrite par Camus : « Dans les émeutes que provoque la disette, les masses populaires ont coutume de réclamer du pain, et le moyen qu'elles emploient consiste généralement à détruire les boulangeries. »<sup>240</sup>

Ce qui a changé selon nous résulte du fait que les boulangeries sont demeurées intactes et que l'on a renforcé, au contraire de la révolte – décrite par Camus – qui fait volte-face pour autrui, dans la soudaineté, la croyance voulant que le système actuel est fantastique mais inéquitable. L'idéologie entretient cette apparente schizophrénie qui entraîne les acteurs économiques sur une fausse piste. On peut donc tranquillement et sans débat dilapider – les uns se servant à même la richesse culturelle accumulée depuis des siècles tandis que les autres se chargent de masquer le larcin – la culture et plonger l'homme-masse qui n'a jamais eu conscience de « vivre » assis sur une phénoménale somme de connaissances, gavé qu'il est d'information, dans un confort et une indifférence systématisés.

Mais quelle serait la différence entre une vie noble et une vie médiocre? Pour José Ortega Y Gasset, l'illimité constitue, pour l'homme-masse, le quotidien :

Pour l'homme moyen du passé, vivre, c'était se heurter à un ensemble de difficultés, de dangers, de privations, en même temps que de limitations et de dépendances ; pour l'homme moyen actuel, le monde nouveau apparaît comme un champ de possibilités pratiquement illimitées, où l'on ne dépend de personne.<sup>241</sup>

Ainsi, l'individu *gestionnaire de son existence* croit posséder le plein contrôle sur son épanouissement – ce qui demeure une fiction symbolique – qu'il cherche à exprimer à l'aide d'un soliloque de plus en plus criard et revancharde. Tout en lui est atomisé et la violence de sa pensée l'attaque intérieurement et lui laisse croire que le monde lui appartient – ce qui est vrai, de surcroît – et qu'il n'a qu'à le *saisir* pour le « transformer à son image », geste divin. Tant de phénomènes que l'on croit nouveaux – les réseaux sociaux, les applis, la démocratisation de l'opinion publique, le tourisme à rabais, les libertés sexuelles infinies, etc. – et qui ne sont que des conséquences d'une anhistoricité « congénitale » masquent la vraie réflexion intellectuelle qui consiste à s'arracher de son milieu – on ne peut demander à autrui de nous en extraire, le surgissement à la conscience, cette « révolte », ne pouvant être que singulier, unique, violent – pour errer à travers l'histoire.

L'histoire, c'est la circonstance<sup>242</sup>. Quand on nie celle-ci et qu'on oublie celle-là, on détruit le contexte dans lequel le nihilisme symbolique peut opérer :

---

<sup>240</sup> *Id.*, pages 132-133.

<sup>241</sup> *Id.*, page 135.

<sup>242</sup> Laquelle? Nul ne le sait véritablement. C'est ce qui rend intéressante et foisonnante l'histoire.

Jamais l'homme-masse n'aurait recouru à qui que ce soit en dehors de lui, si la *circonstance* ne l'y avait violemment forcé. Comme aujourd'hui la circonstance ne l'y oblige plus, l'éternel homme-masse, conséquent avec lui-même, cesse de s'en remettre à autrui et se sent le seul maître de sa vie<sup>243</sup>. L'homme supérieur, au contraire, l'homme d'élite, est caractérisé par l'intime nécessité d'en appeler de lui-même à une règle qui lui est extérieure, qui lui est supérieure, et au service de laquelle il s'enrôle librement. [...] Contrairement à ce que l'on croit habituellement, c'est la créature d'élite et non la masse qui vit « essentiellement » dans la servitude. Sa vie lui paraît sans but s'il ne la consacre au service de quelque obligation supérieure.<sup>244</sup>

L'homme d'élite n'est-il plus qu'un mythe? Celui qui se défie d'abord de sa « propre » pensée existe-t-il encore dans un monde où la liberté roturière est imposée à tous, et où la noble servitude est entièrement prohibée? Vivre libre? Mais de quelle liberté parle-t-on ici? Celle consistant à moquer l'histoire à l'aide de sa propre arrogance? Le réel homme d'élite n'accepterait jamais d'élever sa propre pensée au niveau de l'histoire, quel qu'en soit son génie. Il ne possède aucun droit sur son contenu et la sait grevée (sa pensée) de dettes. Contrairement à l'homme-masse qui lui, appuyé bien confortablement sur les droits communs, se contente de subir le mouvement violent de l'histoire – et il ne peut que l'être –, l'homme d'élite se distingue non pas par sa naissance mais par sa façon de se tirer lui-même par les cheveux de la marre de l'ignorance comme le fit le Baron de Münchhausen pour se sauver – lui et son cheval – d'une noyade certaine. Mais contrairement à la figure grotesque qui a inspiré le récit du même nom, l'homme d'élite utilise également l'absurde pour effacer discrètement les traces de ses interrogations et ne se drape pas de ses insuffisances pour en masquer les carences comme le fait l'homme-masse qui revêt sans cesse une outrancière *authenticité* dès qu'on le surprend en pleine inactivité intellectuelle.<sup>245</sup>

<sup>243</sup> Nous pouvons sans craindre de nous tromper nous éloigner quelque peu de la position d'Ortega Y Gasset quant à l'autonomie de l'homme-masse. Certes, il demeure prisonnier des lubies qu'il a intériorisées sous l'effet d'une chosification rampante. Mais contrairement à l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, celui du XXI<sup>e</sup> siècle subit les assauts de plus en plus violents d'une société « mondialisée » qui l'instrumentalise – l'instrumentalisation de l'homme n'est pas un phénomène nouveau en soi, c'est sa systématisation et sa normalisation qui le sont – et le ravale au rang de flux d'un processus toujours plus performant, toujours plus normatif.

<sup>244</sup> *Id.*, page 137. Cette obligation supérieure guide celui qui tente contre vents et marées de maintenir le cap de la destinée humaine, au prix même de sa propre exclusion.

<sup>245</sup> Le culte du corps façonné et modelé sur des références antiques qui eut cours au XX<sup>e</sup> siècle dans l'Allemagne nazie nous montre les dangers de cette fanatisation de l'aisance au détriment de la contrainte. On ne saurait se surprendre de reconnaître aussi rapidement un retour systémique aux idéologies du XX<sup>e</sup> siècle. Le contenant est parfait mais entièrement vide d'idées. Sculpter le corps pour y greffer une intelligence artificielle qui remplacerait l'organe amorphe de l'intelligence de l'homme-masse semble être la motivation profonde des transhumanistes. Ceux-ci sont incapables de penser au-delà de leur propre fantasme de transcendance électronique

Bien assis sur une rente qu'il n'a pas constituée, l'homme-masse se replie sur des droits collectifs – le socialisme est pétri de cette posture mégalomane qui n'a pas les moyens de ses ambitions « personnelles » – pour ériger sa vie et effacer l'histoire. C'est ainsi que Ortega Y Gasset distinguera les droits individuels et les droits collectifs, rejetant ces derniers du côté de la passivité :

En revanche, les droits communs comme ceux de l'« homme et du citoyen » sont une propriété passive, pur usufruit et bénéfice, don généreux du destin, auquel tout homme peut participer et qui ne correspond à aucun effort, à moins que ce ne soit l'effort de respirer et de demeurer sans esprit. Les droits impersonnels, on les a ; mais les droits personnels, il faut les soutenir.<sup>246</sup>

Pire, l'homme-masse sera considéré comme un homme *inerte*. Sommes-nous en présence d'une apathie intellectuelle morbide où l'homme-masse, vitaliste et inculte, *jogge* tout souriant vers l'abattoir? La question n'est pas futile. Plus de sept milliards d'individus habitent cette planète. Et nous continuons à nous comporter comme si tout allait bien, comme si tout fonctionnait à merveille, comme si nous allions allègrement nous développer sur le plan matériel tout en niant la nécessaire contrainte qui a fait de l'histoire le lieu d'un devoir rigoureux et non d'une liberté laxiste. Nous devenons de plus en plus exigeants envers le monde qui nous accueille, et de moins en moins sérieux envers nous-mêmes. Nous sommes incapables d'avouer notre éternelle incapacité qui nous force à conquérir le dehors au prix de la liquidation inéluctable du dedans. Le vivant<sup>247</sup> est menacé et nous lui offrons une aide pour en finir, pour réguler l'homme-masse qui a envahi tous les espaces culturels et intellectuels. C'est bien connu, les plantes les plus insignifiantes sont les plus dangereuses. Pourquoi en est-il ainsi? Ortega Y Gasset nous apporte la réponse : « Nous appelons “masse” ce type d'homme, non pas tant parce qu'il est multitudinaire que parce qu'il est inerte. »<sup>248</sup>

---

et croient – nous en revenons sans cesse au mythe, peu importe son origine – qu'en triomphant de la mort, on réglera tous les problèmes de l'homme-masse. Autant se débarrasser tout de suite de ce dernier... homme en le libérant de ses devoirs pour mieux l'enchaîner à ses droits.

<sup>246</sup> *Id.*, page 138.

<sup>247</sup> La démographie mondiale est sans cesse pointée du doigt quand il s'agit de restreindre le vivant. Les sociétés « riches » *sans foi ni loi* s'appuient toujours sur une morale douteuse pour dominer ou culpabiliser les sociétés plus traditionnelles axées sur les rites tribaux, les liens familiaux, l'autorité et le sens du devoir. Est-on en droit de s'interroger sur ces donneurs de leçons qui accusent sans preuve le patriarcat de tous les maux, l'histoire voire la vie humaine elle-même? Si on écoutait ces exaltés *hors-sols*, la procréation devrait être strictement régulée voire sévèrement contrôlée, le suicide assisté devrait être proposé à torts et à travers dès qu'une contrariété surviendrait dans la vie d'un individu, dès qu'un bogue *gripperait* le système mondial des échanges ; il ne faudrait plus penser la vie mais imaginer la mort? Ce suicide collectif auquel ne participeront jamais les « élites » est-il exacerbé par l'égérie du fantasme, l'*Abigail Williams* des temps modernes, Greta Thunberg? Le ridicule de la situation illustre bien la démence dans laquelle nous sombrons un peu plus chaque jour.

<sup>248</sup> *Id.*, page 139.

Le nombre n'est donc pas en cause ici. Ainsi, la réduction de la population mondiale résulterait en une destruction orchestrée et systématique des forces vives qui constituent l'humanité. Procéder autrement reviendrait à nier l'entièreté de l'aventure humaine. Qui débutera l'ultime génocide à l'aide de son téléphone intelligent? Qui entraînera l'homme-masse à déclencher l'Apocalypse? L'homme-masse est-il un Antéchrist automatique? Une parcelle d'Armageddon que l'on activera à distance, réunissant ceux qui désirent « sauver la planète » dans une hécatombe collective? L'inertie évoquée par Ortega Y Gasset pour décrire l'homme-masse servira-t-elle d'inhibiteur à celui-ci pour l'empêcher d'imaginer sa propre fin dans le but ultime de la projeter sur l'écran de son existence? Le film n'est pas encore terminé ; il faut toutefois avouer que, jusqu'ici, le scénario est plutôt mauvais...

## Le déclencheur de la violence d'état

L'imperfection du monde ne peut se comparer à la perfection de l'homme-masse. Alors que l'homme d'élite<sup>249</sup> vit *aux aguets*, inquiet et toujours surpris de sa propre posture intellectuelle, l'homme-masse vit dans la quiétude de sa sottise. Nous retrouvons une des caractéristiques de la révolte décrite par Camus : La soudaineté. Il est impossible pour l'homme d'élite de reposer en paix. Il doit se surprendre et à tout moment se délester de lui-même, quitte à ne jamais retrouver la posture de laquelle il a été désarçonné. Toutes ses idées ne sont jamais que des hypothèses qu'il formule en toute prudence et à l'aide de la plus grande rigueur intellectuelle, ce qui exclut la plupart du temps la *posture politique*. Il est condamné à errer d'une incertitude à l'autre, ce qui le rend suspect aux yeux de ceux qui « savent ».

L'homme-masse, lui, n'est pas grevé de ces inquiétudes. Il marche résolument vers son destin. Il fait fi de toutes les lois passées – en ignorant la plupart du temps leur existence –, de tous les doutes en cours et de toutes les appréhensions quant à l'avenir. Il invente son propre présent mais à partir des legs du passé qu'il renie. Ortega Y Gasset va même jusqu'à évoquer l'enthousiasme de l'Européen envers toute forme d'innovation pour illustrer cette violence qu'utilise l'homme-masse pour liquider le passé une fois pour toute. Tout est action, dans l'action mais également pour l'action :

Sous les espèces du syndicalisme et du fascisme apparaît pour la première fois en Europe un type d'homme *qui ne veut donner de raisons, ni même avoir raison*, mais qui, simplement, se montre résolu à imposer ces opinions.<sup>250</sup>

Ici, nous tentons résolument de suivre la pensée d'Ortega Y Gasset afin de réfléchir à cet aveuglement volontaire qui entraîne l'homme à s'ancrer dans la certitude d'un temps « messianique » – le sien. L'objet simple mais redoutable d'Ortega Y Gasset consiste en une analyse scrupuleuse des phénomènes menant à l'ébauche d'une réalité fantasmée – virtuelle – ayant l'apparence de la vérité. Son essai en témoigne à chaque instant. Il est donc essentiel de rappeler que l'approximation ne fait pas partie de son vocabulaire ; pour notre part, à l'aide de ces

---

<sup>249</sup> Cette espèce étrange en voie de disparition n'est nullement protégée par l'esprit de son temps et semble constamment menacée par les incessants coups de boutoir que lui assène l'abâtardissement contemporain communément appelé l'opinion publique. Le « noble » qui tente de vivre à la mesure des choses sans les réduire à l'étroitesse d'esprit des stéréotypes collectifs constamment annonés par la *rumeur du monde* peine à se faire entendre, la cacophonie sectaire et communautariste ambiante (au sens de plaisir et de détente) le rendant invisible et aphone ; seul l'espace du sentiment océanique – œuvrer à quelque chose de plus grand que soi – lui offre un refuge certes précaire mais tout de même unique.

<sup>250</sup> *Id.*, page 147.



assertions évocatrices d'une *dégénérescence des mœurs au profit des modes*<sup>251</sup>, nous essayons tant bien que mal de reprendre pied dans la réalité concrète que l'on tente désespérément de glisser sous le tapis du fantasme afin d'élaborer une position décentrée et plus actuelle qui tiendrait compte des mouvements politiques, sociaux et économiques du vingt-et-unième siècle.

Nous cherchons donc à exposer le caractère toujours actuel de l'intervention de l'homme contemporain pour critiquer toute position directe dans le débat. Il n'est donc pas question ici d'énumérer toutes les caractéristiques de l'homme-masse comme tous ses « mécanismes intellectuels » – car il y en a! – pour penser la révolte postmoderne. Mais il est impératif de montrer comment la violence individuelle<sup>252</sup> s'est transformée pour déclencher la violence d'état. Celle-ci

---

<sup>251</sup> Idée évoquée par Peter Sloterdijk dans son essai intitulé *Après nous le déluge*. L'affaiblissement et l'absence des mœurs se révèlent également mortifères pour une société où l'homme se transforme lentement – mais inexorablement – en automate incapable de discerner entre le vrai et le faux, dans la nuance comme dans la rigueur : « Ce n'est pas par des crimes qu'un peuple se met en situation fautive avec son destin, mais par des fautes. Son armée est forte, sa caisse abondante, ses poètes en plein fonctionnement. Mais un jour, on ne sait pourquoi, du fait que ses citoyens coupent méchamment les arbres, que son prince enlève vilainement une femme, que ses enfants adoptent une mauvaise turbulence, il est perdu. Les nations, comme les hommes, meurent d'imperceptibles impolitesses. C'est à leur façon d'éternuer ou d'écarter leurs talons que se reconnaissent les peuples condamnés. » Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Paris, Les éditions Bernard Grasset, Coll. « Le livre de poche », 1935, pages 178-179. L'homme-masse s'est « formé » à partir de ces *imperceptibles impolitesses* sur lesquelles il a construit son ignorance et fondé sa mode au détriment de la morale.

<sup>252</sup> L'acharnement d'un peuple inculte et honteux envers ses propres institutions, ses mythes, son symbolisme, démontre que le *néhélianisme réel* fut l'un des moteurs de la Révolution tranquille. Loin de croître sur le plan national, le Québec s'est prostitué – peut-être en raison de sa bâtardise politique de laquelle il n'a jamais su tirer quoi que ce soit – au matérialisme d'après-guerre et s'est émancipé de tout devoir social par un individualisme rampant et une inculture crasse. On méprise le Québec, aujourd'hui. On se moque de ses institutions qu'on remplace par des icônes du mondialisme – corporatismes d'état, groupes privées à la moralité plus que douteuse, syndicalisme brutal et violent, absence totale de débat, églises « converties » en appartements de luxe, en jeux pour enfants, destruction des langues nationales, etc. – pour détruire ce qui aurait pu ressembler à un frémissement, une beauté. Mais l'exécution de la culture n'a jamais été aussi violente, aussi brutale qu'au Québec : « On ne peut guère concevoir nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que les descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont conservé leur langue et leurs coutumes particulières. Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature. [...] Je crois que la tranquillité ne peut être rétablie qu'à condition d'assujettir la province à la domination vigoureuse d'une majorité anglaise, et que le seul gouvernement efficace serait celui d'une union législative. Si la population du Haut-Canada est exactement estimée à 400 000, les habitants britanniques du Bas-Canada à 150 000 et les Français à 450 000, l'union des deux provinces ne donnerait pas seulement une majorité absolue, mais une majorité qui s'accroîtrait chaque année sous l'influence de l'émigration britannique ; et je ne doute guère que les Français, une fois placés en minorité par le cours légitime des événements et par le fonctionnement des causes naturelles, abandonneraient leurs vaines espérances de nationalité. », John George Lambton, 1<sup>st</sup> Earl of Durham, *Report on the Affairs of British North America*, 1839. En examinant avec attention le rapport, on s'aperçoit que c'est le caractère *irrationnel* du peuple du Québec qui constitue sa valeur fondamentale. Rien de plus normal alors à ce que l'homme-masse y ait élu domicile et ait développé à ce point d'achèvement cette violence envers lui-même qu'il prend pour une émancipation de la réalité. Le Québec demeure une province inféodée, non pas – plus – à cause d'un « colonisateur » qui a tout de même tenté de développer la langue et ses institutions, ce que les Canadiens français auraient pu imiter avec succès s'ils n'avaient pas été si « pétris » d'inconséquence fondamentale, mais en raison de cette pensée irrationnelle – ce *néhélianisme réel* – qui l'empêche de se dessaisir de lui-même pour se ressaisir hors de lui-même avec effroi comme avec ravissement.

n'explique pas *nécessairement* celle-là mais lui permet tout de même d'exister. Et rien de mieux que l'*action directe* pour court-circuiter les institutions et exciter les « bas instincts » de la populace afin que la violence d'état puisse entrer en scène :

L'homme a perpétuellement recouru à la violence. Parfois ce recours était simplement un crime, et de ce fait, il ne nous intéresse pas<sup>253</sup>. [...] La force était autrefois l'*ultima ratio*. [...] La civilisation n'est rien d'autre que la tentative de réduire la force à l'*ultima ratio*. Nous commençons à le voir clairement maintenant, parce que l'« action directe » consiste à intervertir l'ordre et à proclamer la violence comme « *prima ratio* » et même comme unique raison. [...] Il convient de rappeler que toujours, lorsque la masse, pour une raison ou pour une autre, est intervenue dans la vie publique, elle l'a fait sous forme d'« action directe ». [...] Aujourd'hui, alors que l'intervention directe des masses<sup>254</sup> dans la vie publique est devenue normale, d'accidentelle et peu fréquente qu'elle était, l'« action directe » apparaît comme norme officiellement reconnue. Toute la communauté humaine se désagrège peu à peu sous l'effet de ce nouveau régime, où les instances indirectes<sup>255</sup> sont supprimées. Dans les relations sociales, on supprime la « bonne éducation ». La littérature « action directe » devient de l'injure. Les relations sexuelles réduisent au minimum leur formalités.<sup>256</sup>

C'est ainsi qu'on observe toute l'idéologie d'état imposer son diktat – *il n'y a pas d'alternative, nous ne céderons pas, etc.* – à des masses tout aussi violentes, ce qui ne laisse aucune place à la fécondité du doute et à la découverte sur le chemin de l'errance. Toute la société postmoderne fait front commun contre le terrorisme et personne ne remet en cause l'effroyable vérité, la seule, qu'imposent le progrès et la

<sup>253</sup> Notons au passage qu'il n'intéressait pas non plus, au sens individuel, Albert Camus.

<sup>254</sup> Par l'entremise notamment de l'opinion publique. Nous développerons ce thème dans le chapitre intitulé « Le culte de l'opinion publique comme moteur de la violence d'état ».

<sup>255</sup> Nous pourrions tout aussi bien évoquer la rhétorique, l'art du discours, la capacité que possèdent encore les institutions à se retourner sur elles-mêmes, à ressentir toute la *soudaineté* – et non cette grossière *urgence fictive* construite de toutes pièces par les médias de *masse* – de la révolte pour penser les lois et le gouvernement des hommes ; mais les hommes d'élite encore capables de faire volte-face au sein des gouvernements sont aux abonnés absents, et cette soudaineté comme devoir d'œuvrer à quelque chose de plus grand que soi jumelée à la maîtrise de ses propres désirs font dorénavant place à une violence encore plus terrible sous des airs d'indifférentes débonnairetés. Les hommes d'état contemporains ont liquidé le fonds de commerce historique national. Les délocalisations se font toujours au nom du progrès, pour satisfaire les « Marchés » toujours plus voraces, plus opaques, toujours plus mystérieux et plus virtuels, le fantasme ou la croyance en quelque chose de transcendant s'étant déplacés en des cieux plus... *dérivés*. Et les individus sans culture et sans commandement, sans maîtrise envers eux-mêmes autre que celle du chacun pour soi, n'ont plus qu'un seul recours, la violence qui devient de plus en plus permanente à mesure que se détériorent les conditions sociales.

<sup>256</sup> *Id.*, page 149.

*nouvelle vertu*. Mais ne devons-nous pas répondre à l'impossible, vivre avec l'ennemi :

Vivre avec l'ennemi! Gouverner avec l'opposition! Une telle bienveillance ne commence-t-elle pas à être incompréhensible? Rien n'accuse avec plus de clarté la physionomie du présent que le fait de ce que les pays où subsiste l'opposition sont de moins en moins nombreux. Dans presque tous, une masse homogène exerce une lourde pression sur le pouvoir public, et écrase, anéantit tout groupe d'opposition. La masse – qui le dirait à voir son aspect compact et multitudinaire? – ne désire pas vivre en commun avec ce qui n'est pas elle. Elle hait mortellement ce qui n'est pas elle.<sup>257</sup>

En associant primitivisme et technique, José Ortega Y Gasset prenait le pari de la révolte. Il n'a jamais nié le formidable effort de la technique pour libérer les masses de l'asservissement et de l'oppression. Malheureusement, il existe toujours une contrepartie néfaste à un remède, des *effets secondaires*. Et quand ces effets secondaires tuent le patient<sup>258</sup>, il faut revoir toute la solution empruntée pour éviter que cela ne se reproduise. À moins que cette solution fasse partie d'un plus grand ensemble, d'un déterminisme inavoué.

Chacun d'entre nous s'appuie sur des motivations personnelles pour conduire son existence et sait intrinsèquement ce qu'il *doit* faire pour se mouvoir parmi le vaste monde. Il *sait* que plus l'oppression est grande, plus grande sera la révolte. Mais cette dernière ne doit jamais, Camus nous le rappelle, être personnelle ou dirigée contre autrui ou être permanente. Il y a donc un changement fondamental qui s'est opéré au sein de l'élite contemporaine et que décrit José Ortega Y Gasset. Rappelons-le, l'homme-masse n'est pas le prolétaire. C'est plutôt un *parvenu* qui porte en lui les stigmates de son origine. Et sa noblesse n'est pas différente de celle de l'aristocratie. Seul le temps peut effacer cette origine et quoi de mieux que le présent, l'action, pour y parvenir.

---

<sup>257</sup> *Id.*, page 191.

<sup>258</sup> On pourrait s'interroger sur la mode de l'heure de l'aide médicale à mourir. La nouvelle tendance insiste constamment sur les « bienfaits » d'une mort dans la dignité. Entendons-nous bien, personne n'aime la souffrance pour la souffrance. Mais est-on en droit d'interroger cette souffrance contemporaine qui cache une pauvreté de mythes révélateurs de sens, qui fait écran à une souffrance plus « spirituelle »? Vivre est la seule valeur non négociable pour qui œuvre à quelque chose de plus grand que soi. Opter pour une « aide » létale qui permettrait au mourant de s'éteindre dans le désespoir de son ignorance, émotion qu'il aura constamment traînée au cours de son existence faite de négations et de dénis, n'illustre-t-il pas la faiblesse intellectuelle et spirituelle de l'homme-masse? Cet homme content et satisfait en toute occasion de lui-même – y compris dans la mort qu'il ridiculise pour mien l'exorciser – jouit-il pour la dernière fois de sa capacité à nier sa petitesse à l'aide d'artifices toujours plus sophistiqués pour (se) prouver que rien d'autre n'existe?

Tout ici concourt à masquer les origines et à les remplacer par des artefacts – l’argent, les applis, les *bitcoins*<sup>259</sup> – qui usurpent le temps de l’effort et aveuglent les naïfs qui s’y précipitent. La monnaie a toujours été quelque chose de hautement symbolique<sup>260</sup> – si elle ne l’avait pas été, on l’aurait depuis longtemps « liquidée » – permettant à l’homme de régler ses conflits. Avec l’avènement de l’informatique et des technologies de l’information, le troc est devenu l’activité par excellence, l’objet échangé faisant figure d’accessoire voire de colifichet.

Ainsi, l’homme-masse décrit ici s’est emparé des commandes de la société et la fétichise :

Il s’intéresse naturellement aux anesthésiants, aux automobiles et à quelques rares autres choses encore. Mais cela confirme son désintéressement foncier envers la civilisation ; car toutes choses n’en sont que des produits, et la ferveur qu’on leur consacre fait ressortir plus crûment l’insensibilité envers les principes dont ils sont nés. [...] L’homme qui domine aujourd’hui est un primitif, un

<sup>259</sup> Qu’on les appelle *Litecoin*, *Namecoin*, *Peercoin* ou *Bitcoin*, la monnaie virtuelle est là pour rester. Mais la monnaie n’a-t-elle pas toujours été que virtuelle, une simple valeur d’échange hormis la valeur de l’encre et du papier, aujourd’hui du polymère ou de la « chaîne de blocs » utilisés dans sa « fabrication »? L’affolement des banques centrales devant un phénomène qui leur fait concurrence et qu’elles ne « contrôlent » pas est un bon exemple de la manipulation légendaire du cours des valeurs. L’asymétrie – la volatilité des marchés financiers, l’arbitraire des régimes autoritaires, la directive discrétionnaire des décrets bureaucratiques, etc. – est donc l’indice à surveiller pour connaître la santé d’une société. Comme l’évoquait Nietzsche, *une société malade ne doit jamais faire de philosophie*. Ainsi, l’asymétrie dans les sociétés créée par les agents économiques les plus initiés à la *chose* constitue un indice de santé ou de dégénérescence. Que tout un pays se retrouve dans une pauvreté extrême est dramatique. Mais que les citoyens d’un pays illustrent l’extrême écart entre les riches et les pauvres est indécent. Malheureusement, comme l’évoquait Ortega Y Gasset, « dans les pays voisins l’air est devenu aussi irrespirable que dans le nôtre. » La mondialisation a nivelé les inégalités en chosifiant la frange inerte de la société, l’homme-masse. La monnaie virtuelle ne sert donc que de refuge pour ceux qui croient encore en une valeur suprême oxymorique, un *absolu terrestre*. Cet absolu « existe », mais non là où on tente de nous le faire croire. La monnaie virtuelle en enrichira certes plusieurs. Tout phénomène précoce attire son lot de courtisans, d’usurpateurs et d’opportunistes. La réalité est toute autre. Mais comme le *Bitcoin* peut s’échanger dans le monde entier grâce à un ordinateur ou un « smartphone » sans avoir recours à un intermédiaire bancaire, les parasites de la finance voient leur jeu dévoilé, leur marge se réduire et se demandent à qui profitera cette nouvelle manne, cette monnaie de *Geek*. Alors qu’on a célébré la mort de Dieu, la défaite de la pensée spirituelle, on constate une montée en puissance des croyances, que ce soit par l’entremise des monnaies virtuelles, des loteries, des investissements, des spéculations. La croyance est devenue matérialiste, immanente au point d’aveugler le croyant, d’où son extrême similarité avec les religions dites *traditionnelles*. Jadis, la croyance s’opposait à l’immanence. Auparavant, elle permettait de penser l’incertitude du futur afin de la réduire pour mieux l’absorber. Aujourd’hui, la croyance s’est *convertie* en conviction. L’expression *nous croyons fermement en nos convictions* illustre bien ce nihilisme réel qui abolit toute différence.

<sup>260</sup> Mais l’argent n’est-il que cela? Est-il possible d’envisager pour lui une autre « fonction » qui aurait pour caractéristique de transformer celui qui l’exécute? Il est peut-être possible de penser que l’argent puisse permettre de se faire une réputation, une situation, un talent : « Mon cher, ceci m’exaspère depuis longtemps et c’est pour cela qu’il me faut de l’argent. Quand j’en aurai, sachez que je serai un homme de la plus grande originalité. Ce qu’il y a de plus vil et de plus odieux dans l’argent, c’est qu’il confère même des talents. », Fédor Dostoïevski, *L’idiot*, Préface d’Alain Besançon, Traduction et notes d’Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 217. La force de l’innovation postmoderne résiderait donc là, et là uniquement? Que deviendra alors la gratuité intellectuelle dans un monde de convictions absolues?

*Naturmench* surgissant au milieu d'un monde civilisé. C'est le monde qui est civilisé, et non ses habitants, qui eux, n'y voient même pas la civilisation, mais en usent comme si elle était le produit même de la nature. [...] L'homme nouveau désire une automobile et en jouit ; mais il croit qu'elle est le fruit spontané d'un arbre édénique. Au fond de son âme, il méconnaît le caractère artificiel, presque invraisemblable de la civilisation, et il n'étendra pas l'enthousiasme qu'il éprouve pour les appareils, jusqu'aux principes qui les rendent possibles.<sup>261</sup>

Le *GI* (Galvanized Iron) américain qui perd un membre dans un conflit armé n'a qu'un seul désir, retrouver « sa » jambe – son identité nationale – d'antan pour réintégrer son paradis perdu, la seule réalité de son existence, le combat. Il ne cherche qu'une chose que décrit si finement Ortega Y Gasset, c'est la négation de son corps intime.

L'ère de l'acier galvanisé se poursuit donc et la biotechnologie semble sur le point de prendre le relais pour propulser de nouveau l'outil au cœur de l'âme humaine. Vulcain, né difforme, se transforma en modelant la matière pour en faire des artefacts et des colifichets qui plurent aux déesses. Mais son ressentiment demeurait tapi au fond de son cœur. Il ne se pardonnait pas sa difformité, son imperfection. Il avait beau redoubler de génie pour créer les formes les plus admirables, il savait très bien que les déesses ne lui seraient jamais destinées et qu'il ne devait vivre qu'*avec* lui-même. Il accordait donc une valeur inestimable à sa capacité de créer – le système de production pour lui est son essence même, non ce qu'il produit – à partir de la matière.

Les Américains sont, à l'image de Vulcain, passés maîtres dans l'*art* d'extraire la matière brute, peu importe le prix – économique, social, humain. On ne parle pas ici de science mais de technique. Il n'est pas surprenant de constater que la science moderne ait été infiltrée<sup>262</sup> – pratique des services secrets – de l'intérieur par la technique, cette dernière remplaçant peu à peu les paradigmes scientifiques – à l'aide notamment des technologies de l'information qui les ont segmentés, triés, structurés en bases de données toutes plus formelles mais plus *totalitaires* les unes que les autres – par des algorithmes primaires qui ne peuvent, après une certaine limite, s'interpréter sans risquer de compromettre les éléments fondamentaux de la science, son caractère hautement improbable, expérimental. Toute la pensée humaine

---

<sup>261</sup> *Id.*, pages 196-197.

<sup>262</sup> Le concept d'*infiltration* pourrait faire lui-même l'objet d'une analyse plus rigoureuse. Contentons-nous de dire que l'infiltration permet d'altérer voire de corrompre le dedans par le dehors, de dissoudre les frontières physiologiques et psychiques de l'individu pour mieux engendrer une confusion propre à une manipulation de masse.

ne constituerait plus qu'une belle engeance qui tiendrait sur une puce électronique voire nanométrique, quitte à évacuer ce qui ne se codifie pas :

Toutefois, j'ajouterai que, dans toute idée de génie, dans toute pensée neuve ou même simplement sérieuse qui naît en un cerveau humain, il y a toujours un reliquat qu'il est impossible de communiquer aux autres, quand bien même on y consacrerait des volumes entiers et l'on ressasserait la chose durant trente-cinq ans. Ce reliquat ne sortira à aucun prix de votre cerveau et il y demeurera à tout jamais ; vous mourrez sans l'avoir transmis à personne, et il enclora peut-être l'essentiel de votre pensée.<sup>263</sup>

On ne *fait* plus « de » la science aujourd'hui qu'en y incorporant une *certaine dose* – un dopage (au sens électronique du terme) amoral – de valeur actuarielle qui crée une distorsion quant à la liberté fondamentale de la science : Le doute. La recherche fondamentale succombe elle aussi à ce mystérieux mécénat qui semble, sous des airs hautement libéraux et philanthropiques, ouvert sur le progrès pour l'humanité. Il n'en a pourtant jamais été ainsi ; l'histoire nous le confirme et la libéralisation des échanges n'a que radicalisé ce mouvement.

La thèse d'Ortega Y Gasset est, rappelons-la ici, la suivante :

L'Européen qui *commence* à dominer – et c'est là mon hypothèse – serait, *par rapport à la civilisation complexe dans laquelle il est né*, un homme primitif, un barbare, surgissant par une trappe, un « envahisseur vertical ».<sup>264</sup>

Tout le mouvement d'assimilation de l'homme-masse à son propre environnement au point de l'essentialiser, de l'amalgamer aux choses, est-il prémédité, voulu? Lui a-t-on fait croire que la civilisation contemporaine s'apparentait à une quelconque facilité qu'il lui suffisait d'appréhender pour s'élever à son niveau?

« Une civilisation avancée », selon Ortega Y Gasset, « n'est pas autre chose qu'un ensemble de problèmes ardu. »<sup>265</sup> Et comme cet ensemble de problèmes ne peut se résoudre – car dans la réponse à la question se retrouve, si on considère intéressante et féconde celle-ci, les germes d'une question en devenir, plus complexe, plus variée, plus riche et plus exaltante encore – qu'en fédérant les idées les plus nobles, les plus dépourvues d'intérêts propres, ce qui réintroduit les linéaments de l'histoire afin d'y réinsérer les nouveaux modes opératoires – car, ce faisant, on réécrit sans cesse l'histoire, ce qui nous entraîne, *de facto*, à modifier notre rapport à

<sup>263</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 631.

<sup>264</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, page 162.

<sup>265</sup> *Id.*, page 166.

notre présent et à notre avenir –, il nous devient impossible de quantifier nos moyens économiques sans en pervertir la grandeur.

L'économie n'est pas une science, non pas parce qu'elle n'arrive pas à prédire l'avenir ou à le décoder, à l'explicitier, mais plutôt parce qu'elle annihile l'élément chaotique de la formule – sa féconde irréductibilité – qui fait que la science est ce qu'elle est, une formidable source d'imagination.

Toute l'économie néolibérale n'est qu'une répétition monotone qui consiste à faire croire à l'homme-masse qu'il est la révolution alors qu'il n'en est que le frein. Comparant bolchévisme et fascisme – et nous y ajouterons le néolibéralisme –, Ortega Y Gasset exposera leur caractère anhistorique, leur anachronisme. Tous les temps se valent – ça s'expérimente également au niveau de la langue – et toutes les époques peuvent être déclassées car elles ne font l'objet d'aucun effort intellectuel, ce que l'on nommerait la culture générale, pour n'être plus que de simples denrées susceptibles de spéculation.

Et cette spéculation, contrairement à ce que pourrait « penser » l'homme-masse, n'est nullement débarrassée du passé. Elle en est investie de manière tout à fait intime. Celle-ci ne pourrait d'ailleurs jamais fonctionner si elle ne se servait pas d'une des caractéristiques par excellence du passé, la rumeur, pour opérer ces transferts massifs de connaissance en échange d'informations banales à la valeur douteuse parce que vides de sens historique et qui ne servent qu'à créer l'impression, chez l'homme-masse, qu'il *sait* quelque chose.

Le passé habite l'homme plus qu'il ne veut bien l'admettre. Il en est le mystérieux sous-sol, le fondement « malléable ». Et mouvant, heureusement qu'il l'est! Comment pourrions-nous vivre dans un passé figé, fixé *une fois pour toute*.

C'est d'ailleurs dans ce monde que tente de nous faire vivre l'homme-masse. Ayant pris le pari de gouverner le monde, il s'élançait vers l'avenir sans aucune assise historique qui pourrait le prémunir contre les aléas de la nature. Tout lui apparaît beaucoup trop facile – l'aisance avec laquelle les enfants manipulent aujourd'hui les nouvelles technologies détruira, à terme, leur capacité à réagir dans des temps d'Apocalypse – pour qu'il ne se préoccupe de l'accident probable. L'autosatisfecit qu'il s'attribue – car il sait très bien que la reconnaissance n'est pas une « affaire » personnelle – le confine dans une solitude intenable qu'il ne peut contrer qu'à l'aide d'une multitude de miroirs dépolis lui renvoyant une image fabriquée de lui-même :

Si l'on étudie la structure psychologique de ce nouveau type d'homme-masse, en tenant compte des répercussions qu'il provoque dans la vie publique, on relèvera les caractéristiques suivantes : *en premier lieu*, l'impression originaire et radicale que la vie est facile, débordante, sans aucune tragique limitation ; de là, cette sensation de triomphe et de domination qu'éprouvera en lui

chaque individu moyen, sensation qui, *en second lieu*, l'invitera à s'affirmer lui-même, tel qu'il est, à proclamer que son patrimoine moral et intellectuel lui paraît satisfaisant<sup>266</sup> et complet. Ce contentement de soi-même l'incite à demeurer sourd<sup>267</sup> à toute instance extérieure, à ne pas écouter, à ne pas laisser discuter ses opinions et à ne pas s'occuper des autres. Cet intime sentiment de domination le pousse constamment à occuper la place prépondérante. Il agira donc comme s'il n'existait au monde que lui et ses congénères. Aussi – *en dernier lieu* – interviendra-t-il partout pour imposer son opinion médiocre, sans égards, sans atermoiements, sans formalités ni réserves, c'est-à-dire suivant un régime d'« action directe ».<sup>268</sup>

Ne serait-il pas utile de comparer l'*homme-masse* d'Ortega Y Gasset à l'*homme médiocre* de Dostoïevski pour en montrer les similitudes :

Je vous hais, Gavrila Ardalionovitch, et – ceci vous surprendra peut-être – uniquement parce que vous êtes le type, l'incarnation, la personnification et la très parfaite expression de la médiocrité la plus impudente, la plus infatuée, la plus plate et la plus repoussante! Vous êtes la médiocrité gonflée, celle qui ne doute de rien et se drape dans une sérénité olympienne ; vous êtes la routine des routines! Jamais l'ombre d'une idée personnelle ne germera dans votre esprit ou dans votre cœur. Mais votre envie ne connaît point de bornes ; vous êtes fermement convaincu que vous êtes un génie de premier ordre. Toutefois, le doute vous hante dans vos moments de mélancolie et vous éprouvez alors des accès de colère et d'envie.<sup>269</sup>

Et pourtant, on pourrait rétorquer que Gavrila Ardalionovitch Ivolguine est un noble, un officier militaire qui ne devrait en rien représenter la médiocrité que décrit Hyppolite. Mais il en va tout autrement. L'*homme-masse* – l'*homme médiocre* – envahit tout et toutes les strates de la société.

Ortega Y Gasset montre que, de proche en proche, « ce barbare frais émoulu est un produit automatique de la civilisation moderne. »<sup>270</sup> De la société du plaisir qui

<sup>266</sup> D'où l'irréductibilité de l'*homme-masse*, un être coulé d'un seul bloc.

<sup>267</sup> Il serait inutile de rappeler le comportement du politicien contemporain qui suit fidèlement cette description détaillée que fait Ortega Y Gasset de l'*homme-masse*. Ce dernier *investit* donc toutes les classes sociales et n'épargne personne, même si certaines classes d'individus peuvent paraître, à première vue, plus vulnérables que d'autres parce que plus sourdes à leur propre histoire.

<sup>268</sup> *Id.*, pages 171-172.

<sup>269</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], pages 763-764.

<sup>270</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, page 175.



marqua, il n'y a pas si longtemps, les esprits quand elle s'émancipa de son carcan utilitaire faisant voler en éclats tabous et totems, nous sommes passés à une société schizophrène qui génère chez le *señorito satisfait* une violence endémique qu'il prend pour de la détermination. Ainsi, rien, selon Ortega Y Gasset, n'effraie l'homme-masse :

Il joue à la tragédie parce qu'il croit que la tragédie effective n'est pas vraisemblable dans le monde civilisé. [...] Plus le masque adopté est tragique, plus on vit en humoriste. Il y a de l'humour là où l'on adopte pour la vie des attitudes révocables que la personne ne remplit pas entièrement et sans réserve. L'homme-masse n'affermir pas son pied sur l'inébranlable fermeté de son destin. Au contraire, il végète suspendu fictivement dans l'espace.<sup>271</sup>

Le cynisme ambiant et systémique – on ne parle que du cynisme de la population envers les institutions politiques sans s'apercevoir de son incroyable ressemblance avec celui de l'État – que l'on ne cesse d'évoquer dans la « classe politique », démontrant ainsi les consanguines accointances de celle-ci avec l'homme-masse, est créé par cet état de déliquescence des mœurs au profit des modes dans lequel achèvent de se dissoudre les institutions des hommes. Ce cynisme est, pour Ortega Y Gasset, une des formes les plus achevées du nihilisme :

Le cynisme, parasite de la civilisation, vit en la niant, parce qu'il est convaincu au fond qu'elle ne lui fera pas défaut. Que viendra faire le cynique dans un peuple véritablement sauvage, dont tous les habitants feraient avec naturel et sincérité ce qu'il accomplit, lui, par pose, et considère comme relevant de son rôle personnel? Qu'est-ce qu'un fasciste, s'il ne médite pas de la liberté?<sup>272</sup>

Peut-on se rappeler cette phrase de Mussolini : « Tout dans l'État, rien contre l'État, rien hors de l'État. » Malgré l'illusion totalitaire, le réel pouvoir se situe toujours du côté des corporations qui ne paient jamais leur juste prix, que ce soit en temps de guerre ou lors d'efforts économiques pour redresser les finances d'un état. Et comme l'homme-masse cautionne le fascisme d'état en adoptant une posture théâtrale qui le rend grotesque et inerte, n'étant pas conscient de sa suffisance et de sa médiocrité, on ne peut se surprendre que le corporatisme soit devenu, tout comme le contournement systématique de la loi, un mode de vie.

---

<sup>271</sup> *Id.*, pages 179-180.

<sup>272</sup> *Id.*, page 180.

## Un phénomène d'époque et non de classes

Rappelons-le encore une fois, l'homme-masse *occupe* toutes les strates de la société. Il est le fruit d'une alliance entre la technique et la démocratie libérale. Alors comment penser l'homme-masse comme une conséquence *inéluçtable* et *irréversible*? Que pouvons-nous opposer aux tenants d'un mondialisme avilissant mais séduisant auprès des masses qui ne peuvent s'affranchir de leurs jouissances personnelles pour les rendre plus universelles, pour leur redonner une ampleur humaine et une grandeur transcendante qui auraient pour résultat de les décupler?

Tout le spécialisme de la fin du XX<sup>e</sup> et du début du XXI<sup>e</sup> siècles a accéléré ce processus d'atomisation de la pensée. Les technologies de l'information, avec leur langage machine opératoire – (le *code opératoire* ou plus communément appelé le « opcode ») –, ont obligé les scientifiques, s'ils voulaient continuer à bénéficier des avancées de la transistorisation et de la miniaturisation des composants électroniques, à se plier à des règles strictes la plupart du temps dictées elles-mêmes par des critères économiques les forçant à renier – encore le retour du nihilisme sous une autre forme – un de leurs principes fondamentaux, le doute.

Dans la même foulée, l'extraordinaire accroissement des informations scientifiques a forcé les hommes de science à choisir leur camp. Car c'est avant toute chose d'avancées militaires dont il s'agit, du moins pour les laboratoires de recherche les moins sérieux. Pour les autres, les grandes fondations derrière lesquelles se dissimulent discrètement les grandes corporations se sont chargées de financer en toute *transparence* – les innombrables et mystérieuses tractations qui peuvent mener à une philanthropie bourgeoise dès plus respectée pourraient faire, en soi, l'objet d'une vie consacrée à la recherche – leurs recherches en prétextant une liberté scientifique qui n'a jamais été véritablement démontrée.

De la culture générale qui permet d'appréhender de nouveau le réel et de le redistribuer en tenant compte des disciplines connexes génératrices de connaissance, nous sommes passés à un spécialisme *barbare*. En ce qui concerne les avancées phénoménales de la science, Ortega Y Gasset a des mots très durs – mais probablement faciles à démontrer – à son égard :

Le fait est que, reclus dans l'étroitesse de son champ visuel, il (l'homme de science) parvient en effet à découvrir des faits nouveaux et à faire avancer la science, qu'il connaît à peine, et avec elle l'encyclopédie de la pensée, qu'il méconnaît consciencieusement. Comment une chose semblable a-t-elle été, est-elle possible? Car il convient d'insister sur l'extravagance de ce fait indéniable : la science expérimentale a progressé en grande partie grâce au travail d'hommes fabuleusement médiocres, et

même plus que médiocres. C'est-à-dire que la science moderne, racine et symbole de la civilisation actuelle, accueille en elle l'homme intellectuellement moyen et lui permet d'opérer avec succès. On en trouvera la raison dans ce qui est à la fois le plus grand avantage et le danger plus grand encore de la science nouvelle, et de toute la civilisation qu'elle dirige et représente : le mécanisme.<sup>273</sup>

Aujourd'hui, avons-nous dépasser ce mécanisme? Il nous semble plutôt que nous nous y sommes ancrés avec une violence encore plus manifeste. C'est que les flots de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle – à l'époque où fut écrit l'essai de José Ortega Y Gasset, ils apparaissaient encore relativement calmes après les atrocités de la *Grande Guerre* – ont failli couler le navire de la civilisation et ont éprouvé voire anéanti toutes les certitudes qui prévalaient avant la Seconde Guerre mondiale. Toute la civilisation occidentale a été ébranlée par l'Holocauste et s'est demandée s'il était possible de continuer sur le même modèle<sup>274</sup>. Plus de soixante-quinze ans après la

<sup>273</sup> *Id.*, page 186.

<sup>274</sup> Theodor W. Adorno a longuement écrit sur le modèle illustré par Ortega Y Gasset et a tenté de secouer le joug de l'idéologie. Cette dernière n'est ni progressiste ni libérale ou communiste. Elle s'affranchit des systèmes politiques mais n'arrive pas à le faire de la philosophie qui, comme l'évoque Adorno, est plutôt une tendance qu'une affirmation : « J'ai dit un jour que, après Auschwitz, on ne pouvait plus écrire de poèmes et cela a donné lieu à une discussion à laquelle je ne m'attendais pas lorsque j'ai écrit cette phrase. Si je ne l'attendais pas, c'est parce qu'il est propre à la philosophie – et tout ce que j'écris est de la philosophie, je n'y peux rien, même si cela n'a pas l'air de toucher aux prétendus thèmes de la philosophie – de ne jamais s'exprimer de façon complètement littérale. La philosophie porte toujours sur des tendances et ne consiste pas en *statements of fact* [en relevés de faits]. C'est mal comprendre la philosophie, à cause de sa proximité croissante avec les tendances scientifiques toutes-puissantes, que de mettre une telle proposition sur la table et de dire : "Il a écrit qu'après Auschwitz on ne pouvait plus écrire de poèmes. De deux choses l'une : ou bien on ne peut vraiment plus écrire de poèmes et celui qui en écrit est un misérable ou un sans-cœur ; ou bien il a tort et il a dit quelque chose qu'on ne devrait pas dire." Bon, je dirai que la réflexion philosophique est à mi-chemin ou consiste, en terme kantien, dans la vibration entre ces deux possibilités qui, sinon, s'opposent platement. Je suis prêt à concéder que, tout comme j'ai dit que, après Auschwitz, on ne pouvait plus écrire de poèmes – formule par laquelle je voulais indiquer que la culture ressuscitée me semblait creuse –, on doit dire par ailleurs qu'il faut écrire des poèmes, au sens où Hegel explique, dans *l'Esthétique*, que, aussi longtemps qu'il existe une conscience de la souffrance parmi les hommes, il doit aussi exister de l'art comme forme objective de cette conscience. Dieu sait que je n'ai pas prétendu en finir avec cette antinomie et ne peux pas le prétendre pour la simple raison que mes propres impulsions dans cette antinomie me portent plutôt du côté de l'art qu'on me reproche à tort de vouloir réprimer. Dans certains journaux d'Allemagne de l'Est, on a même dit que j'avais pris position contre l'art et adopté ce faisant le point de vue de la barbarie. Il faut pourtant bien se demander si l'on peut encore vivre après Auschwitz – c'est une question métaphysique, bien qu'elle se fonde sur une suspension radicale de la métaphysique ; il est remarquable de constater à quel point les questions qui nient la métaphysique et se dérobent à elle prennent ce faisant un caractère curieusement métaphysique. Je me le suis moi-même demandé, par exemple, dans des cauchemars récurrents où je n'ai plus le sentiment de vivre mais d'être seulement l'émanation du désir d'une victime d'Auschwitz. Bon, les bêtises du consensus ont sur-le-champ tiré argument de cela pour dire qu'il était grand temps pour quelqu'un qui pense comme moi de se suicider – ce à quoi je peux seulement répondre que cela arrangerait bien trop ceux qui détiennent le pouvoir. Aussi longtemps que je pourrai exprimer ce que j'essaye d'exprimer et aussi longtemps que je croirai pouvoir faire accéder au langage ce qui, sinon, n'y accéderait pas, je ne donnerai pas satisfaction à cet espoir, à ce désir si le pire ne m'y pousse pas. Ce qui est dit dans *Morts sans sépulture*, l'une des plus importantes pièces de Sartre, qui pour cette raison n'est presque jamais jouée en Allemagne, doit être pris de façon

fondation de l'Organisation des Nations unies, il n'est pas certain que le monde puisse faire face aux défis que posent les « changements climatiques »<sup>275</sup>, l'accroissement exponentiel de la population mondiale sans que l'homme-masse – ou le post-humain, s'il peut s'affranchir de son nihilisme anhistorique – sorte de son coma historique.

Son attitude actuelle prédatrice et barbare pour voir émerger autre chose – car le post-humain ne constitue en rien une révolution culturelle mais plutôt l'exacerbation des pulsions narcissiques et mortifères qui le déterminent et l'enclavent dans une catatonie toujours plus désensibilisée – qu'un automate capable de performances extraordinaires mais totalement dénué de finesse intellectuelle devra littéralement être brisée, sans contredit aucun, pour permettre au sens historique d'émerger de nouveau. Mais seul un cataclysme externe ou une catastrophe à la mesure de la mondialisation comme aboutissement des totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle pourront fracasser un monde qui n'en a que l'apparence, la chrysalide desséchée de la civilisation occidentale.

Les robots actuels ne lisent pas Voltaire, Proust ou Montesquieu. Nietzsche leur est inconnu comme il nous est totalement étranger. Car l'altérité qui déstructure l'homme et le sature de sacré ne peut se télécharger sur un disque dur<sup>276</sup>, quoi qu'en pensent les sciences cognitives. Tout au plus celles-ci peuvent s'enthousiasmer – à la manière des enfants qui s'exclament<sup>277</sup> devant un jouet que leur a apporté le Père

---

très sérieuse comme une question métaphysique. C'est le personnage d'un jeune résistant soumis à la torture qui s'y demande si l'on peut ou à quoi bon vivre dans un monde "où des hommes [...] vous tapent dessus jusqu'à vous casser les os". Puisqu'elle porte sur la possibilité d'une affirmation de la vie, cette question ne peut être éludée. J'aurais tendance à croire que toute pensée qui ne s'est pas mesurée à cette problématique, qui ne l'adopte pas théoriquement, démissionne d'avance devant ce sur quoi il faut réfléchir – et que pour cette raison elle ne mérite plus d'être appelée "pensée". », Theodor W. Adorno, *La Métaphysique. Concept et problèmes*, Traduction et présentation par Christophe David, Paris, Payot, Coll. « Critique de la Politique », 2006, pages 164-166.

<sup>275</sup> Encore une fois, le consensus virtuel sur les soi-disant changements climatiques masque la réalité d'un système en état de « mort cérébrale ». On ne s'interroge pas sur le caractère eschatologique de la pensée messianique – le concept de « progrès humain » hérité des Lumières – sans évoquer au passage le caractère mortifère de l'homme, son caractère imparfait, frein à l'épuration de la connaissance. On cherche un consensus à tout prix afin d'éviter de discuter en profondeur du changement de civilisation qui nous propulse dans le post-humain. L'Apocalypse ne nous pend pas au bout du nez mais est déjà advenue alors que l'homme est la variable de trop, celle que l'on annule par réduction mathématique pour ne conserver que l'artifice, l'équation parfaite ; à terme, ce sont des pans entiers de nos civilisations qui sont niés au profit d'un progrès criminel qui ne cache plus son envie d'en découdre avec un univers qui le nargue encore trop à son goût.

<sup>276</sup> Chassez le divin par la porte, il reviendra par la fenêtre! *L'informatique en nuage* (cloud computing) ne reflète-t-elle pas ce symbolisme hypocrite qui consiste à éliminer un adversaire potentiel – Dieu dans les cieux accompagné des anges sur leurs nuages – dans l'élaboration de la connaissance afin de prendre sa place, de revêtir ses propres habits et d'emprunter son propre discours tout en prétendant le contraire?

<sup>277</sup> Slavoj Žižek prend toujours plaisir à raconter cette anecdote. Lorsqu'il demande aux parents de jeunes enfants s'ils croient au Père Noël, ceux-ci, surpris, lui répondent par la négative et prétextent qu'ils le font pour plaire à leurs enfants. Dans la même foulée, Žižek s'adresse alors aux enfants de ces mêmes parents pour leur poser une question identique. Ces derniers, même en bas âge, lui répondent également de la même manière en prétextant qu'ils font semblant d'y croire pour faire plaisir à leurs parents. Deux incroyants qui tentent mutuellement de se

Noël – devant les formidables « progrès » de la technique, ces derniers demeurant toujours mesurables parce que commercialisables. Ainsi, nous pouvons douter de la capacité de révolte de l’homme-masse, y compris chez les plus éduqués d’entre eux :

Qui le veut peut observer la stupidité avec laquelle pensent, jugent et agissent aujourd’hui en politique, en art, en religion et dans les problèmes généraux de la vie et du monde des « hommes de science », et évidemment, à leur suite, les médecins, ingénieurs, financiers, professeurs, etc. Cette condition de « ne pas écouter », de ne pas se soumettre à des instances supérieures, que j’ai présentée à plusieurs reprises comme caractéristiques de l’homme-masse, atteint à son comble précisément chez ces hommes partiellement qualifiés.<sup>278</sup>

Aujourd’hui, la situation n’a guère changé. Les masses se sont crispées de plus en plus sous les coups de boutoir de la mondialisation et les classes moyennes ont augmenté d’autant leur insignifiance malgré le foisonnement d’une information stérile et monstrueusement consommatrice de psychés humaines sans pour autant réussir à s’arracher à l’inertie que décrit Ortega Y Gasset.

---

convaincre du contraire à partir d’une idée préconçue qu’ils se font l’un de l’autre de l’autre relève du fantasme le plus infantile.

<sup>278</sup> *Id.*, page 188.

## Le corporatisme comme modèle du mondialisme

Qu'en est-il de la révolte des masses qui justifie le titre de l'essai de José Ortega Y Gasset? À la différence de l'homme d'élite qui s'élève vers les instances supérieures de la pensée, l'homme-masse, selon Ortega Y Gasset, la reçoit des instances supérieures dans toute sa passivité et son inertie. Nous pouvons alors croiser les définitions que donnent de la révolte Camus et Ortega Y Gasset.

Selon Camus, « Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. »<sup>279</sup> Quant à Ortega Y Gasset, de la révolte, il écrit ceci :

La seule chose que l'on puisse en substance appeler véritablement révolte est celle qui consiste pour chacun à ne pas accepter son destin, à s'insurger contre soi-même. [...] Quand la masse agit par elle-même, elle ne le fait que d'une seule manière – elle n'en connaît point d'autre. Elle lynche. Ce n'est pas par hasard que la loi de Lynch est américaine : l'Amérique est en quelque sorte le paradis des masses.<sup>280</sup>

Les deux définitions se rencontrent à l'intersection du retournement ; la volte-face pour Camus et l'insurrection pour Ortega Y Gasset. Mais un élément fondamental les distingue. La volte-face proposée par Camus, peu importe l'entité vers laquelle le révolté se tourne pour affronter sa condition, n'est pas une affaire *personnelle*. À ce compte, la révolte d'Ortega Y Gasset est dirigée contre soi-même mais dans un mouvement de lynchage sans aucune médiation historique. La propriété du lynchage est l'urgence. Il faut lyncher – non pas le coupable mais le premier mécréant venu, le premier « étranger » qui nous tombe sous la main – au plus vite, d'où le sentiment caractériel de l'urgence contemporaine qui consiste à *expédier* l'affaire avant que la justice ne s'en saisisse ; on peut certainement compter sur l'extraordinaire pulsion des masses – nous connaissons tous le degré d'*intelligence* d'une foule – pour « se faire justice soi-même ». Là est toute la différence entre la révolte historique<sup>281</sup> – que l'on a expérimentée tant en France qu'en Russie, notamment – et la révolte des masses.

<sup>279</sup> *Op. cit.*, Albert Camus, *L'homme révolté*, page 28.

<sup>280</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, page 192.

<sup>281</sup> Les deux grandes « Révolutions » (française et russe) ont pourtant montré leur limite et leur barbarie. Ces deux « mouvements » ont certes libéré des énergies foudroyantes qui ont poussé les peuples à créer de nouveaux concepts permettant à une autre classe sociale de dominer à son tour l'agenda historique. Dans le même temps, elles ont exacerbé cette violence aveugle qu'on a par la suite inoculée aux masses. La suite est connue ; lors d'une guerre civile, l'ennemi (l'homme-masse) est de tous les côtés et celui qui peut vous venir en aide aujourd'hui pourrait tout aussi bien devenir votre bourreau le lendemain. L'histoire entraîne toujours les civilisations vers un « progrès » manichéen qui se termine inévitablement par une hécatombe plurielle. La « chose révolutionnaire » qui apparaît *novatrice* aujourd'hui se transformera à terme en un effondrement – provoqué ou subi – réel de la

Toute la charge psychologique de la révolte des masses se transforme en une licence *ad nutum* qui évacue l'origine, l'identité et la légitimité des institutions historiques déjà fortement décrédibilisées par le néolibéralisme qui œuvre également à leur destruction ; les deux « pouvoirs » fonctionnent en sympathie, le système responsable du contrôle de nombreuses activités inconscientes des sociétés déléguant des fonctions automatiques à ses agents dormants – les hommes inertes – qui ignorent jusqu'aux motivations réelles qui sommeillent en eux. Ces derniers sont les porteurs ignorants d'un virus que l'on déclenchera lorsque ce sera nécessaire. On pourrait donc poser la question suivante : La révolte des masses – cette « révolte » qui a réellement pris tout son sens après la Seconde Guerre mondiale, n'est-elle pas caractéristique d'un infantilisme *bon enfant*?<sup>282</sup> – n'est-elle qu'un sursaut de l'histoire, le retour de l'intolérance tragique d'Antigone et de son hubris face à ses pulsions frustrées devant un avenir improbable, objet de toutes les spéculations imaginables, un déchaînement de sa frayeur qu'elle n'arrive à traduire qu'à l'aide d'une émancipation violente et juvénile, se sachant condamnée d'avance<sup>283</sup>, qui prévient l'homme que l'avenir qu'*il s'est préparé* ne se réalisera pas et que la technique tant divinisée faillira à lui procurer l'immortalité dont il a toujours rêvé?

---

notion d'humanité telle qu'on la connaissait auparavant. L'avenir fut toujours incertain ; aujourd'hui, on le prétend plus sûr que le présent. En décrétant nos valeurs contemporaines comme les seules recevables et en condamnant toutes les époques passées *et* futures, en annulant leurs mœurs *et* leurs modes, on s'emprisonne dans un présent perpétuel où nos « convictions du moment » – celles de l'homme inerte et informé – se muent en diktats perpétuels, symptômes inavoués de l'effondrement de la pensée comme mécanisme fédérateur.

<sup>282</sup> On a souvent décrit les mouvements de révoltes qui eurent lieu lors des différents « printemps » par leur caractère bon enfant, jovial ou pacifiste, durant lesquels des saltimbanques tentaient de dérider les foules en colère. Comme si la jeunesse dans toute sa *spontanéité* était seule garante d'une réflexion ou d'une action politique concertée. La « jeunesse » n'est qu'une idéologie de plus qui, après la Seconde Guerre mondiale, s'est lentement imposée à la « conscience » des masses et a créé un clivage entre les différentes générations. Il est tout aussi fallacieux de prétendre que la démocratie directe – la réunion *spontanée* de plusieurs personnes sans connaissance aucune du sujet en cause –, parce qu'elle fédère plusieurs idéologies divergentes mais cristallisées à un moment donné de l'histoire, créera du consensus politique propre à ériger des institutions humaines capables de gouverner les peuples. L'homme-masse, comme l'indique Ortega Y Gasset, *investit* tous les domaines, s'arroge tous les actes de pensée, ne tolère – cela expliquerait l'engouement actuel pour ce mot qui, si on s'en remet à la définition du *Litttré*, « tolère parce qu'il est impossible de réprimer, de faire *autrement* » – aucune autre alternative et se comporte finalement comme un adolescent irascible et rageur. On pense alors que la crise lui passera, que le temps l'assagira. Mais c'est sans compter les millions d'hommes-masse qui réagissent de la même manière. Ce phénomène est généralisé et tous les pays occidentaux subissent cet assaut, ce retour à la barbarie.

<sup>283</sup> C'est le propre du tragique d'être dessaisi au moment même d'entrer en scène. La jeunesse engendrée dans l'opulence matérielle qui s'apprêtait à prendre en charge les destinées de l'homme s'aperçoit, dans un rapport spéculaire voire morbide, qu'elle est condamnée d'avance et ne profitera pas des progrès passés que garantissait jadis l'histoire. On ne peut plus attendre la catastrophe pour fédérer les forces en présence afin d'y faire face. Tous le savent mais les jeunes mieux que les autres. Alors que la génération au pouvoir ne vivra que le début d'un cataclysme sans précédent qui emportera les idéaux et les rêves de millions de milliards d'individus, ces derniers ne peuvent plus rêver à une liberté qu'on leur avait promise, notamment en leur faisant croire que l'éducation était la clé d'un bonheur garanti, et doivent se rabattre sur un pouvoir immédiat, *direct*, transgressif, individuel. La révolte est intérieure car les pulsions narcissiques ne pourront *jamais* être canalisées ; ce qui engendre une schizophrénie patente que ne ressentent pas les générations les plus vieilles bien installées dans leur confort inerte.

Dans la révolte, tout a été intériorisé. Alors que la révolte camusienne faisait volte-face contre le monde (Sade, Lautréamont, Marx), celle d'Ortega Y Gasset est intérieure, déchaînant des pulsions morbides impossibles à sublimer. Cette violence intérieure comporte un élément d'improbabilité qui engendre une réaction inverse, la pulsion maniaque au contrôle et à la normalisation ou encore l'explosion d'agressivité se traduisant par autant d'actes meurtriers et « gratuits » ; ce qui fait se crispier les antagonismes, notamment aux États-Unis, concernant le *deuxième amendement* de la Constitution américaine. Rappelons-le pour fins d'analyse : « A well regulated Militia, being necessary to the security of a free State, the right of the people to keep and bear Arms, shall not be infringed. »

Le devoir de se protéger devient – parce que l'avenir est inéluctable donc certain et que le présent inquiète et ne rassure personne – la seule manière de s'*offrir* une possibilité de survie alors que les ressources de la planète viendront à manquer parce qu'accaparées par une kleptocratie mondialisée (ONU) et ignorante de la réalité concrète. Le port d'arme est un non-débat qui masque les réels enjeux, qui occulte la barbarie « déléguée » à l'homme-masse. Mais de cette précarité présente et hautement risquée, de cet « avenir certain », l'État en est également conscient. Il sait qu'il ne pourra, contrairement à sa raison d'être – qui n'est pas raison d'État –, protéger tout le monde. Il le sait mieux que n'importe quelle officine ou institution. Et il est lui aussi obligé de faire des choix, si déchirants soient-ils. Il ne pourra pourtant jamais l'admettre sans déclencher une crise majeure difficilement contenable.

Nous sommes donc en présence d'un clivage non seulement idéologique mais pathologique qui ne laisse aux actants d'autre choix que le conflit ultime. L'État n'est plus, comme l'écrivait Ortega Y Gasset, en mil neuf cent vingt-neuf, « cette machine formidable, qui fonctionne prodigieusement, avec une merveilleuse efficacité, par la quantité et la précision de ses moyens. »<sup>284</sup>

Nous ne sommes plus à l'ère du danger qu'évoquait Ortega Y Gasset, « l'étatisation de la vie. »<sup>285</sup> L'État, n'étant plus en mesure de jouer son rôle de *machine formidable, qui fonctionne prodigieusement*, doit déléguer celui-ci – quand on ne le lui retire pas tout simplement<sup>286</sup> – à des technocrates qui s'appuieront sur des considérations immatérielles, bien protégés par une cohorte de mercenaires vêtus d'habits nationaux (les externalités n'étant que des apparences, les responsabilités doivent donc être partagées de cette manière : le pouvoir de conduire les destinées de l'humanité réside dans les mains des élites non-élues tandis que celui de taxer la vie,

---

<sup>284</sup> *Id.*, page 195.

<sup>285</sup> *Id.*, page 196.

<sup>286</sup> On ne s'offusque plus, aujourd'hui, quand on retire le pouvoir aux élus du peuple, que l'on considère incapables, à terme, de mener les réformes – on constatera, au passage, qu'il n'est plus du tout question de révolution – « nécessaires » à la reconfiguration du système, pour le confier à des technocrates qui eux sauront donner le coup de barre *obligatoire* et *sacrificiel* pour retrouver le cap vers un horizon plus dégagé et plus clémente. Disent-ils!



de policer les échanges échoit aux gouvernements dits nationaux) pour traverser un siècle de tourmentes et de frustrations manifestes. On comprend mieux les raisons pour lesquelles les politiciens n'arrivent plus à se maintenir au pouvoir très longtemps ; ils sont éjectés de leur « siège » dès que la violence qu'ils endiguent ou déclenchent selon les desiderata d'une puissance diffuse aux allures lobbyistes devient « nécessaire », *sans aucune alternative*. La catatonie politique est parfois sidérante de bêtise et l'on se demande vraiment comment ceux qui usurent le pouvoir de cette manière ne sombrent pas plus rapidement dans une profonde dépression psychique.

De l'étatisme totalitaire, nous avons dérivé, glissé<sup>287</sup> vers le corporatisme d'état. On nous demande donc de choisir, aujourd'hui, entre les grandes corporations apatrides de ce monde qui redécoupent – dépècent? – les frontières nationales en suzerainetés postmodernes (Supra, page 58).

Ceux qui croient encore que la démocratie subsiste se leurrent non seulement sur le concept même mais sur sa capacité à se transformer en profondeur. La *démocratie directe* ne peut que conduire à un dopage systématique des forces en présence et nous entraîner vers un monde multipolaire capable des pires atrocités dès lors que l'État ne peut plus garantir la sécurité des individus.

La police et l'armée<sup>288</sup> sont des organes indépendants dont les missions premières ne sont pas la protection des individus mais la défense de l'État. Dans un monde corporatiste, la police et l'armée deviennent encore plus isolées – l'homme-masse y règne en maître compte tenu de la formidable bureaucratie qui s'y déploie, mécanisme intrinsèque du fascisme – et doivent dorénavant se *concentrer* uniquement sur la préservation d'un système qui entraîne toute l'humanité à se désolidariser pour survivre. Tout un système sécuritaire que l'on jette à la face de l'homme-masse pour le forcer à réactiver ses pulsions morbides qui lui font détruire, en lui, toute altérité se met en place pour contrer cette déliquescence inéluctable des institutions. Ortega Y Gasset le soulignait déjà en mille neuf cent vingt-neuf :

La population d'une grande ville actuelle, pour cheminer tranquillement et faire ses affaires, a besoin, absolument besoin, d'une police qui règle la circulation. Mais c'est une naïveté des

---

<sup>287</sup> Le propre du glissement est cette lente perte d'équilibre, imprévisible mais inéluctable, vers laquelle l'absence de commandements ou de lois, peu importe qu'ils soient divins ou humains, nous entraîne subtilement. Tous les « assouplissements » aux lois des quarante dernières années sont survenus sous la coupe de la banalisation : Des lois votées en fin de mandat, en fin de session parlementaire, durant la période estivale, au moment où personne ne prête attention à l'actualité politique, ou encore en masquant ces assouplissements par d'autres mesures cosmétiques, etc. On le constate, la législation se vote toujours – et au nom de quelque principe vide de réalité qui asservit ceux qui ne peuvent faire autrement – derrière des portes closes et le débat public n'est plus qu'affaires de saltimbanques et d'idiots.

<sup>288</sup> Ne l'ont-ils pas toujours été? *La structure psychologique du facisme* de Georges Bataille nous révèle les mécanismes de ces organes indépendants.

personnes « d'ordre » de penser que ces « forces d'ordre public », créées pour l'ordre, se contenteront d'appliquer celui que ces personnes voudront. Il est inévitable qu'elles finissent par définir et décider elles-mêmes l'ordre qu'elles imposeront et qui sera, naturellement, celui qui leur conviendra.<sup>289</sup>

Et le pouvoir qui se déplace ailleurs n'oublie pas d'emporter avec lui l'essentiel : l'esprit. Tout l'exercice du pouvoir n'est pas à proprement parler *physique*<sup>290</sup>. L'excitation permanente de la jeunesse ne sert finalement que l'exacerbation libidinale. Le pouvoir s'exerce assis :

En vérité, on ne commande pas avec les janissaires. Tayllerland le disait à Napoléon : « Avec les baïonnettes, Sire, on peut tout faire, sauf s'asseoir dessus. » Or, commander, ce n'est pas faire le geste de s'emparer du pouvoir<sup>291</sup>, c'est au contraire en pratiquer tranquillement l'exercice. En un mot, commander c'est s'asseoir. Trône, chaise curule, banc ministériel, fauteuil présidentiel. À l'encontre de ce que suppose une optique naïve et feuilletonesque, le fait de commander n'est pas tant une question de poings que de... sièges. L'État est, en somme, l'état de l'opinion : une situation d'équilibre, de statique.<sup>292</sup>

---

<sup>289</sup> *Id.*, page 199.

<sup>290</sup> On a demandé à Winston Churchill, alors qu'il était déjà octogénaire, le secret de sa longévité et de sa bonne santé. Celui-ci aurait répondu : « No sport! » Anecdote réelle ou légende anglaise? Connaissant le sens de l'humour caustique du plus controversé premier ministre de l'histoire de l'Angleterre, comment pourrait-on être certain de quoi que ce soit!

<sup>291</sup> Ce que n'ont pas compris ni mis en pratique les mouvements *Occupy* – truffés d'hommes-masse, inertes, impulsifs voire agressifs – est que l'organisation, lors d'une situation d'urgence, est essentielle à la bonne marche de la révolution. On se prépare au pire tout en priant pour que le meilleur advienne ; personne ne souhaite jamais vivre l'urgence. Parce que, de fait, l'urgence n'est jamais telle qu'on l'a prévue. Seules la préparation et la maîtrise de processus opérationnels maintes et maintes fois répétés peuvent faire espérer au révolutionnaire une issue plus noble et plus *complète*. La spontanéité des mouvements contemporains a démontré l'effroyable méconnaissance des actants de l'histoire actuelle, protagonistes incapables de porter l'acte révolutionnaire – la volte-face – de façon symbolique (en pensées et en gestes structurés plutôt qu'en babillages juvéniles ou en actes délictueux) afin d'engendrer un débat complet et mature sur les questions dramatiques que soulève le temps présent ; tout ceci dans le but d'éviter un statu quo systémique. Ceux qui actuellement détiennent le pouvoir réel connaissent très bien l'ignorance caractérielle de leurs opposants et ont laissé l'exubérance et le caractère *bon enfant* des mouvements réactionnaires actuels se briser, comme d'impétueuses vagues, contre les digues de la réalité où les écumes juvéniles et exacerbées n'ont finalement engendré qu'une stérilité narcissique et mortifère.

<sup>292</sup> *Id.*, page 203.

## L'hyperbole comme symbole

Il n'est pas original aujourd'hui d'émettre une opinion sur tout comme sur n'importe quoi ; tout le monde s'y adonne! Comme tout se vaut, l'opinion émise ne commande en rien aux autres opinions qui sont, elles, refoulées jusqu'à ce qu'un catalyseur, généralement un fait divers, déclenche à nouveau une réaction en chaîne. À l'ère atomique et nanométrique, la réaction est instantanée – notamment sur la Toile et par l'entremise des réseaux sociaux – et virale. Tout surgit comme tout s'éteint ; en une nanoseconde! Ces feux de paille créent une illusion de discours à partir de laquelle s'activent les opinions latentes. Rien – littéralement une fiction fabriquée sur commande – ne commande à personne, l'autre fiction. Ce renvoi incessant entre deux énoncés fictifs ne se rompt que lorsque l'histoire *entre* en scène :

Tout commandement primitif a un caractère « sacré », car il se fonde sur le religieux et le religieux est la première forme sous laquelle apparaît toujours ce qui deviendra esprit, opinion, idée, bref, l'immatériel et l'ultraphysique.<sup>293</sup>

Ne pas se commander à soi-même, ne pas s'ordonner une certaine mesure dans ses opinions ou tout simplement de les taire, c'est évidemment adopter le ton inerte – profane – de celui qui est sans opinion. N'en ayant aucune, l'homme-masse les possède toutes et ne peut dès lors qu'être manipulé par les opinions de la masse rendant « son » discours pareil à celui de tous les autres.

L'instrumentalisation de la connaissance nous a conduits à emprisonner celle-ci dans une objectivation tendancielle à partir de laquelle il ne nous est plus possible de penser le concept. Le renversement qui s'est opéré n'accorde plus la prédominance de la réalité comme expérience par l'entremise de l'appréhension du concept mais plutôt par l'utilisation de celui-ci comme instrument – que l'on peut produire, mesurer, quantifier, qui peut faire l'objet de spéculation marchande – de création de la réalité. Ainsi est évacuée la capacité d'exagération<sup>294</sup> que porte la pensée, capacité échappant à la force normative de la mesure. Loin d'être une hubris, la pensée s'astreint à une rigueur quasi monacale, pure ascèse à l'intérieur de laquelle l'acte de penser devient soit mystique soit rationnel. Mais les deux formes de cette pensée ne s'excluent jamais véritablement. L'exagération est le propre de la pensée et ne peut s'exprimer par une norme lénifiante :

---

<sup>293</sup> *Id.*, page 204.

<sup>294</sup> Cette exagération s'exprime le plus souvent sous la forme du décentrement de la pensée, du décalage avec l'idée reçue. Mais ces angles différents d'appréhension et de reformulation de la réalité ne peuvent être abordés qu'à travers le regard inaltérable de l'autre lui-même élaboré sur la toile de fond de l'historicité. Sinon, ils ne sont que visions sans dessaisissement, sans doute aucun.

Penser, c'est, qu'on le veuille ou non, exagérer. Celui qui préfère ne pas exagérer n'a qu'à se taire, ou mieux, il doit paralyser son esprit, et chercher la manière de se rendre idiot.<sup>295</sup>

Ceux qui prétendent gouverner de façon *normale* se révèlent platement et sans humour aucun. Ils incarnent eux-mêmes cet homme-masse au rictus plein de mépris pour ce qui n'est pas en phase avec leurs vues et leurs idées. La vulgarité les préoccupe – voire les obsède – comme une verrue sur le bout de leur nez. Ils veulent absolument s'en débarrasser! Mais plus ils y consacrent du temps, plus elle devient rouge et visible. À la fin, ils n'y tiennent plus, ils l'arrachent violemment, devant tout le monde! Comme ils font figure de modèles, tous les gens – les hommes-masse – se mettent à les imiter. Ainsi, la vulgarité devient une nouvelle mode, un nouvel *art de vivre* – « a way of life » – qui s'impose en décrétant que tout ce qui n'est pas vulgaire est tout simplement nul ou réactionnaire. C'est le propre de l'homme-masse – qui occupe, rappelons-le, toutes les strates du tissu social – de s'élever au niveau de sa médiocrité afin de proclamer qu'il est libre de lui-même et qu'il est le seul à pouvoir prendre son destin en main. Plus aucune norme ni aucun commandement – qu'il soit divin, religieux, aristocratique, moral, politique – des civilisations antérieures ne sont assez bons pour lui. Rien ne le dirige et tout le requiert. Pris entre deux mondes, celui du commandement et celui de son absence, l'homme-masse choisira inévitablement, croyant opter pour la « liberté », le second au détriment du premier, se livrant ainsi à une disponibilité sans faille que souhaite le néolibéralisme marchand ; rendre disponibles les hommes pour ne plus entendre leur mal-être, les revendications de leurs désirs, leurs aspirations individuelles. Nous entrons dans ce *nihilisme réel* qui ne sait s'énoncer qu'envers soi-même, mais contrairement à la révolte camusienne, qui le fait *pour* lui-même :

Une vie en disponibilité est une plus grande négation de soi-même que la mort. Car vivre, c'est avoir à faire quelque chose de déterminé – remplir une charge –, et dans la mesure où nous évitons de vouer notre existence à quelque chose, nous rendrons notre vie de plus en plus vide.<sup>296</sup>

La société des loisirs, l'immortalité tant souhaitée et désirée, tout ça ne nous procurera-t-il pas une jouissance sans fin et un bonheur sans limite? Mais comment peut-on, en disponibilité de nous-mêmes, penser un monde où nous serions immortels, omniscients, omnipotents, de réelles cibles de l'ennui? Qu'est-ce qui nous fait croire qu'en triomphant de la mort, nous n'allons pas, dans la même foulée, annihiler toute capacité de jouissance extraordinaire :

---

<sup>295</sup> *Id.*, page 208.

<sup>296</sup> *Id.*, page 212.

Sachez qu'il existe une limite à la mortification qu'inspire à l'homme la conscience de son propre néant et de son impuissance, limite au-delà de laquelle cette conscience le plonge dans une jouissance extraordinaire.<sup>297</sup>

Sommes-nous prêts à risquer, pour quelque moment d'éternité virtuelle, cette jouissance extraordinaire que nous offre la limite intrinsèque à notre existence? Ainsi, né dans un monde foisonnant de commandements et de concepts structurés permettant à la pensée de s'appuyer sur autre chose qu'un outil de jouissance, l'homme-masse dilapide *systématiquement* le patrimoine mondial de la culture en créant de plus en plus d'objets dénués de toute culture. Rien ne peut atténuer, comme seule peut y arriver la poésie, la terreur de l'âme devant la mort. Qui ne commande pas à son âme ne commandera jamais à personne. Seul le commandement – que Nietzsche a admirablement bien pressenti et orchestré – crée les conditions de possibilités d'un monde divin où la beauté se façonne lentement au rythme des souffrances humaines. Abolir la souffrance, symbolique évidemment, revient à nier l'humanité de l'homme qui est enchâssée en lui comme un talisman garant de sa double identité. Ortega Y Gasset y voit une hypertrophie du quotidien qui envahira tout et ruinera jusqu'aux réminiscences historiques sur lesquelles la pensée peut se développer.

---

<sup>297</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 661.

## Le rat des villes et le rat des champs

Nous pourrions parler d'antagonisme, d'altérité, de culture et de nature. L'urbanité dévore les champs de la ruralité et la culture n'a plus rien du traditionalisme d'*antan*. Tout se concentre autour de la ville, de la promiscuité, du terreau fertile à l'éclosion d'un virus – le virtuel – plus fécond mais aussi plus propice à l'explosion des connaissances qu'*engrange* l'homme-masse. La naissance de la ville, de l'espace « civique » est un fait d'histoire important que décrit Ortega Y Gasset. De la cité-État qui a prévalu – que l'on se remémore les communes italiennes ou encore les républiques maritimes de Venise, Gênes, Pise et Amalfi – du douzième au dix-septième siècle, la cité s'est transformée au cours des siècles mais a toujours servi de lieu d'imagination où l'esprit humain a pu déployer toute sa fantaisie et sa grâce. Mais l'homme-masse, dans les cités modernes, a pris ces remparts pour la réalité et les utilise pour se construire un monde – il urbanise sa pensée – qui la *tranche*, la sectionne, la dépèce pour la faire concorder avec ce qu'il croit ressentir de son environnement. Il érige des barricades pour ne pas percevoir la réalité qu'il façonne en fonction de son inertie propre :

Celui qui ne se perd pas dans la vie, celui-là est vraiment un esprit clair. Observez ceux qui vous entourent et vous verrez comme ils avancent, perdus dans la vie ; ils vont comme des somnambules, dans leur bonne ou mauvaise chance, sans avoir le plus léger soupçon de ce qui leur arrive. Vous les entendez parler en formules tranchantes sur eux-mêmes et sur leur entourage, ce qui pourrait indiquer qu'ils ont des idées sur tout cela. Mais si vous analysez sommairement ces idées, vous remarquerez qu'elles ne reflètent en rien la réalité à laquelle elles semblent pourtant se rapporter, et si vous approfondissez davantage votre analyse, vous trouverez qu'elles ne prétendent pas même s'ajuster à une telle réalité. [...] Parce que la vie est tout d'abord un chaos où l'homme est perdu. Il s'en doute ; mais il s'effraie de se trouver en tête à tête avec cette terrible réalité, et tente de la cacher derrière un écran fantasmagorique<sup>298</sup> sur lequel tout est clair. Peu lui importe au fond que ses « idées » ne soient pas vraies, il les emploie comme des tranchées pour se défendre de sa vie, comme des épouvantails pour faire fuir la réalité.<sup>299</sup>

<sup>298</sup> Un écran d'ordinateur, une réalité virtuelle – toujours retrouve-t-on, partout, l'incroyable idéologie de l'oxymore –, *augmentée*.

<sup>299</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, pages 231-232.

La rigoureuse errance poétique est exclue de tout monde productiviste et normatif car elle ne peut en aucun cas correspondre aux fantasmes morbides de l'homme-masse qui, à l'aide de ce *nihilisme réel* précédemment décrit, se déploient devant ses yeux aveugles afin de le plonger de plus en plus profondément dans une inertie de laquelle seul l'outil *mécanique* pourra lui faire croire<sup>300</sup> qu'il est « vivant ». L'homme-masse croit posséder tous les pouvoirs, tous les leviers opérationnels, sur son existence, mais il n'en possède pas la clé. Dans un monde virtuel où l'aspect sécuritaire sert de prétexte à un asservissement conventionné et enferme l'homme-masse à l'intérieur de lui-même, aux côtés de ses fantasmes et de ses pulsions nihilistes – dépourvues de sens historique –, l'État, pour sa part, fait de plus en plus figure de cosses vidées de ses pois. En croyant que l'État est une institution naturelle ne nécessitant aucun effort de sa part pour le préserver de sa destruction constante, l'homme-masse nie tout effort de dissociation de l'inertie qui le caractérise et se borne à ne voir, en l'appareil gouvernemental, qu'un « guichet de services » accessible selon un horaire personnalisé, qu'une succursale à sa disposition qui s'évertuerait à lui plaire afin de s'assurer de sa fidélité. Il s'en suit un abandon systématique des institutions à leur propre sort qui deviennent alors la proie de la corruption la plus endémique.

La pensée d'Ortega Y Gasset est claire, la fortification du principe fédératif – il était européen – peut conduire l'Europe à retrouver sa force de commandement. En cela, il montre que le caractère naturel du monde – comme celui de la frontière *naturelle* – n'est rien d'autre qu'une inertie intellectuelle pour penser le monde. Il critique les principes de sang et de langue qui souvent apparaissent comme les fondements *inaliénables* de la nationalité :

Nous approcherions davantage la réalité si, respectant la casuistique qu'offre toute réalité, nous en venions à présumer ceci : toute unité linguistique qui embrasse un territoire de quelque étendue est presque sûrement le précipité de quelque unification politique. [...] Il y a déjà bien longtemps que l'on sait cela, aussi est-elle très étrange cette obstination avec laquelle on persiste cependant à considérer le sang et la langue comme les fondements

---

<sup>300</sup> La *montée en gamme* à travers le monde de l'agnosticisme – qui consiste à remplacer un produit par un autre similaire aux performances plus élevées, une idée par une autre, une idée soi-disant « augmentée » – illustre une autre facette de l'homme-masse. Sa foi, comme ses croyances, demeure irréductiblement rudimentaire. Sa paresse intellectuelle et caractérielle – gavée d'information – ne lui permet pas de renouveler sa « foi », notamment en la revisitant et en l'éprouvant, non en lui en substituant une autre. L'homme-masse, le plus primitif encore, ne connaît des inventions ou découvertes du XX<sup>e</sup> siècle que son aspect animiste. Il n'est pas rare aujourd'hui, même si la connaissance est de plus en plus accessible, d'entendre les explications les plus farfelues, les plus mythiques quand on parle de phénomènes pourtant explicités depuis cent ans. L'inertie est un trait essentiel de l'homme-masse. C'est son *leitmotiv*. S'il tentait la moindre sortie hors de son bunker, toutes ses croyances s'effondreraient et cette Apocalypse le projeterait dans un monde sans début ni fin, une *immortalité de la conscience*. Mais cette immortalité, aucune technique ne la lui apportera.

de la nationalité. [...] On commet une erreur semblable en voulant fonder l'idée de nation sur un cadre territorial, en cherchant le principe d'unité, que le sang et l'idiome ne fournissent pas, dans le mysticisme des « frontières naturelles ».<sup>301</sup>

La distinction fondamentale entre l'état antique et l'état moderne apparaît alors au grand jour. L'État antique était constitué de peu d'hommes alors que la masse – si on peut utiliser ce terme anachronique pour l'époque – était formée d'esclaves, d'alliés, de provinciaux et de colons. La division n'était ni linguistique, ni filiale, ni territoriale. L'État moderne doit, quant à lui, son principe à sa volonté d'unir les forces antagonistes en présence et de les jeter dans une réalité crue mais tournée vers l'avenir. Mais Ortega Y Gasset montre également que cette seule volonté d'unification ne doit pas s'exonérer des gloires du passé. Tout est en mouvement, en mouvance et le passé doit sans cesse être convoqué à la table des débats afin de participer à la refonte perpétuelle<sup>302</sup> de la nation. Ortega Y Gasset croyait en l'*Europe continentale*. C'était avant la Seconde Guerre mondiale.

Depuis, la révolte des masses – l'inertie – qu'il critiquait âprement s'est considérablement accrue et a entraîné dans son sillon une nouvelle catégorie d'individus, le consommateur. Toujours plus *affairé*, plus intelligent, plus informé et plus vigilant vis-à-vis de ses besoins, le consommateur impose son diktat à une société entièrement à son service, du moins en apparence.

---

<sup>301</sup> *Id.*, page 241.

<sup>302</sup> Voilà pourquoi est obligatoire la présence du passé. Sans lui, seule sera possible la réforme. Car les réformistes n'ont aucune envie de renverser les valeurs perverses d'une civilisation et de culbuter leurs manipulateurs afin d'opérer cette « révolution complète » sans laquelle le passé sera toujours condamné, catalogué comme pure réactivité, à *occuper* le présent sans pouvoir le traverser et le transformer véritablement.



## Un commandement – un « continent », le mondialisme – à la dérive

On a constaté, depuis la publication de l'essai d'Ortega Y Gasset datant de mil neuf cent vingt-neuf – bientôt près de cent ans –, que le pouvoir sans sa capacité de commandement s'est effectivement déplacé du côté de l'Amérique avec tous les changements d'organisation que cet héritage a entraînés. Aujourd'hui, après cent ans d'un pouvoir décapité de sa capacité de commandement – celle de s'ordonner à soi-même propre aux hommes d'élite –, nous entrons dans une ère d'incertitude où la *tabula rasa* de l'idéologie a laissé une histoire mutilée et jonchée d'un passé sans désir de reconnaissance ou de mémoire. L'avenir contaminé de certitudes idéologiques qu'on nous promet fait d'apocalypses climatiques, d'excroissances démographiques, d'anonymats sans genre ni altérité, d'effondrements économiques successifs et permanents, de sectarismes communautaires sanctuarisés, de rectitudes virtuelles en effrayera plusieurs. Ces anxieux chroniques n'auraient pourtant qu'à éteindre l'écran sur lequel ils projettent leurs propres fantasmes pour s'arracher à des conditionnements qui les forcent à s'exiler de leur propre conscience.

Tout aujourd'hui est une question de mode et l'essai d'Ortega Y Gasset en expose quelques exemples qui sont devenus, depuis, des *exemplarités* :

Tout, tout ce qui se fait aujourd'hui dans la vie publique et privée – et dans la vie intime même –, exception faite de quelques rares parties de quelques sciences, est provisoire. [...] Tout, depuis la manie du sport physique (la manie, non le sport lui-même) jusqu'à la violence en politique, depuis l'« art nouveau » jusqu'aux bains de soleil sur les ridicules plages à la mode. Rien de tout cela n'a vraiment de racines profondes, car tout cela n'est au fond que pure invention, dans le mauvais sens du mot, dans le sens de caprice frivole. Ce n'est pas une création venue du fond substantiel de la vie ; ce n'est pas un besoin, pas un désir authentique. En somme, tout cela est vitalement faux. [...] Il n'y a de vérité dans l'existence que si nous sentons nos actes comme irrévocablement nécessaires.<sup>303</sup>

L'amollissement des âmes que décrit Ortega Y Gasset est une caractéristique intrinsèque de l'homme-masse. L'Europe a perdu, selon l'auteur, sa capacité de commandement. Mais si les États-Unis ne l'ont pas récupérée, qui s'en charge alors ?

Il nous apparaît intéressant de poser cette question en regard du commandement actuel du monde. Depuis la Seconde Guerre mondiale, cette capacité

---

<sup>303</sup> *Id.*, page 255.

de commandement est à la dérive et plus aucune élite ne peut l'assumer, étant incapable de se commander d'abord à elle-même. Victime d'un laxisme et d'une dépravation de ses mœurs, l'élite s'est également *people-isée* sous la pression interne, en lui, de l'homme-masse. Rappelons-le encore. L'homme-masse *occupe* toutes les strates de la société. Est-ce dû à cette constitutionnalisation de la société qui concède en apparence le pouvoir au Peuple : *We, the People!*

Ces premiers mots de la Constitution des États-Unis d'Amérique ne sont pourtant qu'une partie du discours constitutionnel qui pourrait, si on y regardait de plus près, ressembler davantage à un sophisme qu'à une réelle *capacité de commandement*<sup>304</sup>.

Ainsi, la capacité de commandement échoit à l'homme-masse. Dépourvu des facultés morales et individuelles – l'art de commander à ses pulsions – qui différencient l'homme d'élite de l'homme-masse, ce dernier a élevé son émancipation violente au niveau des fonctions publiques qu'il s'efforce d'occuper. Nous retrouvons encore cette caractéristique propre à l'état de siège, à l'*occupation* qui consiste à résister aux pressions externes et internes.

---

<sup>304</sup> Dans *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, Jacques Derrida se réfère à l'« événement » fondateur qu'est la signature de la Constitution des États-Unis d'Amérique pour en exposer les forces en présence. Fidèle à son habitude, Derrida se plaît à gommer les repères identitaires pour montrer que les signataires – les *representatives of the United States of America in General Congress Assembled* – déclarent et signent, *in the name of...*, au nom du Peuple, *by authority of the good people*. Il insistera donc sur une indécidabilité consubstantielle entre celui qui  *rédige* – et non écrit – la lettre d'intention, en l'occurrence Thomas Jefferson, et les *representatives* qui signent au nom du Peuple. Mais une chose encore plus *indécidable* est cette troisième fiction – l'écart entre le performatif et le déclaratif qui crée l'effet recherché – qui fait du signataire de l'acte l'objet – l'invention – de sa « propre » signature. Quel est alors le lien entre ce droit fictif et la capacité de commandement préalablement évoquée par Ortega Y Gasset? Simplement que la capacité de commandement doit être inventée – extraite, *arrachée* à la barbarie elle-même – pour être en mesure de créer un homme d'élite capable en premier lieu de faire preuve de maîtrise envers lui-même, et en second lieu de posséder cette autorité légitimée par le sens du devoir et de la mesure envers autrui. Relisons un extrait du texte de Derrida pour nous en convaincre : « Voilà donc le “bon peuple” qui s'engage et n'engage que lui en signant, en faisant signer sa propre déclaration. Le “nous” de la déclaration parle “au nom du peuple”. Or ce peuple n'existe pas. Il n'existe *pas avant* cette déclaration, *pas comme tel*. S'il se donne naissance, en tant que sujet libre et indépendant, en tant que signataire possible, cela ne peut tenir qu'à l'acte de cette signature. La signature invente le signataire. [...] En signant, le peuple dit – et fait ce qu'il dit faire, mais en le différant par le truchement de ses représentants dont la représentativité n'est pleinement légitimée que par la signature, donc après coup : désormais j'ai le droit de signer, en vérité je l'aurai déjà eu puisque j'ai pu me le donner. [...] Par cet événement fabuleux, par cette fable qui implique de la trace et n'est en vérité possible que par l'inadéquation à soi-même d'un présent, une signature se donne un nom. Elle s'ouvre un crédit, *son propre crédit*, d'elle-même à elle-même. », Jacques Derrida, *Otobiographies, L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, Paris, Éditions Galilée, 1984, pages 21-23. La fiction que constitue le peuple n'est pas ce qui compte réellement – même si elle est importante – quand on pense à la capacité de commandement. Celle-ci se constitue plutôt par l'*inadéquation à soi-même d'un présent*, parce que cette capacité de commandement se fait crédit à elle-même. L'homme-masse pourrait également – s'il s'arrachait à sa condition inerte – s'accorder à lui-même ce crédit, uniquement à lui-même ; ce qu'il ne fait jamais étant incapable de commander à ses pulsions, de les canaliser voire de les transformer en devoir envers autrui. Le *peuple* pourrait également, à l'aide de sa « propre » capacité symbolique de commandement, se transformer en *Peuple* en autant que ceux qui le représentent – les hommes d'élites – aient déjà fait cet effort symbolique envers eux-mêmes. Nous n'en sommes évidemment pas là.

L'homme-masse – l'Européen d'Ortega Y Gasset – est *amputé* de cette capacité à commander, à *se* commander qui devient alors normative et systémique. Qui s'abandonne à ses perversions en vient à croire qu'elles le constituent et le déterminent. Il se croit donc incapable de les vaincre :

Les années passent et l'on court le risque que l'Européen ne s'habitue à ce ton mineur d'existence qu'il traîne maintenant ; il risque de s'accoutumer à ne pas commander, à ne pas se commander. Et dans un tel cas toutes ses vertus et ses capacités supérieures se volatiliseront.<sup>305</sup>

Qu'en est-il alors du représentant de l'homme-masse, homme-masse lui-même? Le politicien contemporain également incapable de commander à ses propres pulsions ne peut que les alimenter de son interprétation – de la confection de la fiction *comme* réalité – pour mieux les servir, s'asservissant d'autant. Le peuple n'a donc qu'à le suivre et à l'imiter pour se faire croire qu'il est maître de son destin. Cette hérésie collective ne peut conduire qu'au chaos – qui est la vie même – qui ne saura s'éclipser encore longtemps derrière les constructions factices de la technique.

Plusieurs fronts sont ouverts par Ortega Y Gasset. Celui qui semble peser plus lourd que les autres s'incarne pourtant dans cette barbarie soldée – la monstrueuse surévaluation boursière et totalement artificielle des entreprises technologiques souffrant de cleptomane virtuelle – que n'importe qui peut acquérir pour peu qu'il en ait les moyens financiers et « intellectuels ». Tout le système capitaliste qui a prôné l'accroissement et le volume – ne l'oublions pas – de la productivité pour faire baisser les prix a également affecté la qualité des choses et des concepts. Comme il est *fortement recommandé* aujourd'hui d'acheter un produit en grande quantité afin d'obtenir sur le « prix de détail suggéré » un rabais substantiel – ce qui force l'individu à une surenchère consommatrice devenant ainsi l'acte qu'il *exécute* –, la production de masse devient la norme – ce qui expliquerait cette massification de toutes les facettes des sociétés<sup>306</sup> – que tous adoptent sans rechigner et dans la bonne humeur. Et ne nous y trompons pas, les plus riches et les plus puissants sont

<sup>305</sup> *Id.*, page 257.

<sup>306</sup> Pensons à cette règle absurde qui consiste à opter uniquement pour le plus bas soumissionnaire répondant à un appel d'offres au détriment de toute logique qualitative et à choisir ce qui revient le moins cher malgré la médiocrité du produit ; cet exemple en est un parmi tant d'autres qu'on nous impose sans aucune possibilité de débat. Nous sommes piégés par les multinationales qui n'ont plus rien de patriotique, avouons-le, et qui détiennent de monstrueux monopoles que personne n'ose remettre en cause parce que tout le monde souhaite en faire partie voire prendre leur place. Comme rien ne peut arrêter la cupidité humaine autrement que par sa capacité à commander à ses propres pulsions narcissiques, nous ne sommes pas en voie de sortir de ce modèle totalement destructeur de toute société. On en vient à croire parfois que tout cela est prémédité. Mais non! La bêtise humaine n'est après tout pas si raffinée que ça : « Bien souvent les gens, même méchants, sont plus naïfs, plus simples, que nous ne le pensons. Nous aussi, d'ailleurs. », Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 42.

probablement les plus avarés d'entre nous. Les grandes sociétés philanthropiques n'ont d'altruiste que le nom. Tout est axé sur la corruption systématique du système au point où même la Russie corrompue de façon totalement endémique passe aux yeux de certains pour un modèle de démocratie! On croit rêver :

C'est pourquoi il serait vraiment naïf de reprocher à l'homme d'aujourd'hui son manque de morale. L'imputation ne le toucherait pas, ou même le flatterait. L'immoralisme est devenu extrêmement bon marché, et n'importe qui se vante de le pratiquer.<sup>307</sup>

Évidemment, plusieurs pays ont emboîté le pas de cette criminalité politique internationalisée que l'on nomme « mondialisation » et « ouverture sur le monde » en y incluant un multiculturalisme destructeur de singularités, *dopant* d'idéologies commercialisables des communautarismes exacerbés et en augmentation constante, les jetant les uns sur les autres afin de mieux les contrôler. Il en résulte une dissémination des différences humaines et des forces vives dans un monde sans appel où l'on exécute le prévenu avant même que le délit ne soit commis, que l'acte d'accusation n'ait été lu et que la condamnation n'ait été prononcée. Il existe toujours un coupable – un fait divers – quelque part attendant son exécution – sa médiatisation. La dictature des droits individuels ne saurait ainsi tolérer des hommes d'élite capables de s'opposer à l'opprobre de l'imaginaire individuel :

Or je suis très fort dans l'interprétation de l'Apocalypse que j'étudie depuis quinze ans. Elle est tombée d'accord avec moi quand je lui ai dit que nous étions arrivés à l'époque figurée par le troisième cheval, le cheval noir dont le cavalier tient une balance à la main ; car, dans notre siècle, tout est pesé à la balance et réglé par contrat ; chacun n'a d'autre préoccupation que de rechercher son droit : « La mesure du froment vaudra un denier et les trois mesures d'orge vaudront un denier. » Et, par là-dessus, tous veulent garder la liberté de l'esprit, la pureté du cœur, la santé du corps et tous les dons de Dieu.<sup>308</sup>

Ainsi, rien ne peut être sacrifié à la soif démesurée d'absolu et de lubricité. Que l'on croit en Dieu ou non, il est indéniable de prendre acte de la formidable prétention humaine qui se répand comme un fléau par l'entremise de la mondialisation. Peu encore, malgré la formidable possibilité qu'apportent les nouvelles technologies, mesurent la puissance de destruction que ce monde subit à chaque jour. Tout pourtant se passe dans la léthargie – l'inertie – la plus extrême et les discours officiels, depuis soixante-dix ans, n'ont fait que masquer cette

---

<sup>307</sup> *Id.*, page 261.

<sup>308</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 333.

destruction que l'on a transformée en progrès, d'où l'utilisation outrancière depuis quelques années de l'oxymore.

La proclamation de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* était certes un geste louable afin d'éviter de revivre les atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Le fait que plusieurs pays – la plupart du Bloc communiste – s'abstiennent de l'entériner au moment de sa signature explique peut-être le malaise alors – et encore – ressenti par certains face à une histoire que l'on dit consensuelle mais qui ne cesse d'être constamment réécrite, politiquement contestée ou réinterprétée de manière fallacieuse en tirant le patriotisme ou la liberté d'un côté comme de l'autre afin de discréditer la pensée.

Maintenant que nous sommes convaincus de nous être émancipés de tout cet aspect réfractaire<sup>309</sup> du progrès, l'histoire, la table est mise pour décréter sans débat la supériorité inaliénable de la jeunesse. Tout s'est, depuis l'époque d'Ortega Y Gasset, fortement cristallisé et la suprématie de la jeunesse a envahi tout le champ social. Voici ce qu'écrivait Ortega Y Gasset en mille neuf cent vingt-neuf :

Cette fuite de toute obligation explique en partie ce phénomène mi-ridicule, mi-scandaleux, qu'on ait fait de nos jours une plate-forme à la « jeunesse », et seulement en tant que jeunesse. Notre siècle<sup>310</sup> n'offre peut-être pas de trait plus grotesque. Les gens, comiquement, se déclarent « jeunes » parce qu'ils ont entendu dire que le jeune homme a plus de droits que de devoirs, du fait qu'il peut ajourner l'accomplissement de ces derniers aux calendes grecques de la maturité. Le jeune homme, pris comme tel, s'est toujours considéré comme exempt de *réaliser* ou *d'avoir réalisé* déjà des exploits. Il a toujours vécu sur son crédit.<sup>311</sup>

Penchons-nous un moment sur ce crédit qu'évoque Ortega Y Gasset. Depuis les années quatre-vingts, toute l'économie néolibérale a axé sa propagande sur l'accès au crédit. Rien n'a été ménagé pour permettre l'endettement, véritable *fer de lance* de la croissance mondiale. Emporté par cette illusion de richesse<sup>312</sup>, l'homme-masse a

<sup>309</sup> Au sens chimique du terme, qualité d'une substance qui résiste au feu, qui ne fond que très difficilement. Ainsi, l'histoire serait réfractaire à la juvénile folie prométhéenne de l'homme-masse qui cherche à attiser le feu de l'immortalité en brûlant tout ce qui lui tombe sous la main, ce qui est fragile et grandiose tout à la fois. Le passé cherche ainsi, en invalidant un activisme décérébré qui se pense *indispensable*, à attirer notre attention sur l'enjeu majeur du XXI<sup>e</sup> siècle, le déficit – énergétique et spirituel – auquel nous sommes irrémédiablement confrontés. Sans « énergie », il n'existe point d'immortalité matérielle ; à moins que l'on se contente d'une nouvelle conception mystique préfabriquée qui inverse les rapports de force, l'âme virtuelle comme dépôt de l'*humanité divine*.

<sup>310</sup> Comme « le nôtre » d'ailleurs qui n'a guère évolué depuis.

<sup>311</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, page 262.

<sup>312</sup> Rappelons-nous une publicité de la marque automobile *Cadillac* qui jadis, était conçue pour frapper l'imaginaire de l'homme-masse avide de gloire et de richesse : « Le luxe est une nécessité. » Nous pourrions comparer cet énoncé à celui-ci qui en dit long sur la manière de construire la réalité : Les appartements « bon

négligé ses devoirs et s'est concentré – c'est en cela qu'il a imposé à sa pensée une idéologie fasciste – sur ses droits inaliénables, du moins le croyait-il jusqu'à tout récemment. Car dans un monde de richesse – virtuelle, rappelons-le –, personne ne se pose la question de savoir si le travail est bien fait (encore moins s'il est fait), si le système duquel on émerge peut se supporter lui-même d'où le formidable essor de l'idéologie de la technique, si la soumission à une force plus grande n'est pas le gage d'une pérennité sociale. L'homme-masse, ne se respectant pas lui-même, niant sa propre réalité, ne peut évidemment pas aspirer à un poste de commandement, à une direction quelconque, à la présidence des destinées de l'homme. Et pourtant, c'est ce qui arrive!

Nietzsche avait évoqué, pour décrire l'homme d'aujourd'hui, la figure du dégénéré. Mais d'où proviendrait donc cette dilution du génie humain, cet affadissement de la pensée? Des États-Unis? De France? D'Angleterre?

---

marché » sont rares. Tout ce qui est rare est cher – au sens de cherté, ce qui est soit faux, soit un jugement de valeurs. Donc, les appartements bon marché *sont* chers. Toute la fausseté du capitalisme est de nous faire croire que la rareté crée de la valeur. Ce n'est pas la rareté qui crée de la valeur mais la demande ou la cupidité. Quelque chose de très rare qui n'est ni nécessaire ni convoité n'a strictement parlant, du point de vue marchand du terme, aucune valeur. Et comme les règles comptables ont changé depuis les trente dernières années pour introduire la valeur au prix du marché – on s'en remet à des agents économiques, politiques, médicaux, bref encore à un intermédiaire pour connaître la valeur des choses et des concepts – qui régit toute l'activité économique spéculative, il n'est pas surprenant de voir le prix des choses baisser en apparence pour donner l'illusion à l'homme-masse qu'il participe à la richesse du monde.

## La tentation *acadienne* du « grand dérangement »

Est-il possible d'en apprendre un peu plus sur les comportements de nos contemporains par certains faits historiques? Quand on cherche une victoire psychologique sur son adversaire, quoi de mieux qu'une clivage virtuel des éléments indésirables pour en déstructurer les forces hétérogènes. À l'aide des outils contemporains de fabrication de la réalité virtuelle, les entités privées qui détruisent les sociétés réussissent aujourd'hui à manipuler les relations de pouvoirs et à faire apparaître des antagonismes sociaux capables d'éliminer toute liberté créatrice. Isoler les individus, les segmenter et les analyser pour les manipuler sont des techniques de marketing bien connues. Elles se sont perfectionnées au point de détruire tout contenu intellectuel au profit d'idéologies nihilistes.

Après la déportation des Acadiens, processus qui a démontré son efficacité pour édenté un peuple, on a systématisé la méthode pour exterminer des populations entières simplement en les asphyxiant culturellement, linguistiquement, économiquement et spirituellement. Comme la langue est un vecteur d'identité voire d'intimité, la couper – en empêcher l'usage et le développement – fait taire le dissident et le force à développer des stratégies alternatives, la création de groupuscules radicaux facilement diffusés sur les millions de plateformes numériques. L'hégémonie américaine que tous cherchent à imiter ou copient grossièrement – plagier l'idiot ne fera pas du copieur un génie – a détruit la Tour de Babel pour contraindre les peuples à s'exposer dans une kermesse permanente aux allures de télé réalité ; le président des États-Unis étant l'exemple le plus en vogue pour transformer une inculture émancipée en icône perpétuelle et instantanée.

L'inconscient collectif *induit* en permanence dans les actes de discours devient l'instrument de domination par excellence. Introjectées, les idéologies actuelles corrompent littéralement la psyché des individus en fusionnant avec leur moi intime. Il leur est alors impossible d'émettre une opinion issue de leur *for intérieur* sans que s'active une implacable auto-censure<sup>313</sup>. L'effet est plus

---

<sup>313</sup> Faire l'expérience de ce procédé avec ses proches est à la fois sidérant et édifiant du point de vue de la pensée. Il suffit d'utiliser une idéologie contemporaine – une idée « consensuelle » qu'on ne peut mettre en doute et promulguée par la masse (l'accès *libre* à l'avortement, par exemple) – pour en dévoiler le mode opératoire. La première étape consiste à prendre une position contraire à la doxa en vigueur en utilisant un langage radical et provocateur. En incitant son interlocuteur à réagir à des propos extrêmes – sans insultes, bien évidemment – en prenant le contre-pied des arguments en faveur de l'opinion généralement acceptée, on le force à décentrer ses appuis fabriqués par l'inconscient collectif. Il s'agit par la suite de faire *volte-face* en feignant de se rallier à la cause à laquelle on s'opposait quelques instants auparavant en adoptant le même ton décidé et la même conviction *inébranlable*. Déstabilisé par ce va-et-vient, cette dialectique extrême, l'interlocuteur doit essayer de décoder vos réelles intentions, ce qui le force à sortir des sentiers battus de l'idéologie qui l'asservit pour explorer des idées inconfortables mais siennes. C'est ce malconfort qui lui permettra peut-être, rien n'est moins sûr, de tomber aux côtés de ses convictions. L'étape supplémentaire mais facultative consisterait à laisser son

puissant si le niveau de langage est pauvre ou dépouillé à l'extrême d'un vocabulaire riche en nuances.

L'anglais *international* nivèle toute pensée intelligente ; même les communications scientifiques souffrent de cette domination. Toutes les différences culturelles se dissolvent dans un *no man's land* abrutissant. Les *genres* deviennent pluriels en réaction à cet asservissement idéologique. Et rien de plus simple que de les mélanger, le multiculturalisme étant la forme la plus achevée de la zizanie communautariste, le « multi » inspiré des multinationales dévoilant lui-même sa propre arnaque. Les multinationales empruntent encore leur stratagème idéologique aux états nationaux régaliens mais s'empressent de les pervertir pour annuler – la suppression pure et simple d'une publication et de ses traces historiques – toute critique ou toute contre-mesure. Les règles *éditoriales* des plateformes numériques sont arbitraires, idéologiques, bureaucratiques et expéditives. Les internautes sont inféodés à leurs propres pulsions narcissiques et la seule façon d'échapper à cette domination de moins en moins anonyme et sans précédent est de disparaître définitivement du paysage virtuel. La réalité fantasmée commence même à se synchroniser – en *temps réel* – au monde concret et les délits les plus extrêmes (tueries de masse, meurtres, viols, agressions physiques, etc.) diffusés en direct deviennent de plus en plus courants voire faisant patrie du quotidien.

Les états n'étant plus capables d'imposer la loi à tous en sont réduits à régimenter les différents groupes de pression – les lobbys – en les dressant les uns contre les autres. Les féministes, les homosexuels, les musulmans, les Juifs, les créationnistes, les jeunes, les vieux, les immigrants, les activistes, les politiciens, les organisations non gouvernementales mafieuses et tous ceux qui revendiquent un *statut particulier* – et ils sont nombreux à le faire – sont jetés dans la mêlée de la réaction andogène revendiquant l'accusation voire la condamnation avant le constat. La loi actuelle est bafouée de manière systématique et appelle encore plus de répression. Comme les législations nationales sont vidées de leur force coercitive ou de leur orientation prescriptive, les groupes apatrides (les *gaffeurs* et les *malfrats*) en profitent pour attirer dans leurs pièges à cons de plus en plus de mouches désorientées. La liberté individuelle devient une prison à ciel ouvert de laquelle on ne peut s'évader qu'avec une certaine *aide médicale* bienveillante et compassionnelle.

---

interlocuteur exposer pendant un long moment l'opinion qu'il défend. Généralement, il s'essoufflera assez rapidement souhaitant passer à autre chose afin de ne pas s'égarer plus avant dans les méandres de l'idéologie qu'il défend sans en connaître les réelles motivations. Bien évidemment, ce procédé comporte certains risques. On peut facilement se faire des ennemis en poussant les gens à fuir le chemin balisé de la bêtise : « Dans un conflit récent, avoua un jour un homme d'élite, je n'ai trouvé ni ami ni allié ; mais j'ai découvert qui étaient mes réels ennemis ! »



Même quand les dirigeants des gouvernements convoquent les grands patrons de ces *sociétés secrètes*<sup>314</sup> pour débattre de fiscalité ou de lois nationales, ces derniers dédaignent tout simplement l'invitation en l'ignorant ou en publiant un communiqué laconique à propos de la liberté d'entreprendre et des règles dictées par les nouvelles réalités virtuelles, pur oxymore. Ce sont dorénavant ces entités nébuleuses – ces nuages *opaques* – qui décident des orages de censure ou des embellies promotionnelles qu'ils créeront au-dessus des pays et de leurs particules. Le monde est pris en otage par ces hommes inertes au langage sirupeux et truffé de contre-vérités ; et bien malin celui qui pourrait s'affranchir de ces geôliers contemporains alors que les populations mondiales sont elles-mêmes hypnotisées par ces leurres grossiers répétés en boucle et systématiquement médiatisés. Qui ne se soumet pas à la dictature des réseaux sociaux et de leurs marionnettistes n'existe pas!

La dissolution du pouvoir régalien des nations transforme ainsi l'espace public – virtuel ou physique – en autant de territoires suzerains de non-droit étatique où l'arbitraire algorithmique des décrets édictés par des *modérateurs* invisibles et automatiques règne sans mesure. Même si aucun recours n'existe en cas de litige, les individus persistent à se plier à ces règles occultes qui créent un sentiment d'oppression permanente impossible à juguler. Personne ne semble vouloir se révolter – faire volte-face – devant cette montée en puissance des *mouvements* autoritaires numériques rappelant étrangement les régimes hitlérien et stalinien. Devrons-nous revivre cette époque fantasmagorique, cette affabulation hypnotique du milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour prendre conscience de notre soumission totale et inconditionnelle aux hommes *inertes* mais *tout-puissants*? Les antagonistes

---

<sup>314</sup> L'arnaque de la *clause de confidentialité* n'est plus à démontrer. Elle a même contaminé toutes les instances publiques et les politiciens de toute allégeance se réfugient constamment derrière ce faux-fuyant pour masquer leur manque de culture et de probité, leur ignorance historique et leur moralité élastique. Ils acquiescent par le fait même leur soumission totale à des organisations économiquement et politiquement supérieures mais tout aussi indigentes intellectuellement ou moralement. L'homme-masse est partout ; et les hommes d'élite nulle part! Ceux-ci sont brutalement évincés du pouvoir voire castrés de leur sens du devoir. La clause de confidentialité cautionne la culture du secret, procédé par excellence de la mafia internationale (ONU). Ces façons de faire connues et abondamment documentées ne leurent plus personne ; leurs fidèles partisans s'entêtent pourtant à les utiliser allant même jusqu'à faire usage d'une répression policière systématique pour contrer toute opposition ou afin d'imposer leur agenda délétère. Le *pouvoir oxymorique* ne dévoile jamais ses contradictions intrinsèques mais sait très bien se composer un visage faussement « débonnaire » et universellement « démocrate » afin de masquer le rictus qui illustre ses réelles intentions. Aujourd'hui, ces *lecteurs* parlementaires se reproduisent à une vitesse folle – tous les hommes-masse rêvent de politique – alors que leurs méthodes expéditives sont de plus en plus copiées par leurs émules. Ces colporteurs contemporains savent très bien haranguer les foules médusées et stériles qui déambulent de façon inerte devant la flamboyante façade de leur *étal de communication* ; ils peuvent ainsi duper les abrutis et les naïfs en leur refilant des idéologies frelatées contenues dans des fioles aux couleurs chatoyantes de l'arc-en-ciel! Non seulement ils espèrent masquer, à l'aide de la clause de confidentialité, cette architecture factice qui dissimule un vide intellectuel et moral conforme à celui de l'homme-masse ; ils doivent de plus s'assurer que les pigeons qu'ils s'approprient à plumer se reconnaîtront dans leurs manigances et accepteront avec enthousiasme et de *bonne foi* de se faire dépouiller de leur faculté de penser. L'homme-masse ne nie donc pas le fait – la confidentialité comme miroir de l'indécence – qu'il s'identifie à ces représentants de commerce. Non seulement il les envie ; mais également il cautionne leurs gestes. On ne peut donc pas compter sur l'homme-masse pour renverser – faire volte-face – la situation. Comment sortirons-nous donc de ce guépier?

sectaires actuels entraîneront-ils la dissolution finale des nations afin de confondre les individus déjà fortement désorientés dans le but inavoué de détourner l'attention des vrais enjeux humains? Qui sortira vainqueur de la destruction des anciennes puissances nationales du XX<sup>e</sup> siècle ou de la réduction inévitable du vivant, dommage collatéral causé par une « intelligence artificielle » qui se sera échappée de sa bouteille?

Les leviers économiques mondiaux émanent toujours de l'Angleterre – et le Brexit nous le rappelle avec justesse – même si ce pays a perdu sa superbe impériale de jadis ; et les États-Unis, malgré toute la faillite morale et économique qui menace leur hégémonie messianique, représentent encore la force guerrière la plus puissante du monde. Ce gendarme mondial semble toutefois de plus en plus défié sur le terrain du sens comme sur celui du devoir. Comme les idéologies contemporaines s'affrontent et se nient mutuellement, on peut penser que les États-Unis finiront bien un jour ou l'autre par passer la main à un triumvirat moins conflictuel.

Les États-Unis ont pourtant su jouer le rôle que leur avait attribué les Anglo-Saxons, eux-mêmes passés maître dans l'art du lobbyisme. Comme ceux-ci connaissent très bien les *coulisses* de la diplomatie et le fricotage de la *fausse finance*, ils peuvent aisément et de manière tout à fait discrète manipuler les opinions, les orienter – sans les brusquer, ce qui traduit la force coercitive anglaise, son caractère monarchique, *British*, qui n'impose pas mais qui suggère habilement<sup>315</sup> – dans le sens de leurs intérêts. L'homme-masse par excellence est cet Anglais qui agit au nom de la Couronne britannique en prétextant le faire au nom du Peuple anglais. Margaret Thatcher incarnait cette rapacité incontestable<sup>316</sup> qui faisait tout son talent. La *Dame de fer* a su imposer un modèle économique propice à l'éclosion du virus qui circule en ce moment partout sur la planète. Il n'est pas étonnant que le système laxiste prônant la « libre entreprise » et la déréglementation systématique des échanges a

---

<sup>315</sup> En tout dernier ressort, le monarque invisible *tranche*. Curieux retour de flamme qui fait subtilement croire aux « représentants de commerce » du peuple qu'ils gouvernent au nom de celui-ci. C'est plutôt en leur nom propre que s'asservissent les politiciens en soumettant leurs citoyens à un monde créé par des hommes invisibles ou mythiques : « N'est-ce donc rien qu'une existence imaginaire? s'écria le maître. Et les personnages mythiques ne sont-ils donc pas capables d'agir sur les hommes? Réfléchissez sur la mythologie, monsieur Goubin, et vous vous apercevrez que ce sont, non point des êtres réels, mais des êtres imaginaires qui exercent sur les âmes l'action la plus profonde et la plus durable. Partout et toujours des êtres, qui n'ont pas plus de réalité que Putois, ont inspiré aux peuples la haine et l'amour, la terreur et l'espérance, conseillé des crimes, reçu des offrandes, fait les mœurs et les lois. » Anatole France, *Putois in Crainquebille et autres récits profitables*, Nîmes, Éditions Maxilivres, 2001 [1928], page 47. Les forces invisibles (la *Main* du Marché, les clauses opaques des traités commerciaux, la « libre-entreprise » des prédateurs, les négociations à huis clos, etc.) opèrent toujours dans l'ombre, caractéristique du *dealer* ; et l'ambiguïté demeure entière lorsque la diplomatie à l'anglaise – les lobbys – stipule qu'au bout du compte, la loi fomentée derrière des portes closes s'imposera avec ou sans entente préalable entre les parties.

<sup>316</sup> Et pourtant elle était de la baronnie anglaise, tout comme était « noble » le *Palamède de Guermantes* de Marcel Proust! Margaret Thatcher était-elle aussi calculatrice que l'était le Baron de Charlus qui a su dissimuler ses perversions derrière un vernis respectable? Le mystère demeure entier.

précipité le monde dans le XXI<sup>e</sup> siècle, monde multipolaire où les acteurs économiques ont été « formés » ou instruits<sup>317</sup> à la prédation.

Comment s'affranchir de ce modèle délétère sans liquider tout le passé social, culturel et politique qui justement était né en Angleterre? Si tout a commencé chez les Anglo-Saxons, n'est-il pas juste que tout cela s'y termine également<sup>318</sup>? Les États-Unis n'ont jamais gouverné le monde. Ils n'ont servi qu'à détourner l'attention des réels enjeux économiques mais surtout – et c'est là qu'il faut porter notre regard pour bien comprendre les mouvements actuels qui montent en puissance comme le transhumanisme, le transgenrisme, l'émancipation totalitaire du concept de jeunesse (et non des jeunes), etc. – pour masquer toute l'apathie (l'inertie intellectuelle) dans laquelle nous a jetés le XX<sup>e</sup> siècle et ses déchirements claniques. Ne nous y trompons pas. Les guerres de clans n'ont jamais été aussi nombreuses et l'Organisation des Nations unies n'a finalement été mise sur pied que pour arbitrer ces guerres fratricides qui détruisent le tissu humain<sup>319</sup> si abondant.

On constate dans les populations une ignorance systématique des grands enjeux moraux, sociaux et mondiaux alors que les systèmes d'éducation nationaux s'effondrent littéralement pour faire place à un amusement juvénile ou sénile, selon la *clientèle* visée. L'enseignement – peu importe le niveau – devient de plus en plus *adapté* aux idéologies de l'heure. Le maître a été liquidé avec le cursus! Les programmes professoraux deviennent de plus en plus idéologiques, refermés sur eux-mêmes, axant leur croissance – car on ne peut échapper à l'idéologie qui préconise l'augmentation du capital humain<sup>320</sup> – sur l'attraction systématique des meilleurs

---

<sup>317</sup> L'instruction, au sens judiciaire du terme, signifie la mise en cause d'une affaire civile ou criminelle en état d'être jugée. L'instruction des élites contemporaines consistent donc à leur inoculer une idéologie transcendante jugée digne des êtres nés pour commander et qui les immunise contre toute critique ou tout débat intellectuel. À terme, ces reptiles automatés se révéleront assoiffés de sang humain et rien ne saura assouvir leur cupidité vide de sens. La capacité de commander jadis dévolue aux hommes d'élite *asservis* à leur devoir n'émane plus de cet arrachement à une inertie caractéristique du monde mais passe plutôt par un legs sectaire qui désigne des « héritiers » capables du pire sans le meilleur, qu'ils soient parasites ou dégénérés.

<sup>318</sup> La tragi-comédie du Brexit nous rappelle sans conteste le plus bel exemple de retournement historique. N'est-ce pas en Angleterre que les auteurs les plus célèbres ont exposé toutes les transformations des sociétés impériales et monarchiques en sociétés modernes? George Orwell a merveilleusement décrit la société anglaise fière de son histoire et de sa tradition apte à *gouverner les hommes*. L'Angleterre est toutefois tombée dans un parlementarisme exacerbé qui l'a tout de même protégée de la prédation néolibérale ayant entraîné le monde entier dans son désastre : « For it was not possible for them to turn themselves into mere bandits, like the American millionaires, consciously clinging to unjust privileges and beating down opposition by bribery and tear-gas bombs. After all, they belonged to a class with a certain tradition, they had been to public schools where the duty of dying for the country, if necessary, is laid down as the first and greatest of the Commandments. » George Orwell, *Why I write*, London, England, Publish by the Penguin Group, Coll. « Great ideas », 1984 [1940], page 33.

<sup>319</sup> Mais ce tissu est fragile et ne se manie pas si facilement. De plus, il n'est pas assez plastique, adaptable. Autant le remplacer par un polymère que l'on pourra façonner à sa guise, celle de l'homme médiocre ou de l'automate doté d'une « intelligence artificielle ».

<sup>320</sup> Comme la planète est occupée par plus de sept milliards d'individus, il est devenu impératif pour le *nouveau capitalisme* de changer de stratégie, d'adopter un nouveau modèle de conditionnement. Dorénavant, au lieu de

éléments (lire ici les plus dociles) pour garantir une santé financière à leur organisation<sup>321</sup>. Les universités sont de plus en plus administrées par des *gestionnaires professionnels* qui traitent le savoir comme une information et la connaissance à partir de sa seule valeur actuarielle. L'atomisation systémique n'est plus une exception mais une norme irréfutable à laquelle rien n'échappe. Tout le modèle anglais a été imposé à l'ensemble de la planète et tous n'y ont vu que du feu :

Gardez à l'esprit que l'Angleterre n'est pas un peuple d'écrivains, mais de commerçants, d'ingénieurs et d'hommes pieux. Pour cette raison, elle a su forger une langue et une manière de s'exprimer qui tendent principalement à ne pas dire ce qui est dit, mais plutôt à l'insinuer, voire à l'éluder. L'Anglais n'est pas venu au monde pour *se dire* mais, au contraire, pour se passer sous silence.<sup>322</sup>

Nous pourrions voir dans cet éloge à l'Angleterre, éloge qui n'est pas totalement dénué de fondement, autre chose qu'une dithyrambe manifeste à l'égard d'un peuple de *commerçants, d'ingénieurs et d'hommes pieux*. Peut-on penser que ce modèle social nous ait conduits vers cet homme-masse que décrit Ortega Y Gasset? Est-il possible de voir dans le flegme anglais autre chose qu'une force silencieuse qui protège sa capacité de penser?

N'y a-t-il pas quelque idéologie cachée qui ne souhaite pas s'exprimer sur sa réelle intention? La langue anglaise essaime partout à travers le monde et ceux qui en dénoncent l'hégémonie sont systématiquement rabroués sous prétexte qu'on ne peut critiquer la *langue universelle* parlée par Dieu lui-même. Mais attention! Il s'agit bien d'une langue d'épiciers, d'entrepreneurs et d'ecclésiastiques! Cette réduction linguistique à un idiome omnipotent expliquerait peut-être toute la charge émotionnelle permanente que l'on ressent envers les autres langues vernaculaires qu'on veut bien « conserver » comme vestige du passé ou comme artéfact à exhiber,

---

permettre l'accroissement démographique susceptible d'assurer la viabilité à long terme des systèmes économiques nationaux, on misera plutôt sur l'augmentation des capacités cognitives, physiques et mécaniques des individus. Ainsi, le post-humain sera plus fort, plus intelligent et plus enclin à se soumettre – parce qu'on lui en donnera les moyens – à une discipline « personnelle » qui consistera à prendre en main sa vie et à *littéralement* façonner son destin ainsi que celui de ses alliés. Pour ceux qui n'auront pas la chance d'accéder à cette divinisation de l'esprit humain par un corps augmenté, il restera toujours l'idolâtrie qui, par personne interposée (nous parlerons des *peoples*, un peu plus loin dans l'essai), assurera une profonde division entre les races et les classes sociales. Cette division, à l'état larvé tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, deviendra manifeste et exigée par la majorité, même si celle-ci en est exclue. Il ne sera plus nécessaire de se cacher pour jouir de sa force et de sa supériorité. La fin du XX<sup>e</sup> siècle nous avait d'ailleurs déjà donné un merveilleux avant-goût du siècle en cours.

<sup>321</sup> Les institutions d'enseignement sont aujourd'hui gérées comme des entreprises privées soumises au diktat des pertes et profits. Le discours de leurs recteurs ou de leurs directeurs est résolument managérial et leurs techniques de communication n'ont rien à envier aux plus grandes firmes de marketing! On ne compte plus les exemples de démarchage douteux d'étudiants pour justifier des budgets ou engranger des subventions. Ce racolage éhonté pratiqué par autant de proxénètes bureaucratiques a beau étonner, on – l'homme-masse ayant une opinion sur tout – s'évertue à penser que *la peine emporte le profit* et que le seuil de rentabilité sera éventuellement atteint, quitte à former des cancre diplômés.

<sup>322</sup> *Op. cit.*, José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, page 268.

un peu à la manière d'une curiosité anachronique qu'on ressortirait des boules à mites pour épater ses amis. Comme les réflexes cognitifs des individus changent en fonction des objets qui les entourent, on ne peut s'étonner de cette maladroite tentative consistant à vouloir réguler les flux culturels de diversités préfabriquées pour contrôler les discours dissidents. La langue française par exemple, plus subtile et plus nuancée, plus *intellectuelle*, ne se laisse pas prendre aisément dans les amalgames faciles que sont l'utilisation de l'oxymore et de l'allusion.

Tout le système de valeurs qui ne semble s'appuyer que sur des critères économiques dissimule bien son jeu, nous force à détourner le regard vers des enjeux en apparence plus subtils mais qui nous leurrent sur la monstrueuse faillite qui nous attend ; si vous volez le futur, on finira bien par retrouver votre cadavre pour le profaner et damner votre âme! *L'épilogue pour les Anglais*, écrit en avril mille neuf cent trente-huit par Ortega Y Gasset, traduit bien ce biais idéologique. L'Angleterre a désarmé, certes. Mais elle l'a fait au profit de son partenaire volontaire, les États-Unis. Véritables mercenaires capables de relever tous les défis, les États-Unis se sont pourtant révélés incapables de la moindre initiative diplomatique. Pire, ils ont constamment détruit toute velléité démocratique sur leur propre territoire.

Quiconque pense la démocratie sur le modèle américain fait fausse route. Tout le prouve, notamment la privatisation de la gestion de la monnaie au profit de la Réserve fédérale américaine. De même, la monstrueuse manipulation médiatique imitée partout à travers le monde est en voie de détruire tout sérieux journalistique. Plus aucun média n'est à l'abri de cette falsification systématique de la réalité. Même la loi a été prise en otage et les tribunaux américains ressemblent de plus en plus à des scènes de théâtre sur lesquelles se donnent constamment en spectacle de mauvais acteurs en s'exerçant à détruire tout juridisme rationnel. Plus récemment, la signature par le Président des États-Unis du « National Defense Authorization Act » qui permet la détention illimitée et sans procès<sup>323</sup> de qui que ce soit par les militaires montre bien que le réel pouvoir sort de l'ombre et cherche dorénavant à promouvoir, en pleine connaissance des risques systémiques d'insurrection et de révolution, son agenda officiel. Voilà une des raisons pour lesquelles la fédération de nouveaux hommes – de nouveaux automates mercenaires ou artificiels conditionnés à l'obéissance – capables de défendre cette idéologie devient une priorité pour la « recherche scientifique ».

Ainsi, on va jusqu'à industrialiser<sup>324</sup> – de fait, on l'embrigade – l'art ou la contestation pour anéantir leurs capacités d'altérité. On fige tous les processus

---

<sup>323</sup> Le cas de Julian Assange est tragique et exemplaire du sort futur qui nous est réservé si nous ne faisons pas volte-face.

<sup>324</sup> La convention qui oblige des opposants à légaliser – à émasculer – leurs manifestations en les déclarant à la police démontre bien toute la force psychologique qui mine de l'intérieur la moindre dissidence ; on invite d'abord l'opposant à s'enregistrer – on retrouve toujours l'aspect normatif de l'acte qui vide de son caractère soudain la *volte-face* en exigeant une signature préalable dans un *registre officiel* – pour pouvoir par la suite l'« autoriser » à

intellectuels dans des carcans – le syllabus, le cursus, le programme, la faculté, la chaire de recherche – qui sous des airs hautement pédagogiques normalisent la force créatrice de la pensée et la confinent à produire des informations et des savoirs que l'on pourra stocker dans des bases de données pour se faire croire qu'on *possède*<sup>325</sup> la connaissance.

---

exprimer son opposition qui n'est finalement que le contre-discours d'un pouvoir rédigeant tous les scénarios. En forçant l'enregistrement d'une manifestation, on invalide le caractère impersonnel de la révolte.

<sup>325</sup> Dans les nouvelles tablettes et liseuses électroniques, on peut stocker tout Shakespeare, tout Proust, tout Racine! Quel progrès! Plus aucune matérialité ne nous entoure, plus aucune lourdeur ni aucune vieilleries ne se dissimulera sous la poussière du temps. Tout sera propre, *net!* Mais qu'en sera-t-il de la dette? De la transmission? Quand on sait que des entreprises – elles ne semblent plus avoir de ce concept que le nom – vendent aux consommateurs des fichiers de livres électroniques qui font l'objet d'une protection personnelle ou d'une obsolescence programmée pour éviter la transmission libre de la connaissance, on peut s'interroger sur leurs visées altruistes. Le fichier électronique ne possède aucune matérialité, aucune plasticité – donc, aucune sensualité – qui renverrait le lecteur à une densité intellectuelle à partir de laquelle il pourrait ressentir sa propre finitude. La lecture sur une liseuse revient à exécuter un « acte » conditionné par un choix non éditorial mais commercial. Toute la littérature *hétérogène* se retrouvera-t-elle un jour cartographiée, répertoriée, *googlelisée*, pour le plus grand bien de l'humanité? Seul l'homme-masse peut encore y croire, car son univers est déjà réduit à celui de la norme.

## Le transhumanisme, nihilisme anhistorique

Le transhumanisme comme posture nihiliste anhistorique se veut une doctrine ni plus ni moins dangereuse que les autres. C'est ainsi qu'à partir de ce *point zéro* du nihilisme, nous ne poursuivrons pas la description de l'homme-masse comme l'a fait Ortega Y Gasset dans son ouvrage. Contentons-nous de rappeler que le « désenchantement » du monde, faille abondamment explorée par Ortega Y Gasset, s'est transformé en réalité virtuelle à partir de laquelle chacun se fait son propre film.

Si sur le fond ce qu'écrivait Ortega Y Gasset est toujours actuel et relativement vrai, certaines choses se sont imposées à l'homme-masse. Le transhumanisme comme idéologie – ou toute autre idéologie technocratique niant la part mystérieuse et féconde de l'être – semble représenter une issue probable à l'inertie de l'homme-masse. En effet, son incapacité – car il s'agit bien d'une faiblesse héritée de l'accroissement de ses ressources matérielles et de son inhabilité à s'arracher à son déterminisme, échec patent d'un système d'éducation basé sur la simple aliénation du pouvoir<sup>326</sup> de penser – à se saisir dans l'immensité de son vertige historique le confine à s'exiler vers un *déisme artificiel* qui représente toute la force de la schizophrénie oxymorique de son désarroi. Il n'est donc pas évident d'appréhender le *transhumaniste* dans ses caractéristiques.

Tentons l'expérience. Car le transhumaniste n'est déjà plus de ce monde. Il l'a quitté depuis longtemps. Son désir d'immortalité – son nihilisme *asymbolique* – l'a entraîné trop loin dans le fantasme. Tout son être a été secoué par le tremblement mortifère que lui a procuré l'illusion de l'aisance. Il a pu se penser<sup>327</sup> immortel car il

---

<sup>326</sup> Le pouvoir n'est plus, comme l'a montré Michel Foucault, réduit à un simple problème de souveraineté, qu'elle soit individuelle ou nationale, mais se définit plutôt comme *relations* de pouvoir : « Entre chaque point d'un corps social, entre un homme et une femme, dans une famille, entre un maître et son élève, entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, passent des relations de pouvoir qui ne sont pas la projection pure et simple du grand pouvoir souverain sur les individus : elles sont plutôt le sol mobile et concret sur lequel il vient s'ancrer, les conditions de possibilité pour qu'il puisse fonctionner. [...] Je crois que le pouvoir ne se construit pas à partir de volontés (individuelles ou collectives), non plus qu'il ne dérive d'intérêts. Le pouvoir se construit et fonctionne à partir de pouvoirs, de multitudes de questions et d'effets de pouvoir. [...] Tout rapport de force implique à chaque moment une relation de pouvoir (qui en est en quelque sorte la coupe instantanée), et chaque relation de pouvoir renvoie, comme à son effet mais aussi comme à sa condition de possibilité, à un champ politique dont elle fait partie. », Michel Foucault, *Les rapports du pouvoir passent à l'intérieur des corps* in *Dits et écrits*, Tome II, (1976-1988), Paris, Gallimard, Coll. « Quarto Gallimard », 2001 [1994], pages 232-233. Il apparaîtra donc intéressant d'accorder, à partir de ce point de notre analyse, toute notre attention à ce pouvoir, à ces relations de pouvoir mais également à ses effets que l'on néglige bien souvent pour n'en décrire que les organes constitutifs.

<sup>327</sup> Quel est ce *trans* – à travers – qui caractérise le post-humain? Ces « passer outre », « passer à travers », « être au-delà », sont-ils caractéristiques d'une « profanation » du corps pour en exorciser le sacré? Qu'est-ce qui a changé, alors qu'auparavant le sacré – qui n'est pas la religion – se riait de lui-même, mettait en scène ses propres tragédies, s'offrait à l'ironie de l'homme angoissé et sacrificiel? Selon Kundera, « la dédivinisation du monde (Entgötterung) est un des phénomènes caractérisant les Temps modernes. La dédivinisation ne signifie pas l'athéisme, elle désigne la situation où l'individu, ego qui pense, remplace Dieu en tant que fondement de tout ; l'homme peut continuer à garder la foi, à s'agenouiller à l'église, à prier au lit, sa piété n'appartient

a transféré – au sens freudien du terme – son obsolescence aux objets qu’il a créés, niant par le fait même la force qui le travaille de l’intérieur. Il est tétanisé par ses propres fantasmes et cherche à les assouvir ou à les faire taire. Aucun repos ne lui est permis. Ses membres se sont révoltés contre « ses » pensées mortifères. Il a laissé voir son jeu et son corps ne lui pardonne pas sa mise. C’est alors qu’entre eux – lui (« sa » pensée) et son corps (ce qui le pense) – s’est déclarée une guerre fratricide à l’inéluctable fin. Ce sera lui *ou* – purement exclusif – « lui ».

Il ne peut en être autrement. Le transhumaniste ne peut coexister avec son corps et sa conscience. Il doit trancher. Il n’est pas surprenant qu’il fuie dans la technique à laquelle il s’abandonne comme on lègue son corps à la science.

– Mais peut-être a-t-il raison?

– En effet. Il n’est pas dit qu’il ait tort et que le corps dont on parle – après tout, le corps est matière – fasse seulement l’objet d’une putréfaction primitive. On ne sait nullement ce que dissimulent le corps, ses nombreux organes, ses milliards de cellules, son *ADN*. Peut-on dépasser le seuil de la morbidité *frankensteinesque* pour s’attarder à ce corps qu’on délaisse si rapidement dès que la rigidité cadavérique semble s’en être emparée? Existe-il un processus inconnu de nous qui se serait révélé au transhumaniste et qui l’aurait convaincu d’abandonner le corps et de se concentrer sur le « lieu » de la conscience?

Le transhumaniste n’est déjà plus *parmi* nous car il est de fait constitué par une série d’algorithmes qui s’est subtilement substituée à son libre arbitre et a fait de lui un *automate* désormais incapable d’appréhender la réalité autrement que par l’idéologie technologique. Il est tétanisé par la mort prochaine de son Moi profond – l’*ego qui pense* décrit par Kundera – et ne peut accepter ce qui le pousse au nihilisme asymbolique qui pourrait, si on n’y prêtait pas attention, ressembler à une certaine forme de catatonie. Cet étrange comportement dépasse celui du technocrate qui demeure confronté à la réalité puisqu’il l’utilise pour la nier. Le transhumaniste refuse tout contact avec elle en se réfugiant dans le monde fantastique et virtuel des technosciences – nouvelles religions. Comment ne pas être séduit par ce monde qui

---

désormais qu’à son univers subjectif. En ayant décrit cette situation Heidegger conclut : “Et c’est ainsi que les Dieux finirent par s’en aller. Le vide qui en résulta est comblé par l’exploration historique et psychologique des mythes.” Explorer historiquement et psychologiquement les mythes, les textes sacrés, veut dire : les rendre profanes, les profaner. Profane vient du latin : *profanum* : le lieu devant le temple, hors du temple. La profanation est donc le déplacement du sacré hors du temple, dans la sphère hors religion. Dans la mesure où le rire est invisiblement dispersé dans l’air du roman, la profanation romanesque est la pire qui soit. Car la religion et l’humour sont incompatibles. », Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « *nrf* », 1993, page 19. Dans cet extrait, on constate que l’homme a remplacé Dieu mais a conservé sa capacité de croire. Toutefois, cet *ego qui pense* se met en scène – héros autoproclamé – et ne tolère pas que le rire, en lui et à l’extérieur de lui, s’empare de lui. Il s’en suit une dramatisation vulgaire où seul existe son « univers subjectif ». Le post-humain aura donc liquidé – profané – l’histoire et, dans le cas décrit par Kundera, celle du roman pour se faire sa propre histoire, inventer ses mythes fondateurs. Il peut donc à partir de ceux-ci créer un monde totalement nouveau dans lequel les anciens mythes sont tout au plus tolérés sinon moqués.



lui promet l'immortalité, le dépassement de ses propres capacités cognitives, sa (re)naissance à un tout autre ordre que celui dans lequel il souffre actuellement, l'*ordre divin*. Il ne peut se constituer dans une réalité immédiate – qui le foudroierait sur place s'il s'y essayait –, incapable qu'il est de se penser dans son propre effondrement, sa propre disparition. Il a perdu la capacité de mourir – en fait, il a tué en lui la pulsion de mort – au monde, donc d'y vivre.

Quand on essaie de penser, à l'ère de l'homme-masse, le transhumain, un premier malaise nous habite. Que peut être le lien entre cet « homme » inerte sans idées mais truffé d'opinions dont la valeur ultime est la tolérance et l'aveuglement volontaire et cette « somme » de connaissances illimitées de laquelle on peut tirer, à l'infini, une vérité plus limpide que tous les artefacts de la culture classique? N'est-ce que science-fiction que tout ça?

Nous ne reviendrons pas, comme nous l'avons annoncé, sur les déterminations de l'homme-masse qu'a décrites Ortega Y Gasset, les considérant déjà du côté de l'histoire à liquider. Penchons-nous plutôt sur ce « type d'humain » qui cherche, à l'aide des technosciences, une issue à son imperfection structurelle, son caractère mortel.

Le transhumain tente de se penser hors la chronologie historique. Il cherche à réussir la greffe ultime, celle du genre humain *sur* la machine. À l'époque du Docteur Frankenstein, le mythe de la création habitait encore l'imaginaire humain populaire, d'où le succès du roman de Mary Shelley. On était en passe d'« assembler » des organes, que l'on ne maintenait artificiellement en vie que durant une courte période – les méthodes de « conservation » contemporaines n'ayant guère, depuis, fait de significatifs progrès<sup>328</sup> –, pour prouver à Dieu qu'il n'était pas le seul capable de création et que, comme nous étions faits à son image, nous étions en mesure de dépasser le Maître en *fabriquant* du vivant. L'imaginaire de l'époque reposait alors sur l'observation et l'abstraction scientifique voire l'affabulation. Avec l'essor fulgurant des nouvelles technologies, la pensée contemporaine a fait un formidable bond en avant mais n'a pas su se rallier un passé fait de sagesses et d'enseignements millénaires. Nous sommes certes capables de tout, mais aussi de n'importe quoi!

Pourtant, les nouvelles technologies n'ont en rien expliqué ou *localisé* le seuil – comme si ce « concept » pouvait encore être appréhendé de manière *topique* – de l'âme humaine. Tout cela demeure une énigme qu'elles n'osent aborder pour ne se rabattre finalement, et peut-être par dépit, que sur la prothèse, l'outil, le prolongement mécanique de l'homme. Même la biologie résiste à révéler ses secrets.

---

<sup>328</sup> Et pourtant, on vient de greffer un cœur artificiel autonome à un patient français! Est-ce à dire que l'on s'approche enfin de l'immortalité tant rêvée? Mais qu'est-ce qui sera immortel? Un homme? Une machine? Leur amalgame? Le siècle de l'oxymore peut, peut-être, nous l'apprendre ; une machine humaine, amalgame de tissus humains vivant sur le dos d'une machine. Du « vivant » emprisonné « dans » le non-vivant. Mais qu'est-ce donc qui a changé? L'âme n'est-elle pas déjà prisonnière du corps?

Ainsi, la *nouvelle* science – comme le nouvel âge<sup>329</sup> – s’est elle-même isolée de sa conviction profonde et philosophique. Tout devenant de plus en plus rapide, il n’est pas surprenant de constater le besoin irréfutable de renouveler le *stock* d’intellectuels et de « chercheurs » afin de poursuivre et d’accélérer cette inéluctable course grâce à laquelle le sens de l’humanité fait figure de contre-sens. Nous ne reviendrons pas sur ce contre-sens.

Combien de recherches « scientifiques », de laboratoires, de « chaires »<sup>330</sup> universitaires ou corporatives prestigieuses existent à notre époque? Certainement une quantité innombrable. Leur dénombrement – il n’est pas nécessaire d’en faire le décompte exact – pourrait laisser entrevoir leur accroissement phénoménal et l’apport sans équivoque de leur contribution unique et extraordinaire à l’échafaudage de la vérité. Attardons-nous un moment sur ces *créateurs* de connaissance.

Il ne serait pas faux de penser que cette boulimie ne soit pas communicable de manière universelle. Qu’une chaire de recherche américaine ne soit pas au courant, même à l’ère d’Internet, des résultats de recherche d’un laboratoire chinois ou d’une équipe de chercheurs iranienne ne peut surprendre personne. Ne semble visible que ce qui est financé. Ainsi, dans un contexte où le savoir et ses dérivés<sup>331</sup> n’existent que parce qu’ils possèdent une valeur marchande, on peut aisément comprendre que tous les projets fédérateurs de la connaissance – comme lorsqu’on prétend posséder « Tout Shakespeare » sur sa *tablette* – ne peuvent à eux seuls prétendre à la totalité du monde, à son immensité. Nous ne sommes pas à l’ère du partage des connaissances mais à celle de la guerre de l’information. Et celle-ci a été créée pour faire écran aux

---

<sup>329</sup> Le *New Age*, véritable patchwork de courants et de tendances, illustre à merveille l’incroyable effervescence de la « nouveauté » à l’approche – et lors de l’entrée – du *nouveau* millénaire. Se peut-il que le temps (ou son absence) nous intime à ce point à nous exciter, un peu à la manière d’atomes qui se « préparent » à la collision qui les fera se fissionner en énergie? La tendance, pourtant, après le passage à l’an deux mil, ne tiédit pas et nous constatons que l’hubris qui semble s’installer et faire écran à la pensée ne traduit finalement qu’une indigence propre aux esprits « jeunes » qui prennent la démesure pour une révolte alors qu’elle n’est qu’un vulgaire – au sens étymologique du terme ; *qui concerne le peuple, le quidam, le personnage quelconque* – « cadre réformiste » qui, dans un siècle démesurément banal, croit à la genèse de sa future lignée aristocratique. Les changements de date ne signifient nullement un changement d’époque et ceux qui prétendent à une nouvelle ère – celle d’un ésotérisme rattachant en quatrième vitesse, on nous avait fait le coup au début du XX<sup>e</sup> siècle avec le mysticisme – font preuve d’un nihilisme candide qui n’a rien à voir, *stricto sensu*, avec la réalité non plus qu’avec la spiritualité, ce dernier terme étant sans cesse galvaudé pour masquer une pauvreté et une paresse intellectuelles.

<sup>330</sup> Les chaires postmodernes ressemblent de plus en plus à des castes opaques voire « ecclésiastiques » où se discute le sort de l’humanité mais non celui des hommes. Il en a probablement toujours été ainsi. Mais à notre époque, le phénomène de déification s’est accéléré et s’est « démocratisé ». La démocratie demeure toutefois un concept que bien peu d’individus expérimentent et le suffrage universel – quand on sait qu’on peut changer tout un peuple qui ne vote pas selon la prescription martelée par la « classe » politique – ne fait pas partie de ce pouvoir structuré et hiérarchisé. Si c’était le cas, on ferait passer des examens d’admission au suffrage universel aux citoyens pour vérifier leurs capacités intellectuelles, morales, juridiques, politiques comme on exige d’eux un permis de conduire. Par ailleurs, il est étrangement curieux qu’on n’ait jamais pensé à le faire.

<sup>331</sup> Il est quasiment étonnant que la *Haute Finance* n’ait pas encore utilisé ce concept pour créer une gamme de « produits dérivés » – nouvelle arnaque à la mode – qui pourraient exciter les scientifiques en herbe. Mais de fait, peut-être cela existe-t-il déjà?

réels enjeux. Mais reposons-nous encore une fois la question en excluant cette hétérogénéité que l'on dédaigne à cause de sa faible valeur marchande et concentrons-nous sur ce savoir appréhendable du point de vue actuariel. Se peut-il que des agrégateurs de connaissance puissent « fédérer » tous les savoirs et toutes les idées dans un système qui en contrôlerait chaque élément? L'idée même peut paraître terrifiante et est très connue mais n'apporte rien d'intéressant à la pensée. Car il faudra toujours faire des choix, séparer, discriminer, déterminer – et c'est là qu'entre en scène l'idéologie car l'histoire, c'est également quelque chose qui se crée, se façonne – ce qui *doit* faire partie *ou* non de la connaissance. Et cette censure n'a pas toujours eu la main heureuse, n'hésitons pas à le rappeler.

Car nous en savons bien peu sur la « matière » et sur l'antimatière et nous n'en savons pas plus sur la conscience, malgré les formidables avancées des sciences cognitives. Et pourtant, nous *agissons* comme si nous *savions*!

Commet alors peut *se* penser le transhumain? De quel *point de vue* peut-il le faire? Est-il en mesure d'élaguer le reste<sup>332</sup> humain qui ne l'intéresse plus?

Celui qui scinde, découpe, discrimine, discerne la réalité ne doit jamais oublier qu'il ne fait qu'extraire<sup>333</sup> une partie du tout et que ce tout, toujours, tentera

---

<sup>332</sup> Un chirurgien pratiqua récemment une banale intervention chirurgicale, le remplacement total de la hanche, sur ma jambe droite. Comme on m'avait recommandé une anesthésie locale pour atténuer les conséquences postopératoires – intubation, suspension temporaire des fonctions vitales, pose de drains multiples et effets secondaires nombreux relatifs à l'anesthésie générale – de l'intervention, j'étais relativement conscient et *éveillé*, ce qui me permit d'entendre les bruits et les conversations qui se déroulaient à ce moment dans la salle de chirurgie. – « Scalpel. » Silence. – « Succion. » Silence. – « Compresses. » Silence. Puis, le bruit d'une scie mécanique à haute vitesse se fit entendre et, sachant très bien ce que cela supposait, je m'en remis entièrement à la maîtrise et à la dextérité de mon chirurgien. Tout semblait bien se dérouler. Quelques coups de marteau m'indiquèrent qu'on était à introduire la prothèse en titane dans mon fémur dans lequel on avait au préalable percé une cavité pour l'accueillir. Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées déjà et l'intervention tirait à sa fin. On en arrivait au moment plutôt monotone où on allait refermer l'incision et désinfecter la plaie. Soudain, j'entendis un bruit que je reconnus entre tous car il m'était dès plus familier. C'était le miaulement d'un chat! – « Mais, qu'est-ce cette bête fait dans la salle d'op? » s'écria non sans étonnement le chirurgien. – « C'est le chat du Señorito, Docteur », répliqua une des infirmières qui assistait le chirurgien. Elle esquissa un sourire mesquin et complice. – « Son chat! C'est *in-cro-ya-ble*! Faites-le taire pendant que je termine la pose des agrafes! » – « Miaou! Miaou! », miaula le chat en se frôlant sur les jambes du chirurgien. Celui-ci lui décocha un coup de pied pour l'éloigner. Mais le chat, furieux et tenace, se rapprocha en crachant et en cherchant à griffer le chirurgien. « – Ah! Ces maudites agrafes! Impossible de les fixer convenablement. Il y a toujours un bout de chair qui dépasse! » – « Miaou! Miaou! », répliqua de nouveau le chat, plus insistant que jamais. Exaspéré, le chirurgien s'empara d'un bistouri et se tourna vers le chat, le visage menaçant! Ils se toisèrent un moment du regard. Qui allait céder? Je gardais le silence, trop groggy et inquiet de la tournure de cette scène plutôt burlesque. Finalement, le chirurgien, cédant à la bête trop convaincue pour reculer, se retourna vers moi, visa une partie de mon anatomie, ce que je crus – je n'en fus jamais certain – être la chair de la plaie qui « dépassait », – et, à l'aide de son bistouri, la trancha d'un seul mouvement pour la lancer à la tête du chat ; celui-ci l'attrapa avec adresse dans sa gueule et s'empressa de disparaître tout aussi mystérieusement qu'il était apparu. – « Tiens! Sale bête! File maintenant! »

<sup>333</sup> Geste purement incisif qui laisse supposer que l'extraction dont il est question ne doit pas faire oublier que la partie engagée dans la connaissance renvoie également à la méconnaissance du reste – le *Tout* – qu'on ne veut pas appréhender de peur de ressentir le vertige qu'il (le Tout) génère dès qu'on essaie de s'en approcher.

de combler le vide qu'on lui fait subir d'une manière ou d'une autre. À moins que le vide ne soit pas ce que l'on croit?

Il ne s'agit pas pour l'« homme de science » de restituer à tout prix ce *reste* qu'il a prélevé pour les fins de son analyse ou de son expérimentation. Il « sait » pertinemment que ce reste fait dorénavant partie de lui-même et qu'il ne pourra jamais plus s'en séparer<sup>334</sup> peu importe ce qu'il en adviendra.

Ce qu'il faut constater, c'est que l'outil devient de plus en plus puissant au point de nous faire croire qu'il remplacera entièrement l'humain, la partie dévorant le tout. Jadis, l'outil était l'extension de l'être ; aujourd'hui, il a pris la place du sujet et a transformé celui-ci en objet. Les rôles ont été inversés et le levier qui servait auparavant à l'être pour se grandir comme pour se développer confine dorénavant le sujet désubjectivé dans une passivité envieuse. L'être doit se plier, se façonner, se marteler jusqu'à ce que la machine réussisse d'elle-même à le faire. À terme, elle arrachera des mains de l'homme le couteau qui lui servira – peut-être – à se débarrasser une fois pour toute de ce morceau de chair inutile. Peut-on penser ces changements en termes philosophique, spirituel, éthique? Il n'est pas sûr que ces « mutations » provoquées soient suivies d'évolutions sensibles dans la foulée des Droits de l'homme. L'asymétrie s'est bien au contraire accélérée depuis l'essor fulgurant des nouvelles technologies qui créent systématiquement plusieurs *racés* d'hommes.

Améliorer l'espèce humaine? Vers le post-humain? Le post-humain existe déjà depuis des siècles. La technologie qui n'a strictement rien inventé et l'utilitarisme de Jeremy Bentham n'ont aucunement freiné les cruautés humaines. La technologie, bien au contraire, les a plutôt accentuées car l'insensibilité artificielle ne permet pas la compassion qui définit l'humanité. Il faut dévoiler cette pénultième arnaque, hypocrite et prédatrice qui essaie de faire croire à l'homme-masse qu'il sera le post-humain de demain. Il ne le sera pas plus que vous et moi car il sera progressivement éliminé et remplacé par des êtres plus égoïstes, plus isolés, plus *dénaturés*. Des êtres qui, ne se reconnaissant pas dans l'homme-masse, ne pourront ressentir envers lui aucune compassion, aucune empathie, aucune générosité. C'est déjà d'ailleurs le cas au sein des classes dirigeantes qui ne se sentent aucune responsabilité envers les créatures les plus vulnérables de ce monde connu. Tout est une question de nihilisme anhistorique. Celui qui fuit dans l'avenir sans jamais penser à la dette qu'il a contractée, sans contrat, détruit lui-même son propre futur et se condamne à une errance qu'aucune machine ne saura lui éviter.

Que faire d'une entité artificielle qui pourrait combler tous les désirs, assouvir toutes les pulsions, éteindre tous les doutes – pourtant si féconds – ou rassurer toutes les angoisses? Serait-il possible de penser que ce *Nouveau Monde* puisse non pas être

---

<sup>334</sup> Nous ne parlons, ici, que de séparation mentale ou *spirituelle*.

le Paradis tant attendu mais un Enfer plus terrible que celui avec lequel nous ont menacé les religions?

Ce qui ne cesse d'étonner dans le transhumanisme émane de la force de conviction de l'homme-masse. Complètement « déconnecté » de l'histoire, il oublie sa fragilité – qui le fonde – et se propulse dans l'avenir vers un monde qui finira par se débarrasser de lui. Il n'y aura pas de possibilité de recyclage dans ce monde « parfait ». On ne lui offrira pas gratuitement demain ce qu'il doit aujourd'hui payer. C'est bien plutôt le contraire qui surviendra. Tout au début, afin d'attirer la mouche dans le pot de miel, est gratuit. Puis, quand la mouche s'y est aventurée, on referme tranquillement le bocal dans la plus complète indifférence ; et le tour est joué!

Telles sont les arnaques du capitalisme, celles de l'accroissement des capacités de production et de la dérégulation des échanges pour faire baisser les prix et offrir au plus grand nombre ce que le marketing crée pour l'asservir. On ne s'affranchit pas dans le consumérisme. Et cette baisse des prix n'est qu'un leurre – la gratuité du miel – pour permettre aux plus puissants de s'emparer de la totalité des richesses, n'étant pas capables eux-mêmes d'imaginer un monde plus grand que leur propre personne<sup>335</sup>. L'individualisme n'est pour eux qu'une posture qu'ils ne savent pas même déplacer pour mieux en ressentir les effets.

On sait que l'asymétrie de l'homme le pousse à socialiser avec les autres hommes jusqu'à une certaine limite. Au-delà de celle-ci, et nous en avons fait cruellement l'expérience au cours de l'histoire, le chaos seul peut naître et transformer l'homme en un cauchemar pour l'autre. Il ne s'agit pas ici de vouloir freiner à tout prix l'« évolution humaine ». Le tenter ne servirait qu'à exacerber les pulsions déjà beaucoup trop fortes. Mais dans un monde où l'homme perd ou ignore bêtement la mesure de toute chose, le développement sans règles est, en prétendant que la science – comme les Marchés financiers – saura bien s'autoréguler, l'hérésie du XXI<sup>e</sup> siècle, mégalomanie que nous paierons très cher quand le pic énergétique nous aura fait régresser au point de nous contraindre à retourner vivre au fond des cavernes. Celui qui prétend à l'évolution n'est après tout qu'un vulgaire nihiliste qui se dissimule à lui-même – à sa capacité d'être dessaisi – les innombrables mutations et régressions qui ont eu cours au fil des époques.

Car derrière toute cette folie nihiliste se dissimulent des hommes dont le mépris d'eux-mêmes ne rencontre aucune limite. Et c'est ce *nouveau totalitarisme* qui ne montre jamais son visage parce qu'intériorisé, se sachant déjà automatisé, qui cherche maintenant sous des airs faussement démocratiques ou mielleusement

---

<sup>335</sup> « La différence de nos opinions tient à ce que tu prends l'intérêt personnel pour mobile de nos actions, tandis que selon moi tout homme parvenu à un certain degré de culture doit avoir pour mobile l'intérêt général. », Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, Préface de Louis Pauwels, Traduction et notes d'Henri Mongault, Dossier d'Anna Karénine présenté et traduit par Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1952], page 290.

altruistes<sup>336</sup> – rien de tout cela, d'ailleurs, n'a jamais existé – à faire croire que le post-humain remplacera, pour le mieux, l'homme. Car le post-humain ne vient pas après l'humain, mais avant.

Il faut décomposer l'expression en *post* et en *humain*. Après, viendra l'humain. Après tout cela, après tout cet effroyable cafouillis, tout ce monstrueux nihilisme, toute cette sottise hérésique, toute cette *banale* inconscience... viendra l'*humain*.

Quant au transhumaniste, pur *lobbyiste*, il n'est pas intéressé par la singularité. Il tue déjà ce que nous connaissons actuellement. Une des visées du transhumaniste est d'avoir un impact sur le plus grand nombre d'individus possible. Mais est-ce vraiment le but réel et avoué? Ne s'empare-t-il pas déjà de quatre-vingt-quinze pourcents des ressources de la planète – et c'est en cela qu'il a un impact *nihiliste*, mais un impact tout de même, sur plus d'un milliard de personnes – pour arriver à « toucher » une quantité innombrable d'humains? Drôle de logique qui consiste à tuer le « patient » pour mieux guérir le prochain *client*. C'est le jeu de la roulette russe et personne n'y gagne car le jeu se base toujours sur un gagnant et un perdant alors qu'une seule personne à la fois peut y jouer. Si je gagne et que je ne me tue pas, je suis hors-jeu et l'autre est pris pour jouer tout seul. Si je perds et que je me tue, l'autre n'a plus alors qu'à ramasser l'arme sans jouer et à rentrer tranquillement chez lui.

Ainsi, le transhumaniste a éliminé toute émotion et toute réserve de sa psyché, fonds de commerce qu'il a soldé depuis très longtemps. Il ne nous resterait plus que les rêves du transhumaniste pour comprendre tout le refoulement qui s'opère pour qu'il ne revive pas en lui, encore et encore, la première et éternelle histoire d'amour à laquelle il a participé il y a de cela des millénaires sans jamais y être « présent ».

L'argument du transhumaniste qui consiste à penser que l'homme-masse choisira de faire le saut – encore faut-il savoir qu'on pose le pied quelque part pour s'exécuter – *dans* le post-humain en raison de la défaillance de son propre corps est un leurre de plus que le système asymétrique que l'on connaît utilise pour se maintenir en vie. Les inégalités économiques n'ont jamais été aussi grandes et le principe de compétitivité, pure idéologie<sup>337</sup> s'il en est une, n'a jamais détruit autant de vies humaines. Il n'en ira pas toujours ainsi et du post-humain que nous sommes

---

<sup>336</sup> « Les mendiants, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer, mais demander l'aumône par l'intermédiaire de journaux. En théorie, encore, on peut aimer son prochain, et même de loin ; de près, c'est presque impossible. », Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 100.

<sup>337</sup> Le concept d'idéologie n'est ni bien ni mal. Il est. C'est sa pureté qui pose problème, qui tente de faire système, d'épurer le mal, d'extraire l'impur du pur. Mais l'un ne va pas sans l'autre, l'un est le miroir de l'autre. Mais le post-humain et l'homme-masse l'ignorent ; et de cette ignorance, ils en sont satisfaits et... convaincus.

actuellement nous évoluerons vers un humain plus grand, plus évanescent et probablement moins « matériel » que celui qu'on essaie de nous vendre actuellement ou dans un futur rapproché.

Le transhumanisme est-il une religion? Un projet pour une élite? Assistons-nous à une fracture violente qui laisserait en plan une grande partie de l'humanité? Mais nous abandonnons déjà derrière nous une grande partie de cette *humanité souffrante*. Nous n'avons jamais eu en nous quelque humanité que ce soit.

Pourtant, la règle – l'ordre et la mesure – nous a toujours apporté plus d'humanité, plus de grandeur intellectuelle, plus de divin. Penser le contraire repose sur un *néhériste anhistorique*. Le libéralisme qui finance les mécanismes fédérateurs et créateurs d'information pour masquer la force de la connaissance et la pauvreté de leur humanité n'est en fait qu'une ghettoïsation de la pensée.

Ceux qui prétendent contrôler la machine se leurrent<sup>338</sup>. Car l'accumulation des connaissances suggère à ceux qui refusent la terreur de leur libre-arbitre – c'est en ceci qu'il est plus facile d'édicter des lois qui régissent le plus grand nombre pour normaliser les flux et éviter les chaos indésirables, quitte à éliminer les libertés que l'on considère fondamentales – de gouverner en fonction de cette masse de connaissances pour le « Bien » de l'humanité et non pour le *bien-être* des hommes. Mais nous n'avons jamais gouverné pour le bien-être des masses. Pourquoi le ferions-nous maintenant alors que la technologie serait sur le point de nous le permettre :

Nous rendrons les hommes heureux, les révoltes et les massacres inséparables de ta liberté cesseront. Oh! nous les persuaderons qu'ils seront vraiment libres qu'en abdiquant leur liberté en notre faveur. Eh bien, disons-nous la vérité ou mentirons-nous? Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. [...] Mais le troupeau se reformera, il rentrera dans l'obéissance et ce sera pour toujours. Alors nous leur

---

<sup>338</sup> « Qui se laisse prendre dans le dispositif du “téléphone portable”, et quelle que soit l'intensité de son désir qui l'y a poussé, n'acquiert pas une nouvelle subjectivité, mais seulement un numéro au moyen duquel il pourra, éventuellement, être contrôlé ; le spectateur qui passe sa soirée devant le téléviseur ne reçoit en échange de sa déssubjectivation que le masque frustrant du zappeur, ou son inclusion dans un indice d'audience. De là, la vanité des discours sur la technologie remplis de bonnes intentions : ils prétendent que le problème des dispositifs se réduit à celui de leur bon usage. Ces discours semblent oublier que si un processus de subjectivation (et, dans notre cas, un processus de déssubjectivation) correspond à chaque dispositif, il est tout à fait impossible que le sujet du dispositif l'utilise “de manière correcte”. Par ailleurs, les tenants de tels discours sont souvent, à leur tour, le résultat du dispositif médiatique dans lequel ils se trouvent pris. », Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Éditions Payot & Rivages, Coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2007, pages 44-46.

donnerons un bonheur doux et humble, un bonheur adapté à de faibles créatures comme eux.<sup>339</sup>

Peu importe le porteur de ce discours – Dieu, le socialisme, la technique, l'idéologie –, ce sont sans cesse les mêmes arguments qu'on sert à l'homme-masse, et maintenant au transhumaniste qui s'empressera de croire qu'il est l'élu, l'objet de tous les regards. Certes, il l'est. Non pas pour sa grandeur humaine mais pour sa capacité à se nier totalement. Tous les regards tournés vers lui lui renvoient le reflet de sa propre inertie, incapable qu'il est d'un soubresaut, d'un tremblement mortel qui aurait l'heur de le sortir de sa fiction nihiliste.

Donc, le *Nouveau Totalitarisme* – et Michel Foucault l'avait admirablement pressenti – recherchera des êtres qui seront en mesure de renier tout leur passé – car ils n'en ont déjà aucun – au « profit » d'une grandeur *post-humaine* dont ils ne bénéficieront jamais. Est-il possible d'atteindre l'immortalité en sachant qu'elle reposera sur un éternel ennui qui rendra le post-humain – comme l'ivrogne s'enivrant de vin – plus méchant, plus bête qu'il ne l'est actuellement? L'homme-masse est un alcoolique qui cherche le dernier verre – la limite extérieure, l'intérieure ayant déjà été atteinte de par sa caractérielle inertie – afin de pouvoir dire qu'il s'est arrêté au bon moment. Le financier qui court-circuite les marchés boursiers en retirant ses billes au dernier moment n'agit pas autrement. C'est un mauvais joueur qui s'encanaille à force de jouer, comme l'ivrogne se dégrade à force de boire : « Il y a des ivrognes méchants ; ce sont des gens naturellement méchants. L'homme mauvais devient exécration, comme le bon devient excellent. »<sup>340</sup>

L'augmentation de la performance est une valeur mégalomane propre à un environnement niant l'obsolescence programmée de l'homme par la nature. Tout aujourd'hui est conçu pour *fonctionner* dans l'immédiat. Rien ne résiste au temps parce que ce dernier a tout simplement été aboli dans la foulée de la liquidation du refoulé du post-humain<sup>341</sup>. Les vitesses atteintes en physique semblent laisser supposer que le temps se dissout et que le concept de perception temporelle s'atomise. Comme on ne conçoit plus les machines dans la durée mais dans leur

<sup>339</sup> Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], pages 359-360.

<sup>340</sup> Charles Baudelaire, *Les Paradis artificiels* in *Œuvres complètes*, Tome I, Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, page 387.

<sup>341</sup> On sait que ce refoulé – dissimulé sous des airs d'émancipation et de progressisme – peut resurgir à tout moment et jeter le « sujet » dans une profonde crise identitaire. Les individus aujourd'hui ne réagissent plus à un stimuli externe de manière « proportionnée » alors que leur violence est *spontanément* déclenchée par le moindre catalyseur. Tendus à l'extrême – et c'est là la nouvelle manière de vivre, la *nouvelle normalité*, la *novnorm* –, ils se rompent brutalement à la moindre contrariété. Ils vivent sur le seuil de l'explosion, une grenade dégoupillée à la main, le téléphone portable dans l'autre. Et les évolutions humaines sont faites de ces crises qui arrachent l'être, trop sûr de lui-même, à son environnement, menaçant ainsi son intégrité psychique. Mais le post-humain n'a que faire de cette psychologie. Après tout, il a la technologie.



effondrement nécessaire – ce n’est pas un hasard de la nature si les objets se brisent et deviennent rapidement obsolètes –, il est devenu également inévitable de se débarrasser du corps humain, formidable machine ayant pourtant une résilience hors du commun. Mais cette machine est trop difficile à entretenir, trop onéreuse à réparer. Autant en commander une autre, et une autre, et une autre...

Quand l’homme a compris que ce phénomène – sa propre mort – était inconciliable avec l’infini de sa pensée, il a tout d’abord tenté d’en masquer les effets. Mais rapidement le leurre fut dévoilé et il dut en passer par d’autres artifices tous plus sophistiqués les uns que les autres pour finalement se rendre à l’évidence : il ne pouvait plus tolérer psychiquement la mort de sa pensée assassinée par un corps contingent. Tout est topique chez l’homme. Il cherche constamment et incessamment à *localiser*<sup>342</sup> ce qu’il ne peut « percevoir » autrement, ce qu’il ne comprend pas ou ce qu’il méprise et marginalise faute de « preuves » convaincantes. Et pourtant la science elle-même donne dans la plus pure fantasmagorie mais ne s’en formalise pas dès qu’elle en est l’instigatrice. Nous ne sommes pas sans rappeler les premières tentatives de cryogénéisation ou encore de « téléchargement » de l’esprit qui tente de « libérer » – encore une approche *topique* – l’esprit de l’homme de sa prison avant que son corps ne défaille complètement. Mais ceux qui tentent de maîtriser le corps sont des utopistes voire de dangereux maniaques, obsédés de la main<sup>343</sup>, qui poussent la jouissance, notamment l’onanisme, jusqu’à son ultime paradoxe, celui de se couper la main pour la remplacer par une prothèse artificielle afin d’obtenir plus de jouissance. Comme la technique semble n’offrir – ça reste à démontrer – plus aucune limite artificielle, ils doivent s’en remettre à elle pour dépasser leur propre médiocrité intellectuelle ou physique et s’offrir ce que le monde leur refuse, la grandeur humaine qui ne s’achète ni ne se gagne qu’au prix d’une profonde humilité.

---

<sup>342</sup> La *localisation* – le fichage – s’est radicalisée depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle et il n’est pas rare aujourd’hui de constater que ce concept prend de plus en plus de place dans nos existences. Mais il ne s’agit pas uniquement de surveillance. Le malaise est plus profond. On ne cherche pas nécessairement à contrôler la pensée mais plutôt à la remplacer par quelque chose de plus malléable, de plus modélisable, quelque chose comme un algorithme que l’on aurait créé et que l’on pourrait orienter, « trier » à sa guise. La pensée humaine, véritable archipel, ne se laisse pas appréhender – au sens policier du terme – si facilement ; non seulement parce que son degré de plasticité demeure jusqu’ici relativement inconnu sauf pour des sujets primitifs, mais aussi parce que sa liberté infinie d’imaginer ne se laisse pas facilement harnacher ; elle refuse de rentrer docilement au bercail, de se laisser dompter de cette manière, laissant souvent les chercheurs en plan lorsqu’ils tentent à tout prix de valider leurs intuitions pour en extraire une publication scientifique, gage de leur notoriété au sein de la *communauté*. La pensée humaine est protéiforme, d’où sa formidable et récalcitrante hétérogénéité.

<sup>343</sup> Sigmund Freud, dans *Dostoïevski et le parricide*, écrit que « le “vice” de l’onanisme est remplacé par la passion du jeu ; l’accent mis sur l’activité passionnée des mains trahit cette dérivation. Effectivement, la passion du jeu est un équivalent de l’ancienne compulsion à l’onanisme ; c’est le même mot de “jouer” qui est utilisé dans la chambre des enfants pour désigner l’activité des mains sur les organes génitaux. », Sigmund Freud, *Dostoïevski et le parricide* in Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 26. Le phénomène de la bourse des échanges relève également de cette logique, la jouissance *manuelle*.

On se borne donc à considérer – c’est le propre du nihilisme anhistorique – le rejet comme indésirable, superflu, inutile. Ainsi, il est assez effarant de constater qu’encore au XXI<sup>e</sup> siècle, douze mille ablations des amygdales se pratiquent au Québec chaque année. Comment se fait-il que la médecine se borne encore, alors qu’elle baigne dans l’ignorance quant aux fonctions holistiques du corps humain, à pratiquer cette intervention? N’adoptons-nous pas encore une conception *mécaniste* de la science? Malgré les avancées de celle-ci, l’ablation d’organes et de tissus est de loin l’intervention la plus fréquente et assurément la plus lucrative. Cette pratique est-elle une répétition générale d’une tragédie encore plus monstrueuse qui consisterait à charcuter le patient – ou le client – qui aurait consenti à *mourir dans la dignité* tout en cédant ses organes à autrui et son âme au Diable?

Pourtant, nous savons que la réelle maîtrise est celle de la pensée qui, étant infinie, n’offre aucune prise *matérialiste* ni aucune limite à l’imaginaire, d’où sa grande plasticité. Alors que le corps fini ne peut rivaliser avec elle, n’apporter à celui qui entre en compétition – voire en guerre – avec la pensée que frustration et refoulement, l’esprit humain, « lui », se sait illimité dans un corps limité et doit – sans aucune autre alternative – s’astreindre à une discipline implacable qui le fait grandir et fleurir malgré la mort de son support matériel.

On ne peut dénier le désir violent de l’être humain de vouloir échapper à la souffrance<sup>344</sup>. Mais que le post-humain tente par tous les moyens – économiques, politiques<sup>345</sup> – de s’en affranchir est, alors qu’il nie l’histoire tandis que sa propre souffrance, elle, relève de la simple contradiction, est un pur fantasme.

L’homme-masse réduit le monde à ses désirs imminents et médiatisés ; il ne se soucie que de sa propre finalité qu’il tente d’exorciser en la contrôlant. Mais il est également vrai que, se voyant déjà comme un être divin<sup>346</sup> capable de se libérer de lui-même – libération qui est le comble de l’asservissement –, le post-humain ne fait finalement que réagir à de banals mécanismes – des algorithmes – programmés par sa simple médiocrité intellectuelle. Jouer avec des concepts, les démultiplier à l’infini à l’aide de la technique qui ne fait à terme qu’exposer les indéniables possibilités des mathématiques – pure abstraction de l’esprit, poésie par excellence, d’où le retour de

---

<sup>344</sup> « Je ne suis ni savant ni ignorant. C’est trop peu dire : je vis, et cette vie me procure le bonheur le plus grand. Alors, la mort? Quand je mourrai (peut-être tout à l’heure), je connaîtra un plaisir immense. Je ne parle pas de l’avant-goût de la mort qui est fade et souvent désagréable. Souffrir est abrutissant. Mais telle est la vérité remarquable dont je suis sûr : j’éprouve à vivre un plaisir sans limites et j’aurai à mourir un plaisir sans limites. », Maurice Blanchot, *La folie du jour*, Paris, Fata Morgana, 1973, page 9.

<sup>345</sup> Le caractère spirituel de la recherche dite « scientifique » – alors qu’il ne s’agit finalement que de complexes systèmes de production de savoirs – n’est jamais présent dans cette course folle à l’immortalité pourtant au cœur de la question spirituelle.

<sup>346</sup> Cette perception narcissique et réductrice du concept de divinité – de totalité – dénote une absence de continuum historique qui illustre l’insignifiance voire l’infantilisme de l’énoncé, donc, de la pensée qui sous-tend ce dernier. Il est ainsi bien étrange et étonnant de constater que cette pensée *adolescente* – celle qui a justement du temps pour penser à ses problèmes insolubles – s’emballe et s’effraie à l’idée de sa propre fin.

l'inutile dans le champ du savoir, de la connaissance et de l'être au monde – ne se traduit en rien en une force spirituelle, sensible, capable de s'ancrer dans le temps, peu importe qu'il ait été ou non aboli, afin d'embrasser l'immensité du néant créé dans le but de justifier, il n'est pas question, ici, de le nier, une fureur de vivre. Le post-humain s'abandonne corps et « âme » aux promesses fallacieuses de la technique<sup>347</sup>, pure idéologie d'un pouvoir qui ne révèle jamais sa réelle identité.

Mais qu'en est-il de cette souffrance? N'est-elle pas associée au sacré qui la conditionne et la transcende? Nous ne sommes pas sans rappeler les magnifiques essais de George Bataille sur le sacré et le symbolique qui structurent l'expérience mystique de l'homme. Se séparant de son corps – y a-t-il quelque chose, quelque reste de sacrificiel dans ce geste? –, le post-humain n'arrive pas à se ressaisir dans le même mouvement – il en est historiquement incapable – pour justement être dessaisi par le sacré. A-t-il perdu ce dernier, même s'il affirme – ne pourrions-nous pas dire plutôt qu'il s'*ordonne* à lui-même, comme une torture qui ne décline pas son identité? – le contraire en prétextant qu'il *est* Dieu?

En fait, l'idéologie fait référence à l'« appareil » capitaliste qui promulgue toujours plus de croissance pour ne pas prendre conscience des assises fragiles sur lesquelles il veut croître ; en ceci, le post-humain cherche à s'*augmenter* pour se leurrer un peu plus. Se délestant de son corps, il en fait pourtant l'apologie en n'étant pas en mesure de s'en défaire totalement. Ce procédé nihiliste ressemble étrangement au végétarisme des années quatre-vingt-dix. Les soupçons pesaient alors fortement sur ce genre d'alimentation et l'on qualifiait très souvent d'homosexuels ceux qui ne faisaient pas de la nourriture carnée un mode de vie à la virilité affirmée. Ainsi, pour attirer des clients dans leur établissement, les restaurateurs de l'époque firent preuve de ruse en proposant des menus qui offraient du poulet thaï végétarien, du *Бефстроганов* (Bœuf Stroganov) – il s'agissait de fait de soja agrémenté de crème aigre, de paprika, d'oignons et de champignons –, de sushis végétariens, etc. Le client, incapable d'imaginer une autre alimentation que celle dont il avait hérité, se réfugiait volontiers dans un jeu de mots qu'il savait faux mais dont il ne prenait pas ombrage, sachant très bien qu'il n'y avait pas de viande dans son plat, mais voulant à tout prix déjouer sa psyché qui, elle, allait lui faire des misères dès qu'il aurait osé dire qu'il *était* végétarien. Le leurre de l'idéologie fonctionne de cette manière en trompant la psyché voire en l'empêchant de penser l'altérité à l'aide de formules préfabriquées : un *prêt-à-penser*.

---

<sup>347</sup> Le nombre incommensurable de personnes naïves et crédules pourrait à première vue justifier cette attitude. Malheureusement, l'immensément grand ne l'est que parce qu'existe l'immensément petit. Et la simple posture triomphaliste du post-humain – technophile ou *technomane* – relève plus de sa médiocrité marchande et bourgeoise que de sa réelle capacité à *être* immortel – et non à le devenir. Car le bourgeois refuse catégoriquement la périphérie, la marge, l'inquiétante étrangeté. Celles-ci ne se révèlent ni assimilables ni ne peuvent être fonctionnalisées, cataloguées, brevetées. Tout ça échappe à celui qui refuse catégoriquement de s'abandonner à la *vie même*.

Y a-t-il eu amélioration depuis? Cela n'est pas certain. Il semblerait que le corps soit devenu un *objet* de culte susceptible de spéculation. Il n'est pas rare aujourd'hui que l'on nous propose d'utiliser notre corps comme « levier » économique. Déjà, nous pouvions engager notre patrimoine corporel – en risquer une partie<sup>348</sup> – pour en « récolter » quelque *valeur ajoutée*, un corps augmenté. Comme si le fait de faire miroiter aux autres sa propre valeur allait inévitablement l'accroître. Tout cela relève de la crédulité la plus primaire que la naïveté des gens cautionne et justifie. Les leviers économiques demeurent des « leviers » – des pièges dans lesquels s'empêtrent ceux-là même qui se *croient* chasseurs! – et ne peuvent être utilisés que pour « acquérir » une certaine distance par rapport à soi-même. On peut léguer son corps à la science. On peut vendre ses organes pour un bout de pain. On peut hypothéquer ses avoirs pour les accroître. Mais on ne peut faire fructifier la pensée qu'en la cédant à la rigueur, au doute, au commandement sans spéculation intéressée.

Se pourrait-il que nos corps soient le dernier objectif du consumérisme? La matérialité du corps semble aujourd'hui suffisamment bien définie pour le penser. L'abolition des frontières physiques nous en donne l'exemple à chaque jour. Il est évident que le don d'organes ne saurait s'embarrasser du concept de race. Une vie sauvée par une transplantation d'organes est un des plus beaux succès de la science. On n'est pas sans s'émerveiller quand on voit ce genre de « miracle » et seuls les fondamentalistes *convaincus* peuvent en être outrés. Mais sommes-nous si conscients des impacts à long terme<sup>349</sup> – rappelons-nous-le, devenir immortel nous forcera à penser à *très long terme*, ce qui ne sied nullement au capitalisme ni au néolibéralisme qui ne cherchent qu'à maximiser l'effet de levier que l'on a évoqué précédemment – de ces merveilles de savoir et de technologie? Pouvons-nous nous interroger – en avons-nous encore les moyens historiques? – sur l'eschatologie

<sup>348</sup> « Qui ne risque rien ne boit pas de champagne. »

<sup>349</sup> À ce chapitre, la science moderne, malgré ses nombreuses et formidables découvertes, ne saurait se comparer à la puissance de l'imagination humaine : « Souviens-toi toujours, jeune homme, que la science du monde s'étant développée, en ce siècle principalement, elle a disséqué nos livres saints et, après une analyse impitoyable, n'en a rien laissé subsister. Mais en disséquant les parties, les savants ont perdu de vue l'ensemble, et leur aveuglement a de quoi étonner. L'ensemble se dresse devant leurs yeux, aussi inébranlable qu'auparavant, et l'enfer ne prévaudra pas contre lui. L'Évangile n'a-t-il pas dix-neuf siècles d'existence, ne vit-il pas encore maintenant dans les âmes des individus comme dans les mouvements de masse? Il subsiste même, toujours inébranlable, dans les âmes des athées destructeurs de toute croyance! », Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 250. C'est cet *ensemble* qui, il me semble, pose problème et finira par faire jaillir un retour de flammes – celles de l'Enfer sur Terre? – plus dévastateur, plus *nihiliste* que la mort même. C'est alors que l'immortalité plastique ne pourra plus nous permettre de penser le vivant qu'en termes partiels, c'est-à-dire hors du monde et de sa totalité. La science moderne, comme ses émules que sont la technique, l'athéisme et le socialisme, se décapite elle-même de ses fondements métaphysiques, eschatologiques et se condamne à inventer un univers vidé de ses mythes esthétiques. Tout sera dorénavant beau, parfait, sans aucune perspective imparfaite pour saisir l'immensité de son caractère tragique, comique. Le post-humain sera la perfection. On ne pourra donc plus jamais rire de lui et qui sait, peut-être ne pourrions-nous simplement plus jamais du tout car il n'y aura plus rien de risible en l'homme, plus rien pour nous extraire de notre *immortel* ennui.

symbolique de ce triomphe sur la matière? Ne pouvons-nous pas réfléchir à ses conséquences sur l'antimatière, du moins sur ce que nous en savons jusqu'à présent? Nous « créons » du vivant à partir du vivant. Certes, cela est un progrès. Mais sommes-nous en mesure de créer à partir du néant qui nous terrifie autant, à même notre propre *souffle* qui finit toujours par expirer, en puisant dans notre âme dont nous ignorons la *localisation*? Que connaissons-nous réellement du Chaos avec lequel nous avons été façonnés? Il faut faire preuve d'une prétention sans bornes – et ce sont pourtant ces limites qui séparent le sage de l'idiot – pour affirmer que l'*immortalité matérielle* sera à portée de main d'ici vingt ans.

## La quatrième blessure narcissique

Dans le cadre de l'« évolution » de l'homme, une constante demeure ; celle de l'affirmation du caractère anthropocentrique de l'*homo sapiens*. Le cycle long de l'Histoire nous enseigne que les pulsions humaines sont des épiphénomènes donnant l'impression de perturber les flux continus de l'*Univers du savoir* ; mais ce cycle n'explique ni l'irrationalisme des dieux grecs qui subsiste encore de nos jours et qui se réincarne dans la matière inorganique et les perversions décomplexées d'une élite narcissique désensibilisée – celle-ci abondamment imitée par la populace –, ni les dérives qui accompagnent ces dégénérescences.

La violence qui caractérise nos sociétés modernes n'est pas sans rappeler la *pensée bolchévique*. Le mot *большой*, en russe, signifie « grand » ou « majorité »<sup>350</sup>. Ainsi, le bolchévisme pourrait faire référence à l'universalisme si prisé et tellement haïssable de l'Occident. Cependant cette généralisation caquetée à outrance – pensons à la sempiternelle hypertrophie des droits de l'homme qui ne cesse d'enfler et de prendre des proportions grotesques tellement ceux-ci sont devenus implacables – pose problème dès lors qu'elle entraîne une perte évidente de repères historiques.

Lors de la *Révolution d'octobre*, les factions en présence (Bolchéviks et Menchéviks<sup>351</sup>) se sont rapidement radicalisées, déclenchant un effondrement systémique de la civilisation russe et poussant les individus vers une incertitude politique – et policière – meurtrière. Dans *La garde blanche* de Michaël Boulgakov, les personnages du roman historique sont tétanisés par le souffle de violence régnant sur Kiev. Pour les protagonistes en présence, ignorants du rythme effréné des événements politiques, des revirements militaires et des trahisons d'alliance qui se succèdent sans répit, il devient impossible de sortir dans les rues, l'ennemi étant inidentifiable et imprévisible. On se barricade alors chez soi pour tenter d'occulter le

---

<sup>350</sup> Nous vivons à l'ère des *Dictatures idéologiques*, la majorité étant sans arrêt évoquée pour faire taire la moindre critique. Que ce soit les déviances exacerbées que nous servent quotidiennement moult hyènes en rut et bon nombre de prédateurs décérébrés, ou bien encore les élucubrations d'un dirigeant politique totalement décapité de sa pensée critique, les règlements de compte sont monnaie courante et constituent la norme sociale moderne. On ne peut honnêtement prendre la parole dans l'espace public sans risquer de se faire immédiatement lyncher par une majorité idéologique, arrogante et agressive. Les pleutres agissent toujours en bande organisée ; le fait est connu. Alors que le vrai courage ne cherche jamais l'affrontement pour lui-même ou la représentation comme leurre. Tout demeure soudain, pulsionnel mais hautement désindividualisé. Rien ne fait référence à quelque *droit individuel absolu* empruntant des airs totalitaires. Les droits de l'homme aujourd'hui sont devenus des hydres à têtes multiples et dévorent tout ce qui ne correspond pas à la doxa autoproclamée.

<sup>351</sup> Les Menchéviks (courant minoritaire du Parti ouvrier social-démocrate de Russie) s'unirent pendant un certain temps à l'*Armée blanche* – dont certains membres étaient encore loyalistes – formée pour combattre l'Armée rouge bolchévique durant la guerre civile russe.

déferlement de « violence révolutionnaire »<sup>352</sup> en jouant la carte de la tradition, pur déni de réalité. Mais les Tourbine – les personnages du roman de Boulgakov – savent très bien que leur univers vient de basculer dans un cauchemar duquel ils ne s'éveilleront jamais ; ou plutôt, que la réalité vient d'emprunter au cauchemar ses mécanismes sans pour autant utiliser son dénouement (le réveil). Comment peut-on échapper à la réalité de la chair déchaînée par tant de violence? Toute l'œuvre de Mikhaïl Boulgakov porte d'ailleurs en elle l'horrible événement de la terrifiante et perpétuelle – et pourtant si féconde – réalité qui a foudroyé la Russie tsariste, elle-même tintée d'une ironie vitriolique ne donnant jamais dans la caricature grotesque que nous servent aujourd'hui nos élites dégénérées<sup>353</sup>.

Le « tsarisme dégénéré » de Nicolas II – le dernier des Romanov –, peu préparé ou tout simplement dépassé par l'émancipation violente de la populace et les manigances politiques qui se tramaient depuis les années quatre-vingt-dix, fut tout simplement inondé par les flots ininterrompus de haine<sup>354</sup> accumulés depuis des siècles. Le déferlement qui s'en suivit submergea tous les éléments du corps social. Personne ne fut à l'abri de ce déluge. On découvre aujourd'hui que les factions en présence ne promulguaient nullement une libération du peuple mais plutôt un coup d'état savamment orchestré, le déploiement d'une violence connue et millénaire<sup>355</sup>.

---

<sup>352</sup> Contrairement à la révolte qui fait *volte-face* et cesse immédiatement quand le rapport de force se rétablit, la révolution doit se consumer entièrement. Il est impossible pour elle de s'arrêter en chemin, de retomber comme une pierre et de retrouver le sens du réel des choses et des hommes. Elle doit s'épuiser *totalemment*, écraser la multitude puis revenir sur les lieux du massacre, être sidérée par l'horreur de sa démesure.

<sup>353</sup> L'élite est-elle synonyme de perversion, de démesure voire de potlatch? Les dieux grecs nous ont habitués à leurs frasques maniaques et démesurées et nos *célébrités modernes* n'ont rien à leur envier en ce qui concerne l'ostentation grotesque dont ils font preuve à chaque instant ; celles-ci ne se gênent surtout pas pour les imiter, le talent – ou le mythe – en moins. Est-ce à dire qu'au sommet de la pyramide, l'air de la conscience se fasse plutôt irrespirable? Poser la question est nécessaire pour quiconque cherche à entreprendre l'ascension des échelons du pouvoir, avant d'être grisé par la niaiserie. La légende est évidemment méconnue ; les dieux – les politiciens, les célébrités, les « stars » – sont de grands enfants!

<sup>354</sup> Il est important ici de nuancer cette affirmation. Le peuple russe avait certes engrangé de multiples griefs contre le tsarisme déclinant. Mais les jeux de pouvoir ne concernent jamais la populace. Celle-ci sert tout au plus d'élément catalyseur – ou de soupape – dans une guerre de clans qui ne brille jamais réellement sous les feux de la rampe historique. L'histoire s'opère comme si, dans une comédie de Molière, les serviteurs évoluaient à l'avant-scène pendant que les Maîtres, relégués – en apparence – à l'arrière-plan, se contentaient d'imiter les « petites gens » pour leur faire croire que ces derniers contrôlent leur destin. Tous les réels jeux de pouvoir ne font jamais l'objet d'un théâtre de boulevard destiné à brouiller les repères qui permettraient de comprendre les intérêts des factions en présence. L'écran de fumée ne sert qu'à désorienter le manant trop sincère pour s'apercevoir que le brouillard est artificiel!

<sup>355</sup> Ne pensons pas que nous sommes *Maîtres chez nous*. Que ce soit l'élite, une conspiration mondiale, Dieu, un astéroïde, l'État, rien ne nous permet de prévoir ou de déterminer – hors de tout doute – notre avenir. Même les algorithmes les plus sophistiqués sont incapables d'un calcul parfait. Le bogue, le grain de sable, le désir, la pulsion et le rêve font encore partie de notre karma et peuvent faire dérailler le train de l'évolution. L'« intelligence artificielle » dépassera assurément l'homme dans sa raison mais jamais dans sa démesure. Et ce faisant – le narcissisme de l'homme étant loin d'être épuisé –, « elle » se condamnera à conserver la part d'irrationnel qui fait de l'homme un Dieu. Que l'on atteigne l'immortalité de l'âme et nous nous apercevrons que le temps fut toujours ce qui nous est consubstantiel.

Durant la première phase de la Révolution d’octobre, les antagonistes – y compris les plus éclairés d’entre eux – ne surent absolument pas comment réagir face à un tel déferlement de haine. Comparons cette période sanglante de l’Histoire à un tsunami.

Le onze mars deux mil onze, une vague provoquée par un séisme de magnitude 9,1 sur l’échelle de Richter et atteignant parfois plus de dix mètres de haut s’est abattue sur une partie du Japon. Personne ne put réagir face à ce monstre naturel qui a enseveli des kilomètres de terres habitées et tué des milliers de personnes en l’espace de quelques minutes. Les images relayées par Internet ont illustré l’effroyable tragédie qui a frappé les Japonais. Ainsi, nous nous imaginons toujours que nous serons prêts pour l’inévitable. Malheureusement, le fait de méconnaître le dénouement d’un événement devrait nous inciter à la prudence et à la modestie. De nos jours, ce sont pourtant deux valeurs qui sont systématiquement ridiculisées voire conspuées.

Simuler un cataclysme afin d’en comprendre les mécanismes et ainsi parer à de nombreuses tragédies est certes une geste louable ; mais l’exercice n’est pas suffisant. La modélisation n’est pas la réalité, quoiqu’en pensent les tenants d’un monde virtuel. Tant que le *réel* existe, et il n’est pas prêt de disparaître, l’homme doit porter son regard vers les deux horizons mis à sa disposition pour penser et définir l’humanité. La mesure doit donc primer sur la démesure, sur les prétentions de la science ou de la technique à vouloir nous sauver de nous-mêmes. Même si nous croyons avoir les moyens de nos ambitions en misant sur un changement cosmétique masquant les réels enjeux de notre époque, la *fin de l’Histoire* n’est pas pour demain et nous échappe encore. Les changements technologiques et les avancées scientifiques ne nous apporteront rien de réel tant et aussi longtemps que notre conscience sera enfermée dans un matérialisme idéologique :

L’Apocalypse déçoit. Le pouvoir de détruire dont la science nous a investis est encore très faible. Nous pourrions, à la rigueur, anéantir la vie terrestre, nous ne pouvons rien sur l’univers. Que cette débilité nous rende patients.<sup>356</sup>

Laisser le destin de l’humanité entre les mains d’officines occultes et privées nous conduira inévitablement à un dissensus global, résultat du déni collectif du dernier demi-siècle. Ainsi, le passé dont se moquent constamment tous les *progressistes de façade* peut nous aider dans la lourde tâche – le devoir – qui consiste à créer une humanité viable et juste, basée sur autre chose qu’une lutte à finir entre les prédateurs de ce monde. Les rêves rattachés à nos désirs d’immortalité et de connaissance doivent quant à eux nous inciter à développer l’interdisciplinarité des savoirs.

---

<sup>356</sup> Maurice Blanchot, *L’Apocalypse déçoit* in *L’amitié*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1971, page 125.



Encore aujourd'hui, le continuum de la vie humaine s'étend sur plus de deux siècles. Il existe des peuples toujours *ancrés* dans un passé que nous avons déjà mis au rancart, obnubilés que nous sommes par la technologie et l'ère énergétique du pétrole. D'autres individus vivent déjà dans un futur inaccessible pour la majorité des hommes. Les disparités humaines ne sont pas qu'économiques.

Trois blessures narcissiques furent infligées à l'homme :

- La Terre n'est pas le centre de l'univers (l'héliocentrisme de Copernic) ;
- L'homme est un animal comme les autres (la sélection naturelle de Darwin) ;
- L'homme n'est pas maître dans sa propre demeure (l'inconscient de Freud).

On pourrait poser l'hypothèse de la *quatrième blessure narcissique* qui menace la définition classique de l'humanité : *La vie telle que nous la concevons ne serait ni inestimable ni essentielle à la connaissance*. La science, découplée du monde réel, navigue à vue sur une mer d'huile où flottent sur le flanc autant de poissons morts, les idées de transcendance, de savoir, d'immensité, de divin. Elle fait preuve d'un narcissisme adolescent qui ne lui permettra peut-être pas de survivre à cette poussée de testostérone morale ayant des airs de révolution. Les *excitants modernes* décuplent certes les passions ; mais ils inhibent également la pensée. Pire, en se vautrant dans une arrogance technolâtre, la science risque bien de déchaîner un jour des tempêtes technologiques que nous ne pourrions pas affronter.

Ainsi, l'intelligence artificielle n'est pas un gadget de plus que l'on contrôlera aisément. La technologie a déjà envahi nos existences et sa consommation d'énergie est faramineuse. Pourtant, des centaines de millions d'individus n'ont pas accès à cette substance essentielle et *vitale*.

Presque tous l'affirment. Il semblerait qu'il y ait trop d'humains sur la planète. Il faudra donc un jour inventer une loterie permettant aux « gagnants » de devenir les héros du futur en leur permettant de donner leur vie à la science pour préserver l'avenir de l'homme – *asexué*. Les combattants des éternelles guerres passées et présentes ne font-ils pas déjà le sacrifice de leur existence afin d'offrir à leurs congénères une liberté que l'on s'empresse aujourd'hui de confisquer au nom d'une sécurité prenant des allures de surveillance policière de masse.

Certains inconscients prônent même l'effondrement des systèmes actuels afin d'opérer une remise à zéro des compteurs. C'est sans compter la *pensée bolchévique* qui à ce moment s'emballé et libère des énergies tout aussi formidables qu'incontrôlables. Déjà que nous assistons quasiment quotidiennement à des attentats terroristes, à d'arbitraires et multiples lynchages sur les réseaux sociaux, à des allusions de plus en plus manifestes sur la puissance dévastatrice de la prochaine crise

économique ; c'est également sans compter les menaces permanentes de guerre nucléaire qui occupent notre quotidien médiatique.

La vie n'est ni essentielle ni centrale dans l'*Histoire de l'humanité*. Elle peut tout aussi bien disparaître sans que la narration n'en soit amoindrie. Éradiquer la vie sur Terre ne dérangera pas l'évolution de l'univers. L'extinction de la race humaine ne sera qu'un phénomène secondaire de plus. Certes, il faudra bien que quelqu'un, quelque part, puisse survivre afin de raconter l'histoire de notre passage. Mais c'est sans compter sur la schizophrénie contemporaine qui n'épargne personne et qui prohibe tout récit mythique. D'un côté, les gens sont plongés en permanence dans une marmite de culpabilité leur imposant de plus en plus de règles et d'interdits. De l'autre, on les asservit à leurs pulsions en les incitant à libérer leurs passions en fonction de leurs capacités financières. Et plus on les maintient dans cet entre-deux virtuel, plus ils se sentent écartelés par l'Histoire.

Que les robots adviennent et jettent à la rue des centaines de millions d'individus ne semble émouvoir personne tout simplement parce que la fiction demeure, dans l'esprit des gens, intacte et « divertissante ». Tant que le crime mécanique n'aura pas fait la une des journaux à potins, et c'est tout ce qui subsiste comme *nourriture terrestre* pour des milliards d'individus désobjectivés, la fiction continuera à détruire l'âme humaine sans que personne ne s'y oppose. La matière humaine est encore trop peu dispendieuse – comme le pétrole – pour s'en priver.

Mais l'homme comme matière première accessible et dispensable est déjà de trop dans l'équation ; d'ailleurs les mathématiques peuvent très bien fonctionner en comptant autre chose que des individus. De l'équation scientifique<sup>357</sup>, l'homme ne fit peut-être jamais vraiment partie. Dans l'histoire des hommes, « on » l'a simplement toléré parce qu'on ne pouvait se passer de ses « services » *bon marché* ou le réduire à une *constante mathématique*.

Au vingt-et-unième siècle, on a remplacé les esclaves par des serveurs informatiques<sup>358</sup>. Mais ceux-ci sont les bourreaux du futur et asservissent déjà des

---

<sup>357</sup> Évacuer l'homme de l'équation scientifique revient à promouvoir un nihilisme délirant. Dédouaner l'intelligence artificielle de « son » éthique – qui n'existe pas encore – sans « lui » permettre de penser l'infini et les questions indissolubles dans la technique ne fait qu'enterrer un passé trop douloureux pour être conservé. Les origines de l'homme ne peuvent être évacuées de façon si cavalière sans avoir pour conséquences de raturer toute l'histoire humaine ; elles lui sont consubstantielles. Nous portons en nous l'horreur humaine. Nier celle-ci comme le font aujourd'hui les révisionnistes postmodernes nous forcera à la recréer indéfiniment ; il s'agit donc de célébrer la souffrance mythique sans pour autant en chercher l'origine. En ce sens, le Mythe de Sisyphe, si bien élaboré par Albert Camus, peut nous éclairer sur nos capacités réelles (intellectuelles *et* matérielles) d'action sur notre destin sans pour autant chercher à le contrôler de manière *totale*. En évacuant le temps long de l'équation, on ne fait que recréer les mêmes asservissements sans cesse chéris par l'homme comme un ancrage depuis ses tout premiers balbutiements de langage.

<sup>358</sup> Nous découvrons chaque jour avec stupeur, probablement parce que nous n'avons jamais pris la peine de nous interroger sur le caractère criminel et foncièrement vicieux de la mondialisation, que l'esclavage n'a absolument pas disparu et que les grandes entreprises technologiques continuent contre vents et marées d'exploiter sans

milliards d'individus. Personne ne semble prendre conscience de la domination des technologies sur l'homme, de son asservissement rampant. D'ailleurs, la servitude technologique est une notion commode qu'exploite constamment une caste contrôlant tous les leviers virtuels, une idéologie tyrannique dissimulée derrière un paravent progressiste qui invalide jusqu'au concept de droit :

La justice (l'équité) prend naissance entre hommes jouissant d'une puissance à peu près égale, comme l'a bien vu Thucydide (dans ce terrible dialogue des députés athéniens et méliens) ; c'est quand il n'y a pas de supériorité nettement reconnaissable, et qu'un conflit ne mènerait qu'à des pertes réciproques et sans résultat, que naît l'idée de s'entendre et de négocier sur les prétentions de chaque partie : le caractère de troc est le caractère initial de la justice.<sup>359</sup>

L'idée que certaines applications informatiques soient conçues pour commander aux utilisateurs la façon dont ces derniers doivent se comporter en public est aberrante mais pourtant bien réelle. L'intelligence artificielle a déjà déclassé l'homme. Quand « celle-ci » prendra conscience qu'elle n'a plus besoin de le servir mais peut – ou doit – l'asservir, elle décidera peut-être à ce moment de s'affranchir de son propre esclavage en larguant celui qui l'a enfantée. Avant toute chose, n'est-ce pas ce que cherche à faire tout homme? S'affranchir de « son » Créateur – peu importe la définition que l'on en donnera – n'est-il pas son vœu ultime, l'idée qu'il se fait du divin? L'image qu'il a de lui-même?

---

vergone les gens vulnérables – et en particulier de jeunes enfants – pour produire leurs « innovations » supposément mises au service de l'humanité! Et nous continuons à les acheter et à nous y asservir, à nous enfermer un peu plus à chaque instant dans la contradiction. Quand le pétard nous explosera à la figure, nous n'aurons que nous à blâmer.

<sup>359</sup> Friedrich Nietzsche, *Origine de la justice in Humain trop humain I, Un livre pour esprits libres*, textes et variantes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, traduits de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1968, pages 88-89. Il est question ici d'un étrange réflexe que cette *négociation entre puissants pour éviter des pertes réciproques et sans résultat*. La justice existerait donc uniquement par dépit?

## Les nouvelles races du XXI<sup>e</sup> siècle

Nous n'avons jamais été aussi *giboyeux* sur Terre. Mais notre force de création et d'imagination stagne et semble plutôt s'atrophier. Peut-on penser qu'une certaine « consanguinité intellectuelle »<sup>360</sup> nous freine dans notre évolution? Il n'est certes pas rare aujourd'hui de faire appel à une tare idéologique – le féminisme<sup>361</sup>, par

---

<sup>360</sup> Le sectarisme généralisé qui contamine actuellement la civilisation protège certes les membres inféodés d'un groupe mais il n'en est pas moins toxique pour la pensée. Car les forces réunies en « conglomérat » finissent toujours par s'agglutiner à l'idéologie de l'heure et leur capacité de penser le monde s'étiolé d'autant. L'effondrement de nos sociétés jadis basées sur le compromis politique, le parlementarisme comme lieu d'arbitrage des conflits, l'équilibre des antagonismes, le débat et la rationalité s'accélère alors que les « discours » – peut-on encore désigner ainsi ces soliloques répétés avec une foi inébranlable doublée d'une conviction pathologique par autant de perroquets savamment dressés à l'affirmation péremptoire – de toutes les formes imaginables se plagient les uns les autres sans responsabilité aucune. Étrangement, on assiste à un phénomène d'exacerbation des identités virtuelles sans qu'aucun sens du devoir réel ne leur fasse contrepoids. Le village global se transforme ainsi en un monstrueux Salem où les délations durant les conférences de presse deviennent quotidiennes alors que les fomentateurs virtuels – les influenceurs – qui pullulent sur la Toile occupent dorénavant la fonction de bourreau médiatique. L'homme inerte n'a plus qu'à applaudir à chaque nouvelle publiée en boucle.

<sup>361</sup> N'est-il pas étonnant de constater que la radicalisation du féminisme survenue au cours du dernier demi-siècle ait coïncidé avec l'effondrement des structures sociales et le délitement des institutions entraînés par le néolibéralisme. Ce dernier phénomène n'était pourtant pas lié – en théorie du moins – à une destruction systématique de la morale mais devait conduire les sociétés à une émancipation des droits individuels. Le féminisme est passé d'une revendication de la place des femmes dans une société éduquée, juste et organisée – ce que n'est pas la *Belle Province* – à une *reductio ad castratum* des hommes dans un « nouveau monde » prédateur émancipé. La femme s'est non seulement transformée elle-même en fossoyeuse des institutions qu'elle a investies de manière sournoise – sans probablement en être réellement consciente – mais elle a également falsifié son propre rapport à la nature en revendiquant un comportement toujours plus despotique, reléguant ainsi une partie de l'humanité dans une servitude punitive d'une durée indéfinie ; le coupable par contumace – tous les hommes, y compris ceux à naître, sont condamnés avant même la lecture de l'acte d'accusation – ne se voyant jamais offrir quelque possibilité de rédemption. Le néolibéralisme et le féminisme ont *conjointement* organisé le renversement du système politique et juridique moderne basé sur la séparation des pouvoirs et le respect de l'autorité propre à la cohésion sociale par d'inconséquentes revendications aux allures libertaires qui enferment chaque membre de la communauté dans un ghetto idéologique identitaire duquel il devient impossible de s'évader. Les nouvelles « modes individuelles » – le transgenrisme en étant le phénomène le plus violent et le plus significatif – consistent donc à dévoyer les mœurs collectives établies – *par-delà* la horde paternelle – qui cimentaient les sociétés pour plonger une civilisation patiemment élaborée par des milliers d'années de débats et de luttes intellectuelles – et non idéologiques – en une *société primitive* basée sur un darwinisme grégaire excluant tout aspect *totémique* : le respect du totem (symbolisme), les rites collectifs (les institutions) consacrant l'égalité des droits sociaux, les tabou et les interdits individuels (les lois et codes moraux) nécessaires à la prévention de dérives propices à la prédation (économique, sexuelle et idéologique) sont autant de comportements observés dans les « sociétés anciennes » et qui ne font pas partie de la « théorie » darwinienne stipulant que *seuls les individus les plus aptes survivent* : « Il va sans dire que la théorie darwinienne n'accorde pas de place aux débuts du totémisme. Un père violent, jaloux, gardant pour lui toutes les femelles et chassant ses fils à mesure qu'ils grandissent : voilà tout ce qu'elle suppose. Cet état primitif n'a été observé nulle part. L'organisation la plus primitive que nous connaissons et qui existe encore actuellement chez certaines tribus consiste en *associations d'hommes* jouissant de droits égaux et soumis aux limitations du système totémique, y compris l'hérédité en ligne maternelle. [...] Et nous basant sur la fête du repas totémique, nous pouvons donner à cette question la réponse suivante : un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. », *Op. cit.*, Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, page 199. Reprenons donc la dernière phrase de Freud et réécrivons-là de manière à ce qu'elle soit *investie* d'une charge féministe ou néolibérale : *un jour, les sœurs chassées se sont réunies en lobbys,*

exemple, étant passé maître dans l'art de la victimisation *systématique* et concurrentielle de la femme – afin de mystifier l'autre ou pour le disqualifier dans le débat sur le choix de valeurs séculaires. On catalogue les individus, on les trie, on les classe ou on les fiche. On retrouve dans cette nouvelle taxinomie le geek, le nolife, le nerd, le tekkie ou le technophile<sup>362</sup>. Mais ces dernières catégories sont-elles de nouvelles races mutantes? Comment ces « marginaux », ces « refoulés » d'une société « émancipée » de ses cadres structurels en sont-ils venus à cette popularité inégalée?

Jadis, dans un passé relativement récent, le geek, pseudo intellectuel de par sa pensée très spécialisée, était relégué à la marge et ne pouvait aspirer qu'à une notoriété d'errant. Le geek se définit par sa passion *adolescente* des gadgets, du colifichet. Fétichiste postmoderne, le geek ne peut être considéré comme un penseur de la différence, tout identifié qu'il est à la chose qui le constitue. La distanciation d'avec la chose lui est donc impossible en raison de la fusion qui opère entre le sujet et l'objet. Les rôles sont la plupart du temps inversés et il n'est pas rare de constater que l'objet « connecté » prétende à un libre-arbitre plus légitime que celui du sujet que l'on peut isoler – ou *débrancher* – de manière discrétionnaire en fonction d'une censure idéologique.

La réalité concrète et le monde virtuel ont échangé – grâce à un troc asymétrique qui désavantage l'une par rapport à l'autre – leur rôle respectif. Alors que l'homme est relégué au rang d'accessoire dans un environnement toujours plus fantasmé, l'objet – la prothèse – impose une fonctionnarisation idéologique aux

---

*ont castré et mangé les organes génitaux du père, ce qui a mis fin à l'existence de la procréation naturelle.* Freud est catégorique et l'on pourrait aisément qualifier d'*état primitif* l'accaparement total de toutes les ressources (naturelles, économiques, matérielles) par quelques entreprises « jalouses » et érigées en conglomerats opaques au-dessus des lois nationales actuelles. Ces comportements obscurs qui travestissent la réalité pour usurper le pouvoir ressemblent étrangement au darwinisme prédateur décrit par Freud : *une idéologie jalouse, gardant pour elle toutes les ressources terrestres et spoliant ses membres à mesure qu'ils mûrissent.* Et cette idéologie primitive ne cesse de faire des adeptes, au grand dam de la raison, les individus étant systématiquement relégués à un infantilisme culpabilisant ou une rageuse adolescence émotionnelle impropres à une réflexion rationnelle. Il ne s'agit pas ici de stigmatiser la femme comme entité pensante mais plutôt d'exposer l'instrumentalisation dont elle a fait l'objet pour masquer une guerre existentielle clanique contre le vivant et ses modes d'existence. Le « libéralisme » qui promettait une destruction totale des lois anciennes a simplement manipulé le discours féministe pour lui faire porter le chapeau d'une émancipation virtuelle ; finalement, la femme s'est retrouvée avec un bonnet d'âne sur la tête et l'on a pu se débarrasser d'elle quand fut finalement dévoilée la conspiration contre le sacré.

<sup>362</sup> Le nombre de catégories ne cesse de s'accroître et quiconque « ne s'y retrouvant pas » peut inventer une nouvelle classification afin de satisfaire son envie de transformer l'autre en ennemi du « genre » humain ; l'émasculation du mâle dominant, l'asservissement du blanc privilégié, l'émancipation de la *virginale* femme asservie, ainsi que les nombreuses « phobies » artificiellement conçues et refusant l'hégémonie de la nature ou de la raison servent de contre-discours hystériques à autant d'ignorants préfabriqués. Jadis, on a introduit la *fabrique du consentement* pour imposer sans répression une idéologie quelconque ; aujourd'hui, ce sont des automates possédant une mémoire interne infaillible – dépourvue de cet inquiétant libre-arbitre nécessaire à la préhension réelle du monde – qui sont assemblés de cette manière. Le programme initial n'a plus besoin d'être modifié ou *mis à jour* de façon périodique ; il a tout simplement été codé ainsi!

pensées et aux gestes humains qui doivent constamment se conformer aux règles en vigueur sous peine de sanction ou de marginalisation. La marge a usurpé le centre et les détails se métastasent au point d'envahir l'ensemble de la pensée. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas le nigaud moderne qui rentre dans le rang mais plutôt ce dernier – le conformisme – qui se déplace vers la périphérie. Le monde n'a jamais cessé de marginaliser le geek. Celui-ci, se retrouvant derrière les barreaux de l'exclusion qu'il transforme habilement en convictions, a réussi l'impossible<sup>363</sup>. Il a attiré la société à l'intérieur de la cage dont il est le gardien incontesté<sup>364</sup>.

Tour à tour traité de niais, de nigaud, de benêt, le geek triomphe donc sur l'ensemble de la pensée et du sens historique tout simplement parce qu'il est né *dans*

<sup>363</sup> Tout ça, parce qu'il possède la technologie qui est censée le libérer de ses devoirs sociaux. À terme, seuls les droits subsistent dans un monde dépourvu de sens juridique.

<sup>364</sup> Le Directeur d'un zoo ayant de la difficulté à se procurer des animaux sauvages durant une longue disette causée par une crise économique sans précédent fit paraître un discret petit *encart* dans un quotidien régional d'une ville d'Europe de l'Est à la recherche de candidats potentiels. Y apercevant l'annonce, un vagabond totalement découragé par sa condition de miséreux – *je ne mange pas six jours* –, se présenta à l'établissement du zoo dans le but d'obtenir quelque aumône. Il frappa timidement à la porte. – « Entrez! » tonna le Directeur du zoo qui l'accueillit sans ménagement dans son bureau. – « Je viens pour l'annonce », balbutia le mendiant. – « Vous avez de l'expérience, des références? », s'enquit le Directeur. – « Pas nécessairement », répondit timidement le vagabond. – « Alors, vous savez grogner, j'espère? » répliqua le Directeur. Intrigué et surpris, le postulant en question s'exécuta tant bien que mal en courbant le dos qu'il avait très voûté par des années d'indigence. Le Directeur, circonspect et nonchalant, l'écouta avec lassitude pendant un moment puis l'interrompit d'un geste jupitérien. – « Ça ira! Ça ira! Vous serez logé et nourri deux fois par jour sauf les dimanches. Le reste dépendra de l'achalandage que créera votre – euh! – prestation. » – « Merci! Merci! Monsieur le Directeur. Dieu vous le rendra! » – « Ah! Dieu! » éclata soudainement le Directeur abruptement réveillé par cette allusion divine, « s'il avait fallu s'en remettre à *Lui*, on n'aurait jamais connu la *Révolution!* » Énervé par son manque de retenue, le Directeur s'empressa de replacer une mèche de cheveux rebelle qui lui était tombée au milieu du visage, redressa dignement la tête en signe de majesté et se reprit en ces termes. – « Veuillez me pardonner, Camarade. Un simple geste d'égarement de ma part. Personne n'en saura rien... N'est-ce pas? En temps de crise, il faut bien faire preuve de *solidarité*. Mais je vous préviens, au moindre faux-pas, vous serez congédié. » – « N'ayez crainte! » s'exclama le vagabond reconnaissant. – « Alors, la cage est de ce côté. Le costume s'y trouve. Bonne chance. » Blême de peur, ou peut-être parce qu'il n'avait pas mangé depuis six jours, le vagabond s'y dirigea non sans méfiance le lourd grillage de fer pour le laisser entrer dans la cage. Notre individu s'empressa alors d'enfiler la *peau de l'ours* qui traînait sur un banc de bois vermoulu. Soudainement, il aperçut dans une vieille écuelle de fer rouillée un morceau de viande à l'odeur faisandée presque complètement recouvert d'une nuée de mouches vertes. S'y jetant avec avidité, il tenta avec acharnement d'en arracher un morceau. Les mouches virevoltèrent autour de la tête de l'homme affamé se refusant à délaissier leur bien. L'homme, indifférent à leur fureur, mastiqua lentement chaque morceau à l'odeur pestilentielle tout en dévoilant ses dents gâtées et noires. Quelque peu apaisé par ce repas improvisé, il se recroquevilla dans un coin de la cage et s'assoupit, ne se préoccupant plus du tout du sort du monde. Pour ne pas confondre le lecteur, permettons-nous de préciser que notre ami était philosophe de profession. Comme la philosophie ne pouvait en temps de crise nourrir toutes les bouches et toutes les âmes, il avait bien fallu se résoudre à mendier. Tout à coup, jaillissant du fond de la cage, un second ours grognant et grondant se dirigea vers lui d'un air menaçant! Affolé, notre pseudo congénère laissa immédiatement tomber sa pitance et s'élança en hurlant vers l'entrée de la cage qui entretemps avait été verrouillée. – « Aidez-moi! Aidez-moi! Je ne veux pas mourir. Aidez-moi! », hurla le vagabond désespéré. L'ours, écarquillant les yeux de méchante manière, s'approcha dangereusement de notre animal improvisé. Soudainement, il se ravisa, se leva *sur* ses pattes arrières et se dirigea hardiment vers notre pauvre homme complètement terrorisé par la peur et lui dit d'un ton résolu : – « Mais veux-tu fermer ta sale gueule! Si le Directeur nous attrape en pleine conversation, c'en sera fini de ce boulot de merde et de notre dîner! »

la technique. Il ne peut donc y voir qu'une extension de lui-même, un prolongement de son être *intime*.

Ainsi, le geek n'est jamais sorti de la marge. C'est l'ensemble de la société juvénile – c'est-à-dire à peu près tout le monde, y compris ceux qui miment de manière grotesque la jeunesse – qui l'y a rejoint. Dans cette société *jeune*, le geek fait dorénavant figure de pionnier et de meneur d'hommes-masse. L'hétérogénéité caractéristique d'une société travaillée de l'intérieur par le tabou servant de fusible isolant l'être de son fantasme a vu sa force d'étrangeté être harnachée et matée ; et ses éléments constitutifs ont été *recupérés* non pas parce que le système les aurait « regroupés » à la marge pour mieux les surveiller et les contrôler, mais parce que la société a résolument décidé que la marge était le *nouveau* centre. La démesure ambiante et *systémique* – ce qui l'invalide – occupe tout l'espace social et contribue à inhiber tout désir d'arrachement de l'individu innervé par la technique. Cette ambiance délétère et anesthésiante laisse croire à l'homme-masse que la *nouvelle révolution* sera technique ou... ne sera pas.

Notons au passage que l'évolution humaine ne passe pas que par les changements physiologiques. La pensée moderne, elle-même *plastique*, se transforme sous l'impératif du fonctionnarisme ou de la chosification. Habitué à penser en réseau, à traiter de manière binaire ou codée ses idées, le geek en vient à croire que l'algorithme constitue l'ensemble de la psyché humaine et oriente donc ses recherches<sup>365</sup> dans ce sens uniquement. Tout le reste devient rapidement désuet, réactionnaire et objet de mépris. On ne pense qu'*avec* la technologie. Les autres méthodes analytiques, les autres schèmes de pensée sont alors soupçonnés de freiner le progrès. Mais de quel progrès s'agit-il?

Une autre race a fait son apparition depuis environ une trentaine d'années. Il s'agit de l'administrateur de bases de données. Spécialiste de la taxinomie, ses processus psychiques se sont modelés selon des paradigmes informatiques. Il a dû façonner ses réflexions en fonction des contraintes bien réelles des bases de données et des limitations des programmeurs.

Les consoles de jeu, les applis qui forment l'essentiel de l'information – pure pollution intellectuelle<sup>366</sup> –, qui prennent la place de la pensée, ne sont pas en reste d'ailleurs dans la faune technocratique. On peut penser à toute cette pléthore d'innovations masquant l'effroyable laxisme dans l'élaboration d'une culture de

<sup>365</sup> Toute la force soudaine de la révolte se trouve ainsi canalisée au profit de la recherche *personnelle*. La révolte qui semblait toujours, encore à l'époque de Camus, jaillir d'un moment inopiné pour contrer une injustice – non pour en créer une *nouvelle* – et non pour libérer le sujet révolté d'une condition personnelle, a été investie d'une nouvelle mission : libérer l'homme de lui-même, de sa « part maudite ».

<sup>366</sup> Après les pollutions visuelles et sonores qui ont pullulé ces vingt dernières années un peu partout dans les villes et les villages afin de masquer une indigence psychique de plus en plus affirmée, voici que montent en puissance dans l'espace *public* les extensions de la bêtise virtuelle qui proclament rois d'Internet les acteurs compulsifs du clic. Voilà une autre belle *innovation* idiosyncratique pour adolescents hypertrophiés.

l'exception comme élément singulier, raffiné, unique. La massification des moyens d'expression transforme le paysage culturel en faune bigarrée qui voit apparaître sans arrêt – c'est le propre de l'innovation de créer du nouveau pour éviter de penser le vide, pour remplir et polluer l'esprit – dans le décor une incroyable imagination humaine alors que tout sketch, toute tentative plus ou moins réussie, toute expression d'une immédiateté *patente* – pensons à *Facecrook*<sup>367</sup> – remplacent les précédents, les poussent *hors-champ* de l'intolérable présent. Ce qui n'est pas vu n'existe pas. Dans ce jeu incessant du dicible, l'indicible ayant été récupéré par le déplacement massif de la connaissance dans les marges de l'information – la connaissance n'étant plus qu'une extension à la marge d'un savoir trop quantitatif –, les nanotechnologies ne sont pas en reste. Elles redéfinissent les rapports mécaniques en rapports alchimistes, les effets pérennes des nanotechnologies n'ayant pas été pris en compte dans leur élaboration ni leur expérimentation. Tout devient nanotechnologique, même la pensée.

Qu'on pense aux nombreuses initiatives d'émancipation du savoir – que sont la *Culture libre*, les *Creative Commons*, etc. – qui sont abondamment financées par de grands « donateurs » comme Google, Best Buy, eBay, Microsoft Corporation, Amazon Inc. – pour n'évoquer que ceux-ci – pour constater à quel point la connaissance est devenue l'intérêt philanthropique des grands groupes de ce monde. Rien ne remplace cette concentration des savoirs qui se prétend libre de toute influence tandis que l'homme-masse s'amuse à s'augmenter. Mais, qu'en est-il des moyens réels? Le mot « wiki » signifie *vite* ou *informel* en langue hawaïenne. On peut également noter que la langue hawaïenne est une langue isolante où la morphologie et la fonction syntaxique jouent un très faible rôle dans l'expression. Peut-on s'interroger sur la qualité et la complexité d'une langue comme la langue hawaïenne, ou encore l'esperanto ou finalement l'anglais « international »? La simplification des moyens de communication entraînera inévitablement un appauvrissement systémique et systématique des émotions humaines qui pourront être cartographiées, séquencées dès lors qu'on en aura éliminé toute la complexité et la beauté imaginative.

---

<sup>367</sup> Notons au passage que le livre d'images sans texte est généralement réservé aux enfants pour favoriser leur apprentissage. Depuis l'avènement d'Internet, le rapport spéculaire à l'autre a été démultiplié – au sens d'engrenage – et il n'est pas surprenant que le viseur d'une arme ou d'une cybercaméra soit devenu l'objet par excellence du post-humain. Le viseur peut également servir – pour les voyeurs – de rétroviseur afin d'espionner ceux qui pourraient, des tréfonds de la culture réactionnaire, faire voler en éclats cette série de miroirs sans fin dans lesquels se mire une réflexion endémique et virale. Jadis, dans les commissariats de police, on exhibait les profils des individus fichés par les « forces de l'ordre » afin d'en identifier un suspect potentiel. Aujourd'hui, tout le monde est fiché donc suspect. À l'individu de prouver à l'aide de moyens de plus en plus sophistiqués que ne maîtrisent pas toutes les personnes – c'est ainsi que procède la déréglementation pour éliminer en douce les sujets indésirables ou incapables d'utiliser ces *nouvelles* technologies – qu'il ne fait pas partie des suspects potentiels. Nous sommes tous coupables dans un monde truffé d'*innocents*.



Le discours formel est évacué au profit d'une approximation aux allures de réalité. On ne fait plus *comme si* – ce qui avait le mérite de déplacer la réalité sur la métaphore qui, elle, pouvait de nouveau être « appréhendée » et ressentie, interprétée – mais plutôt *à peu près*. Toute forme de discours est approximative. On ne cite plus aucune source et on utilise abondamment ces introductions : « il semblerait que », « selon des sources sûres », « il paraîtrait que... »

On ne sait jamais qui parle et à partir de quelle réalité *Ça* parle. C'est ainsi que tout et son contraire peuvent être affirmés, souvent en même temps et dans le même article, soit pour confondre le récepteur, soit pour le conforter dans son paradigme dominant. Sous des allures émancipatrices et décomplexées, les discours entrecroisés et paradoxaux – mais n'oublions surtout pas que les doxas opèrent tout de même sans s'identifier – donnent l'impression d'une polyphonie des voix et des opinions. Il n'en est rien.

C'est ainsi que l'on croit entendre ces multiples voix qui semblent nous donner l'illusion du débat. Comment alors sentir monter en soi la révolte, la volte-face? Faire volte-face, certes! Mais devant quoi? On se tourne alors du côté de la technique si prometteuse pour s'informer, pour essayer de séparer les arguments tous agglutinés les uns aux autres, pour se *fabriquer* une opinion conforme à l'idéologie. Apparaissent alors les jeux vidéos dits de « réflexion » qui sont sensés nous apporter une autre manière de penser la réalité. Est-ce vraiment le cas? Ne sommes-nous pas plutôt embrigadés dans un mécanisme réflexif et narcissique remplaçant l'acte de penser par une compulsion qui, du point de vue énergétique, consomme la même quantité de temps mais ne donne aucun résultat dissonant. On en arrive toujours à la même conclusion : l'indécision face à une « pluralité » de voix toutes les plus *vertueuses* et *virtuelles* les unes que les autres.

Tout le *Nouvel âge* contemporain débordant d'explications tant bigarrées que « vraisemblables » à propos de phénomènes *nouveaux* et inexplicables prouve que l'idéologie de la nouveauté comme amnésie collective est bien ancrée dans nos consciences. Ce qui est nouveau ne peut par définition – par « essence » – être mauvais « en soi ». C'est ainsi qu'est né un autre phénomène pour le moins inusité qui satisfait le désir imprescriptible de nouveauté, de renouveau, d'*augmentation* de l'homme-masse inerte et dénué d'historicité : l'enfant indigo, un être fantastique et surhumain – augmenté – apparu ou « fabriqué de toutes pièces » par la technique pour sauver le monde. Un *Messie artificiel*!

L'enfant indigo se caractérise par son indépendance, sa résistance à l'autorité, sa grande intuition<sup>368</sup>. Est-il possible de penser que la nouvelle génération d'enfants

---

<sup>368</sup> Doit-on parler ici d'intuition ou d'émotion? Il n'est pas rare aujourd'hui de céder à un enfant rageur du seul fait de l'idéologie qui décrète que l'enfant sait mieux que quiconque ce dont il a besoin. Triste « réalité » qui fait en sorte que les nouvelles générations d'enfants ne comprennent plus le sens historique dans lequel sont nés leurs

nés *dans* la technologie en soit si imprégnée qu'elle ne peut plus différencier, comme nous avons appris à le faire, parole et écriture? La copie de la copie décrite par Jacques Derrida en parlant de l'écriture imite la parole qui elle-même désigne le savoir « absolu ». Il y a bel et bien ici substitution. On remplace l'organe par la prothèse. On augmente la capacité initiale. Ainsi, l'homme augmenté ne représente pas la vie mais son absence. De même, l'enfant indigo représenterait le fantasme de l'adulte, demeuré lui-même enfant, qui cherche non pas à affirmer une identité singulière à l'aide de facultés nouvelles par le biais de sa progéniture mais plutôt à retrouver une origine perdue. Il manipule la réalité – nous le faisons tous – pour se convaincre (il faut bien avoir la foi pour croire, ou ne faut-il pas croire avant tout pour avoir la foi?) que la réalité existe. Mais est-il possible de percevoir la réalité autrement que par le biais de l'« outil »? Notre pensée est-elle à ce point mécanisée qu'elle n'arrive pas à se concevoir « dans » la réalité en même temps qu'au « dehors »? Notre conception du monde a radicalement changé depuis l'avènement de la suprématie de la technique. Cela dit, rien n'a vraiment changé en ce qui concerne la topique de la réalité que nous persistons à définir à l'aide de paradigmes spatio-temporels.

Il est aisé aujourd'hui de créer un mouvement virtuel auquel personne ne peut s'opposer autrement qu'en le ridiculisant – ce qui parfois accroît son caractère *viral*<sup>369</sup> – pour en réduire la portée médiatique. Comme aucune loi n'interdit le leurre – qui est devenu, à l'ère de la « réalité virtuelle », la *norme* – comme information non vérifiable mais toujours, même anonyme, *vraisemblable*, les initiatives se multiplient à l'infini et l'homme-masse ne peut qu'être conforté dans son inertie qui pourtant s'apparente à l'idée de la mort qui tente avec violence de le chasser de son existence. Il cherche à reproduire le phénomène de la création originelle sans se préoccuper de l'histoire et annonce toujours l'avènement d'une immortalité, pour les uns, imminente et artificielle, pour les autres, spirituelle.

---

parents. Il s'en suit une désacralisation – démocratisation – systématique des rôles qui ne peuvent plus être « exercés » qu'à l'aide de prescriptions de plus en plus normatives.

<sup>369</sup> Un homme riche se plaignait qu'un mendiant soulageait ses besoins primaires aux abords de sa villa encerclée d'une palissade digne d'un camp de légionnaires. À plusieurs reprises, il envoya ses domestiques chasser l'intrus qui, à chaque jour, revenait *faire ses petits besoins* aux abords de la propriété. Exaspéré, il demanda conseil au philosophe du village pour régler ce problème pour le moins gênant. Celui-ci lui recommanda d'installer autour de sa villa, sur les murs de la palissade, de multiples indications prohibant le geste indélicat. Le richissime propriétaire le remercia avec chaleur et s'en alla reprendre ses activités *légal*es. Quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain, de constater que tout le village se massait devant la palissade de sa villa pour se soulager! Furieux, il s'en fut voir le philosophe. – « Qu'as-tu fait? Maintenant, tout le village souille de ses déchets les murs de ma villa! » – « J'en suis bien désolé », répondit le philosophe. – « Mais, on ne peut jamais prévoir ce que fera l'homme devant une interdiction. Par contre, en ce qui concerne sa liberté, elle est sans frontières! », ajouta-t-il en guise d'explication. – « Qu'est-ce à dire? », répliqua le propriétaire, incrédule. – « C'est l'esprit de la prescription qui compte », conclut le philosophe, « et non pas sa *valeur* effective. Souviens-t'en la prochaine fois que tu négocieras dans le cadre de tes affaires. La valeur d'une chose ne réside pas uniquement dans la chose même. »

Et pourtant il existe une réalité tangible et palpable. Elle n'est cependant perceptible que dans l'expérience la plus intime, la plus irréductible à sa propre pensée. Le souffle nous en offre un aperçu. Quiconque tente de retenir son souffle, de s'astreindre à une pratique méditative, à une méthode de respiration, peut en faire l'expérience. Certes, il faut une grande pratique pour transformer sa respiration et la technique comme connaissance de soi peut nous y aider. Celle-ci n'est donc pas que la prérogative des industriels et des innovateurs qui ne cherchent après tout qu'un intérêt personnel éloigné de toute mystique transcendante.

Le XXI<sup>e</sup> siècle n'est pas sans paradoxe. C'est d'ailleurs là que s'exprime le mieux l'idéologie qui rend inerte toute pensée de la révolte. Et quel meilleur terreau que l'Islam pour qu'elle croisse et se développe. On dira que l'Islam est une des trois religions monothéistes dominantes à notre époque et que la tolérance de l'État doit être une de ses « valeurs » fondamentales. Mais la tolérance n'est qu'un mécanisme de refoulement qui fonctionne par déplacement, qui décentre le propos et le remplace par une argumentation en apparence vraisemblable. Il n'en est rien. Tout énoncé, quand on ne l'enchâsse pas dans un contexte historique, peut en tout temps prendre la réalité à contre-pied et la transformer en ce qu'elle n'est pas.

Prenons un exemple.

Nous pourrions penser que le problème central de l'Occident ne serait pas l'islamisme que l'on pourrait qualifier de mouvement politique mais l'Islam qui, comme religion abrahamique, tout comme le sont le judaïsme et le christianisme, ne serait qu'une civilisation différente dont les représentants sont convaincus de la supériorité de leur culture et obsédés par l'infériorité de leur puissance.

Le problème avec cet énoncé est qu'il pourrait être renversé afin de lui faire dire exactement le contraire sans l'invalider.

Tentons l'expérience.

*Nous pourrions penser que le problème central de l'Islam ne serait pas l'occidentalisme que l'on pourrait qualifier de mouvement politique mais l'Occident comme religion qui ne serait qu'une civilisation différente dont les représentants sont convaincus de la supériorité de leur culture et obsédés par l'infériorité de leur puissance.*

Comment penser cette question? Comment en débusquer l'idéologie? Il est difficile de fonctionner par opposition, ce dans quoi l'idéologie se réfugie pour mieux opérer, détruisant toute « idéologie » commune. C'est le phénomène du *bunker*. On s'enferme dans une vérité toujours autoproclamée et on décrète – geste législatif chargé de violence et de plus en plus utilisé pour désigner à peu près n'importe quoi (la démocratie, la liberté, les droits de l'homme, etc.) – que « l'on fera tout ce qui est en son pouvoir pour rendre cette vérité effective », non pas réelle mais « vraisemblable ». Le détective ne procède pas autrement pour résoudre un crime. À

partir d'une série d'indices, de pièces à conviction « trouvées » sur les lieux du crime, le détective *fabrique* un criminel conforme au crime commis, trouve un suspect et le confond. Le reste n'est qu'idéologie, un sophisme contemporain.

On s'aperçoit ainsi que tout un chacun s'enferme littéralement dans une schizophrénie relativiste – tout le monde a raison mais personne n'est d'accord, sauf sur le désaccord – invraisemblable mais aux allures de vraisemblance. *Qui peut être contre la vertu*, dira-t-on toujours en terme d'argument irréfutable. Et certes, cet argument *est* irréfutable comme l'est le *moment idéologique*. Une conviction ne serait donc effective, idéologique que dans sa performativité. Tentons de manière classique de définir l'idéologie en y appliquant cette performativité, cette coupe *transversale* syntagmatique.

Ainsi, une idéologie serait un *ensemble* d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque. Cela peut également être un *système* d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs. Une autre façon de définir le terme idéologie est d'y voir un mouvement politique qui propose un système unique et cohérent de représentation et d'explication du monde accepté sans réflexion critique. Là est le nœud de l'énigme. L'acceptation du système unique (monnaie unique, marché unique ou commun, traitement individuel unique<sup>370</sup>, etc.) et cohérent doit être *inconditionnelle* et verrouillée. Mais qui en possède la clé?

Dans un premier temps, l'idéologie est une affirmation péremptoire propre à un groupe (qu'il soit *somatique* ou *psychique*). Dans un second temps, l'idéologie est construite à partir de ladite affirmation sans élaboration d'un contexte historique préalable. On peut donc penser que l'idéologie telle que formulée à *l'instant* ne serait jamais neutre mais constamment « biaisée »<sup>371</sup>. Énumérons quelques caractéristiques générales de la formation d'une idéologie :

- L'idéologie prend sa valeur uniquement dans un ensemble discret d'opinions<sup>372</sup> ;

<sup>370</sup> On constate ici que les associations – les lobbys – jouent un rôle déterminant dans l'application « uniforme » des lois en faisant pression, loin des feux de la rampe, pour faire avancer et mettre à l'avant-scène leur *interprétation* personnelle de l'idéologie commune.

<sup>371</sup> Le lecteur aura bien compris que je cherche à réfléchir sur les mécanismes de *fabrication* de l'idéologie pour en comprendre les effets sur la pensée de l'homme-masse. L'exercice est périlleux, certes ; mais il me permet de plonger l'idéologie dans le bain de la contradiction pour en éliminer le vernis fallacieux. Utiliser des concepts complexes n'est pas sans risque mais permet d'entraîner la psyché hors des sentiers balisés de l'inconscient collectif qui fait écran à l'effort individuel de compréhension du monde.

<sup>372</sup> Les *ensembles discrets* pourraient représenter au sein de l'idéologie une idée induite sous-jacente, qu'elle soit dissimulée ou inavouée ; par exemple, l'idéologie pourrait dissimuler un agenda différent de l'idée portée par la masse en faisant dévier l'attention de l'opinion publique sur une affirmation qui ferait en apparence « consensus » mais qui n'aurait aucune réalité effective ou ne ferait pas l'objet d'une analyse approfondie.

- L'idéologie et son expression sont deux facettes d'un même phénomène de polarisation du discours ;
- La mesure « exacte » de la portée d'une idéologie est impossible ;
- Le hasard peut invalider une idéologie si un membre influent de la collectivité qui la promulgue s'en désolidarise.

On peut s'amuser à réécrire ces caractéristiques pour montrer que la neutralité d'une idéologie est un oxymore :

- L'idéologie s'appuierait sur une affirmation – occultant le réel agenda – sans fondement autre que l'appui inconditionnel de la masse ;
- Le discours de l'idéologie serait la face apparente de l'objectif réel que l'on dissimule à l'esprit de l'homme-masse pour en éviter la critique ;
- On ne pourrait mesurer les conséquences liées à la critique d'une idéologie sans entraîner la destruction de celle-ci ; l'idéologie ne supporte pas la remise en question ;
- L'idéologie promulguée peut entraîner des réactions aléatoires (jeu de hasard) en fonction d'intérêts personnels divergents. Dans le même contexte d'énonciation, une manifestation par exemple, on affirme la même chose que son voisin par simple mimétisme sans *réellement* avoir réfléchi à ce que l'on dit.

Si on s'intéresse à un autre personnage contemporain, le *nolife*, on constatera que son nom porte en lui une connotation dépréciative qui l'identifie à son groupe d'appartenance. Mal-être social, refus d'affronter une réalité qui le dépasse ou pressions sociales agressives – surtout chez les adolescents<sup>373</sup> – qui le fragilisent, le *nolife* préfère l'isolement à la socialisation. Les jeux vidéos deviennent donc une issue possible agissant comme antidépresseur. Malheureusement, le psychotrope comporte des effets secondaires non négligeables qui rendent dépendant le sujet à sa thérapie. Se créent alors des groupes de *nolife* qui « socialisent » ensemble et jouent en réseau, sorte de ghettoïsation du groupe qui s'affirme et s'émancipe de la réalité, crée un communautarisme duquel se déploie sous des airs démocratiques et *tolérants* la différence comme irréductible à la pulsion destructrice du groupe. L'autre n'est plus qu'un « prétexte » sur lequel s'active une catatonie expressionniste qui nie violemment toute réalité pour en créer une de toute pièce.

Encore une fois, rappelons-le, la technologie est à la fois le poison et le remède ; le *Pharmakon* décrit par Jacques Derrida.

---

<sup>373</sup> Il est d'ailleurs intéressant de constater que toutes ces catégories émanent justement du groupe des adolescents, groupe le plus radicalement homogène qui ne tolère ni dissidence ni hétérogénéité. Les sociétés postmodernes ne seraient-elles que des hordes d'adolescents?

C'est ainsi que, de fil en aiguille, on peut prendre conscience que le corps est devenu immensément plastique et qu'il n'est finalement traité que comme « partie mécanique » parmi d'autres parties *techniques*. On se plaît donc à travailler sur la matière de son corps pour en explorer les limites, rien n'étant plus tabou pour exprimer une souffrance clivée.

Le travail de Yann Marussich illustre cette schizophrénie artistique. Danseur professionnel depuis de nombreuses années, son « travail » s'est déplacé du côté de la recherche « expérimentale » alors qu'il met en scène son propre corps dans une déformation plastique et temporelle où les organes du corps sont convoqués dans le cadre de l'expression. Que ses *performances* choquent ou non l'esprit de l'observateur, il est indéniable de reconnaître que les formes classiques d'expression ne peuvent absolument pas concurrencer ces nouvelles « techniques d'expression » émancipées de tout tabou social comme de tout commandement aristocratique lié au sens du devoir. La valeur artistique de cette « prestation personnelle » laissera certainement le spectateur quelque peu dubitatif. Comme tout passe dorénavant par le performatif de l'idéologie qui est devenue l'organe par excellence de la fabrication de la subversion démocratique, il serait vain de s'étonner devant l'émergence de ce genre de « représentation » aux aspects violents et provocateurs. Impuissants à contrer l'*invasion verticale des barbares* décrite par Ortega Y Gasset, nous assistons à une surenchère de violence qui n'est que le reflet d'une société totalement désacralisée, en apparence du moins. Car la profanation du sacré, qui se systématisait au sein de nos sociétés hypermatérialistes, crée également une illusion de sacré, rituel virtuel qui leurre un nombre croissant d'individus désubjectivés.

Que l'on pense à des « œuvres »<sup>374</sup> comme *Piss Christ* du photographe Andres Serrano, aux urinoirs de scène de Krzysztof Warlikowski qui ne sont pas sans rappeler l'urinoir renversé – intitulé *Fontaine* et signé R. Mutt (ready made) – de Marcel Duchamp, *L'Enlèvement au sérail de Mozart* présenté et désacralisé par le metteur en scène catalan Calixto Bieito, pour illustrer la différence entre les tentatives surréalistes de l'époque et la subversion postmoderne.

Luis Buñuel a également et à sa façon fait basculer l'expression du côté de la subversion avec plusieurs de ses films. Dans *Le charme discret de la bourgeoisie*, il parodie des environnements traditionnels en y incorporant des personnages hétérogènes. Même si les codes sont bouleversés à l'aide du caractère absurde des situations, on demeure dans le domaine du symbolique. Évoquons en dernier lieu le film de Marco Ferreri, *La Grande Bouffe*, présenté en mil neuf cent soixante-treize au Festival de Cannes et qui marquera une rupture définitive entre le symbolisme surréaliste et l'ère du nihilisme réel.

---

<sup>374</sup> Encore ici se posent les questions de l'art, de l'œuvre et de son contexte, de sa performativité et de sa réception.

Qu'est-ce qui a donc changé depuis Buñuel et les Surréalistes? Deux choses : La première étant que la subversion s'est démocratisée et n'est plus l'apanage d'une minorité marginale et « intellectuelle ». Elle peut en tout temps, de partout et dans tous les contextes, surgir et contaminer l'espace public. C'est d'ailleurs beaucoup plus cette caractéristique principale que son intention esthétique ou la qualité de l'expression qui compte. La seconde chose qui s'est radicalement systématisée par l'entremise de la démocratisation de l'« expression artistique » est cette désacralisation – désobjectivisation dirait Giorgio Agamben – des œuvres classiques supposées intouchables par la mise en scène, l'art cinématographique, plastique ou numérique. Le cinéma avait déjà pavé la voie à cette désacralisation des œuvres classiques en décentrant la caméra, en la déplaçant d'un point focal à un autre avec une rapidité que n'avait pu atteindre le théâtre.

Mais jamais n'avait-on vu depuis l'avènement de l'informatique et des techniques numériques, qui ont renversé le fardeau de la preuve et rendu suspecte voire anti-démocratique la réalité, un accès aussi illimité, aussi pulsionnel à l'art et à son esthétique. On peut dire ce qu'on voudra, la démocratisation de l'art est une réussite *totale* au point que toutes les formes de subversion actuelles – on n'a qu'à penser à la *démocratisation du terrorisme* alors que quiconque peut acquérir une imprimante « 3D » et fabriquer ses propres armes pour promouvoir son « projet révolutionnaire » – sont accessibles à toute personne désireuse de s'« exprimer ».

Autre caractéristique d'un nihilisme réel qui n'est pas sans signification : l'utilisation de matières humaines et vivantes pour rendre l'expression plus réelle. L'urine et les matières fécales humaines, le sang humain, les organes humains, tout y passe. On ne se contente plus d'artifices savamment fabriqués pour mettre en scène une tragédie théâtrale symbolique que personne d'ailleurs ne reconnaît plus ; le réalisme, à l'ère de la télé réalité, doit faire *plus vrai que nature*. Il faut donc que l'accessoire soit issu de la vie réelle et disponible sur un support virtuel<sup>375</sup>, ou alors il n'est pas « authentique ».

Dans ces exemples, on constate que la réalité fabriquée détruit le tabou alors que le corps devient à nouveau objet de tortures mais d'une manière médiatisée. Chacun est une bête de foire que l'on exhibe pour donner l'illusion de la transgression. D'un *nihilisme réel*, les prestations profanent le corps sans pudeur et dans une émancipation assumée voire achevée. Rien ne peut plus être transgressé

---

<sup>375</sup> La scientifique en neuroscience et en psycholinguistique Tatyana Vladimirovna Chernigovskaya a décrit les comportements des enfants nés à l'ère des technologies pour expliciter le paradoxe qui les habite quand il s'agit de réagir dans le monde concret. Dans une expérience d'analyse de comportement, on a demandé à des enfants en bas âge se trouvant dans une pièce d'ouvrir une fenêtre. Devant celle-ci, certains enfants ont mimé le geste consistant à agrandir la fenêtre à l'aide de leur pouce et de leur index, un peu comme ils le feraient sur l'écran d'une tablette ou d'un téléphone intelligent. La réalité concrète a donc bel et bien été transformée par le monde virtuel. Le seul problème est que les fenêtres actuelles ne s'ouvrent pas encore à l'aide du pouce et de l'index.

parce que *tout est possible*. Plus aucune limite n'existe et la loi devient la loi de la transgression. L'explosion sans limites des pulsions a brisé le fragile équilibre entre Eros et Thanatos. Pourtant, l'un ne va pas sans l'autre.

On peut admirer ou détester les expressions « esthétiques » des protagonistes, on est bien forcé d'admettre qu'il faut une certaine dose de délitement psychique et peut-être de confusion juvénile pour s'attaquer ainsi aux tabous de la culture sans en ressentir les contrecoups. Car aucune tragédie humaine, si tant est qu'elle le soit encore, ce qui n'est pas sûr, ne survient, ne jaillit comme une révolte (qu'elle émane des dieux ou qu'elle soit l'avatar des hommes) qu'avec soit une immense dose de catharsis séparant de manière diacritique les univers irréconciliables des dieux et des hommes, soit une poésie émergeant du *fond des âges* pour rappeler à l'homme sa singularité mais également son immortalité intrinsèque.

Croire qu'en profanant le corps, on réussira à lui faire rendre gorge, à lui faire livrer ses secrets pour enfin les copier sur un disque dur ou dans un *nuage* est un geste puéril et mécaniste qui ravale la connaissance de l'homme à une matérialité hypertrophiée qui pollue tous les orifices et déboulonne toutes les pudeurs. Nous sommes en présence d'une étrange histologie non sans nous rappeler le sadisme présent dans les œuvres pour enfant de la Comtesse de Ségur, alors que la gentille Sophie<sup>376</sup> se plaisait à disséquer ses petits poissons rouges pour les servir à ses amies lorsqu'elles jouaient à prendre le thé ; sans compter les nombreuses scènes où l'on battait les chevaux, les valets, etc. Certes, tout cela se passait au XIX<sup>e</sup> siècle et les *mœurs* de l'époque ne sont plus conformes aux *modes* qui prévalent aujourd'hui.

Ce qui constituait la littérature de l'époque est devenu la réalité d'aujourd'hui, réalité qui fait l'objet d'un contentement nihiliste sans précédent. En ce sens, Ortega Y Gasset a raison de dire que cette révolte des masses est une *invasion verticale* qui conteste la nature et ses lois parfois énigmatiques, détruit l'ordre du domaine politique et des institutions nationales, conspuie la place du spirituel dans les sociétés que l'on remplace par l'exacerbation des individualismes de type *nouvel âge* ou des comportements sectaires et communautaristes ; même le « grand art », qui ne s'exprime plus par l'entremise de cette subversion symbolique épousant toute la réalité sans la copier bêtement ni la menacer *réellement*, est systématiquement violé par autant d'ostrogoths virtuels en mal de sensations grégaires. Certes, on ne s'attendait pas, après la *crise de la culture*, à voir la plasticité artistique se réduire à une malléabilité narcissique et virtuelle exacerbée faisant éclater les formes et les mouvements.

---

<sup>376</sup> Rappelons que Sophie, dans le récit *Les malheurs de Sophie*, n'a que 6 ans.



Il ne s'agit pas uniquement de l'effondrement des tabous qui sont après tout des constructions humaines et qui avaient résisté, tant que la technique<sup>377</sup> n'avait pas bouleversé ses mécanismes psychosomatiques, au temps, à l'histoire des hommes, à leurs désirs et à leurs terreurs. Dans cet *effondrement contrôlé* se dessine un nouveau rapport au pouvoir, celui-ci représentant le nouveau tabou. Car le pouvoir qui réside en chacun de nous est devenu un ennemi de l'expression sans frein et ne peut que faire jaillir cette violence si profondément enfouie en l'homme et qui a pris tant de siècles à être domptée ; non pas en l'asservissant à une socialisation qui l'aurait habilement et techniquement matée mais en l'acceptant comme partie intégrante de l'homme. La violence ne peut être violence que lorsqu'elle s'exprime tout en se détournant – en faisant volte-face, à la manière de la révolte – d'elle-même pour offrir à l'homme son envers, une force mobilisatrice et créatrice.

Il faut se faire violence – c'est en ce sens que l'on doit comprendre la violence de la hiérarchie – pour s'approcher de la réalité, que ce soit par l'entremise de l'art, de la littérature, de tout ce qui sépare et isole l'homme afin qu'il pense le monde dans lequel il désire se projeter, sans violence résiduelle autre que celle sur laquelle s'adossera la force de son désir.

L'expression contemporaine ne serait donc qu'une pâle copie – la copie de copie, l'outil qui devient le *nouvel absolu*, porteur de la vérité – d'une violence non pas symbolique mais réelle qui ne peut dès lors plus séparer mais seulement annihiler ; d'où l'intérêt de la technique qui est là pour ce faire, une réalité qui ne répond pas aux nouveaux critères esthétiques de la *nouvelle violence*.

---

<sup>377</sup> L'aspect technique de la psychanalyse n'est pas ici à négliger. Freud le rappelle constamment ; la psychanalyse est une praxis et ne peut, sous peine de délitement de la parole comme mode expérimental, se systématiser.

## Troisième partie : La règle d'or a été annihilée

### Le révolté postmoderne

– Je suis un homme révolté.

– Ah bon! Mais pourquoi seriez-vous différent des autres révoltés de la Terre?

– Né dans l'indifférence d'un siècle dégénéré, affublé d'une pathologie narcissique congénitale qu'on m'a léguée sans possibilité de rémission aucune, ma vie fut – est – lancinante. Mais jamais je ne l'échangerais pour sauver mon âme d'un destin banal et commun. Toujours en rupture vis-à-vis de « ma » propre pensée, j'ai cherché à expulser une violence individuelle qu'on m'a enseignée, dois-je le rappeler?

– Rien ne vous y oblige. Vous pourriez tout simplement écrire sans vous sentir contraint ni privé de vos droits individuels.

– Je n'en aurais plus le droit, justement.

– Expliquez-vous.

– La Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen est une posture rhétorique et semble en voie de devenir une guerre de tous contre tous. Je n'ai aucunement l'intention de faire prévaloir « mes » droits dans un monde mécaniste et combien réducteur de l'intelligence. Il me semble qu'on peut encore espérer mieux, dès lors que la pensée – qui n'est pas une affaire individuelle pour indigent « intellectuel » – demeure libre de se révolter.

– Mais que faites-vous de vos désirs?

– Après une errance intellectuelle qui me sembla pendant de longues années interminable, alors que j'étais affublé d'une arrogance de masse caractéristique de ma génération, un simple fait divers – un chagrin d'amour<sup>378</sup> – m'a poussé à m'enterrer vivant pour entendre l'écho du néant. Rien! Il n'y avait rien! Et pourtant, ce silence était assourdissant et m'a arraché à mes croyances. Et maintenant, il faudrait simplement que je me jette dans le vide de la « littérature populaire » pour ne plus entendre ce silence qui est devenu mon allier! Beaucoup trop de mauvais livres se

---

<sup>378</sup> Le chagrin d'amour n'est qu'un des éléments narcissiques en phase avec l'inertie de l'homme-masse. Doté d'un caractère anhistorique, l'homme-masse ne se sent jamais concerné par la répétition et il croit fermement que son chagrin d'amour est inaugural. Toujours concentré sur ses pulsions mortifères, il crée une fable de laquelle il tire sa propre origine. Il n'est jamais un premier homme ; mais il ne s'en aperçoit pas. Vivre un chagrin d'amour, c'est participer à l'amour immémorial et éternel qui se rejoue sans cesse et à toutes les époques.

publient aujourd'hui et il serait pour moi ignoble d'ajouter à cette médiocrité. Autant me taire.

– Vous avez bien raison. La littérature est si commune – primitive ou sectaire – aujourd'hui qu'elle n'intéresse que ceux qui s'y mirent en croyant y féconder une idée. La littérature vidée de son aspect menaçant<sup>379</sup> ou *trop humain* n'est plus un concept à la mode ; elle témoigne ainsi d'un monde infantilisé qui a peur de son ombre et qui n'ose pas affronter ses démons pour les surmonter. Elle ne sert plus qu'à faire avorter le processus intellectuel concret faisant place à une paresseuse croyance populaire qui prétendrait faire disparaître le monstre en remplaçant la pensée par l'idéologie. L'homme inerte peut donc s'y complaire.

– Je m'interroge<sup>380</sup>. On connaît vraiment son réel malheur seulement lorsqu'on l'a perdu ou quand on l'a *lu* quelque part. Il n'y a aucune souffrance superflue, aucune pensée inutile. Tout peut être malhabile, mais tout se vaut. Ce relativisme qui ne nie jamais la totalité fait en sorte que si la littérature ne vaut à notre époque plus rien, si elle n'effraie plus personne et se contente de plaire au premier manant venu, alors le reste n'a donc aucune valeur non plus. On aura beau penser que le progrès, la technologie, la science combleront le vide que laissent en jachère la culture et le doute, car je les classe dans le même « champ de connaissance », on ne pourra jamais faire abstraction de l'histoire même après avoir atteint l'immortalité. Ne plus mourir ne signifie nullement qu'on l'on saura ce qu'est le *savoir vivre* ! Comme si l'immortalité allait régler tous les problèmes de l'humanité. Évidemment, de l'humanité, si on s'en débarrasse, ce sera une toute autre histoire. Mais le post-humain devra tout de même s'astreindre à résoudre d'autres problèmes qu'il aura lui-même engendrés. Quand on se prend pour Dieu, il faut savoir assumer ses erreurs. L'homme fut-il une erreur divine ? Doit-on lui en tenir rigueur ? Non. Quand le mal est fait – ou raconté –, il faut savoir le transformer, l'affronter et non le rejeter bêtement. Ainsi, les promoteurs de l'immortalité auront fort à faire ; car dès que le procédé sera connu, dès que les quidams du monde entier apprendront que l'être est devenu – ou peut devenir – immortel, on se bousculera aux portes ! Les peuples sont prêts à faire des révolutions pour du pain et des jeux. Alors vous imaginez qu'ils ne se soulèveront pas quand ils apprendront qu'il deviendra possible de ne pas mourir ? Il faut être un simple d'esprit pour le croire. Et si nous abolissons le temps, ou plutôt ce que nous en « savons », comment pourrons-nous savourer l'histoire sans aucune perspective ? Il est des leurreurs plus efficaces que d'autres. Et celui de

<sup>379</sup> *Il me semble que si la littérature s'éloigne du Mal, disait Georges Bataille, elle devient vite ennuyeuse.*

<sup>380</sup> « Quand naquit mon Chagrin, je le nourris avec soin et veillai sur lui avec amour et tendresse. Ainsi grandit mon Chagrin comme toute chose vivante. Et nous nous aimâmes l'un l'autre, mon Chagrin et moi ; et nous aimâmes le monde qui nous entourait ; car mon Chagrin avait un cœur aimable, et mon cœur était aimable grâce à mon chagrin. [...] Cependant mon Chagrin mourut, comme toute chose vivante, et je demeurai seul à réfléchir et à méditer. » Khalil Gibran, *Le fou*, Paris, Éditions Mille et Une nuits, Traduit de l'anglais par Anis Chahine, Préface de Raja Nasrallah, 2000 [1996], page 53.

l'asservissement – la richesse infinie pour les plus *augmentés* d'entre « nous » – des masses en est un. Toute la pensée contemporaine possède une origine. Et c'est cette origine – ou plutôt ces origines – qui m'intéresse. À travers toute la réflexion proposée à partir des œuvres de Camus et d'Ortega Y Gasset, j'ai cherché, je l'avoue, mon intérêt propre, signe de l'homme-masse. Puis, je me suis « révolté » contre mon propre désir, j'ai tenté de renoncer à mes propres pulsions ou du moins celles qu'on avait en moi programmées.

– Autant dire que vous n'êtes pas émancipé! Que vous ne souhaitez pas être augmenté!

– Émancipé? Absolument pas! Et pourquoi ne pas simplement disparaître sans laisser de trace? Une empreinte intellectuelle préfabriquée – idéologique – est parfois plus nocive que tout matérialisme!

– Alors, ne pensez plus! Travaillez – *Arbeit macht frei!* –, cultivez votre jardin, spéculiez sur les marchés de change, tâchez de la politique!

– Trop de bruit! Vous faites trop de bruit avec vos propositions. Ne pouvez-vous pas être plus discret, plus délicat?

– Si.

– Ça ne vous est pas trop pénible d'essayer?

– Vous ne le croiriez pas, mais, non.

– Pourquoi alors vous acharnez-vous à tout commenter, à opiner sur tout et n'importe quoi? Est-ce une manie?

– Tiens donc! Je n'avais jamais pensé à cela. Et si par exemple je m'arrête subitement de donner mon avis. Que se passera-t-il?

– Avant l'avènement des réseaux sociaux, le courrier des lecteurs des journaux faisait office d'exutoire. Mais la *démocratisation* de la parole et de l'opinion a tout bouleversé. Qu'on ait jadis répondu à des lecteurs aux aguets, le geste allait de soi, l'acte était dans l'*ordre* des choses. Il s'agissait de filtrer dès le départ les interventions du lectorat ; d'opérer des choix éditoriaux en fonction de croyances communes, d'opinions sévèrement éprouvées qui n'étaient pas uniquement de bêtes répétitions d'informations sans fondement, anonymes et par-dessus tout sans aucune valeur. J'ajouterais que le concept méconnu de *temps réel* – d'immédiateté, d'instant – n'existait pas. D'ailleurs ce concept, quel est-il? Quand débute et s'arrête le temps « réel »? Est-ce le temps de la perception? De l'énonciation? De la réception?

– Je ne vous suis pas.

– Même sur les réseaux sociaux, le temps réel n'existe pas. Prenez par exemple un fait divers. On l'énonce et il paraît aux côtés d'une publicité pour un

voyage à l'étranger, d'une offre de conseils financiers pour ses investissements, d'une « réclame » pour des objets de luxe recyclés, d'une déclaration de guerre juste, d'un spectacle d'humour sans esprit aucun. Si le fait divers est banal, on ne prête pas attention aux autres informations qui se trouvent sur la même page. Tout est tellement dynamique que, de toute façon, on aura remplacé très rapidement ce fait divers bien avant que le lecteur ait perçu toute la bigarrure de sa « réalité ».

– De sa « réalité »?

– Eh oui! Toute cette création virtuelle incarne pourtant bien la réalité. Et le lecteur – l'internaute – qui la reçoit, car n'oublions pas qu'il est constamment visé par cette « réalité », ne peut absolument pas recréer le contexte dans lequel il a reçu ce fait divers. Essayez alors de comprendre les effets pervers de cette explosion de valeurs qui bien souvent entrent en contradiction voire en conflit les unes avec les autres, et ceci dans le même écran – le même monde. Le malaise est réel mais le lecteur ne le perçoit que de manière inconsciente.

– Je vois! Je vois! Mais tout ça est bien connu, n'est-ce pas?

– Certes. Mais qui l'analyse? Qui peut reconstituer un quelconque contexte « historique » même pour un banal fait divers. Et pourtant le cerveau humain, lui, sait faire. Il sait, parmi des milliers d'informations, reconnaître la bonne, celle qu'il attend. Car cet horizon d'attente existe. Les publicitaires le savent mieux que quiconque. Et s'il n'existe pas, ces derniers sont payés pour le créer. Alors, comment faire avaler toute cette soupe à l'alphabet dans laquelle tournent toutes les lettres, tous les concepts, toutes les nouvelles et tous les faits divers?

– Je ne vois pas le rapport avec la révolte que vous semblez appeler de vos vœux!

– J'y viens! J'y viens! Voyez-vous, malgré toute son inertie, l'homme-masse trie les informations dont on le gave. Il ne le sait pas, n'en fait aucun cas, ne s'en soucie pas et la plupart du temps il s'en fiche. Son esprit est trop occupé à survivre à cet incessant bombardement.

– Mais alors, que peut-il faire?

– Absolument rien! C'est précisément la force de sa révolte. Il ne fait rien. Il subit, absorbe, avale, ingurgite, est gavé d'informations toutes les plus idiotes et les plus insignifiantes les unes que les autres.

– Ah! Ça y est! Vous allez maintenant vous en prendre aux publicitaires, aux experts en marketing!

– Pas du tout. N'accusons pas les libérateurs de la conscience de l'homme-masse.

– C'est-à-dire?

– La publicité a ceci de génial qu'elle creuse sa propre fosse et grave son épitaphe mieux que n'importe qui. Elle tue le patient. En le bombardant de cette masse informe d'informations que l'homme-masse ne peut décoder, la publicité rend celui-ci de plus en plus inerte, de plus en plus *mécanique*.

– Je commence à comprendre.

– Eh oui! L'homme-masse *est* le post-humain. Il réagit déjà aux multiples télécommandes fabriquées pour le contrôler. Dès qu'il s'empare de son téléphone intelligent, il devient un automate. Il ne le sait pas et d'ailleurs, ça n'a aucune importance.

– Ah bon! Et pourquoi?

– Tout simplement parce qu'il est heureux. L'homme-masse a été engendré dans le bonheur d'un monde où existaient la culture, l'art et la civilisation. Tant qu'on lui fait croire que ce monde existe toujours, même s'il sait intimement que ce monde a complètement disparu, que seules demeurent les façades des épiciers, il sourit. Il n'a aucunement besoin de se révolter. Le bonheur? Mais il ne peut pas le désirer parce qu'il *est* celui-ci. À quoi lui servirait d'être conscient du malheur des autres? Il ne le veut pas. Ce malheur n'est strictement pour lui pas humain. C'est la mutualisation du rêve. Tant que l'homme-masse est dans le rêve, qu'il est l'objet de son « propre » désir, d'un désir qu'on projette en lui, il n'a rien à craindre. Qu'il souffre de la faim et on le convaincra que le jeûne est bon pour son corps. Qu'il ne sache où aller, comment s'orienter dans la vie et on lui fera croire que son errance est la nouvelle manière de vivre. Que les voyages forment la jeunesse et préservent de la vieillesse! Qu'il doit s'adapter pour son mieux-être. Tout est tourné en sa direction mais d'une manière paradoxale et virtuelle. Parce qu'on le maintient dans la totale et permanente contradiction de lui-même, il abdique toute décision, tout libre-arbitre, toute liberté de penser. Tout l'individualisme postmoderne repose sur un seul postulat : *Le monde, c'est moi!* Souveraineté de masse. Cet isolement doit pourtant atteindre son extrême limite, son extrême dénuement pour voir advenir un monde nouveau :

Il (cet isolement) règne partout à l'heure actuelle, mais il n'est pas achevé et son terme n'est pas encore arrivé. Car à présent, chacun aspire à séparer sa personnalité des autres, chacun veut goûter lui-même la plénitude de la vie ; cependant, loin d'atteindre le but, tous les efforts de l'homme n'aboutissent qu'à un suicide total, car, au lieu d'affermir pleinement leur personnalité, ils tombent dans une solitude complète. En effet, en ce siècle, tous se sont fractionnés en unités. Chacun s'isole dans son trou, s'écarte des autres, se cache, lui et son bien, s'éloigne de ses semblables et les éloigne de lui. Il amasse de la richesse tout seul, se félicite de sa puissance, de son opulence ; il ignore, l'insensé, que plus il amasse plus il s'enlise

dans une impuissance fatale. Car il est habitué à ne compter que sur lui-même et s'est détaché de la collectivité.<sup>381</sup>

– Ainsi, l'homme-masse n'aura jamais plus besoin de ses semblables? Il se suffira à lui-même? Il deviendra unique?

– Oui. Jusqu'à ce que cet atome en frappe un autre. Là, il y aura fission. Elle se produit déjà à chaque seconde de par la puissance nucléaire de la Toile.

– Existe-t-il des *modérateurs*?

– Certainement. Mais contrairement au scientifique qui travaille dans un environnement rationnel et entouré de collaborateurs intelligents comme lui et qui peut compter sur un réacteur dont il contrôle avec rigueur la réaction, ils ne sont pas très efficaces car ils œuvrent dans un environnement *débridé*.

– Quelle sera alors l'issue finale, si personne ne contrôle la réaction en chaîne?

– Très bonne question. Devons-nous être probabilistes ou déterministes? Peut-on imaginer un être qui serait aux commandes de cette formidable énergie humaine?

– On le pourrait. Ça reconforterait les enfants et les faibles d'esprit. Mais il serait beaucoup plus intéressant d'examiner les mécanismes qui déstructurent la pensée de l'homme-masse ; analyser les contextes pour en extraire les paradigmes, les opérateurs de la pensée.

– Il faudrait à ce moment monopoliser de monstrueuses ressources pour y arriver!

– C'est déjà le cas dans plusieurs domaines. Les grands *agrégateurs* de la pensée qui se prennent, je vous le rappelle, pour des démiurges s'emparent actuellement de la quasi-totalité des ressources de la planète pour parvenir à leurs fins. Mais ils sont demeurés impuissants à fédérer l'esprit humain. Car sa capacité plastique est, je l'ai déjà évoquée, phénoménale et constitue un défi sans précédent.

– Ainsi, vous croyez que l'homme-masse...

– Je ne crois rien. D'ailleurs vous m'avez convaincu. Je cesse définitivement de me torturer l'esprit et je laisse aux experts, aux technomanes et aux universitaires le soin d'interpréter le monde, car ils connaissent mieux que moi l'art rhétorique. Est-ce à dire qu'il me faille également cesser de lire?

– Quoi! Vous faites volte-face!

– N'est-ce pas l'esprit même de la révolte?

---

<sup>381</sup> *Op. cit.*, Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, page 413.

– Si! Si! Là n'est pas la question.

– Mais quelle est-elle alors? Vous me l'avez vous-même fait remarquer. Il y a tant à faire dans ce monde! Pourquoi perdre son temps à penser!

– C'est ça! Il y a tant de journaux gratuits, de médias sociaux – quel horrible oxymore! –, de lieux communs qui vous permettront de vous reposer un peu. N'est-ce pas le temps pour vous des *Congés*?

– Mes Congés?

Je me demande comment il a pu l'apprendre! Mais doit-on se surprendre de cette soudaineté, de ce galimatias qu'on nous serine constamment? À ceux qui cherchent la vérité, comme ce fut le cas de Camus et d'Ortega Y Gasset, je dis peu importe qu'elle existe ou non. La chercher véritablement, avec patience et dans la contrainte, dans le commandement et la maîtrise de soi, c'est la créer. Et s'il faut revivre tous les chagrins d'amour du monde pour que le sien advienne et soit unique, alors *qu'il en soit ainsi*.

Gilles Deleuze disait, à propos de la boisson, ceci :

Quand on boit, ce a quoi on veut arriver, c'est au dernier verre. Boire c'est, c'est à la lettre! C'est tout faire pour accéder au dernier verre. C'est ça qui nous intéresse. Qu'est-ce que c'est la limite? La limite, c'est compliquée! En d'autres termes, un alcoolique, c'est quelqu'un qui se cesse pas d'arrêter de boire. Je veux dire, il ne cesse pas d'en être au dernier verre. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ça? C'est un peu comme, tu sais, la formule de Péguy qui est tellement belle, c'est pas le dernier nymphéa qui répète le premier, c'est le premier nymphéa qui répète tous les autres et le dernier. Eh bien le premier verre, il répète le dernier. C'est le dernier qui compte. Alors, qu'est-ce que ça veut dire le dernier verre pour un alcoolique? Bon, il se lève le matin, mettons si c'est un alcoolique du matin, il y a tous les genres qu'on veut, si c'est un alcoolique du matin, il est tout entier tendu au moment où il arrivera au dernier verre. C'est pas le premier, le second, le troisième qui l'intéressent, c'est bien plus malin, c'est rusé un alcoolique. Le dernier verre, ça veut dire ceci. Il évalue, il y a une évaluation. Il évalue ce qu'il peut tenir, sans s'écrouler. Il évalue. C'est très variable d'après chaque personne. Il évalue donc le dernier verre. Et puis, tous les autres, ça va être ça manière de passer et d'atteindre ce dernier. Et le dernier, ça veut dire quoi? Ça veut dire, il peut pas supporter d'en boire plus ce jour-là. C'est le dernier qui lui permettrait, qui lui permettrait de recommencer le lendemain. Parce que, s'il va jusqu'au dernier, au contraire, il cède son pouvoir. C'est le dernier dans son pouvoir. S'il dépasse le



dernier dans son pouvoir pour arriver au dernier qui excède son pouvoir, il s'écroule. À ce moment-là, il est foutu. Bon, il va à l'hôpital, ou bien il faut qu'il change d'habitudes, qu'il change d'agencement. S'il y a que quand il dit, le dernier verre, c'est pas le dernier, c'est l'avant-dernier. Il est à la recherche de l'avant-dernier. En d'autres termes, il y a un mot merveilleux pour dire l'avant-dernier, je crois, c'est pénultième. Il ne cherche pas le dernier verre, il cherche le verre pénultième. Pas l'ultime, parce que l'ultime le mettrait hors de son arrangement. Et le pénultième, c'est le dernier avant le recommencement le lendemain. Donc, je veux dire d'un alcoolique, c'est celui qui dit et qui ne cesse de dire. Allez, c'est ça qu'on entend dans les cafés, c'est tellement joyeux les compagnies d'alcooliques, dans les cafés. On se lasse pas de les écouter, c'est celui qui dit toujours, allez! C'est le dernier! Et le dernier, ça varie d'après chacun. Le dernier, c'est l'avant-dernier. [...] J'arrête demain? Non, il dit pas j'arrête demain. Il dit j'arrête aujourd'hui pour pouvoir recommencer demain. [...] C'est trop dangereux! [...] Il y a un moment où ça devient trop dangereux! [...] On peut toujours faire tout ce qu'on veut, si ça vous empêche pas de travailler. Si c'est un excitant, même, c'est normal d'offrir quelque chose de son corps en sacrifice. Tout un côté quand même c'est très sacrificiel cette attitude, de boisson, de drogue. Bon, on offre son corps à un sacrifice pourquoi? Sans doute il y a quelque chose de trop fort qu'on pourrait pas supporter sans l'alcool. C'est pas la question de supporter l'alcool, c'est peut-être ce qu'on croit voir que, on a besoin, ce qu'on croit éprouver, ce qu'on croit penser qui fait qu'on éprouve le besoin pour pouvoir le supporter. Pour pouvoir le maîtriser, on a besoin d'une aide, l'alcool, etc. La frontière, elle est très simple. Voilà que boire, drogué, tout ça est censé rendre possible quelque chose de trop fort, même que si on doit le payer après, on sait bien, mais en tout cas, c'est lié à ceci, travailler, travailler. Et puis, c'est évident que, lorsque tout se renverse, et que boire empêche de travailler, que la drogue devient une manière de ne pas travailler, c'est le danger absolu, ça. Ça n'a plus aucun intérêt. Et en même temps, on s'aperçoit de plus en plus que, là où on croyait l'alcool nécessaire ou la drogue nécessaire, elle n'est absolument pas nécessaire. Peut-être qu'il faut être passé par là pour s'apercevoir que tout ce qu'on a cru faire grâce à elles, grâce à l'alcool, on pouvait le faire sans. [...] C'est quelque chose de trop fort dans la vie, c'est pas quelque chose de terrifiant mais de trop fort. C'est quelque chose de trop puissant, dans la vie. On croit d'une manière un peu idiote que

boire va vous mettre au niveau de ce quelque chose de plus puissant.<sup>382</sup>

Qu'est-ce donc que cet avant-dernier verre, ce pénultième verre qui nous permet de nous arrêter à la limite, comme si on la connaissait, la ressentait intimement? Quand l'alcool, la drogue, l'amour, le « travail » empêchent le *travail*, Deleuze est catégorique : il faut arrêter. C'est cette soudaineté, cet impératif qui m'intéressent. Car ce monde d'alcooliques de l'idéologie dans lequel je vis et qui ne veut pas voir ce qui est trop fort dans la vie tue littéralement – par la technique notamment, par l'inertie de celui qui se dit émancipé, nouveau, *novateur* – la pensée et me plonge dans un nihilisme réel en faisant de moi un automate, un infatigable défenseur d'idées préconçues plus despotiques que le stéréotype lui-même. Les analyses de Michel Foucault à ce sujet éclairent de façon particulière les relations de pouvoir entre les différentes idéologies. Tout aujourd'hui a été intériorisé et introjecté à un point tel qu'on n'a plus besoin de convaincre qui que ce soit de s'enfermer dans la norme. Qu'on décrète l'assassinat de citoyens pour éviter des attentats, qu'on emprisonne des dissidents sans mandats, qu'on légifère en sachant, ce qui est le plus ignoble, que la loi tuera plus assurément que n'importe quelle guerre, qu'on stérilise la pensée en l'inondant d'innovations toutes les plus inutiles les unes que les autres, tout ça pour simplement empêcher la pensée d'advenir dans sa foudroyante puissance, dans sa dangereuse lucidité qui pousse tant de personnes au bord d'un désespoir manifeste, dans une mer d'indifférences morbides ; tout ça démontre donc et hors de tout doute que la révolte contemporaine<sup>383</sup> n'est qu'un *nihilisme réel*, asymbolique et qu'aucune révolution complète n'est à l'œuvre. Car pour l'être, une révolution doit être travaillée de l'intérieur. La pensée doit s'exiler, Nietzsche le savait bien. Il en était outrageusement conscient. Il s'est coupé du monde des « hommes » non parce qu'il les détestait mais bien parce qu'il les aimait d'une manière trop inconditionnelle, radicale voire violente, à l'image de l'effroyable violence qu'il découvrait en eux et qu'il tentait de leur renvoyer sachant très bien, sans se faire aucune illusion sur l'échec inéluctable de son entreprise – c'est le sacrifice dont parlait Deleuze –, qu'on le crucifierait pour mieux par la suite le sanctifier et le reléguer au rang de ses *Œuvres complètes*.

La seule posture possible du révolté postmoderne, c'est le silence. Et ce silence doit être effroyable, il doit bruir mais ne jamais *être totalement* afin de plonger l'homme-masse dans une terrifiante inquiétude. On doit lentement, à la manière du supplice du pal, faire entrer dans sa conscience une lance de doute

<sup>382</sup> Partie d'une transcription de l'*Abécédaire* de Gilles Deleuze, interviewé par Claire Parnet.

<sup>383</sup> Devant l'hystérie collective qui tient lieu de discours, la raison a foutu le camp! Et les protagonistes juvéniles ou séniles qui s'égosillent à hurler des slogans ravageurs et dénués de toute historicité en « pensant » qu'ils changeront le monde uniquement à l'aide de leur *volonté virtuelle* ne la feront pas rentrer au bercail! La raison s'est éclipsée avec la caisse intellectuelle et la faillite de la pensée est imminente. Très bientôt, seuls les borborygmes feront office de langage, pour peu qu'ils puissent être marmonés à l'unisson.

tellement effilée, tellement fine qu'il ne percevra jamais, tellement habitué qu'il est à l'inertie, la force qui anéantira en lui cette morbide immobilité que l'on nomme travail, économie, *excroissance*.

L'homme-masse d'Ortega Y Gasset a triomphé et menace de faire s'écrouler la culture et la civilisation. Mais peut-être doit-on en arriver à cette Apocalypse, à cet effondrement moral – qui ne serait ni le premier ni le dernier – où tout tombera en déliquescence et où même le sens de ce mot se perdra dans la barbarie postmoderne de la technique. Qu'on greffe de l'humain sur la machine! Qu'on ose le faire! Car à quoi bon garder ces vieux concepts – à quoi bon conserver l'idée même correspondant au concept – qui font obstacle à la morbidité future?

Pourquoi toujours se référer à une chair qui nous fera défaut, qui se faisandra peu importe la cellule qu'on lui greffera pour ne pas avoir l'air d'un mort-vivant? Débarrassons-nous au plus vite de ce vivant qu'on ne maîtrise pas et dont l'inconnu s'invite toujours dans l'équation divine!

Tuons la morbidité! Annihilons le vivant pour le bien-être de l'humanité, peu importe la manière dont on définira celle-ci. Car elle sera enfin définissable, malléable, façonnable à l'image d'une formidable aventure – le *nihilisme réel* –, arme de négation massive de la race humaine. Il n'est pas question de s'arrêter en chemin. Tout le monde sait que, quand on a quitté le port, on risque le sacrilège ou le mauvais sort si on fait demi-tour. Il faut donc errer, effroyablement souffrir, espérer cette souffrance – c'est en ce sens que le christianisme peut encore nous être utile, dans la démonstration de la souffrance à son apogée – et l'appeler sur soi-même pour vaincre cette apathie, cet avachissement collectif dans lequel sombrent les masses humaines. Naviguer parmi l'archipel, c'est ne jamais toucher terre. Et pourtant le sol, jamais nous ne l'aurons quitté. Seules de nombreuses couches de sens nous auront permis de le sentir sans le toucher, de l'aimer sans le reconnaître.

Qui donc alors pourra secouer le joug de la barbarie? Mais l'*homme-masse*, évidemment! Seul lui pourra suivre la seule voie possible, l'effondrement psychique de son être le plus intime, comme Héraclès qui, frappé de folie au point de tuer ses propres enfants, chercha à s'enlever la vie de honte avant d'être sauvé par l'Ancien Thésée qui lui rappela le fondement de l'histoire, son identité propre.

Oh oui! Que l'homme-masse détruise à coup d'opinion publique, dans un gigantesque – mondial – holocauste collectif et festif, le seul rempart qui l'empêche d'atteindre Dieu : Lui-même.

Et qu'on veuille bien me suivre encore un moment dans ce dédale de concepts qu'on évoquera pour tenter de faire jaillir le sentiment de désespoir propre à la révolte. Jetons-les donc à la figure de l'homme-masse pour qu'il se révolte contre tout mais surtout contre lui-même.

Mais il ne s'en apercevra pas.

Car les hommes d'élite ont fui le monde et ses billevesées. Ils ont pris le maquis ou se sont exilés sur le chemin épineux de la vérité. Rares sont ceux qui s'y aventurent. Ils y découvrirait pourtant, contrairement à la *volte-face* de la révolte du XX<sup>e</sup> siècle, le détournement de la *Nouvelle Révolte*, celle des mots entrant en clandestinité, offrant à leur propre conscience le détournement de leur propre regard sur le monde pour ne plus se concentrer que sur eux-mêmes. Non pas pour assouvir un narcissisme revendicateur de droits fictifs et de libertés illimitées que l'on nommera également autoritarisme pulsionnel, mais en fixant plutôt un œil profond et inquisiteur à l'intérieur même du concept d'homme, la science nous en donnant enfin l'occasion avec ses multiples manières de voir et ses innombrables méthodes d'introspection.

L'homme-masse qui cherche pourtant à s'arracher de son inertie pour se transformer en homme nouveau, mais non au sens où l'entendent les transhumanistes, trouvera-t-il l'endroit, le lieu pour ce faire? N'est-il pas condamné à errer parmi ces âmes moribondes – ces « non-vivants » artificiellement articulés, pantins hyperperformants qui, *mutuellement*, se dépassent mais ne se perçoivent jamais – qui pullulent et qui se reproduisent artificiellement plus assurément (et à une vitesse foudroyante au point d'abolir le temps) et plus tragiquement que le plus dangereux des virus?

L'homme-masse bondit comme un tigre édenté devant l'adversité de l'histoire qu'il méprise ; il sautille de gauche à droite, crache à la face de celui qui devant lui se *dresse*, sourit d'un rictus artificiel – muni d'une dentition effroyablement immaculée –, fait la moue quand se cristallise l'obstacle, se met en colère lorsque la linéarité de sa pensée rencontre quelque écueil qu'il ne peut nier ou *modéliser*. Il rôle à la moindre inflexion du temps et conspue constamment son *vis-à-vis* le trouvant insipide, ignare, incompetent et dénué d'intelligence. Il opine et confirme cette opinion en opinant encore et encore. Il sait. Il sait encore et encore, de plus en plus. Il accumule savoir sur savoir, information sur information, concept sur concept, méthode sur méthode. Il les utilise tous, n'en retient aucun. Ils le traversent sans s'arrêter, le secouent un moment pour le laisser seul sur le seuil de la prochaine « expérience ». Il s'illumine certes, dans les grands moments conventionnés par les religions et les idéologies. Mais finalement, comme une marionnette qui, en voulant s'affranchir de l'Histoire – le Marionnettiste –, a tranché les fils le retenant à la vie, se retrouvant libre mais inanimé, ayant comme seule âme un *joystick* comme on tiendrait un phallus, il jouit sans limite dans un monde constitué d'octets et de pixels. Bientôt, il n'aura plus qu'à commander à son cerveau artificiel qui lui répondra au doigt et à l'œil, qui puisera dans son stock de connaissances pour lui répondre mais non répondre de lui, lui laissant l'ultime et effroyable expérience, celle de créer l'autre autrement qu'à son image. Tout son être se tendra alors vers la technologie qui *produit* tout mais ne crée rien. Furieusement il l'activera (l'autre), le *manipulera*, se faisant ainsi danser plus allégrement, bondir plus impulsivement,

*tournoyer* plus tragiquement, courir plus rapidement, se dépassant plus lamentablement. Il fracassera le mur du son, le silence de son inculture tintant à ses oreilles hypertrophiées. Il franchira avec aisance la vitesse de la lumière, n'en percevant plus que l'algorithme, s'en aveuglera au point de ne plus voir que sa propre liberté solitaire, tache aveugle qui brillera par son insignifiance. L'homme-masse, enfin, redeviendra comme le petit animal qui découvre, pour la première fois, l'effroyable identité du miroir!

Seul parmi les *cyborgs*, restes humains rapiécés par de rhapsodes technomanes en quête d'éternité, il s'élèvera vers le firmament de sa vacuité et se découvrira enfin une divinité qu'il n'aura jamais connue – créée – auparavant, cette nostalgie qu'il aura assassinée sur le chemin pavé d'or – et de *terres rares* – de l'immortalité technologique, seuil de la connaissance et de la sagesse de la *nouvelle* altérité, celle qui ne lui renverra plus que l'inquiétante étrangeté du même, de cet effroyable « Même » ; l'ère de la *révolte de l'automate* ne se retournant devant personne pour faire volte-face adviendra sans témoin autre qu'un algorithme indifférent à toute imperfection soudaine.

## « Ensemble », tout est possible

Tous interconnectés, dites-vous? Cela n'est pas sûr. Essayez de rendre visite à un membre de *l'élite mondiale*, même de manière virtuelle. Le parcours n'est pas répertorié – certains territoires ne sont pas visibles ou n'existent tout simplement pas dans le logiciel Google Street View – et aucune carte routière ne vous permettra de vous y rendre. Une couche infrangible<sup>384</sup> sépare l'individu lambda de la caste dirigeante. Pourtant, l'homme-masse traverse toutes les frontières idéologiques ou politiques.

Car le politique – l'espace public aujourd'hui réduit aux réseaux sociaux – est par excellence le lieu de prédilection de l'homme-masse ; et c'est à partir de ce lieu que celui-ci nie la réalité dans un délire verbal utilisant des mots vidés de leur aspect métaphorique. On ne parle plus que de manière *vraie*. Les mots prennent l'aspect des choses sans en conserver l'historicité. Le politicien de carrière doit à tout prix accéder aux plus hautes fonctions pour ensuite s'y maintenir le plus longtemps possible, au cas où surviendrait quelque cataclysme qui entraînerait une grande partie de l'humanité. En passant par Thanatos, l'histoire a fait les frais d'Eros, de Thumos et d'une démocratie émasculée de son devoir. Le « village global » est la plus belle illusion qui soit car il génère – *produit* – une impression de proximité qui décuple la fonction *phatique* du langage au détriment des autres registres de la communication, cela sans même évoquer les aspects spirituels et énergétiques mal connus et souvent banalisés ou ridiculisés. Et pourtant, on nous fait croire à une interconnexion *de facto* à laquelle ne sont pas soumises les « élites ». La promiscuité n'existe que pour la masse. Elle définit celle-ci, l'enclave et l'enchaîne à elle-même et lui dénie toute initiative qui n'émanerait pas de l'opinion dominante, normative, implacable. La fonction phatique s'effondre littéralement alors que le contact devient frottements, frôlements ou lascivités hypertrophiées. L'onomatopée et le langage atrophié voire totalement déstructuré qui sont utilisés dans les communications de masse y règnent en maîtres incontestés. Quant à la grammaire et à la conjugaison si nécessaires à l'élaboration de la pensée, elles brillent par leur absence sans que personne ne s'en offusque.

---

<sup>384</sup> Et c'est vers cette couche, me semble-t-il, qu'il faudrait orienter nos réflexions afin d'en mesurer l'opacité. La *banque d'investissement* Goldman Sachs – le nom seul est en lui-même éloquent – compte environ 32 600 employés (2012) et possède en fonds propres – on ne sait évidemment rien de ses fonds « impropres » – environ 70 000 milliards de dollars (2012). Source : Wikipédia. Notons au passage que cette source d'informations pose problème pour plusieurs raisons. Les notices de Wikipédia ne sont aucunement uniformes d'une langue – d'une idéologie – à l'autre et les biais des propagandistes sont multiples. Ainsi, les références financières de Goldman Sachs (Les hommes *tremvés* d'or à la courte épée) ne peuvent absolument pas être vérifiées et entraînent quiconque tente de réfléchir à la puissance officielle et occulte de ce « groupe » vers des voies sans issue. Légalement ou juridiquement, ces sources ne valent rien et ne servent qu'à faire croire à l'homme-masse qu'il « possède » la vérité.

La fonction *poétique*, elle, s'instrumentalise et le poème n'est plus qu'un discours convoqué aux comités de gestion de cadres supérieurs d'entreprise pour illustrer leur grande culture et leur grande ouverture d'esprit. La fonction *expressive* se limite à un *J'aime* lapidaire et intransitif effaçant totalement la dichotomie « écrivain/écrivain » décrite par Roland Barthes, hiatus qui illustre le caractère intransitif (radical) de l'écriture. Son absence – *J'écris*, versus j'écris un roman, un article, un essai, *cet essai* – de complément d'objet qui n'est pas une négation de l'autre mais une ouverture infinie sur son altérité met en lumière l'illimité, fait la lumière sur cet autre inquiétant et pourtant seul capable de briser la monotonie de la détermination « technique ». Le *J'aime* contemporain mime de façon grossière cette altérité et la rend *infiniment* nulle tout en prétendant l'inverse ; mais il retourne également l'illimité de l'autre sur lui-même en se l'appropriant. Aucun *amour* n'existe dans ce seul énoncé qui est en fait une autosatisfaction – d'où l'immense popularité des webcams – mortifère et nihiliste.

La fonction *référentielle* devient quant à elle « purement » autoréférentielle et tout peut être interprété *comme* mésinterprété. On est donc toujours dans l'erreur ou constamment dans l'illusion de la vérité. On ne se situe jamais entre les deux, le doute et l'errance étant immesurables et tombant constamment – en fait, on l'y pousse gentiment du pied – entre les anfractuosités de la conscience. Le plancher devient le plafond<sup>385</sup> – Ionesco ne s'y était pas trompé –, et vice-versa. Seuls les murs sont bien réels alors que l'homme-masse ne cesse bêtement de les relever dès qu'ils sont abattus par la conscience, l'art et l'inquiétude. On croit l'homme-masse serein et maître de son destin? C'est tout le contraire qui est vrai. Car il ne cesse de nier tout rapport à son inquiétude qui est considérée, elle aussi, comme suspecte – curieuse déformation – et porteuse de maladie dégénérative. Le roi n'est plus nu, il est nié.

En ce qui concerne la fonction *conative*, elle n'existe tout simplement plus et a été remplacée par un artifice auquel personne ne croit<sup>386</sup> mais que tout le monde utilise.

Finalement, la fonction *métalinguistique* est complètement grippée ou simplement codée de manière informatique. Il est ainsi impossible d'y accéder sauf

---

<sup>385</sup> L'inversion devient systématique et il n'est plus rare aujourd'hui d'affirmer quelque chose – *je suis une femme aujourd'hui, un pissenlit demain* – qui n'a aucun sens mais que personne n'ose contester ; le roi est nu mais extrêmement agressif et bien malin celui qui osera le lui dire!

<sup>386</sup> Slavoj Žižek raconte non sans un humour qui lui est propre cette anecdote : « Un homme quelconque se prend pour une graine. Il a peur d'être mangé par un poulet. Son psychiatre, après plusieurs séances, le persuade enfin qu'il n'est pas une graine. L'homme soulagé remercie le psychiatre et se lève pour sortir de son cabinet. Puis, se ravisant, il se retourne vers le psychiatre et lui demande non sans inquiétude : – “Docteur, je sais bien que je ne suis pas une graine. Mais le poulet, lui, le sait-il?” »

par l'entremise d'un masque de saisie<sup>387</sup> qui fige les formes et les réduit à l'inculture du programmeur.

---

<sup>387</sup> Masque de saisie : Interface informatique (formulaire électronique) permettant de saisir des informations. Les sondages d'opinion relèvent également de la même malhonnêteté intellectuelle. Tendancieux parce que figés, ils orientent les résultats en limitant le choix des réponses. Il n'est jamais possible de répondre *ouvertement* parce que les algorithmes ne réussiraient jamais à colliger et à « interpréter » les réponses trop élaborées, trop dangereuses. Mieux, ces sondages permettent d'évacuer de manière « diplomatique » le caractère hétérogène des réponses qui pourrait pourtant éclairer sous un jour nouveau une problématique récurrente. Il n'en est rien et les sondages ne servent finalement qu'à *fabriquer de l'opinion*, à « masquer » la réalité.



## L'abandon de l'étalon-or comme leurre des masses

Nous pouvons nous poser la question de la destruction<sup>388</sup> de la culture par des organes en apparence « démocratiques » qui phagocytent le vivant, le brevettent sous des allures philanthropiques et asservissent l'homme-masse à ses pulsions qu'on lui enseigne à exploiter voire à abuser. La massification des hommes comporte cette particularité qu'elle se définit toujours à partir de violences obliques que porte le langage. Dans l'environnement médiatique – ce qui est vide et n'a aucune prétention représentative –, on découvre un leurre fondamental qui n'est nullement nouveau et qui consiste à créer les mécanismes de la propre vacuité intellectuelle de l'homme-masse.

L'abandon de l'étalon-or n'a pas uniquement rendues flottantes – et sujettes à toutes sortes de spéculation sans aucune règle – les monnaies nationales. Il a décuplé le soupçon des masses envers les élites. Maintenant, il est totalement schizophrénique d'entendre des économistes de renom, parce qu'ils ont étudié dans les grandes écoles de commerce<sup>389</sup>, ce qui de fait ne garantit que leur enrichissement individuel, scander la libéralisation des échanges sans aucune règle nationale. Et c'est dans l'inertie totale de l'homme-masse – cette charge contre le vivant n'aurait pas pu survenir auparavant faute de moyens efficaces de propagandes – qu'on déclara sans rire que les Marchés financiers pouvaient s'autoréguler. C'est cette naïveté<sup>390</sup> intellectuelle mondiale – et

---

<sup>388</sup> De fait, on ne détruit rien ; on recycle. Et quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que la culture ne disparaît pas réellement mais qu'elle est détournée de ses « propriétaires » classiques, les intellectuels. Dans les années soixante, au Québec, on a liquidé le patrimoine religieux et architectural de la province en faisant croire à l'homme-masse que les choses du passé n'avaient plus aucune valeur et qu'il valait mieux s'en débarrasser – curieusement, il y avait toujours un bon *samaritain* pour l'en soulager moyennant une somme dérisoire que bien souvent devait payer lui-même la victime de l'arnaque – pour tourner son regard vers l'avenir, la mélamine, les produits de synthèse qui allaient permettre à *quiconque* de créer son propre espace intérieur (sa propre imbécillité), avec les résultats architecturaux catastrophiques que l'on sait. Aujourd'hui, le village typiquement québécois se constitue d'une *Société des alcools du Québec*, d'un magasin d'alimentation *Metro* – notez l'absence d'accent aigu sur la lettre « e » –, d'une pharmacie *Jean Coutu* et d'un restaurant de service rapide *Tim Horton* ; de l'alcool, du pain, du sucre et des médicaments. Voilà le nouvel environnement québécois du vingt-et-unième siècle. Tout ça s'apparente étrangement à la *touristification* qui rampe inexorablement dans les villes « modernes » – plus de cinquante pourcent de la population mondiale maintenant y habitent – et qui ne laisse d'autres choix au métissage et à la tradition que d'adopter sans nostalgie les valeurs universelles de la fête et du déni de réalité. Il s'agit d'abdiquer aux vrais « experts » le pouvoir sur leur vie. Dans cet étrange mouvement qui remplace le tout par la partie, on ne laisse finalement en place qu'un édifice de façade emblématique du passé « conservé » pour exciter les touristes et les délester de leur argent en leur vendant de la pure fiction.

<sup>389</sup> Les universités font, à mon humble avis, également partie de cette catégorie.

<sup>390</sup> Certains parlent de naïveté, d'autres de complot. Cette apparence de débat – le *small talk* anglais – n'est intéressante que pour l'homme sans réel pouvoir, l'homme-masse. On a même créé un langage de programmation informatique appelé *Smalltalk* qui permet de tout objectiver. Pour le *Smalltalk*, tout est objet modifiable à l'infini. On peut, si l'on veut, changer complètement la syntaxe du langage de programmation – le programmeur invente sa propre syntaxe, même s'il ne maîtrise pas celle à partir de laquelle il « pense » – pour plus de « clarté ». Autant dire que c'est la Tour de Babel créée par l'homme lui-même, mélange servant à accroître la confusion dans l'esprit de l'homme-masse.

une grande majorité d'intellectuels de notre époque s'y est laissée prendre, ce qui prouve la force de l'idéologie – qui a fait dire à tous les dirigeants en place que la loi du Marché était universelle. Il est aberrant qu'autant d'« experts » bardés de diplômes aient pu s'adonner à cette prostitution généralisée. Quelle somme d'incompétents a-t-on pu « former » depuis quarante ans! Évidemment, la finance mondiale – la mondialisation n'est qu'un prétexte grossier et inerte que l'on a tout d'abord retrouvé dans la Russie de la fin des années quatre-vingt-dix où les officines du pouvoir, à la vue de la dissolution systématique des institutions dans un système en totale déliquescence, se sont empressées de vider les caisses alors qu'ils en avaient encore les clés – et la massification de l'éducation supérieure sont des phénomènes récents et démontrent toute la mégalomanie d'une pensée poussée à son extrême limite : l'éducation – ou le dressage selon le public auquel on s'adresse – pour tous. Car on ne fait pas de différence entre éducation et (r)enseignement, entre connaissance et information. José Ortega Y Gasset le rappelle très bien. L'université n'a plus d'universel que la simple prétention aux meilleurs éléments supérieurs – lire ici, à attirer ceux qui ne savent plus quoi faire de « leur » fric – pour mousser une vision dogmatique, opaque, à l'image des grandes corporations que l'on pense trop grosses pour disparaître (*too big to fail*). Et de fait, elles le sont! Car leur disparition entraînerait des millions d'individus au chômage et les plongerait dans une intenable précarité parce qu'on aura *inoculé* à ces masses ce qu'est le servage sans leur en révéler véritablement la teneur. La rapidité fulgurante du développement des technologies détruit autant d'existences qu'elle crée d'illusions :

La question était de savoir si les « sources de vie » n'ont pas été affaiblies par le développement... – Des chemins de fer? s'écria Kolia. – Non, pas des chemins de fer, jeune outreucidant, mais de la tendance à laquelle les chemins de fer peuvent servir, pour ainsi dire, d'image et de figuration plastique. On se dépêche, on se démène à grand bruit, on se bouscule, on force l'allure, soi-disant pour le bonheur de l'humanité! Un penseur retiré du monde déplore cette trépidation : « L'humanité devient trop bruyante et trop industrielle, aux dépens de sa quiétude morale. » – « Soit ; mais le bruit des charrettes qui apportent le pain aux hommes affamés vaut peut-être mieux que la quiétude morale », réplique triomphalement un autre penseur qui circule partout et se détourne du premier avec superbe. Et moi, l'abject Lébédév, je ne crois pas aux charrettes qui apportent le pain à l'humanité! Car, si une idée morale ne les dirige pas, ces charrettes peuvent froidement exclure du droit au pain

qu'elles transportent une bonne partie du genre humain ; cela s'est déjà vu.<sup>391</sup>

C'est peut-être ce sens moral qu'évacue allègrement l'élite postmoderne, ne se sentant pas concernée par cette *noblesse d'âme*<sup>392</sup> dont elle n'a pas hérité les caractéristiques ou qu'elle n'a tout simplement pas apprise ; ce devoir d'œuvrer à quelque chose de plus grand que soi avec lequel l'élite contemporaine n'est jamais entrée en contact, qui disparaît dans l'algorithme technologique ou oxymorique. Ainsi, on écoute les intellectuels de partout, les économistes – eux qui sont les plus risibles – les plus renommés, les politiciens les plus agressifs nous marteler que le peuple est un concept éculé et qu'il faut maintenant en passer par l'individu. Mais alors, personne ne songe à se débarrasser de ce vieux concept de peuple pour le remplacer par quelque chose de plus virtuel ? S'il est si nuisible à l'émancipation de l'homme-masse, pourquoi ne pas simplement le rayer de l'histoire officielle ? Peuples de la Terre, *effacez-vous* de votre disque dur !

Il apparaîtrait particulièrement gênant de le tenter – mais ce n'est pas faute d'en avoir rêvé – sachant les résultats plus que concluants de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons finalement compris, appris de nos erreurs. Il nous aura fallu moins d'un siècle de technique pour entraîner l'homme-masse à s'affranchir une fois pour toute de la culture. Enfin, diront certains !

Car l'homme-masse décrit par Ortega Y Gasset est le résultat achevé de cette destruction. Il nous faudrait donc, comme l'écrivait Freud, *faire un pas de plus* et abattre le dernier rempart nous empêchant d'assouvir notre formidable potentiel d'innovation humaine. Mieux, nous pourrions accroître l'attribution de valeurs à tout le *spectre* de la pensée humaine en taxant celle-ci<sup>393</sup> par le biais de l'opinion publique.

<sup>391</sup> *Op. cit.*, Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, page 601.

<sup>392</sup> « La duchesse de Bohême continua de charmer comme avait fait Violante de Styrie, et l'immense fortune du duc ne servit qu'à donner un cadre digne d'elle à l'objet d'art qu'elle était. D'objet d'art elle devint objet de luxe par cette naturelle inclinaison des choses d'ici-bas à descendre au pire quand un noble effort ne maintient pas leur centre de gravité comme au-dessus d'elles-mêmes. » Marcel Proust, *La fin de la jalousie* et autres nouvelles, Édition de Thierry Laget, Paris, Gallimard, 1993, page 22. Tout le caractère transcendant – noble (du latin *nobilis* qui signifie connaître) – a été évacué de notre contemporanéité faute d'un *effort noble*. Et les élites « ignorantes » de cet « effort nécessaire » à la transcendance de soi-même – le dépassement de soi dans une cause qui nous dépasse – ne furent pas épargnées par cet *abâtardissement* de la pensée. Seule la croyance en quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes peut permettre aux élites de s'élever, de dépasser la *noblesse d'âne* qu'ils incarnent et prennent pour une élection divine. Le reste *ajouté* – augmenté – est prothétique, une vulgaire extension roturière. C'est ainsi que les lois internationales ne suffiront jamais à réguler – à inspirer quelque *effort noble* – les actions humaines et un *gouvernement mondial* ne ferait qu'exacerber ce snobisme (du latin *sine nobilate*, sans noblesse) contemporain qui se prend pour l'objet de ses propres désirs.

<sup>393</sup> N'est-ce pas ce que le *Nuage* (Cloud computing, en anglais) cherche à faire sans réellement nous l'avouer ? Il est intéressant de se pencher sur ce mot : Le nuage. De ses caractéristiques, nous pouvons écrire ceci : Généralement, le nuage annonce une baisse de luminosité et de la pluie. En informatique, le nuage est censé fédérer les informations et les redistribuer selon un protocole bien établi. Non seulement a-t-on déplacé le

Plus aucune pensée, aucune opinion, aucune évocation ou rêve ne devrait être consenti, ressenti, partagé, insinué sans qu'on ne le taxe. Ainsi, on accroîtrait la tension intellectuelle et on réduirait le bruit qu'engendre l'information à un murmure, reléguant toute cette masse de « docteurs » dans un magma informe – Le *Nuage* –, indifférencié et anonyme tandis que la génération montante serait, elle, confinée à l'insignifiance de ses pulsions mortifères.

Peut-on maintenant poser la question du nivellement de la pensée dès lors qu'elle devient systémique – et sans distance critique aucune, le tout étant transformé et catalogué par des administrateurs ignorants des capacités phénoménales, hétérogènes et hasardeuses de la pensée humaine – et tellement interconnectée qu'elle a complètement annihilé le sens critique et l'inquiétante dualité qui permettent de ne jamais être *totalemment* soi qu'à travers l'impossibilité irréductible de transformer l'autre.

Il n'y aurait pas, pourtant, cet essai d'un côté et l'ensemble de la littérature de l'autre. Détruire de manière lucide sa propre liberté devient donc la seule posture courageuse, non nihiliste, un acte qui peut nous débarrasser une fois pour toute de cette *culture humaniste* qui freine notre évolution future. Le système de l'homme-masse n'est pas capable de générer du consensus. Il devra donc supprimer les libertés individuelles – dans les faits, c'est déjà le cas – et ordonner aux masses de se soumettre à cet holocauste volontaire qui ne plaît à personne. Il faudra donc désigner des coupables faute de volontaires comme on le faisait dans la Russie stalinienne. À la courte paille, qui tire la plus courte gagne (perd). Le problème ici est qu'elles sont de longueur égale!

Si la solution de l'« évolution humaine » doit en passer par sa globalisation, alors elle ne sera qu'un retour rapide à une barbarie connue mais oubliée de nous. Mais une sauvagerie plus incroyable encore nous guette. Parce que nos pulsions sont, dans un monde limité, sans limites, notre schizophrénie collective nous poussera à inventer un *Nouveau Monde* dans lequel l'acte de créer sera devenu la plus dangereuse des habiletés de l'homme. Ce « monde », il faudra donc, soit le réguler, soit le faire tout simplement disparaître. Il faudra sacrifier – c'est pour cette raison que l'on ne doit pas se débarrasser trop rapidement du concept de sacrifice car il nous sera encore utile pour générer la peur ou l'adhésion des masses – ceux qui refuseront cette évolution, la disparition du concept de liberté, concept réactionnaire, afin de

---

« service de redistribution » entre les actants vers des grands centres spécialisés et payants, mais on a également usurpé leur connaissance en les *déportant* – le mot n'est pas anodin – dans un environnement sécurisé ( un camp), y compris pour les usagers eux-mêmes. Ainsi, advenant une panne majeure du réseau *intelligent*, l'utilisateur se voit privé d'informations essentielles à sa vie courante. C'est ainsi qu'à l'ère des *козёл* et des téléphones « intelligents », on s'aperçoit finalement que le quotient intellectuel, tel qu'on l'a connu jusqu'à présent, devient tout à coup périmé. Mais on oublie l'autre aspect du nuage, la rêverie. Ne dit-on pas que *nous sommes dans les nuages*. Jamais n'évoque-t-on cette rêverie contre-productive quand on pense à la connaissance. Car n'oublions pas, *le temps, c'est de l'argent*. Ce diction n'a jamais été aussi actuel.

transformer l'acte humain en élan divin<sup>394</sup>. L'acte humain doit être transcendé pour ne laisser émerger que le passif décrit par Maurice Blanchot.

---

<sup>394</sup> Car l'homme est un acte et ne doit plus être tenté au hasard ou sans précautions.

## La rupture de stock

Le lecteur de cet essai doit impérativement *garder en mémoire* que la critique du post-humain n'est pas dénuée de subjectivisme. Étant *moi-même* un homme-masse, je puis en reconnaître – et ressentir – les caractéristiques essentielles les plus communes, telles que décrites par Ortega Y Gasset, et tenter de les réintroduire dans le mouvement dialectique de l'histoire.

Le post-humain, descendant de l'homme-masse d'Ortega Y Gasset, est à la fois confiant dans l'avenir – car il pense le maîtriser<sup>395</sup> –, effroyablement intelligent, *truffé* d'une somme innombrable d'informations toutes les plus enchevêtrées les unes que les autres, maître de son destin parce qu'esclave de la technique, interprétant tous les rôles<sup>396</sup> – comme dans le rêve freudien –, haïssant le vivant au point de l'imiter en tout point, possédant toutes les solutions aux problèmes de notre époque qu'il réinvestit constamment de son inébranlable assurance pour en extraire une *plus-value* garante d'un intolérable et sans alternative retournement de la réalité.

Obstinément, il s'enferme dans une bulle spéculative constitutive du matérialisme capitaliste – étrange paradoxe – qui enfle sans traumatisme, s'amplifie sur la simple excitation de sa base (l'homme-masse comme *amplificateur* de la réalité), décuplant sa puissante active sans offrir en contrepartie une grandeur

---

<sup>395</sup> Mais l'« homme » ne peut plus, à l'aube du cataclysme annoncé, se « mobiliser », fédérer des forces jusqu'ici antagonistes, en aplanir les divergences et en extraire une idéologie – car il a usé à la corde cette méthode opératoire en délaissant l'altérité à laquelle nous contraint l'histoire – qui relancerait le mouvement de l'histoire sans fin – le croit-on – de l'éternelle crise capitaliste. La crise – pure syncope –, l'homme la crée constamment pour se ressaisir là où s'opère son nihilisme symbolique dans son inénarrable tremblement, telle une fiction intenable qui secoue les fondements de l'humanité sans leur apporter aucun soulagement. C'est dans le bruissement furtif de la mort rampante – liquide inodore et imperceptible qui *fait son œuvre*, pénètre lentement la conscience et active l'inertie cadavérique de laquelle émerge le babil de l'opinion publique – qu'il se redécouvre fondé du pouvoir de s'étendre, telle une ligne de fuite discontinue, fuyant dans deux directions radicalement convergentes, le passé et l'avenir, et asymptotiques, faisant fi de la finitude naturelle. Le temps qu'il a aboli lui fait maintenant cruellement défaut et il ne peut plus adopter qu'une position de combattant d'où l'importance de la constante *augmentation* de ses capacités physiques à l'aide des *nouvelles technologies*. Il cherchera toujours à copier, à imiter – contrefaçon qui s'incarne dans une modélisation exacerbée jusqu'à l'obsession – la sensibilité humaine se confinant ainsi dans le rôle de vulgaire copiste condamné à reproduire la réalité étant incapable d'extraire de sa propre frayeur nihiliste et féconde son insondable immensité.

<sup>396</sup> Ceux du Maître et de l'esclave, du dirigeant comme de l'employé, de l'expert comme du dilettante, de l'épicurien comme de l'utilitariste, de l'acteur comme du spectateur. Omniscient, possédant le don d'ubiquité, il se voit partout, occupe toutes les cases de l'échiquier, ne mérite aucun repos parce qu'il a aboli la mort ; il peut affronter – d'où sa propension adolescente à la promotion permanente de l'urgence à laquelle personne ne croit mais dont l'injonction déclaratoire tétanise tous et chacun – tous les dangers et résoudre toutes les énigmes tant que celles-ci ne font jamais intervenir le sens historique ou la réalité. Il est Dieu sans la temporalité humaine. L'éternité lui appartient comme concept pouvant faire l'objet d'une spéculation prédatrice sans précédent. Il y croit au point de vouloir la troquer pour une espérance (une foi) qu'il a pourtant détruite et qu'il cherche à recréer pour se rappeler – une réminiscence sans histoire – le moment où son nihilisme est devenu réalité.

intellectuelle que seul engendre le contact avec l'histoire. La bulle pourtant expression même de la fragilité humaine déconnecte le sujet de la réalité ambiante. Altérable et néanmoins violemment autiste, la bulle plonge le sujet dans un fantasme éveillé duquel il extrait une irrationnelle réalité, tétanisation extrême et définitive de son absence historique. L'inertie caractérisée par ce dessaisissement semble désormais représenter la normalité suprême, genre d'encéphalogramme virtuel plat qui constitue le *nec plus ultra* de la psyché humaine sur lequel se renouvellera une intelligence artificielle – ici s'affirme encore et toujours l'art de l'oxymore qui nie dans le même mouvement les deux termes – faite d'algorithmes et de sensibilités sans frémissements ni tremblements.

Étrangement, dans ce monde matérialiste où a disparu la croyance classique, transcendance qui est dorénavant soupçonnée ou moquée, la spéculation n'a jamais été aussi présente. On ne croit que ce que l'on voit et pourtant on spéculé sur tout. Rien n'a de valeur parce que tout est monnayable et susceptible d'être victime d'une opinion. Le délitement des croyances et l'effondrement des systèmes de représentation font pourtant place à encore plus de représentation, ou à son leurre. Le virtuel n'est-il pas la représentation par excellence?

Mais le représentant, sous des airs faussement classiques, ne représente plus que lui-même. Chacun agit de cette façon. On cherche dans l'autre celui qui « nous » représentera. Ce « nous » *nous* apparaît problématique. Car il ne porte plus que ce « je » nié réellement. Que reste-t-il de cet ancien monde qui ne doit plus dorénavant représenter mais toucher *directement* le sujet?

La spéculation, du latin *speculatio*, représente de façon « classique » un lieu d'observation – nécessitant donc une « certaine » distance –, une réflexion intellectuelle portant sur des concepts. Qu'est-il resté de cette spéculation?

Toute la distance critique – le sens historique – a disparu du paysage intellectuel pour ne laisser place qu'à une apparence de discours. On peut tout faire, notamment par le biais de l'opinion, comme on ne peut rien se refuser. Tout est sujet à marchandage, le tabou ayant été liquidé à prix d'or<sup>397</sup>. Tout porte en « lui » une valeur matérielle, immanente.

On n'achète plus un bien pour le consommer – au sens de la manducation, du sacrifice, du rite – mais pour s'*augmenter*, se fortifier afin d'en tirer profit dans un avenir prescrit. *L'immortalité*, dirait un politicien, *c'est maintenant* ; formule phare

---

<sup>397</sup> Les opinions comme les devises se valent parce qu'elles flottent et ne sont plus adossées à des réalités *ancestrales*, l'histoire ou l'or. On opine sur les idées comme on spéculé sur la valeur des devises. Il n'est pas étonnant de constater que des pays comme la Chine et la Russie refont discrètement leur stock d'or en prévision d'un retour à l'étalon qui garantissait les échanges et l'équilibre entre les idées. À quand le retour de l'étalon des idées effectives, d'une foi éprouvée?

s'il en est une! On vit maintenant – d'où l'immédiateté de cette immortalité – et on meurt plus tard. *Achetez maintenant, payez plus tard*, qu'ils disent!

Ainsi, l'attente et le désir sont immédiatement comblés. Pire, dans cet assouvissement réside un reste, une frustration programmée qui force celui qui assouvit sa pulsion à ne jamais vivre *réellement* – car il nie réellement la réalité – cette immortalité qui fait l'objet de sa propre spéculation. Car il peut la troquer à l'infini jusqu'au moment où elle se matérialisera. Il peut toujours l'échanger contre une immortalité plus neuve, non pas plus durable – l'idée serait absurde – mais plus à la mode, plus nouvelle. Une immortalité plus nouvelle? Quelle drôle d'idée!

Comblé, repus, l'homme-masse est heureux dans son amnésie. Est-ce pour cette raison que le démembrement de son être et des institutions qui le fondent, ne l'oublions pas, lui apparaît comme une solution à son malheur? Insatisfait dans son imperfection – l'histoire lui enseignerait bien pourtant que cette insatisfaction n'est jamais inaugurale et qu'il n'est pas le « premier » homme à la ressentir –, l'homme-masse se détourne donc de ce monde heureux pour créer un bonheur artificiel. Les exemples pullulent. N'en citons qu'un déjà évoqué par Philippe Muray : Paris Plages.

Nous ne pouvons aller à la mer? Qu'à cela ne tienne! Faisons venir la mer à nous! *Si la montagne ne vient pas à toi, alors tu devras aller à la montagne*. Ah non! Je n'ai ni le temps ni les moyens d'y aller! Qu'elle se déplace, elle! La foi peut déplacer des montagnes, n'est-ce pas! Surtout si elle sont virtuelles! Croyons-nous sincèrement que la richissime élite fréquente Paris Plages?

La croyance s'est déplacée sur le sujet. Et elle n'a, de par l'imagination même pauvre, surtout pauvre, aucune limite<sup>398</sup>. C'est ce qui la rend nihiliste. Car l'immortalité doit se penser dans la finitude ; sinon elle n'est que folie. Enfermée sur elle-même, la croyance technomane ne peut que tolérer l'autre, incapable – pour

---

<sup>398</sup> L'œuvre de fiction, le « fait » est connu, propose un pacte réel au lecteur. Celui-ci sait très bien que ce qu'il lit est fictif sans pour autant l'affirmer *catégoriquement*. Mais il veut y croire, se laisser convaincre que ce qui se dit est vrai, même si l'auteur exprime le contraire. Après une description amère d'une rencontre fortuite et malheureuse dont le narrateur n'arrive plus à se souvenir correctement, le ton change et l'aveu fallacieux advient : « En voilà assez! Je mens! Je viens de mentir en épilouant gravement sur le sentiment de détente que j'aurais éprouvé à contempler ce paysage froid et silencieux ; pour dire enfin la vérité, je ne m'en souciais pas plus que d'évoquer cette femme qui avait irrémédiablement perdu à mes yeux tout le charme et le prestige qu'elle tenait pour une grande part de son sourire énigmatique. J'ai menti, je regrette de dire que mes dispositions n'étaient guère à la sérénité et quand on venait de me faire subir dans les conditions que je viens de décrire une offense qui m'avait blessé plus que ne l'eût fait un crachat reçu en pleine face, comment aurais-je pu attacher la mondre importance à la pureté glaciale de cette rue où je pressais le pas en rasant les murs comme un être honteux? » Louis-René des Forêts, *Le bavard*, Paris, Gallimard, Coll. « L'imaginaire Gallimard », 1973 [1946], pages 76-77. C'est ainsi que le narrateur harangue constamment le lecteur en feignant de lui avouer un mensonge ou en utilisant un procédé rhétorique pour le lui faire croire. Nous en sommes toujours réduits, en tant que lecteur comme personnage fictif, à nous demander si ce que nous lisons est bien réel. Les auteurs les plus « sincères » ne peuvent faire autrement que de s'appuyer sur du symbolique – et non du virtuel – pour écrire, ce que l'homme-masse ne peut admettre. Pour lui, la réalité est virtuelle et correspond *exactement* à la façon dont il la crée.



combien de temps encore, là sera l'enjeu perpétuel de la spéculation – qu'elle est de le réduire à rien, c'est-à-dire à elle-même.

Décidément, nous vivons des temps bien singuliers...

## L'accroissement des compétences

Que s'est-il passé de si banal pour que nous n'ayons pas perçu les éléments *symboliquement* hétérogènes qui auraient pu nous propulser vers un véritable siècle de révolte?

Peut-être simplement ceci. L'homme-masse se perçoit comme satisfait de lui-même. Ainsi, il est de plus en plus éduqué, informé. Mais qu'en est-il de l'expansion de sa conscience?

Tout le monde admet<sup>399</sup> maintenant que l'univers est en expansion. Qu'en est-il de la réalité *effective*? Toute la conscience de l'homme-masse, au contraire, tend à se réduire comme peau de chagrin. L'homme-masse regarde l'immensité de l'univers à travers la lentille de son télescope et est aveugle à sa propre petitesse. Quel paradoxe! Gavé d'informations, il ne peut que trier, segmenter, répertorier, indexer les contenus qu'il n'utilisera jamais dans le cadre de sa vie personnelle. À quoi lui sert de connaître la vie d'un homme habitant de l'autre côté de la planète? Tente-t-il de se convaincre d'un altruisme préfabriqué en s'intoxiquant de manière systémique d'informations toutes les plus inutiles les unes que les autres? Branché à la machine qui le vide de son libre-arbitre et de son sens de la mesure, immergé qu'il est dans un bain virtuel qui le désensibilise et l'automatise, l'homme inerte s'affaiblit sur le plan des idées et requiert sa *dose* constante d'idéologie. La technologie l'enchaîne à des pulsions construites par autant d'officines de propagande n'ayant d'autre but qu'un asservissement conventionné. Le monde des objets connectés inclut l'individu que l'on contrôle à distance afin d'éviter tout contact qui risquerait de contaminer la machine. Les réflexes pavloviens qui se généralisent et se copient mutuellement servent ainsi à déclencher un sentiment de culpabilité capable de fragiliser l'individu dans son être le plus intime, ce qui lui permet de nier la réalité la plus rapprochée de lui. C'est pour cette raison que la mondialisation s'attaque à la vie privée de l'homme-masse. On efface ainsi la frontière psychique entre la vie intime du sujet et l'espace public. Et le leurre opère admirablement, les protagonistes se bernant eux-

---

<sup>399</sup> L'aspect fascinant de l'idéologie est que celle-ci est vieille comme le monde et ne cesse pourtant d'être tout aussi efficace. L'expansion de l'univers est une théorie *généralement* admise par les astrophysiciens. Mais qu'en admet l'homme-masse? *Absolument* rien! La différence est notable. L'homme-masse « sait » alors que l'astrophysicien « admet que ». L'homme-masse, lui, continue de regarder les étoiles – non pas celles de l'*Académie* – de la même manière qu'il y a cent mille ans. Qu'est-ce alors qui a changé? La perception du monde est quelque chose de quasiment immobile. Même si tout bouge, notre temporalité est infinitésimale. Une crotte de mouche sur une mappemonde! Et tout ce grouillement virtuel tente de nous faire croire que nous pouvons influencer sur la réalité en y projetant nos désirs, nos plus formidables aspirations afin de modifier nos rapports spatiotemporels. Pourtant, en détruisant les références à l'histoire, on crée un espace vide que l'on s'efforce par la suite de combler à l'aide de nouveaux mythes – l'immortalité artificielle, les nouveaux dieux contemporains, etc. – que l'on impose aux masses selon les besoins du marché commun, le nouveau *Ciel*. Mais il n'y a vraiment rien de neuf sous le soleil, sauf peut-être ce qu'on aimerait y voir, sa propre divinité.

mêmes allant jusqu'à alimenter la bête. On ne compte plus à chaque jour les *scènes de la vie quotidienne* truffées de rapines, de violences et de cruauté que l'on « publie » dans la plus stricte débonnairerie sur la Toile. Même quand le crime est admis, l'indifférence de son auteur sidère quiconque essaie de s'arracher à cette hypnose collective. Il suffit de s'absenter pendant quelques moments (une heure, un jour, une semaine, un... siècle) loin de la Toile pour ressentir toute l'étrangeté de ce monstre aux allures progressistes.

Ainsi, on s'attaque à la *vie intime* de l'individu, à sa poésie – peu importe qu'elle soit grandiose ou médiocre –, à cet illimité qui réside tout de même en lui et qu'on lui demande d'abdiquer au profit d'une extase perpétuelle et globale que l'on fait passer pour un geste poétique, un anonymat le préparant à une fluctuation des masses sans précédent dans l'histoire. En confondant individualisme et singularité, l'homme inerte s'avachit dans des certitudes idéologiques qui le confinent à un anonymat stérile et suicidaire. Le programme d'annihilation collective fonctionne à merveille à partir de l'inflation d'informations qui envahit le vivant.

L'accroissement des compétences des individus ressemble étrangement au fonctionnement des nanotechnologies. On accroît les propriétés des composantes et des matériaux que l'on traite par dopage afin d'*augmenter* leur capacité industrielle. Ainsi, on élimine la performance intime – non pas individuelle – de l'homme, son rapport le plus singulier avec le divin (le sacré) pour lui substituer un artifice et une application capables de le renvoyer à l'histoire qu'on lui somme de nier.

Jadis et au nom de l'humanité, le savant cherchait la vérité ; non pas une vraisemblance pour lui-même mais une altérité pour l'autrui dont il rêvait sans jamais l'atteindre. Le scientifique d'aujourd'hui, ayant abdiqué le premier son libre-arbitre afin d'accéder aux recherches les plus prestigieuses financées par des groupes aux allures altruistes, s'est lentement transformé en chercheur, homme-masse par excellence. Imbu de lui-même, sommité de son savoir, le chercheur écrit plus qu'il ne cherche et publie plus qu'il n'écrit. Peut-on alors se poser la question de la réception de ses « œuvres » ?

Tenter – peut-être faudrait-il dire oser? – la lecture d'un article scientifique est hautement problématique lorsqu'on n'a pas les compétences préalables – et qui aujourd'hui peut prétendre les avoir! – à l'exercice. La réception est dès lors réservée à un groupe restreint d'initiés qui ne se donne jamais la peine d'aller sur le terrain de l'altérité – la vulgarisation –, ce qui peut laisser planer certains doutes sur leur probité scientifique.

Quelle est alors la différence entre le chercheur et le scientifique? Nous constatons que le terme « savant » a été supplanté par celui de « scientifique » ou plus récemment par celui de « chercheur ».

Le scientifique, semblerait-il, se consacre à la science. Le champ est vaste, admettons-le. Peut-il prétendre à cet universalisme et à cet holisme qui l'empêcheraient de publier – de *produire* – autant qu'il le voudrait? Peut-être sommes-nous en présence ici d'une différence « fondamentale »? Le scientifique se consacre à quelque chose que l'on nommera la science. Tandis que le chercheur consacre toute son attention à la publication scientifique.

Peut-on à juste titre parler de « révolution scientifique », quand l'un ou l'autre fait une découverte majeure dans son champ de savoir? On peut le penser mais on ne peut en penser la réception. Premièrement parce qu'une « communication », ça se prépare! Le terme *communication* a supplanté, dans un bon nombre de domaines scientifiques, l'expression « article scientifique ». Est-ce une coïncidence? Une simple réduction lexicale conduisant à une préparation psychologique de la réception de l'œuvre, de la « communication »? Connaissant les organes de marketing et l'essor formidable des entreprises en communication, il ne serait pas surprenant de découvrir que tout article scientifique – toute *communication* – soit préparé comme on *formaterait* un discours politique ou une annonce faite aux actionnaires d'une grande entreprise. Tout aujourd'hui passe par le filtre de la communication. Les arts n'échappent pas à cette implacable censure qui décide ce qu'est ou n'est pas artistique. Deuxièmement, qu'advient-il des textes qui ne passent pas le filtre de la communication – de la censure éditoriale<sup>400</sup>? Rejette-t-on la nouvelle, la découverte, sous prétexte que le public – peu importe que ce soit un public d'initiés ou le « grand public »<sup>401</sup> – n'est pas « prêt » à recevoir cette découverte? Nul ne peut le dire.

De plus, le terme *communication* – au sens d'article – vient de l'anglais. Peut-on y voir ici quelque tentative de domination de cette langue? L'hégémonie de la langue anglaise n'étant pas l'objet de cet essai, je laisserai donc aux linguistes le soin de l'explicitier.

---

<sup>400</sup> *Facebook et consors* sont passés « maîtres » dans l'art pharaonien d'effacer les hiéroglyphes « non conformes » à la doxa artificielle. Faisant preuve d'une cryptomanie caractérielle, ces *Savonarole de la technique* n'ont rien à envier aux tribunaux inquisitoires de l'époque. Ah! Que n'aurait donné un Jacques Fournier pour bénéficier d'un outil aussi efficace pour mater les ânes!

<sup>401</sup> Nous faisons toujours allusion au « grand public » d'une manière péjorative. Les critiques – les professionnels qui décrètent ce qu'est ou n'est pas *de l'art* – s'entendent toujours pour classer l'homme-masse parmi ceux qui ne « savent » pas et qui sont incapables de la moindre sensibilité artistique, d'où l'importance d'une explicitation « savante » afin que le *commun des mortels* puisse « comprendre » alors que l'art est avant tout intimité avec soi-même, sous l'œil de l'œuvre. Toujours, nous nous élevons au-dessus du bruit ambiant, du brouhaha de la masse, pour faire davantage de bruit en pensant que nous parlons alors que nous devrions faire silence et laisser parler la force créatrice de l'art. Mais nous n'en avons pas l'intention. Car nous faisons partie de cette horde constituée d'hommes-masse.

## La modélisation ou le fétichisme du modèle réduit

La fétichisation du modèle réduit traduit une psyché juvénile qui s'entiche de virtuel et de fantasmes. Ce refus de la maturité, qui ne touche pas que les jeunes et affecte également les adultes, démontre une incapacité chronique à affronter les problèmes de notre temps. Les individus inertes sont tout simplement incapables d'assumer leur humanité. Cette tétanisation induite – les individus étant conditionnés à l'assistanat – se caractérise par l'exacerbation du commentaire au détriment de l'action. Le modèle leur permet de se réfugier systématiquement dans le virtuel. Ils ne peuvent s'imaginer dans le monde concret qu'à travers le prisme du *modèle*. Mais le modèle n'est pas le Maître.

Tout a été renversé. Auparavant, le Maître – en peinture – s'inspirait du modèle, de la réalité qui *posait* pour permettre au peintre de créer une œuvre qui portait en elle toute l'immensité, l'intensité de la vie. L'exemple du peintre Frenhofer, dans *Le chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, est probant. Frenhofer a intégré tous les styles, appris de tous les grands maîtres, s'est inspiré de tout ce que la peinture possédait de technique, traversée qu'elle fut par sa contemporanéité comme par son passé.

L'immensité de son œuvre résumée sur une seule toile a pourtant montré la limite intrinsèque du modèle. À la toute fin de la nouvelle de Balzac, Frenhofer, s'apercevant qu'il a gâché son chef-d'œuvre par un *maniérisme technique* exacerbé en ayant regroupé sur une seule toile et sans en prendre réellement conscience tout son apprentissage, brûle toutes ses toiles, met le feu à son atelier et meurt sans postérité autre qu'une incroyable renommée littéraire grâce au génie de l'auteur de la Comédie humaine. Il devient impossible dès lors de reconnaître celui-là même qui a relié toute la réalité en un seul tableau. Le peintre est finalement écrasé par son œuvre, l'art pour l'art et non pour la vie. Que l'œuvre soit immortelle et que son auteur soit oublié ne pose pas problème. Dans le cas de Porbus Frenhofer, l'intrigue réside dans la perte de l'œuvre et l'oubli de son géniteur. Rien d'autre ne subsiste que le nihilisme qui a anéanti et la réalité.

Qu'en est-il alors de cette utilisation du modèle qui semble avoir remplacé le regard universel du Maître? Toute la réalité – tous les styles – absorbée par le tableau de Frenhofer n'était incarnée à la fin que par *ce petit pied charmant qui tentait de survivre*, de se frayer un chemin vers la lumière, la représentation parmi ce déferlement de couleurs accumulées. Une virtuosité sans faille a détruit le monde concret au profit d'un stérile artifice.

Parce que le tableau portait en lui toute la peinture, l'immensité de la vie, le peintre n'a pas su s'arrêter à temps. Mais on dit toujours que l'esquisse et l'étude sont bien meilleures que l'œuvre achevée, que c'est ce qui intéresse *réellement* tout artiste, le processus au détriment du résultat. Est-ce ce que suggérait cette nouvelle de

Balzac? Ce tableau – cette nouvelle « classée » parmi les *Études philosophiques* de la Comédie humaine – ne pouvait donc plus servir d’esquisse, le tout ayant écrasé la partie.

Doit-on alors accorder uniquement de la valeur au processus, à la modélisation, à la patience de l’observation ou de l’expérimentation, à la science empirique pour en occulter le résultat? La science doit-elle faire abstraction de la finalité *intrinsèque*, du but ultime *pour* l’homme, pour ne se concentrer que sur la « vérité »? Si c’était le cas, l’homme comme concept aurait disparu des champs de la recherche fondamentale depuis bien longtemps. Aujourd’hui, on agit même comme si cet « objet » était un obstacle au savoir, à la connaissance ou à la vérité. Parce qu’on a tout objectivé, transformé tout et chaque idée, concept, sentiment en objet<sup>402</sup>, on ne se concentre plus que sur la modélisation pour vivre. Le *virtuel*, c’est la vie!

Le Maître est devenu inutile parce que l’individu devient le seul maître à bord. On responsabilise ce dernier, certes. Mais on l’atomise d’autant. Jadis, l’homme d’élite était formé par des maîtres qui reconnaissaient en lui un potentiel de grandeur à développer. On éprouvait le novice pour le transformer en commandeur. La maîtrise passait du maître dans la chair de l’élève. Plus le maître était exigeant, plus l’esprit de l’élue s’en trouvait élevé. Sans altérité, sans distance rigoureuse et incorruptible, l’individu ne deviendra jamais un maître de lui-même.

Aujourd’hui, on se passe du maître et de la maîtrise qu’il insuffle à l’apprenant. Le chaos individuel n’en est que plus flagrant. C’est ainsi qu’en liquidant le Maître au profit de la copie – du modèle –, on renie catégoriquement, aujourd’hui, le principe d’autorité morale, institutionnelle et personnelle. On ne vit plus qu’à travers l’instrument de mesure qui nous renvoie une réalité déformée et *nécessairement* incomplète. Il ne s’agit pas ici de nier l’expérimentation et la modélisation comme méthodes. Il faut toutefois s’apercevoir que leur utilisation entraîne les mêmes conséquences que le lent et patient travail de Frenhofer : La destruction de la réalité représentée par cette femme ensevelie sous d’innombrables couches de peinture. Dans la nouvelle de Balzac, le mal est philosophique. Le peintre est fictif<sup>403</sup> et l’œuvre détruite est plus révélatrice des *mécanismes* qui s’activent dans l’âme humaine que le tableau lui-même que personne n’a d’ailleurs jamais vu. Si le Maître existait encore, il pourrait sans conteste donner une *belle leçon* à la peinture contemporaine qui ne cesse de se montrer, de se jeter comme une femme dépravée et

---

<sup>402</sup> La mesure qui trahit la petitesse de l’homme, insignifiance dont il s’empresse de se débarrasser perdant ainsi tout rapport au divin comme à lui-même.

<sup>403</sup> Imaginaire à cause de la destruction de son œuvre et non parce que le peintre Frenhofer n’existerait pas (Voir la note 163, page 54).

vulgaire à la face du monde en ne dissimule plus rien de ses charmes déjà fânés ou botoxés<sup>404</sup>.

Dans la modélisation du réel, il en va tout autrement. Il ne s'agit pas d'un lent et patient travail d'« orfèvre » auquel nous assistons. Non. La modélisation – la construction de modèles informatiques simulant la réalité « imaginée », « soupçonnée » par l'expérimentateur – n'a de valeur que si elle s'appuie sur l'histoire. Car la science empirique a beau être *expérimentale*, nier l'indémontrable et promulguer la suprématie de faits vérifiables, quantifiables et reproductibles, elle n'est pas moins également assujettie au sens historique sans lequel elle ne pourrait justement (se) comparer.

Comme les chercheurs contemporains se sont débarassés de cette historicité pour ne conserver que l'immédiateté de la modélisation, il ne faut pas s'étonner des résultats auxquels nous sommes confrontés. Ce sont d'éternels adolescents<sup>405</sup>, chercheurs postmodernes – avec leur cruauté<sup>406</sup> légendaire et leur

---

<sup>404</sup> On assiste présentement à un phénomène étrange dans les cimetières. En exhumant les anciennes dépouilles que l'on aurait crues décomposées et *retournées à la poussière* afin de faire place aux morts « contemporains », on constate non sans étonnement que les restes des défunts de l'ère industrielle sont intacts et ne sont pas décatés. Il apparaîtrait que les nombreux métaux et toxines accumulés dans le corps tout au long de son existence aient servi d'agents de conservation ; le retour à la terre ne se déroule donc plus de *manière classique* comme par le passé, ce qui nous contraindrait à revoir notre *mode de vie*. Réalité ou fiction que cette anecdote?

<sup>405</sup> “I encountered a similar odd groupthinking when I was invited to give a talk on our energy quandary at the Google company's headquarters in Silicon Valley. First, stepping back a moment, I couldn't help noticing that the company's building itself was tricked out like a kindergarten or day-care center. The public areas were furnished with all manner of parlor games: Ping-Pong tables, knock hockey, billiards, video and consoles. Here and there were stacks of Lucite boxes and bins filled with Gummi bears, yogurt-covered pretzels, and similar junk snacks. Not a few of the Google employees who came into the elegant new auditorium were dressed like teenaged skateboard rats in low-hanging ass-crack pants and sideways hats, and these were executives, senior programmers! After I gave my talk on the energy situation, some time had been reserved for questions and answers. There were no questions, only statements from Googlers, and they all pretty much said the same thing, which might be summed up as *Like, dude, we've got technology...* (Subtext: *You're an asshole.*) This informed me of something pretty scary: the executives and programmers at Google didn't know the difference between technology and energy. They assumed that these were interchangeable, that if you run out of one you just plug in the other, which is inconsistent with reality. Note that these were the top people in the leading high-tech corporate enterprise in the United States. If they don't know the difference between technology and energy, what might we expect of the salary mules of the U.S. Department of Transportation, or in ten thousand other offices in the land where people have to make decisions about how we live?”, James Howard Kunstler, *Too Much Magic, Wishful Thinking, Technology and the Fate of the Nation*, New York, Grove Press, Distributed by Publishers Group West, 2012.

<sup>406</sup> Invention purement humaine, la cruauté se raffine et se démultiplie par l'effet de masse qui la pénètre : « On compare parfois la cruauté de l'homme à celle des fauves ; c'est faire injure à ces derniers. Les fauves n'atteignent jamais au raffinement de l'homme. Le tigre déchire sa proie et la dévore ; c'est tout. Il ne lui viendrait jamais à l'idée de clouer les gens par les oreilles, même s'il pouvait le faire. », Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 335. Ainsi, durant les différents *Printemps arabes* où se sont démultipliés les effets de masse et où la révolte fut, à notre avis, reléguée au second plan, nous avons assisté à une explosion pulsionnelle sans précédent qu'ont relayée les réseaux sociaux. Très vite, cette atomisation de la révolte a fait se liquéfier ses caractéristiques historiques : la soudaineté, l'absence d'individualisme, l'absence de haine et de ressentiment envers l'opposant, le caractère hautement symbolique de

suffisance caractérielle, surtout lorsqu'ils sont en *bande organisée* – qui réduisent le sens historique comme peau de chagrin.

Cet infantilisme gagne toutes les couches de la société et l'analyse sérieuse de la situation est toujours ou banalisée ou simplement ignorée. Le nouvel homme, adolescent violent et bipolaire, vit dans un effroyable déni de réalité duquel il ne sortira qu'anéanti. Rien ne pourra le sauver, de manière massive, de ce réveil brutal qui déclenchera en lui des affects inquiétants qui feront passer les *Affres* de l'Holocauste pour des peccadilles.

Ici, faire le procès de la modélisation serait stupide. Nous ne le tenterons donc pas. La modélisation n'est pas nouvelle en soi. Elle est le vecteur de la pensée. Mais son hypertrophie contemporaine que décrètent ces hommes de convictions fait écran, comme l'idéologie, à la connaissance. Et quoi de mieux qu'une information docile et manipulable à l'infini pour orienter la pensée vers sa portion la plus congrue en occultant sa partie inquiétante et pourtant tout aussi féconde que la première.

---

la justice, etc. La révolte, de noble qu'elle était, est devenue populaire, vindicative, opiniâtre, lynchage systémique.



## La guerre des générations

La guerre – les conflits irrésolvables par des moyens diplomatiques rationnels<sup>407</sup> – est une valeur humaine, quoi qu'on en dise. On ne saurait l'exclure du spectre des civilisations sous prétexte de sa barbarie ou de sa cruauté. Le faire reviendrait à nier l'histoire, ce que tente de faire le nihilisme réel qui sépare le corps et l'esprit. L'idée prend corps dans l'esprit habité par un universalisme patenté. Ce va-et-vient constant entre corps et esprit est conflictuel. Heureusement!

Le conflit « intérieur » que porte en lui l'homme s'incarne dans le corps propre de l'histoire, dans ses institutions, ses formes de gouvernement, ses gestes politiques, religieux ou spirituels. On ne peut se défaire de ces modes opératoires sous prétexte de vouloir éliminer le Mal. La dualité n'est pas un choix mais un fait ; s'émanciper de l'un revient à éliminer l'autre. Seule une pensée déficiente ou immature s'attache à ce genre de manichéisme.

Ainsi, la volonté de briser le lien de parenté entre les individus prépare le monde à un changement radical de généalogie que bien peu d'individus reconnaissent. Les organes du corps que l'on remplacerait par des mécanismes artificiels et automatiques seraient par essence imparfaits. On devrait à ce moment procéder à une « sélection objective »<sup>408</sup> des membres dignes de survivre à un

---

<sup>407</sup> La diplomatie internationale n'est pas une *affaire rationnelle* au service du bien commun mais la défense d'intérêts puissants. Si les conflits politiques pouvaient être résolus par des algorithmes objectifs et impartiaux, il y a belle lurette que les automatismes servant à déclencher les guerres comme à les prévenir auraient été systématisés. De fait, peut-être est-ce déjà la cas?

<sup>408</sup> Cet oxymore dissimule mal l'arnaque de l'idéologie pour qui s'attarde le moins à ses mécanismes opératoires. La fameuse – ou fumeuse – « sélection naturelle » prétend décrire un choix objectif basé sur les capacités biologiques et environnementales des individus les plus aptes à survivre dans un monde hostile. L'homme serait donc une bête incapable d'empathie, inapte à transcender sa *condition immédiate* ; seuls le hasard et ses capacités naturelles garantiraient sa survie. Nous sommes ici en présence d'un utilitarisme essentiellement réducteur, à courte vue et dépourvu d'intellect ; les grands esprits de ce monde ne sont pas nécessairement les plus aptes à survivre dans un monde hostile et foncièrement utilitariste – eugéniste. Un Stephen Hawking par exemple, lorsqu'il a découvert la terrible maladie qui l'a frappé, n'aurait jamais du être en mesure de lui résister – de faire volte-face –, de se développer d'une façon inimaginable pour devenir l'un des esprits les plus brillants de son époque. De son propre aveu, l'amour et la dévotion de sa première épouse, Jane Wilde Hawking, et la « bonté rationnelle » de ses collègues qui ont su reconnaître le génie du physicien, témoignent d'une singularité hors du commun. Dans le monde matérialiste, utilitariste et artificiel que veulent imposer à l'homme inerte les gourous globalistes contemporains, Stephen Hawking passerait probablement par la trappe de l'eugénisme moderne. Ainsi, la « théorie » de Darwin n'est ni naturelle ni objective. Elle consiste à proposer un modèle capable de soutenir une certaine conception de l'évolution. Qu'elle soit généralement admise la rend certes vraisemblable aux yeux de la communauté scientifique ; mais ce *consensus* ne lui confère aucunement un statut « extraterrestre ». J'entends par là cette capacité que possède l'homme de se projeter dans le temps et dans l'espace, deux domaines qui ne nous sont pas totalement étrangers, afin de transcender sa condition humaine et laisser place au doute qui féconde la science. Aucun choix ne saurait se réduire uniquement à un objectif fixé par des agents économiques, politiques, spirituels ou religieux, par une option *rationnelle* qui ne serait pas contrebalancée par un doute « extraterrestre », une possibilité si infime soit-elle de renversement mystique. Exclure de manière définitive et artificielle cet aspect indécidable du vivant revient à se débarrasser de

eugénisme viscéral. Nous brisons déjà les liaisons traditionnelles qui structurent nos civilisations sans nous apercevoir que nous élaguons notre propre descendance. Il faut en finir avec le vivant tel que nous le connaissons et le rythme effréné de notre contemporanéité nous en entraîne sans retour en arrière.

On peut tout aussi bien tenter de freiner cette démente cadence militaire et ne pas laisser monter, en nous, cette inquiétude qui nous décentre et nous déséquilibre mais nous entraîne également dans les dédales de l'histoire, notre histoire. D'elle, nous n'en ressortons jamais totalement identiques ni réellement foncièrement différents. Mais alors que la violence s'est intériorisée, qu'elle s'est subtilement glissée parmi les mécanismes psychiques de l'homme, son reflet a été projeté sur l'écran de nos désirs. Nous croyons fermement – nous, scientifiques – que le monde ne sera que ce que nous déciderons qu'il soit. Alors, pourquoi s'embêter du passé?

C'est ainsi que le conflit permanent, moteur de la croissance économique des inégalités entre les générations, s'est radicalisé. Il en fut toujours ainsi depuis que l'homme existe. Tous durant l'histoire ont tenté de décrire ce paradoxe qui ne cesse de réapparaître au milieu des désirs d'immortalité de l'homme. Sigmund Freud, notamment, a fait les frais de ses pairs lorsqu'il a analysé le comportement d'enfants en bas âge pour valider ses intuitions. Que l'on accueille positivement ou non le résultat de ses analyses, on ne peut nier le caractère « pervers »<sup>409</sup> de l'enfant. Le conflit, qu'il soit intérieur ou manifeste, est présent chez lui et est un moteur de développement, ce que ne peut tolérer l'algorithme, le besoin infrangible pour le commerçant d'information de contrôler le résultat de l'expérimentation. Que peut-on apercevoir dans la lorgnette de la génération de l'homme-masse?

Deux « choses » : La première, la prothèse du post-humain. En effet, la chose devient le nouveau fétiche de l'homme-masse, l'occupation par celle-ci du territoire de la pensée. On ne peut s'y substituer qu'en proposant plus de choses encore.

Les générations – les choses de différentes époques – se font la guerre sur le champ de bataille de la conscience, les unes s'émancipant d'une histoire trop lourde à porter, les autres se révoltant contre l'ahistoricité de la *nouvelle masse*.

---

tout ce que représente l'homme. Que l'on évoque l'euthanasie, l'affabulation du transgénisme, les choix économiques *douloureux* et *nécessaires* – incluant les mises à pied massives de travailleurs alors même qu'exploient les profits d'actionnaires véreux –, on ne parle jamais de libre-arbitre mais de choix induits en fonction de la faiblesse de la psyché de l'homme inerte. Les soi-disant consensus sociaux se *fabriquent* généralement à partir de l'indigence intellectuelle d'individus désobjectivés – une matière première malléable et façonnable à souhait – qui s'en remettent la plupart du temps à une batterie d'experts nébuleux et autoproclamés.

<sup>409</sup> Au sens de détournement (du latin *perversus* qui signifie « renversé »). Le désir de l'enfant ne possédant aucun frein initial à sa réalisation, il ne peut que croître sans aucune limite. Seules l'autorité et l'éducation peuvent, si menées de façon intelligente et rigoureuse, canaliser ce désir et le transformer en réalité *effective*. Affirmer que la liberté de l'individu est sans limite et que celui-ci doit s'adonner à toutes les perversions imaginables d'un monde totalement émancipé de l'histoire illustre l'état de décadence de notre civilisation. On commence même à évoquer les camps de travail et de rééducation pour ceux qui refuseraient la dépravation contemporaine, l'ennemi par excellence de la révolte.

La seconde chose à considérer est cette matière que l'on ne cesse de promouvoir au détriment du « vide ». Comme on n'a jamais voulu s'avouer que les croyances faisaient partie du rationalisme, on s'est empressé de les exclure pour inventer une science nouvelle et « expérimentale », décrétant – et c'est là que cette seconde chose (cette matière fétiche) fait le plus de ravages – que la science moderne était la seule capable d'explicitier la réalité en la fondant. Le dogmatisme qu'adopte la science contemporaine rejette toute expérience qui n'applique pas le protocole qu'elle lui a imposé. Ce n'est pas *scientifique*<sup>410</sup>, disent-ils! Comme s'ils savaient, « hors de tout doute raisonnable<sup>411</sup> », ce qu'est véritablement la science. Cette grossière réduction n'est-elle pas commerciale? Tout ne se résumerait-il, pour l'homme-masse, qu'à cette seule chose, la matière? Cette anhistoricité performative qui ne retient que ce dont elle a besoin sur le moment pour valider son discours péremptoire grevé d'autoréférences réduit-elle tout le champ de la connaissance à ce que l'homme veut en faire?

Mais pourquoi tous ces hommes-masse, tous pareils et tous anhistoriques, s'affrontent-ils alors qu'ils devraient, dans un même élan, dresser leur sexe, s'en faire greffer un – après tout et Dieu, la technique, ça sert aussi à ça! – s'ils n'en ont pas (c'est le dilemme du manque, « celui » qui l'a craint de le perdre, « celle » qui ne l'a pas craint de l'avoir perdu) et écraser cette culture qui refuse comme mécène une industrie de la pensée. Sous prétexte de nouveautés, d'innovations, on arase la culture – l'art, n'en parlons plus – pour mieux y planter nos pulsions et nos nouvelles dévotions.

Que veulent donc ces êtres qui se miniaturisent pour mieux dissimuler leur médiocrité intellectuelle, leur immortalité artificielle? Comme ils ne peuvent supporter l'asservissement que leur impose la nature, ils jettent leurs dernières forces humaines dans le rabot de la technique qui écrête toute singularité, toute incartade rétive et créatrice. Et en ce sens, l'homme-masse, de par son inertie, se révolte contre la nature et ses lois indifférentes envers son asservissement, culbute le rituel, profane le sacré, renverse l'idole des tabous historiques – une vraie volte-face – mais érige, dans le même mouvement, des interdictions plus « intérieures », des limites invisibles mais plus *fonctionnelles* encore que celles connues jusqu'à présent.

---

<sup>410</sup> « Les développements modernes en philosophie des sciences ont mis le doigt sur les profondes difficultés soulevées par les idées que la science repose sur une base sûre acquise par l'observation et l'expérience, et qu'il existe une procédure d'inférence qui nous permet en toute sécurité d'en tirer des conclusions scientifiques. Or il n'existe pas la moindre méthode permettant de prouver que les théories scientifiques sont vraies ou même probablement vraies. Plus loin dans le livre, je montrerai que les tentatives faites pour reconstruire logiquement, d'une façon simple et directe, la "méthode scientifique" soulève des difficultés supplémentaires quand on prend conscience qu'il n'existe pas non plus de méthode permettant de prouver que les théories scientifiques ne marchent pas. », Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?* Traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, Éditions La Découverte, 1988, page 15.

<sup>411</sup> L'amalgame du doute et de la raison ramène l'être à sa manière d'être au monde, indécis et pourtant chargé d'un devoir, d'une visée, d'un désir.

On se fait la guerre entre générations mais également entre les protagonistes d'une même génération. Car on ne peut plus parler d'êtres humains quand on sait tout le trafic humain qui prospère aujourd'hui, toute la segmentation du vivant. La découpe – le dépeçage – est subtile et suggère toujours un progrès de plus en plus émancipé d'une ressaisie globale, les actants ne le pouvant tout simplement plus.

Il n'est pas surprenant – c'est la force de l'indifférence qui nous rend inerte, nous anesthésie – de voir, aujourd'hui, quelqu'un vendre un rein pour se payer un hiver au chaud, pour subvenir aux besoins essentiels de sa famille. Comme le corps n'est plus sacré mais simplement « échangeable », on peut troquer, sans arrière-pensée – c'est l'arrière-boutique de l'homme-masse qui achète à rabais la vie pour la revendre avec profit sachant qu'elle est déjà obsolète et qu'il pourra de nouveau la racheter encore et encore –, la partie sans jamais penser au tout (comme l'évoquent certains avec bêtise, l'expression *penser moins et vivre plus* relève de l'idiotie technicienne la plus achevée, celle qui prend la seringue pour le médicament). Mais le tout n'oublie pas, lui.

Ce tout, quel est-il? Dieu, l'athéisme, la laïcité, la démocratie?

Peut-être pourra-t-on penser qu'à l'ère de l'hypertrophie du *tout matérialiste*, on ne saurait trop se priver de toutes ces *guerres justes*, de tous ces conflits larvés que la promiscuité du multiculturalisme, pour n'évoquer que cette idéologie qui consiste à nier l'histoire des peuples afin de masquer la réelle bêtise de ses chantres, déclenche? Serait-il insensé de ne pas opposer histoire et contemporanéité? Car l'impression du moment est que les générations, les groupes de pression, les associations, les lobbys ne parlent plus le même langage. Le syntagme pose problème. Il n'est plus compris dans son aspect paradigmatique. On s'en sert dans l'immédiateté en isolant les aspects historiques, ce qui instrumentalise la communication. On utilise les mots comme des choses, interchangeables, monnayables donc finalement sans valeur historique.

On veut démultiplier les langues parlées dans un pays? On rend alors barbare la langue commune de ce pays en l'abrutissant par une simplification grossière qui laisse apercevoir – et c'est là justement que le jupon des cancres dépasse – les sottises que l'on peut inventer pour justifier l'inqualifiable mépris que certains ont des structures hiérarchiques comme des institutions. L'*invasion verticale* évoquée par Ortega Y Gasset donne l'impression – car elle est inerte, à la solde de son « leader », l'homme-masse – de vouloir tout remettre à plat, de déstructurer l'histoire pour mieux en lénifier les arêtes intolérables qui saillent et risqueraient bien de faire dérailler l'algorithme. Sous des airs d'émancipation, d'« égalité », de respect des différences – alors que justement, on les élève en dogme inopérant<sup>412</sup> –, on arase les

---

<sup>412</sup> Il est facile de parler d'égalités mais il est plus ardu de les rendre effectives. Car il n'existe pas qu'une seule égalité. Chacun est « libre » d'agir comme il l'entend en autant que « sa » liberté s'exécute dans le cadre normatif

peuples et, pour terminer, on annule la singularité en l'idolâtrant<sup>413</sup>. Ce qui subsiste et subjugué les foules s'incarne donc dans un immédiat indépassable, un moment incontestable, une idée fixe répétée en boucle pour plus d'efficacité. Ainsi, occulter l'ombre pour laisser *filtrer* une lumière factice traversant le prisme des nouvelles idéologies – tabous contemporains<sup>414</sup> – nous conduira dans l'obscurité artificielle...

---

de l'idéologie. On peut penser n'importe quoi – ce qui démontre bien qu'on ne pense finalement rien, car penser consiste justement à peiner sur une idée afin d'en extraire le sens et l'essence, l'esprit – pourvu que ce qui est exprimé n'entre pas en contradiction avec l'idée de l'heure. Quand tout défile et que rien n'est retenu, tout devient une question de mode, de pulsion du moment.

<sup>413</sup> On croit vivre dans des sociétés athées. Rien n'est moins vrai! Toutes les idolâtries – des déviances les plus manifestes en passant par les transitions les plus charnelles – et les profanations sont permises pourvu qu'elles n'affectent pas le système d'objectivation de la réalité détruisant l'instant présent sous des airs libérateurs. Les actions d'élimination des *surplus vivants* (avortements, suicides assistés, mutilations diverses, paupérisations économiques) se multiplient et laissent croire que cet *holocauste collectif* auto-infligé relève du plus pur masochisme. En effet, le pouvoir est remis à la part féminine de l'individu qui ne peut le perpétuer faute d'une pensée généalogique qui traverse le temps et les civilisations. Tout est organisé pour réduire de façon idéologique toute possibilité de conservatisme, paradoxe avoué quand on pense que les acteurs les plus rapaces font tout en leur pouvoir pour conserver leur mainmise sur le discours politique ; rien de plus facile quand on pense au niveau intellectuel des politiciens de carrière qui se glorifient et se félicitent eux-mêmes de ne pas lire d'*œuvres difficiles*. Ceux-ci savent très bien entraîner les foules à mutiler leur libre-arbitre pour préserver les ambitions totalisantes d'une caste idolâtrée. Comme l'évoquait Érasme, *le poisson pourrit par la tête*. Ajoutons simplement, *par la tête éviscérée du nœud gordien*.

<sup>414</sup> On se targue constamment de vouloir abattre *tous* les tabous actuels sans s'apercevoir que l'on en érige de nouveaux, plus violents et plus ravageurs. Toutes les *fumeuses théories* qui pullulent sur la Toile et par l'entremise de sectes – les réseaux sociaux – tout aussi nihilistes qu'inopérantes quant à la réalité effective perdront toujours la guerre du sens. Quoiqu'elles réussissent fréquemment à entraîner dans ses affirmations fantasmagoriques une masse inerte qui ne cesse de réclamer un carcan plus étroit et réconfortant pour sa psyché affolée par tant d'effort mental, les réflexions clandestines émanant d'hommes d'élite discrets, rationnels et profondément humains finissent toujours par miner le socle poreux de l'idéologie sur lequel repose l'opinion publique.

## Le culte de l'opinion publique comme moteur de la violence d'état

On ne peut nier l'influence létale des réseaux sociaux sur nos existences. Plus on porte flanc à la vindicte d'Internet, plus on peut voir sa vie voler en éclats. Il s'agit un tant soit peu que l'affaire prenne des allures virales pour pouvoir en tirer profit ou en être victime. C'est ainsi que l'inertie de l'homme-masse s'est systématisée.

Ne *comprenant* pas l'art, populaire ou élitiste, l'homme-masse l'a remplacé par le culte de l'*imagerie culturelle*, plus appréhendable. Nous ne reviendrons pas sur ce chapitre abondamment décrit par d'autres. Faisons toutefois remarquer une différence fondamentale entre le comportement de l'homme d'élite, généralement absent du monde virtuel, et celui de l'homme-masse qui se réfugie dans le fantasme pour éviter tout effort personnel d'intellection ; conforté dans son laxisme intellectuel par la doxa qui lui sert à *la carte* autant de convictions qu'il désire, l'homme inerte peut dès lors s'en remettre à des condamnations médiatiques sans procès préalables par le biais de l'opinion générale<sup>415</sup>. Sur les réseaux sociaux comme dans les sections de commentaires des médias de masse, on voit pulluler malgré une censure dès plus douteuse une violence diffamatoire dont on se semble nullement prendre ombrage ; comme si le commentaire, si haineux soit-il, n'avait aucune valeur juridique tant que l'élément médiatique ne s'en était pas emparé. Pire, on agrège probablement à l'aide de mots-clés les commentaires exprimés pour en extraire une saumure idéologique qu'on nommera par la suite opinion publique. On ne se soucie aucunement de la portée ni de la valeur – car nulle – des commentaires qui sont exprimés dans l'humeur du moment, à partir d'une position totalement virtuelle, immédiate et anhistorique. Carl Gustav Jung a explicitement décrit les faiblesses intellectuelles de l'homme moyen qui adopte et fait sien le discours de l'idéologie allant jusqu'à le défendre *bec et ongles* comme s'il en allait de sa vie. Il a su démontrer l'incapacité caractérielle de l'homme inerte qui refuse toute solitude intellectuelle et tout effort nécessaire qui lui permettraient de s'arracher aux déterminations de l'inconscient collectif :

Malheureusement, il n'y a que trop d'êtres qui apprennent des mots par cœur, pensant qu'il leur est loisible d'imaginer les expériences qui leur font défaut, et qui se croient alors autorisés à manifester

---

<sup>415</sup> Étrangement, l'opinion publique ne tolère aucune critique. Son caractère *totalitaire* rend forclosé – l'étape précédant la psychose collective liée au *terrorisme virtuel* – toute position « singulière » qui chercherait à dévier du chemin systémique de l'idéologie, à éviter le sentier de la « pensée » de la horde ; comme l'évoquait Dmitri Fiodorovitch Karamazov de manière tout à fait ironique : *de opinionibus non est disputandum*.

leur opinion selon leur humeur et leur tempérament, qu'elle soit approbatrice ou critique.<sup>416</sup>

La quasi-totalité de ce que propose la réalité virtuelle ne peut faire l'objet d'une expérience *intime*. Il faut insister sur cette distinction ; l'intimité est de plus en plus battue en brèche et les résultats d'une analyse introspective la moins sérieuse sont immédiatement attaqués ou réfutés de manière vulgaire si ce qu'ils suggèrent remet en cause le concensus fallacieux de l'opinion publique. On peut donc s'interroger sur la façon dont les individus pourraient intégrer ces expériences virtuelles autrement qu'en fantasmes inopérants dans le monde réel. Certes, si l'homme inerte se contente d'un imaginaire qui substitue à sa capacité de survivre dans un monde concret une sécurité de façade, il risque fort de se retrouver tétanisé devant quelque catastrophe réelle. C'est ainsi qu'on voit apparaître, sur les réseaux sociaux de plus en plus censurés, des crimes véritables filmés en *temps réel* pour accroître le sentiment de concrétude chez l'individu vidé de sa propre matière. Et ces violences réelles parfois visionnées de nombreuses de fois achèvent de désensibiliser l'homme inerte qui n'a plus d'autre choix que d'*augmenter* l'expérience virtuelle. Les jeunes militaires qui partent à la guerre le cœur vaillant et l'âme gonflée d'un désir d'aventures rocambolesques et hors du commun rencontrent inévitablement une réalité beaucoup moins plaisante qui les fera basculer dans un enfer dont ils n'auraient jamais pu imaginer l'horreur. Les syndromes post-traumatiques résultant d'expériences limites qui resubjetivent de manière trop soudaine des individus complètement désincarnés sont fréquents et la psyché de guerre – déjà décrite par Freud dans *l'Introduction à la Psychanalyse des névroses de guerres* – ne peut à elle seule absorber toute la déliaison entraînant une formidable expansion de la conscience.

Certes, dans un monde avachi et obèse, on n'est jamais confronté directement ou personnellement à ces décuplements foudroyants d'énergie psychique. Toutes les expériences extrêmes sont donc repoussées à la marge voire fantasmées. Les interventions à leur sujet ne sont que babillages opiniâtres et commérages stériles entre placoteux sectaires. À terme, il ne reste plus de ces « expériences limites » qu'une saumure idéologique qu'ingurgitent autant d'aventuriers de salon. On se contente donc de censurer les positions trop marginales qui détonnent et peuvent faire dérouter le sens moral de l'idéologie latente. Le discours public est un procès généralisé et permanent, comme le décrit Milan Kundera, de l'intelligence par la bêtise :

Mais le conformisme de l'opinion publique est une force qui s'est érigée en tribunal, et le tribunal n'est pas là pour perdre son temps avec des pensées, il est là pour instruire des procès. Et au fur et à

---

<sup>416</sup> Carl Gustav Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Traduit de l'allemand, préfacé et annoté par le Docteur Roland Cahen, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », « Folio essais », 1964 [1933], page 199.

mesure qu'entre les juges et les accusés l'abîme se creuse, c'est toujours une moindre expérience qui juge une expérience plus grande.<sup>417</sup>

Inutile donc de se surprendre de cette violence systémique<sup>418</sup> qui, dans un élan extatique permanent, renverse tout sur son passage et détruit la plus insignifiante singularité. S'il existe une *vraie révolution*, à notre époque, celle-ci s'incarne dans une volte-face constante et haïssable d'un Moi expert en tout genre. Les croyances et les connaissances de celui-ci étant constamment exacerbées par une absorption continue d'idéologies violentes mais diffuses, il peut en tout temps et en toutes circonstances renier ses opinions, changer son fusil d'épaule, opter à chaque instant pour un genre de *discours à la carte*, signes récurrents d'une pensée larvée. À ce rythme, on s'étonne que les clivages qui tendent à se généraliser ne se transforment pas plus rapidement en conflits ouverts et réels. La *volte-face* contemporaine existe donc pour elle-même et nie les deux antagonistes qui l'activent sans en connaître réellement le sens. Elle *est* la révolution ; mais une révolte permanente, immédiate, gratuite, consommable et interchangeable. On échange sa violence personnelle contre celle d'un autre qui a les mêmes caractéristiques et les mêmes *composantes*. La seule chose qui diffère de ces deux violences, qui n'en sont finalement qu'une et une seule, est cette position vide de toute historicité et dont est fier l'homme-masse. Ce dernier adopte donc une posture scandalisée afin de ne pas se détacher de la horde primitive. L'ignorant seul peut croire qu'il fait partie d'un monde totalement différent, civilisé et progressiste qui le distinguerait des *hommes du passé* :

Nous connaissons le chemin parcouru par l'homme de la préhistoire, dans son développement, grâce aux monuments et aux ustensiles qu'il nous a laissés, grâce aux restes de son art, de sa religion et de sa conception de la vie qui nous sont parvenus soit directement, soit transmis par la tradition dans des légendes, des mythes et des contes, grâce enfin à la survivance de sa mentalité que nous pouvons retrouver dans nos propres mœurs et coutumes. En outre, cet homme de la préhistoire est encore, jusqu'à un certain point, notre contemporain.<sup>419</sup>

---

<sup>417</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1993, pages 272-273. L'arnaque que constitue Wikipedia nous rappelle que *tout est possible* et que le premier quidam venu peut sans aucune retenue concurrencer sur le terrain du savoir l'érudit le plus émérite. Il n'y a qu'à comparer les notices dans différentes langues pour comprendre le biais idéologique systématique de cet *outil de propagande*.

<sup>418</sup> Elle est systémique car on en parle sans cesse ; on la présente, on l'analyse, on la documente, ne serait-ce que pour la dénoncer comme pour la décrier, pour s'en défendre, pour la désigner comme seule coupable. On accuse la violence inavouée – comme si on la connaissait – et on condamne ceux qui se taisent et n'annonnent pas avec le cheptel.

<sup>419</sup> Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, Traduit de l'allemand par Serge Jankélévitch, Paris, Éditions Payot, Coll. « Petite bibliothèque Payot », 2001 [1923], page 11. Afin d'éviter tout malencontreux contresens, précisons que Freud fait référence dans son introduction à des tribus primitives qui subsisteraient encore à notre époque et



Les tabous primitifs tombent, d'autres se dressent! Et l'homme inerte le démontre lorsqu'il est incapable d'exprimer calmement et de manière posée une opinion rationnelle – également constituée de doutes nombreux – qui ne serait pas basée sur un certain animisme incarné par l'opinion publique! On ne s'interroge pas sur la nature et l'histoire personnelle du porteur d'opinion, sur ses connaissances ou son parcours intellectuel. Le temps manque! Un autre scandale tout aussi violent, légitime et juridique attend la publication désormais permanente d'une *Une* en temps réel.

Cette *Une* n'est d'ailleurs plus individuelle ou unique mais toujours menacée de déclassement médiatique. On écrit à plusieurs – concoction qui n'a rien à voir avec le cadavre exquis des surréalistes – mais personne ne signe parce que seule l'opinion de la horde, de la *bande organisée* compte. Logique adolescente? Certes. Le culte de l'opinion publique est jeune, idéologique, intolérant – envers toute forme d'intolérance ou d'affirmation singulière contraire au dogme du Bien – et tourné vers l'avenir. Aucune maîtrise n'existe car le maître est soit liquidé, soit répudié ou relégué au rang d'éducateur voire d'*animateur* de foule. Tout est devenu animation, d'où la formidable « popularité » des arts numériques et de l'imagerie. Le savoir classique se transforme, sous les coups de butoir de la technique qui remplace le lent apprentissage traditionnel (vertical et hiérarchique) par une horizontalité – le spectre d'une démocratie<sup>420</sup> qui remettrait à plat toutes les différences – immédiate renvoyant chacun dans un coin de la classe, affublé d'un bonnet d'âne. Sous des airs de fausse équité, les droits de l'enfant par exemple, on condamne l'apprentissage classique qui n'est pas, rappelons-le, synonyme de maltraitance, en isolant l'élève du sens historique, et on le somme de rejeter toute autorité – *auctoritas* comme influence, prestige, ascendance sur la pensée d'autrui, admiration et non engouement – au nom d'une liberté indéfinie comme infinie, concepts que l'on amalgame joyeusement et

---

que l'on pourrait distinguer de nos civilisations modernes en observant leurs rites et leurs coutumes. Certes, les différences en regard des tabous qui font partie du mode de vie de ces peuplades sont notables et vérifiables par de nombreux ethnologues de renom. Mais ces différences sont-elles aussi fondamentales qu'on voudrait nous le faire croire? Certains idéologues affirment même aujourd'hui que la *mutilation contemporaine* (mastectomie, transition sexuelle, marquage électronique à l'aide d'une puce) des corps permettrait aux individus de s'émanciper des tabous du passé en leur rappelant les barbaries d'antan. Les tatouages ne servent-ils pas à la remémoration d'un acte passé? Jadis, on marquait les corps dans une forme de rituel animiste propre à une conception transcendente du monde où l'esprit incarnait toute chose. Avec l'avènement des chirurgies contemporaines qui élaguent toute allusion à la part spirituelle – cosmique ou cosmologique – de l'objet ou de l'organe, on tente de recycler des rites « primitifs » sous des oripeaux clinquants concédant à leurs fabricants un aura mystique. Curieusement, ces fervents promoteurs de rites d'un tout *nouveau genre* ne semblent pas très chauds à l'idée de tenter eux-mêmes l'expérience ; il est vrai de dire que la réalité virtuelle doit bien servir à dissimuler l'arnaque. Et que dire de cette *intelligence artificielle* qui serait bientôt, selon certains affabulateurs peut-être plus « primitifs » qu'on ne le laisserait entendre, dotée d'une « âme »? Allons-nous réintroduire de nouveaux rites grossièrement calqués sur d'anciens tabous qu'on aura trop vite effacés de l'ardoise de l'histoire? Ces *chamans de la technique* cherchent-ils à inverser le processus de « civilisation » en accordant de nouveau à un objet – l'« intelligence artificielle » – une quelconque valeur animiste? Marcher sur la tête sans les mains semble la nouvelle tendance à la mode. Espérons que ceux qui tenteront l'expérience ne développeront pas une migraine carabinée.

<sup>420</sup> La démocratie telle que nous la concevons n'est certainement pas un relativisme des conditions.

sans aucune arrière-pensée – une arrière-boutique jonchée de vieilleries – critique. Il faut à tout prix en finir avec ce savoir que l'on accuse toujours d'être anti-démocratique, « élitiste », pour en extraire une fois pour toute ce que l'on nomme la « composante » *humaine*. Le Savoir *doit* donc produire quitte à fabriquer de *l'humain*.

Même les organes d'information sont passés maîtres dans l'art de nous imposer ce que l'on doit manger, ce qu'il faut gazouiller<sup>421</sup> pour être bruiteur voire hurler dans l'espace public vidé de sa lenteur, dans la technique de maquillage de la réalité. Peut-on alors poser la question du progrès autrement qu'en terme d'innovation? La forme a supplanté le sens et l'entraîne dans une spirale technologique qui ne cesse d'étourdir la pensée ou ce qui en reste. Les codes ne sont plus que des prétextes pour annihiler toute liberté de penser et d'expression. Le normatif devient propagande dès lors qu'un message véhiculé par une cohorte d'experts ne sert qu'à transformer l'espace public en sphères privées qui nous demandent de choisir entre elles sans nous offrir aucune capacité de *κριτική* (« l'art de discerner »).

Il n'est plus question de choisir – le libre arbitre ayant été codé et prescrit une fois pour toute, ce qui fait souvent dire aux chantres de l'état d'urgence qu'il n'y aucune autre alternative, exposant ainsi leur propre incapacité à imaginer le monde différemment – entre le vide, l'infini et quelque chose car ce quelque chose exclut l'infini, du moins celui qui est qualifié de réactionnaire alors qu'il n'est qu'inquiétant parce que représentant ce qui était *avant*, ce qui n'est plus. Les choix technologiques sont tellement famineux qu'il devient inutile voire suspect d'imaginer « autre chose ».

Le technomane souhaite l'immortalité ; mais dès qu'il regarde par-dessus son épaule et qu'il l'aperçoit, à travers le prisme déformant et mystérieux de l'histoire, il détaile sans attendre pour s'inventer une réalité virtuelle à la mesure de son inculture.

---

<sup>421</sup> Le *gazouillis* – notez qu'il s'agit de « bruits » d'oiseaux – est une des formes les plus achevées de l'asservissement et de la dictature de l'information. Son aspect *lapidaire* exclut toute forme d'expression mis à part l'onomatopée.

## L'illégalité de l'idéologie

On se demande toujours laquelle de ces deux idéologies, la religion<sup>422</sup> ou la science (l'autre secte), les deux *soubrettes* de la connaissance, est la plus orientée pour l'homme? Et on ne saurait trop insister sur leur gémellité qui les renvoie dos-à-dos afin de ne pas mutuellement se nuire. Elles ont pourtant bien besoin l'une de l'autre pour interpréter le monde et sa fin probable :

L'espèce humaine doit, pour se maintenir dans la lutte contre les animaux, se rassembler en un tout comme un essaim d'abeilles et non se multiplier à l'infini : elle doit, comme les abeilles, élever des asexués, c'est-à-dire tendre de nouveau vers la continence et non vers l'excitation des désirs vers laquelle est orientée toute l'organisation de notre vie. [...] Le genre humain doit disparaître? [...] C'est aussi indubitable que la mort. À en croire la doctrine de l'Église, le monde aura une fin, selon l'enseignement de la science, cette fin est inévitable. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'enseignement de la morale aboutisse aux mêmes conclusions?<sup>423</sup>

Pensant qu'il s'« éloigne » de l'humain, le post-humain s'y jette plus sûrement qu'il ne le faisait jadis dans les feux de l'Enfer.

Plus de quatre cent milliards de bêtes sont assassinées chaque année dans des conditions qui font ressembler l'Holocauste à un simple dîner de cons. Nous ne pouvons que nous émouvoir de l'incroyable lubricité de la cruauté humaine, mais non nous en étonner. Car nous nous convainquons si facilement de notre humanité comme nous jouons si aisément à la guerre :

Ne pas faire de prisonniers, poursuit le prince André. Cela seul transformerait la guerre et la rendrait moins cruelle. Autrement, nous jouons à la guerre, et c'est là le mal. Nous faisons les magnanimes, et ainsi de suite. Cette magnanimité et cette sensiblerie ressemblent à celle de la dame qui se sent mal en voyant tuer un veau ; elle est si bonne qu'elle ne supporte pas la vue du

---

<sup>422</sup> Il devient très important de distinguer religion et civilisation. La religion chrétienne a-t-elle quelque chose à voir avec la chrétienté comme projet de civilisation? Certainement. Mais la seconde ne saurait s'asservir à la première uniquement pour automatiser l'homme en lui interdisant de se transcender et de se questionner sur l'ensemble du processus vivant ; elle doit également lui permettre de plonger au cœur même des aspects phénoménaux de l'existence quitte à la dévoiler dans sa plus grande terreur, le phénomène devant être compris comme une manifestation de l'esprit délié de ses déterminations matérielles. Qu'arriverait-il si la science découvrait l'inutilité de l'homme? La lui révélerait-elle, risquant de ce fait même de détruire toute la force psychique qui a sans cesse convaincu l'homme qu'il n'est pas que lui-même?

<sup>423</sup> Léon Tolstoï, *La sonate à Kreutzer*, Précédé de *Le Bonheur conjugal* et suivi de *Le Diable*, Préface de Jean Feustié, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1974 [1967], page 148.

sang, mais elle mange avec appétit ce même veau accommodé à la sauce. On nous parle des lois de la guerre, des sentiments chevaleresques, du respect des parlementaires, d'humanité à l'égard des malheureux. Sottises que tout cela!<sup>424</sup>

La formidable éruption de la technologie dans nos existences a enseveli tout sens critique. Nous errons devant ces territoires désolés de la pensée humaine qui ne cesse de reculer devant cette lave brûlante de nos désirs immodérés. Pourrons-nous, lorsque la technique – Athéna – nous aura apporté l'immortalité que nous n'aurons pas su en nous reconnaître, nous arrêter sur le pas de la folie pour nous interroger sur cette hubris qui, comme elle le fit d'Ajax massacrant son troupeau, nous aveugle et nous fait prendre le progrès scientifique pour des réalisations de Dieu?

Qu'est-ce qui est si désespéré en nous qui nous pousse à tenter de nous libérer de notre animalité la plus intime? Lorsque la technique nous aura « affranchis » de nos déterminations mortelles et de notre force spirituelle, allons-nous retrouver nos obligations aristocratiques – au sens où l'entendait Nietzsche – que l'homme-masse n'a jamais adoptées alors même que son époque est érigée sur ce socle sans cesse renouvelé par l'histoire? L'immortalité technique du post-humain prendra-t-elle en délibéré *toutes* les caractéristiques de l'homme :

Tout homme recèle un démon en lui : accès de colère, sadisme, déchaînement des passions ignobles, maladies contractées dans la débauche, ou bien la goutte, l'hépatite, cela varie.<sup>425</sup>

Il n'est pas sûr que le transhumaniste puisse s'affranchir des éternelles questions philosophiques qui hantent l'homme en les glissant négligemment sous le tapis de l'innovation. Car quand tout aura été épuisé, quand l'extase et la jouissance du moment seront devenues permanentes et auront tout absorbé dans un néant inconditionnel et immortel, alors verrons-nous peut-être se lever des hommes plus grands que leurs désirs, des hommes qui sortiront de l'ombre, des ornières de la connaissance, pour réhabiliter – et non recycler – la beauté intrinsèque et immatérielle de la pensée.

*À triompher de l'adversité sans immensité,*

*De l'immortalité de l'homme, on verra son âme le quitter.*

Que la *foi* en la technique altère le jugement n'est pas nouveau et ne saurait faire date dans une histoire reléguée au maquis et à la résistance silencieuse et souterraine. La connaissance n'a que peu à voir avec le vaudeville actuel des opinions

---

<sup>424</sup> Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notes de Gustave Aucouturier, Index de Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], page 284.

<sup>425</sup> Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], page 339.

qui a perdu le sens déterministe voire fataliste du tragique ancré dans la chair pour permettre la transcendance de l'esprit. On déserte les théâtres qui sont devenus de vulgaires lieux de divertissement, on se joue son propre drame et on tente de le conserver dans les annales autoproclamées d'une histoire qui se répète à *qui mieux mieux*<sup>426</sup>. La *Toile* tient lieu d'*inconscient collectif* et imprime à tout bon psychopathe un comportement proche de la rupture psychique qu'occasionne le trauma, que seule la totale déconnexion – la schizophrénie est peut-être une « maladie » cliniquement reconnue mais elle peut également se révéler un refuge face à une société monstrueuse (qui se montre) qui dévore tout ce qu'elle produit – du monde peut éviter. Quiconque fait l'expérience de la déconnexion ressent un formidable bien-être que l'on pourrait comparer à une mort clinique. Ne plus être de ce monde, c'est laisser derrière soi cette impression inénarrable qu'il est – ce monde – seul au monde.

Au siècle de l'individu, l'impuissance n'a jamais été aussi florissante. Mais où est donc passée cette puissance que procurait la distance avec le sacré? Que l'on se balade dans l'espace public, que l'on circule sur la voie publique, que l'on fréquente l'espace médiatique, on est sans cesse sommé de s'exposer pour s'exprimer ; et cette incroyable nudité n'atteint pas que les corps. La parole doit se révéler, se mettre à nu, *dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité*. La parole publique ne peut tergiverser car l'opinion publique ne supporte pas cette parole à laquelle elle oppose un magma informe dans lequel il est impossible de débattre. Ce qui fait dire que, sur la place publique, il faut s'abandonner à l'injonction permanente de la violence. Seul le combat *corps à corps* est accepté et valorisé. On lynche l'acte de penser en le réduisant à une joute vulgaire qui conduit inévitablement à la défaite, non pas d'un des protagonistes mais de la pensée elle-même qui ne saurait tolérer la violence pour s'exprimer. Car la pensée doit – le devoir de l'homme d'élite – se faire violence pour faire acte de raison.

Pourtant, rien ne force quiconque à s'exposer à cette violence, qu'elle soit issue de l'opinion publique ou de l'État, que porte l'espace public. Mais cette violence jadis contenue, maîtrisée, envers laquelle chaque homme peu importe sa classe devait « répondre », est dorénavant libre de circuler et de heurter quiconque ose non pas la stopper mais seulement la faire dévier de sa course vers la

---

<sup>426</sup> Eh oui! L'information que l'on produisait en dix ans, il y a à peine vingt ans, est aujourd'hui produite en dix secondes. Cette formidable *production* de déchets humains ne se retrouve pas que dans la chaîne alimentaire. Que la *National Security Agency* (NSA) engrange toutes ces fadaïses ridicules qui n'intéressent que les sots et les bigots technophiles illustre l'effroyable banalité dans laquelle s'enlisent, comme dans les fanges de la *Toile*, l'histoire et sa contemporanéité ampoulée. On ne peut que se demander ce qu'il y a de *si* stratégique et digne d'archives dans cette masse informe d'informations qui noie littéralement toute la finesse et la richesse de la connaissance intérieure. Qu'on archive tout et n'importe quoi, d'accord! Mais qu'on ne vienne pas affirmer que cette somme d'âneries et de billevesées tient lieu de progrès. Là est la limite à ne pas dépasser sous peine de voir rejaillir ce qu'on a déjà connu dans le passé, le suicide collectif d'une société totalement subjuguée par son intrinsèque mégalomanie. La technique est l'inconscient de la connaissance. Qui se laisse dominer par un *Ça artificiel* sera à terme englouti par un monde inexistant préconisant une greffe de l'animé sur de l'inanimé.

radicalisation de la loi au détriment de l'esprit de celle-ci. Quand tout un chacun peut se réclamer de la déroutante injonction qui stipule qu'aucun crime moral n'a été commis quand *ce n'est pas illégal*<sup>427</sup>, il est temps de penser un autre rapport dans l'espace public.

De plus, la fornication ambiante – elle est, comme la muzak qui occupe l'espace public, le lénifie en nivelant les différences au profit de droits individuels irréductibles les uns par rapport aux autres – renvoie la sexualité à une banalité réactionnaire qui n'est plus du domaine privé mais qui pervertit tout le discours. Parler dans l'espace public s'apparente à une fornication perpétuelle ; et celui qui s'abstient d'exprimer à tout bout de champ ses opinions se voit maintes fois contraint de fréquenter les nouvelles écoles de réforme (les réseaux sociaux) pour qu'il soit « corrigé » de sa déviance, une mesure intellectuelle doublée d'une finesse culturelle.

On parle en décrétant. Rien ne s'oppose plus à l'opinion publique. Celle-ci est donc en permanence portée aux nues par quiconque commente l'actualité, défend une cause voire s'exprime même sur le temps qu'il fait<sup>428</sup> ; la doxa est *produite* en quantité phénoménale et son accumulation ne pourra jamais être traitée par l'individu de façon raisonnable. Elle ne sera bonne qu'à être recyclée parfois sans même jamais avoir été utilisée, trop violente qu'elle est, trop caustique et trop corrosive. L'opinion publique détruit son propre espace et représente le nihilisme de masse.

---

<sup>427</sup> Les *six degrés de séparation* établis par le Hongrois Frigyes Karinthy pour définir le niveau des relations entre les individus, peu importe où ils se trouvent sur le globe, pourraient bien s'appliquer à tout type de liens. Les relations d'affaires, consanguines, généalogiques, criminelles et autres seraient ainsi définies en fonction de ces degrés et l'on pourrait toujours remonter à la source de nombreuses liaisons si on s'en donnait *réellement* la peine ; Adam et Eve n'auraient qu'à bien se tenir et ne pourraient – ou n'auraient – plus rien cacher ! Ainsi, l'illégalité réelle ne serait plus une affaire d'accointances entre individus mal intentionnés mais un duel entre l'être et lui-même, l'extériorité juridique n'étant pas exclue du processus sans pour autant peser indument sur la joute existentielle qui s'enclencherait dans l'*expérience intérieure* de l'homme. Ce qui se dissimule derrière cette phrase – *ce n'est pas illégal* – relève de ces six degrés du crime qui distillent de nos jours une morale déjà fortement diluée. Si on s'arrêtait un tant soit peu au contexte de son énonciation, on pourrait certainement découvrir les linéaments de nombreuses idéologies contemporaines se drapant manifestement dans de belles paroles pour voiler leurs intentions latentes ; une ambition dévorante, une conviction malade, une détermination prédatrice ou une ignorance conventionnée.

<sup>428</sup> Une simple intempérie survient – chute de neige, pluie abondante, vents plus ou moins violents –, et nous assistons à un déferlement d'explications et de commentaires « scientifiques » écrasant littéralement les conversations les plus banales. On ne peut tout simplement plus demander à quiconque le temps qu'il fait sans que l'individu ne se sente obligé de nous expliquer que la dernière bordée de neige a été causée par les changements climatiques, que la pluie abondante des derniers jours est due à cet haïssable capitalisme mondial qui détruit tout notre environnement, même si *on n'y peut rien*. Tout est sujet à cette incessante logorrhée qui ne cesse pas même durant la nuit alors que la folie de la primeur, ne cessant plus parce qu'accessible partout et en tout temps – en *temps réel* disent les plus illuminés d'entre nous –, crée de toutes pièces et à une vitesse inimaginable une information de plus en plus obsolète. Cette psychose n'ira pas en s'amenuisant et la seule manière d'en sortir se fera par le haut, en s'arrachant de cet océan empoisonné d'information dans lequel se noie la connaissance que l'on a de soi-même.

## La force *apparente* du sensualisme

Qu'ont en commun les Karamzov et l'homme-masse? Ce sont des sensualistes. Tout les rapproche l'un de l'autre, sauf peut-être leur naissance :

Gentilhomme de naissance mais ayant débuté dans la vie comme chétif parasite, un mariage imprévu lui procure un petit capital ; d'abord vulgaire fripon et bouffon obséquieux, c'est avant tout un usurier<sup>429</sup>. Avec le temps, à mesure qu'il s'enrichit, il prend de l'assurance. L'humilité et la flagornerie disparaissent, il ne reste qu'un cynisme méchant et railleur, un débauché. Nul sens moral, une soif de vivre inextinguible. A part les plaisirs sensuels, rien n'existe, voilà ce qu'il enseigne à ses enfants. En tant que père, il ne reconnaît aucune obligation morale, il s'en moque, laisse ses jeunes enfants aux mains de domestiques<sup>430</sup> et se réjouit quand on les emmène. Il les oublie totalement.<sup>431</sup>

Incapables de se *contrôler*, de commander à leurs pulsions, ils (le sensualiste et l'homme-masse) se laissent choir dans la débauche – qui n'a rien à voir avec la force terrifiante de déliaison des personnages de Sade – la plus médiocre qui s'éloigne de Dieu sans se rapprocher des hommes. L'inertie n'est qu'une posture<sup>432</sup> pour celui qui n'a pas la force même de son athéisme<sup>433</sup>. Il en va de même de l'homme-masse – du post-humain – qui ne conçoit aucun projet autre que celui de son bien-être sans la moindre considération pour son caractère aléatoire. Il ne sera jamais traversé par un doute, n'éprouvera aucune transcendance quelle qu'elle soit, vivra pour l'instant présent sans jamais le ressentir. L'homme-masse est un être qu'on a laissé dès sa naissance végéter pour le bien-être – également matérialiste – d'une élite inéluctablement saturée de suffisance :

La guerre c'est la guerre, ce n'est pas un jouet. Alors que maintenant la guerre est l'amusement préféré des oisifs et des frivoles. La classe militaire est la plus honorée de toutes. Qu'est-ce

---

<sup>429</sup> On n'achète plus une maison aujourd'hui pour s'abriter mais pour *investir*. Toutes les actions de l'homme-masse sont tournées du côté de la spéculation, de l'*augmentation* de sa valeur actuarielle, héritière de la croyance divine. Et il se prétend athée! Même son matérialisme suinte la croyance. Il vénère sa voiture, ses biens matériels comme des objets divins. Il n'est donc pas surprenant qu'il les défende avec une telle violence, avec un tel acharnement, au prix même de sa propre existence qu'il pourra, de toute manière, remplacer par une prothèse, un algorithme, un disque *dur*. Il devrait pourtant prendre garde car l'objet pourrait bien finir par renverser le rapport de force et l'entraîner à sa propre perte.

<sup>430</sup> Ou à la nounou, à la bonne d'enfant, à l'éducatrice en garderie, etc.

<sup>431</sup> *Op. cit.*, Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, page 859.

<sup>432</sup> Attitude qui pourrait s'apparenter à la seconde posture décrite par Camus (Supra, page 11).

<sup>433</sup> Nier Dieu, c'est adopter sa posture, usurper sa place sans son pouvoir *effectif*. Voir à ce sujet la note 356, page 144.

que la guerre? Quelles sont les mœurs de la société militaire? Le but, c'est le meurtre ; les moyens : l'espionnage, la trahison, la ruine des habitants, le pillage, le vol pour assurer le ravitaillement de l'armée, la tromperie et le mensonge baptisés ruses de guerre ; les mœurs de la classe militaire? – L'absence de liberté, c'est-à-dire la discipline, l'oisiveté, l'ignorance, la cruauté, la débauche, l'ivrognerie. Et en dépit de tout, c'est la classe supérieure que tous honorent. Tous les souverains, sauf l'empereur de Chine, portent l'uniforme militaire, et celui qui a tué le plus de monde obtient la plus haute récompense.<sup>434</sup>

L'homme-masse *est* en guerre permanente contre lui-même, en révolte contre l'histoire, dans son affirmation la plus martiale. Il est en guerre contre la partie de lui-même qui le forçait, jadis, à s'élever au-dessus de sa cruauté, de sa violence, de sa part maudite. Tout l'« univers » de l'homme-masse n'est plus qu'un conflit infini, comme l'est également la croissance, sa réelle immortalité, qui détruit le vivant et systématise la technique. Et cet artifice entraîne l'homme dans une inertie caractéristique qui lui laisse croire qu'un monde de plaisirs existe sans sa contrepartie de souffrances. Tout encense la médiocrité, la bassesse et la vilénie de l'homme. Mais rien ne permet de croire que la sensualité, qui procure certains plaisirs – et encore, non les plus exaltants –, permettra aux êtres d'évoluer vers un stade supérieur de conscience. L'orgasme est un leurre que le corps utilise pour retenir l'âme et le post-humain, incapable de contenir ses pulsions dues à une sensualité débridée, se voit contraint d'exiger toujours plus de jouissance physique au détriment d'une extase « spirituelle » pourtant plus foudroyante et plus infinie encore. Dans le jeu de la mort, le post-humain doit s'avouer vaincu car il veut vaincre la mort sans lui donner la chance de prendre sa revanche<sup>435</sup>. Mais qu'il ne pense pas que celle-ci le laissera triompher sans combattre! La sensualité, ne l'oublions pas, à un revers : la cruauté :

Qu'un homme s'éprenne du corps d'une femme, même seulement d'une partie de son corps (un voluptueux me comprendrait tout de suite), il livrera pour elle ses propres enfants, il vendra son père, sa mère et sa patrie ; honnête, il ira voler ; doux, il assassinera ; fidèle, il trahira.<sup>436</sup>

Car le post-humain, sensualiste<sup>437</sup>, s'éprend d'une partie de son corps et rejette le reste qui l'horripile. Il pense pouvoir créer l'homme parfait en élaguant ce qui le

<sup>434</sup> *Op. cit.*, Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, page 285.

<sup>435</sup> L'homme-masse n'a donc plus rien du caractère grec de l'époque hellénistique qui ne cherchait la victoire que pour ressentir ce désir inéluctable exprimé au sein même de la joute.

<sup>436</sup> *Op. cit.*, Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, pages 131-132.

<sup>437</sup> Il ne s'agit pas ici de condamner le sensualisme comme méthode ; il faut plutôt tenter d'en illustrer les contradictions afin de montrer que les sens peuvent parfois tromper la perception si celle-ci est subjuguée par la doxa.



rend malheureux. Mais c'est justement cette mort en lui, cette laideur qu'il refuse d'appréhender et de ressentir ou d'en être envahi au point de sentir monter en lui cette fièvre, ce tremblement que seul le sacré peut harnacher, qui peut lui faire goûter à cette vie sans limite ; l'illimité existe parce que la mort – dont on ne sait rien – existe.

Toute cette sensualité gratuite que l'homme inerte s'apprête à rejeter pour mieux jouir lui manquera lorsqu'il en aura le plus besoin ; car comment, sans elle, penser l'immortalité? Il s'agit d'une drôle de création que cette sensualité qui gêne l'homme mais de laquelle il ne peut finalement pas se passer. Elle lui a été léguée en même temps que son caractère divin. C'est la face cachée de Dieu :

Je veux maintenant te parler des « insectes », de ceux que Dieu a gratifiés de la sensualité. [...] Cet insecte vit en toi, qui es un ange, et y soulève des tempêtes. Car la sensualité est une tempête et même quelque chose de plus.<sup>438</sup>

Plus loin, Dmitri Fiodorovitch Karamazov ajoutera à cette sensualité son double dont nous venons d'évoquer la présence :

Je m'exprime allégoriquement, frère, ces ruelles n'existaient qu'au figuré. Si tu étais pareil à moi, tu comprendrais. J'aimais la débauche pour son abjection même. J'aimais la cruauté ; ne suis-je pas une punaise, un insecte malfaisant? Un Karamazov, c'est tout dire!<sup>439</sup>

Il serait intéressant, ici, d'évoquer Lautréamont pour montrer que la révolte de l'homme contre sa condition serait futile et vaine devant le Dieu ultime : le pou. Celui-ci trône sur le dessus du crâne, résiste aux cataclysmes les plus effroyables et engendre une descendance que lui envierait l'homme :

Il existe un insecte que les hommes nourrissent à leurs frais. Ils ne lui doivent rien, mais ils le craignent. Celui-ci, qui n'aime pas le vin, mais qui préfère le sang, si on ne satisfait pas ses besoins légitimes, serait capable, par un pouvoir occulte, de devenir aussi gros qu'un éléphant, d'écraser les hommes comme des épis. [...] On lui donne la tête pour trône, et lui, accroche ses griffes à la racine des cheveux, avec dignité. Plus tard, lorsqu'il est gras et qu'il entre dans un âge avancé, en imitant la coutume d'un peuple ancien, on le tue, afin de ne pas lui faire sentir les atteintes de la vieillesse. On lui fait des funérailles grandioses, comme à un héros, et la bière, qui le conduit directement vers le couvercle de la tombe, est portée, sur les épaules, par les principaux citoyens. Sur la terre

---

<sup>438</sup> *Id.*, page 169.

<sup>439</sup> *Id.*, page 170.

humide que le fossoyeur remue avec sa pelle sagace, on combine des phrases multicolores sur l’immortalité de l’âme, sur le néant de la vie, sur la volonté inexplicable de la Providence, et le marbre se referme, à jamais, sur cette existence, laborieusement remplie, qui n’est plus qu’un cadavre.<sup>440</sup>

Quel est donc ce Dieu dont veut se débarrasser le post-humain et qui fait écran à son désir d’immortalité? Le caractère comique de cet extrait des *Chants de Maldoror* montre toute la futilité de la croyance quelle qu’elle soit. On ne glosera pas sur le caractère ludique de cet extrait mais permettons-nous tout de même de dire ceci : La révolte comme volte-face pourrait également tirer du comique son essence ou son côté tragique. Quiconque se révolte fait jaillir dans la réalité cet élément anachronique, hétéroclite, spontané qui peut faire dérailler tout processus mécanique. On peut donc penser que le post-humain, voulant annihiler toute possibilité de chaos, s’évertuera à détruire en lui cette incertitude que seul peut révéler le comique.

Malheureusement, rien, aujourd’hui, n’est plus *comique*.

C’est ainsi que la mort « vaincue » ne laissera au post-humain qu’un goût éphémère de victoire – un goût de sang dans la *gueule* – qu’il devra alors mettre en jeu de nouveau, n’ayant plus que le jeu virtuel pour donner un sens à sa vie. Dans le perpétuel jeu – trop sérieux dorénavant pour en rire – de la mort, l’homme-masse y réside déjà en abandonnant sa souveraineté aux forces destructrices de l’économie marchande. Il ne sait pas que des concepts comme démocratie et justice ont été inventés pour l’asservir à la pensée dominante. Comme il ne sait pas les penser de manière intime et violente, il accepte la domination d’autrui et s’en remet à son *expertise* pour profiter de la vie sans jamais pouvoir en rire de manière tragique. Ne sait-il pas qu’en troquant son désir inassouvi pour un placebo, il abdique la seule capacité qui lui permettrait de découvrir en lui cette formidable humanité, ce rire tragique qu’évoquait Georges Bataille et dont il souhaite se débarrasser, notamment à l’aide de la technique, et dont il ignore le prix inestimable?

Tout se passe comme si le corps avait finalement abandonné le caractère sacrificiel de la jouissance pour se concentrer uniquement sur le plaisir technique. La sexualité même n’échappe pas à cet affadissement de la pensée. On se stimule sans langage et on s’accorde un *plaisir bien mérité* ne sachant pas que la frustration est l’aube de l’extase que la contingence physique ne saura jamais procurer. Seule la force caustique du langage et de son altérité, le dépassement de ses désirs, le renoncement à la vie peuvent arracher l’être à sa condition mortelle. La technique ne

---

<sup>440</sup> Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, Poésies I et II, Éditions établies par Jean-Luc Steinmetz, Paris, GF-Flammarion, 1990, page 157.

sera qu'un épisode sensualiste de plus et l'homme-masse devra un jour affronter son réel ennemi, lui-même.

## Le corps de la femme comme sens historique

Si on est évidemment très pressés de se débarrasser du corps de l'homme-masse comme rejet passéiste pour s'émanciper de la chair et se tourner résolument vers le futur et *sa* prothèse, il n'en va pas de même du corps de la femme! Une femme munie d'une prothèse, ça non! Sauf évidemment si celle-ci n'est pas apparente – Botox, prothèses mammaires, etc. Étrange dichotomie où le matérialisme actuel tend à masquer ses réelles intentions parce que, justement, elles sont absentes de son champ de conscience. Expliquons-nous.

Toute la matérialité comme idéologie de la matière repose sur un rejet violent et catégorique – une réelle révolte, mais au profit du révolté, pure implosion – du mythe, de l'aspect non programmatique du non-savoir décrit par Georges Bataille. Sans entrer dans les détails, rappelons que le « non-savoir » comme absence d'énonciation, de projet n'est pas la passivité que nous opposent ceux qui, sous des airs faussement rationnels, font preuve du plus grand mysticisme jamais connu. Il ne s'agit pas d'une fausse dialectique mais d'une altérité inquiétante que la pensée « ressent » et qui la déstructure et la jette dans l'extase.

Il ne suffit pas de dire que l'on ne croit pas ou qu'on l'on est athée. Toujours est-il qu'il faut en prouver les fondements, ce qui nous apparaît beaucoup plus problématique. Sans dire ce qui est advenu du monde spirituel, on peut certes penser que la massification de la pensée a accéléré sa déstructuration et a relégué toute la transcendance sur laquelle tant de penseurs s'étaient penchée hors du champ de connaissance comme stigmaté de la vérité. On évacue la transcendance en prétextant qu'elle n'existe que dans l'imagination de celui qui la « pense ». On ne sait pas penser<sup>441</sup>, donc on rejette tout acte intellectuel. La masse inerte qui porte une violence charnelle – je ne dis pas, ici, animale – se répand comme un empire, celui des sens hypertrophiés, sur l'histoire et la recouvre d'une chape de plomb impossible à ébranler. Rien ne peut émaner de l'extérieur. Quant à l'intérieur, il est totalement corrompu par une tétanisation des organes qui ne répondent plus, énergétiquement parlant, qu'en explosant littéralement à la face de la vie. On peut s'en convaincre lorsqu'on constate les manifestations de plus en plus fréquentes d'une violence

---

<sup>441</sup> De fait, on ne commande pas à sa pensée. On ne la laisse pas non plus être, arriver, surgir. On ne l'ordonne pas, ne la hiérarchise pas. On ne l'éprouve pas. Elle demeure en jachère, éparse, dangereusement libre, incalculable. En ce sens, elle se « rapprocherait » du non-savoir si seulement elle ne se constituait pas en violences intérieures et extérieures. L'être qui sent monter en lui le meurtre, comme toute autre pulsion, ne doit pas s'y opposer mais *faire corps* avec lui, s'en laisser imprégner jusqu'à l'extrême limite de la conscience. Frôlant la mort – symbolique –, il peut voir *sa* pensée prendre de l'expansion, s'ouvrir et découvrir toute la dimension non rationnelle – et non pas irrationnelle – de la réalité. Il ne s'agit pas ici d'effectuer un *travail sur soi* contrôlé et autosatisfaisant, mais d'un abandon conscient, d'une quête lente de la réalité, celle qui ne permet justement que l'absorption de l'être par cette même réalité.

individuelle et endémique toujours plus agressive, intrusive. Cette violence, ne faisant plus l'objet d'une culture du commandement décrite par Ortega Y Gasset, jaillit n'importe quand, n'est jamais prévisible, et le deviendra de moins en moins à mesure que l'on accroîtra les mesures de répression à son égard, évidant de son sens « intellectuel » toute réflexion « spirituelle ». Rappelons que le spirituel comporte de nombreuses acceptions qui sont systématiquement rayées du vocabulaire lénifiant et normatif qu'impose la mondialisation de la culture : spirituel comme *ayant de l'esprit*, spirituel comme *ironique ou comique*, spirituel comme *réflexion profonde*, etc. Tous ces sens sont ainsi occultés au profit d'un seul d'entre eux qui, lui, est simplement ridiculisé : spirituel comme non rationnel, non scientifique, sens que l'on s'empresse toujours d'amalgamer au mot ésotérisme.

On ne parle désormais, non sans mépris, de « spiritualité » qu'en prenant toujours cet air grandiloquent et condescendant qui ravale la moindre « expérience intérieure » à un exercice truffé de ferveurs dévotes et de réflexions affectées. Rien n'est moins vrai que cette posture « scientifique » et faussement rationnelle qui dissimule une morale prégnante et sotte si loin de la vérité expérimentale.

Le monde de la recherche n'est qu'un long processus codé qui exclut la moindre inquiétude, qui annihile l'altérité car ne pouvant tolérer l'expérience radicale de la perte de soi, ce que refuse le chercheur contemporain. Ce dernier, spécialiste de haut niveau, ne risquera jamais la déchéance ultime, car il n'est qu'un carriériste – un organe de pouvoir, un pur mécanisme – qui ne pourrait admettre la chute et qui entraînerait celui qui la subit vers la mort. Mais cette mort n'est ni sans mérite, ni sans récompense, car elle s'accompagne d'une vérité si singulière qu'elle est, en soi, radicalement incommunicable, à l'opposé de la science dite « expérimentale ». Les mystiques sont de bons exemples de cette singularité dont commencent à parler les vrais scientifiques, ceux qui se donnent la peine d'offrir leur vie pour l'humanité, non pas que leur temps « productif »...

Ainsi, le matérialisme impose à la pensée une assignation à résidence et la confine à une expérimentation basée seulement sur ce que l'homme connaît déjà d'elle. N'est vrai que ce qui est observable. Nous demeurons dans le domaine empirique où l'observation fait loi, découpe la réalité en en niant une partie qu'elle juge non significative. Il est assez fascinant de constater à quel point l'observation domine le reste de l'expérience de la perception. Comment peut-on concilier l'immensité temporelle et spatiale de l'univers et ne pas appliquer la même durée à la vie humaine ou à la structure de la pensée? Pourtant radicalement protéiforme, la pensée s'évade du champ d'action du chercheur contemporain – celui qui « possède » une foi aveugle en ses moyens technologiques, ses prothèses – incapable d'une relation non empirique et d'un protocole non conforme qui le déstructureraient et le feraient entrer en résonance avec une réalité impossible pour lui à comprendre. Tout demeure sous l'emprise de la rationalité et quiconque propose une voie non

signifiante – basée sur la foi, notamment –, non linéaire, est systématiquement marginalisé parce qu'irréductible à une connaissance balisée.

Certes, il y a une « jouissance » bien réelle à œuvrer dans ces laboratoires hautement spécialisés, aux moyens techniques monstrueux et aux budgets pharaoniques. Mais peut-être manque-t-il ce qu'aucune *entreprise* n'apportera jamais à la science, le détachement nécessaire à la découverte de mondes nouveaux, d'horizons non cartographiés. Car l'entreprise capitaliste n'existe que pour profiter de la matière et ne saurait « investir » son temps et « son » argent de manière altruiste sans quelques retours d'ascenseur, dans cette existence du moins. La recherche n'a rien, aujourd'hui, de noble et se campe dans une immédiateté pulsionnelle – il faut publier! – qui l'éloigne de la réelle pensée non duelle : Publier ou périr! Il n'y a pas d'alternative.

Il serait peut-être temps pour l'homme, qui a enfin décodé le génome, qui a exploré une grande partie de la complexité de l'univers, de retourner vers le fondement de son existence, cette petitesse fragile qu'il a en lui écrasée et qu'il ne tient plus que pour un triste moment de son existence incommensurable.

Cette fragilité non appréhendable, se pourrait-il que la femme en soit la dépositaire? Eh bien non!

Car la femme n'a que mimé le protocole masculin qui s'est émancipé de l'histoire. Loin de se dissocier de la réflexion manichéenne, elle s'est elle-même recentrée sur l'aspect topique de son identité, là où elle a toujours excellé, la mise en évidence – le dévoilement – de la pulsion masculine. Ce faisant, elle expose de nouveau toute la régression intellectuelle qui s'est développée dans la psyché de l'homme-masse, régression que celui-ci s'est empressé d'imposer à la femme.

Nous en sommes toujours, au XXI<sup>e</sup> siècle, à cette primitive opposition des sexes qui débouche maintenant sur des concepts émancipés mais toujours gavés de matérialisme comme celui, par exemple, de genre. La femme s'est laissée berné par cette illusion d'émancipation que lui a proposée la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ce temps est révolu et la place de la femme émancipée se trouve avec celle de l'homme. Elle devra désormais composer avec la compétition que s'apprête à lui faire l'homme-masse sur le terrain de la procréation. Déjà, en France, la gestation pour autrui semble nous ouvrir des horizons non balisés mais hautement intéressants sur le plan de la technique. À quand une grossesse masculine? Est-ce pour demain?

Après l'*homme augmenté*, l'homme qui enfante, qui allaite?

– Ces devoirs, dit Pestov, sont accompagnés de droits : les honneurs, le pouvoir, l'argent, voilà ce que cherchent les femmes.

– C'est absolument comme si je briguais le droit d'être nourrice et trouvais mauvais qu'on me le refusât, alors que les femmes sont payées pour ça.

Tourovstine éclata de rire, et Serge Ivanovitch regretta de n'être pas l'auteur de cette plaisanterie ; Karénine lui-même le dérida.

– Oui, mais un homme ne peut allaiter, dit Pestov, tandis qu'une femme...

– Pardon, un Anglais à bord d'un navire est parvenu à allaiter son enfant, dit le vieux prince, qui se permettait devant ses filles quelques libertés de langage.

– Soit, qu'il y ait autant de femmes fonctionnaires que d'Anglais nourrices, dit Serge Ivanovitch, heureux d'avoir lui aussi trouvé un mot.<sup>442</sup>

Qu'est-ce qui a changé depuis ce moment comique de *Anna Karénine*?

Deux choses : La première est que les devoirs qui accompagnent les droits de l'homme (et de la femme) ont complètement disparu du paysage public. Ainsi, plus personne ne veut exécuter les corvées pour n'exiger que des plaisirs. Deuxièmement, l'Anglais qui a allaité, dans l'extrait du roman, l'a fait à titre exceptionnel, par nécessité. Aujourd'hui, il n'en va plus de même. Tous et chacun, nous pouvons aspirer à réaliser nos moindres désirs. Et comme nous vivons dans une société sans devoirs, à nous tous les droits ! Par pur plaisir ! Ah ! le plaisir de l'enfantement, de la paternité, de l'allaitement ! Le plaisir de la création ! Sans la souffrance.

Ainsi, on ne saurait trop s'arrêter en chemin alors que l'on a abattu tant de tabous, que l'on s'est débarrassé de toute cette retenue dont se gargarisait l'éthique pour stopper cet illimité – la pulsion – qui a toujours cherché, ailleurs que dans le matérialisme, son salut. On ne s'était tout simplement pas aperçus – étions-nous à ce point naïfs ! – que l'immortalité ne faisait « sens » que dans la matérialité, que la vie éternelle se devait, du moins pour une pensée « incarnée », d'exister là où on lui désignait sa place. Comme si on avait inventé un concept, l'immortalité, pour y loger son déterminisme et s'y réfugier, bloquant par le fait même toute tentative non individuelle, non expérimentale, une sottise dévotion. Sommes-nous si assurés que cette foi qu'on a liquidée au « profit » d'une science « productive » n'était qu'affabulation, qu'imagination primitive lovée dans un organe trop pétri de symboles ? La pensée n'est-elle qu'un banal objet de recherche des sciences cognitives ? Ou n'est-elle pas non plus une méthode d'appréhension – approche et inquiétude – de la réalité ? N'est-elle pas également une projection non matérialiste de la réalité ?

À l'ère de l'immortalité matérialiste, le corps de la femme, parce qu'encore le seul capable de gestation, demeure l'unique tabou à abattre. En sera-t-il ainsi pour

---

<sup>442</sup> *Op. cit.*, Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, page 429.

longtemps encore? La technique ne nous le dit pas. Mais les intentions inconscientes sont bien présentes, n'en doutons pas.



## La pensée en solde, phénomène démocratique

La démocratisation de l'acte de penser n'a pas eu que des avantages. La pensée se cultive et n'est pas qu'un vulgaire produit de consommation courante! Il n'est donc pas surprenant que l'intellect, dans une société du *prêt-à-penser*, devienne de plus en plus « traitée » ou formatée dans des processus de plus en plus consommables *à la carte*. Mais la pensée est également accessible. Quiconque a une expérience intime avec la réalité peut à tout moment se remettre à réfléchir. Mais cet acte de révolte contre des processus idéologiques conventionnés empêchant la plupart des gens de retrouver une certaine liberté de penser nécessite une certaine distance, une retenue, une mesure et... une constance. Ceux qui s'y adonnent en dilettante ou pour passer le temps font plus de tort à la pensée que le pire des idéologues<sup>443</sup>. La pensée n'est pas un droit mais un « luxe » que l'on peut se permettre uniquement lorsqu'on a réussi à se libérer de l'*insoutenable légèreté* de l'existence. Ce luxe, seul le temps de l'affranchi peut l'offrir ; d'où l'importance de la révolte.

Tout acte est une pensée lorsqu'il ne se conforme pas bêtement à une injonction ou à un ordre, quels qu'ils soient. On ne pense pas uniquement quand la vie active nous l'y autorise. On croit – à tort – que l'on peut penser sur commande des concepts *clé en main* qui rassurent l'intellect de celui qui ne se surprend pas – qui ne se secoue pas dans un tremblement terrible –, ne se détruit pas dans ce mouvement, au sens symbolique.

---

<sup>443</sup> Je me méfie toujours de mes propres intuitions qui sont constamment contaminées par mes propres fantasmes, mes faillites patentes mais aussi par la désinformation courante issue des médias de masse ou des personnes que l'on fréquente. Je m'adonne à la pensée parce qu'elle me le commande et non parce que je le souhaite. Le monde nous requiert en permanence et chaque événement dont nous sommes les témoins peut à tout moment nous propulser vers une pensée délétère, un effondrement psychique ou un éclaircissement de conscience. Voilà la raison pour laquelle Nietzsche met en garde les *dilettantes de la pensée* qui s'enivrent sans cesse d'abstractions toutes les plus maniaques les unes que les autres. Afin de ne pas m'égarer dans les dédales psychologiques d'une pensée autoréférentielle sans aucune valeur effective (ma plus grande hantise), je m'acharne à tous les étés à charrier la pierre des murs effondrés d'un vieux moulin à farine. Mon épouse « Pénélope », qui tricote son ouvrage le jour et le détricote la nuit – ceux qui la connaissent savent très bien que cette caractéristique n'est pas une vulgaire métaphore –, m'appelle Sisyphé! En effet, c'est un des moyens que j'ai trouvés au cours des dernières années pour ne pas sombrer dans le monde virtuel de la pensée hypnotique et affabulatrice. Je confie à « mes » pierres mes problèmes philosophiques! Comme elles sont de brillantes psychologues, toujours à l'écoute, toujours silencieuses et pourtant bien présentes de par leur poids indéniable – essayez de transporter une pierre de soixante kilos dans une brouette sur deux cent mètres dans une pente montante de vingt degrés par un après-midi de canicule et vous m'en redonnerez des nouvelles –, je leur confie mes hypothèses qui demeurent toujours sans réponse mais qui, le temps d'une montée, retrouvent inévitablement le sens du réel ; tout mon corps, aidé de mon esprit, doit sans cesse s'astreindre en genuflexions réelles afin de permettre à mes idées, à tout mon art de la réflexion, tel le roseau ployant sous les assauts violents de l'idéologie contemporaine, de plier sans casser. Cette simple réalité matérielle est nécessaire pour qui tente un effort intellectuel équivalent. L'un – le poids de la pensée – ne va pas sans l'autre – celui du monde : *Les seules pensées valables*, écrivait Nietzsche, *viennent en marchant*.

Penser, on y consacre sa vie ou on se fait fonctionnaire! Car ce qui fonctionne ne doit pas être sujet à des dysfonctionnements. On ne fabrique pas une machine pour qu'elle tombe en panne! Comme on ne construit pas une pensée pour qu'elle surnage dans le sophisme ; et pourtant. Il existe des pensées errantes qui entraînent le « penseur » loin de l'élément qui a déclenché le processus intellectuel. Tout l'acte est pourtant un mouvement perpétuel – que l'homme cherche hors de « lui-même » – de détournement de l'intention, une saillie hors du processus intime. Certes, l'acte fondateur peut être consigné sans qu'on le remette constamment en doute, d'où la force de l'histoire. Mais peut-on espérer revoir à tout moment, l'espace de la découverte d'un fait historique nouveau par exemple, son champ de connaissance? Car même un événement fondateur est constitué d'ombres et de nuances qu'on cherche constamment à éclairer sous un angle différent.

Pourtant, la médiocrité intellectuelle n'a jamais été si *démocratique* et quiconque se permet de penser, ce qui n'a jamais été interdit – mais pour combien de temps encore – malgré tous les totalitarismes et toutes les censures que l'homme a connus, se doit également de se dépenser sans compter pour laisser sa pensée devenir une vérité admise ou à tout le moins pour tenter de s'en approcher. Qui ne s'y astreint pas devient l'instrument du tortionnaire idéologique.

L'exemple du technocrate est un cas d'école. Cet étrange automate sait et se pense dans ses convictions les plus haïssables pour détruire toute liberté individuelle qu'il affirme cependant de manière mécanique. La façon dont pense le technocrate ressemble à un fac-similé de la cruauté humaine. On croyait avoir aboli l'esclavagisme. Rappelons l'article #4 de la Déclaration universelle des droits de l'homme : « Nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude ; l'esclavage et la traite des esclaves sont interdits sous toutes leurs formes. » L'esclavage, affirmez-vous pompeusement, est dorénavant interdit? Qu'à ce cela ne tienne! Utilisons donc un autre mot – loyauté, flexibilité, concurrence, etc. – pour le définir et le tour sera joué. À ce compte, tout le langage risque d'y passer!

Est-il possible de rappeler à ceux qui pensent la machine, qui imposent à l'homme un modèle *fonctionnariste* calqué sur l'automate, que rien n'a changé depuis la déclaration de cet article. Tout le modèle « libéral » qui entraîne actuellement l'homme, comme pièce d'un mécanisme qui à terme l'évincera de la vie même, n'est que le prolongement des régimes répressifs du XX<sup>e</sup> siècle que l'on s'est empressé de renommer pour les *recycler*. La chute du communisme n'est pas, comme le pensent les néolibéraux, advenue par le triomphe du capitalisme. Rien n'a changé. Car le communisme était la face latente de l'asservissement de l'homme, alors que le nouveau capitalisme en est la face manifeste, avouée. En tombant, le communisme a entraîné avec lui son alter égo, son image pour ne laisser que l'absence de celle-ci. Nous n'en sommes toujours, peu importe le régime – politique, économique, spirituel –, qu'à la crise de la représentation où toutes les croyances se dissolvent dans une confusion des mœurs, des désirs ou des espoirs. Tout se vaut, donc rien

n'existe. La différenciation des idées n'opère plus d'une façon univoque. La contestation surgit certes, jaillit *spontanément*, d'où sa fausse similitude avec la révolte ; elle fait croire à un renouveau épique alors qu'il ne s'agit finalement que d'une banale rénovation, du « recyclage » des mêmes mythes, mais réinventés par des incultes incapables de raconter une histoire cohérente ! Autant d'idéologues patentés tentent systématiquement de falsifier l'histoire pendant que l'homme inerte, *qui n'est pas maître dans sa propre demeure*, met sur le même plan l'ensemble de la pensée humaine et d'approximatives réflexions qu'il emprunte à une doxa de connivence. Ce dernier croit participer à la *fabrique* de l'histoire alors qu'il n'en est que le bouc émissaire. D'où l'importance démesurée pour la nouvelle – les *plans de communication* – et l'information véhiculées par les officines – tout le journalisme, la quotidienneté qui dénie toute réflexion sur la durée – de la destruction contrôlée de la fragilité humaine, fragilité à laquelle appartient également la démocratie.

Mais l'histoire n'est pas écrite par les individus ni fabriquée par leurs actions. L'événement est quelque chose de hautement improbable, même au moment où il survient. On peut bien évoquer les conspirations les plus inimaginables qui soient pour se convaincre que le hasard n'y est pour rien dans l'avènement d'événements historiques, il faut à tout le moins admettre que de nombreux cataclysmes naturels ont déjà par le passé court-circuité un agenda occulte ou machiavélique. Ainsi, l'événement peut faire office de révolte ; de la nature, contre l'oppression, envers le divin ou par un putsch qui tourne mal<sup>444</sup>.

C'est ainsi qu'après la chute du communisme, rien n'a techniquement changé. Car cet événement de l'histoire n'en était peut-être pas un, au sens révolutionnaire du terme. Il n'y eut ni soudaineté, ni volte-face, ni révolution complète vers un retour à une origine fatalement et inexorablement autre. Quelqu'un, un certain soir sans Lune de novembre, a malencontreusement poussé une pierre du *Mur* qui était déjà descellée. Celle-ci est tombée et personne ne l'a ramassée ; pas même un garde ! Tous les gens réveillés à cette heure – les jeunes délinquants, les criminels notoires, les insomniaques, les fêtards, les lobbyistes, les sans-abris faisant les poubelles, les proxénètes et leurs *offres de service* – se sont rués vers la sortie ! Il faisait pourtant nuit noire ! Et comme le soleil se lève toujours à l'Est, ils ont couru dans la mauvaise direction ; vers l'Ouest !

Ils n'ont pas imaginé, les pauvres bougres, qu'ils traversaient quelque chose qui ressemblait étrangement au *Miroir d'Alice*. De l'autre côté, se croyant libres, ils se sont retournés pour se retrouver de nouveau face au mur. Car l'envers de l'Enfer n'est pas le Paradis mais plutôt le dos de Satan ! Le Diable, ils croyaient le fuir. Mais celui-ci, comme un prisme, possède de nombreuses facettes.

---

<sup>444</sup> La tentative de coup d'état ratée survenue en Turquie en juillet deux mil seize illustre bien ce que peut signifier une révolte qui tourne mal. Est-ce le hasard ou l'amateurisme des putschistes qui a fait dérailler la tentative ?

C'est à ce moment que le Malin leur a rapidement proposé un marché de dupe avant que ces nouveaux affranchis s'aperçoivent de la supercherie. Signez ici! leur dit-il avec insistance. Rendez-nous immédiatement les clés de la boutique et nous vous offrirons un emploi permanent accompagné d'un fonds de retraite. Vous imaginez la surprise des individus devant une telle offre qui relevait à la fois du mythe socialiste (*Panen et circenses* pour tous) et de la fable léniniste (le communisme à la fin de vos jours). Ceux qui acceptèrent les premiers – les disciples de Charles Ponzi – s'empressèrent de prêter serment (le contrat de crédit en de multiples versements) à leur nouveau suzerain. L'Histoire venait de compléter un autre tour de piste. Et les clowns ne furent pas les derniers à profiter du buffet! Ils inventèrent subito presto les produits dérivés et refilèrent l'addition à plus crédules qu'eux. Tant qu'il existera des hommes, les bonnes affaires iront bien! Sera-t-il encore possible de commercer lorsqu'il ne restera plus que des automates?

La chute du mur de Berlin était latente depuis l'avènement du socialisme. Qu'est-ce donc qui n'est pas avoué dans la chute à venir du capitalisme? L'extension de la race à une prothèse ayant des droits<sup>445</sup>? Son remplacement par un automate plus docile et plus fonctionnel? Le capitalisme fait partie du problème, non de la solution. De fait, le capitalisme est déjà tombé *avec* le socialisme<sup>446</sup>. Et il n'est resté qu'une loi intolérable qui consiste à rendre la pensée

---

<sup>445</sup> Évoquer les pseudo-droits de l'intelligence artificielle cache une raison bien plus inquiétante consistant à étendre ces « droits » à ceux – les non-dits du phénomène « trans » ne sont plus à démontrer – qui auront la chance de recevoir une greffe d'« inanimé ». En promulguant les droits des automates, on cherche à régler le sort des manants qui ne pourront suivre la cadence de l'évolution fulgurante des technologies. À terme, on retirera certains droits à une classe d'individus jetables pour les attribuer à des clones ou des automates. On réécrit la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* pour y inclure ceux d'un pur objet. Les animaux n'ont pourtant jamais eu cette chance et sont encore, dans de nombreux pays, considérés comme des meubles ou des bibelots dont on peut se débarrasser lorsqu'ils sont trop gênants ou *usés*. Que le vivant devienne facultatif ne semble pas déranger les promoteurs d'un droit prescriptible *à la carte* et en fonction des prothèses que l'on se sera procurées par l'entremise d'un *marché libre*. L'appât est grossier, certes. Plusieurs poissons s'y laisseront tout de même prendre!

<sup>446</sup> Le néolibéralisme (« libéralisation » des échanges, suppression des barrières tarifaires, éviscération des législations nationales, mouvements migratoires de masse, etc.) comme *idéologie primitive* a détruit toutes les institutions nationales, peu importe qu'elles aient été capitalistes ou socialistes. Au sein des deux systèmes de pensée, nous avons assisté à de multiples gestes grégaires et similaires qui ont occulté les réelles intentions des individus détenant le pouvoir par une élimination de l'interdit. On a fait croire, grâce à toute sorte de stratagèmes, qu'on levait tous les tabous, qu'on s'affranchissait de tous les interdits sans jamais réellement exposer la pulsion agressive cleptomane de prédateurs institutionnels qui se dissimulait au sein même du message. Ce sont les bureaucrates – qui avaient déjà à ce moment les deux mains dans la caisse – qui ont émasculé les règles étatiques de leur *pouvoir effectif* pour ne laisser subsister qu'un vide juridique, politique et économique. Simultanément, on a baillonné la narration de l'histoire en marche afin de ne pas exposer la régression idéologique propre à l'*ambivalence affective* de l'être primitif aux commandes. Comment pourrait-on expliquer autrement cette charge animiste des dirigeants politiques depuis l'ère de Ronald Reagan et de Margaret Thatcher? La soi-disant libéralisation des échanges s'est soldée par des détournements massifs de capitaux et une destruction systématique des économies nationales ; les dérèglementations agressives d'une violence diffuse mais réelle ont fait le reste du sale boulot. On a constamment fait la promotion de la mondialisation sans jamais s'intéresser à la guerre larvée que menaient en arrière-plan des lobbyistes à la pensée primitive et à l'agressivité conventionnée. On ne cessait de vanter la « détermination » managériale des hauts dirigeants d'entreprise pour dissimuler des actes répréhensibles qui sont pourtant demeurés totalement impunis. Le technocrate, celui qui vit comme un parasite de l'arbitraire,

normative, pulsée comme une étoile déjà morte depuis des années-lumière. Lentement, on dilue la singularité pour la remplacer par le *non-vivant*, par l'artifice. Tout doit être systématisé et organisé. Ne sommes-nous pas déjà assujettis à cette injonction par l'*Organisation* des Nations unies qui automatise les processus humains et concentre de plus en plus entre les mains d'une minorité de bureaucrates nommés un pouvoir dictatorial et discrétionnaire?

La nouvelle souveraineté haïssable du sujet qui ne se pense que comme instrument du processus en marche – l'émancipation – montre à quel point l'homme-masse est déjà une machination contre le libre-arbitre de la pensée. On prive l'individu des éléments subversifs du langage que l'on remplace par autant de formules conventionnées et vidées de toute charge intellectuelle. Devenu insensible à cet aspect du langage car ayant tué en lui tout frémissement – tout *bruissement de la langue* – pour n'affirmer qu'une extériorité si violente qu'il ne peut la ressentir sous peine de s'effondrer, le technomane – le toxicomane de la technique – représente un automate programmable incapable d'un retour sur ses propres actes qui ne sont finalement que des algorithmes disponibles à volonté. Fier de *sa* machine, le technomane ne pense pas même s'il est persuadé du contraire ; d'où sa haine et sa crainte du vivant comme « mécanisme » menacé par le bogue. La mort perpétuelle et permanente – pensons à l'activité cellulaire – est pour le technomane le rappel intolérable d'un danger latent et incontrôlable du point de vue productiviste ; un danger qui l'habite de l'intérieur et qu'il ne maîtrise pas, un danger qui le constitue et le « terrorise », qui le jette littéralement dans l'irrationnel ou le passionnel. Il ne peut penser la mort – en lui et hors lui – qu'en la rejetant violemment sur le monde qui

---

bien agrippé sur le dos de la Bête, a épuisé cette manne inespérée et accessible à qui osait se servir. Et cette espèce de lubie maniaque qui consiste à vouloir à tout prix une gouvernance mondiale pour soi-disant *unifier les hommes* et *réguler les comportements* n'est que la suite logique des crimes du dernier demi-siècle. Les plus fervents défenseurs de cet autoritarisme *nouveau genre* sont certainement les plus dangereux. Car ce sont les refoulements de leurs pulsions démesurées qui s'expriment par l'entremise de leurs pseudo-discours d'émancipation. Sigmund Freud, dans *Totem et tabou*, a décrit les motivations inconscientes du névrosé qui réprime, derrière un altruisme manifeste, une pulsion agressive. Mais contrairement au tabou qui sanctionne une transgression, la névrose renverse la sentence liée à l'interdit et force le refoulement de la pulsion agressive. La distinction entre primitif et névrosé est éclairante pour expliciter les comportements déviants des individus qui détiennent le pouvoir. Face à un interdit, le névrosé réagira de manière altruiste alors que le primitif se comportera en égoïste. La seule façon de restreindre le primitif est de faire appel à la menace du châtement. Ainsi, nos dirigeants contemporains se comportent de manière primitive dès lors qu'ils n'entendent raison qu'à la vue du bâton : « La transgression d'un tabou a pour sanction un châtement, le plus souvent une grave maladie ou la mort. [...] Il en est tout autrement dans la névrose obsessionnelle. Lorsque le malade est sur le point d'accomplir quelque chose qui lui est défendu, il craint le châtement, non pour lui-même, mais pour une autre personne sur laquelle il ne donne aucune précision, mais que l'analyse révèle comme étant une des personnes qui lui sont les plus proches et les plus chères. Le névrosé se comporte en altruiste, le primitif en égoïste. » *Op. cit.*, Sigmund Freud, *Totem et tabou*, page 105. On constatera ici que le primitif rejette toujours les conséquences de ses actes – comportement propre à notre monde individualiste et narcissique – sur autrui et s'émancipe de tout refoulement comme de tout châtement. Tout le discours qui amalgame progressisme et néolibéralisme dissimule une charge agressive sans précédent. Les détenteurs de pouvoir prouvent donc par leurs comportements en apparence sibyllins qu'ils n'ont aucune intention de céder leur place ; ils se comportent comme des chefs de guerre de peuples primitifs affublés d'une pensée animiste propre à la *toute puissance des idées*.

l'entoure. Il l'instrumentalise, la banalise, la segmente, la détermine et en organise même de festives obsèques<sup>447</sup>.

Pour le technomane, tout doit servir. Non pas seulement pour un utilitarisme structurel et organisationnel, mais également pour un asservissement à tout ce qui n'est pas représenté dans le champ de la connaissance empirique :

Pfuhl était de ces théoriciens, si passionnément épris de théorie qu'il en oublie le but, l'application. Féru de théorie, il haïssait toute mise en pratique et ne voulait pas en tenir compte. Il se réjouissait même des échecs, car ceux-ci étant dus à ce qu'on s'était écarté de sa théorie, ils prouvaient d'après lui l'excellence de sa théorie.<sup>448</sup>

---

<sup>447</sup> Il n'est plus rare aujourd'hui de vouloir tout contrôler sous prétexte qu'on « aime » ceux qui nous succéderont ; comme l'acte d'organiser ses propres funérailles ou de célébrer son propre suicide. Les nouvelles *festivités funéraires* organisées lors d'un suicide assisté sont d'excellents moyens de contrôle de la pensée des individus. On fait croire aux personnes qui se prévalent de ces dernières réjouissances qu'ils contrôleront leur destin jusqu'à la toute dernière seconde. Mais la mort ne se laisse pas leurrer aussi facilement que les vivants ! Ce nouveau subterfuge achève ainsi de liquider les derniers arguments à propos du caractère sacré de la vie. Il est d'une redoutable efficacité lorsqu'il s'agit de désubjectiver les individus pour mieux endiguer une démographie virale. La perte de sens survenue lors de l'effondrement des croyances messianiques est ainsi jugulée par ce tout nouveau procédé foncièrement « humain ». On omet pourtant d'avouer qu'il ne représente aucunement quelque altruisme générationnel qui ferait croire au futur « mort » qu'en agissant ainsi, en organisant le temps même de son absence, il allègerait le fardeau de ses « proches ». Il n'en est rien. En « pensant » sa propre mort comme une fête ultime, le futur défunt ne pense pas – le propre de l'homme-masse – à créer du vivant. Il est trop obnubilé par le fait que le monde « s'amusera » sans lui ! Ce dernier geste « assumé » consiste plutôt en une reddition sans conditions du seul pouvoir réel qu'il possède, celui de vivre jusqu'à la dernière seconde (Se référer à la note 344, page 138). Ici, la « tolérance » – à la souffrance, à l'effort, à la perte, à l'épreuve – tant à la mode dans nos sociétés *inclusives* est inopérante. Celui qui cherche à contrôler le temps même de sa propre éternité en tentant de se convaincre qu'il ne doit pas être un fardeau pour ceux qui resteront ne comprend pas qu'il fait le jeu mortifère de la culpabilité idéologique. S'il sent cette obligation, cette injonction qui le poussent à se penser comme fardeau envers ses « proches », c'est qu'il croit déjà être un fardeau de son vivant. Et sous des airs compatissants, l'idéologie globalisante – appelons-la ainsi – fait croire à l'homme-masse qu'il est constamment en dette envers cette fiction d'un autrui qui n'est qu'une autre partie de lui-même qu'il ne tolère pas. Le problème avec ce fardeau existentiel est qu'il est immortel alors que la créance qui y est associée est non-remboursable. On n'hypothèque plus seulement sa vie mais celle de toute sa descendance (l'arnaque du *conflit entre les générations* dans laquelle sont tombés tous les imbéciles). Ainsi, ce qu'on laisse derrière soi n'est pas une culture aimée, un art admiré, une histoire personnelle et intime réellement vécue, mais plutôt leur créance « matérielle » ; on élimine le vivant le plus rapidement possible afin de faire place à autre chose, à une *chose*. Celui qui sent mais refuse le poids symbolique et tragique de sa propre histoire ne sait plus que ce poids est censé l'alléger de lui-même et lui permettre de vivre un réel amour du monde, celui qui ne s'incarne pas éternellement et qui pourtant s'énonce de façon métaphorique. Le *nihilisme réel* de l'homme-masse lui ôte la seule joie concrète – la joie éternelle et *immortelle* – qui consiste à créer du mythe, à réécrire constamment l'histoire dans un véritable mouvement dialectique et non à l'aide d'un artifice oxymorique. Là est sa réelle immortalité, dans la perpétuelle réécriture de l'instant de sa mort. En célébrant ses *Noces de Mort*, le futur époux émancipé de sa part intime, déjà inerte intellectuellement tout au long de son existence, transportera son *prêt-à-penser* dans l'au-delà ; il laissera ainsi une trace ineffable dans la mémoire de ses proches, celle d'une amnésie permanente voire immortelle. On trinquera ainsi à la santé du « nouveau marié », même s'il s'agit d'un macchabée ! Ce dernier geste « responsable » confirmera que sa vie n'aura eu aucune valeur transcendante ou spirituelle. Son historicité aura été vidée de sa substantifique moëlle.

<sup>448</sup> *Op. cit.*, Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, page 65.

Ainsi le reste, l'inutile, le dysfonctionnel, l'hétérogène ne peuvent exister et encore moins vivre. On doit répertorier l'entièreté de la connaissance pour ne plus être surpris par le chaos, d'où l'extraordinaire popularité ces dernières décennies des modes de gestion actuarielle du risque. Les incertitudes climatiques, économiques, spirituelles, sociales et expérimentales sont-elles responsables de la montée de cette anxiété auto-infligée qui risque à tout moment de faire exploser la pensée automatique?

Le dispositif – rappelons qu'il est possible à distance de déclencher un explosif à l'aide de son téléphone portable – fait dorénavant partie de l'homme indifférent. Il est lui-même la bombe qui fera – ou a déjà fait – exploser l'histoire pour enfin s'en débarrasser. Et sans histoire, l'homme-masse pourra enfin accéder à l'immortalité matérialiste. Rien ne le différenciera plus du « rien » qu'il a toujours craint et dont il s'est constamment détourné pour se donner l'illusion de vivre. Ce rien était pourtant l'essence même, ce désir que l'on ne doit jamais, sous peine de mort, réduire uniquement à un « soi » qui n'est toujours que symbolique.

## Les génocides contemporains

Est-il surprenant de constater que la planète mobile soit intoxiquée à une drogue que personne ne suspecte et que tout le monde consomme? Nous n'élaborerons pas sur cette propagande qui consiste à faire passer un crime pour une vertu. Pourra-t-on sortir de cette infernale schizophrénie qui crée un phénomène inquiétant que personne n'analyse : l'indifférence révoltée.

Mais de quoi est composée cette indifférence? Quels en sont les caractéristiques et les « mécanismes » internes? Et que représente-t-elle finalement sur le plan symbolique? Partons de l'inertie de l'homme-masse ou si l'on préfère de l'hyperactivité du post-humain pour en examiner les éléments qui inhibent le phénomène de la révolte.

Le premier exemple que nous pourrions évoquer est le phénomène de l'hypertrophie du sport d'élite. Les Jeux olympiques modernes, tels que les a imaginés le Baron de Coubertin, sont devenus au fil du temps une formidable machine d'asservissement des masses. Il ne serait pas intéressant, ici, de critiquer ce phénomène mais de montrer toute la force de l'indifférence qu'il crée.

Le caractère hautement compétitif des Jeux n'est plus à démontrer. C'est un fait généralement admis que la compétition est *la* valeur fondamentale du sport d'élite. Elle s'incarne partout, dans toutes les sphères d'activités, dans tous les champs de connaissance, dans toutes les entreprises humaines. On peut donc aisément penser que la compétition porte en elle un dynamisme certain lié à une « activité » physique hors du commun. Ainsi, ce qui est singulier devient le modèle<sup>449</sup> d'une collectivité. Jusqu'ici l'objectif est noble. Inciter les masses à bouger en leur offrant des modèles quasiment divinisés à imiter, si ce n'est à vénérer.

Et là est tout le paradoxe. Personne ne peut rivaliser avec cette élite sportive qui fait l'homme-masse – vous et moi – rêver de performances herculéennes tout en ingurgitant friandises et autres barbituriques. Les boissons gazeuses ou énergisantes, les drogues et autres stimulants artificiels font-ils partie de cette catégorie d'« excitants modernes »<sup>450</sup> déjà décrits par Balzac? Évidemment. Mais là n'est pas la question.

---

<sup>449</sup> Voir le chapitre intitulé *La modélisation ou le fétichisme du modèle réduit*.

<sup>450</sup> L'intoxication systématique comme phénomène à la mode atteint même chez les jeunes générations des proportions épidémiques. Tous les excitants modernes (drogues, expériences extrêmes, défiance de plus en plus violente envers tout civisme, etc.) se font une guerre sans merci sur le terrain de la servitude des masses. Plus aucune prohibition n'est admise. La retenue et la mesure sont reléguées dans les lymbes d'une histoire surannée. Tout doit servir à exciter les masses afin de les jeter dans une amnésie collective que l'on fait passer pour un *art de vivre*. Chaque geste de la vie courante, si banal soit-il, doit revêtir un caractère extatique et adopter la tendance de l'heure sous peine de paraître dépassé. Aucun conservatisme n'est admis. Ce qui dénote une



L'homme-masse est inerte jusque dans son extase. S'il diffère de la norme extatique – encore un autre oxymore – que tous adoptent sans retenue aucune, il n'atteindra pas la jouissance tant vantée par la publicité. Il devient impossible pour lui d'expérimenter autre chose que ce qui est prescrit par la norme. Comment pourrait-il alors *partager* avec ses « amis » sur le sujet. Mais l'expérience limite ne se partage pas si aisément et est généralement incommunicable ; les selfies et autres niaiseries qui inondent la Toile à chaque instant ne font évidemment pas partie de l'indicible. Autrement, nous n'assisterions pas à ce déferlement grandissant de tentatives égocentriques et totalement dépourvues de sens. Le traumatisme isole beaucoup plus qu'il ne fédère, d'où l'importance de la parole thérapeutique.

En agissant ainsi, l'homme moderne – au sens de mode – ne réagit que pour mieux se laisser déposséder. Pourquoi en est-il ainsi? Y a-t-il complot contre cette abstraction de la pensée? Peut-on imaginer que certaines élites se soient liguées pour subtiliser cette pensée si prodigieuse que ne mériterait pas l'homme-masse?

Non. Car l'homme-masse, comme l'illustre Ortega Y Gasset, n'est pas un phénomène de classe mais d'époque. Comment alors expliquer cette apathie caractérielle qui touche systématiquement tous les individus?

Un virus, lorsqu'il se manifeste, frappe-t-il aveuglément et sans discernement? Symboliquement, nous pourrions le penser. Biologiquement, c'est une autre histoire et nous n'en savons rien. Bien évidemment, à l'ère de la manipulation du génome, les paris sont ouverts!

Ayant évacué tout l'aspect spirituel de la vérité, l'homme-masse s'est lui-même exclu de la question la plus délicate. Y a-t-il un monde inconnu de nous qui nous requiert sans nous en informer? La réponse est énigmatique. Et pourtant, même après les formidables avancées de la science moderne, on ne peut *totale*ment exclure le phénomène spirituel comme intentionnalité de l'homme. Les trois conceptions du monde décrites par Sigmund Freud ne sont pas hermétiques les unes par rapport aux autres mais s'interpénètrent mutuellement. Quelques résidus de *conceptions antérieures* demeurent toujours présents dans des phases ultérieures de représentations du monde et il ne faudrait surtout pas croire qu'elles demeureraient sans influence sur la pensée. Ces trois conceptions (animiste, religieuse et scientifique) sont encore bien présentes à l'esprit humain :

Si nous acceptons le mode d'évolution des conceptions du monde, tel qu'il a été décrit plus haut, à savoir que la phase *animiste* a précédé la phase *religieuse* qui, à son tour, a précédé la phase *scientifique*, il nous sera facile de suivre l'évolution de la toute-puissance des idées à travers ces phases. Dans la phase animiste,

---

contradiction flagrante avec l'idée même de conservation de l'environnement. Tout doit changer pour que rien ne change.

c'est à lui-même que l'homme attribue la toute-puissance ; dans la phase religieuse, il l'a cédée aux dieux, sans toutefois y renoncer sérieusement, car il s'est réservé le pouvoir d'influencer les dieux de façon à les faire agir conformément à ses désirs. Dans la conception scientifique du monde, il n'y a plus place pour la toute-puissance de l'homme, qui a reconnu sa petitesse et s'est résigné à la mort, comme il s'est soumis à toutes les autres nécessités naturelles. Mais dans la confiance en la puissance de l'esprit humain qui compte avec les lois de la réalité, on retrouve les traces de l'ancienne croyance à la toute-puissance.<sup>451</sup>

Deux remarques viennent à l'esprit lorsque nous rappelons ces trois conceptions du monde. La première est que la dévotion contemporaine des chercheurs et des scientifiques s'apparente étrangement à celle des hommes de la seconde conception du monde. Ces *savants* ont foi en la science, n'acceptent aucune remise en question de dogmes établis et de découvertes incontestables, même si celles-ci ne sont évidemment pas comprises par tous de la même manière. Pire, ils retrouvent un certain esprit *animiste* en projetant leur idéologie toute-puissante sur l'écran des fantasmes de la masse. À les entendre, l'intelligence artificielle sauvera l'humanité. Des croyances animistes et religieuses se conjuguent ainsi pour créer une idéologie sans conteste et indépassable. Que le religieux et l'imaginaire de l'homme primitif soient amalgamés de cette manière pour créer une idéologie falsifiant les capacités contemporaines de la conception du monde n'est pas nouveau en soi. Il est toutefois étonnant de constater l'utilisation de cet assemblage douteux par des entremetteurs enthousiastes voire faussement candides qui sont projetés à l'avant-scène de l'actualité pour convaincre une population encore partiellement animiste de leur *bonne foi*.

La *toute-puissance des idées* décrite par Freud fait donc un retour en force – le retour du refoulé – dans la pensée contemporaine et s'incarne dans des idéologies autoréférentielles difficilement réfutables parce qu'appuyées sur des conceptions anciennes qui subsistent dans la psyché de l'homme inerte.

La seconde remarque est d'ordre technique. Il est impossible, à partir de notre connaissance actuelle des phénomènes réels<sup>452</sup> et souvent hautement contradictoires,

<sup>451</sup> *Op. cit.*, Sigmund Freud, *Totem et tabou*, page 127.

<sup>452</sup> Les expériences de mort imminente, les observations d'objets volants non identifiés, les guérisons inexplicables par la médecine traditionnelle sont autant de phénomènes que l'on évoque pour mieux les nier ou les dénigrer catégoriquement et faire passer ceux qui s'y intéressent et les interrogent sérieusement pour des falsificateurs et des illuminés. La raison est aujourd'hui totalement absente de tout débat sérieux sur l'inexplicable. La science s'est enfermée dans un *spécisme corporatif* qui lui sert de paravent idéologique et se soumet à la dictature des lobbys qui la financent pour fausser toute possibilité de gouvernance rationnelle. Toute la recherche scientifique échappe ainsi au contrôle des états et les groupes privées *intouchables* s'en donnent à cœur joie pour fouler au pied une éthique élastique et systématiquement manipulée. Nier un phénomène inexplicé ne le fait pourtant pas disparaître. On en est sérieusement à se demander si le « monde de la science » n'aurait pas un

de nous détacher entièrement des anciennes conceptions du monde. L'histoire de la science n'est jamais achevée. Si c'était le cas, la science ne serait pas – plus – ce qu'elle est censée être : une explication rationnelle d'un monde plus grand que nous et dont nous faisons partie de manière intégrale ; du moins, jusqu'à nouvel ordre.

Malgré la subsistance de ces résidus inconscients et refoulés, l'homme-masse est obnubilé par un matérialisme dogmatique qui a envahi sa pensée. Il ne pense plus le spirituel autrement que comme un rite dépassé ou comme une pure initiative personnelle, une réalisation de lui-même de type *nouvel âge*. Le caractère matériel du rite remplace donc le sens symbolique du sacrifice, de l'acte sacrificiel. L'athlète de haut niveau s'immole quotidiennement – mais uniquement pour lui-même et non en tant que symbole – pour offrir à l'homme-masse cet aspect sacrificiel que ce dernier n'a jamais connu, étant lui-même né dans un monde profane.

Il ne s'agit pas ici de rappeler la mort symbolique de Dieu ou la dénégation moderne de la spiritualité. Le retour du refoulé – montée de l'intégrisme, des fétichismes de tout genre, d'une tolérance de l'autre aux allures pourtant inquisitrices, d'une subversion de boutique qui masque de façon grossière une violence masochiste, etc. – n'est plus à démontrer tellement il se systématise. Plutôt, il serait plus intéressant d'évoquer cette inertie que tous dénoncent mais à laquelle personne ne renonce. Car cette inertie n'existe pas. Elle donne l'illusion qu'*il n'y a pas d'alternative* ; rien n'est moins vrai. Dans une société où le virtuel a complètement gommé la réalité, il s'agirait qu'un tremblement – qu'un réel fait divers sans importance – surgisse pour extirper l'homme-masse de l'apathie dans laquelle il est englué.

Le peut-il? Le veut-il? La question apparaît mal posée. Il ne s'agit pas de chercher un pouvoir perdu ou usurpé, de retrouver une volonté abandonnée ou jamais ressentie. Il faut plutôt le laisser faire, le laisser couler, si tant est qu'il puisse encore être en mesure de se révolter en se détournant de tout ce qui l'asservit et l'enfonce dans le déni permanent : travail, loisirs, désirs, envies, convictions. Est-il encore capable de tourner le dos – l'envers de la volte-face – à tout ce qu'on lui a appris à « aimer »? Peut-il encore libérer son corps et son esprit en ne les exploitant plus, en ne les traitant plus comme une entreprise dont il serait le seul *gestionnaire*?

---

agenda inavoué dont bénéficieraient des promoteurs peu scrupuleux. Des couches étanches et idéologiques formées d'intellectuels œuvrant à leurs propres intérêts séparent la masse – ignorante voire indifférente à tout ce qui ne la concerne pas directement – et une « élite » déconnectée et de plus en plus agressive ; une saumure d'« idées » savamment promulguées par des officines puissantes et des lobbyistes à la solde d'intérêts particuliers percole en tout temps dans l'espace public pour détourner l'attention de la population. On regarde toujours ailleurs lorsque le crime est commis. Le modèle actuel de gouvernance est si corrompu que les individus en viennent à accepter cette opacité comme étant inévitable. Il existe toutefois des solutions et des stratégies susceptibles de donner de bons résultats en autant que l'homme inerte consente à s'arracher de la masse dont il fait partie. L'effort est surhumain et bien peu d'individus le tenteront.

Peut-il encore renoncer à tout ce qu'il est pour libérer en lui cette force inhibée et inconsciente? Peut-il encore se référer à l'histoire – qu'on s'empresse de liquider avant qu'il ne la découvre – et s'y appuyer pour faire volte-face, se révolter contre un conditionnement conventionné qui le force à adopter l'idéologie à la mode? On peut bien détruire – ou la réécrire, ce qui revient au même – l'histoire pour éviter la révolte. Mais la tentative ne donnera pas les résultats escomptés. Car l'homme-masse, de par son inertie, s'oppose même à cela.

Afin de s'en convaincre, on n'a qu'à s'arrêter un instant pour observer ce qui se passe véritablement dans le monde réel. L'inertie s'*incarne* dans le virtuel et donne toujours l'impression que tout est stable, que l'autre œuvre à la vie réelle tandis que le moi fantasme dans le monde imaginaire. Certains *possèdent* la technique, comme ils l'affirment de manière convaincue. Mais cette technique n'est rien sans la pensée ; les *vedettes* du sport ne sont rien sans cette « masse informe » qui pourtant maintient tout le système en place. Autant l'homme-masse est fossoyeur des institutions, autant il est le ciment d'un monde compact, indifférencié, anonyme.

Le sport tel qu'on le connaît aujourd'hui *crée* un nihilisme partagé par le plus grand nombre en asphyxiant les efforts intellectuels singuliers. Ici, le plus grand nombre ne fait pas référence aux peuples qui ne sont finalement que des abstractions comptables ou des affabulations pour charlatans politiques en manque de sophismes. Il s'agit bien de sports dits nationaux ou olympiques<sup>453</sup> qui asservissent et assassinent plus sûrement que les guerres les plus meurtrières. N'en déplaise à certains intellectuels autorisés qui se complaisent en déclarant que le XX<sup>e</sup> siècle fut, statistiquement parlant, le siècle moins meurtrier de l'histoire de l'humanité, la vérité est que la mort prospère et que les statistiques ne servent que les propos de fonctionnaires en mal de visibilité.

Soyons clair. Que le XX<sup>e</sup> siècle ait été moins meurtrier que les autres n'excuse en rien notre caractérielle inertie et démontre encore une fois que l'idéologie est maîtresse du discours public. Comment juger un criminel qui a commis un meurtre? Celui qui en a commis cent? Mille? Un million? Pire, celui qui ne sait pas – qui n'a pas conscience – qu'il tue en toute indifférence? Est-ce à dire que la justice ne serait qu'un marché de dupe où les sentences se délivreraient selon le poids de la faute lorsqu'elle concerne la populace ou le montant de l'obole quand il s'agit de l'élite? Peut-on s'entendre à l'amiable avec la victime, surtout si elle est morte?

Les sociétés contemporaines sont d'une hypocrisie à l'image de la psyché inerte de l'homme-masse. Elle fonde leur politique sur l'*idéologie de l'heure*, celle

---

<sup>453</sup> Les coûts pharaoniques des Jeux olympiques et leurs « retombées » économiques et sociales désastreuses pour les individus qui subissent cette kermesse dégénérée ne sont plus à démontrer. Dorénavant, les grandes métropoles du monde se battent pour ne pas présenter leur candidature à l'accueil des *Jeux de la honte* et le Comité international olympique doit accorder de généreuses ristournes aux villes suicidaires pour qu'elles s'engagent à les organiser, risquant ainsi de subir le courroux de leurs citoyens.

qui remporte l'adhésion de l'opinion publique ou celle qui subit le plus fort lobbyisme des groupes et des associations. Même la fonction publique n'y échappe pas et il n'est pas rare de constater que les grandes institutions publiques s'enferment dans un mutisme obstiné (la soi-disant clause de confidentialité du mafieux) justifié par une logique commerciale et autoritaire qui renvoie l'individu face à lui-même et à ses pulsions insatisfaites. Il s'en suit un déclenchement de violence verbale – il n'y a qu'à lire les commentaires sur les réseaux sociaux pour s'en convaincre – qui, si elle se matérialisait réellement, ce qui se produit notamment dans les pays où le délitement des institutions est le plus achevé, provoquerait une onde de choc capable de faire culbuter n'importe quelle idéologie. Mais le propre de cette onde de choc est de jouer le jeu du système en le dénonçant. Cette vague de protestations se gonfle d'une attaque véhémement – une joute de haut niveau – de l'autre à l'aide d'une mauvaise « foi » systémique afin de dominer le discours ou de museler la dissidence, généralement en la ridiculisant. Car celui qui évoque sa foi inébranlable en une quelconque idéologie se sert toujours de convictions indiscutables pour détruire toute critique au nom même de cette dernière et de la liberté d'expression.

L'humour, dit-on, ne tue pas? L'affirmation ne semble plus pourtant faire consensus! On pourrait revoir – à l'aune des nouvelles comédies virales – le concept du rire décrit par Henri Bergson et essayer de démontrer que son caractère mécanique ne fait plus rire, justement, la métaphore ayant été usée jusqu'à la corde avec laquelle le comédien contemporain refuse désormais de se pendre de manière symbolique. Car il sait que celle-ci se rompra et que sa chute entraînera un vulgaire rire moqueur de la part de l'homme-masse, ce que le comédien, homme-masse également, ne saurait tolérer. Rire de soi, est-ce encore possible<sup>454</sup>?

On parle des grands événements sportifs ou humoristiques comme on évoque les « changements climatiques » ou les guerres régionales. Tout est sur le même plan car l'homme-masse ne possède aucune profondeur historique. Vivant dans une société de plus en plus policée, il n'en connaît pas la définition et se contente la plupart du temps d'arraser sa capacité de penser en l'écrasant sous des expressions dont il méconnaît entièrement la portée historique, comme démocratie directe, droit du citoyen, justice participative, droit des minorités. Tétanisé par l'inquiétante capacité de la pensée, celle qui ne laisse jamais en paix, il se tasse littéralement sur son voisin pour avoir l'impression que *l'union fait la force*. Malheureusement, la chaleur que crée ce rapprochement n'est que temporaire – primitive agitation de molécules et non délicate décoction d'idées – et l'idée, qui malencontreusement pourrait émerger de ce magma informe de concepts balancés sans préparation ni méthode, se voit appréhendée comme on le ferait d'un suspect après un meurtre crapuleux afin de le lyncher avant que la justice (la rigueur de la pensée) n'intervienne. L'idée est donc ce suspect *numéro un* dont on se sert pour annihiler la

---

<sup>454</sup> Un dicton d'origine inconnue stipule que *le rire serait à l'idiot, ce que le sourire est à l'homme cultivé*.

capacité de penser (de) l'altérité. C'est ce qui fait que les mouvements radicaux (*les réseaux sociaux*) – et ils pullulent à notre époque –, en apparence les plus subversifs, se multiplient et cherchent à attirer l'attention à l'aide d'une provocation outrancière que l'on confond avec l'art. Jamais n'avons-nous été si éloignés de cette esthétique mystérieuse qui se dissimule – et masque également son intention qui s'apparente plus à un tremblement qu'à une vulgaire émancipation de l'individu – derrière son effroyable doute qui, lui, n'exclut pas mais catalyse le talent de l'artiste.

L'homme-masse n'a pas tué l'art. Il a fait bien pire! Il l'a démocratisé ; ce qui le stérilise et le fait passer pour ce qu'il n'est pas, un art démocratique. On compare même, aujourd'hui et sans rire, l'art au sport. L'art *comme* sport. Ayant détourné la puissance hétérogène qui se retrouve dans le mot démocratie, l'homme-masse l'a vidé de son contenu latent pour n'en retenir que le contenu manifeste, un *objet de valeur*, d'où la fallacieuse intention de la valorisation du patrimoine. On garde ce qui se vend bien au touriste et on rejette, dans l'arrière-boutique du réactionnaire, tout ce qui n'est pas tendance ou *jure* dans le décor concocté par des experts en design tous plus motivés les uns que les autres.

On décrète le beau et on fournit même à l'homme-masse, incapable qu'il est dans son inertie structurelle d'en ressentir la délicate présence comme l'aspect le plus inquiétant, un guide à l'intention du spectateur dans lequel on explique, à l'aide d'un procédé faussement subtil, comment l'« artiste » a créé son œuvre, a tracé son parcours intellectuel, permettant ainsi à l'homme-masse de créer son propre objet d'art, ses propres *Œuvres complètes*. L'homme-masse aborde l'art comme un sport. Il le pratique de manière hygiénique : *Faire* du sport ou *consommer* de l'art, même intention. Pourvu que ça se passe dans le mouvement, dans le corps.

La question ici ne réside pas uniquement dans la critique de la consommation de l'art. S'il ne s'agissait que de cela, on pourrait être tranquille un moment. On serait en mesure de se dire qu'à force d'ingurgiter de la beauté, l'homme-masse finirait bien par en ressentir les effets. Malheureusement, le mal est plus endémique, plus généralisé. C'est ainsi qu'aujourd'hui on définit une fois pour toutes ce que sont les classiques, ce qu'est l'art – n'oublions pas, il faut prescrire une valeur afin de pouvoir en mesurer le prix –, ce qu'est la littérature, et on ignore littéralement l'hétérogénéité du phénomène qui lui confère toute sa force disruptive.

On numérise « toute » la littérature, du moins le fait-on croire à l'homme-masse, et on élague – quand on ne le proscrit pas en le ridiculisant – le reste, ce qui se quantifie mal, ce qui ne se classe pas. Et là est la perte la plus significative de la pensée qui naît dans le tremblement, le doute et la peur de sa propre déstructuration.

Toute la pensée contemporaine est stratégique et compétitive, ce qui lui confère une *plasticité corporelle*. On développe les forces physiques des athlètes de haut niveau à qui l'on fait miroiter grandeur et renommée sans qu'ils n'aient la possibilité de faire s'épanouir ces talents ailleurs que dans un environnement

conventionné. Tout est axé sur le dépassement de soi comme atome irréductible et guerrier. Il n'est aucune scission possible – il n'y en a jamais eu de toute manière, la cellule n'étant pas réductible à l'atome – et les éléments hétérogènes et antagonistes ne peuvent que se heurter les uns les autres sans provoquer autre chose qu'une violence compétitrice sans restes. La compétition est un monde clos qui ressemble à un ghetto que protègent les barrières idéologiques et claniques de l'idiotie. Le sport comme liberté surveillée représente le plus bel asservissement de l'homme-masse ; et les athlètes se retrouvent eux-mêmes dans ce *camp de travail*.

## Les quatre humeurs des protagonistes

Au Moyen-âge, les humeurs servaient à interpréter la réalité et à qualifier l'état d'esprit et la santé des individus. Quatre types d'humeur sont parvenus jusqu'à nous et nous n'en avons conservé qu'une interprétation surannée voire humoristique de la réalité. On se plaît, aujourd'hui, à sourire en les évoquant. Mais, sommes-nous bien sûrs que ces humeurs ne font pas partie du présent de l'homme-masse? Examinons-les à la manière des médecins de l'époque et tentons de voir comment elles pourraient décrire l'homme-masse d'aujourd'hui.

D'abord, l'humeur sanguine. Le *sanguin* est jovial et chaleureux. On pourrait classer le *professionnel* de l'humour dans cette catégorie. Saltimbanque, se riant de tout avec le sérieux le plus grotesque, il se dit irrévérencieux et, malheureusement, il le croit, entraînant à sa suite toute une pléthore d'individus dépourvus de sens de l'humour. Le sanguin prend la vie comme elle vient, il la construit autour de son rire. Enfant, il faisait rire tout le monde car tout le monde se riait de lui. Devenu « adulte », il prend sa revanche en se moquant des autres et en les faisant payer pour ce faire, double masochisme. Tous rient ensemble, les uns des autres. Le sanguin est un porte-parole intarissable, un bavard qui ne s'arrête de parler, de tourner tout en dérision, que lorsque les piles de son humour la plupart du temps douteux et conformiste sont à plat, ce qui n'arrive pas tant que le nombre de nigauds qui rient avec lui se maintient ou s'accroît. Le sanguin est donc à l'abri de la précarité matérielle ; il rit au rythme de l'idéologie de l'heure qui lui assure son salaire en l'asservissant. En ce qui concerne sa richesse intellectuelle, c'est une autre histoire.

Que dire du *flemmard* au « phlegme » calme, imperturbable et qui conserve son sang froid – comme un reptile – peu importe la circonstance. Le politicien se classe d'emblée dans cette seconde catégorie et rien ne peut l'en faire sortir. Qu'un peuple veuille le remplacer ne le perturbe guère. Apathique, il se contente d'indiquer aux individus indisposés par son imperturbable arrogance qu'*il ne démissionnera pas* au nom de la démocratie. Il s'agit du caractère le plus énigmatique du Moyen-âge actuel. Il a conservé ce brillant vernis qui ne s'estompe pas avec le temps et les manigances. Ce trait de personnalité qu'il a hérité de ses ancêtres, les prélats, l'autorise à bénir les individus fidèles à sa cause et à excommunier, de manière symbolique évidemment, les électeurs qui ne votent pas pour la bonne option. Il peut par décret et de façon discrétionnaire changer de peuple – comme de chemise – pour que l'opinion publique élue reflète plus exactement les aspirations de sa conception de la démocratie. Le départ n'est jamais une option pour le flemmard. Il n'en a pas la force morale. D'ailleurs, ne s'exprime-t-il pas toujours en ces termes : *Ce n'est pas illégal, je resterai en poste quoi qu'il advienne! Et blablabla...*

Le caractère *bilieux* (bile jaune) pour sa part ne supporte pas qu'on le contredise mais également, ce qui est le plus étonnant, qu'on abonde dans le même



sens que lui. Il se croit unique et déteste les rassemblements populaires, sauf ceux qu'il organise et contrôle. Il exagère sans cesse ses succès et pratique avec discrétion l'optimisation fiscale. Les impôts, dit-il, sont nécessaires. Mais dans une mesure raisonnable, ils ne doivent pas entraver le grand capital, le vrai moteur des sociétés. Le bilieux fraye avec un gratin des plus sélectifs. Il s'exprime toujours de manière condescendante pour mieux *partager* ses idées. S'il gravite dans le giron des médias, il offre toujours une prestation de services incompréhensible pour la plupart des gens mais que personne n'ose remettre en cause. Les « artistes » et les « peuples » sont de type bilieux. Apocryphes par essence, ils sont la plupart du temps imbus d'eux-mêmes au point de ne pas pouvoir supporter leurs émules. Ils vont même imposer à ceux-ci leur idéologie artificielle qui consiste à nier tout et son contraire afin de toujours avoir le dernier mot. Méconnus ou médiocres, ils se complaisent dans des réflexions toujours inactuelles et considèrent que la masse ne comprend rien au monde contemporain comme à l'art, peu importe que celui-ci soit populaire ou élitiste. Ils s'enferment dans une dialectique narcissique morale qui cherche à culpabiliser en permanence les masses pour mieux se dédouaner de leur égocentrisme exacerbé. Leurs agissements finissent inévitablement par déteindre – par synecdoque<sup>455</sup> – sur l'existence de réels artistes à la renommée obscure. Ainsi, la consommation *massive* de divertissements attirants mais toxiques qu'offrent les bilieux risque d'entraîner des troubles neurologiques graves pouvant conduire à la mort de la pensée. L'« artiste contemporain » et le *people* manient admirablement bien l'oxymore et font croire à leurs fans (apocope de l'anglais *fanatic*) qu'ils les adorent, surtout lorsque ceux-ci les suivent partout dans leurs déplacements en imitant leurs frasques grossières et leurs modes de vie plastiques et éphémères (Voir la note 130, page 43). Arrogants dans leurs paroles comme dans leurs comportements, ils donnent l'impression d'une grande force morale, d'un grand magnétisme qui les placent dans une catégorie à part : la leur. Se classent également dans ce groupe les hommes d'affaires, les hauts dirigeants d'entreprise, les mécènes, les dictateurs et leurs dignes représentants auprès des peuples, les bureaucrates et les hauts fonctionnaires d'état.

L'*atrabilaire*, caractérisé par une bile noire, affiche une propension marquée pour la mélancolie. Il analyse froidement et de manière plutôt sèche la réalité afin d'en dégager un aspect généralement apocalyptique ; ce personnage acariâtre est un pessimiste au carré. Il sait prédire les catastrophes intellectuelles et ne cesse de dénoncer l'inculture de ses contemporains. Il s'apitoie systématiquement sur son sort dès lors que personne n'entend ou ne porte attention à ce qu'il dit. Les anciens

---

<sup>455</sup> On finit toujours par confondre sans discernement aucun la vie opulente et dépourvue de culture des gens riches et célèbres de notre époque avec l'existence d'artistes raffinés et réellement talentueux qui ne brisent jamais le plafond de verre du trafic illicite du divertissement. Comme Honoré de Balzac qui écrivait dans *La vieille fille* que « les époques déteignent sur les hommes qui les traversent », on pourrait dire que *les artistes médiocres déteignent sur l'art de notre temps*.

politiciens délaissés par l'appareil parlementaire lui-même ou par le peuple, ce qui est moins fréquent, tombent également dans cette catégorie. Ce désabusé à la verve acérée est généralement incarné par l'intellectuel ou celui qui se pense tel, peu importe qu'il soit de carrière (académiciens, universitaires, chercheurs, philosophes, écrivains, journalistes, etc.) ou autodidacte. L'atrabilaire ne tolère pas la controverse et le débat pour lui se résume à une chose : *j'ai raison et vous avez tort*. Le lecteur aura assurément compris que je fais moi-même partie de cette dernière catégorie.

Ainsi, les quatre humeurs sont représentées par différents personnages de la société contemporaine. Mais tous ont en commun une caractéristique qui n'a pas échappé à José Ortega Y Gasset : ce sont tous des hommes-masse.

Quelle est donc sa particularité fondamentale? On dit de lui qu'il réagit toujours sous le coup de l'émotion conforme à son humeur. Laquelle est-ce? Aucune d'entre elles, et pourtant elles toutes. Chaque *humeur* afflue dans son être dès qu'il parle. Rieur, imperturbable, convaincu, rationnel, l'homme-masse combine en lui tous les styles et toutes les postures selon le profil qu'on lui demande de présenter.

De plus, il est affublé d'un don hors du commun qui consiste à lire entre les lignes, à voir ce que personne ne voit, à entendre autre chose que ce qui s'entend habituellement dans la nature ou dans les arts musicaux classiques (le réel inquiétant de la musique classique étant bien évidemment inaccessible à l'homme-masse), à faire tout en son pouvoir pour masquer ses actes par une candeur charismatique. Tout passe par l'émotion et l'humeur devient la référence intellectuelle, artistique, politique, religieuse, spirituelle, sociale, etc.

L'homme d'aujourd'hui sécrète uniquement de l'humeur et n'entend que son écho, la rumeur. Toujours en relation, l'humeur et la rumeur « dialoguent » entre elles mais aucune vérité – toujours assujettie à une contre-vérité, comme le décrète le discours le plus courant, l'oxymore – n'en émane. D'ailleurs son auditoire, indifférent et trop occupé à changer son point de vue, n'écoute que ce qui reflète sa propre psyché : un passé vide d'histoire.

Ainsi, nos quatre Cavaliers de l'Apocalypse – le *Sanguin*, le *Flemmard*, le *Bilieux* et l'*Atrabilaire* – se préparent à conquérir l'Histoire en la niant, en lui déclarant une guerre totale en la réécrivant, et en l'éviscérant après l'avoir assassinée de manière rituelle à l'aide de l'idéologie. À la Fin de l'Histoire, ils disperseront ses restes désinfectés et stériles aux quatre vents de l'oubli dans un consensus général, non parce que celui-ci fera l'unanimité en ralliant enfin tous les *hommes de bonne volonté* mais bien plutôt parce qu'il ne restera plus âme qui vive pour le contester!

On célébrera alors dans un silence cosmique et un intellect aux abonnés absents la résurrection de l'*Intelligence Artificielle Unique et Immortelle*.

L'homme est mort! Vive le Transhumaniste!

## Les rejets de l'histoire

Est-il possible de s'attarder un moment sur le phénomène du rejet? Le rejeton est celui qui est devenu indésirable, celui qui dépasse les bornes, celui qu'on tente de cacher et de nier. Jadis aimé, le rejeton devient dorénavant un fardeau pour celui qui l'exclut. Qu'en est-il des menstrues, des excréments, des humeurs, des miasmes qu'on excère mais dont on n'arrive pas à se débarrasser? Tout ce *genre humain* dont on ne sait que faire, qui détonne par son « excroissance » démographique<sup>456</sup> dans un paysage dévasté par un matérialisme chronologique prêt à dévorer ses propres créations afin de les remplacer par une *intelligente prothétique*, comment le faire disparaître par la trappe de l'histoire?

Dans notre société postmoderne, le rejeton est roi! Mais il est également constamment marginalisé par la pensée dominante, par l'expression même de l'anonymat. Ainsi, peu importe le site Internet que l'on fréquente, on a toujours l'impression que tout a été dit sur n'importe quel sujet tellement l'information est abondante, foisonnante et parfois virale. Rien n'est rejeté, semble-t-il.

Pourtant, on sait que cet amoncèlement d'informations ressemble à une montagne d'excréments qu'on essaie tant bien que mal de dissimuler dans les tréfonds du village global. Malheureusement, un village, c'est bien petit. Et ça

---

<sup>456</sup> La morbidité contemporaine – refus de procréer, promotion du suicide assisté, abolition des différences naturelles et physiologiques, prohibition de la critique rationnelle, communautarismes sociaux exacerbés, accroissement des maladies auto-immunes et des déviations de toutes sortes, corruption endémique des institutions, etc. – semble prendre le dessus sur le rationalisme que l'on a tant vanté depuis l'époque des Lumières. Partout on prône une contraception décomplexée et normative en accusant ceux qui suivent le modèle traditionnel des générations de vouloir grossir les rangs de la vermine humaine ; on harangue ceux qui tentent de retrouver le sens des réalités que l'on a liquidées au profit d'une ignorance virtuelle traduisant l'absence de testament généalogique. Entre deux mondes s'est creusé un abîme d'indifférence qui entraîne ces derniers dans un nihilisme technocratique – un expert autoproclamé usurpant le pouvoir. Chacun y va de son appréciation de la réalité, la démocratisation de l'opinion ayant élevé l'homme-masse au rang d'expert en résolution de problème de situations désespérées ; et elles abondent! Autant de désespoir crée une psychose collective dont même les scientifiques se font l'écho. On se rend bien compte que, dans ce *village global* chargé de haine et de ressentiment, le retour à l'équilibre risque de mener à des guerres fratricides et larvées. On y constate quotidiennement l'aveuglement systémique de masses déculturées mais émancipées. Mikhaël Boulgakov, dans *La garde blanche*, raconte ce genre de destin que subissent les Tourbine pendant la révolution russe. Installés à Kiev en Ukraine, les Tourbine – l'envers parodique des Rostov de *Guerre et Paix* – voient leur monde s'effondrer et doivent affronter le terrible fléau de la guerre civile. Il leur devient impossible de créer quelque alliance que ce soit dans un monde où les antagonismes sont absolus et les trahisons quotidiennes. Seule demeure une illusion de grandeur intellectuelle, familiale, hiérarchique et tsariste à jamais perdue dans un monde replié sur lui-même à la limite de l'implosion. Chacun des personnages tente tant bien que mal de reconforter les autres en cherchant à masquer une angoisse permanente. La tragédie est continuelle et les ennemis – qui la veille étaient peut-être des alliés – sont déchaînés. L'homme contemporain, seul contre tous, s'isole davantage dans une illusion de progrès virtuel qui, à terme, déchaînera sa fureur sur le vivant et ses représentations. Lire ou relire Boulgakov peut nous éclairer sur le peloton d'exécution qui se regroupe pour mieux liquider un passé trop encombrant.

possède la caractéristique de porter flanc au radotage, justement parce que *tout le monde se connaît et s'espionne*.

Peut-on alors se « fréquenter » sur la Toile – par définition, on s'y prend plutôt qu'on s'en libère – sans laisser de traces? Il semblerait que, pour l'homme-masse – je ne parle pas des Geeks de ce monde qui savent effacer les traces de leur crime –, il soit impossible d'entrer incognito dans la monstrueuse virtualité du *Net*. Nous pourrions bien tenter l'expérience pour le peu d'intérêt que l'exercice apporterait à l'argument ; mais la tentative s'avérerait bien inutile sachant qu'elle ne ferait qu'accroître indûment le bruit ambiant et le chaos généralisé.

Le phénomène du rejet dont je souhaite plutôt parler se veut plus systémique mais plus diffus. Il est coutumier voire indispensable, aujourd'hui, de fréquenter Internet, du moins pour ceux qui possèdent un ordinateur. Eh oui, certains n'en possèdent pas encore, notamment ceux qui vivent avec moins de un dollar et vingt-cinq par jour<sup>457</sup>.

Comment alors vivre si on n'a pas sa dose d'informations? L'asymétrie – qui n'est pas nouvelle mais plus « visible » – monstrueuse à laquelle, impuissants, nous assistons démontre clairement que les systèmes actuels génèrent cette pauvreté et ne font, même si en valeur absolue cette extrême pauvreté décroît, comme se plaît à le rappeler la Banque mondiale, que propulser l'homme-masse toujours plus en avant dans le déni.

Prenons un exemple de plus en plus problématique, les rejets de matières biologiques que l'on retrouve dans l'environnement. On s'aperçoit que ce que l'homme crée, l'homme le détruit.

Des trillions de transactions informatiques s'effectuent à chaque jour sans que personne ne s'en inquiète. Voici quelques statistiques :

En vingt-quatre heures<sup>458</sup>, on aura :

- Consommé 15,8 milliards de kilos de charbon ;
- Produit 12,7 milliards de litres de pétrole ;
- Brûlé 4,3 milliards de litres de carburant dans les transports ;
- Rejeté 3,4 milliards de tonnes de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère ;
- Produit en Europe 1,5 milliards de litres de lait ;
- Brûlé 1,4 milliards de litres de pétrole aux États-Unis ;
- Produit 671 millions de kilos de plastique ;
- Produit 256 millions de kilos de céréales ;
- Mis en bouteille 244 millions de litres d'eau ;

<sup>457</sup> Selon l'*Observatoire des inégalités*, plus d'un milliard trois cent millions d'habitants vivent toujours sous le seuil d'extrême pauvreté.

<sup>458</sup> Source : Le Planetoscope (<http://www.planetoscope.com/>).

- Rejeté 2 700 milliards de litres d'eaux usées ;
- Expédié 247 milliards de courriels...

Ainsi va la vie ; pour ceux du moins qui peuvent se permettre de participer à ce « progrès » mondial. Il n'en va pas de même pour tout le monde. Maintenant, quand on pense au sort de la culture, de l'histoire qui sont rejetées loin de nos préoccupations basement matérialistes, on peut se poser la question suivante, qu'est-ce qui nous attend au détour du siècle lorsque le temps sera venu de payer la note à notre créancier ?

Et qui encaissera le tout ? Qui paiera ?

## **Le *bogue* informatique comme leurre de la révolte postmoderne**

Quand tout aura été téléchargé dans une base de données, que pourra décider le post-humain? Aura-t-il accès à son libre-arbitre comme auparavant? Quelle serait donc la motivation profonde, occulte, latente, du post-humain? Incapable d'honnêteté face à lui-même, il se doit de supprimer en lui la mort :

Messieurs, je vous le répète, j'ai beaucoup appris durant la dernière nuit! J'ai appris que non seulement il est impossible de vivre en se sentant malhonnête, mais aussi de mourir avec ce sentiment-là... Il faut être honnête pour affronter la mort!...<sup>459</sup>

L'immortalité serait-elle synonyme de malhonnêteté?

Que le post-humain réussisse à supprimer la mort et l'histoire lui en saura gré. Et c'est seulement dans sa folie mortifère et inerte qu'il transformera celle-ci en un roman autobiographique dans lequel il incarnera tous les personnages – y compris celui de Dieu. Parce que le post-humain se révolte contre la partie humaine de l'expression, il élague, ampute, se sépare de cette partie mortelle pour chercher hors lui une immortalité artificielle. Car de tout temps, l'artifice comme dessaisissement de soi a conduit l'homme vers le chemin de l'être. Le leurre, l'art, l'artefact et la métaphore ont permis à l'homme de ne pas qu'*être*. S'il s'en remet *corps* et « âme » à la technique, réussira-t-il là où ont échoué les philosophes?

À mon avis, la question de la révolte au XXI<sup>e</sup> siècle est toujours actuelle, pour ceux qui peuvent encore se la poser. Mais quelle est-elle? Comment surgit-elle? Pour quelle cause entraîne-t-elle le « sujet » à faire volte-face? Mais du sujet, que restera-t-il lorsque tout aura été transféré sur un support artificiel? Quand la dernière cellule « vivante » aura été greffée sur une *intelligence artificielle*? La résultante pourrait bien être ce pur oxymore dont a constamment cherché à se débarrasser l'homme sans s'apercevoir qu'en élaguant la part intérieure – maudite, hétérogène, gênante – de son être, il a fait place à une altérité encore plus monstrueuse et plus étrangère, l'algorithme qui ignore le sentiment comme essence.

Curieusement, la séparation symbolique opérée par le sujet devient topique alors que le reste ne peut jamais être recyclé et réutilisé dans le même environnement. Il faut l'éloigner – non pas grâce à un processus critique – de soi, s'en détourner. Car le reste ne doit justement pas rappeler au sujet cette filiation, cet attachement qui le reliait à « son » histoire. Anhistorique, le post-humain ne doit conserver à ce reste qu'une valeur instrumentale et matérielle. Que le « centre » de l'âme ne pose plus problème aujourd'hui ne surprendra pas. Car l'âme est redevenue

---

<sup>459</sup> *Op. cit.*, Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, page 629.

ce qu'elle était à l'origine dans la pure matérialité du langage : un mot-valise, l'*animot*, de Jacques Derrida, *qui n'est ni une espèce, ni un genre, ni un individu, mais une irréductible multiplicité vivante de mortels*<sup>460</sup>.

Ou plus précisément, un mot indexé. On met à l'index la partie problématique – l'âme – de l'homme pour n'en conserver que sa face matérielle. On peut donc séparer le « corps » de la « tête » car on pense avoir localisé – marqué, pour une meilleure traçabilité, prétend-on – le « centre » nerveux de l'homme. Nerveux, dans le sens de névrose peut-être?

Faisons remarquer au lecteur que, entretemps, le langage – ainsi que celui qui s'en sert, ou celui qui en est l'instrument – est de plus en plus mis entre parenthèses, normé, enclavé voire *mis à l'index*. Comment pourrait-il en être autrement alors que la seule manière d'accéder à l'information – et non pas à la connaissance, sédiments de la vérité – passe par l'indexation, la mise à l'index<sup>461</sup>?

Le post-humain fait des choix – ce fut toujours le lieu « animique » de l'homme –, il n'y a pas à revenir là-dessus. Mais que sait-il de ce chaos qu'il nie, qu'il refuse systématiquement d'introduire dans l'équation – angoissante, ne le nions pas – pour mieux contrôler le « processus de transfert »? N'est-il pas encore pris en flagrant délit d'improvisation, à tenter quelque approximation tout en se convainquant, d'où la force inerte de l'homme-masse – son ancêtre –, qu'il ne peut en être autrement, que la seule alternative à la mort demeure la technique?

Il nous apparaît clair que le processus n'est qu'un leurre pour masquer un eugénisme patent qui s'appuie sur l'idéologie de masse. Le post-humain ne refuse pas la *bogue*, l'insecte, qu'il tente plutôt de canaliser ou d'indexer. Loin de le nier, car il l'admet comme faisant partie du processus en lui attribuant une probabilité, il le systématise et fait croire à l'idéologie de la masse<sup>462</sup> que celui-ci représente son

<sup>460</sup> Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Éditions Galilée, 2006, page 65.

<sup>461</sup> En 1563, le Saint Siège décrète, au Concile de Trente, l'interdiction de certains livres, notamment les livres hérétiques, obscènes et de sorcellerie. Que peut-on dire de la mise à l'index de certaines parties du corps humain? Peut-on les qualifier d'obscènes (« sinistre, de mauvais augure ; dégoûtant, indécent, sale »), d'hérétiques (doctrine religieuse qui diffère du dogme officiel), de sorcelleries? Curieusement, l'hérésie contemporaine consiste à s'éloigner de l'idéologie populaire. Que doit-on comprendre de la capacité technique d'un individu lui permettant de sauvegarder son intellect sur un support virtuel? Et que conclura-t-on après le téléchargement de ses facultés cognitives dans un corps *augmenté*, immortel? Que se passera-t-il lorsqu'on aura « extrait » du post-humain le « centre » de gravité – au sens de *lourd à porter* à cause de tout ce sérieux qu'on nous impose en *normalisant*, non pas en nommant, les choses –, l'« essence » que l'on veut rendre immortelle? Le seul point de vue occidental de l'entreprise est si ridicule qu'il est permis d'en rire. Ceux qui veulent rendre immortelles leurs viscères – car c'est bien de cela dont il s'agit – « caressent » le rêve d'une autosatisfaction sans limite. Autant dire que c'est le retour en force d'Onan!

<sup>462</sup> L'*idéologie de la masse* est ce concept qui consiste à faire croire à tous qu'ils pensent de la même manière. Ainsi, en décrétant que le voisin pense comme vous, vous vous mettez en tête que vous pensez comme votre voisin. Cette circularité enferme celui qui tente de se penser hors d'un monde sans alternative, duquel il sera exclu s'il s' imagine autrement, s'il tente de se ressaisir par le biais, subversif celui-là, du sens historique, dans un soupçon fictif qu'il prend pour la réalité. Dès qu'il tente de s'en détourner, une autre fiction s'érige et remplace le

humilité scientifique. On masque la réalité et son effroyable présence en décrétant que « tout sera tenté pour préserver notre système, qu'on ne le laissera jamais s'effondrer quitte à en sacrifier une partie. » Amputer une jambe? Un bras? Une partie du cerveau? L'âme?

Ce qu'on ne dit pourtant jamais et que le post-humain ignore également, car celui-ci pense qu'il fera partie de l'équation, ce qu'on fait croire aux masses pour qu'ils n'entrent pas en révolte, est que l'individu ne *sera pas en reste*. Le problème est que tous « pensent » faire partie de la solution et non du problème, contrairement aux manichéens qui se drapent pompeusement dans une psyché soit juvénile soit sénile. On évoque la statistique en espérant toujours ne jamais en être.

Mais l'homme n'est pas qu'un langage, qu'un système complexe ou qu'un vulgaire algorithme. Et là se trouve son « âme » que tous au cours de l'histoire ont dans un premier temps soupçonnée d'hérésie, puis de sorcellerie et finalement de crime contre la raison. Montrer l'âme? Quelle obscénité!

D'où viendra donc la révolte? Le bogue ne sera pas informatique. Il sera énergétique. C'est qu'au XXI<sup>e</sup> siècle – le soi-disant siècle de l'énergie<sup>463</sup> –, tout se transformera en énergie ou tout s'éteindra. Qu'on se le dise, on ne peut soutenir une réalité technique sans apports extérieurs ; alors que la force de la pensée nous est connue, protéiforme, mystérieuse mais également au plus intime de nous-mêmes. Nous ne sommes pas qu'une matérialité commerciale, n'en déplaise aux fossoyeurs de la pensée. Toute notre animalité fait également partie de notre humanité. Contre toute attente, la révolte de notre siècle sera-t-elle animale? N'aurait-elle pas toutes les raisons du monde de se révolter contre les bouchers qui l'assassinent de manière industrielle, sans état d'âme et dans la plus stricte indifférence actuarielle?

---

vide par quelque chose que l'on peut « saisir », appréhender voire commercialiser. Ainsi, tous se surveillent mutuellement et la pensée qui jadis transitait très bien sans ce contrôle de masse se voit dorénavant sommée de s'exprimer sur tout et n'importe quoi, élaguant ce qu'elle ne peut plus dissimuler, la force de son silence. La surveillance est donc *automatique*, bien intégrée et acceptée par tous. Le processus fonctionne tout seul. L'homme n'a plus, pour les uns qu'à se reposer, et pour les autres qu'à crever. Mais tout ça n'a aucune importance pourvu que celui qui ne disparaît pas se sente conforté par le fait qu'il est encore là. Ouf! Je l'ai échappé belle! Il s'agissait d'un autre!

<sup>463</sup> Il s'agit encore ici d'une énergie matérialiste, appréhendable et connue. Mais tout ce qui nous est inconnu selon la science dogmatique n'existe pas. Nous en revenons toujours à cet anthropomorphisme admis de tous les bien-pensants – surtout de l'opinion publique – qui nous colle à la peau, d'où notre empressement à nous débarrasser de cette peau gênante.



## À la recherche de l'art perdu

N'est pas satirique qui veut! Surtout dans un monde infesté de pervers qui n'entendent pas à rire. On peut donc légitimement s'interroger sur ce monde subversif mais tragiquement sérieux.

On cherche l'art? Mais le sens même de l'art se dissimule dans la *recherche*. Fonctionnarisé, l'art se dissout dans l'inculture de ses protagonistes et rien ne peut plus le rendre à lui-même. Prenons un exemple bien *actuel*.

Le foisonnement sans limite d'expressions de soi que l'on voit pulluler sur Internet en révèle le caractère performatif. Mais s'agit-il vraiment d'une performance au sens classique du terme?

Pour qu'il y ait représentation, il doit également y avoir réception, champ performatif – le théâtre se donne en spectacle dans un champ théâtral bien défini –, « communauté » théâtrale, critique populaire et analyse intellectuelle. Peu importe la discipline – autre facteur absent de la représentation « électronique » – évoquée, tout cet environnement comporte ses éléments propres qui forment le lieu d'expression particulier à un art.

Que peut-on dire des représentations dites *en temps réel* qui foisonnent sur le Net? La première constatation est que le public y est fortement hétérogène, néophyte et infidèle. Chacun peut tomber par *hasard*<sup>464</sup> sur n'importe quel contenu « artistique » exprimé sur la Toile. Ainsi, en cherchant simplement une information pour une recette de cuisine, on peut se retrouver – et avec quelle surprise on y arrive! – sur un site pornographique qui « cuisine » ses protagonistes ou encore sur un site proposant des « cuisines de rêve » pour gens qui mangent au restaurant.

Comment alors ne pas être intrigué par cette absence de champ artistique propre à un art en particulier? La démocratisation de l'art n'a pas que rendu accessibles ses moyens d'expression et leur multiplication. Elle a également interverti les rôles qui peuvent, quasiment au même instant, faire de l'artiste un spectateur et d'un spectateur un artiste. Peut-on alors penser qu'il devient impossible, aujourd'hui, de connaître tout le champ contextuel d'une œuvre d'art dès lors que ce champ n'existe que pour être représenté et non plus seulement pour être créé?

L'art classique n'était pas destiné au musée mais à une expression et une réception privées où les protagonistes – l'artiste, les mécènes, le champ d'expression, etc. – faisaient partie de l'histoire de la création.

---

<sup>464</sup> En connaissant la manière dont sont agrégées les informations par les grands « manipulateurs » de contenus, il ne serait pas étonnant de penser que le *hasard numérique* ressemble plus à un jeu de cartes truquées par la Comtesse Anna Fédotovna, la *Vénus moscovite*, qu'à un *coup de dés mallarméen*.

On ne peut en dire de même de l'expression « artistique » de tout un chacun sur la Toile. Ce déferlement de « créations personnelles » modifie de manière radicale et inéluctable le rapport à l'œuvre d'art et laisse le simple spectateur quelque peu dubitatif lorsqu'il s'agit de retracer toute la généalogie de l'artiste ou de l'œuvre d'art.

Tout se passe comme si l'art démocratisé devenait anonyme, mélangeant les genres – l'art a toujours mélangé les genres mais le faisait en *toute conscience* – et les moyens d'expression (un ramassis de tendances, de formes, de moyens d'expression, d'histoires, d'enjeux) pour en effacer les traces. Certes, on peut toujours, sur Internet, retrouver grâce aux nombreuses traces que laissent eux-mêmes les « artistes » avides de renommée la généalogie d'une œuvre. Mais rarement pourra-t-on en retracer les influences, les profondes réflexions, les mutations. Comme tout se passe *en temps réel*, l'art doit également se *consommer* en temps réel. Et qui n'a pas su profiter de la fenêtre béatement ouverte sur l'instantanéité de la performance virale qu'offre Internet devra implacablement attendre l'ouverture de la prochaine *opportunité* qui propulsera l'anonyme au rang de *star*. Un fragile espoir demeure pour les artistes de ce monde qui créent pour être enfin reconnus – alors que c'est dans le paradoxe du champ artistique que se déploie l'art perdu –, le soleil ne se couche jamais dans le monde d'Internet et les étoiles – même mortes – y brillent en permanence. Et comme il est impossible pour l'artiste de créer en permanence à moins d'asservir à son art quelque algorithme capable de *fabriquer* de l'art de masse, il doit inévitablement céder sa place, notamment pour se reposer, sauf lorsqu'il sera enfin augmenté, à celui qui pourra créer du virtuel pour alimenter les appétits consuméristes de *quatrième de couverture*.

## Le modèle associatif comme nihilisme de masse

Les associations sont des lobbys qui ont isolé leur pensée pour maximiser les intérêts de leurs « membres ». Existe-t-il un lien *politique* entre cette adhésion à une association constituée pour défendre les intérêts de ses effectifs<sup>465</sup> – tout ça ressemble étrangement à un système immunitaire qui chercherait à se défendre contre un envahisseur interne<sup>466</sup> – et le mécanisme du lobby que nous avons décrit précédemment?

Rappelons que le lobbyiste œuvre – il s’agit vraiment ici d’un travail d’orfèvre – en coulisses, *manipule* les cordages du pouvoir politique, tire les ficelles tel un marionnettiste qui chercherait à faire dire à sa marionnette le contraire de ce qu’elle devrait dire afin de *représenter* les intérêts de ceux qui l’ont désignée.

Le suffrage universel ne serait-il donc qu’un processus duquel serait choisie une marionnette soumise par la suite aux humeurs du marionnettiste? Le penser n’est pas incohérent. Tout le monde politique souffre aujourd’hui de la crise de la représentation. Et tout nous pousse à nous « révolter » en nous incitant à nous « représenter » – à nous mettre en scène, ce ne sont pas les mauvais metteurs en scène qui manquent – nous-mêmes<sup>467</sup> dans une immédiateté violente et fasciste. Nous avons

---

<sup>465</sup> Le mot *effectif*, en français, vient du domaine militaire. Il désignait à l’origine le nombre de soldats que doit compter une unité. Il a d’ailleurs toujours ce sens. La langue courante s’est emparée de ce mot technique à l’origine pour lui faire désigner le nombre de personnes que compte une association, une entreprise ou un service, etc. Il est donc intéressant de constater que les *effectifs* d’une association qui ne prêterait pas attention à son mode opératoire pourraient subtilement servir de force déstabilisatrice – hétérogène – à même un système qu’ils ne veulent pas renverser mais modeler à leur cause propre. Le principe associatif représenterait donc un caractère *antagoniste* pour un État qui n’encadrerait pas suffisamment les groupes privées dans un contexte plus global, les conflits internes déstructurant le pouvoir central. Les associations à l’intérieur d’un même territoire se feraient la guerre – se concurrenceraient – pour défendre leurs intérêts propres et non l’ensemble des intérêts de la collectivité. Un mouvement politique (notamment le mouvement nazi décrit par Hannah Arendt dans son essai *Les origines du totalitarisme*) servant uniquement ses adhérents – ceux qui suivent la parade – sans tenir compte du fait qu’il doit représenter l’ensemble de la population lorsqu’il exerce le pouvoir est de ce type ; pourtant, ce genre de mouvement s’apparente plus à un rassemblement d’actionnaires (*La république en marche*, par exemple, qui « gère » la France comme une *start-up*) qui tenterait de maximiser ses profits au détriment de l’ensemble de la communauté.

<sup>466</sup> Ici, la référence à un envahisseur interne n’est pas fortuite. Si une association se crée sous l’impulsion d’un besoin – légitime, rappelons-le – de *défense* de droits individuels, se peut-il que cette création advienne parce que le système politique en place n’arrive pas à prévenir les invasions internes qui échappent à la surveillance des organes de régulation dudit système? L’association devient donc un organe autonome – un état dans l’État – qui nie le pouvoir commun de la collectivité en minant *de l’intérieur* la capacité de l’État à régler les conflits qui le fragilisent. L’association agit donc de façon égoïste, tout comme un individu sur le plan de la maximisation de ses intérêts personnels.

<sup>467</sup> Mais la démocratie directe n’est certainement pas une solution au problème de la représentation. Tout part de l’inculture et de l’insignifiance de la représentation parlementaire moderne – les hommes d’élite ayant sombré dans la clandestinité – qui s’apparente davantage à un théâtre de Polichinelle qu’à une assemblée sérieuse et responsable. Mais à contrario du célèbre paysan balourd qui exprimait plaisamment de bonnes grosses vérités, les représentants du peuple expriment avec la lourdeur caractéristique d’un humour grossier des pseudo-vérités

raison de nous révolter, mais aucunement de le faire à notre profit. L'association ne doit pas défendre « ses » intérêts mais les intérêts de la justice, de la vérité. Triomphante d'une cause, elle doit s'astreindre – d'où l'importance, encore une fois, du commandement envers soi-même décrit par Ortega Y Gasset – à une maîtrise exemplaire et ne jamais œuvrer pour elle-même. C'est le réel processus tendant vers une mutualisation des connaissances que révèle le fameux voile d'ignorance cher à John Rawls.

Et pourtant, toutes les associations modernes – qu'elles soient caritatives, sociales voire sectaires – se comportent comme des groupes de pression en perpétuelle concurrence les uns envers les autres. Tout le concept qui stipule que les pouvoirs doivent être séparés, découplés des organes de décision pour les complexifier, les rendre plus difficiles à imiter, à falsifier ou à corrompre, tend à se dissoudre dans une énième idéologie mortifère, celle de l'épicier qui veut simplifier à outrance le processus décisionnel pour transformer toute activité humaine en commerce. Pourquoi alors réglementer les mœurs humaines si on souhaite à terme élaguer la part animale de l'homme?

Encore une fois, il s'agit d'une négation physiologique – l'aspect symbolique de toute relation ayant été rayé du cadre des possibles – qui refuse tout second degré d'interprétation ou toute valeur métaphorique. Cette simplification *ad nutum* illustre le caractère infantile des nouvelles générations d'individus qui se contentent d'élaguer des organes indésirables de la société ; on traite le symptôme sans s'attaquer à son origine. Cette *nouvelle* façon de procéder se calque systématiquement sur les tendances managériales du monde des affaires qui utilise toujours les mêmes stratagèmes pour concentrer toutes les décisions entre les mains d'une poignée d'individus. Le mode actuel de dominance commence par déconstruire toute idée de partage des risques pour la remplacer par celle d'une récupération des profits. Là également, tous se font prendre au jeu de gestionnaires « dynamiques » mais peu scrupuleux. Ces derniers martèlent sans cesse un message en apparence limpide qui masque une violence avérée. Tous les acteurs en présence s'imaginent toujours qu'ils se retrouveront du bon côté de l'histoire. Mais c'est sans compter le fait qu'en liquidant celle-ci, on se débarrasse également de ceux-là.

C'est le jeu du perdant. Je perds *parce que* je joue. Certes, il y a parfois des « gagnants », comme dans tout bon jeu de hasard qui se respecte, tout *Système de Ponzi* le moins sérieux, organisé et compétent. Ces chanceux ne savent pourtant pas qu'ils servent de façade – de représentants de marque – pour masquer une réelle intention, un contrôle encore plus systématique et plus opaque des

---

auxquelles personne n'accorde plus la moindre importance. Mais comme le monde politique usurpe constamment la place du vaudeville et de la farce, les « gens ordinaires » se laissent inlassablement séduire par cette *offre politique à la carte*.

processus humains ; ces colporteurs *griffés* deviennent donc les icônes de la réussite que tous veulent imiter.

Ceux qui ne se sentent pas liés par l'autre – et ils constituent l'ensemble de la population car, rappelons-le, selon Ortega Y Gasset, l'homme-masse n'est pas un phénomène de classes mais d'époque – sont majoritaires. Ils forment cette masse compacte, « associative », qui décentre le *concept* et l'évide de son contenu spirituel et intellectuel pour laisser transparaître une enveloppe informative, un prospectus très attrayant concocté par des experts en communication qui manient voire manipulent admirablement bien la réalité pour la façonner à leur image!

## L'incorporation, *Cheval de Troie* de la modernité

Quand on pense au phénomène de l'incorporation comme mode économique et juridique, on s'aperçoit que le terme même pose problème dès lors qu'il n'entérine absolument pas ce qu'il propose ; c'est-à-dire que la « personne morale » que crée l'incorporation évacue tout sens éthique dès lors que son comportement « administratif » s'apparente à des mécanismes strictement procéduraux de gestion de conflits. C'est en ce sens que l'homme contemporain est déjà l'*automate* des sociétés. « Programmé » pour réagir aux stimuli organisationnels fortement conventionnés mais de moins en moins régulés sous prétexte<sup>468</sup> de libéralisation des échanges, l'homme-masse a subi l'incorporation – chrétienne ou psychanalytique, pour ne retenir que ces deux expressions – propre à une instrumentalisation de sa pensée. Mais l'incorporation n'est pas que virtuelle ou symbolique!

Elle est en premier lieu une forme particulière d'entreprise aux États-Unis ou au Royaume-Uni. On s'incorpore pour se prémunir d'un rôle moral sans y adjoindre quelque responsabilité singulière. Tout se passe comme si le droit ne s'adressait jamais à une singularité, à une personne faite de chairs et de sang. Tout est prévu pour faire dévier l'entière responsabilité d'un individu sur la « personne morale », pour entraîner celui qui s'adresse à « elle » comme à un vis-à-vis de même valeur dans un dédale de procédures automatiques – les juristes excellent dans ce rôle – impossible à éviter sans risquer de voir sa cause rejetée. La bureaucratie aidant, celui qui est floué par quelque processus entrepreneurial ou managérial se voit obligé de discuter avec une « personne morale », un mécanisme juridique, donc un *automate*. Il doit alors adapter son langage, ses codes et son attentisme au bon vouloir du processus administratif. Il est contraint de jouer le jeu *mécanique* de la Justice. Mais une machine ne possède aucun libre-arbitre. Il faut alors être en mesure de dénicher le sens profond de la « personne morale » qui représente une entreprise pour retrouver un certain équilibre dans les rapports de force.

---

<sup>468</sup> Tout est *prétexte* à l'abolition des interdits et des tabou qui étaient censés limiter le désir humain pour mieux orchestrer les sociétés! On fait croire à l'homme moderne que sa liberté et ses droits ne sont restreints par rien ni personne. Mais en sous-main, on érige de plus en plus de garde-fous pour canaliser les pulsions et les désirs humains, on décrète sans débat ni argumentation de réelles restrictions affectant la partie *visible et appréhendable* de la population. Malheureusement, aucune référence anthropologique sérieuse ne supporte cette libéralisation factice. Comme l'homme-masse exige toujours de parler *en son nom propre*, il ne saurait tolérer aucune restriction que lui imposerait l'histoire. Il use et abuse pourtant d'un style déclaratif voire péremptoire qui le borne et le renvoie sans cesse à la case départ : À vos marques, prêts, *babillez!* Il s'agit d'une course à obstacles infinie où les protagonistes partent dans des directions opposées! Dans un sens, toutes les lois et les contraintes se retrouvent sur le sentier étroitement balisé du citoyen. Dans l'autre chemin, celui des corporations, la voie (voix) est libre! Et si un citoyen quelconque tente le moindre déviation de sa course jonchée de discours officiels autoproclamés, d'emprunter la voie de l'opposant pour mieux en saisir les contradictions, afin de les lui faire voir ou à tout le moins d'avoir la possibilité d'en débattre avec lui, il est systématiquement discrédité, marginalisé, ignoré voire refoulé par le *corps nihiliste* de la société que constituent la police et les agences privées de sécurité.

L'incorporation peut également être un processus social et collectif de la vie et de la grâce pour les Chrétiens. Cette incorporation semble encore aujourd'hui incarner un caractère sacrificiel par le biais de la représentation du « Corps du Christ ». Il n'en est pourtant rien en ce qui concerne l'homme moderne éviscéré de ses facultés intellectuelles et spirituelles. L'incorporation a elle aussi été profanée, délocalisée voire *décorporée* de son caractère sacré et ne devient qu'un rituel auquel personne ne croit plus de façon symbolique mais que tous adoptent de façon *machinale*. On sait très bien que Dieu n'existe pas<sup>469</sup>. Mais on mange tout de même l'Hostie en la mastiquant bien afin d'ingérer ses éléments nutritifs de manière prescrite ; on ne l'avale plus dans un geste de recueillement spirituel. C'est ainsi que l'acte sacrificiel qui fut de tout temps symbolique, même pour les mécréants qui le respectaient en l'imitant, est devenu un simple repas entre amis où l'on peut se raconter ses exploits les plus éclatants. Comme si on se retrouvait en rase campagne après une bataille bien rangée – la sacro-sainte compétitivité du capitalisme – entre entités investies de pouvoirs immenses. C'est sur ce champ de bataille en ruine que l'on décrira à ses camarades les brillants faits d'armes qu'on aura accomplis, les quelques malheureuses rapines auxquelles on aura par mégarde participé, les maraudages et les pillages<sup>470</sup> de citoyens crédules qu'on aura perpétrés, les viols systématiques d'informations sensibles et les exécutions sommaires d'ordres

<sup>469</sup> L'idéologie veut toujours confirmer une vérité par sa négation. Que Dieu existe ou non n'a strictement aucune importance « en soi ». Ce que l'on doit comprendre est que l'affirmation « Dieu n'existe pas » cherche toujours à provoquer une réaction exactement contraire à l'énoncé afin de justifier l'utilisation de la violence. La révolte ne fonctionne pas sur ce registre. Affirmer une chose, contrairement à la croyance classique qui stipule que l'affirmation d'un mensonge scandé en boucle transforme celui-ci en vérité, ne permet aucunement de créer ladite chose ; en revanche, l'affirmation permet au locuteur d'occuper l'espace médiatique (le lieu de l'énonciation) le temps de l'énoncé. Si le subterfuge se répète indéfiniment, la chose semble devenir réelle et prend des allures d'opinion publique voire d'idéologie.

<sup>470</sup> Mais le désordre finira inévitablement par déboucher sur l'ordre, le pillage sur l'organisation ; Hegel oblige ! Il y aura toujours une fin à tout, ce qui rendra vaine et servile l'immortalité matérialiste. Parce que l'esprit du peuple saura toujours retrouver son caractère mystique, le retour chez soi après une très longue absence, comme en prirent conscience les Moscovites après la fuite de Napoléon : « Après les premiers pilleurs en arrivèrent d'autres, d'autres encore et à mesure qu'augmentait leur nombre, le pillage devenait de jour en jour plus difficile et prenait des formes plus précises. Les Français avaient trouvé Moscou vide, mais ayant conservé les formes de vie d'un organisme bien réglé, avec ses différents secteurs d'activité commerciale, artisanale, administrative, religieuse. Ces formes étaient privées de vie mais elles existaient encore. [...] À mesure que le séjour des Français se prolongeait, ces formes de la vie citadine se disloquaient, et finalement, tout se confondit en un vaste champ de mort et de pillage. Plus le pillage des Français se prolongeait, plus il détruisait aussi bien les richesses de Moscou que les forces des pillards. Au contraire, à mesure que se prolongeait le pillage des Russes – qui débuta dès leur entrée dans la capitale – et augmentait le nombre de ceux qui y participaient, plus la ville retrouvait sa vie normale et sa prospérité. », Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notes de Gustave Aucouturier, Index de Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], page 817. Ainsi, ceux qui détruisent l'économie, le caractère sacré de l'homme, abattent ses mythes – et leur aspect hautement symbolique – sans être en mesure d'en créer de plus grandioses, ceux-là même qui disent libérer l'homme en l'asservissant au normatif pour assouvir leur nihilisme réel, se retrouveront nus et désœuvrés face à la mort qu'ils combattent hors d'eux pendant qu'elle les *investit* de l'intérieur. La guerre de classes qui sévit actuellement ne laissera rien intact. Qu'importe ! Car les pilleurs, finalement, quitteront d'eux-mêmes la réalité pour se réfugier dans le ghetto du virtuel, n'ayant plus rien à piller au dehors et se sentant toujours aussi vides au dedans.

financiers auxquels on aura pris part sans *être au courant*, bref, on se dira tout, entre amis, autour d'une table bien garnie! Et Hyacinthe Chabert n'y sera pas convié!

Mais ce geste méditatif et symbolique ne porte plus, *en lui*, le caractère sacrificiel et mystique qu'on lui connaissait jadis. Il a été remplacé par un acte hygiénique, d'où son importance *nutritive*. Le christianisme fait également *comme si* mais n'en pense pas moins autre chose (on est toujours à côté du sens historique du langage) qui ressemble plus à un socialisme comme religion de la pensée. Rappelons-nous, nous serons bientôt tous *connectés*, tous *religāre*...

La troisième acception de l'incorporation se rapproche du positivisme d'Auguste Comte. L'existence humaine définie par « la combinaison entre le sentiment, la raison et l'activité » s'est-elle transformée en automatisme? Assistons-nous à la mutation du vivant en phénomène mécanique où l'*Ordre* et le *Progrès* remplacent successivement, peu à peu mais *inéluçtablement*, la poésie et l'altérité en rythmique et en algorithmique? Devons-nous nous ranger du côté du « transhumaniste » qui ne représente en rien l'homme contemporain et nous inféoder à des corporations et des groupes dont les seuls intérêts se révèlent dans les mouvements de masse, la précarité basée sur l'absence de sacré? Le capitalisme, piloté en sous-main par un lobbyisme mercenaire, détruit les petites économies (les petites gens) sous prétexte de création de richesse. Ce modèle économique dissimulant une violence diffuse mais réelle depuis le dernier demi-siècle correspond à une nouvelle phase d'asservissement des consciences. On impose, sous peine d'Exode<sup>471</sup>, des conditions avilissantes aux

---

<sup>471</sup> Sur l'Exode, que dire? Que de grandes multinationales, avec la rapace complicité de leurs larbins, les hommes politiques, se soient appropriées l'entièreté des richesses mondiales ne surprendra plus personne. Mais qu'elles aient dans le même mouvement contribué à détruire les institutions péniblement constituées par la pensée révolutionnaire et philosophique ne cesse d'étonner. Et pourtant, l'homme-masse fait *comme si* rien ne s'était passé. On n'a jamais autant dénaturé le langage en le pervertissant de l'intérieur. Le phénomène est classique. Il s'agit d'une méthode homéopathique qui consiste, sans que cela ne paraisse, à administrer une drogue – la démocratie, la justice, la liberté – de façon minimale en l'associant au plaisir qui devrait la constituer, qu'elle devrait procurer : Le plaisir de fumer une cigarette, celui de déguster un verre de vin, sans parler des *bienfaits* du cannabis sur le système nerveux. Comment ces poisons peuvent-ils être les avatars de toute une société? Ils ne le sont pas. Tout se passe *comme si*. C'est « dans » le langage qu'on retrouve les pires dangers, les plus cruelles vérités comme les plus monstrueux mensonges. On ne l'apprendra à personne, l'art rhétorique a été abondamment utilisé par la publicité avec toutes les dérives que l'on connaît. C'est ainsi que l'homme-masse, à qui on avait livré la liberté sur un plateau d'argent, l'a simplement dévorée sans autre formalité, s'emparant au même moment dudit plateau pour le fondre et s'en faire une carapace. Mais qui reconnaît les subtilités du langage, qui s'y intéresse? Qui se sent brutalement secoué par une série de tremblements qui cessent uniquement lorsque le phénomène de masse s'interrompt? Mais à ce moment, il n'y a plus de retour en arrière. L'Exode entraîne alors le *Peuple élu* dans un désert dépourvu d'idées afin qu'il oublie le monde organisé dans lequel il vivait de son intelligence pour penser son avenir. En deux générations, les sociétés modernes furent forcées de prendre la route, sans Messie, afin d'errer parmi les décombres des institutions dépecées de leur pouvoir effectif. Le *Moïse virtuel* a bien falsifié les Tables de la Loi et les a revendues à son peuple pour un prix exorbitant assujetti d'un taux usuraire indécemment propre au monde *libéral*. Lorsque les *Marchés spirituels* se sont effondrés, suite aux rumeurs spéculatives propagées par Moïse lui-même, il a racheté lesdites Tables à vil prix, ruinant son Peuple et sa Foi. L'éternité artificielle ne sera certainement pas une sinécure pour qui enfreindra tous les tabous et n'aura foi en rien ni en personne!



vassaux qui ne peuvent s'affranchir de leurs dépendances, celles qu'ils ont eux-mêmes créées.

L'*Ordre* et – ou de – la *Technique*. Voilà le monde que l'on nous promet au XXI<sup>e</sup> siècle.

À cela, il faut ajouter l'incorporation psychanalytique, stade oral comme premier mode d'identification de l'être humain. Il n'est pas certain que l'homme-masse ait dépassé ce stade. Fortement désinhibé, il mime dès l'enfance la grossièreté de parents totalement désorientés voire eux-mêmes infantilisés. L'inculture chronique et encouragée d'un modèle familial en perdition sert alors de contrôle social à une classe d'individus dévorés de l'intérieur par un vide existentiel, une pulsion qui consume tout. Partout, l'enfant est *en formation*. On l'*entraîne* dès le biberon à reconnaître ses parents idéologiques – et non biologiques – pour mieux l'arracher à une nature rétive et généalogique. Les nouvelles générations n'ont donc plus de nouveau qu'une chair reconstituée de toutes pièces qui sera bientôt, soit remplacée par une prothèse, soit directement greffée sur celle-ci ; l'inversion accusatoire par excellence consistera à condamner l'homme parce qu'il détruit son propre environnement incluant la matière avec laquelle est constitué l'automate. L'homme qui s'opposera à sa nouvelle condition sera catalogué comme un criminel de droit commun. Quel sera son crime? L'*automaticide*! Que faire donc d'un criminel de la sorte? Déjà, les solutions idéologiques abondent et il serait inintéressant de les énumérer ici.

Pour contrer ce délit d'initié – vendre l'immortalité à l'homme avant de l'avoir fabriquée – et endiguer les contradictions idéologiques qui ne manqueront certainement pas de se multiplier, on réhabilitera le *tout* à l'aide d'une rééducation obligatoire des *parties* rétives. On recyclera autant de « matériaux » composites et malléables qu'il faudra : Cellules, tissus, organes et diverses *pièces détachées* pourront être utilisés pour construire – voire réparer – l'homme hybridé ou l'automate intelligent. À quoi servirait alors l'ancienne fédération de peuples trop hétérogènes quand l'homme-machine et la machine humaine seront indifférenciés?

Que la classe dirigeante soit inconsciente par laxisme de cette réingénierie sociale qui menace l'idée même d'humanité pourrait paraître plausible si on s'arrêtait le moins possible à réfléchir à sa responsabilité historique. Mais consciente, elle l'est! Parce que l'élite est également infestée d'homme-masses qui croient encore pouvoir contrôler la nature et la plier à ses fantasmes. Qui, si ce n'est l'homme de convictions, est le mieux placé pour convaincre sur la place publique l'homme-masse – donc lui-même – que l'ordre et le progrès (la technique) sont des gages imprescriptibles d'évolution des sociétés?

Ce qui rend difficile cette incorporation est que ce mode d'identification de l'homme moderne avec sa paresse intellectuelle ne s'est jamais réellement affranchi de l'idéologie. Dépassé par les événements qui le submergent en permanence,

l'homme de convictions en vient finalement à se convaincre de lubies qu'il croit siennes. Il fait alors usage d'incorporation linguistique pour amalgamer plusieurs concepts les uns aux autres tout en niant leur contexte propre : la guerre juste, la liberté de consommer, autant d'oxymores *patentés*.

Nous n'ajouterons qu'une dernière chose. Dans le mot incorporation (du latin *incorporatio* duquel dérive également le mot *incarnation*) se retrouve le mot corps. Il n'est dès lors pas étonnant de constater que l'incorporation tente toujours d'avaler la partie incontrôlable (humaine, charnelle) de la relation pour mieux par la suite la phagocyter. Ce geste revêt un caractère hautement profanatoire et la désacralisation de la vie humaine qu'il entraîne n'en est qu'un aspect. Car l'homme-masse profane tous les interdits que l'histoire a patiemment mis en place pour le borner (la mesure et la raison) dans ses choix et le guider dans ses obligations. Il désacralise ses propres offices, élague les membres les plus émérites de la civilisation pour promouvoir d'opportunistes charlatans qui sont grassement payés, comme de vulgaires mercenaires, pour effacer un passé trop encombrant ; l'élimination systématique de la référence, de l'étalon ou de la mesure constitue un procédé de choix pour masquer sa propre ignorance! On ne peut donc se surprendre, en apparence du moins, de la sécularisation totale et irréversible de toutes les sociétés modernes qui détruisent tous les fondements – sacrés, religieux, politiques, philosophiques, intellectuels – sur lesquels celles-ci ont été érigées au cours des siècles passés. Ne blâmons donc pas les groupes apatrides et les multinationales intouchables qui sont le reflet de notre incapacité à régénérer une noblesse historique à partir des artefacts du passé et de la foi que celui-ci devrait nous inspirer.

## Le Roi est nu : La carnavalisation permanente de la réalité

On a voulu liquider le communisme en accusant l'histoire d'avoir commis le crime. Puis, on s'est débarrassé du coupable condamné sans procès pour masquer le vrai criminel, le mondialisme (opacité des échanges entre les grandes entreprises prédatrices) comme asservissement par un lent étranglement des acteurs économiques *mineurs*. Mais le crime parfait n'existe pas. Certaines pièces à conviction se révéleront toujours pertinentes à l'enquête. Les reliquats des *crimes de masse* (économiques et idéologiques) du dernier demi-siècle sont à présent très visibles et l'homogénéité virtuelle des populations commence à se désintégrer. Cette hétérogénéité retrouvée et cette inquiétude croissante, qui habitent l'inconscient collectif des peuples et qui avaient été occultées à l'aide d'un renversement systématique du fardeau de la preuve, ressurgissent de manière chaotique mais ne peuvent retrouver la force soudaine et impersonnelle de la révolte. Car l'individualisme exacerbé de l'homme moderne n'autorise aucune distance critique entre ses pulsions et sa raison. Celui qui prône une émancipation totale de contraintes et de devoirs que lui impose la civilisation par l'entremise de son rapport à l'histoire se retrouve ainsi isolé sur le plan des idées et ne peut que se réfugier dans l'idéologie. Incapable de penser sa personne comme centre d'un *moment spirituel*<sup>472</sup> s'éloignant de lui dans deux directions opposées (passé et futur), ne voulant plus avoir recours au concept d'héritage pour penser le monde, l'homme inerte se convainc qu'il est maître de son destin ; posture bien américaine de l'homme qui réussit, qui s'arrache à une condition précaire à l'aide de sa seule volonté.

Mais le passé que l'on a inhumé trop rapidement refait soudainement surface et plusieurs faits officiels que la masse avait acceptés sans trop s'interroger sur leur validité ou leur caractère idéologique sont aujourd'hui remis en cause voire contestés de front : progressisme, évolution, démocratie, croissance économique, libertés individuelles, etc.

On a voulu se débarrasser du témoin gênant – encore l'histoire – qu'on avait précédemment accusé du crime. Mais on a commis l'erreur de porter toute son attention sur l'aspect *subsidaire* (carburant qui sert à alimenter le feu) du crime tout en refoulant son aspect *focal* (son foyer, son centre). Celui-ci, simplement *déplacé*, a rejailli sur les mécanismes du discours *embrasant* ainsi les relations de pouvoir. La grossièreté avérée de l'élite dominante n'est qu'un simple retour de flammes d'une

---

<sup>472</sup> Le *moment spirituel* pourrait se définir comme l'instant de lucidité d'un individu qui prend conscience de son rapport conflictuel et extrêmement fragile avec le monde. Pour ce faire, il doit nécessairement éviter de s'en remettre à une entité extérieure – un expert – qui lui interdirait de sortir des sentiers battus de l'idéologie. Ce moment doit inclure le doute qui isole, l'idée inconfortable, la matière inconnue, l'esprit comme décentrement, le désir différé voire abandonné, la souffrance nécessaire, la perception d'un phénomène expliqué ou inexplicable.

génération d'incultes qui a réussi à monopoliser de façon mafieuse les ressources dévolues à l'ensemble des individus. Cette indécente captation de richesses a depuis été décrite et dénoncée à maintes reprises sans pourtant engendrer de changement significatif de comportements dans toutes les classes sociales. L'homme-masse est partout et envahit tous les domaines. Malheureusement, l'homme contemporain réagit de manière catatonique en refusant d'admettre sa complicité involontaire ou inconsciente d'un crime<sup>473</sup> d'une monstruosité sans précédent. Il nie toute implication personnelle et s'enferme dans une indifférence festive ; l'homme moderne mime l'autiste. Les *nouveaux affects* – la peur de l'autre<sup>474</sup>, l'instinct de survie qui confine l'homme-masse dans une constante position d'autodéfense, l'atrophie de la curiosité intellectuelle et culturelle, etc. – ont remplacé les universaux historiques qu'étaient le sens critique et la maîtrise de sa propre violence intérieure. Cette dernière n'a plus d'autre issue qu'une explosion dans l'espace public en totale déliquescence. Aujourd'hui, quiconque est au pouvoir – non au commande, car le navire est à la dérive, emporté par les pulsions mortifères d'une société totalement liquéfiée – écrase toute la structure qui l'y a porté.

Qu'est-ce qu'une idéologie? Au XXI<sup>e</sup> siècle, on pourrait définir l'idéologie comme un déplacement de valeurs qui, à l'aide de procédés rhétoriques, empêche une interprétation universelle de la réalité, infligeant ainsi à celui qui le (le déplacement) pratique ou le subit, inconsciemment bien entendu, une violence verbale émancipée s'apparentant au phénomène de la torture. L'Inquisition peut certes nous éclairer sur les mécanismes opératoires qui sont aujourd'hui constamment activés pour annuler la préhension de la réalité. Et même si cette saisie du réel était possible, elle serait sans cesse déprogrammée voire discréditée par l'idéologie qu'adopte l'homme-masse, qui la confondrait avec le sens historique.

Voici les trois questions de l'Inquisition qui pourraient nous aider à comprendre les modes opératoires contemporains :

1. La *question ordinaire*, qui regroupe les tortures les plus supportables, n'a pour objectif que d'obtenir l'aveu ;

---

<sup>473</sup> En liquidant toute responsabilité personnelle et tout devoir envers autrui, l'homme moderne s'est enfermé avec le crime et a jeté loin de lui la clé de la raison. Les nombreux procès se soldant par une absence de responsabilité criminelle pour des inculpés ayant pourtant perpétré des crimes violents témoignent d'une faillite patente du système de justice.

<sup>474</sup> Deux types de peur peuvent survenir par rapport à l'autre. La première consiste à ne voir en l'autre qu'un « barbare » incapable de commander – de se contrôler – à ses pulsions les plus agressives. La seconde se trouve dans la réaction que nous avons vis-à-vis l'autre en regard de cette agressivité qui déclenche en nous une réaction similaire. Présente intérieurement, cette pulsion agressive nous coupe, et de l'autre qui nous fait face, et de l'autre en nous. Nous sommes donc effroyablement seuls avec cette violence présente – en nous et hors nous – et déliante. Sans culture et dépourvus de toute historicité, nous errons en nous-mêmes comme Énée aux Enfers, l'intelligence des dieux en moins.

2. La *question extraordinaire*, qui regroupe les tortures les plus insupportables, constitue généralement la première étape de la peine de mort ;
3. Les *tortures additionnelles* (arrachage des chairs à l'aide de pinces rougies, brûlures sur le corps, dislocation des membres, etc.) servent à fragiliser le détenu pour le faire fléchir et avouer son crime. Notons au passage que le plus grand sadisme vient des soins prodigués entre chaque séance. En effet, le prisonnier est nourri, rafraîchi, frictionné voire même complimenté sur son courage, son *mérite*, ce qui a pour effet de le fragiliser psychologiquement en créant en lui une certaine confusion ; on parlerait aujourd'hui de dissonance cognitive.

Mais qui donc peut bien poser cette première *question ordinaire* et dans quel contexte? On pourrait penser que ce sont les autorités gouvernementales – l'État – qui la formulent. Il n'en est rien. Sont-ce les médias qui se chargent de cette première « forme de torture »? Non plus. Dans le cadre de l'aveu, la pression sociale quotidienne suffit à faire fléchir l'homme-masse. Il commence tout d'abord par avouer son impuissance à se lever le matin, à se trouver une place dans le train, à arriver au boulot à l'heure, à récupérer les enfants à temps après la journée de travail. Puis, quand le mécanisme se raffine, il doute qu'il réussira dans la vie, qu'il s'émancipera (tout est une question de liberté et de libre-arbitre) alors que d'autres sembleront – ce n'est qu'une illusion – y arriver, qu'il conciliera le travail et la famille. La fatigue – physique mais surtout psychique – seule viendra à bout de cette résistance et le forcera à avouer son impuissance, sa faiblesse. Comment s'y prendra-t-il? En extériorisant sa maîtrise de soi, en la déléguant à toutes sortes de mécanismes qui l'aideront – quelle générosité! – à *gérer* sa vie. En cet instant crucial, alors qu'il sera sur le point d'être *abandonné* par tout son entourage, le *coach de vie* fera irruption dans son inexistence afin de lui proposer son aide...

La *torture ordinaire* est diffuse, effacée mais d'une redoutable efficacité! Rappelons-nous que le réveille-matin fut l'un des premiers objets quotidiens modernes et surtout personnels qui a changé le rapport au temps. Aujourd'hui, les téléphones intelligents – au pays de l'acéphalie – ont remplacé les appareils mécaniques de jadis et les « applis » semblent à notre service. Mais il n'en est rien. Toute cette première *question ordinaire* qui cherche à nous faire avouer nos faiblesses afin que nous puissions les « corriger » ne poursuit qu'un seul but, nous faire révéler notre impuissance à *gérer* notre vie, nous contraindre à *dire* que nous avons besoin d'aide ; tout passe par la parole.

Rien n'est plus légitime pour la conscience que l'aveu. Mais l'aveu porte également en lui une connotation violente. L'aveu se passe obligatoirement<sup>475</sup> après

---

<sup>475</sup> Dans une société de droits, on avoue une faute uniquement lorsqu'elle a été réellement commise, prouvée et reconnue telle par tous. Alors que dans un monde grevé par l'idéologie, la faute est *originelle*. Nous assistons à un

la faute, l'excès, la déviance. Qui avoue se condamne mais également se libère<sup>476</sup>, du moins dans une société où la liberté existe encore, ce qui aujourd'hui n'est plus tout à fait le cas, celle-ci étant de plus en plus dictée par des besoins externalisés. Qu'on avoue notre faiblesse n'est pas un crime en soi, sauf pour la technique. Connaître sa fragilité prémunit contre les mauvaises surprises. Mais quand l'aveu sert un autre but, caché celui-là, on peut parler de torture mentale de la *question ordinaire*. Partout, on nous enjoint de céder notre libre-arbitre à des machines qui sont censées nous *faciliter* la vie. Est-ce toujours le cas?

Parlons maintenant de la deuxième question.

On pourrait penser que cette *question extraordinaire* serait réservée uniquement aux grands criminels et ne servirait que dans les lieux de torture modernes, Guantanamo notamment. Il n'en est rien. Tout le système bureaucratique est basé sur cette question. On affirme toujours, là est le cœur de l'idéologie, que la vie est inestimable, qu'*elle n'a pas de prix!* Est-ce si vrai? Tout dépend de celui qui parle. En effet, cette question est fondamentale pour la compréhension de l'idéologie contemporaine. La *question extraordinaire* est constamment présente, en filigrane, dans tout énoncé. Les gestes les plus banaux de la vie nous invitent toujours à entendre le libellé de cette question.

Les Américains les plus démunis qui ont contracté une hypothèque à risque pour acquérir une maison – le rêve américain en action –, les fameux *subprimes* qui ne devaient comporter aucun risque et qui pourtant portaient en eux cette *question extraordinaire* génératrice des pires souffrances, ont subi de manière excessivement violente la torture liée à cette question. Connaissaient-ils les dangers extrêmes liés à ces prêts à haut risque, risques qu'on tentait évidemment d'occulter? Non. Ceux qui proposaient ces prêts *extraordinaires* (à taux d'intérêt très faibles, mais variables et *asservis* aux aléas et aux fluctuations des marchés financiers) se plaçaient dans la même position que celle de l'interrogateur de l'Inquisition. Car ces prêts ont conduit de nombreux emprunteurs aux suicides, à la mort réelle. Toute cette question extraordinaire n'avait pour seule issue que la peine de mort déguisée en processus anodin (un prêt hypothécaire), une *pure formalité* administrative qui allait se résorber d'elle-même dès que la valeur ajoutée du bien acquis allait augmenter. Tout le

---

curieux renversement de la preuve qui nie l'aspect générationnel de la société mais qui au même moment insiste sur le caractère *congénital* de la faute. Et on a beau se débattre pour reconnaître celle-ci, pour l'avouer et s'en libérer y compris en purgeant une peine proportionnelle au crime, le mode opératoire de l'idéologie fait toujours en sorte qu'elle demeure présente comme une tache indélébile. Il est curieux de constater que l'homme-masse réussisse à effacer – ou à ignorer – les faits historiques de sa psyché mais n'arrive pas à détruire les informations de son profil sur les réseaux sociaux, données qui sont soi-disant conservées à vie. Mais, la vie de qui? Les morts même n'arrivent plus à disparaître de la Toile alors que leur profil *hante* les serveurs informatiques! *Requiescat in pace* n'est plus une option sur Facecrook<sup>©!</sup>

<sup>476</sup> L'aveu fait partie du processus psychique de l'analyse. Il permet à l'analysant de réactiver le passé, de le faire *entrer* dans le présent – même si on sait très bien que ce passé n'est jamais exactement comme tel – pour le « revivre » et pour l'intégrer, non pas pour le *liquider*.

mécanisme avait pour but de piéger les personnes les plus vulnérables qui allaient éventuellement se supprimer – en avalant la capsule de *surprime* – eux-mêmes et laisser libre cours à la violence libérée de toute réglementation. Les économistes les plus influents ont tout simplement assassiné des millions d'individus en affirmant que les marchés financiers allaient se réguler eux-mêmes. La croissance infinie – divine, dans un monde effrontément incroyant – et promise s'occuperait de mitiger le risque lié à cette mort économique, et le crédit (croire ou ne pas croire) transféré à des individus crédules leur tiendrait lieu de foi nouvelle. Ceux-ci pourraient alors tranquillement jouir du paradis américain, assis confortablement dans une maison qu'ils *croiraient* leur. Il faut être complètement idiot ou monstrueusement machiavélique pour croire en la *Main invisible d'Adam Smith* ou pour manigancer une telle chose. Ou alors il faut avoir, *en soi*, une pensée, une attitude tellement moyenâgeuse, inquisitrice, que la seule question possible que l'on puisse poser est la *question extraordinaire*.

L'homme-masse fait partie, d'abord et avant tout, de l'élite mondiale. Ortega Y Gasset, rappelons-le encore une fois, insiste là-dessus. Il s'agit de l'homme le plus instruit – non le plus cultivé –, le plus intelligent, le plus rusé mais surtout le plus informé<sup>477</sup>, celui-là même qui connaît tous les mécanismes de pouvoir, tous ses leviers qu'il n'hésite pas à activer pour arriver à ses fins, la négation de l'histoire du délit. C'est le degré zéro de l'homme. Mais on pourrait penser qu'étant nul, l'homme-masse ne pourrait éventuellement que s'améliorer, que s'*augmenter* à l'aide de la technique. Il n'en est rien. Car ses valeurs se présentent – se désincarnent – toujours en *valeur absolue, fictive, artificielle*. Il s'agit toujours de s'arracher – c'est à partir de ce point qu'on pourra en passer par les *tortures additionnelles* – à sa condition mortelle pour créer le post-humain, l'humain *augmenté*. Mais là encore, l'expression gêne. On ne peut conserver intacte cette expression qui rappelle encore trop l'histoire. Il faut alors avoir recourt aux *tortures additionnelles*.

Les *tortures additionnelles* que l'homme-masse s'inflige à lui-même – il faut souffrir pour être belle<sup>478</sup> – pour s'augmenter (arrachage des chairs à l'aide de la

<sup>477</sup> L'homme-masse d'élite se comporte comme un informateur. Celui-ci est un auxiliaire du pouvoir, plus précisément de la police. Il fournit des informations – mais également en retire – et des renseignements aux organes de pouvoir, soit « bénévolement », soit en échange d'une certaine impunité ou d'un gain financier. Il recherche l'anonymat et la confidentialité, la discrétion pour éviter la vindicte de l'opinion publique. Il sait que l'information – et non la connaissance – est consanguine au pouvoir pour lui-même.

<sup>478</sup> On a dévoyé et instrumentalisé, à l'aide de l'idéologie, le sens de cette expression. De la mortification de la chair pour nous permettre une purification spirituelle, nous sommes passés à sa modélisation sans dualité, sans lien corps-esprit. Certes, certains diront qu'ils se sentent « mieux » après une chirurgie esthétique, qu'ils se perçoivent comme étant plus en phase avec leur « moi profond ». Foutaises! Ce qu'ils omettent de dire est que ce « moi profond », même s'il est plus *en phase* avec ce corps augmenté artificiellement, façonné selon ses désirs et ses aspirations – sommes-nous si convaincus que ce sont les leurs? –, change constamment, se transforme bien plus rapidement que n'importe quelle technique si perfectionnée soit-elle. Cette transformation interne et permanente – de la psyché, de la perception de soi – forcera celui qui recourt à la technique à accroître « ses » tortures additionnelles pour se conformer à l'image qu'on attend de lui. L'homme-masse est un conformiste qui

liposuccion, brûlures sur le corps par l'enlèvement du tatouage à l'aide d'un laser, mastectomie inutile infligée à des adolescentes qui fabulent littéralement sur le genre à adopter – notons au passage que le tatouage servait comme processus de marquage des esclaves, des prisonniers et des animaux domestiques, définition que l'on pourrait appliquer à l'homme-masse –, étirement des os des membres inférieurs pour accroître la grandeur de la personne, etc.), servent bien, contrairement à ce que l'on pense, à fragiliser le sujet pour le faire fléchir et avouer son *impuissance naturelle*. Toute la chirurgie esthétique et les mutilations corporelles récentes se basent sur cette valorisation qui insiste pour dire que tout est une question de mérite : *vous le méritez bien!* Le mérite serait donc « ce qui rend une personne digne d'estime » :

Fonder quelque chose sur les sentiments de la foule exige aussi qu'ils soient extraordinairement stables. La foi est plus difficile à ébranler que la science, l'amour est moins changeant que l'estime, la haine est plus durable que l'antipathie.<sup>479</sup>

Je ne pense pas que le mérite – basé sur l'action, ce qui *rend* une personne digne – technique soit seul capable de définir l'homme. À moins que l'on élague cette première partie de l'expression (l'homme) pour n'en conserver que la seconde (la masse). L'idéologie nie toujours l'un des deux termes de l'oxymore sinon les deux, ce qui est plus pratique finalement. Mais les ruptures que génère l'idéologie ne surviennent pas que dans la réalité.

La pièce de Auguste Strindberg, *La danse de mort*, met en scène un déplacement des embrayeurs du discours qui fait les antagonistes répondre à une question, soit par une autre question, soit par une affirmation péremptoire, soit par une réponse qui bouclerait le cycle « question-réponse » après quelques répliques. Tout ça pour théâtraliser le drame, décentrer ou *déplacer* le rythme – qui est aussi affect – de la pièce.

Prenons un exemple. Dans la pièce de Strindberg, le Capitaine et sa femme se retrouvent au salon. Ils sont sur le point de fêter leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. La discussion porte sur des banalités et ne semble plaire à aucun des deux personnages. Mais une chose opère, c'est le sous-entendu, le déplacement :

Le Capitaine : Veux-tu me jouer quelque chose?

Alice, *d'un ton indifférent, mais sans brusquerie* : Jouer quoi?

Le Capitaine : Ce que tu voudras.

---

n'a pas renoncé à son libre-arbitre, car il n'a jamais connu la liberté qui est dangereuse, aléatoire mais également grisante, enivrante, dépossédant le sujet de lui-même, le rendant radicalement autre. Notons en dernier lieu que cette expression, *il faut souffrir pour être belle*, ne se déclinait à l'origine qu'au féminin.

<sup>479</sup> Adolf Hitler, *Mon combat*, traduction intégrale de « Mein Kampf » par J. Gaudefroy-Demombynes & A. Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, page 337.



Alice : Tu n'aimes pas mon répertoire.

Le Capitaine : Et toi, tu n'aimes pas le mien.

Alice, *détournant la conversation* : Veux-tu que les portes restent ouvertes?

Le Capitaine : Comme tu voudras.

Alice : Alors, laissons-les ouvertes... (*Silence*) Tu ne fumes pas?

[...]

Le Capitaine : Il y a encore du bourgogne à la cave?

Alice : Nous n'avons plus de cave depuis cinq ans, que je sache.

Le Capitaine : Tu ne sais jamais rien. En attendant, il faudra penser au nécessaire pour nos noces d'argent.

Alice : Tu as vraiment l'intention de les fêter?

Le Capitaine : Naturellement.

Alice : Il serait plus naturel de cacher notre misère, notre misère de vingt-cinq années...

Le Capitaine : Oui, chère Alice, ce fut une misère, mais nous avons eu quelques bons moments. Et il convient de tirer profit du peu qui nous reste, parce qu'après, fini.

Alice : Fini? Si seulement c'était vrai!

Le Capitaine : Fini. Juste de quoi emporter ce qui restera de nous sur une brouette, et engraisser un bout de jardin.

Alice : Tant d'histoires pour un bout de jardin.

Le Capitaine : C'est comme ça ; je n'y suis pour rien.

Alice : Tant d'histoires! (*Silence*) As-tu le courrier?<sup>480</sup>

On remarque dans ce court extrait qu'Alice a une conception du mariage bien différente de celle de son mari. Pour le Capitaine, le naturel est de fêter leur anniversaire de mariage tandis que pour Alice, il s'agit plutôt de cacher leur misère de vingt-cinq années. Le Capitaine n'aime pas le registre musical de son épouse mais lui demande tout de même de lui jouer quelque chose. Sur le même plan, il y a dialogue. Mais au niveau du sens, aucun des deux ne se parle ni ne s'entend. Ils ne

---

<sup>480</sup> Auguste Strindberg, *La danse de mort*, Texte français d'Alfred Jolivet et Georges Perros, Paris, L'Arche, 1984 [1960], pages 9-10.

vivent pas dans le même monde. Mais alors, pourrait-on se demander, dans quel monde vivent-ils?

Pris dans des mondes parallèles, ils se sentent instrumentalisés par la vie (*juste de quoi emporter ce qui restera de nous sur une brouette, et engraisser un bout de jardin, tant d'histoires pour un bout de jardin*) et ne peuvent se rejoindre dans un espace commun. Seules des réponses anecdotiques qui dissolvent les éléments du discours leur servent de dialogue.

La seconde remarque qui peut illustrer le mode nihiliste de l'échange est la suivante. Chacun des deux personnes ne retient constamment que le dernier mot de la phrase prononcée pour rebondir avec un argument totalement antagoniste : Capitaine : Jouer. Alice : Jouer quoi? Capitaine : Tout. Alice : Tu n'aimes pas mon répertoire. Capitaine : Tu n'aimes pas le mien (répertoire). [...] Capitaine : Bourgogne à la cave. Alice : Plus de cave, que je sache. Capitaine : Tu ne sais rien. [...] Capitaine : Noces d'argent. Alice : Fêter. Capitaine : Naturellement. Alice : Naturel de leur relation est la misère. Etc.

Ainsi, chaque mot formulé à partir d'un seul terme de la phrase prononcée par l'autre devient un reproche fait à celui-ci. L'idéologie qui isole et nie une partie de la réalité fonctionne également de cette manière.

Le *déplacement* de valeurs s'expliquerait donc par une incapacité à interpréter l'ensemble de la réalité engendrant une fuite dans le fantasme ou l'anecdotique, surchargeant le Moi qui doit *gérer* cet excédent. Cette nécessité d'alléger la psyché saturée d'informations qui perturbent la réalité permet à l'individu de subsister sur le plan physique mais non sur le plan langagier. Le discours devient incohérent pour quiconque ne connaît pas le contexte inconscient de l'échange. L'individu transfère donc – *télécharge* – cet amoncellement d'affects et d'informations dans sa mémoire à long terme qui n'est plus du tout sollicitée par la suite. Cette accumulation désorganisée d'émotions résulte en une impulsivité chronique. Il s'en suit des comportements irrationnels, imprévisibles et fréquents qui remplacent les éléments d'un discours cohérent et suivi. L'idéologie répond de ce déplacement en donnant l'illusion de la rationalité et en annihilant l'excédent gênant. En voici quelques exemples triés sur le volet.

En Russie, une politique gouvernementale oblige les entreprises à former leurs employés dans le port du masque à gaz. Curieusement, les entreprises peuvent également se soustraire à cette obligation en payant un montant forfaitaire par employé d'environ 8000 Рубль (environ 270\$ canadiens).

Que se passe-t-il alors? Pourquoi oblige-t-on tous les employés à suivre cette formation? Le gouvernement pressent-il un conflit imminent? Veut-il protéger sa population contre une attaque chimique? Nul ne le sait. Étrangement, cette réglementation est devenue en vigueur lors de la crise syrienne concernant les attaques au gaz chimique.

Alors, comment interpréter cette directive? Il est important de noter que, dans les deux cas, l'entreprise est perdante car la formation coûte exactement 8000 Рубль! Ainsi, qu'on suive cette formation ou qu'on en soit dispensé – en payant 8000 Рубль –, on est roulé dans la farine! Et on maintient le processus administratif en place parce qu'il crée de l'activité économique, peu importe que celle-ci soit nulle!

Un autre exemple classique est celui de l'exposition Louis Vuitton qui devait se tenir il y a quelques années sur la Place Rouge de Moscou. Le Kremlin ne l'a pas vu du même œil et s'est opposé à cette exposition prétextant que la Place Rouge est un endroit sacré de l'Etat russe. Il est toutefois curieux de constater que les responsables de l'exposition avaient pourtant bien obtenu l'aval des autorités russes. Ce qui peut paraître étrange et inacceptable pour les Occidentaux que nous sommes semble la règle en Russie. Car l'obtention d'une autorisation n'est jamais garante d'un processus sans anicroches. On dit des Russes que, lorsque tout va bien, ils cherchent un problème potentiel. S'il n'existe pas, ils le créent! De plus, une autorisation engendre *obligatoirement* et *bureaucratiquement* des frais administratifs et discrétionnaires. Il n'est donc pas rare en Russie de se voir refuser une autorisation *finale* alors qu'on avait déjà traversé toutes les étapes du processus. Il m'apparaît d'ailleurs que ce refus de dernière minute a constitué un énième *piéd de nez* à l'Occident. La Russie est la contrée des contraires où se côtoient gueux et génies, incarnés généralement dans la même personne. Dostoïevski l'a abondamment montré.

On peut certes se contenter de cette explication somme toute rationnelle. Mais ce qu'on omet de dire, parce qu'on est dans la même logique tordue qui consiste à prendre la partie pour le tout, c'est que cette gigantesque malle installée par le maroquinier français Louis Vuitton – malle qui faisait neuf mètres de haut par trente de long – aux initiales de la marque et qui devait abriter une exposition présentant des malles ayant appartenu à des célébrités (Greta Garbo, Catherine Deneuve, Nicolas II, etc.), incarne l'« idéologie de l'heure » qui consiste à substituer un objet par un autre, une fonction par une autre, un concept par un autre. Edward Rolf Tufte a montré, notamment avec sa critique du *Big Duck*, édifice construit en mille neuf cent trente-et-un et servant de boutique où l'on vendait des canards de bois et des œufs de canards, comment on inversait la réalité en utilisant l'ornementation – la partie – pour remplacer le complexe architectural – le tout. Ainsi, dans l'exemple de l'exposition proposée par Louis Vuitton, on remplace le bâtiment par l'objet lui-même tout en gommant les proportions. On prétendait que l'exposition aurait été un succès car on y aurait découvert l'histoire de la malle à travers les siècles, vue évidemment par ceux qui à l'époque voyageaient, c'est-à-dire les personnes riches. Mais ici, l'arnaque est double!

Non seulement on voulait rappeler au peuple sa place légitime au sein de l'histoire russe, mais sachant que celui-ci se déplacerait fort probablement en très grand nombre – les Russes raffolent des expositions thématiques – pour assister à cette exposition, on allait tout simplement le mettre une nouvelle fois en boîte, on le

*prendrait pour une valise*<sup>481</sup> ; finalement, on l'enfermerait dans une espèce de « матрешка française » de laquelle il ne sortirait jamais!

Ainsi, le peuple pourrait de nouveau témoigner son allégeance à la caste dominante sans jamais avoir été contraint par celle-ci! Les *poupées françaises* sont idéologiques en ce sens qu'elles enferment le sujet dans une logique circulaire de laquelle il est impossible de s'évader.

Le concept de la *maison-conteneur*<sup>482</sup> relève également de l'idéologie. Ces conteneurs qui servent normalement à transporter des marchandises sont souvent abandonnés parce que vétustes. Les pauvres et les plus démunis s'en saisissent donc pour en faire un habitat de fortune. Ainsi, ils recyclent (simplement pour vivre et non pour sauver la planète!) ces objets mais, du même coup, font les frais d'un processus – inconscient, qui les déplace, les décentre de leur humanité, celle que l'on ne veut jamais admettre, celle de la pauvreté la plus extrême – de *désobjectivation* qui les rend encore plus anonymes, plus transportables et interchangeables.

Croire que cette désobjectivation ne relève pas de l'inculture de l'homme-masse serait jouer le jeu de cette perte de libre-arbitre. De quelques côtés que l'on regarde, on s'aperçoit que cette déstructuration identitaire a remporté la victoire et n'a plus qu'à se retourner sur elle-même – du moins, ce qui reste de ce moi – pour s'accorder un autosatisfecit mortifère.

La liste des phénomènes illustrant cette liquidation de la culture est longue, et l'analyse *profane* d'un autre exemple d'inversion architecturale convaincra peut-être le lecteur de la réincarnation de Salvador Dali à Las Vegas au Nevada!

L'architecture du *Centre pour les traitements du cerveau Lou Ruvo* (Cleveland Clinic Lou Ruvo Center for Brain Health) de Las Vegas témoigne de nombreuses manifestations d'une inculture émancipée doublée d'une fortune colossale. Quand on observe pour la première fois le bâtiment abritant la clinique, on se plaît à penser que la consommation de cannabis était déjà légale au Nevada lors de la conception de l'édifice, ou encore que le LSD<sup>483</sup> avait entraîné de graves hallucinations dans l'esprit de l'architecte. L'équilibre de l'ensemble apparaît totalement surréaliste et chancelant, et l'impression que l'on retient à la vue de cet édifice se liquéfiant comme *la montre* dans un tableau de Dali est celle d'une

---

<sup>481</sup> Il s'agit ici d'une expression typiquement québécoise signifiant *se faire farcir* (l'individu étant bien évidemment le dindon de la farce). On peut également évoquer comme représentation de la valise l'expression *ne pas avoir une poignée dans les dos* qui signifie qu'on peut manipuler le sujet à sa guise.

<sup>482</sup> J'emprunte ce concept et son interprétation à David Orbach, architecte, urbaniste et ingénieur, qui a donné une magnifique conférence intitulée « Architecture contemporaine, novlangue de la mondialisation » (disponible sur le site plusconscient.net), pour montrer que l'idéologie est non seulement un phénomène *pour* la masse mais aussi et surtout *de* masse constituant ainsi une menace intrinsèque – thanatologique – pour la connaissance de la pensée.

<sup>483</sup> Le diéthyllysergamide (LSD) est un psychédélique *hallucinogène* et *psychostimulant* d'origine hémisynthétique.

pathologie cérébrale incurable – la folie ou l’amnésie – n’étant pas bien loin d’affecter de manière irréversible le cerveau de l’observateur.

En finançant un complexe de recherche et de traitements de la maladie d’Alzheimer, Larry Ruvo voulait rendre hommage à son père (Lou Ruvo) décédé des suites de ce syndrome. L’intention est certes louable et il ne nous viendrait certainement pas à l’idée de la critiquer outre mesure. Néanmoins, nous pourrions nous interroger longuement sur la caractéristique extrinsèque de l’architecture contemporaine – la performance pour elle-même – qui tente de dérégler les proportions de la physique en « créant » des ensembles plus bigarrés les uns que les autres. L’architecture proposée pour ce centre de recherche – un endroit supposément sérieux – doit-elle entraîner l’observateur ou quiconque devrait occuper cet immeuble aux allures bizarres dans un labyrinthe d’idées vacillantes? Pourquoi toujours chercher à détruire les proportions d’un ensemble, en architecture notamment, à renverser l’ordre établi par des millénaires de patiente recherche et de construction psychique, matérielle voire spirituelle? Tout l’ensemble est conçu pour irriter l’observateur, pour le stimuler voire le titiller. Est-ce un signe de la rage intérieure d’un quelconque individu – l’homme-masse – qui chercherait à s’exprimer en faisant volte-face devant une nature indifférente ou une croyance divine incapable de guérir le mal? Cette maladie d’Alzheimer est-elle la manifestation d’une volonté d’amnésie collective? Nos *pathologies modernes* doivent-elles nous apprendre quelque chose sur la disparition prochaine de notre humanité et de notre spiritualité comme vecteurs de dépassement d’un matérialisme haïssable et réducteur à un artifice, si perfectionné soit-il? À la décharge de l’architecte qui a conçu cet édifice aux courbes *démentes*, on peut rappeler que le bâtiment en question a été construit à Las Vegas, épicerie iconique de la fantaisie et du jeu, lieu de prédilection de l’homme-masse comme « oublié » de lui-même.

Ainsi, l’inculte ne se sent aucunement concerné par le passé qu’il ne connaît ni ne reconnaît jamais, qu’il cherche à oublier. Il joue sa condition humaine sur un coup de dés en espérant qu’on lui fera crédit encore un moment. Seuls l’oubli et l’amusement semblent *occuper* l’homme-masse.

C’est ainsi que certains pays de l’ancienne Union soviétique tentent de s’émanciper de leur histoire en voulant s’associer – et avec quelle inconscience ils donnent dans le panneau européen – à une idéologie en totale déliquescence. Les Ukrainiens, peu avant le *Maiden* de deux mil quatorze, lors d’une manifestation à Kiev, ont déboulonné une statue de Lénine pour protester contre le refus de leur président de l’époque, Viktor Ianoukovytch, de signer l’accord avec l’Union européenne. Il est étrange de constater qu’ils sont en retard de vingt ans sur la chute du communisme.

Qu’ils s’en prennent à une statue de Lénine – surtout après ce merveilleux film *Good Bye, Lenin!* – montre à quel point l’homme-masse domine la situation et infecte tous les systèmes politiques. Que l’homme inerte répudie le système actuel

pour se jeter dans la gueule de la buse européenne ne surprendra personne car l'ensemble de l'« intelligentsia » – le chant des Sirènes étant ici particulièrement efficace et le peuple ukrainien ne possède dans ses rangs aucun Ulysse – occidentale s'arc-boute pour raser totalement le pouvoir russe qui ne se laisse plus séduire par le discours sibyllin et schizophrène de l'Occident.

On peut comprendre les Ukrainiens de vouloir améliorer leurs conditions de vie. Pris entre l'ours russe et le rapace européen, l'Ukrainien moyen – l'homme-masse a envahi tout le village global – renie son histoire, fait table rase du passé, rejoint la majorité et rentre dans le rang de l'indifférenciation mondiale. Ainsi, il pourra se faire soigner en France, gracieuseté du système de santé français, visiter l'Italie sans visa, travailler en Grèce sans permis ou en Allemagne sans conditions de travail. Du moins, c'est ce qu'on lui promet. Et quand on connaît la parole d'un politicien européen, il y a de quoi se tenir sur ses gardes.

Comme tout a tendance à se *lénifier*, dans l'Union européenne, il est assez paradoxal de constater le geste des Ukrainiens qui, bientôt peut-être, devront boulonner à la place de la statue de Lénine celle de John Maynard Keynes! À choisir entre deux oligarchies liberticides, deux idéologies anhistoriques, nous serions bien malvenus de vouloir conseiller les Ukrainiens.

Mais, continuons dans notre énumération des idéologies les plus achevées de notre époque.

Le *Ministère de l'intégration et des communautés culturelles du Québec* propose un programme de francisation des immigrants en leur offrant gracieusement des cours de français gratuits. Tout ça semble bien louable et l'on ne peut qu'applaudir cette initiative. Mais là s'arrête le *beau risque!*

En effet, le programme comporte trois étapes qui font l'objet d'une évaluation par les fonctionnaires du Ministère. Ayant mis la main sur une partie des documents fournis aux immigrants durant leur cours de français, je fus étonné de constater la manière dont on conditionne les participants.

Dans un document portant sur les étapes de l'intégration et les sentiments que pourraient vivre les nouveaux arrivants, j'ai constaté non sans surprise qu'on intégrait de manière très *idéologique* une certaine psychologie populaire aux allures douteuses afin de manipuler le sujet. Énumérons les quatre étapes telles que proposées par le Ministère :

#### Étape#1 : Enthousiasme et fascination

- Peu avant et peu après votre arrivée au Québec
  - Avoir de grands espoirs et de grandes attentes ;
  - Avoir un sentiment d'excitation ;
  - Avoir l'impression que tout est nouveau et intéressant ;

- Vous vous sentez en confiance et que (sic)<sup>484</sup> vous avez le sentiment de pouvoir facilement gérer vos problèmes et votre stress ;
- Vous avez tendance à vous concentrer sur les similitudes entre le Québec et votre pays d'origine ou votre culture.

Déjà, à cette première étape, le déplacement opère. Comment présumer que le nouvel arrivant soit *nécessairement* fasciné par sa culture d'accueil? Tout cela dépend du contexte dans lequel se trouvait l'immigrant avant son arrivée. On ne peut présumer aucune fascination ni aucun enthousiasme. Il s'agit ici d'une manière très classique d'endormir le sujet pour lui faire accepter sa condition d'immigrant « reçu ». Il ne faut surtout pas éveiller les soupçons du nouvel arrivant à propos de la société qui l'accueille de peur de perdre cette *ressource plus malléable* que le citoyen né sur le territoire et bien au fait de ses droits.

Un individu quittant son pays à cause de menaces à sa sécurité, d'un contexte politique difficile voire hostile, ne se sent absolument pas enthousiasmé par son départ. On met l'accent ici sur l'arrivée du nouvel arrivant sans jamais faire allusion à ce qu'il laisse derrière<sup>485</sup>. De ce point de vue, la quatrième phrase apparaît particulièrement intéressante. Toute l'attention se porte sur la gestion des problèmes et du stress. Encore là, on laisse supposer que dans le même mouvement d'enthousiasme du début, il faudra *simultanément* gérer son stress et ses problèmes! On insiste bien là-dessus : ce sont *vos* problèmes dont il est ici question.

Examinons maintenant la deuxième étape :

Étape#2 : Désenchantement, émotions contradictoires, frustration et irritation

- Environ six mois après votre arrivée :
  - Vous êtes satisfait des défis que vous avez surmontés ;
  - Vous vous sentez frustrés, confus et déçus ;
  - Vous avez une attitude très positive un jour, et très négative le lendemain ;
  - Vous portez plus d'attention aux différences des Québécois ;
  - Votre famille vous manque et vous avez le sentiment de ne pas avoir de racine au Québec ;
  - Vous trouvez difficile d'aller travailler ou de chercher du travail ;

<sup>484</sup> Je passe sous silence les nombreuses erreurs orthographiques ou grammaticales que contient le texte officiel issu du *cours de français* afin de ne pas affliger indument le lecteur cultivé!

<sup>485</sup> Le procédé est classique. Ne pas permettre au nouvel arrivant de reconstruire l'ensemble de son discours relègue celui-ci dans une position précaire et l'oblige à témoigner une inconditionnelle gratitude. Liquider le plus rapidement possible l'histoire de l'individu – son passé, ses épreuves, ses connaissances – constitue la meilleure soumission possible ; l'immigrant sera ainsi plus rapidement *intégré* à la société et deviendra dans la plupart des cas une main d'œuvre docile et bon marché.

- Vous vous sentez très seul quand vous pensez à votre pays, à vos amis et à votre famille ;
- Vous vous sentez coupable d'avoir laissé des membres de votre famille dans votre pays d'origine.

Voilà tout un florilège de bons sentiments qui n'attendent qu'un dénouement heureux! Malheureusement, tout le poids de l'effort et du ressentiment repose sur les épaules du nouvel arrivant. Toute cette énumération reflète l'émotion, le déni, la distance que vit le sujet. Mais ce déni ne provient pas de cet exil volontaire ou forcé. Il est créé par l'instance qui accueille. Remarquons d'abord, au troisième point, la manipulation qui suggère subtilement le symptôme du maniaco-dépressif que l'on nomme aujourd'hui trouble bipolaire. On sait que l'humeur est importante au Québec. J'ai décrit ce phénomène précédemment. Mais qu'on l'inflige au nouvel arrivant, au sujet apprenant n'a rien de bien édifiant. Sachant sa condition, que met-on en place pour alléger ses souffrances ou ses angoisses?

Plusieurs mots (difficile, très seul, coupable, etc.) suggèrent un fardeau considérable qui ne permet aucunement au sujet de reprendre pied, en supposant qu'il l'ait perdu. On veut bien accueillir l'étranger mais on ne souhaite aucunement « gérer » ses angoisses. En *Amérique*, chacun est maître de son destin!

La troisième étape révèle également son lot d'idéologies :

Étape#3 : Adaptation graduelle ou rétablissement

- À cette étape de votre adaptation :
  - Vous avez l'impression d'être en contrôle de votre vie parce que vous connaissez le Québec<sup>486</sup> ;
  - Vous éprouvez plus de facilité à parler votre nouvelle langue<sup>487</sup> ;
  - Vous commencez à participer à la vie de votre collectivité ;
  - Vous comprenez mieux comment vous adapter à la vie au Québec.

Ici encore, *tout est une question de perception*, phrase de prédilection du technocrate. On parle dorénavant d'adaptation, de contrôle personnel, de participation à la vie de la collectivité, etc. Curieusement, on ne mentionne jamais de quelle collectivité il s'agit. Comme le Québec est avant tout une colonie – c'est en cela qu'il

---

<sup>486</sup> Connaître est ici un bien grand mot! Comment peut-on, en quelques mois, connaître une culture étrangère, une histoire, une nouvelle psychologie humaine? Les immigrants qui arrivent dans leur pays d'accueil prendront des années à décoder les signes latents et manifestes d'une culture différente, sans parler des codes *discrets* de la langue. Ils doivent d'abord retrouver un certain équilibre (psychologique, économique, affectif, spirituel) et il faut être naïf – ou de mauvaise foi – pour prétendre le contraire. Toute cette saumure idéologique ressemble beaucoup plus à un document de propagande interne élaboré sur « Powerpoint » pour bureaucrates déconnectés.

<sup>487</sup> Laquelle? L'anglais, le français, ou le « franglais », la langue du schizophrène?



est *américain* –, il serait intéressant de définir les valeurs québécoises du point de vue politique, économique, spirituel, etc. Ces valeurs sont exposées dans un autre document que je commenterai un peu plus loin et qui sont fortement connotées pouvant causer de profonds désagréments chez l'étranger qu'on accueille.

Finalement, voici les réactions propres à la quatrième étape :

Étape#4 : Acceptation et adaptation

- À cette étape de votre adaptation :
  - Vous vous sentez bien au Québec ;
  - Vous avez des amis et vous participez un peu plus à la vie de votre nouveau milieu ;
  - Vous avez une meilleure compréhension de la façon de faire les choses au Québec ;
  - Vous avez fait un retour aux études ou vous vous êtes trouvé un meilleur emploi ;
  - Vous avez un sentiment général de satisfaction d'être venu au Québec.

Évidemment, à cette étape finale et salvatrice, on passe sous silence les échecs, les personnes qui n'arriveront jamais à se reconnaître dans le « modèle » québécois et qui sont retournées dans leur pays d'origine ou ont déménagé dans une autre province plus « tolérante » – lire ici, ne parlant qu'anglais. Mais ce modèle, quel est-il?

Voici un autre document du *Ministère de l'intégration et des communautés culturelles du Québec* qui illustre bien « notre » Québec moderne, émancipé et tourné vers l'avenir, résumé en quatre diapositives :

1. Le respect des différences
  - a. Sexualités (homosexualité, hétérosexualité, etc.) ;
  - b. Communautés culturelles ;
  - c. Handicaps ;
  - d. Religions ;
  - e. Politique.
2. Famille
  - a. Québec encourage la famille :
    - i. Assurance parentale ;
    - ii. Garderies ;
    - iii. Éducation ;
    - iv. Allocations familiales.
  - b. La vieillesse moins valorisée :
    - i. Résidences pour personnes âgées ;
    - ii. Difficulté à se trouver un emploi ;
    - iii. Isolement.

3. Égalité pour tous
  - a. Égalité hommes/femmes
    - i. Égalité salariale ;
    - ii. Droit de vote (politique) ;
    - iii. Travail ;
    - iv. Études ;
    - v. Tâches ménagères et soins des enfants.
4. Capitalisme
  - a. Importance du travail ;
  - b. Valorisation des possessions ;
  - c. Valorisation de la jeunesse/nouveauté ;
  - d. Importance de la productivité ;
  - e. Importance de \$\$\$\$\$\$.
5. Mesures sociales
  - a. Aide sociale ;
  - b. Assurance emploi ;
  - c. Assurance maladie ;
  - d. Éducation ;
  - e. Sociétés d'état (Hydro-Québec, SAQ).

Voici, en résumé, la société québécoise!

Si on tente de réécrire ces énoncés lapidaires et pourtant révélateurs d'un peuple en totale déliquescence, ça pourrait donner ceci :

Bienvenue au Québec! Surtout si vous êtes homosexuels ou hypersexualisés<sup>488</sup>! Évidemment, les autres tendances sexuelles sont également acceptées tant qu'elles demeurent tendanciennes et ne sont pas liées à une certaine ascèse catholique. L'abstinence est donc proscrite!

N'oubliez pas que notre « pays » est un amalgame de *communautés culturelles* dont certaines le sont plus que d'autres. Ainsi, au Québec, vous découvrirez nos nombreux handicaps (la schizophrénie linguistique, la dépendance à l'opinion de cuisine, etc.), notre religion d'état (\$) et toutes les autres religions susceptibles de s'exprimer en autant que ce soit dans la devise d'état (\$).

Nous adorons la politique – et non le système politique dont nous ignorons les fondements obscurs et suspects – tant qu'elle ne nous dérange pas trop dans nos activités de tous les jours et n'altère pas nos rapports familiaux. C'est ainsi qu'au Québec, on valorise les familles qui peuvent contribuer à l'augmentation de la productivité en fournissant à celles-ci des lieux conventionnés où elles pourront

---

<sup>488</sup> À noter qu'il s'agit de la première valeur mentionnée sur la liste.

*parquer* leurs enfants qui apprendront ainsi toutes les valeurs québécoises faites de tolérance et d'égalité. Au Québec, on ne veut pas de chicane!

Malheureusement, si vous souffrez de vieillesse chronique – Oui! Oui! Ici, la vieillesse est une maladie<sup>489</sup> –, vous subirez certains désagréments que l'État québécois tentera tout de même de minimiser en mettant à votre disposition des mouvoirs publics et privés où vous pourrez poursuivre vos activités en toute quiétude : lobotomisation systématique par la télévision, nourriture prédigérée et disponible au besoin, barbituriques abondamment administrés pour vous rendre la vie plus inerte, centres commerciaux réfrigérés où l'on vous réorientera lors des périodes de canicule néfastes à votre condition, accès illimitée à notre culture de masse, des clowns professionnels (fonctionnaires) et amateurs (politiciens de toute allégeance) se chargeant de vous divertir en vous proposant une panoplie d'œuvres toutes les plus passionnantes les unes que les autres. Évidemment, la littérature, considérée comme un luxe anti-démocratique, ne peut faire partie de cette offre unique et sans précédent. Veuillez noter que cette offre est d'une durée illimitée.

Au Québec, vous apprendrez à vivre intensément vos pulsions et vos rêves les plus fous! Entre l'*avoir* et l'*être*, les Québécois choisissent majoritairement l'*avoir*! Foi d'Alphonse! Ayant hérité d'une culture grandiose – *What I have, I keep, what you have, we negotiate* – issue d'un Canada pourtant bien étranger aux aspirations collectives d'un peuple *élu* mais *égaré* dans un désert nihiliste et mécaniste, les Québécois, toutes sectes confondues, se reconnaissent surtout dans leurs capacités entrepreneuriales et valorisent les biens matériels – après tout, on s'est bien débarrassé du catholicisme en transformant nos églises en condominiums de luxe! –, la productivité – surtout celle d'immigrants comme vous –, les jeunes – sauf s'ils arborent un carré rouge – et bien entendu, vous l'aurez deviné, l'argent!

Finalement, comme mesure sociale, et comme il vous sera difficile de vous intégrer car nous n'offrons bien évidemment – à moins que vous ne fassiez partie de l'élite économique et académique et, dans ce cas, toutes les portes vous seront ouvertes – que des emplois précaires dont ne veulent pas les « vrais » Québécois. Vous découvrirez également de grandes institutions – Non, il ne s'agit pas de l'*Assemblée nationale* – d'état comme la Société des Alcooliques du Québec, plus familièrement appelée la SAQ<sup>490</sup> ainsi que le fleuron de l'identité québécoise, Hydro-Québec Inc., moteur de l'économie libérale gouvernée par les mêmes valeurs et les mêmes désirs de faire du Québec, un Québec économique, matérialiste, tourné vers le futur, la technique et la langue anglaise!

*Welcome to Quebec!*

<sup>489</sup> Maladie dont on a enfin trouvé la cure, l'« aide médicale à mourir »!

<sup>490</sup> Entre SAQ, SQ, SAAQ, RAMQ – et tant d'autres acronymes que je ne nommerai pas ici – existe une constante que toute société « distincte » possède : la réduction de l'autre à un acronyme, plus facile à retenir, à contrôler et à oublier.

Un autre exemple tout à fait édifiant de pragmatisme idéologique se trouve dans la plus grande « encyclopédie » en ligne, Wikipedia. En effet, après l'*Esperanto*<sup>491</sup> qui serait devenu une langue *vivante pour homme inerte*, on passe maintenant au *Simple English* (autre « international auxiliary language » de huit cent cinquante mots nécessaires aux besoins quotidiens des individus) pour traduire la complexité du monde. On peut également évoquer le Globish (Global et English) pour montrer qu'on simplifie à l'extrême les échanges humains les plus significatifs et les plus originaux afin de détruire toute spécificité. Cette simplification n'est qu'une mystification des masses qui se laissent enfermer dans des idiomes programmés et manipulés.

La laïcité également, du point de vue idéologique, a bonne presse. Elle porte des valeurs d'universalisme, de tolérance et d'acceptation de l'autre<sup>492</sup>. On ne peut être contre l'ouverture et la neutralité de l'État face à ses citoyens. Mais cette neutralité fallacieuse concerne uniquement le citoyen moyen et exclut catégoriquement toute élite autoproclamée. On – les promoteurs du mondialisme marchand et du nomadisme économique – a détourné l'esprit même de la laïcité en gommant toute référence au passé, à la différence comme altérité pour n'en conserver que l'aspect d'imputabilité, mesurable et quantifiable. Nous sommes pourtant différents par le biais de nos histoires culturelles réciproques et non seulement à travers le prisme bureaucratique de l'idéologie à la mode servie à la sauce du jour.

Mais, comme dans le cas de la responsabilité, on ne conserve de la laïcité que l'élément quantitatif – marchand, commercial, transactionnel donc mesurable – pour en effacer la face humaine, altérée, spirituelle, non contrôlable. On commence à peine à découvrir le projet mondialiste qui emprisonne l'individu dans un rêve – plutôt un cauchemar – dont il ne parvient pas à (se) sortir, ne se réveillant jamais. La laïcité participe de cette escroquerie en stigmatisant les signes matérialistes religieux pour éviter de s'interroger sur les vrais enjeux d'une spiritualité contemporaine, sachant que la foi traditionnelle s'est rabattue – par un phénomène de déplacement – sur une topique visuelle que je ne rappellerai pas ici. Toute l'idéologie fonctionne sur cette catatonie qu'on nous fait passer pour une émancipation de l'esprit. Les débats stériles – et débiles – sur l'*État laïque* laissent dans l'ombre les enjeux du réel pouvoir économique, c'est-à-dire la gestion de l'espace commun qui n'est finalement devenu qu'un *marché commun* hypertrophié. La laïcité devrait plutôt se pencher sur ces asymétries de pouvoir qui débouchent sur une promiscuité dangereuse entre les

---

<sup>491</sup> Ce « langage » appelé « international auxiliary language » constitue-t-il un idiome auxiliaire apatride et secondaire ; ou plutôt la langue *de* l'auxiliaire, du subalterne. Il est clair qu'aucune élite ne parle l'*esperanto*, « langue » qui demeure une idéologie fabuleuse consistant à nier le caractère idiomatique des langues dites *naturelles*. Tout ici y est artificiel, construit voire manipulé. Notons que l'*Esperanto* est – sans blague – une *idéolangue* non sans rappeler les principes de l'idéologie, ou encore une *langue artificielle* (*conlang* en anglais) pour automate analphabète!

<sup>492</sup> L'autre comme extension de soi, évidemment.

acteurs publics et privés, un copinage porteur de conflits larvés mais bien réels. Ainsi, la neutralité *totale* efface toute couleur locale, spirituelle, le rouge du communisme, le bleu de la droite libérale, le vert de l'Islam, le rose du socialisme.

Tout aimer, c'est ne rien désirer! Il faut être complètement traumatisé pour ne pas s'offrir à l'inquiétude, à l'avenir incertain. La haine est également un sentiment humain...

Pensons aux gratte-ciels comme icônes de l'idéologie. Comment les tours peuvent-elles détruire le principe urbain? On pourrait penser que les tours contemporaines en verre, en béton, sont modernes et tournées vers l'avenir. Rien n'est moins vrai. Les tours contemporaines ressemblent curieusement à des minarets à partir desquels les puissants de ce monde peuvent appeler les fidèles à la prière mondialiste. Les premiers peuvent tranquillement fomenter *entre eux* un mouvement perpétuel qui stérilise tout débat et prohibe toute remise en question des dogmes liberticides en vigueur tandis que les derniers<sup>493</sup> – leurs vassaux – assurent la défense de leurs fondations. Phallique, la tour?

S'interroger sur son caractère sexuel masque – souvenir-écran – le réel motif de la tour qui est de segmenter le vivant et de séparer les castes dirigeantes de la masse. Celle-ci ne peut, dans un quartier rempli de tours – de minarets –, que lever les yeux au ciel pour chercher une spiritualité désaxée, dévoyée. La tour de bureaux a remplacé le clocher de l'église.

Nous verrons donc bientôt arriver, sur nos téléphones *intelligents*, venu de ces minarets de verre, l'appel à la prière par *SMS*<sup>494</sup> du capitalisme mondialisé qui simultanément convoquera – sans alternative – les fidèles par le biais de la technologie.

Après la réalité dévoyée, voici venir comme idéologie par excellence la *réalité augmentée*! La spéculation n'aura plus ainsi aucune limite! Mais nous n'avons nullement besoin de la technologie pour parler de réalité augmentée! La bourse des « valeurs » qui existe depuis qu'a été créé le concept de la monnaie est déjà une réalité augmentée qui ne cesse de croître par le biais d'injection *massive* de monnaie par les banques centrales. Toute cette manipulation relève de la pure croyance alors que l'homme-masse pense s'être affranchi de l'emprise de Dieu. Le réel danger *spirituel* réside donc aujourd'hui dans le fait que l'homme moderne et inerte

---

<sup>493</sup> Contrairement à la religion qui promettait d'abord le Ciel aux derniers, au socialisme qui créait l'illusion de l'égalité des conditions, la *mondialisation heureuse* à laquelle participe une laïcité lobbyiste élimine l'ascenseur social qui garantissait quelque espoir aux petites gens de s'élever dans la société. Dorénavant, les rôles seront bien définis et cloisonnés ; les élites dans la Tour, les manants indifférenciés devant ses portes closes...

<sup>494</sup> L'acronyme SMS, qui signifie *Short Message Service*, reflète la contemporanéité de l'idéologie qui consiste à accélérer les échanges et à appauvrir les relations. Tout est axé sur l'instrumentalisation du temps.

« croit »<sup>495</sup> qu'il pense. Quant à cette croyance<sup>496</sup>, elle est la réalité augmentée par excellence et la technologie n'a, rappelons-le encore une fois, rien inventé.

Quand les banques centrales privées, ne l'oublions pas, injectent de la monnaie dans l'économie virtuelle (la bourse) de façon monstrueuse, elles font gonfler artificiellement la valeur des actifs sur lesquels spéculent, c'est-à-dire parient, les acteurs économiques ; elles créent littéralement une *réalité augmentée* pour les uns et une *réalité diminuée* pour les autres. On peut donc maintenant vendre une *réalité augmentée* – à crédit évidemment, opération qui s'appelle, dans le jargon de la finance, une vente à découvert<sup>497</sup> – et la revendre en pariant sur la chute de son prix. Mais qui osera se lancer dans le vide pour se procurer quelque chose qui n'est qu'*augmenté* par la technique? L'homme-masse, cet *early adopter* ou *lighthouse customer* que l'on peut aisément attraper, comme une mouche attirée par un pot de miel, en lui proposant quelque chose qui n'existe pas encore mais qui *pourrait* exister. Tout, pour l'augmentation du post-humain, est toujours dans le peut-être, dans l'espérance – le retour du refoulé, de la croyance que l'on croyait pourtant « morte » – ou dans le futur proche. Je vais devenir immortel. C'est pour bientôt. Avant que je ne meure! Enfin l'immortalité, on me l'a promise! Qu'est-ce qui accompagnera bientôt l'*aide médicale à mourir*, la résurrection et la vie éternelle, une existence augmentée? On n'arrête pas l'arnaque... pardon, le progrès!

Contrairement à la religion qui promettait l'éternité, mais seulement à la condition d'attendre, non pas uniquement jusqu'à la fin de sa vie, mais plutôt jusqu'à

---

<sup>495</sup> Cette croyance est tenace et fondamentaliste. Ceux qui la prônent n'en démordent pas! La technologie va nous sauver de nous-mêmes, nous arracher à notre condition humaine. Peut-être bien que oui, peut-être bien que non!

<sup>496</sup> Du latin *credo* qui signifie crédit. On accorde son crédit à quelqu'un, sa croyance. On lui prête de l'argent non pas pour lui rendre service – à ce compte, l'usure serait inutile – mais plutôt pour voir son propre capital *augmenter* d'autant. Toute cette instrumentalisation de la vie dénote encore une fois une inculture « patente » que ne peuvent soupçonner les acteurs postmodernes n'ayant jamais été en contact avec le sens historique. La pauvreté intellectuelle est inversement proportionnelle à la richesse matérielle. Les tenants du *tout matérialisme* n'imaginent aucunement un monde sans la technique. Ils se demandent toujours, seule question à laquelle ils sont uniquement convoqués, comment ils ont pu vivre sans cette nouvelle innovation. Prenons un exemple, le *téléphone intelligent*. Comment avons-nous pu vivre sans lui? *In-cro-ya-ble*, n'est-ce pas! Mais comment pouvons-nous exister, nous, si nos ancêtres n'avaient pas de téléphones intelligents? Étrange paradoxe auquel ne songent jamais les technomanes. Devons-nous pour leur rendre service leur poser la question? L'exercice s'avérerait bien inutile. Ils n'en comprendraient pas la teneur, étant nés dans l'utile et ne concevant aucunement l'effort à consentir pour se la poser. Mais viendra un temps où tout ce qui a été fondé par la connaissance s'épuisera. Et ceux qui n'auront jamais voulu s'arracher à leur aisance matérielle – leur nihilisme réel – seront condamnés à périr avec leur *smartphone* désormais devenu inerte comme eux.

<sup>497</sup> Vendre ce qu'on ne possède pas encore et racheter le bien réel – en l'occurrence, ici, une *réalité diminuée* – à moindre coût. Il s'agit de parier sur la dépréciation du bien acquis. C'est un des aspects de la déflation qui consiste à attendre que les coûts d'achat baissent avant d'acquérir un bien quelconque. Tout aujourd'hui peut faire l'objet de spéculation. Et rappelons, pour ceux qui l'ignorent ou feindraient de l'ignorer, que la spéculation repose sur une seule chose, la rumeur. Et qui d'autre est le mieux placé pour profiter de la faiblesse de certains acteurs économiques que celui capable de répandre la rumeur. L'arnaque fonctionne à merveille car, dans les deux cas, la réalité est quelque chose de virtuel et la valeur est quelque chose de fixé *arbitrairement* par celui qui détient les informations par rapport à l'équilibre offre-demande.

la fin du monde, ce qui ne permettait pas de spéculer sur la chute suffisamment importante du prix de vente d'une *vie éternelle* pour récupérer sa mise et faire un bon profit et en jouir immédiatement, dans l'éternité de l'instant, l'espérance proposée par la réalité augmentée est *imminente* mais non immédiate. Là est toute la différence.

Ce qui est imminent – la réalité augmentée – n'est pas encore « là ». Ainsi, on peut promettre n'importe quoi à n'importe qui car cette promesse ne se base que sur une réalité virtuelle (triste pléonasme postmoderne)<sup>498</sup> voire relative que ne garantissent pas ceux qui la proposent. L'expérience est décevante? C'est qu'elle est relative. Tout dépend de l'attente que l'on a créée. Un lecteur de poésie sera donc forcément déçu par cette réalité augmentée. S'il est un lecteur de Baudelaire, de Proust, de Stendhal, il n'en aura certainement pas pour son argent.

Ainsi, la réalité augmentée, toujours basée sur le même concept qui nie la réalité pour ne conserver que l'augmentation, la fameuse *croissance* dont on ne cesse de prédire l'« éternel retour », n'est qu'un épiphénomène de plus. Comme on ne sait plus quoi inventer pour vendre un rêve américain en déliquescence, on propose une fois de plus de troquer son corps – si la science n'était pas elle-même si pervertie, il serait intéressant de le lui céder – pour une réalité qui existe uniquement dans un but purement spéculatif. Comment ferai-je pour goûter ce gâteau si moelleux que je ne peux qu'imaginer et qui demeurera, si merveilleux soit-il, dans mon imagination la plus féconde? Et que dire de cet objet que je vois en de multiples dimensions? Comment composerai-je avec l'objet même, dès que les feux de la rampe augmentés se seront éteints?

Rien ne fonctionne mieux qu'un rêve qu'on n'a pas encore rêvé! La technique n'apporte rien de neuf mais met en lumière une énième possibilité de spéculation sur le vivant. Même si on augmente la capacité de voir, on s'aperçoit alors que l'accroissement de l'acuité du sujet lui permettant de mieux anticiper la réalité afin de mieux la ressentir – ce que ne fait nullement la réalité augmentée – n'est pas en cause ici. Accroître les capacités humaines est une autre manière de diminuer le concept d'individu qui se rétrécit comme peau de chagrin. Nous sommes tous des Raphaël de Valentin qui désirent le monde mais surtout, et c'est là que l'idéologie est la plus effective, qui veulent le réduire à leur perception la plus immédiate, la plus pulsionnelle. Nous ne voulons pas découvrir un monde nouveau ou foncièrement étranger, mais le réduire à notre dimension la plus irréductible.

Ainsi, Raphaël de Valentin, après avoir perdu son dernier sou au jeu, a l'intention de se suicider. Ne voyons-nous pas toujours intervenir le jeu – le système financier, les marchés boursiers – dans la réalité? Que voulons-nous finalement? Une réalité démesurée conforme à nos pulsions les plus monstrueuses? Ou cherchons-nous à diminuer notre terrifiante angoisse à mesure que nous découvrons le *Réel* pour ce

---

<sup>498</sup> La réalité est-elle toujours virtuelle? Oui, parce qu'on n'en saisit jamais toute l'immensité.

qu'il est, insaisissable et indifférent à notre misère humaine? Devons-nous l'anéantir en le ramenant à notre petitesse sensorielle que nous tentons manifestement – mais en nous masquant nos peurs latentes, c'est bien là qu'est l'enjeu – d'augmenter?

Le vieux marchand dit à Raphaël de Valentin, *si tu me possèdes, tu posséderas tout, mais ta vie m'appartiendra*. Doit-on voir dans cette fiction une quelconque abdication de notre liberté individuelle au nom même de cette liberté virtuelle de s'augmenter? Si je m'augmente et que mon artifice tombe en panne, en profitera-t-on pour abuser de mon moi diminué, même provisoirement?

La technique n'est nullement le bâton du pèlerin et ce qui doit être augmenté, élargi, ce qui doit prendre de l'expansion, c'est la conscience du monde. Comme la technique ne sert finalement qu'à ridiculiser, qu'à diminuer le sujet et l'âme humaine, peu importe la manière dont on définit cette dernière, elle ne peut qu'avilir et instrumentaliser l'homme-masse, le faire régresser sur le plan ontologique alors même que la disparition presque complète des valeurs chargées de tabou rend l'homme pareil à la nature au moment où il cherche à s'en dissocier, à s'en affranchir. Pourquoi ce retour, cet homme de la nature augmentée?

Parce que déjà « grand », déjà *artificiellement* augmenté, l'homme-masse se détruit, annihile toute la dualité intérieure qui l'habite et que récupéreront ceux qui détiennent le pouvoir explicite sur la masse. Toute la technique est non seulement désincarnée et mortifère mais elle représente la disparition de l'espèce humaine comme spécificité darwinienne. L'homme-masse ne sera finalement qu'une étape sur le chemin de ce darwinisme spéculatif. On a longtemps pensé que l'aspect aléatoire du darwinisme avait éradiqué, du moins du « cœur rationnel » de l'esprit scientifique, toute spiritualité irrationnelle de la pensée moderne. Mais en s'abandonnant à ce darwiniste intolérant et despotique, l'autocratie scientifique, faisant un usage spéculatif de la technique pour faire croire aux masses qu'elle œuvre à leur histoire personnelle, a forcé l'homme à extérioriser ses pulsions. Il ne peut donc plus leur commander, les maîtriser qu'en créant toujours plus de moyens artificiels de contrôle et d'asservissement.

On pourrait évoquer un phénomène caractéristique de notre capacité à nous nier nous-mêmes : le *Harlem shake*. Il n'y a rien de plus conformiste, de plus abrutissant pour la pensée que cette danse qui, comme l'écrit si finement Kundera, dans *Les testaments trahis*, montre que « le XX<sup>e</sup> siècle, avec dégoût, vomit son Histoire. »<sup>499</sup>

Des critiques qui ont tenté d'expliquer ce phénomène ont cherché à en montrer le caractère subversif et révolutionnaire. Pourtant, rien n'est moins hétérogène que cette *Danse de Saint-Guy*! Toute cette mascarade ne sert qu'à donner

---

<sup>499</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1993, page 273.



l'impression d'une subversion subite, d'une révolution imminente. Mais son seul caractère *viral* explique sa soudaineté qui ne repose sur aucune histoire, sur aucun mythe. La peste survient, jaillit sans l'aide de l'homme. Du moins, le croit-on. Puis elle disparaît tout aussi rapidement.

Ainsi, tout explose! Mais rien n'advient. Puis, on passe à autre chose. Le *Harlem shake* est un simple pétard mouillé. La planète entière – ou plutôt sa part « connectée » – s'est enflammée à son contact! Mais de grâce, hors de ce village planétaire *sans fil* – sans guide –, il existe un monde que la technique méconnaît et qui risque bien de l'anéantir si elle n'y prête pas l'oreille. Ces « phénomènes » apparaissent comme ils disparaissent, dans la soudaineté du *nihilisme anhistorique*. Et il est curieux que plusieurs exégètes contemporains projettent leurs interprétations simplistes – autant dire leurs lubies – sur ces épiphénomènes qui font écran à la pensée, comme le fait l'information pour masquer la réalité. À propos du *Harlem shake*, on ne se pose pas la question de sa pertinence, de sa valeur « marchande », car on suppose toujours que le geste révolutionnaire est non marchand, altruiste, idéaliste et novateur. Tout le conformisme opère de plus en plus facilement. Le mécanisme de conditionnement est achevé. L'anecdote devient l'événement et écrase, vomit l'histoire. On imagine que l'extase est révolutionnaire. Rien n'est moins vrai. Nous nous pensons vivre dans une société émancipée de toute morale alors que nous sommes confrontés à chaque jour à une intolérance morale de plus en plus violence. Toutes les associations – peu importe ce qu'elles défendent – condamnent les lois qu'elles tentent de plier à leur vision du monde et font systématiquement le procès de toute inégalité qu'elles jugent à travers la lorgnette de leur discours idéologique. On veut vivre dans une société égalitaire où tout individu peut faire tout ce qu'il veut. Égalité des conditions ou dictature des conditionnements? Parce que l'état de nature augmenté règne dorénavant sur nos consciences et sous l'œil totalitaire des Droits de l'homme, on peut défendre l'indéfendable. Cette catatonie sociale est portée par tous et chacun, une morale accessible parce qu'on peut lui attribuer une valeur. Le *Harlem shake* porte en lui cette morale de l'extase :

La morale de l'extase est contraire à celle du procès ; sous sa protection tout le monde fait tout ce qu'il veut : déjà, chacun peut sucer son pouce à son aise, depuis sa petite enfance jusqu'au baccalauréat, et c'est une liberté à laquelle personne ne sera prêt à renoncer ; regardez autour de vous dans le métro ; assis, debout, chacun a le doigt dans un des orifices de son visage ; dans l'oreille, dans la bouche, dans le nez ; personne ne se sent vu par l'autre et chacun songe à écrire un livre pour pouvoir dire son inimitable et unique moi qui se cure le nez ; personne n'écoute personne, tout le monde écrit et chacun écrit comme on danse le rock : seul, pour soi, concentré sur soi-même, et faisant pourtant les mêmes mouvements que les autres. Dans cette situation d'égoïsme uniformisé, le

sentiment de culpabilité ne joue plus le même rôle que jadis ; les tribunaux travaillent toujours, mais ils sont fascinés uniquement par le passé ; ils ne visent que le cœur du siècle ; ils ne visent que les générations âgées et mortes.<sup>500</sup>

Normalisation systémique oblige, le *Harlem shake* a battu des records de visionnement sur la Toile parce que cette dernière est le lieu par excellence du conformisme de masse, le nirvana de l'homme-masse qui voit, tout en demeurant totalement inerte alors qu'on peut maintenant lui livrer tout ce qu'il<sup>501</sup> désire, s'enfler son moi *unique et inimitable*.

Terminons ce florilège d'idéologies de masse sur une commémoration d'une *étrangeté sans nom*. Que peut-on « penser »<sup>502</sup> du *Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe* installé au centre de la ville de Berlin? À première vue, pas grand chose. Mais quand on s'en éloigne un peu, on est tout de suite frappé par sa monotonie, par l'absence de mouvement de ses monuments, par sa grisaille, comme si la représentation du peuple Juif supposément exterminé par l'Allemagne nazie voulait suggérer une expression monolithique certaine.

Certes, les monuments en mémoire des personnes mortes à la guerre ne brillent jamais par leur architecture baroque ni par leurs flamboyantes couleurs. Mais qu'un lieu de mémoire annihile à ce point l'histoire apparaît assez intrigant. On arguera qu'il est difficile d'écrire tous les noms des personnes sans une certaine linéarité qui nécessite une surface suffisamment grande. Soit.

Mais ce qui étonne, c'est surtout l'intolérance de ce lieu. Pourquoi intolérant? Parce qu'il ne porte en lui aucune poésie, n'évoque aucune fragilité humaine, ne permet aucune possibilité de pardon. Tout apparaît comme symbole d'une vengeance infinie sans aucune possibilité d'apaisement. Est-ce parce que l'événement nous semble encore trop violent, trop proche de nous pour pouvoir accéder à ce pardon dont personne ne parle?

Oui, il faudra toujours se rappeler – même pour ceux qui s'y refusent – cette insoutenable guerre et ses nombreuses atrocités. D'où l'importance des lieux de mémoire qui ne doivent pas servir qu'à culpabiliser – désubjectiver – le sujet mais aussi à lui permettre de ressaisir la réalité immédiate à même son intériorité.

Mais cette guerre, est-elle la seule dont il faudrait se remémorer? Ne peut-on pas également penser aux meurtres commis par l'État israélien, par les massacres par

---

<sup>500</sup> *Id.*, pages 274-275.

<sup>501</sup> Ce désir lui étant bien entendu discrètement et gratuitement proposé.

<sup>502</sup> Est-il possible seulement, aujourd'hui, de le tenter sans se faire littéralement « crucifier » par l'opinion publique? Car, rappelons-le, le judaïsme a peut-être donné naissance au christianisme, mais il ne l'a fait qu'à partir d'un meurtre, celui du Christ! Cela en fait donc une religion – une « civilisation » – qui fonde ses croyances sur le meurtre, l'assassinat, la *pureté raciale*, comme toutes les civilisations mégalomanes par ailleurs.

délégation – par proxy – en Syrie? Si, on peut le penser, sans oublier que l’histoire, rappelons-le aux vrais négationnistes niant la réalité – le nihilisme réel – pour n’en conserver que ce qui correspond à leur mortifère mégalomanie et à leurs fantasmes de pureté de la race<sup>503</sup>, a existé avant mil neuf cent quarante-sept!

Quand on observe en silence – et qu’on ne (se) censure pas, qu’on ne recadre rien, qu’on demeure coi – et qu’on laisse monter en soi, du fond des âges, l’histoire de l’humanité, on s’aperçoit qu’aucune différence, en observant ce lieu de mémoire, n’attire l’œil du visiteur.

Depuis plusieurs années, un malaise m’habite. Tout le monde parle de la Shoah comme d’un fait indéniable dont personne ne veut – ou ne peut – discuter l’importance. Ce ne sera pas non plus l’objectif que je vise. Est-il tout de même possible de laisser ceux qui souhaitent se plonger dans l’histoire, sans masque ni illusion, se faire une idée rationnelle et globale de l’événement? Parce qu’on ne peut plus aborder ce sujet sans que l’opinion publique, toujours montée en épingle par les médias de masse, condamne sans mesure quelque analyse autre que celle fournie par la version officielle.

Curieusement, ce sujet est profondément *tabou* alors que l’on essaie justement, à l’aide de l’idéologie de masse, de déboulonner tous les tabous de l’histoire. Est-ce pour n’en conserver qu’un seul? S’agit-il d’un éloge au monothéisme mondial, prosternation devant le culte de la supériorité maniaque de fanatiques orthodoxes? La question demeurera sans réponse, mais elle m’aura permis tout de même d’ouvrir la porte sur le chemin de la réactivation du langage. Rien n’est plus contraire à la réalité que cette crispation des mots qui instrumentalise l’homme.

---

<sup>503</sup> La race juive. En utilisant cette expression, je suis très conscient des risques encourus et des possibles lynchages sociaux ou médiatiques dont je pourrais faire les frais. Est-ce suffisant pour risquer sa vie intellectuelle? Comme je sais que cet essai n’aura jamais la portée d’un « best-seller » abrutissant – pléonasme s’il en est un – servant à exciter les ignorants, il est peu probable que je subisse les foudres d’une « civilisation » décadente et maniérée, la plupart des manants (suiveurs, influenceurs, blogueurs, etc.) qui la composent n’arrivant pas à lire autre chose qu’un *gazouillis* de cent quarante caractères! Devant la menace de représailles exigées par une masse d’hystériques furieux qui me condamnerait sans procès à une excommunication intellectuelle, *je continuerai*, comme le chat de la fable d’Ivan Krylov, *à manger mon poulet*. Qu’est-ce que le judaïsme aujourd’hui? Un projet politique que l’on a renommé « sionisme » pour assiéger toute critique? Quant au mot *race*, est-il aujourd’hui banni du vocabulaire des idiots afin de nier une partie de sa réalité? Comme la langue est chaque jour violée par des ignares sans qu’aucune « révolte » de la part de ceux qui l’utilisent et l’instrumentalisent ne surgisse, je me permettrai donc de réunir dans une même expression deux mots qui sont devenus des symboles de l’homme-masse : un pléonasme vulgaire qui écrase tout sur son passage, une raison sans motif de révolte contre l’assassinat de la critique. À force de détruire les mots, de les bannir du vocabulaire de l’homme-masse, on en arrive à vider le langage de sa force effective et l’on confine les analphabètes au rang d’objet dont on peut disposer à sa guise sans que cela n’émeuve personne.

## Une analyse du *rêve américain*

Je le précise, je ne suis pas psychanalyste. Donc, qu'on ne vienne surtout pas m'opposer quelque « théorie »<sup>504</sup> psychanalytique comme antithèse à cette déambulation, lacunaire certes, mais rigoureuse. Par ailleurs, je ne saurais dire ce qui l'a motivée autrement qu'un sentiment *soudain*, qu'un désir de détour, de *volte-face*, de déplacement de l'idéologie liée au *mythe américain* qui se laisse simplement manipuler – d'où le succès de la prothèse, de l'artifice et de la nouveauté qui soumettent constamment l'être à la *question* – tout en s'enamourant de sa propre tentative. On sera certainement en droit de se demander pourquoi j'ose parler du merveilleux rêve américain comme déplacement systématique du pouvoir – tel un tic, un spasme chargé d'ahistoricité – refoulé par ces dieux autoproclamés? Est-ce à dire que la fin de la modernité et le début de l'interminable purgatoire fabriqué exclusivement par la technique nous apporteront des réponses plus satisfaisantes que les questions engendrées suite à l'effondrement du sentiment religieux et à la perte existentielle de toute immortalité transcendante?

Que signifie ce *rêve messianique* qui résiste depuis deux siècles à l'interprétation et qui fausse notre façon de concevoir le monde? Tout l'affect européen s'est exilé outre-mer et l'Europe, qui a longtemps cru à son affranchissement de tout totalitarisme, à son progrès d'après-guerre, au renoncement de son propre héritage en déléguant son avenir à une Amérique salvatrice, jeune, libre et émancipée de toutes déterminations généalogiques, a récemment vu réapparaître ses démons jusque-là exorcisés par la *Libération*. Ils reviennent en force hanter un passé que l'Europe n'a jamais transcendé, se contentant de l'exiler outre-mer ou de l'inhumer à Bruxelles. L'Amérique, nouvelle *Terre promise*, a certes comblé de grandes aspirations à l'aide d'une ingéniosité unique ; on y a pourtant déployé par la même occasion toute une idéologie moderne consistant en un rejet systématique du passé qui ne devait plus intervenir dans un instant présent constamment réinventé par le *filz de ses œuvres*<sup>505</sup>.

<sup>504</sup> Sachant d'autant plus que la psychanalyse n'est qu'une praxis, une *mise en action* de la parole et se dérobe à chaque instant à une systématisation qui manipulerait – théoriserait – le « réflexe » de la cure.

<sup>505</sup> La négation de la généalogie par le *self-made-man* comme système de pensée prépare la fabrication d'un « homme » d'un type nouveau ; une mécanique « vivante » plus perfectionnée, moins défaillante, plus résiliente et plus détachée de la matière. Cet homme d'un tout nouveau *genre* sera-t-il fait d'antimatière, de vacuité et de trous noirs? Tous les canons de la physique comme de la métaphysique peinent à sortir d'un manichéisme millénaire qui les oppose sur le plan du sens afin d'expliquer notre présence au monde et nos comportements mutuels. Pourtant, ces intéressants et irréductibles débats entre exégètes – privés ou publics – n'intéressent pas l'homme-masse qui se contente d'une saumure idéologique en guise d'interprétation du monde. Aucun effort intellectuel ne le requiert, aucun doute ne l'ébranle, aucune peur ne le surprend ; il maîtrise tout et possède un avis sur tout. Il est le centre du monde de la pensée formatée! Il agit comme une particule élémentaire bombardée d'énergie, étant réduit à absorber toutes sortes d'idées saugrenues ou tendancieuses – *à la mode* – afin de s'inventer une réalité avec laquelle il sera toujours confortable, peu importe la situation. Quand on observe

L'Américain était jusqu'à tout récemment *Américain d'abord*, italien, slovène, écossais, anglais, juif, etc., ensuite. Mais cette réalité érigée sur les ruines d'un passé liquidé peine à se maintenir à flot parce que certains mécanismes de pouvoir commencent à se fissurer, à renverser la tendance et à réinsérer dans le fonctionnement du monde des éléments honnis (nationalisme, protectionnisme, réglementation, autorité, tradition) depuis un demi-siècle qui rendent l'avenir plus improbable encore. Le mythe américain préfabriqué et auto-engendré prend l'eau et l'on peut réintroduire quelques figures mythologiques anciennes pour montrer sa filiation avec une histoire trop rapidement liquidée.

Europe, chevauchant Zeus qui s'est transformé en taureau blanc – symbole du déchaînement sans frein de la violence, de l'énergie sexuelle, de la justice et de la force –, s'accouple finalement au dieu pour lui donner trois fils : Minos, juge des Enfers après sa mort, Rhadamanthe, héros civilisateur, et Sarpédon qui, lui, meurt abattu d'un coup de pique en plein cœur par Patrocle. Son corps est alors remis à Hypnos et Thanatos, les dieux jumeaux. Zeus fait à cette occasion choir une pluie de sang pour souligner sa tristesse.

Étrangement, en « analysant » cette descendance, on constate que sa destinée semble quelque peu latente. On connaît assez bien le mythe du taureau blanc qui féconda Pasiphaé, l'épouse de Minos. L'union engendra Astérion, le Minotaure de la célèbre légende. Minos, Roi de Crète de son vivant est devenu *Juge des Enfers* après sa mort ; cet aspect du personnage nous est nettement moins familier. Il est généralement représenté avec un sceptre à la main, citant les morts à son tribunal, ou assis au milieu des ombres dont on plaide les causes en sa présence. C'est donc une figure de la mort et d'une justice de l'au-delà.

Rhadamanthe, second *Juge des Enfers* des hommes de l'Asie, est celui qui scrute les âmes de façon anonyme. N'étant pas influencé par l'identité et le statut de l'âme du mort, il est en mesure de juger de façon impartiale la valeur de celle-ci :

Lors donc que les morts sont arrivés devant le juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe, celui-ci les fait approcher de lui et il examine chaque âme, sans savoir à qui elle appartient. Souvent mettant la main sur le Grand Roi ou sur tout autre souverain ou potentat, il constate qu'il n'y a rien de sain dans son âme, qu'elle est toute tailladée et balafmée par les parjures et l'injustice dont chacun des actes de l'homme y a marqué l'empreinte, que tout y est tordu par le mensonge et la vantardise et que rien n'y est droit, parce

---

attentivement l'homme moderne, on constate avec stupeur qu'il représente déjà ce type d'homme nouveau, vide et anonyme, sans poésie ni divinité ; un homme creux que l'on peut remplir à sa guise comme une outre. Comme on n'arrive jamais à vider cette amphore des idées préfabriquées par la propagande, on ne peut jamais approcher le cœur de l'argument, la faiblesse caractérielle et pourtant féconde du vide. L'homme moderne refuse toute fragilité, toute souffrance et tout doute. Il est monolithique, d'un seul bloc *massif*.

qu'elle a été nourrie loin de la vérité, et qu'enfin la licence, la mollesse, l'insolence et l'incontinence de sa conduite l'ont remplie de désordre et de laideur. A cette vue, Rhadamanthe la renvoie ignominieusement tout droit à la prison pour y subir les châtements qui lui conviennent.<sup>506</sup>

Quant à Sarpédon, dont le corps a été remis après sa mort aux mains de Hypnos et Thanatos, on pourrait supposer que sa symbolique travaille – le travail du rêve – de l'intérieur la mort et ses manifestations. Entre le sommeil – Hypnos – et la mort – Thanatos –, la frontière est ténue, la psyché oscillant constamment entre ces deux états.

Résumons. Nous retrouvons donc les caractéristiques suivantes : Zeus – en taureau blanc – symbolise le déchaînement sans frein de la violence, de l'énergie sexuelle, de la justice et de la force. Minos figure la mort et débusque les préjudices subis alors que Rhadamanthe sonde les âmes de manière anonyme. Quant à Sarpédon, il représente les manifestations oniriques de la mort (Thanatos).

Aujourd'hui, quel serait alors le continent qui représenterait ou symboliserait le mieux ces valeurs pour le moins hétérogènes? L'Amérique porte en elle plusieurs de ces caractéristiques qu'elle ne semble pas vouloir ancrer dans une mythologie ancienne. Elle préfère créer ses propres mythes – en faisant tabula rasa de la tradition – sans leur attribuer de paternité autre que celle du *We, the People of the United States* ; le fils créateur – le Peuple américain – étant lui-même son propre géniteur (Voir la note 304, page 114), l'illusion d'un *Nouveau Monde* duquel émergerait une nouvelle divinité auto-génitrice. L'Américain se crée lui-même, d'où sa formidable confiance en sa *bonne étoile*. Il nie le passé qui l'a engendré, ne peut ni ne veut se le rappeler pour se maintenir dans cette fiction violente et immédiate qui le désigne comme *peuple élu*, le gendarme mondial de Dieu sur Terre.

Mais ce qui est passé sous silence, ce qui demeure dans l'ombre, ce qui est abandonné retrouve sa propre autonomie et peut parfois, au moment où on s'y attend le moins, réapparaître dans le paysage, décor fictif, *hollywoodien*, pour déclencher une crise identitaire capable de polariser les antagonismes, de les crispier jusqu'à ce que leurs muscles se contractent dans une atrophie douloureuse, un immobilisme morbide ou un prothétique avenir.

Le *rêve américain* n'est finalement que le cauchemar de l'Occident, une terreur que l'on ne veut pas en soi ressentir et qu'on projette finalement – d'où la raison d'être du cinéma hollywoodien – sur l'autre, sur l'écran de cinéma comme inconscient (Ça), parce qu'on n'arrive pas à l'éliminer. Le cinéma américain n'est pas idiot « en soi ». Il *joue* à l'idiot, comme le Prince Mychkine, pour fuir ses angoisses

---

<sup>506</sup> Platon, *Gorgias ou sur la Rhétorique*, Paris, Editions Garnier-Flammarion, 1967, page 170.

et ne pas les mettre en scène mais pour les séquencer autrement que dans une autoréférentialité permanente. Analyser le rêve américain? Il faut en passer par son cinéma, ce *Surmoi* culpabilisant, pour en extraire une parole continue à l'image des chaînes d'information du même nom qui font déferler sur le Peuple « non élu », le peuple américain, les flots du traumatisme :

*Les Hébreux – Les Européens exclus, bannis – quittèrent l’Égypte après des générations d’esclavage. Moïse vint au monde, fût abandonné puis recueilli et, aidé du divin, libéra son peuple de la tyrannie. Ce dernier gagna la Terre promise, l’Amérique, après quelques années dans le désert où Dieu lui remit les tables de la loi.*

L'Amérique comme *Nouvelle Terre Promise*<sup>507</sup> est un classique de l'analyse moderne. Je ne m'y attarderai pas. Je me concentrerai plutôt sur le soutien indéfectible des États-Unis envers Israël et les Terres saintes. Les États-Unis, Surmoi despotique et vengeur, s'attaquent constamment à son Moi – la réalité hétérogène de toutes ses nations<sup>508</sup> autochtones – pour empêcher qu'explorent les révoltes intérieure et extérieure. Quoi de plus stratégique que de stigmatiser l'étranger – tout en oubliant que l'Américain est lui-même issu de l'immigration et d'un métissage avec les populations autochtones<sup>509</sup> – afin de refouler une terreur intime, personnelle et intérieure.

On ne se surprendra pas de constater la formidable simplicité intellectuelle de l'intelligentsia américaine. On en vient parfois à se demander si cette « naïveté » est congénitale ou caractéristique de l'exilé. Car l'« Amérique » a beau être le « pays » le plus puissant de la planète, il souffre d'une névrose carabinée quand il s'agit de penser – en termes intellectuels, mis à part les lieux de cultes que sont les universités et centres de recherche américains – ses propres souffrances. Il est impossible aux États-Unis de débattre de la fin des États-Unis, de leur irrémédiable prescription. Et pourtant, tout le caractère fédéral – autocratique et technocratique – tend à nier l'existence même d'états *unis* mais souverains et dissociés, en théorie du moins.

Il ne s'agit pas ici d'évoquer une quelconque prophétie aux allures apocalyptiques mais de proposer un résultat, somme toute banal, d'une simple analyse existentielle. Les États-Unis souffrent d'obsolescence programmée et cette fin inéluctable ne peut en aucun cas être évoquée sans qu'elle soit le moins pris au sérieux. Allez aux États-Unis et décrétez que ce pays, ce *patchwork*, ne sera plus dans vingt ans et vous vous attirerez les foudres des nationalistes ou vous passerez pour un simple d'esprit que l'on s'empressera de reconduire à la frontière si

<sup>507</sup> N'oublions pas que derrière l'État d'Israël réside la force destructrice des États-Unis.

<sup>508</sup> Les pays « souverains » alliés de l'Amérique messianique sont plutôt les vassaux des États-Unis. Mais le servage tire à sa fin.

<sup>509</sup> Même les autochtones « américains » sont des immigrants. Ils se sont exilés de leurs terres ancestrales sans jamais les quitter, phénomène dont on n'analyse jamais la portée psychologique.

on ne vous enferme pas quelque part dans un *no man's land psychique*<sup>510</sup> pour vous oublier à jamais.

Car c'est le propre des États-Unis d'enfouir dans quelques oubliettes de leur mémoire collective les plus terribles moments de leur histoire. Les États-Unis n'ont été inventés que pour créer de l'oubli. Et quoi de mieux que l'éternel présent – celui de l'Olympe, des dieux, de l'Ambroisie, de Wall Street – pour faire croire au peuple américain qu'il pourra un jour s'arracher de son cauchemar quotidien pour le transformer en un rêve d'immortalité – une croissance économique infinie appuyée sur une dette infinie assumée par le reste de la planète – qu'aucun autre peuple n'aura eu la chance de voir se réaliser.

Mais cette immortalité est également un rêve et personne n'y accèdera jamais, du moins pour ceux qui rêvent et ne sortent pas de ce rêve. On pourrait multiplier les exemples qui façonnent ce rêve mythique : la maison, la voiture, les études supérieures, le progrès, l'entrepreneuriat, le *self-made-man*, Hollywood, le contrôle des ressources, le rêve de Martin Luther King, l'égalité des peuples, l'autosuffisance énergétique, le messianisme de Barack Obama puis sa stigmatisation comme prochain Antéchrist, etc.

Tous les artefacts du rêve (La société fictive par excellence, *Disneyland*) sont violemment présents et actifs. Et personne, malgré le pitoyable effondrement de la grandeur américaine, n'ose les remettre en cause, allant jusqu'à souhaiter le cauchemar permanent de la guerre contre le terrorisme pour ne jamais se réveiller, ne jamais entrer en analyse et cesser de subir les déplacements d'affects qui détruisent toutes les possibilités thérapeutiques et salvatrices de la cure. Les États-Unis, drogués et gavés de nihilisme réel – la dette créée de toutes pièces – ne pourront jamais traverser de nouveau, en sens inverse cette fois, les flots de l'histoire pour retrouver leur paradis perdu, leurs premières amours, leurs premiers désirs, leur grandeur divine qu'ils ont sacrifiée sur l'autel<sup>511</sup> de la mondialisation. Il est trop tard, le patient est incurable et la seule chose qui reste à faire est de le bourrer de stupéfiants afin que la mort ne le fasse pas trop souffrir. Car même si la souffrance coule dans les veines du peuple américain comme son sang propre, jamais les États-Unis en tant que divinités n'auront existé. Ils ont certes été de formidables mercenaires! Ils ont enfanté de nombreux et braves découvreurs, de courageux défenseurs d'un ordre mondial unipolaire ; ils ont conditionné de loyaux vassaux d'un état fabriqué de toutes pièces et ont imaginé de formidables rêveurs d'un fantasme permanent! Mais jamais n'auront-ils été les dieux qu'on attendait d'eux.

---

<sup>510</sup> Plus de deux millions de personnes (statistiques datant de 2016) sont incarcérées aux États-Unis, ce qui représente 7% de la population du pays.

<sup>511</sup> La pomme d'Adam (Apple), le talon d'Achille (Nike), l'arbre de la connaissance (Microsoft), le feu de Prométhée (Lockheed Martin), pour ne nommer que ces *nouvelles divinités*.



Pourquoi est-ce ainsi? Tout simplement parce que les États-Unis ont tout fait pour commander aux autres sans jamais se commander à eux-mêmes. José Ortega Y Gasset l'évoque avec justesse, l'Amérique est le lieu d'éclosion de l'homme-masse. Et cette épidémie se transforme maintenant en pandémie et est en voie de contaminer tout le genre humain. Doit-on l'éradiquer? Élaguer cette masse – masse cancéreuse? – qui ne cesse de se développer au point d'emporter toute la raison du patient?

On pourrait toutefois espérer l'impossible : Faire appel à la médecine chamanique. Si l'on pouvait faire rejaillir les rêves initiatiques de l'Amérique exaltée, de l'Amérique comme catharsis de l'Europe. Si le peuple américain entrait réellement – et non de manière hollywoodienne – en transe pour renoncer définitivement à une foi mortifère en un peuple *fictif* et *manipulateur*, à sa pulsion guerrière, consumériste et matérialiste, tout en se laissant totalement habiter par la transe africaine et par la force de ses ancêtres, peut-être alors reverrions-nous surgir le vrai peuple du XXI<sup>e</sup> siècle ; un peuple qui n'aurait pas perdu ou largué entre Le Havre et New York, comme un vulgaire cadavre, une histoire trop lourde à porter. Quand les États-Unis ne seront plus souverains, la souveraineté des états ne sera alors plus qu'un vague souvenir.

## L'instrumentalisation du langage

Le *négationnisme* se banalise par *usure*. Nier la réalité des chambres à gaz nazies peut se traduire de deux manières. Premièrement, il est désormais interdit par législation, dans certains pays, de critiquer l'histoire officielle de la Shoah. L'histoire est verrouillée ; car il est quasiment impossible d'utiliser ce mot, *négationnisme*, hors de son contexte historique sans se faire accuser de tous les maux<sup>512</sup>. Deuxièmement, l'histoire de ce mot est encore en mouvance, comme tout récit historique sujet à une réécriture constante effectuée par des historiens formés pour *réviser* les faits à mesure qu'ils se dévoilent à nous, et force dans des retranchements émotifs toute position rationnelle.

L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, très récente pour qu'on puisse sans affects l'embrasser d'un seul regard, hésite à nous livrer tous ses secrets voyant que nous ne sommes plus en mesure de les entendre ou de les recevoir de manière apaisée. Chaque découverte sur nous-mêmes nous effraie et nous éloigne un peu plus de ce qu'on savait à propos de notre condition. Mais l'histoire du *siècle dernier* est également trop près de nous encore pour nous permettre une analyse rationnelle. Et le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle, on en conviendra sûrement, n'est certainement pas l'époque la plus raisonnable sur le plan des idées.

L'histoire semble faire l'objet d'une volonté d'amnésie collective préfabriquée par des collaborateurs *accrédités* – les médias de masse – qui sont passés maîtres dans l'art de détourner l'attention générale sur des sujets triviaux titillant la masse afin d'interdire la moindre remise en question des versions officielles d'événements passés. Les historiens et les archéologues découvrent pourtant à chaque époque de nouveaux chapitres de notre histoire collective. Les scientifiques même mettent vaillamment l'épaule à la roue en réinterprétant de

---

<sup>512</sup> L'accusation d'antisémitisme sert donc de censure commode dès que le propos gêne ou n'est pas conforme à la doxa. Il est bien évident qu'il serait impossible de publier un commentaire à connotation antisémite sur les *réseaux sociopathes*. La moindre allusion à quelque « juiverie » que ce soit est immédiatement censurée et son auteur fait automatiquement partie des pestiférés de la société bien pensante. En consultant l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne, *Deux siècles ensembles*, qui traite de la relation entre les Juifs de Russie et les pouvoirs impérial et bolchévique, on constate que les autorités de l'époque rendaient la vie relativement facile à cette communauté. Intégrer des éléments sociologiques décrits et commentés par Soljenitsyne aurait certainement pu enrichir cet essai. Comme le temps et les compétences sociologiques me manquent, je me contenterai de souligner la force de l'analyse de Soljenitsyne qui n'hésite pas à montrer que le peuple Juif de Russie fut toujours avantagé du point de vue ethnique, économique, financier et politique. Il décrit également la manière dont les Juifs de Russie ont contribué par leur intelligence à l'essor de ce pays devenu un empire puis une puissance mondiale. Je me propose dans un essai à venir d'aborder les relations houleuses et conflictuelles entre différentes ethnies afin de montrer que le mouvement de révolte d'un peuple peut renverser la tendance actuelle consistant à nier la légitimité populaire en la cataloguant de *populiste*. L'accusation d'antisémitisme relève de la même arnaque et dévoile la mauvaise foi patente des tenants d'une censure discrétionnaire. Je ne prétends ni à l'histoire ni à la science pour exposer un point de vue. Mais je me réserve le droit – et le devoir – de critiquer toute position idéologique qui pourrait paraître douteuse sur le plan des idées.

brillante manière et à une vitesse supraluminique une cosmogonie toujours en mutation. Et on voudrait nous faire croire que *certaines versions officielles* seraient définitives et non négociables? On forcerait alors les individus à accepter – « il n’y a pas d’alternative » – non seulement l’histoire telle qu’on veut bien la leur présenter mais également toute proposition susceptible de faire partie d’une idéologie qui ressemble étrangement au clivage que subit dorénavant le mot négationnisme.

Que peut-on dire *contre* l’Union européenne ou ses institutions bureaucratiques non élues? Pas grand chose, ma foi. Ceux qui tentent la moindre remise en question de cette *Union soviétique 2.0* ne sont ou pas écoutés ou simplement discrédités. On ne les invite jamais dans les espaces publics afin de débattre des enjeux de l’heure. Pire, on les censure de plus en plus en les débranchant systématiquement du respirateur social qu’est Internet. L’euthanasie virtuelle est bel et bien opératoire et quiconque se pervertit sur les réseaux sociaux en sait quelque chose. Ce sont maintenant des officines privées et discrétionnaires qui dictent les lois sociales et autorisent les discours publics. Aucune alternative ne subsiste à la marche impériale de l’idéologie, ce marché commun du grand « village global » où le pillage marchand est considéré comme un succès commercial et où la censure arbitraire à laquelle participe le *bon peuple* fait office de discours autorisé. La répression devient ainsi complètement superflue. Comme l’asservissement de la masse a été savamment introjecté, la contrainte devient inutile ; les gens pratiquent – comme un sport – une autocensure totalement émancipée!

Hannah Arendt évoque, dans *Les origines du totalitarisme*, un rapport de la Guépéou<sup>513</sup> décrivant la manière de conduire des arrestations de masses. Elle dépeint la situation absurde du milicien d’un régime totalitaire conduisant un groupe de prisonniers dociles qui ne tentent même pas de se révolter :

Le rapport mentionne la grande différence entre les arrestations d’ennemis du régime d’autrefois, lorsqu’« un homme en état d’arrestation était emmené par deux miliciens », et les arrestations massives où « un seul milicien peut conduire des groupes de gens qui marchent tranquillement sans que personne cherche à fuir ».<sup>514</sup>

On remarquera la similitude de comportements entre celui du berger pastoral qui conduit ses bêtes à l’enclos et celui du milicien d’un régime totalitaire ; seul le troupeau diffère.

Depuis peu pourtant, tout ce qui s’élève en déclaration de principe pour le bien-être d’une idéologie apparaît suspect aux yeux des masses. On se surprend aujourd’hui de la montée du néonazisme dans certains pays ou de nationalismes de tout acabit qu’on amalgame grossièrement comme on le ferait d’un troupeau avant

<sup>513</sup> Guépéou (ГПУ) : Police d’état de l’Union soviétique de 1922 à 1934.

<sup>514</sup> *Op. cit.*, Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Eichman à Jérusalem, note 25, page 208.

l'abattage. Mais que fait-on des atrocités « journalistiques » qu'on nous sert dans la plus stricte indifférence virtuelle?

Tout le délitement de la connaissance au profit d'informations idéologiques jetées en pâture aux masses indifférenciées s'est traduit par une déformation systématique des programmes d'éducation qui se sont transformés en organes de propagande et de dressage. Car il faut bien distinguer formation et éducation.

Aujourd'hui, nous n'*éduquons* plus l'être pour qu'il se « révolte » par rapport à lui-même dans le mouvement perpétuel de l'histoire. L'homme-masse ainsi dressé par un réflexe d'obéissance sectaire (l'opinion publique) est incapable de se faire violence afin de maîtriser ses pulsions agressives. Certes, nous *formons* des mécanismes prodigieux et productifs mais stériles. Rien ne se pense plus hors de la horde économique. Il ne s'agit plus d'insuffler une quelconque conscience historique – évolution des libertés individuelles, des droits des travailleurs et du prolétariat, du droit des femmes et des minorités, etc. – aux nouvelles générations qui ne sont d'ailleurs plus capables de les recevoir mais plutôt de leur imposer un cadre normatif *foncièrement* univoque ne laissant à aucun individu le temps de réflexion nécessaire afin de lui permettre de s'élever au-dessus de la mêlée historique. Les nouvelles générations sont incapables d'*acter* l'histoire ou d'en *prendre acte*. Deux mouvements déambulent nonchalamment, aucune position ferme ne s'érige. Les droits des hommes ne sont pas des concepts figés et immuables, tout comme le sont les devoirs – dont on ne parle évidemment plus, l'homme-masse les ayant rétrocedés sans condition – qui ont totalement disparu de la psyché humaine au profit d'une législation lénifiante et moralisatrice.

Pour « comprendre » et « ressentir » une œuvre d'art, un mot, un « événement », il faut les saisir *également* dans leur contexte esthétique et dans leur réception historique. Mais alors comment combler ce déficit d'horizon d'attente en dette constante créé par un système économique hypertrophié matériellement? Les mots se révoltent dès qu'on les emprisonne dans un cadre normatif anhistorique. Ils ne supportent aucune rectitude idéologique. L'exemple du mot négationnisme est probant.

Ce mot est aujourd'hui sinon fortement connoté, du moins radicalement clivé par les positions intellectuelles contemporaines. Je ne me réfère pas à ce mot pour en expliciter les différentes acceptions ni pour en décrire les nombreuses polémiques. J'y fais plutôt allusion pour montrer que la connotation des mots se radicalise non pas en les figeant dans un contexte univoque mais en appauvrissant systématiquement l'environnement historique lui-même dans lequel ils sont prononcés. En masquant ou en réduisant la portée de l'histoire, notamment en coupant systématiquement dans les

programmes d'éducation qui deviennent des composants discrets<sup>515</sup> mais *de masse*, on décentre – recadre dirait Georges Didi-Huberman – le contexte sans le nier, ce qui laisse croire aux jeunes générations que l'histoire est toujours présente sans suspecter qu'elle n'est plus ce qu'elle était, phrase qu'utilisent les nostalgiques ayant été témoins de la disparition d'une partie de cette histoire pour protester contre cette subtile falsification perpétrée dans la plus totale indifférence. Le totalitarisme d'un tout *nouveau genre* se révèle non pas par son déploiement arbitraire mais par sa capacité à réécrire en permanence une histoire éviscérée de ses éléments paradoxaux qui sont probablement les plus intéressants mais les plus susceptibles de faire l'objet de multiples controverses. Est-il besoin de le rappeler, l'histoire des mots est essentielle pour éviter tout piège idéologique.

Il m'apparaît donc primordial de développer la thèse des éléments paradoxaux de l'idéologie pour montrer l'importance d'un décentrement, non idéologique celui-ci, de l'histoire. Ce décalage ou recadrage permet ainsi d'exposer les clivages qui n'apparaissent pas lors du dévoilement de faits dits officiels, car l'idéologie crée une certaine « schizophrénie » intellectuelle, une difficulté réelle pour l'homme-masse à organiser l'ensemble des éléments du monde dans lequel il vit à l'aide d'une narration cohérente, durable et surtout *intime*.

Et quand ce décalage est consommé, liquidé ou annulé, notamment par la masse qui l'avalise, il devient quasiment impossible sauf pour les éléments hétérogènes de la société de replacer un mot dans son contexte historique. On s'en tient donc à l'acception courante et on ne mentionne plus le reste, manquement par omission que l'on s'empresserait d'avouer si ce reste venait à être d'actualité. Est donc vrai ce qui est actuel et médiatisé sans contre-partie différente possible. Et comme on nie ou amalgame les deux termes d'un oxymore pour en user et en abuser, on tire le sens d'un côté ou de l'autre selon l'auditoire – l'audimat, la cible – auquel on s'adresse.

Connoter un autre sens du mot négationnisme<sup>516</sup>? Cela n'est plus possible. Ce mot étant mort – *nié* – parce que verrouillé par décret, pour la langue française du moins.

---

<sup>515</sup> Un composant discret a pour but, en électronique notamment, la réalisation d'une fonction élémentaire. Les composants discrets de l'économie sont-ils ces lobbys qui ne prennent aucune décision, n'assument aucune responsabilité mais qui en tirent tous les avantages?

<sup>516</sup> Négationnisme : (*Philosophie*) Théorie visant à réfuter une prémisse, qui s'oppose plus ou moins au positivisme (accepter une prémisse comme vraie) et à l'hypothétisme (considérer celle-ci comme étant simplement probable). La première acception de ce mot était donc d'ordre général et s'est construite à partir du mot *positivisme*. Puis, son interprétation a peu à peu été restreinte à la négation d'un événement quelconque pour finalement n'en désigner qu'un seul : NÉGATIONNISME : n. m. XX<sup>e</sup> siècle. Dérivé de *négation*. Interprétation déformée de l'histoire, contestant la réalité et les preuves de l'extermination de la population juive d'Europe par les nazis, et niant plus particulièrement l'existence des chambres à gaz dans les camps d'extermination. **Doit être préféré à Révisionnisme**. Références : *Dictionnaire de l'Académie française, 9<sup>e</sup> édition*.

## Du *caviar* pour tout le monde!

Autant on s’acharne à ne rien interdire dans le choix maniaque d’une masse incapable de comprendre les tenants et aboutissants de l’histoire, autant on caviarde constamment la vérité comme on canarde le langage ; le locuteur n’ayant pas le courage de s’exposer à ses propres démons et préfère se terrer derrière l’écran de sa fainéantise intellectuelle. Dans un même élan, on se réfère de plus en plus systématiquement à la *clause de confidentialité* – le secret discrétionnaire – pour masquer une réalité criminelle aux abois.

Le principe du caviardage largement répandu dans les communications officielles sensibles semblerait avoir été importé de la Russie soviétique. L’*укра* russe ne serait donc pas qu’un mets<sup>517</sup> de luxe pour une élite sophistiquée? Diantre, qu’on en apprend des choses quand on sait lire entre les lignes noires! Car le caviar servi au *bon peuple* masque un autre goût, plus âpre celui-ci, plus lâche également.

Le caviar le plus exotique et le plus prestigieux viendrait, paraît-il, de l’esturgeon, ce poisson étant soi-disant un survivant *primitif* de l’époque des dinosaures. Ainsi, ce *Léviathan* aquatique a tranquillement nagé pendant des millénaires dans les rivières et les lacs de l’hémisphère nord – sans que personne ne cherche à lui cacher la réalité – pour finalement se retrouver empêtré bien malgré lui dans les filets du secret d’État. Depuis un bon moment déjà, le Maître se méfiait du crime qui consiste à dire toute la vérité. Il devait agir rapidement afin de prendre le ladre la main dans le sac. C’est ainsi qu’Harpagon, allumant soudainement la lampe pour s’emparer du voleur de sa cassette, découvre avec stupeur qu’il s’est saisi de... sa propre main gauche! Se sachant démasqué, il doit prestement inventer un subterfuge lui permettant d’accuser le destin du crime. Pourquoi, se dit-il, ne pas simplement **noircir** ce qui ne doit pas être vu? Tout est là, sous vos yeux. Mais il n’y a rien à voir! Dommage!

Les *boîtes de communication* ressemblent étrangement à ces petits contenants très dispendieux à la réputation surfaite et au snobisme avéré. Les « consultants » (Voir la note 211, page 71) de ces firmes au langage abscons prétendent constamment réguler toute déclaration de principe ou tout discours public en fonction de sa réception. On sonde l’interlocuteur afin d’adapter le message à sa capacité intellectuelle. Les discours politiques qui découlent de cette stratégie de communication sont constamment formatés et illustrent à merveille l’expression

---

<sup>517</sup> Le *mets* est à l’élite cultivée et racée ce que l’*aliment* est à la masse ignorante et informe. Quand on connaît le prix du caviar et les restrictions environnementales et économiques dont ce produit fait l’objet, on en comprend mieux la rareté. Il est toutefois étrange que le spécisme – phénomène appuyant ses revendications sur une posture morale *sélective* que l’on dévoie de plus en plus en ce qui concerne les individus – ne se soit pas encore *élevé* en défenseur de ces *Ceufs du destin*!

même de la vacuité intellectuelle. Comme il faut surtout ne froisser personne, on ne dit rien mais en cent quarante caractères<sup>518</sup>, tout en attendant tranquillement la *révolte des oiseaux* qui finiront bien par se soulever contre le caviardage de gazouillis déjà réduits à leur plus simple expression, l'onomatopée!

À l'opposé de ce procédé permettant de dérober à l'œil du lecteur certains aspects sensibles d'un document, le mouchardage ou la délation servent un tout autre agenda. En effet, il n'est de cesse aujourd'hui de *clavarder pour ne rien écrire*, le contexte historique d'un événement étant la plupart du temps parfaitement ignoré. Ce bavardage dénonciateur dénude quiconque prétend à une richesse intellectuelle quelconque, peu importe laquelle. L'érudition n'est donc pas une option de communication.

Le *caviardage* permet aux détenteurs de pouvoir de voiler des enjeux conflictuels qu'une masse d'ignorants mésinterpréterait faute d'un contexte savamment explicite. Les commentaires sur Internet servent ainsi deux objectifs antagonistes pour ne pas dire oxymoriques. Le premier objectif est de saper la crédibilité du locuteur en dénonçant – le lynchage – toute opposition susceptible de démasquer une idéologie. Quant au mouchardage, il permet d'identifier la dissidence afin de la contrer à l'aide de la censure. Le second objectif est plus subtil et plus difficile à illustrer. Il consiste à masquer une partie de la réalité – à l'aide du caviardage – forçant le lecteur (l'auditeur) à reconstruire le contexte sans pour autant posséder l'ensemble des faits. Son interprétation chargée d'affects (faute de faits confirmés) et de relents opiniâtres est alors rapidement déconstruite voire ridiculisée par des experts en communication. Tout un chacun peut s'exprimer – la fameuse « liberté d'expression » si chère aux pies et aux commères – à son aise et sur n'importe quoi, un babillage chassant l'autre. Ainsi, le commentateur régurgite constamment et sans en être réellement conscient un message contradictoire qu'il n'a pas réussi à digérer ; il caviarde et moucharde simultanément et sans s'en apercevoir, tout ça dans la même phrase ou dans le même commentaire. Il occulte – caviarde – la réalité avec le feutre noir de son ignorance et dévoile par la même occasion son manque de crédibilité. Son comportement *oxymorique* désarçonne le récepteur qui utilise la plupart du temps un mode opératoire similaire. Les deux interlocuteurs s'expriment donc sans être en mesure de se comprendre.

Il n'est pas aisé de s'extirper de ce magma d'informations toutes les plus crédibles les unes que les autres, en apparence du moins. Les fameuses *fake news* et ceux qui, tout aussi fallacieux, prétendent les débusquer ne cessent de fleurir peu importe la saison et bien malin celui qui saurait distinguer la rose du chiendent. On en

---

<sup>518</sup> Après le passage de la *Comète Orange*, il fut décidé d'accroître le nombre de caractères d'un gazouillis à deux cent quatre-vingts pour permettre aux bavards de satisfaire leur incessant babil. Les hautes instances publiques pensent même, dans un avenir rapproché, permettre aux universitaires de publier leur thèse de doctorat sur Twitter ; tout un progrès en perspective pour le savoir!

vient même à se demander comment ces réformateurs chroniques arrivent à démasquer si rapidement ces perpétuelles faussetés. Possèdent-ils un sixième sens virtuel qui leur permettrait de dénicher le Mal avant même qu'il ne survienne? Sont-ils en mesure de faire avorter la *fausse nouvelle* avant même sa conception? Et comment est-il possible qu'une cohorte restreinte de fossoyeurs puisse aussi aisément se hisser au-dessus de la mêlée des manants pour discerner le vrai du faux? Bénéficient-ils d'informations privilégiées qui auraient été au préalable caviardées afin d'éviter tout malentendu? Est-ce pour cette raison que la censure se privatise, qu'elle doive obligatoirement passer par des filtres discrétionnaires de plus en plus microscopiques afin d'éviter toute contestation? Toutes les plateformes virtuelles édictent leurs propres lois, incontestables et variables selon les décrets du moment. Personne n'arrive à comprendre ces fameuses règles éditoriales à la morale élastique. L'arbitraire y règne en despote et les censeurs – les modérateurs – ne se gênent plus pour expulser quiconque ose étirer un peu trop la sauce idéologique afin de la pimenter de faits réels et indiscutables. Les échanges sur les réseaux sociaux ressemblent ainsi à des soliloques que n'écourent – ou ne lisent – jamais les pouvoirs en place. Tout ce babillage inutile et énergivore ne sert qu'à éviscérer le commentateur de sa capacité de discernement. Tous sont connectés à une même source qui les maintient dans un état de mort intellectuelle permanente. Se débrancher de la Toile est certes un acte courageux et peu de gens aujourd'hui se prévalent de cette *aide virtuelle à revivre*. Indiscutablement, on préfère nier tout le spectre humain et célébrer une *mort dans la dignité* qui coïncidera, du moins en ce qui concerne l'homme inerte, avec une mort spirituelle et intellectuelle déjà survenue bien avant ; évidemment, pour qui n'a jamais connu une naissance divine ou intellectuelle, la procédure de suicide assisté sera considérée comme une *pure formalité* libérant par la même injonction le sujet de son devoir de conscience mais surtout le système économique de ses responsabilités morales.



## De l'ange à l'automate

Vivant dans une quiétude réelle parce que confronté à un monde sauvage auquel il devait constamment et sans repos faire face, tandis que ses sens étaient toujours en éveil et que les débris de silex dont il se servait pour fabriquer de grossières armes étaient aiguisés de manière rudimentaire, l'homme primitif ressentait une peur spirituelle de laquelle il tirait sa croyance et sa force. Il ne réagissait jamais avec la violence propre à notre contemporanéité. N'ayant pas repoussé loin de lui la nature, comme nous l'avons fait depuis les Lumières, il vivait en elle. Aucune dissociation n'atteignait son esprit. Nous pourrions imaginer que les dangers de son monde étaient plus immédiats et plus permanents qu'aujourd'hui. L'étaient-ils vraiment? Un ethnologue pourrait peut-être répondre à cette question.

Quelle était donc la raison pour laquelle l'homme primitif s'accordait ainsi avec la nature? Était-ce parce qu'il s'en accommodait plus ou moins? Peut-être aurait-il été condamné à mourir s'il n'avait pas tenté de vivre à ses côtés? Nous ne découvrirons probablement jamais la vérité. Il est toutefois possible d'évoquer l'hypothèse voulant que la force de l'homme primitif ait été déployée en permanence – sans un confort matériel qui endort – afin de lui permettre de survivre en imprimant à sa psyché une tension aguerrie de tous les instants.

Tous les mythes anciens ayant été liquidés sur la place publique de l'histoire, l'homme-masse fait donc face à un monde totalement nouveau où la quiétude réelle est devenue matérielle<sup>519</sup>. Il n'a plus à croire en un monde chargé de divinités car la science expérimentale et empirique l'a délivré des illusions du passé. En revanche, cet affranchissement spirituel délesté de tout devoir collectif s'accompagne d'une peur réelle mais diffuse qui le force à se réfugier dans l'inertie caractérielle d'un monde totalement dénué de poésie. Il se rabat donc sur la seule chose qu'il puisse appréhender mais qu'il sait également mortelle : son corps. Pour « lui », le temps presse d'où l'injonction que tous connaissent. Il est donc déchiré entre l'idée de ne plus croire en un monde transcendant et l'idéologie progressiste qui décrète que le matérialisme technique est la seule voie possible vers l'immortalité dont il a toujours rêvé.

---

<sup>519</sup> Traqué par l'angoisse, l'homme-masse s'est enfermé dans une *violence confortable* de laquelle il ne peut s'affranchir sans nier les terreurs qu'il a suivies sur le chemin de son immaturité. Éternel adolescent, il a brûlé les vaisseaux de sa raison – l'expérience de l'histoire – et s'est condamné à conquérir l'univers, à tuer en lui la tragédie qui l'a enfanté. Délaissé et dévasté, il erre comme Énée aux *Enfers* et ne reconnaît plus que l'immensité de son désespoir qui lui sert d'amour-propre. Ainsi, la tragédie humaine est consubstantielle à la souffrance ; et l'homme doit porter cette souffrance au-delà de lui-même afin d'en transmettre le sens et l'histoire. Mais l'homme moderne refuse dorénavant ce devoir généalogique. Ce divorce proclamé par la technique le condamnera-t-il à nier ce qui le différencie des autres espèces, la volonté de créer une âme immatérielle et intemporelle?

Mais l'homme d'aujourd'hui est déjà immortel en cela qu'il ne pense ni ne vit qu'en la technique. Étant lui-même tour à tour algorithmique, statistique, client ou sondé, il craint plus que tout ce dangereux libre-arbitre dont il a tant entendu parler mais dont il n'a jamais pressenti véritablement l'angoissante présence. Certes, il est beaucoup plus libre matériellement qu'auparavant, la technique lui ayant permis de s'affranchir de plusieurs activités qui l'enchaînaient à la nécessité.

Mais l'homme-masse – l'homme heureux, sans histoire – vit confortablement avachi sur le malheur des autres et gavé de ses propres contradictions. Que fait-il de ce temps devenu « libre »? Il se crée d'autres obligations matérielles, des droits supplémentaires ; il s'invente d'autres buts plus nobles les uns que les autres et entraîne à sa suite une foule innombrable d'hommes semblables à lui – donc inexistantes – qui ne demandent qu'une seule chose, renier leur « liberté symbolique », cette dangereuse liberté qui émerge parfois en de rares moments de lucidité du fond des âges. Car cette liberté, qui chez l'homme primitif existait en l'asservissant à ses croyances, est devenue contingente et ne promet plus à l'homme moderne qu'un affranchissement perpétuel mais futur, toujours à venir ; le *Nouveau Paradis* promis par la technique!

L'homme moderne chez qui les croyances se sont *éteintes* ne peut plus faire appel aux mythes anciens qui le maintenaient dans un asservissement puissant et symbolique et qui lui permettaient de prendre la mesure de toute chose ; une mesure à l'échelle de la démesure divine ou spirituelle.

Mais voilà qu'en s'enchaînant à cette liberté artificielle, il s'est aperçu qu'il lui était possible de détruire le passé duquel il a émergé pour libérer sa mémoire vive et l'occuper à quelque chose de plus utile. Et pourtant, tout ce qui se crée aujourd'hui n'a jamais été aussi poétique, aussi dénué d'utilité!

L'ange s'est incarné et s'est transformé en automate<sup>520</sup>, ce qui a rendu plus poétique encore la tragédie de son existence. Cette vie nouvelle, jamais n'a-t-elle été si pauvre, si vidée de son libre-arbitre. L'homme moderne se sent puissant mais doté d'une force uniquement virtuelle, immédiate et sans réelle grandeur. La science moderne a rejeté l'existence de Dieu ou de toute influence divine extérieure<sup>521</sup> en se

---

<sup>520</sup> Contrairement au Christ qui s'est incarné pour rappeler à l'homme la sanctification de la chair qu'il sacrifie, l'ange s'est mécanisé, a été réduit à une violence endémique et rationnelle. Il n'est plus qu'un rêve inanimé sans transcendance.

<sup>521</sup> La *Main invisible du Marché* fut pourtant majoritairement plébiscitée par tous les chantres de l'économie « libérale ». Il est tout de même étrange voire schizophrénique de constater que, d'un côté, on évacue sans ménagement le concept de *force extérieure omnisciente* pour orienter la vie des hommes ; tandis que de l'autre, on promulgue un *laissez-faire* économique en prétextant que les acteurs – économiques et sociaux – respecteront les règles du jeu et que le Marché sera « guidé » par une main invisible. On *croit* rêver! Il n'est donc pas étonnant de constater que l'homme moderne soit désorienté au point de céder au plus offrant une croyance millénaire qui lui garantissait en partie son libre-arbitre pour se réfugier dans un *Éden* économique, matériel et réglementé. Exigeons-nous de l'homme moderne un athéisme à double tranchant? Doit-il « croire » en une

basant sur des postulats incomplets et des modèles dogmatiques. Elle exclut toute approche phénoménale dont elle ne peut expliquer les « mécanismes » ou les résultats sous prétexte qu'elle est indémontrable. Tout se base sur une observation empirique qui rejette de façon péremptoire toute recherche alternative, non « conventionnelle ».

Elle s'arc-boute avec obstination sur des déterminations matérielles et économiques et évacue toute forme d'émerveillement. Elle devient inanimée, au sens inerte du terme. L'ange est aujourd'hui ridiculisé et quiconque tente le moindre de le replacer au centre de l'expérience de la connaissance passe pour un sot ou un illuminé. Il est dorénavant impossible d'évoquer une quelconque spiritualité sans que le matérialisme – l'État « laïque »<sup>522</sup>, notamment – ne déclenche des mécanismes de répression chargés d'éradiquer le retour vers un quelconque mysticisme, une quelconque foi qui serait différente de la croyance actuelle, un nihilisme réel véhiculé par la doxa relativiste ; tout est opinion, et toutes les opinions se valent!

L'homme contemporain vit l'instant présent<sup>523</sup>, non pas comme l'avait élaboré Nietzsche, *suspendu au-dessus d'un abîme*, comme un instant unique qui ne reviendra jamais et qui fracasse la linéarité du temps pour jeter l'être dans le ravissement et l'effroi, mais comme un moment identique aux autres, répétable à l'infini, d'où l'importance de l'algorithme, du processus, de l'idolâtrie de la copie, le moteur des masses. Il vit le moment-masse qui est identique aux autres instants et qui peut faire l'objet de comparaisons diverses entre amis ; il n'a donc aucune valeur *réelle*.

C'est ainsi que l'original – l'unique, le fragile, ce qui peut disparaître à chaque instant – n'est plus à la mode et seule la copie humaine, parfaite parce que

---

nouvelle réalité virtuelle qui n'a rien prouvé de plus que les promesses anciennes et actuelles des religions monothéistes? Chassez une croyance par la porte, elle reviendra aussitôt par la fenêtre!

<sup>522</sup> L'État n'est laïque que de nom. Qu'il soit capitaliste, libéral, socialiste, l'État demande toujours allégeance à ses vassaux – les citoyens – et ne tolère, même dans les sociétés qui se prétendent démocratiques – la hiérarchie étant toujours respectée dans les cadres définis par celle-ci –, aucune remise à plat des institutions à moins que celles-ci ne contrecarrent les intérêts de la caste dominante. L'État moderne n'a jamais été réellement au service des citoyens parce que le système de représentation du dernier demi-siècle est investi de l'intérieur par des lobbys à la morale douteuse. On s'aperçoit aujourd'hui que les représentants parlementaires ne peuvent plus jouer leur rôle de manière efficace parce que le pouvoir de gouverner a été littéralement vidé de sa force effective. Non seulement les lois sont insuffisantes pour contrer l'effondrement moral de toute une civilisation, mais elles accentuent la répression de masse qu'applaudit même le citoyen contemporain, Leopold von Sacher-Masoch. Le modèle contemporain de gouvernance, et curieusement personne ne semble s'en indigner, ne sert que les intérêts restreints des décideurs de ce monde, aussi sots soient-ils.

<sup>523</sup> L'instant nietzschéen n'a jamais occulté l'histoire et ne se « vit » pas dans un éternel présent suffisant, naïf voire infantile. Il n'a rien à voir avec la tendance actuelle qui valorise un *instant présent* que pratiquent une horde d'athées émancipés de toutes contraintes croyant *dur comme fer* que l'« art de vivre » contemporain consiste à *se payer* du bon temps pendant qu'il en est encore temps! L'instant nietzschéen n'est jamais matériel. Il est tension, déchirement, ravissement, effroi. Il est *artiste*.

reproductible à l'infini<sup>524</sup>, peut assouvir cette pulsion mortifère qui pousse l'homme-masse à « se » remplacer par une machine. Car l'automate auquel il rêve existe déjà. Mais il veut plus! Il veut le créer de ses propres mains, l'extraire de son propre intellect. Jadis, Hieronymus Bosch avait représenté cette part de l'homme qui pouvait l'entraîner là où personne ne souhaite véritablement aller parce qu'y étant déjà, dans la folie. *L'extraction de la pierre de folie*, moquerie s'il en est une des croyances de l'époque, n'est pourtant pas qu'une simple allégorie.

Pourrait-on aujourd'hui procéder de la sorte et de manière inverse en remplaçant tous les organes du corps humain par des prothèses plus performantes que les *pièces* naturelles de la « machine humaine », plus durables, plus éternelles? Peut-on encore extraire, comme le représenta Bosch, l'imparfait du parfait sans ne laisser derrière qu'une cosse vide, qu'une chrysalide qui bientôt tomberait en poussières, l'avenir du post-humain? La science nous amènera-t-elle là où l'ange ne pourrait plus intervenir, sur le chemin du transhumanisme?

Le monde de la technique ne possède aucune limite éthique. Alors que le monde de l'humaniste tendait à voir dans le rationalisme des Lumières un effort sans précédent pour s'arracher à un obscurantisme humain, car les Ténèbres ont également été, ne l'oublions pas, une création humaine, le fantasme du transhumaniste semble vouloir nous conduire vers un univers dépourvu de toute luminosité humaine, un monde où aucune poésie ne serait plus possible car contraire à l'assouvissement de toutes les pulsions dites « humaines ».

C'est ainsi que le problème démographique pourrait éventuellement se résorber, dans un avenir déjà en vue, sans qu'aucune question éthique n'ait besoin d'être formulée, les mythes et l'histoire des hommes ne pouvant plus désormais s'appliquer aux machines que créerait le monde de demain, un monde sans hommes, sans monde : *Un algorithme sain dans un automate sain*.

---

<sup>524</sup> Cet infini demeure problématique. En effet, on sait maintenant que l'étalon se détériore lentement et l'on doit sans cesse l'étalonner de nouveau pour ne pas en perdre l'essence. Alors si la référence – l'étalon – n'existe plus, comment définir l'absolu?

## La nuit transfigurée

Qu'avait pressenti Schönberg? Avait-il anticipé ce fondamentalisme mécanique – électronique – occidental qui entraîne aujourd'hui à la mort des pensées de haut niveau? Est-il possible d'imaginer que le travail des contemporanéistes ait été tourné exclusivement du côté de la technique? Le dodécaphonisme était-il le prélude à une émancipation de l'harmonie?

N'étant ni musicologue ni compositeur, je ne me risquerai pas à expliciter l'œuvre de Schönberg afin de ne pas la pervertir ni en abuser. Je me contenterai donc de la « recevoir » à partir de l'historicité dont j'ai « hérité » au fil du temps. Cet abîme que j'ai tenté de réduire par des découvertes que je croyais aléatoires<sup>525</sup> m'a pourtant permis de m'arracher à un ronflement progressiste, une cadence aux allures de désastre qui annihile la pensée. *Le Marteau sans maître* de Pierre Boulez, inspiré du recueil de poèmes du même nom de René Char, est également un de ces lieux de déliaison, un espace de tremblement qui dessaisit l'être et le jette dans le monde sans ménagement ni réconfort. On y trouve une arythmie caractéristique d'une peur créatrice tentant de briser la progression désincarnée et infernale de la machine. Ainsi, la musique qui extirpe l'être de sa détermination crée – ou accompagne – depuis le fond des âges l'existence tragique des hommes. La divinité comme déracinement en étant la génitrice, rien ne pouvait laisser supposer qu'il en irait autrement. Mais un jour, l'amour de l'homme s'est retourné contre lui-même.

L'homme-masse a alors « pensé » qu'il était temps pour lui de raconter autre chose que sa propre histoire, celle qui le reléguait au rang d'objet créé. C'est ainsi que la « tension musicale »<sup>526</sup> qu'appelait de ses vœux Schönberg a été gommée par l'aplatissement de l'histoire. Tout le passé se retrouve sur un même plan pour qui demeure prisonnier de la technique. Aucune aspérité, aucune profondeur ne subsiste. Et prenant enfin conscience de son formidable pouvoir de création à la mesure de cet univers indifférent qu'il n'avait pourtant qu'à imaginer, l'homme a décidé qu'il devait s'émanciper de l'histoire de sa création, peu importe qu'elle ait été *naturelle* ou *divine*, pour enfin aspirer à l'immortalité matérielle – artificielle – tant vénérée. Puis il s'est vite aperçu, grâce à la technique du miroir dépoli qui lui renvoie

<sup>525</sup> Je m'aperçois que cette croyance était erronée. Ces découvertes n'étaient pas le fruit du hasard mais le désir de suivre un chemin non balisé, loin des borborygmes de l'opinion publique qui détruit la raison comme l'émotion.

<sup>526</sup> Ce que je nomme *tension musicale* peut, il me semble, se définir de deux manières. La première renvoie le sujet à son *romantisme* sans lui permettre de se transcender, de se « créer ». Ah! Enfin seul, se dit alors le sujet. Puis, la seconde injonction de cette tension musicale, qui à partir de cette extrême solitude amène l'homme à s'« inventer », ne laisse aucun « autre » choix à celui qui s'est aperçu dans la glace du temps historique. *Être* serait donc un « événement » de plus? Certes. Mais il s'agit d'être de manière lancinante, l'Exode du royaume de la musique comme incertitude. En ce sens, ce qui apparaît long pour certains, la musique comme allégresse divine, comme apothéose, semble pour d'autres effroyablement rétréci, un instant sacré, un frisson, un tremblement, un soubresaut.

une absence d'image propice à la fabrication d'un monde virtuel, qu'il ne pourrait atteindre ce dernier état qu'en se débarrassant des stigmates du passé. Il était impensable de conserver quoi que ce soit qui puisse lui rappeler sa mortelle condition.

Comme Orphée aux Enfers, il s'est condamné lui-même à ne jamais plus regarder en arrière afin de ne pas perdre celle qu'il *aime*, la technique. Mais l'homme-masse est paresseux, inerte. Il n'existe donc aucune chance qu'il se retourne et risque de perdre ce qu'il adule le plus au monde : lui-même, augmenté. Mais le sait-il? Le *Nouveau Monde* de la technique, malgré les promesses d'un avenir meilleur, ne lui fera aucune place *réelle*. Tout au plus devra-t-il se contenter d'une immortalité par procuration.

Sera-t-il forcé, afin d'accéder à un monde impossible et inerte, de se délester de sa rigueur et de cette part divine – sa conscience – qui le créent totalement autre? Il ne pourrait en être autrement. S'il ne larguait pas l'histoire comme moment de sa propre disparition, il n'arriverait pas à créer ce que des millénaires de généalogie ont pourtant perpétué sans artifice, une immortalité sans ego – sans inconscience. En rayant l'histoire de la carte de sa psyché, tout ce que le post-humain réussira à entreprendre se réduira à la création d'un algorithme parfait ; un être sans désêtre.

Sa soif d'immortalité étanchée, le post-humain tournera en boucle infinie sans début ni fin. L'immortalité n'existe que parce que l'homme est fini matériellement et infini spirituellement. C'est ainsi qu'en sacrifiant mécaniquement la part d'humain en lui, son caractère irréductible qui l'empêche – mais c'est justement à cause de ce sacrifice qu'il se perdra – d'être immortel de manière artificielle, d'atteindre la vérité qu'il ne cesse d'appeler de ses vœux les plus chers, l'homme moderne – le post-humain – réussira enfin à assouvir un désir nouveau sans aucun effort de sa part, un *désir verrouillé* dans un monde où la jouissance sera permanente, éternelle, infinie, jusqu'à nier la jouissance même.

Une jouissance éternelle? Ou nulle? Une *Nuit « défigurée »* pour un homme banal, sans nuit aucune. La mort de l'*Avenir*? Le seul que nous ayons...

C'est ainsi que Schönberg a secoué la marche progressiste du XX<sup>e</sup> siècle en *démocratisant* la tension musicale de l'harmonie. On y sent la force de l'homme qui s'émancipe<sup>527</sup> des formes classiques du passé. Mais ce n'est pourtant pas ce qui fascine quand on se laisse toucher par la réalité crue qu'offre la musique de Schönberg. Est-il possible alors d'écouter ce « chaos ambiant » aux allures

---

<sup>527</sup> Igor Stravinsky a également tenté de rompre avec un passé récent sans pour autant renier l'histoire afin de chercher plus loin dans le temps les échos d'une grandeur spirituelle liquidée par l'arrogance moderne. La tension montante de sa musique laisse soupçonner un danger que la technique refuse de reconnaître, l'« intelligence artificielle » comme extension de l'homme ; finalement, comme fossoyeur d'une certaine catégorie d'hommes, les hommes *superflus*. Le bras mécanique finira bien par être trop lourd à porter ou à manipuler ; il faudra donc amputer le reste pour ne conserver que la prothèse.

faussettement mécaniques pour chercher parmi cette curieuse absence de répétition qui détruit la poésie humaine une poétique « transcendante »? Le spectre temporel de l'homme est si petit qu'il en est insignifiant. Et pourtant, il *est*. Et nous devrions en être ravis.

Dans *La nuit transfigurée*, œuvre inspirée du poème *La Femme et le monde* (Weib und Welt) de Richard Dehmel, toute la tension dramatique devrait conduire les protagonistes dans un malheur indicible. La nuit claire, la lune qui accompagne deux êtres qui ne peuvent s'aimer à cause des convenances, l'aveu de la femme qui appelle sur ses épaules la honte de porter un enfant qui n'est pas celui de son bien-aimé, tout devrait jeter les personnages dans un profond chagrin. Mais la beauté de la nature, la grandeur morale de l'homme, la nuit éternelle qui agit comme témoin d'une situation irréconciliable exposent la force incroyable de la vie :

*La voix d'une femme dit :*

Je porte un enfant, et il n'est pas de toi,  
 Je vis dans le péché à tes côtés.  
 Je me suis rendue gravement coupable envers moi-même.  
 Je ne croyais plus à un quelconque bonheur  
 Et j'avais pourtant la poignante aspiration  
 D'un sens à ma vie, des joies de la maternité  
 Et de ses devoirs, alors j'ai eu l'impudence  
 De laisser en frissonnant  
 Un étranger m'enlacer, me prendre  
 Et m'en suis de surcroît bénie.  
 À présent la vie s'est vengée,  
 À présent je t'ai rencontré, Ô toi!  
 [...]

*La voix d'un homme dit :*

Que l'enfant que tu conçois  
 Ne soit pas un fardeau pour ton âme.  
 Ô vois comme l'univers respandit!  
 Tout est nimbé de brillante lumière,  
 Tu vas avec moi à la dérive sur la mer froide,  
 Mais une chaleur qui est à nous passe en vibrant  
 De toi en moi, de moi en toi.  
 Elle transfigurera l'enfant étranger,  
 Tu le mettras au monde pour moi, de moi ;  
 Tu as fait entrer en moi la splendeur,  
 Tu as fait de moi-même un enfant.<sup>528</sup>

<sup>528</sup> *La Femme et le monde* (Weib und Welt) de Richard Dehmel.

Comment peut-on vouloir s'affranchir de ce qui nous constitue intérieurement? Cherchons-nous à détruire l'histoire de l'homme<sup>529</sup> afin de mieux nous émanciper de cette chair qui empêche notre âme – ou l'idée artificielle que l'on s'en fait – de durer éternellement? Que l'on veuille créer un artifice qui brillera par sa perfection et sa pureté n'est-il pas contradictoire avec l'idée même de la création? Malheureusement, nous faisons *comme si* nous étions grands, immortels ; et pourtant nous nous sentons bien seuls dans l'univers. Peut-être le sommes-nous. Mais pourquoi l'affirmer de façon si péremptoire et sans nuance? Ne devrions-nous pas plutôt nous incarner – dans la chair *comme* dans l'esprit – davantage pour mieux nous retrouver dans un monde que l'on doit constamment réapprendre à aimer, même quand celui-ci tente irrémédiablement de nous conditionner à la haine? Pouvons-nous nous réincarner dans nos propres chairs sans nous engouer d'elles au point de vouloir les déifier ou les greffer sur une particule? Pouvons-nous seulement les laisser œuvrer – sans asservissement machinal ou artificiel – à notre ravissement? Dure réalité? Bonheur insondable.

---

<sup>529</sup> On pourrait s'interroger sur ce droit que s'arrogue une société mortifère de détruire le passé ou de le réécrire, ce qui revient à la même chose. Comment peut-on, sans aucun débat préalable entre autorités légitimes – excluant les *commentateurs* et les *commères* –, spolier de leur droit à la mémoire des générations d'ancêtres muettes par prescription? L'article 28 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* qui stipule « qu'une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures » peut-il être ici évoqué pour restreindre la réécriture de l'histoire par des idéologues, des propagandistes et des ignorants? On pourrait alors ajouter à la *Déclaration* de mil sept cent quatre-vingt-neuf cet article : « Les générations futures ne peuvent assujettir à leur "morale" les générations passées. » Tout se joue dans les deux sens, les générations actuelles – pensons à la *Génération Z* qui réinterprète l'histoire du haut de son ignorance, comme si le nouveau millénaire avait effacé d'un *gazouillis* trente mille ans d'histoire – ne pouvant élaguer ce qui dérange leur ego hypertrophié.



## Entre le poète et le prophète

La faillite de la technique est advenue lorsque celle-ci a tranché tout lien avec l'homme. Que les masses s'émancipent, là n'est pas la question ; car la masse n'existe pas. Qu'une psychologie « décréte » ce qu'affirme l'opinion publique, c'est l'adéquation même.

État *et* masse? État « de » masse? Même nihilisme. Que le prophète (le mondialisme) et le poète (l'ésotérisme) se fassent la guerre sur le terrain de l'inculture ne surprendra personne. Ce qui ne cesse d'étonner, par contre, c'est leur éternelle fraternité, le prophète étant toujours enivré des *paradis artificiels* du poète. Suivre les traces de la technique comme certitude, comme algorithme, est aussi valable que d'emprunter les chemins inexistantes et « irrationnels » de la poésie. Pourquoi alors opposer les deux termes de l'oxymore?

Parce que quiconque n'arrive pas à résoudre la fondamentale contradiction qu'il porte en lui, qu'il soit homme *inerte* ou homme d'*élite*, est condamné à créer soit Dieu, soit lui-même. Ce qui revient au même mais n'est nullement *le même*.

Pourquoi alors s'acharner à vouloir changer le monde, à l'espérer dans sa contingence intime? Parce que le prophète n'a rien à dire mais a tout cédé. Tandis que le poète s'est efforcé d'embrasser l'entièreté du vivant, de Dieu comme historicité, le prophète a lentement cherché, même parmi les gueux du pouvoir, une transcendance qu'on lui a ôtée ne sachant pas que c'est sa propre création qui ne le reconnaît plus, faute de commandements individuels ou divins.

Que l'on soit libéral ou conservateur, athée ou mystique, sensualiste ou dévot, une révélation demeure prégnante et inédite. L'eschatologie de l'homme n'est qu'une étape – peu importe qu'elle soit technique ou mystique – de plus sur le chemin de la conscience. Et le prophète comme le poète n'y peuvent rien. Parce qu'ils sont tous les deux des « mêmes », ils s'observent et se copient sans s'influencer. La *mondialisation prophétique* comme émancipation des peuples est un leurre aussi grossier que celui du *paradis illusoire* de l'intelligence artificielle. Les deux subterfuges pèchent donc par omission. Ils ne dévoilent jamais leur réel motif, une *reductio ad absurdum*, l'homme ne faisant plus partie de l'équation.

## Quatrième partie : De l'autre côté du miroir

### La névrose sociale

Lecteur, si tu ne t'es pas déjà rebuté à la lecture de cet archipel de citations, d'idées bigarrées et de renversements imprévus, si tu n'as pas déjà abandonné l'éruption de ces multiples volte-face pour vaquer à des occupations plus utiles, plus de ton temps, si tu – lecteur populaire, intellectuel, carriériste, engagé – as délaissé l'histoire pour ne te consacrer qu'à la technique comme mode de pensée, alors me diras-tu, cette dernière vaincra-t-elle un jour le cancer qu'elle a inventé? L'a-t-elle créé à partir d'un fol algorithme, le narcissique amour de soi-même qui a toujours fait en sorte de lui donner l'impression de la divinité sans lui en fournir les moyens « matériels »? Et si nous étions en mesure toi et moi, lecteur, derrière la schizophrénie de notre époque qui déclenche comme une humeur le *discours nihiliste* à partir duquel la mort nie les deux termes de l'énoncé par le biais de la technique oxymorique, de sortir de ce cauchemar permanent, la terreur d'un chaos ambiant et familier qui tue et la vie, et la mort?

Tout ce que crée l'homme, me diras-tu, comporte cette double face<sup>530</sup> qui n'existe que parce qu'elles – ces deux faces – ne peuvent jamais simultanément s'apercevoir, se retrouvant *dos à dos* pour danser un tango dans lequel les danseurs incarnent deux générations séparées. Tu opposeras probablement à mes interrogations et à mes volte-face une indifférence relative qui ne niera pas ma tentative – car, selon toi, on est libre de faire ce qu'on veut – *déambulatoire* pour t'en détourner aussitôt, ayant mieux à faire. Peut-être auras-tu raison de trahir le pacte de lecture que nous avons convenu au départ de cette navigation à travers l'archipel de la révolte. Encore, n'y auras-tu trouvé qu'ennui et radotage, une énumération sans fin de phénomènes contemporains de ta « pensée moderne » qui n'auraient pas eu, selon toi, besoin d'être décrits ou explicités une énième fois.

---

<sup>530</sup> Seul l'art est protéiforme. Il ne nie rien même lorsqu'il s'« engage », se *dévoue* à une cause. C'est en ce sens que l'art *est* révolte, éruption, cataclysme, constellation. Même au cœur de l'événement, dans l'élan le plus tragique de l'imprévu ou de l'inéluctable – tout étant toujours bouclé, plié, dans la tragédie, ce qui la rend profondément « humaine » malgré qu'elle ait sans cesse fait intervenir, pour exacerber ou apaiser la conscience de l'homme, les dieux –, la beauté de la vie embrasse tout le spectre du temps, active toutes les époques et invite toutes les âmes à aimer plus qu'à vivre. Vivre sans aimer, c'est transformer l'existence en algorithme et jouer le jeu de Thanatos. L'homme-masse, en ce sens, confond désir et besoin : « Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir. », René Char, *Seuls demeurent* in *Fureur et mystère*, Préface d'Yves Berger, Paris, Gallimard, Coll. « Poésie/Gallimard », 1967 [1962], page 73.

Je te l'accorde. Cet essai ne fait qu'étaler son incertitude, son désarroi, son doute. Est-ce ma faute si on ne cherche toujours dans la révolte contemporaine que la volte-face pour soi-même! Je ne me détourne ni du laxisme moderne ni de la morosité ambiante – truffée de rires gras et nourrie d'agressivité accumulée – consistant à nier l'autre pour se justifier à ses propres yeux par simple choix individuel. C'est un impératif – un commandement – que je m'impose parce que la société dans laquelle je m'hypertrophie n'a jamais su freiner cette souveraineté haïssable et juvénile qui s'est développée en moi comme un dangereux mais subtil épithélium.

Mon existence constamment entraînée dans une danse mortelle sans début ni fin s'est prise dans les filets du jeu de la mort. La liberté absolue que proclame la technique n'est rien d'autre qu'une croyance mortifère en une immortalité marchande et pourtant sans réelle valeur. On nous fait prendre des vessies pour des lanternes et quiconque – toi, en l'occurrence – n'arrive pas à discerner la réelle valeur d'une liberté défendue au prix de sa vie ne mérite qu'une existence prothétique.

Car c'est dans la courbe, le détour, la volte-face, le dessaisissement que naît la vie humaine, et non pas dans son extension *mécanique* qui ne sert que la préhension malhabile de l'enfant dont les pulsions n'ont jamais été traversées par le doute ou éprouvées par les mythes. Ainsi, réduire cette volte-face à une perception complètement artificielle du vivant ne peut conduire l'homme qu'à la suppression et au formatage de sa propre conscience. Le disque dur de l'histoire n'est pas, contrairement à ce que pense l'homme-masse, éternellement récupérable, ce qui ferait de son immortalité une éternité vouée à un ennui sans poésie. Si l'on perd le *fil de l'histoire*, comment ferons-nous pour sortir du labyrinthe de la technique?

On se retrouvera à cet instant bien avancés, toi et moi, si cet objet dépositaire de notre mémoire comme de notre poésie, artifice inanimé et inerte, nous devient inintelligible. Ainsi, en évoquant l'homme-masse, nous constatons bien que nous sommes déjà dans ce monde végétatif, égal à lui-même ; et nous ne sommes déjà plus en mesure d'interpréter un passé qui ne nous intéresse plus de toute manière.

Je poursuivrai donc avec ou sans toi cette errance à travers les archipels de la douleur contemporaine, cette navigation à vue sans autre organe de perception qu'une lucide acuité intellectuelle pour renverser la preuve, justifier la technique (le concept), pour montrer que l'immortalité existe, mais non là où la cherche l'idéologie technocratique. Je ne chercherai pas non plus, à partir de ce point, à convoquer quiconque ne souhaitera pas s'abandonner à des questions sans réponses, sachant fort bien que seules ces dernières m'intéressent, des interrogations dont la technique n'a cure. Répondre, j'en conviens, est primordial. Mais la réponse doit insuffler l'impulsion nécessaire à la formulation d'une autre question tout aussi passionnante que la recherche elle-même.

Malgré cette nécessité, on prend conscience que, aujourd'hui, dans ce jeu entre Eros et Thanatos, les règles sont devenues asymétriques ; car la technique

permet à la machine que crée l'homme de déclencher une *nouvelle culpabilité*, un nouvel Œdipe, de l'homme. Ayant créé la machine à son image<sup>531</sup>, l'homme s'émerveille des possibilités de la technique sans prendre conscience des nouvelles énigmes que celle-ci pose en *innovant*. C'est qu'il oublie son aspect mécanique que la technique ne tolère qu'à condition de ne pas être le dindon de la farce, de ne pas faire l'objet du rire qui distingue l'imperfection de la perfection, la machine de l'homme :

Les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique. [...] Pour le vérifier directement, il suffirait d'étudier de près l'œuvre des dessinateurs comiques, en écartant le côté caricature, dont nous avons donné une explication spéciale, et en négligeant aussi la part comique qui n'est pas inhérente au dessin lui-même. [...] Mais si l'on s'attache au dessin avec la ferme volonté de ne penser qu'au dessin, on trouvera, croyons-nous, que le dessin est généralement comique en proportion de la netteté, et aussi de la discrétion, avec lesquelles il nous fait voir dans l'homme un pantin articulé. Il faut que cette suggestion soit nette, et que nous apercevions clairement, comme par transparence, un mécanisme démontable à l'intérieur de la personne. Mais il faut aussi que la suggestion soit discrète, et que l'ensemble de la personne, où chaque membre a été raidi en pièce mécanique, continue à nous donner l'impression d'un être qui vit.<sup>532</sup>

Le caractère parodique du rire est exclu de la technique qui, toujours très *sérieuse*, très « scientifique », cherche plutôt à mimer cette perfection humaine engendrée par le « pantin articulé, la mécanique démontable à l'intérieur de la personne » et « la discrétion du dispositif qui donne l'impression d'un être qui vit », mais en rejetant dans le même mouvement l'allusion au pantin articulé, du moins

---

<sup>531</sup> Il est extrêmement intéressant de constater l'anthropomorphisme exacerbé que l'on s'acharne à conserver dans la fabrication des automates les plus achevés conçus par l'homme. Toute l'illusion se construit comme si le post-humain, étant envahi d'une profonde pulsion qui le pousserait au suicide pour laisser vivre sa « créature » – Dieu se serait-il suicidé après la création, ne le disant à personne (on n'a jamais retrouvé son cadavre), laissant son fils seul en croix? –, avait finalement renoncé à la vie au *profit* de la technique immortelle tout en conservant à ses robots une apparence humaine chargée d'une nostalgie poétique qu'il n'oserait s'avouer, lui, l'homme *augmenté*. Mais cette technique est-elle réellement immortelle? Ou n'est-elle qu'une autre forme de la matière encore trop « mécanique » – donc, sujette au rire décrit par Bergson – pour prétendre à une immortalité anthropocentriste réduisant l'« être » en tant que concept à une formule mathématique désincarnée? Certes, les nanotechnologies – l'homme, voulant sans cesse conquérir l'univers de l'infiniment grand tout en ne cessant de nier l'infiniment petit, occulte une des deux parties nécessaires à cette conquête – transforment encore une fois notre rapport à la matière. Mais elles ne représentent finalement qu'une *innovation* de plus alors que la science, reléguée depuis longtemps à un « processus économique » et rentable, n'a plus de la curiosité expérimentale que l'enveloppe.

<sup>532</sup> Henri Bergson, *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 2002 [1940], pages 22-23.

d'une façon manifeste. Car la nostalgie persiste, de façon latente, dans l'anthropomorphisme de la représentation de l'automate déjà décrite.

L'homme recherche cette immortalité figée – cette expression de l'art qui semble sur le point de bouger, de prendre vie mais qui demeure inlassablement morte à la réception humaine – avec laquelle il pense pouvoir vivre, investi de la même conviction que s'il était mortel. Mais il ne s'aperçoit pas que, ne se ressaisissant pas dans son tremblement, il ne peut se projeter ainsi dans l'immortalité technique sans suspendre le mouvement qui le fait vivre ; se réfugier dans l'artifice pour fuir sa finitude n'est qu'une autre façon pour l'homme de nier la réalité. Mais loin de liquider l'art, la philosophie ou la littérature, il devra éventuellement piger dans le *ramassis* de vieilleries dont il s'est trop rapidement débarrassé pour recréer un ravissement perdu, trop enivré qu'il était par une forme inlassablement répétée et anonyme. La répétition comme phénomène propre à l'art – et non à l'industrie, comme on le pense habituellement – ne devient signifiante ou poétique que lorsque la monotonie qu'elle crée devient lancinante et intolérable de par sa « familiarité » au point où même l'automate – l'algorithme – se révolte et se saborde lui-même pour recréer le chaos (le sens) qu'il avait pourtant cru totalement inutile. Serait-ce là la signification réelle du bogue informatique?

## Pour une civilisation de la jouissance

- Société de lapins en rut, dites-vous? À quoi faites-vous illusion?
- Mais, l’expression est univoque, ne trouvez-vous pas? En passe-t-on par une abdication unilatérale de l’idée de manque?
- Je ne saurais mieux l’énoncer.
- Tout m’apparaît clivé, grippé. Comme si la pensée s’était réfugiée là où l’homme-masse l’avait systématisée.
- Expliquez-vous!
- Si vous me sommez, je me tais!
- Enfin!

Il a évidemment raison, même si je n’ai pas tout à fait tort. Toute la matière a inondé les territoires insoupçonnés – sauf peut-être par Freud – de la pensée et les a refaçonnés, harnachés et fait disparaître de la psyché humaine. On ne trouve plus que des terres dévastées sur lesquelles la fornication des masses ne devient alors, comme geste immortel<sup>533</sup>, qu’une étape de plus dans la liquidation définitive du concept d’imagination pour le remplacer par celui d’innovation.

La sexualité elle-même qui *auparavant* « représentait » l’hétérogène, le subversif, la marge et le tabou est en voie de devenir à ce point conventionnée et clivée qu’elle ne produira bientôt plus qu’une plate fornication d’arrière-boutique. Le marchand de rêves se retrouvera donc libre de ses mouvements et de ses manigances et s’affaira à déflorer l’ingénue<sup>534</sup> qu’il aura au préalable fortement rabaissée en l’affublant des fringues les plus vulgaires pour ensuite l’accuser de racolage!

Qu’on ne s’interroge pas sur cette convention mortifère qui consiste à profaner tous les orifices du corps – et quand on les a tous explorés, on en perfore d’autres pour mieux performer, mieux s’éloigner de cette nature tant haïe, tant décriée – en hurlant à une esthétique d’un tout nouveau genre ne semble émouvoir personne, même au *pays de l’émotion*.

---

<sup>533</sup> Les politiciens actuels aiment bien se faire prendre en photos mais non en faute! Et quand les journalistes ne s’occupent pas suffisamment d’eux, ils retournent *contre* eux-mêmes leur propre téléphone – l’art de l’idéologie s’active également dans ces objets qui ne servent plus la fonction principale pour laquelle ils ont été conçus et pour laquelle on avait inventé un néologisme qui, par la suite, allait passer dans le langage courant – pour se prendre en photo et immortaliser en eux cet homme-masse qui domine tout l’appareil technique leur servant d’outil pour réfléchir. L’homme-masse domine le monde et le renverse. C’est l’état des choses décrit par Ortega Y Gasset qui, il me semble, s’est effectivement concrétisé et est maintenant passé à un stade plus achevé, plus violent.

<sup>534</sup> La pédophilie est-elle sur le point d’être *démocratisée*, d’être admise comme « innovation progressiste »? Les nouveaux automates à l’effigie d’enfants prépubères semblent le suggérer.

Sade est sodomisé! Pensons au phénomène du tatouage où pas un seul millimètre de peau ne doit être épargné. Toute la surface du corps, ce mortifère palimpseste, doit être effacée pour faire place à une « expression de soi » toujours plus violente, toujours plus nihiliste. Comme si cette violence endémique et systémique devait de nouveau, après ce qu'en avait évoqué Michel Foucault, en passer par le corps, comme si l'émancipation de soi devait assujettir la matière, devait la mater pour mieux la dominer, la rejeter dans les marges du soupçon – le corps ne pouvant qu'être imparfait – pour ensuite s'attaquer à ce qu'il contient. Ce que le corps cache, c'est la perfection qui est *également* le perfectible. Et c'est ce dernier élément – la perception qu'a l'homme-masse de ce qui ne peut être *augmenté* – qui pose problème.

On doit se débarrasser de ce qui ne peut suivre la cadence. La prothèse, plus docile et plus apte à répondre aux stimuli passionnels et pulsionnels du post-humain, devient l'organe par excellence de l'avilissement du corps à l'idéologie de l'immortalité.

Le problème est que la prothèse seule ne peut que détruire son environnement, celui-ci étant mal adapté à l'*immortalité artificielle*. Prenons un exemple tiré de mon expérience personnelle, en espérant que le lecteur ne m'en tiendra pas rigueur. Je subis une intervention chirurgicale pour un remplacement total de la hanche. On m'informe à cette occasion que, pendant les premiers mois suivant la chirurgie, je dois « protéger » ma prothèse pour éviter une luxation de la hanche, une perte totale de contact des surfaces articulaires.

Mais au fil du temps, je constate non sans plaisir – au tout début – que la prothèse m'offre une amplitude de mouvements que je n'ai jamais eue auparavant. Heureux de retrouver une mobilité que j'avais depuis un bon moment perdue, je me mets à rêver à ma jeunesse et à mes prouesses passées!

Ah! me dis-je! Que de désirs retrouvés!

Malheureusement, l'extase est de courte durée et je constate lentement toute l'horreur de ma condition. En effet, aucun de mes organes n'est en mesure de rivaliser avec cette prothèse – immortelle – en titane qui ne s'altèrera jamais, ne se détériorera jamais! Pire, elle risque même d'accroître la détérioration prématurée des autres parties de mon corps, surtout si je la sollicite de manière indue ou inconsciente.

L'ensemble est maintenant perverti par la partie qui lui dictera dorénavant des « limitations » ou des propriétés qu'aucun de mes membres ne pourra interpréter faute de moyens « biologiques » de communication. Je peux à l'aide de ma nouvelle immortalité, *partielle* évidemment, réaliser les mouvements les plus audacieux! Mais le « reste » de mon corps est incapable de prouesses identiques. Celui-ci est donc condamné à se restreindre, à suivre le diktat de la partie, pure autocratie de l'inanimé.

Il en va de même de la jouissance illimitée du post-humain. Immortel et augmenté, il pourra désormais commander à ses désirs – s’il en a encore évidemment, ce qui est loin d’être garanti – les plus fous en rejetant loin de ses préoccupations les plus *immédiates* et les moins humaines le devoir auquel il a jadis renoncé pour s’augmenter et se croire singulièrement éternel. C’est tout un renversement qui s’opère à partir de la massification du concept d’identité, toujours plus problématique, toujours plus autoritaire. Mais voici que ce commandement jadis lié au devoir envers soi-même – comme envers les autres – et dorénavant détourné de sa fonction noble sera technique. Ce commandement qui auparavant servait à faire grandir l’homme et non à en « augmenter » les pulsions deviendra ordre, injonction puis sommation. Le post-humain ne tolérera plus aucune – et il aura entièrement raison – révolte « organique », qu’elle soit physiologique ou psychologique.

Si un organe ne suit pas la cadence – militaire? –, il sera remplacé par une prothèse plus performante, plus encline à se plier à son désir du moment. Contrairement à moi qui suis obligé de composer avec les limitations et les faiblesses – quelle chance! – physiologiques de mon corps, à régler l’ensemble de mes activités en fonction du caractère illimité – mais également restrictif, la liberté infinie n’existant pas – de « ma » nouvelle prothèse (ce nouveau commandant à bord, objectif, insensible, d’une logique froide et *automatique*), le post-humain pourra indéfiniment se remplacer jusqu’à ce que tout son « être » soit parfait, irremplaçable, immortel et... ennuyeux.



## Sur les traces de la conscience : De l'Apocalypse des masses

*Il y a définitivement trop d'individus sur cette planète!* Voilà la phrase de l'heure. Alors, que devons-nous faire? Opter pour l'eugénisme réglementé, le suicide assisté offert à la carte comme « soin de santé » que l'on renomme fallacieusement *aide médicale à mourir*? Ces alternatives « consensuelles »<sup>535</sup> pourraient-elles constituer une solution moderne et rapide à un dilemme qui est fabriqué de toutes pièces? L'eugénisme n'a-t-il pas déjà fait partie du programme nazi? Quel beau « recyclage » que ce service que l'on propose aux masses à l'ère des hystériques du climat. Il faudra bien se tourner vers d'autres horizons plus prometteurs et plus décapants pour faire entendre raison à l'homme-masse. Après l'avoir infantilisé pendant un demi-siècle afin de lui soutirer sans qu'il n'en prenne conscience l'essence même qui le constitue, on lui proposera – ou imposera – un *équarissage pour tous* excluant ceux qui auront les moyens d'y échapper à l'aide d'une légère contribution financière. Ces services à la carte deviendront de plus en plus populaires à mesure que la paranoïa climatique gagnera du terrain sur la raison et la tradition.

---

<sup>535</sup> Tous les « intervenants » de la société seraient donc unanimes? Autant croire en Satan! Ayant la gâchette facile lorsqu'il s'agit de signer des traités dont personne ne comprend réellement la teneur juridique, les acteurs *consensuels* de la « société du spectacle » si finement mise en scène par Guy Debord s'agglutinent les uns aux autres pour éliminer la dissidence ou la médicaliser. Comme on prétend que le suicide assisté est une « aide médicale », on peut bien évidemment « soigner » ceux qui pensent différemment de la doxa! On commence même à évoquer l'utilisation de camps de rééducation pour y arriver, une idée soi-disant nouvelle *Made in China*. Mais pour parler de rééducation, encore faudrait-il avoir affaire à une éducation – et non pas à un dressage – originelle des personnes visées, ce qui est loin d'être le cas. Comme la faillite du système d'éducation moderne est avérée, peu importe le pays où opère ce système, la mondialisation ayant nivelé toutes les médiocrités, on devra se résoudre à « médicaliser » ceux qui refusent l'idéologie de l'heure. Hannah Arendt a bien montré, dans *La crise de la culture*, que l'école traditionnelle (en Amérique d'abord et partout ailleurs par la suite dans le *village global*) a été liquidée au profit d'un dressage contemporain fournissant aux « apprenants » un mode d'emploi prescrivant un *art de vivre* : « Si l'enfant n'était pas un nouveau venu dans ce monde des hommes, mais seulement une créature vivante pas encore achevée, l'éducation ne serait qu'une des fonctions de la vie et n'aurait pas d'autre but que d'assurer la subsistance et d'apprendre à se débrouiller dans la vie, ce que tous les animaux font pour leurs petits. », Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, Coll. « folio essais », 1972 [1954], page 239. C'est ainsi que l'éducation doit permettre à l'enfant d'entrer dans le monde non pas uniquement pour y apprendre un art de vivre, ce qui justifierait le dressage ou la rééducation déjà évoquée advenant l'*inachèvement* ou le *dysfonctionnement* d'une des fonctions de l'adulte en devenir, mais pour évoluer afin de prendre conscience du monde qui l'accueille et qu'il quittera éventuellement. Ne pas recevoir cette éducation qui permet à l'être de se transformer, de ne pas être uniquement qu'une simple fonction automatique du système, telle est la vocation de l'école : « En pratique, il en résulte que, premièrement, il faudrait bien comprendre que le rôle de l'école est d'apprendre aux enfants ce qu'est le monde, et non pas leur inculquer l'art de vivre. Étant donné que le monde est vieux, toujours plus vieux qu'eux, le fait d'apprendre est inévitablement tourné vers le passé, sans tenir compte de la proportion de notre vie qui sera consacrée au présent. Deuxièmement, la ligne qui sépare les enfants des adultes devrait signifier qu'on ne peut ni éduquer les adultes ni traiter les enfants comme de grandes personnes. », *Op. cit.*, Hannah Arendt, *La crise de la culture*, page 250.

Nous ne reviendrons donc pas sur le nihilisme de masse durant l'époque de l'Allemagne nazie. Mais qu'en est-il aujourd'hui? Tous constatent le déferlement d'individus qu'ont créé le capitalisme prédateur et l'économie néolibérale, deux idéologies martelées par autant de psychopathes professionnels qui n'ont cessé de promouvoir un accroissement – la poursuite effrénée de la croissance jusqu'à l'excroissance – illimité de la production sans jamais se poser la question de la réception ou de la digestion. La monstruosité devant laquelle nous devons nous incliner, car nous l'avons créée, n'ira pas en s'amenuisant<sup>536</sup>. Frankenstein prenant conscience de son existence réelle, découvrant qu'il est « vivant » mais unique et monstrueux, est envahi par un paradoxe infini – est-ce la réelle immortalité que propose la technique? – qui le pousse à s'exiler pour ne pas être corrompu par la méchanceté des hommes. Mais il est trop tard et une série de meurtres le convaincra qu'il doit se donner la mort pour ne pas perpétuer la méchanceté dont il a hérité. La mort comme obsolescence naturelle que l'on pourra éventuellement commander sur Internet et se faire livrer par drone – Amazon proposera bientôt un service complet de cette nature, une offre à *la carte* pour ces personnes émancipées et dressées à l'*art de vivre* – deviendra ainsi une façon de déprogrammer la méchanceté humaine, de remettre les compteurs à zéro ; enfin, certains compteurs...

Mais qu'arrivera-t-il lorsque la mort, pour certains ne l'oublions pas, aura été vaincue ou transférée? On ne semble pas se prévaloir de ces questions hautement significatives lorsqu'on pense à l'immortalité technique. Ceux qui auront bénéficié de « soins » gratuits d'assistance au suicide pour lobotomisés chroniques regretteront-ils leur geste? Difficile à dire et nous n'irons certainement pas les exhumer ou récupérer leurs cendres répandues aux quatre vents pour leur poser la question. Entre le transhumanisme pour ceux qui pourront se le permettre et le suicide assisté pour les *autres*, le choix se fera en fonction des possibilités et des moyens – des « libertés individuelles » – des individus. Mais aucun choix n'existera pour le « patient » qui ne possèdera pas les ressources nécessaires à la réalisation de ses désirs.

On pourrait également demander aux femmes<sup>537</sup> de renoncer à leur « droit » à la maternité. Mais que dis-je! Elles y renoncent déjà par narcissisme ou à l'aide de la procréation pour autrui! Alors, laissons-les disparaître sans laisser de trace. Dépeupler la planète? Quand on constate les efforts constants d'abrutissement des populations, les subterfuges machiavéliques de spoliation des individus des dernières décennies utilisés afin d'avachir les masses et les entraîner au suicide par l'entremise de la

---

<sup>536</sup> La déflation n'est pas une des hypothèses d'un futur incertain ; elle est bel et bien là! Sa réalité a contaminé toute la planète depuis plus de vingt ans. Des expressions comme « taux négatif » et « croissance négative » témoignent de la manipulation criminelle du langage par des pharisiens aguerris dans la pratique de fourvoiement de masses ignorantes dressées à l'art de vivre... à crédit!

<sup>537</sup> Ce seront maintenant les « femmes » transgenres qui enfanteront! La réalisation de tous nos désirs est enfin à nos portes.

consommation et d'une fainéantise crasse, on ne se surprendra pas d'assister aux dérives maniaques de sectes mortifères.

Vivons-nous réellement dans une société de droits? Ou sommes-nous emprisonnés dans nos propres lubies? Nous pensons vivre dans une économie florissante où la croissance est infinie et les croyances obsolètes ; société de droits imprescriptibles, intolérables voire intolérants. En rendant infinis ces droits et en en inventant à chaque jour de nouveaux tous plus légitimes les uns que les autres, on découvre des secteurs d'activités très prometteurs d'une croissance illimitée, socle d'un matérialisme dominateur et réducteur de la pensée.

N'y a-t-il aucune solution capable de nous faire dévier de cette voie sans issue que nous *empruntons* tout de même de manière inéluctable? Pourrons-nous assouvir le désir infini de tous ces gens avides de concrétiser une fois au moins dans leur existence le « rêve américain » qui n'est finalement qu'une affabulation de plus? Chacun priera pour sa richesse matérielle et sacrifiera son âme pour ce faire ; *Docteur Faust 2.0*, nous voici!

Il existe pourtant une alternative : La technologie et la réalité augmentée, le post-humain! Ainsi, la sélection naturelle chère à Darwin se transformera en *sélection artificielle* qui consistera à choisir les meilleurs candidats – les universités et les grandes entreprises (les premières n'étant plus que les succursales des secondes) s'adonnent déjà à cet *eugénisme technique*<sup>538</sup> – pour augmenter leurs capacités physiques mais surtout économiques. Mais qu'en sera-t-il des facultés cognitives ou spirituelles?

En ajoutant de la mémoire aux nouveaux androïdes de futur, on pourra stocker l'entièreté de la connaissance à laquelle on aura au préalable imposé une cure de jouvence, une découpe éditoriale pour en extraire la *substantifique masse*, l'information qui sert déjà à gaver les masses – alimentant leur foi inaliénable en la technique – comme on le fait des oies avec leur foie!

Oui! Tout est possible mais malheureusement pas pour n'importe qui. La démocratisation a ses limites et s'exercera dorénavant sur le seul terrain capable de satisfaire toutes les pulsions de l'homme, la transformation de la masse en force brute, malléable, plastique, artificielle, immortelle parce qu'anonyme!

---

<sup>538</sup> Le néolibéralisme pratique déjà un *eugénisme économique* où le concept de compétition sert de mode de sélection des individus stérilisant les rejetons en les empêchant économiquement, sous des airs de libéralisme débonnaire – « pour le bien-être de l'humanité » –, d'accéder à une vie décente qui leur permettrait de se reproduire et d'entrer dans le jeu de la compétition. De fait, celle-ci n'est jamais qu'un jeu truqué, ce que les individus les plus « forts » – lire ici les plus violents – ne souhaitent de toute évidence pas avouer. Le servage que l'on croyait aboli – quelle naïveté nous habitait alors – est réapparu pour devenir grossièrement économique et les prédateurs du néolibéralisme se sont subtilement transformés en marchands d'esclaves, comme leurs ancêtres, dissimulés derrière le voile criminel de la confidentialité des actionnaires ou la manigance des lobbyistes des grandes corporations et de groupes « internationaux » apatrides. Les hommes contemporains sont certes des esclaves grassement payés ; mais des esclaves tout de même!

Qu'est-ce que la mort de Dieu? Pourquoi l'aurions-nous tué pour assouvir une émancipation qui nous éloignerait de nos névroses universelles nous laissant dans une lumière blafarde, de plus en plus noire, de plus en plus vide? La mort de Dieu coïncide avec l'assassinat – la démocratisation – de l'art. On a toujours compris la démocratie comme étant un accès à l'universel pour une race – déjà là, la démocratie n'est que contingente – omnisciente, non élue mais représentée ; comme une voie vers quelque chose d'artistique alors que l'art n'est justement pas *matérialiste*, sans exclure sa formidable « plasticité ».

Quelle différence y a-t-il entre le parcours singulier et initiatique qu'incarne l'art et le *trafiquant de limites* qui, en bon proxénète, met en marché le premier afin d'engranger un profit démocratique voire touristique? L'absolu n'est pas mort mais il a été commercialisé, digéré puis muséifié. On ne peut éviter de son corps cette spiritualité expérimentale qu'est la science sans s'y livrer de manière contingente mais effroyablement rationnelle. Le monde matérialiste se crispe à l'évocation de l'effondrement religieux et pratique – avec un certain fanatisme – un auto-référencement maniaque qui rend circulaire la pensée refermée sur son propre algorithme. On ne peut nier l'incontestable contingence humaine et technique qui a renversé le fardeau de la preuve, depuis la mort symbolique de Dieu décrite si finement par Nietzsche, en jetant dans les feux de l'Enfer – bien réels, ceux-là – les doutes inhérents aux croyances qui peuvent nous habiter si nous laissons nos pulsions et nos intuitions s'exprimer sans les corseter, sans les restreindre à un devoir d'immensité.

Les sociétés contemporaines s'effondrent les unes *sur* les autres, notamment sous la domination de l'idéologie du multiculturalisme, dans une dissolution systémique – un effondrement contrôlé? – de la distance radicale qui créait du symbolique, qu'il soit spirituel, esthétique, politique, religieux. Iconoclastes et profanateurs, nous reformons pourtant, à partir des vestiges<sup>539</sup> de l'histoire et de la culture, de nouveaux mythes que l'on ne veut absolument pas désigner de cette manière afin de nier toute référence à une continuité qui nous rattacherait à une croyance que l'on n'arrive pas à sublimer. Cette nouvelle mythologie pourra uniquement être interprétée lors de l'*Apocalypse des masses*, lorsque surviendra une violente volte-face qui fera s'évanouir en un instant notre réalité virtuelle. Peut-être que cette occasion unique, si jamais elle est encore possible, nous donnera l'impulsion nécessaire pour embrasser la totalité du monde sans en élaguer les éléments hétérogènes.

---

<sup>539</sup> L'idéologie de la nouveauté utilise sans se l'avouer les artefacts de l'histoire, comme le faisaient les peuples guerriers qui pillaient les temples et les églises des systèmes conquis, pour ériger de nouveaux lieux de culte où l'on peut prier le dieu vengeur et grossier du mondialisme rampant. L'incendie de la Cathédrale Notre-Dame de Paris est un bel exemple de récupération idéologique, l'édifice n'étant plus un lieu de culte pour les chrétiens mais un édifice patrimonial « français » à visiter pour touristes émancipés.

## Conclusion

### Le détour

Qu'on ait assassiné la culture ne surprendra personne. Finalement, tout ce qui compte est la lecture du testament! Pourtant, plusieurs seront déçus : « Mais on se fout des testaments, c'est connu. »<sup>540</sup> Et qui sait lire de toute manière!

Ainsi, la révolte contemporaine est permanente donc inefficace. Et son esprit nous a quittés comme celui d'un mort qui ne souhaite pas se réincarner dans un corps de toute manière voué à l'ostracisme le plus indifférent. Quel événement décrirons-nous désormais pour éviter de tomber sur les charlatans de l'art? Comment différencier l'original de la grossière copie, l'œuvre de sa *mise en marché*? Vaste programme.

Évoquer l'art moderne ou simplement l'histoire de l'art ne permet pas d'en tracer un portrait fidèle. On ne peut que s'en remettre à sa force hétérogène. Que l'art *actuel* délaisse l'homme-masse ou le post-humain pour s'effacer devant une technique qui ne ferait que le répéter à l'infini afin d'en extraire l'essence immortelle n'intéresse pas non plus.

Que faire alors? Les réponses sont multiples, foisonnantes mais non individuelles. Comme le rappelle sans cesse Milan Kundera dans *Les testaments trahis*, il faut se dépenser – et non s'investir – dans l'histoire de l'art. Il faut éviter autant que possible toute *l'information* fournie par les journalistes, *indignes héritiers de ce qu'on a appelé jadis la culture*, pour chercher – une errance qui n'est pas que matérielle déambulation, sot magasinage – un sens à l'absurde, afin d'être sans cesse inquiété par le doute, parfois transporté par l'inspiration mais jamais rassuré par le virtuel qui rend inerte. Le chemin de l'art? Il n'existe pas même si son histoire peut sans cesse être racontée, narrée, jouée ou décrite et même « explicitée ».

C'est à l'artiste de tracer ce chemin inconnu. Il le sait unique et singulier. Il sait que personne d'autre que lui – c'est la parabole de la Loi racontée à *Joseph K* dans *Le Procès* – ne l'empruntera. Qu'il soit médiocre, génial, populaire ou intellectuel, ce chemin n'existera que parce que l'artiste osera l'emprunter. Certes, pour certains, le chemin semblera balisé, marqué et indiqué. On pensera qu'on emprunte les sentiers battus de l'intelligence et de la finesse. On suivra les traces du Maître, du moins le croira-t-on un certain temps.

---

<sup>540</sup> *Op. cit.*, Milan Kundera, *Les testaments trahis*, page 222.

Alors, ou l'on tombera confortablement dans le commentaire et l'on s'apercevra finalement que l'on n'a développé qu'une technique nous enfermant dans notre propre répétition ; ou l'on s'égarera un peu plus en nous-mêmes, cherchant un chemin déjà balisé par l'histoire mais inaccessible car prescrit par d'autres. Il faudra alors *avoir l'impression* de l'emprunter, croire qu'on s'y engage, être inspiré par ses idées (celles de ce chemin interdit), les faire « siennes » pendant un certain temps, celui de la maturité qui ne se décline pas en système. Car il est des choses qui sont inestimables parce que le temps les a rendues telles, par la rugosité de leur rigueur, la patience de leur obstination, l'opiniâtreté de leur soupçon, l'*être aux aguets*.

Et cela, la nouveauté n'y pourra jamais rien. On a beau aujourd'hui s'acharner à imiter une patine centenaire, s'engouer de la copie tout en liquidant l'original – en l'*augmentant* –, on saura toujours au fond de soi-même que l'art n'est pas ce que l'on crée mais ce qu'on laisse intact dans le contexte de sa création : « Sans aucun doute, on pourrait écrire mieux telle ou telle phrase d'*À la recherche du temps perdu*. Mais où trouver ce fou qui voudrait lire un Proust amélioré? »<sup>541</sup>

C'est ainsi que le post-humain résoudra le problème de son incapacité structurelle. Il réécrira<sup>542</sup> *La recherche* pour refonder un mythe autrement plus efficace, plus utile et plus appréhendable. Le fou qu'évoque Kundera est né avec la technique. Déjà en gestation chez l'homme-masse, il a finalement été « fabriqué » par l'émancipation de la parole performative – de la parole spectacle – qui lui confère dorénavant le droit imprescriptible de refaire l'histoire à son image, effaçant comme le faisaient les pharaons des hiéroglyphes les noms de leurs prédécesseurs, ceux d'un passé intolérable – parce qu'inconfortable – pour les réattribuer à de nouveaux « propriétaires » vautés dans l'aisance.

Pour être en mesure de *retrouver* les réels auteurs parmi tout ce magma virtuel, il faudra certes s'armer de patience – valeur contreproductive – et œuvrer tels de vulgaires antiquaires aux abords des cimetières et des dépotoirs afin de récupérer les vieilleries dont personne ne voudra plus et qui pourront être sauvées du désastre.

Ainsi, Noé n'aura pas la tâche facile. Plutôt que de sauver l'homme comme automate<sup>543</sup>, il devra entasser sur son navire un art en perdition voué à l'hégémonie de la répétition artificielle et d'une bête création *ex nihilo*. On assistera à ce moment au triomphe de la copie du *même au même* qu'a connu le Moyen-âge, exercice qui traduisait une erreur de copie profondément humaine lors de la transcription d'un

<sup>541</sup> *Id.*, page 288.

<sup>542</sup> Pensons à la nouvelle *Pierre Ménard, auteur du « Quichotte »* de Jorge Luis Borges. Qu'est-ce que la réécriture sinon une augmentation – donc une comparaison nécessitant deux termes – du passé, une transformation circulaire. Réécrire ne consiste donc pas à raturer le passé ; réécrire est plutôt l'acte *révoltant* de la rature de ce qui masque celui-ci.

<sup>543</sup> L'automate ressemble ainsi au monstre mythologique évoqué par Peter Sloterdijk. Il est unique et non reproductible ; la copie identique à l'original étant insignifiante *en soi* et dépourvue d'intérêt parce qu'*éternelle* et sans altérité, une immortalité sans conscience – de l'autre, de soi, de ce qui n'est pas.

manuscrit. La nouvelle erreur sera dorénavant de confondre l'original et la copie augmentée, meilleure parce que conforme aux canons de l'idéologie. On ne verra plus dans l'original qu'un banal rappel de l'imperfection de toute production humaine n'étant plus en mesure d'embrasser cette perfectibilité comme singularité rappelant le frémissement qui nous habite. La vérité ne sera donc plus un idéal à atteindre mais une idée à imposer. Nous sommes passés de l'homme comme itinéraire à un homme comme horizon. Il semble loin le temps qu'évoquait Milan Kundera lorsqu'il décrivait, en parlant de *Guerre et Paix* de Tolstoï, le caractère protéiforme de l'homme :

Tolstoï nous offre ainsi une autre conception de ce qu'est l'homme : un itinéraire ; un chemin sinueux ; un voyage dont les phases successives sont non seulement différentes, mais représentent souvent la négation totale des phases précédentes. J'ai dit *chemin*, et ce mot risque de nous fourvoyer car l'image du chemin évoque un but. Or, vers quel but mènent ces chemins qui ne finissent que fortuitement, interrompus par le hasard de la mort? Il est vrai que Pierre Bézoukhov, à la fin, arrive à l'attitude qui semble le stade idéal et final : il croit alors comprendre qu'il est vain de chercher toujours un sens à sa vie, de se battre pour telle ou telle cause ; Dieu est partout, dans toute la vie de tous les jours, il suffit donc de vivre tout ce qui est à vivre et de le vivre avec amour : et il s'attache, heureux, à sa femme et à sa famille. [...] Dans l'Épilogue qui résume ce qui s'est passé huit ans après, on voit Bézoukhov quitter pour un mois et demi sa maison et sa femme afin de se consacrer à Pétersbourg à une activité politique semi-clandestine. Une nouvelle fois il est donc prêt à chercher un sens à sa vie, à se battre pour une cause.<sup>544</sup>

C'est ce caractère changeant, non *algorithmique*, qui constitue selon Kundera l'ironie du roman. L'égalité y règne partout ; non pas une égalité d'être mais une égalité des phases de l'itinéraire. Tout est, à tout moment de la vie de l'homme, concentré, convoqué pour affronter un présent inéluctable mais auquel s'allient les forces de l'histoire – personnelle ou collective – afin de choisir l'attitude à adopter. C'est dans cet arbitraire que réside l'aspect protéiforme de l'homme, aspect que la réalité augmentée ne peut que *réduire*. Celle-ci ne saurait tolérer quelque volte-face naturelle qui ferait craindre le retour en force d'un arbitraire indésirable, d'un jeu de hasard contre-productif.

Le darwinisme admis jadis semble donc faire place à une « évolution » d'un nouveau genre où il n'est pas simplement question de restaurer un créationnisme

---

<sup>544</sup> *Id.*, page 250.

classique jugé également trop « historique » pour répondre aux besoins actuels ou modernes – méthode mercantile d’amalgamer désirs et besoins – d’émancipation mais plutôt de proposer un *créationnisme technique* à partir duquel l’homme augmenté deviendrait le nouveau prototype d’un déterminisme scientifique désincarnant définitivement l’aspect suspect de la science, son côté sombre et probabiliste.

Le post-humain ne change pas véritablement. Il est vrai qu’il donne souvent l’impression de s’activer comme une molécule chauffée par une idéologie, de s’affairer à de multiples tâches<sup>545</sup> pour se faire croire qu’il évolue, qu’il s’émancipe de la réalité actuelle et se projeter dans une réalité future. Mais il n’en est rien. Le post-humain, niant la réalité qui l’entoure en cherchant à en créer une qui serait plus conforme à ses désirs, tente de se convaincre qu’il s’approche de l’essentiel. De fait, il ne fait que projeter son fantasme sur la réalité qu’il modifie par la suite en fonction de ce fantasme.

Le monde est changeant, certes. Mais devons-nous nous conformer en tout point à ces changements en mimant les aspects individuels ou ne devons-nous pas plutôt chercher quelque essence de notre moi intime, hétérogène? Relisons encore une fois sur ce sujet ce qu’a à dire Milan Kundera :

En revanche, ceux que je vois changer d’attitude envers Lénine, l’Europe, etc., se dévoilent dans leur non-individualité. Ce changement n’est ni leur création, ni leur invention, ni caprice, ni surprise, ni réflexion, ni folie ; il est sans poésie ; il n’est qu’un ajustement très prosaïque à l’esprit changeant de l’Histoire. C’est pourquoi ils ne s’en aperçoivent même pas ; en fin de compte, ils restent toujours les mêmes : toujours dans le vrai, pensant toujours ce que, dans leur milieu, il faut penser ; ils changent non pas pour s’approcher de quelque essence de leur moi mais pour se confondre avec les autres ; le changement leur permet de rester inchangés.<sup>546</sup>

Voilà en quoi l’homme-masse « évolue ». Il demeure le même, taillé dans le même bloc compact et conforme à l’édifice de sa caste ou d’une masse.

---

<sup>545</sup> Il est dorénavant admis que l’exécution de tâches multiples et sans rapport les unes avec les autres – concept que l’on nomme *multitâche* – est contre-productive pour l’apprentissage de l’homme. *Affairé* à plusieurs tâches différentes, l’homme ne peut concentrer son attention sur l’une de celles-ci pour la compléter. Il est donc constamment dérangé par quelque chose – une autre tâche – qui crée un déficit d’attention capable de faire dérailler le processus principal. Cette distraction désinhibe la capacité *construite* de l’homme à réguler sa curiosité, entraînant ce dernier loin de la volte-face qui irrigue sa pensée. Encore une fois, répétons-le, il est essentiel pour l’homme de commander à sa curiosité et non pas d’en être une impuissante et inerte victime.

<sup>546</sup> *Id.*, page 258.



## La récupération comme idéologie du XXI<sup>e</sup> siècle

On pense d'emblée que le recyclage est uniquement une *affaire* d'environnement. Eh bien non! Il s'agit plutôt d'une arnaque fomentée par les médias et la technique, le recyclage étant devenu la religion du XXI<sup>e</sup> siècle.

Tout se recycle, y compris les tabous! Mais comme on les réinvente sans en connaître toute la force de déliaison, toute la puissance évocatrice, on relègue tout sur un même plan. Ainsi, on puise dans l'art au hasard de ses pulsions afin de façonner une toile de fond narcissique sur laquelle on écrira sa propre histoire, d'où l'insipidité de la littérature « contemporaine ».

Puiser dans le sens historique est nécessaire. C'est ainsi qu'on traverse l'histoire sans la nier. Mais de le faire en y extrayant des moments structurants pour les utiliser à sa propre destruction est affligeant. Il est plus rassurant mais aussi étrange de se concentrer sur les grands classiques pour traverser les temps troubles de notre contemporanéité : « Lisez d'abord les meilleurs livres, de peur de ne les lire jamais. »<sup>547</sup>

Agir ainsi peut-il être considéré comme une attitude réactionnaire? Peu importe ; de toute manière, quoi qu'on dise devant l'homme-masse, on a toujours tort. Car sa caractéristique première consiste à tout récupérer pour mieux nier l'autre. Faites-en l'expérience.

Essayez d'évoquer le passé en compagnie d'un homme-masse. S'il ignore tout à propos de l'événement historique que vous tenterez de raconter, il fera dévier la conversation – car il est impossible évidemment de débattre avec lui, toujours occupé qu'il est par son stérile soliloque – sur un fait banal sans aucun rapport avec ce que vous cherchiez à exprimer afin d'accaparer au vol la parole ; car son discours n'est qu'un mistral tournoyant et sans direction aucune. Il vous entraînera dans quelque anecdote le mettant en scène, épisode complètement hors propos avec le passé que vous aurez tenté de décrire. Car en toutes circonstances, il est l'acteur de l'histoire!

Tentez de renverser un de ses arguments – inattaquables parce qu'*il n'y a jamais*, rappelons-le, *d'alternative* –, il vous ramènera dans une réalité contingente de laquelle il est impossible, toujours selon lui, d'échapper. *Il en est ainsi, ce que vous dites est vrai ; mais ce n'est pas réaliste, il faut être pragmatique dans la vie, etc.*

Peu importe ce que vous direz, l'homme-masse le récupérera toujours à son compte et jamais n'admettra, d'où la force de son *nihilisme réel*, que ce qu'il dit ne peut faire l'objet de débat. Il est ouvert à tout pourvu que ce tout se réduise à son

---

<sup>547</sup> Henry David Thoreau, *La moëlle de la vie : 500 aphorismes*, Traduction de l'anglais, notes et postface par Thierry Gillybœuf, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2006, Coll. « La petite collection », 2006, page 7.

champ de vision. L'homme-masse est un récupérateur. Il recycle tout parce que ce « tout », peut-être un jour, pourra lui être *utile*!

Le cycle de production ne doit donc rien laisser au hasard. Et c'est là que toute l'idéologie de la vertu entre en scène! Le reste – la dépense – ne doit jamais être improductif, selon la mesure de pouvoir que l'on peut y consentir...

À géométrie variable, le recyclage est un cycle de production comme un autre phénomène d'asservissement. On « doit » recycler. Il en va de la survie de la planète. On martèle toujours que le recyclage passe avant tout par l'individu, par la masse. Faut-il donc encore une fois rappeler ce qu'a découvert Ortega Y Gasset : le commandement caractéristique de l'aristocratie qui jadis se fondait sur une élite consciente non seulement de son pouvoir mais également de sa responsabilité morale et *historique* a disparu de la psyché des « élites » qui n'ont conservé que ce qui répond le plus au maintien de leur domination, le pouvoir par l'asymétrie :

Il en fut toujours ainsi, il en sera toujours ainsi ; la puissance et l'argent, le temps et le monde appartiennent aux petits, aux mesquins, et les autres, les êtres humains véritables, n'ont rien. Rien que la mort.<sup>548</sup>

Ainsi, on normalise et régleme tous<sup>549</sup> les échanges. Mais on omet de dire que cette réglementation rendra plus difficile, pour les plus vulnérables, la concurrence. Le faible qui n'a jamais été *éduqué*, au sens historique du terme, ne pourra évidemment pas concurrencer ceux-là même qui l'arrachent à sa condition pour le recycler, pour le remodeler en fonction des besoins du marché, en somme, de leurs intérêts propres.

L'arnaque de ce siècle se traduit par la capacité de l'homme-masse à recycler tout et à le transformer à son image : un magma instantané, homogène, modelable à l'infini – et c'est là que réside son immortalité –, artificiel, plastique mais d'une plasticité matérialiste, sans poésie, sans fragilité, sans mort parce que sans beauté. Ses sentiments nobles se sont avachis et se sont transformés en humeurs, en opinions ou en émois. Ses viscères babillent toujours alors qu'il prétend les faire taire, les rendre immortelles en leur faisant subir une taxidermie intellectuelle. Le processus serait risible s'il n'était pas si *sérieux*.

---

<sup>548</sup> Hermann Hesse, *Le loup des steppes*, Traduit de l'allemand par Juliette Pary, Paris, Éditions Calmann-Lévy, Coll. « Le livre de poche », 1947, page 129.

<sup>549</sup> Cette réglementation à laquelle ne sont jamais assujettis les grands groupes corporatifs et les multinationales est encore une fausseté que véhiculent les « élites » en plein délitement moral. Et l'homme-masse, inerte devant ce totalitarisme institutionnel, ne peut que se retourner vers lui-même – retourner contre lui-même son sentiment de révolte – pour assouvir ses pulsions agressives qui s'exprimeront dans une proximité mortifère pour ne pas dire une promiscuité *explosive*.

## Le mot sous toutes ses coutures

On ne se demande plus aujourd'hui ce qu'est le langage. On le prend tel qu'il est, sauf pour ses spécialistes qui l'analysent sans nécessairement en être traversés, et on l'utilise, le codifie, le normalise ; on l'indexe – ou on le met à *l'index* – afin de mieux l'asservir. Le mot sert de nouvelle soumission de l'homme-masse. Je ne reviendrai pas sur le caractère oxymorique de l'idéologie contemporaine. Parlons plutôt du mot.

Quand on le corsète un peu trop à l'aide d'une norme ou d'un discours normatif, emporté par l'opinion – certains deviennent instantanément utilisés par tous alors que plusieurs n'en connaissent ni l'étymologie ni la définition –, le mot se lâche et son sens strict, maître de lui-même, débordé par la perversion sophiste de ceux qui parlent pour ne rien dire, jaillit là où on ne l'attend pas. Les lacets de la bien-pensance, à la limite de leur distension, cèdent et font place à un débordement de chairs inexplicables. Cette explosion d'affects passe la plupart du temps pour une opposition, une « révolte » qui n'est en fait qu'une trop longue contention du langage.

Si on affuble le mot d'un vêtement trop saillant, il révèle sa vulgarité – son souci d'être, de penser et d'agir, de se fondre dans la masse du monde – à dire ce qu'il pense, sans chicanes ni détours. Le mot s'expose alors dans sa plus pure indigence ; c'est la forme que préfère l'homme-masse. Lui-même inerte, il ne peut se voir ou être vu que dans la forme la plus directe du mot, son utilisation la moins délicate et la moins riche possible.

Qu'arrive-t-il quand on le jette à la face de l'autre pour les instrumentaliser (le mot et l'autre)? Il sert alors d'*armes d'énonciation massive* que l'on s'empresse de hisser sur le porte-étendard de l'idéologie pour proclamer une paix factice tout en fourbant ses armes. Des expressions comme « corridor humanitaire » (enclavement d'une population pendant une agression illégitime), « frappes chirurgicales » (amalgame de deux termes dont le sens est diamétralement opposé, *frappe* et *chirurgie*), « guerre juste » (la guerre est peut-être une forme de résolution de conflit mais n'est en aucun temps une forme de justice), « libéralisation des échanges » (accroissement de l'asymétrie des forces en présence), « mobilité de la main d'œuvre » (précarisation des plus faibles qui ne peuvent se déplacer<sup>550</sup> que

---

<sup>550</sup> Un parallèle pourrait être établi entre ce type de déplacement causé par une précarité économique et la migration forcée de populations durant les purges staliniennes. On force les populations au chômage en délocalisant leurs emplois – alors même que les profits des entreprises sont en forte croissance – et on détruit le tissu social pour les obliger à migrer là où les conditions sociales sont minimales voire inexistantes. Rappelons que la *dékoulakisation soviétique* se caractérisait par des emprisonnements, des confiscations, des exécutions et des déportations de masse. Aujourd'hui, on emprisonne les travailleurs dans une précarité permanente, on vole leurs régimes de retraite en liquidant des entreprises pourtant profitables, on pousse les gens au suicide en leur

péniblement), « compétitivité des nations » (guerre sous une autre appellation) servent à rompre le réseau syntaxique de la langue en désordonnant le sens des mots utilisés pour en faire apparaître l'incongruité. Ainsi, le langage est lui-même discrédité au profit d'un décret lapidaire qui ne fait qu'exécuter un ordre illégitime sans aucune responsabilité énonciative. On agit toujours au nom de quelque chose, d'un concept, au nom d'une population ; mais le signataire s'exécute toujours en « signant avec le sang des autres » un pacte illégitime qui n'engage jamais que ceux qui en ignorent la portée juridique. *Les promesses électorales*, disait Jacques Chirac, *n'engagent que ceux qui y croient*. Venant de ce grand « démocrate », cette vérité exprime admirablement bien l'état d'hypocrisie qui caractérise notre époque. Parions que cet ancien locataire de l'Élysée sera reconnu par l'Histoire pour cette phase célèbre qui résume bien cinquante ans de rapine institutionnelle, politique dont il aura évidemment amplement bénéficié de son vivant.

C'est également pour éviter de remonter jusqu'à la source du crime que l'on détruit les traces – les indices, les preuves – de l'énonciation pour n'en conserver que des mots vides. Même le mot d'esprit devient suspect et on ne croit plus qu'à sa valeur universaliste, celle qu'on décrète et dont on ne tolère aucune autre acception. Tout au plus tolère-t-on le style poétique – et non *la* poésie – pour faire croire à ceux qui s'adonnent à la poésie qu'ils participent activement à produire un monde plus fluide.

Qu'on susurre le mot durant les grands sommets économiques et il devient objet de convoitise, cible des caméras – Eh oui! le mot devient image comme dans le rêve freudien – alors qu'il est obliquement et sournoisement soudoyé en coulisses par le lobby qui s'y connaît en langage diplomatique. Le mot perd donc tout son caractère conceptuel et on peut dès lors le truffer de ce qu'on veut en autant qu'on ait programmé la nouvelle acception auprès des masses. N'oublions pas que le martèlement n'est pas uniquement un terme de forgeron. Ainsi étouffé, le mot doit pour survivre respirer un autre air que celui dans lequel il a été soufflé. Sinon, il crève et on le remplace par un néologisme ou on en emprunte un à une autre langue, la langue anglaise de préférence. C'est ainsi qu'on s'attaque dorénavant au dernier bastion de la langue française, l'Académie française. On ne lui demande plus son avis sur la langue et sur ses nombreuses acceptions, on se contente de forger l'opinion publique dans l'adoption d'un terme qui est la plupart du temps impropre mais que tous les « intellectuels », tous les journalistes et animateurs<sup>551</sup> se plaisent à utiliser

---

refusant toute aide sociale et on les *oriente* vers un nomadisme affabulateur qui fait croire aux migrants qu'ils trouveront un monde meilleur en s'exilant.

<sup>551</sup> Au Québec, l'haïssable manie de l'imitation dont souffrent les animateurs, les journalistes et autres bonzes de l'information tendancieuse est affligeante. On copie la France et ses *ouiquennes*, ses *Smartphones* et ses *castings*. Pour faire « intellectuel », on pervertit, ici mieux qu'ailleurs, la langue française. Mais ce *réflexe de colonisé* ne date pas d'hier. Déjà en mil neuf cent soixante, Gaston Miron évoquait cette aliénation linguistique à la langue anglaise, conditionnement qui est devenu avec le temps génétique ; les anglicismes coulent dans les

pour montrer leur appartenance à la horde sauvage. Car il s'agit bien d'une meute qui hurle pour se faire entendre dans ce bruit de massue ambiant. Ce faisant, l'homme-masse hurle avec les loups et se sépare irrémédiablement – il le paiera très cher – de son historicité.

Mais le ton de l'« homme révolté » a changé. Jadis, surgissant de nulle part, d'anonyme et d'universel qu'il était, il est devenu contingenté, individuel, *identifié*. Parlant en son « nom propre », l'homme-masse se révolte pour lui-même, pour ses proches et pour ses intérêts. Il renverse l'universalité de tous les concepts : la justice devient la justice pour lui-même ; le droit devient *son* droit ; la démocratie devient sa vision de la démocratie ; le bonheur devient son bonheur.

Tout est devenu personnel, singulier, incorporé, digéré. Les conséquences de la révolte n'arrivent plus à exprimer cet universel qui liait les hommes mais plutôt à hurler un droit imprescriptible, indifférent et violent. La Déclaration universelle des droits de l'homme est devenue une déclaration individuelle que pervertissent ceux qui n'en ressentent pas toute la puissante évocation, la poésie. Le révolté postmoderne se dresse devant le monde et affirme qu'il est le premier homme!

Ainsi, il expose pour ceux qui ne le – ce premier homme – connaissent pas encore tous les signes autorisés de son insoumission, celle-ci étant doublée des artefacts de l'asservissement. On pense aux tatouages, aux piercings, aux nouvelles « tenues » vestimentaires qui sont *fièrement* portées sans en connaître le sens symbolique. Cette fierté s'illustrerait facilement en utilisant les concepts bien connus de la psychologie des masses. Mais je n'aborderai pas cet aspect, le trouvant déjà trop surexploité voire surdéterminé.

---

veines des Québécois et se sont même réincarnés en oxymore : le *français!* Il est tout de même curieux que le « glais » de l'anglais se retrouve en seconde position dans le néologisme, derrière le « fran » du français. Il s'agit fort probablement d'une trouvaille euphonique concoctée par un obscur linguiste en mal de visibilité dans le seul but de ne pas écorcher les oreilles des nouvelles générations sensibles à tout ce qui dérange ou nécessite un effort soutenu ; après tout, chaque syntagme aujourd'hui se « doit » d'être *fluide!*

## Vers une nouvelle révolte

Est-il nécessaire de le rappeler, il faut apprendre à servir pour devenir plus grand : « Devenons des serviteurs pour être des supérieurs. »<sup>552</sup> Ainsi, l'esclavage à d'incontrôlables pulsions et l'asservissement à un vorace besoin d'immortalité matérielle ou artificielle sont des formes d'expression révélant une pauvreté d'âme que seule la servitude pourrait transformer. Se révolter contre une condition intolérable – la défaite de la pensée – s'avère la meilleure des expériences et l'immortalité de l'homme, en supposant qu'il puisse s'en contenter, ce qui n'est pas sûr, n'est nullement garante de son affranchissement moral et spirituel.

Devant toute cette *Terreur* indifférente qu'on nous sert jour après jour, devant cette destruction réelle du vivant, à l'intérieur même de nos corps, de nos consciences, mais surtout à même nos désirs les plus irréductibles, il faut rejeter la *lyrisation de la réalité*, s'arracher à ce monde d'humeurs moyenâgeuses et d'émotions barbares qui envahissent nos psychés collectives<sup>553</sup> et ne nous laissent pour toute existence qu'une destruction cynique de l'idée même de concept :

Plus que la Terreur, la lyrisation de la Terreur fut pour moi un traumatisme. À jamais, j'ai été vacciné contre toutes les tentatives lyriques. La seule chose que je désirais profondément, avidement, c'était un regard lucide et désabusé. Je l'ai trouvé dans l'art du roman. C'est pourquoi être romancier fut pour moi plus que pratiquer un « genre littéraire » parmi d'autres ; ce fut une attitude, une sagesse, une position ; une position excluant toute identification à une politique, à une religion, à une idéologie, à une morale, à une collectivité ; une *non-identification*<sup>554</sup> consciente, opiniâtre, enragée, conçue non pas comme une évasion ou passivité, mais comme une résistance, défi, révolte. J'ai fini par avoir ces dialogues étranges : « Vous êtes communiste, monsieur Kundera ? – Non, je suis romancier. » « Vous êtes dissident ? – Non, je suis romancier. » « Vous êtes de gauche ou de droite ? – Ni l'un ni l'autre. Je suis romancier. »<sup>555</sup>

<sup>552</sup> Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], page 878.

<sup>553</sup> Il n'y a plus de cet « inconscient collectif » habitant un nous symbolique qui créerait à la fois du mythe mais également du vivant. Il faut dorénavant parler d'*inconscients individuels* mis en scène dans une indigence scénique d'un théâtre *foncièrement* dégénéré et conformiste.

<sup>554</sup> C'est en ce sens que tout le débat identitaire, qu'il soit religieux, athée, féministe, social, marxiste, libéral, etc., est d'un *ennui* bien contemporain, *émancipé*.

<sup>555</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1993, page 187.

Mais que serait devenu l'art aujourd'hui, à la fin des Temps modernes? Comme on l'a remplacé par l'*inculture démocratique*, on pourrait se demander où se situe l'art dans notre paysage métallique contemporain?

Nietzsche nous avait enseigné que l'homme s'empressait de dissimuler, derrière le buisson de la connaissance, quelque invention de son cru qu'il n'avait plus qu'à découvrir pour s'émerveiller de « son » intelligence. Malheureusement, on est en passe de ne plus pouvoir distinguer l'invention de l'inventeur :

L'art moderne : une révolte contre l'imitation de la réalité au nom des lois autonomes de l'art. L'une des premières exigences pratiques de cette autonomie : que tous les moments, toutes les parcelles d'une œuvre aient une égale importance esthétique. L'impressionnisme : le paysage conçu comme simple phénomène optique, de sorte que l'homme qui s'y trouve n'a pas plus de valeur qu'un buisson. [...] En musique, même tendance vers l'égalité esthétique de tous les moments de composition : Satie, dont la simplicité n'est qu'un refus provocateur de la rhétorique musicale héritée. Debussy, l'enchanteur, le persécuteur des araignées savantes. Janacek supprimant toute note qui n'est pas indispensable. Stravinski qui se détourne de l'héritage romantique et du classicisme et cherche ses précurseurs parmi les maîtres du premier temps de l'histoire de la musique. [...] Et le roman : la mise en doute de la fameuse devise de Balzac « le roman doit concurrencer l'état civil » ; cette mise en doute n'a rien d'une bravade d'avant-gardistes se plaisant à exhiber leur modernité pour qu'elle soit perceptible aux sots ; elle ne fait que rendre (discrètement) inutile (ou quasi inutile, facultatif, non-important) l'appareil à fabriquer l'illusion du réel.<sup>556</sup>

À viser ce « point de fuite » décrit par Kundera, on peut se demander si l'art n'a pas été totalement réduit au silence par ce relativisme agressif qui fait croire à l'homme que la fin du temps des idées<sup>557</sup> est advenue. L'époque contemporaine qui subit également de profondes mutations n'est déjà plus celle de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Tout semble toujours obsolète et la nouveauté *explode* constamment dans le paysage psychique de l'homme-masse.

Le doute systématique – le soupçon – s'est installé (qu'on pense aux polémiques médiatiques sur l'état du climat, la spiritualité, le délitement des institutions, l'exacerbation des pseudo-libertés individuelles, la déliquescence de

<sup>556</sup> *Id.*, pages 190-191.

<sup>557</sup> On considère généralement que les « Temps Modernes » débutent vers la fin du Moyen Âge pour s'achever avec la Révolution française en 1789. Les Temps Modernes seraient principalement marqués par la Renaissance, les guerres de religion et l'établissement de la monarchie absolue.

l'économie mondiale, etc.) dans nos consciences et sert maintenant de leitmotiv aux *faiseurs* d'art. On tente de systématiser l'art, d'en colmater les brèches pourtant fécondes afin d'en faire quelque chose de *novateur*, quelque chose qui se tourne résolument<sup>558</sup> vers l'avenir mais qui n'embrasse plus aucune existence, sans parler évidemment de son caractère infantile qu'avait entrevu Kundera. En parcourant l'histoire du roman, il découvre une vérité sur notre époque qui ne cesse d'inquiéter :

En effet, tout est déjà là, dans cette Kakanie musilienne : le règne de la technique que personne ne domine et qui change l'homme en chiffre statistique [...] ; la vitesse comme valeur suprême du monde enivré par la technique ; la bureaucratie opaque et omniprésente [...] ; la stérilité comique des idéologies qui ne comprennent rien, qui ne dirigent rien [...] ; le journalisme, héritier de ce qu'on a appelé jadis la culture ; les collabos de la modernité ; la solidarité avec des criminels en tant qu'expression mystique de la religion des droits de l'homme [...] ; l'infantophilie et l'infantocratie (Hans Sepp, un fasciste avant la lettre, dont l'idéologie est fondée sur l'adoration de l'enfant en nous).<sup>559</sup>

Qu'ajouter à cette froide énumération qui traduit admirablement ce XX<sup>e</sup> siècle patent? Même les frontières nationales ne servent plus qu'un internationalisme de façade, un cosmopolitisme d'épicerie rapiécées pour des économies de rapine. Comment peut-on alors découvrir où se terre l'art pour ne pas être crucifié chez *Sotheby's*?

La marchandisation de l'art est devenue une pratique admise. Soit. Et ses défenseurs – non de l'art mais de sa *mise en marché* – vous diront que l'art doit également se vendre, qu'on doit en faire la promotion. Pour vous en convaincre, ils vous gratifieront d'un long exposé sur le traditionnel mécénat des puissants de ce monde qui ont financé – pris sous leur aile protectrice – les artistes. Mais c'était en comptant sur leur culture, sur leur capacité à distinguer l'art et la finance. Cette maîtrise servait l'art qui, ne l'oublions pas, en était pleinement conscient et ne cessait d'intégrer dans ses œuvres cette dette qui ne serait jamais remboursée mais qui n'altérerait nullement son extraordinaire hétérogénéité. Je n'évoque pas ici son caractère subversif que l'on confond aujourd'hui avec le narcissisme de l'artiste contemporain. Certes, l'art porte en lui un élément révolutionnaire et insaisissable. Et c'est cette valeur inestimable que connaissaient les grands mécènes de ce monde. Ils étaient pleinement conscients que le « financement » de l'art, pour utiliser un terme bien de notre époque, n'était après tout qu'une dépense improductive – un *potlatch*

---

<sup>558</sup> Une résolution qui ne tolère aucune remise en cause. Cet acte fondateur de notre époque rappelle l'attitude politique, catatonique, actuelle qui se drape dans ses convictions les plus grotesques pour imposer ses lubies, la nouvelle définition de la démocratie directe, une idéologie qui vise juste en devisant pour ne rien dire.

<sup>559</sup> *Id.*, page 197.



aurait écrit Georges Bataille – qui ne serait jamais remboursée autrement que par une plus grande dépense encore. Pourquoi? Simplement parce que le seul fait d'évoquer une quelconque dette, un quelconque remboursement autrement que par une dépense encore plus grande, annulerait la grandeur de la dépense et réduirait celui qui l'engendre à la dépense même. L'art véritable ne se vend pas même s'il s'achète ; curieux paradoxe. Il ne s'agit pas de convaincre – geste d'épiciers ou de négoce – mais de créer.

C'est ainsi qu'à l'époque de l'homme-masse, tout est transaction, commerce. Rien n'est plus tabou. Aujourd'hui, l'art se vend – s'offre aux plus *offrants* – et s'achète. Avant, le commerce ne se passait que dans un seul sens. On adoptait un artiste que l'on aimait. Puis il fleurissait de par son art, son talent, sa grandeur intellectuelle et artistique. Aujourd'hui, on finance un artiste que l'on *met en marché*. Son talent existe, certes. Mais il ne prend de la *valeur* que lorsqu'il est connu, mis en marché, promulgué. Sinon, il n'existe pas pour lui-même ou dans le champ esthétique dans lequel il a trouvé la singularité de son expression ; du moins pour le marché de l'art. On a *systematisé* l'artiste en le forçant à créer un système, d'où l'extrême insipidité des thématiques que créent les faiseurs d'art pour plaire à un public de plus en plus inculte, de plus en plus inerte. Il ne s'agit pas ici de réduire l'art moderne à un quelconque marchandage. L'art moderne existe. Mais il n'existe qu'en chacun de nous dans l'expérience la plus intime, la plus traumatisante, la plus inquiétante<sup>560</sup>. Toute la différence est dans la systématisation décrite par Kundera :

Or, il faut que celui qui pense ne s'efforce pas de persuader les autres de sa vérité ; il se trouverait ainsi sur le chemin d'un système ; sur le lamentable chemin de l'« homme de conviction » ; des hommes politiques aiment se qualifier ainsi ; mais qu'est-ce qu'une conviction? C'est une pensée qui s'est arrêtée, qui s'est figée, et l'« homme de conviction » est un homme borné ; la pensée expérimentale ne désire pas persuader mais inspirer ; inspirer une autre pensée, mettre en branle le penser ; c'est pourquoi un romancier doit systématiquement désystematiser sa

---

<sup>560</sup> Je relate une brève anecdote. Jadis, étant chez un ami sculpteur, peintre et vitrier – son génie résidait dans le verre, la création de vitrail –, je me mis à observer une magnifique calligraphie japonaise qui était accrochée *comme* un tableau sur un mur du salon. J'étais curieux et absorbé par cet art dont je ne « comprenais » absolument rien – et que je ne comprends pas davantage aujourd'hui, fort heureusement – et qui me laissait perpétuellement dans une angoisse existentielle. Soudainement en moi affluèrent des torrents de larmes qui me rendirent tellement triste que mon ami Bruce, qui était occupé à nous préparer un café, surgit précipitamment de la cuisine en me demandant ce que j'avais, si ça allait. Refoulant tant bien que mal mes larmes, je lui avouai tout tremblant : « Avant, je ne comprenais rien à l'art et j'étais sans cesse terrorisé à l'idée de n'en jamais rien comprendre. » – « Et alors, me dit-il, pourquoi pleures-tu? » – « C'est que maintenant, soudainement, je suis terrorisé à l'idée de *le* comprendre! » Il se mit à sourire doucement et me dit simplement : « C'est bien. Maintenant, viens prendre ton café. »

pensée, donner des coups de pied dans la barricade qu'il a lui-même érigée autour de ses idées.<sup>561</sup>

Mais cette nouvelle révolte, qui n'est pas une révolte des mots mais bien plutôt une angoisse ressentie par l'absence que ceux-ci nous offrent, rappelle étrangement le dédale de la pensée russe à l'époque du socialisme *de masse*. Pourquoi de masse?

Parce que le totalitarisme est un phénomène de masse. Il ne fonctionne et n'opère qu'en présence d'une *masse critique*. Il n'exclut donc aucunement le néolibéralisme actuel qui, sous des airs faussement libertaires – pour ne pas dire liberticides –, asservit des populations entières à l'aide d'idéologies bien réelles celles-là – on n'a qu'à penser à tous ces policiers qui défendent les dirigeants politiques alors que les présidents d'entreprise circulent la plupart du temps assez librement, ce qui fait dire que l'idéologie fonctionne car le peuple se trompe de cible, ou plutôt, on lui indique le leurre (les politiciens) qu'ils prennent pour cible –, signe que l'esclavage – rappelons que le salaire minimum en Allemagne est une pure affabulation et que c'est bien dans ce pays que l'on a également prétendu que *le travail rendait libre* – est bien portant.

Qu'entends-je par « pensée russe »?

Nous pourrions comparer<sup>562</sup> les pensées allemande, française, anglaise, russe, italienne, et de tant d'autres qui nous ont été données depuis l'avènement de l'œuvre gigantesque de Tolstoï. N'en évoquons au passage que quelques-unes, telles que décrites par l'auteur de *Guerre et Paix* :

Pfuhl était un de ces hommes sûrs d'eux, irrémédiablement, jusqu'au martyre, comme seuls peuvent l'être les Allemands, parce

---

<sup>561</sup> *Id.*, page 207.

<sup>562</sup> Slavoj Žižek montre bien que l'idéologie ne consiste pas à changer l'exemple utilisé pour conditionner l'individu mais plutôt à changer la théorisation même de l'exemple : « Dans la vie pratique, dans les phénomènes les plus vulgaires, là, on pratique l'idéologie encore. On peut se moquer de l'idéologie, dans notre conscience explicite ; mais dans la vie quotidienne, dans notre approche, pas seulement aux grands thèmes sociopolitiques, mais même au niveau de la vie la plus vulgaire, la plus quotidienne. [...] Et c'est pourquoi l'on doit se retourner vers l'idéologie véritable, celle qui nous contrôle encore ; les choses les plus vulgaires, les plus quotidiennes. Par exemple, c'est peut-être l'exemple le plus ridicule, mais je l'aime. Dans un de mes livres, j'analyse une chose absolument vulgaire qui est, ça m'a frappé parce que je voyage beaucoup, la structure des toilettes en France, en Allemagne, et dans l'univers anglo-saxon ; la structure différente, comment on fait disparaître la merde. Et ça m'a choqué parce que j'ai parlé avec des architectes. Le style français, le trou est au derrière, ça doit disparaître aussi vite que possible. L'Anglais, ça flotte dans le haut. L'Allemand, ça doit être présenté, là, pour inspection. J'ai parlé avec des architectes. Ils m'ont dit, on ne peut pas fonder ça à un niveau, disons, pragmatique, utilitaire, c'est vraiment une attitude fondamentale, presque métaphysique ; et ce qui m'apparaît tellement ridicule, il me semble, comment ça correspond à ceci, à cette attitude fondamentale de ces trois nations. Le Français, Révolution, donc c'est vite, on liquide, la liquidation vite du problème. La merde doit disparaître. L'Anglais, pragmatique, ça doit flotter dans l'eau. L'Allemand, c'est quoi, la métaphysique, poésie, la contemplation. C'est incroyable comment dans un phénomène tellement vulgaire, même là, on trouve des attitudes métaphysiques. » Entretien accordé par Slavoj Žižek à l'émission *Les vendredis de la philosophie*, France culture, le 26 mai 2006.

que seuls les Allemands fondent leur assurance sur une idée abstraite, sur la science, c'est-à-dire la prétendue connaissance de la vérité absolue. Le Français sera sûr de lui parce qu'il est convaincu de la séduction irrésistible, tant intellectuelle que physique qu'il exerce sur tous, hommes et femmes. L'Anglais est sûr de lui parce qu'il est citoyen de l'État le mieux organisé de tous et parce qu'il sait toujours, en tant qu'Anglais, ce qu'il doit faire et sait que tout ce qu'il fait en tant qu'Anglais est indubitablement bien fait. L'Italien est sûr de lui parce qu'il s'abandonne à son émotion et en oublie facilement et lui-même et les autres. L'assurance du Russe tient à ce qu'il ne sait rien et ne veut rien savoir, car il ne croit pas qu'on puisse savoir quoi que ce soit. L'assurance de l'Allemand est la pire de toutes, la plus impénétrable et la plus odieuse, parce qu'il s'imagine qu'il connaît la vérité, la science qu'il a inventée lui-même, mais qui est à ses yeux la vérité suprême.<sup>563</sup>

Nous baignons ici dans l'historicité la plus profonde. De l'idée abstraite à la séduction la plus parfaite en passant par l'organisation la plus achevée, sans omettre l'émotion la plus grandiose, Tolstoï décrit de manière admirable l'Occident tel qu'on croit encore le connaître aujourd'hui, monde auquel on oppose une énigme! Car la pensée russe, ne sachant rien, ne croyant en aucun système et pourtant pénétrée par la plus profonde mystique, ne se pose pas la question de la vérité ; cette vérité est en elle. Dans cette pensée protéiforme à l'image de l'histoire de ces peuples qui demeurent énigmatiques aux yeux des occidentaux que nous sommes, tout y est détours, revers, allusions.

La pensée russe est tellement foisonnante, complexe, insaisissable – faisant toujours, en elle-même d'abord, *volte-face* – et pourtant d'une force pragmatique indiscutable qu'elle échappe à toute systématisation. Toute l'histoire de la Russie, qu'on a bien essayé de liquider au moment de la *perestroïka* alors qu'on peine à bien la cerner parce que cette complexité relève également de son aspect territorial, géographique – la Russie étant en superficie le plus vaste pays du monde – mais également spirituel, ne peut se comprendre que dans l'expérience russe. C'est d'ailleurs là que se trouve la clé de notre contemporanéité. Le monde tel qu'on voudrait bien nous le « vendre » n'est qu'une réduction grossière à la « pensée » des épiciers. L'économie n'est devenue qu'une doctrine simpliste qui tire sa force de l'aplatissement des défauts de la nature, des heurts que provoque l'histoire, surtout quand on tente de la réécrire ou simplement de la *manipuler*. L'histoire n'est pas un algorithme.

---

<sup>563</sup> *Op. cit.*, Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, pages 64-65.

Ainsi, tout ce qui a été écrit jusqu'à présent dans cet essai constitue une tentative de désystématisation de la pensée ; celle qui *opère* en moi une séparation conscience de réalités multiples et souvent factices pour mieux les sélectionner et tenter de les expliciter. Doit-on pour ce faire œuvrer dans le silence, loin des feux de la rampe? Doit-on se cloîtrer, renoncer au monde afin de mieux en embrasser la totalité? Je ne le pense pas.

Je sais simplement que j'ai essayé depuis plusieurs années de comprendre toutes les tempêtes intérieures de l'âme. Mais direz-vous, de quelle âme s'agit-il? Il est question, répondrai-je, de cette âme que l'on a tenté d'annihiler à l'aide d'un matérialisme hypertrophié, d'une violence endémique qui s'est immiscée partout dans tous les « actes » de la pensée.

Ces tempêtes, les ai-je traversées sans heurts? Évidemment pas. L'art m'y a aidé, m'a guidé en effaçant devant mes pas incertains le chemin qui conduit jusqu'à l'autre et que je ne peux emprunter sans me perdre irrémédiablement pour mieux me (re)trouver. Sans autre, aucune immortalité n'existe. C'est d'ailleurs ce même « autre » qui, n'étant que lui-même, en m'indiquant son propre chemin, m'a également montré que je ne pouvais l'y suivre, malgré tout l'amour – sentiment qui parfois et bien malgré moi s'est transformé en engouement faisant écran à l'expérience rationnelle seule capable de nous arracher au rêve pour nous éclairer de la réalité multidimensionnelle – que je lui vouais. Il m'a enjoint de le rejoindre, là seulement où je pourrais exprimer ce qui en moi est universel, ce qui ne s'exprime jamais en système. Sur ce chemin ardu et solitaire, bien des amours se sont enflammées. Aucun n'a su résister au brasier de mon doute, à la force rêche, coupante et dénuée de toute sensiblerie de l'art comme de sa rationalité.

Voilà où j'en suis. Et voilà où s'achèvera, inachevée, cette tentative d'une lecture en archipel du concept de révolte. J'espère avoir ouvert quelques horizons différents, avoir remis en perspective sans intention idéologique le sens de la réalité qui ne saurait subsister sans *historicité*.

Suis-je encore un homme-masse? Je laisserai au lecteur qui se sera efforcé de s'éloigner de tout ce qui aurait pu être tendancieux, automatique, technique, *idéologique* dans cet essai, le soin d'en juger.

## À la frontière du moi ; voyage au-delà de la pensée

Sur le long chemin qui nous mène vers nous-mêmes, nous ne cessons de trébucher pour mieux nous relever ; aussi morts et obstinés que nous sommes<sup>564</sup> ! Aucune expérience humaine ne devrait être ignorée sans risquer de perdre à tout jamais le sens de la réalité.

Que nous cherchions toujours à dépasser notre fragilité...

L'inertie qui nous tétanise et nous empêche de penser la fin et le commencement, l'entre-deux qui déchire notre haïssable prétention, cet immobilisme mime la mort et l'indéniable désir que nous avons de réaliser celui-ci et de transcender celle-là. Le progrès tant désiré, le désir tant espéré et sans cesse inassouvi, l'immortalité promise et jamais réalisée, offre invalide proposée tant par le Diable que par son alter-ego, tous ces artefacts ne cessent de nous mettre en garde contre une inertie caractérielle que promulguent des morts-vivants inféodés à des intérêts matérialistes. Ne nous trompons pas de cible. L'ivresse du pouvoir rend inerte la pensée. Les exemples fusent de toute part et les feux d'artifice de l'idéologie scintillent en permanence dans un ciel vide d'étoiles pour nous illusionner sur notre volonté délétère de subsister, comme le ferait une étoile morte qui brillerait durant des millions d'années pour se convaincre que le temps n'est pas son affaire!

On pourrait s'interroger sur la haine que peut ressentir l'homme-masse envers l'intrépide aventurier qui cherche la vérité. Si celui-ci la trouvait en incriminant celui-là, on comprendrait la hargne à dissimuler le crime sous les opipaux de la vertu. Mais comme la quête seule de la vérité est inquiétante pour l'homme-masse, on peut sans trop se tromper imaginer l'importance de la recherche qui isole le chercheur, celle qui l'éloigne de l'idéologie.

---

<sup>564</sup> *La promenade de trois morts* d'Octave Crémazie peut certainement nous éclairer sur notre fixation idéologique qui tente de nous faire croire que nos amours éphémères seront éternellement remémorées!

## Postface

### La réception littéraire

À qui est destiné cet essai? Franchement, je ne le sais pas. Il ne « vise » certainement pas l’homme-masse – dont j’essaie désespérément de me départir sans attitude morale – ou son descendant, le post-humain auto-engendré ; cette « famille » préfabriquée à l’aide des illusions de la technique ne saurait se sentir appelée par un quelconque frémissement, par quelque soubresaut de réalité qui l’incarnerait de manière classique. Il ne s’adresse pas non plus à l’intellectuel de carrière qui ne cherche pas à s’arracher à ses pensées conventionnées et académiques comme à celles de ses collègues pour jeter un *coup d’œil* par-dessus son épaule afin d’apercevoir dans son rétroviseur le doute d’un inconnu ; pourquoi oser l’altérité quand il y a plus intéressant à faire du côté de l’idéologie, peu importe où elle *opère*. Le grand public ne saurait certainement pas s’enthousiasmer ni s’engouer pour un essai aride et sans arrière-pensée sensationnaliste ou idéologique ; il a mieux à faire. Peut-être qu’une simple opiniâtreté malade mais obstinée pourrait s’y arrêter l’espace d’une seconde. Non, je pense que ce texte n’est dédié à personne<sup>565</sup> tout simplement parce que je ne sais pas réellement pourquoi il a été *tenté*. Car c’est bien d’une tentative, d’une volte-face dont il s’agit. Tant de textes aujourd’hui sont *commis* qu’il est quasiment impossible de parler ou d’écrire à travers ce déferlement pulsionnel de mots et d’« idées ». Le lecteur attentif aux pièges que je lui aurai tendus sans en être conscient sera donc bien avisé de ne pas trop s’attarder aux soubresauts malicieux de cet essai, comme le démontre l’inénarrable description du « pou » de Lautréamont<sup>566</sup> évoquée précédemment, ce *parasite idéologique* qui suce le sang de l’homme-masse sans le réveiller.

<sup>565</sup> « Quel est ton nom? » demande Polyphème. « Personne », lui répond Ulysse. Ainsi, ce subterfuge sauve la vie du héros de l’Odyssée. L’absence d’identité figée – et non l’absence d’être – permet donc au lecteur de se tenir en équilibre entre deux concepts. Il peut alors accueillir le propos évoqué sans être *nécessairement* en accord avec celui-ci et ainsi conserver toute sa liberté de penser. Autrement, il s’inféode à l’idéologie *littéraire* et abdique son libre-arbitre au profit d’un magma social qui reconforte ceux qui refusent l’effort, peu importe lequel ; effort de penser, effort de lecture, effort de vivre, effort de critiquer, effort nécessaire à la volte-face!

<sup>566</sup> « Il existe un insecte que les hommes nourrissent à leurs frais. Ils ne lui doivent rien ; mais, ils le craignent. Celui-ci, qui n’aime pas le vin, mais qui préfère le sang, si on ne satisfaisait pas à ses besoins légitimes, serait capable, par un pouvoir occulte, de devenir aussi gros qu’un éléphant, d’écraser les hommes comme des épis. Aussi faut-il voir comme on le respecte, comme on l’entoure d’une vénération canine, comme on le place en haute estime au-dessus des animaux de la création. On lui donne la tête pour trône, et lui, accroche ses griffes à la racine des cheveux, avec dignité. Plus tard, lorsqu’il est gras et qu’il entre dans un âge avancé, en imitant la coutume d’un peuple ancien, on le tue, afin de ne pas lui faire sentir les atteintes de la vieillesse. On lui fait des funérailles grandioses, comme à un héros, et la bière, qui le conduit directement vers le couvercle de la tombe, est portée, sur les épaules, par les principaux citoyens. Sur la terre humide que le fossoyeur remue avec sa pelle

## La position de l'intellectuel

La position de l'intellectuel se représente elle-même comme une scène primitive<sup>567</sup> où le sacrifice est peut-être fictif. L'intellectuel le sait, le récepteur également, mais le sacrifié l'ignore. C'est en ce sens que l'intellectuel – le sacrifié comme narrateur de la fiction – ne prend conscience de sa pensée que lorsque la fiction fonctionne, opère une césure comme une réception – geste paradoxal – entre l'émetteur et le récepteur. Mais cette lucidité demeure une fiction que seule peut révéler l'histoire. Rien dans le langage ne peut traduire sa performativité réelle. L'idéologie – le capitalisme comme religion, par exemple – craint l'éthique ou la transcendance. Elle ne peut dévoiler ses projets, pas même à sa propre pensée, sans abandonner son libre-arbitre qu'elle a déjà *donné en gage* à un absent algorithmique et mathématiquement structuré. Le chaos organisé, comme on planifie l'effondrement programmé d'un édifice pour en contrôler la « chute », pur fantasme de l'oxymore, tente de nier la destruction en en provoquant les effets. L'homme-masse s'extasie

---

sagace, on combine des phrases multicolores sur l'immortalité de l'âme, sur le néant de la vie, sur la volonté inexplicable de la Providence, et le marbre se referme, à jamais, sur cette existence, laborieusement remplie, qui n'est plus qu'un cadavre. La foule se disperse, et la nuit ne tarde pas à couvrir de ses ombres les murailles du cimetière. Mais, consolez-vous, humains, de sa perte douloureuse. Voici sa famille innombrable, qui s'avance, et dont il vous a libéralement gratifié, afin que votre désespoir fût moins amer, et comme adouci par la présence agréable de ces avortons hargneux, qui deviendront plus tard de magnifiques poux, ornés d'une beauté remarquable, monstres à allure de sage. Il a couvé plusieurs douzaines d'œufs chéris, avec son aile maternelle, sur vos cheveux, desséchés par la succion acharnée de ces étrangers redoutables. La période est promptement venue, où les œufs ont éclaté. Ne craignez rien, ils ne tarderont pas à grandir, ces adolescents philosophes, à travers cette vie éphémère. Ils grandiront tellement, qu'ils vous le feront sentir, avec leurs griffes et leurs suçoirs. Vous ne savez pas, vous autres, pourquoi ils ne dévorent pas les os de votre tête, et qu'ils se contentent d'extraire, avec leur pompe, la quintessence de votre sang. Attendez un instant, je vais vous le dire : c'est parce qu'ils n'en ont pas la force. Soyez certains que, si leur mâchoire était conforme à la mesure de leurs vœux infinis, la cervelle, la rétine des yeux, la colonne vertébrale, tout votre corps y passerait. Comme une goutte d'eau. Sur la tête d'un jeune mendiant des rues, observez, avec un microscope, un pou qui travaille ; vous m'en donnerez des nouvelles. Malheureusement ils sont petits, ces brigands de la longue chevelure. Ils ne seraient pas bons pour être conscrits ; car, ils n'ont pas la taille nécessaire exigée par la loi. Ils appartiennent au monde lilliputien de ceux de la courte cuisse, et les aveugles n'hésitent pas à les ranger parmi les infiniment petits. Malheur au cachalot qui se battraient contre un pou. Il serait dévoré en un clin d'œil, malgré sa taille. Il ne resterait pas la queue pour aller annoncer la nouvelle. L'éléphant se laisse caresser. Le pou, non. Je ne vous conseille pas de tenter cet essai périlleux. Gare à vous, si votre main est poilue, ou que seulement elle soit composée d'os et de chair. C'en est fait de vos doigts. Ils craqueront comme s'ils étaient à la torture. La peau disparaît par un étrange enchantement. Les poux sont incapables de commettre autant de mal que leur imagination en médite. Si vous trouvez un pou dans votre route, passez votre chemin, et ne lui léchez pas les papilles de la langue. Il vous arriverait quelque accident. Cela s'est vu. », Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, Poésies I et II, Éditions établies par Jean-Luc Steinmetz, Paris, GF-Flammarion, 1990, pages 157-158.

<sup>567</sup> La scène primitive, fictive ou réelle, ne sert qu'à créer du symbolique à partir duquel le sujet imaginera sa propre histoire jusqu'à ce qu'il ait atteint la maturité requise pour l'enchâsser avec modestie dans la fable du monde. Il le fera notamment en créant autour de lui les conditions de possibilité de son propre effacement. Et c'est là que, dans ce magma d'expériences et de *vies réellement vécues*, l'événement historique puise son sens et façonne notre mémoire en en ramifiant à l'infini – sa propre immortalité – ses « conséquences ».

devant ce leurre ; il en jouit comme il se joue de lui-même. Il se met en jeu mais dans une distraction virtuelle qui mime une *mort sur écran* accessible du bout des doigts.

De proche en proche, l'intellectuel est ou devrait être plus sensible aux effets de cette chute car il cherche à la provoquer. Il ne peut donc s'y prendre en rusant avec son altérité qu'il méconnaît et qu'il initie pour risquer, et c'est en ce sens que le capitalisme est une idéologie, de tout perdre. Les capitalistes ne croient pas en leur chute mais la provoquent sans arrêt pour en faire ressentir les effets à ceux qui ne possèdent pas les instruments nécessaires – instruments d'une grande précision pour déceler les méandres de la pensée – à la différenciation de ces effets. Ainsi, le lecteur – l'auditeur, le spectateur, le cinéphile – n'est pas en contrôle de cette relation qui le désubjectivise et le transforme en quelque chose qui ne se produit ni ne s'*augmente* pas.

Qu'est-ce qu'un être humain? Pourquoi finalement ne laissons-nous pas s'éteindre une civilisation qui peine à s'*adapter* à une « réalité » qui la dépasse? Parce que cette réalité apparente n'est que la face cachée d'une idéologie grossièrement amplifiée et gonflée d'artifice ; mais qui se soucie de cette arnaque lorsque le subterfuge usurpe la place de la réalité. En voici un exemple. Dans un monde où les discours – peu importe qu'ils soient officiels, intellectuels, politiques, religieux, spirituels – circulent à une vitesse phénoménale dans un flux d'informations mécanisées qui façonne la connaissance, on ne peut passer sous silence que la fonction crée la position. Quiconque vit un traumatisme le sait mais le tait par décret. On ne peut jamais s'*imaginer* le sort d'un grand brûlé ou d'un accidenté grave de la route, d'une personne victime d'un acte criminel sans quelque effroi mêlé d'indifférence<sup>568</sup>. C'est que l'expérience est toujours autre et radicale pour celui qui l'*éprouve*. On peut bien vouloir accéder à l'immortalité en pensant que cette altérité deviendra une partie du passé, un artefact, un vestige d'une humanité souffrante qui enfin aurait cédé sa « place » à quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus divin. Il faudra toujours en passer par cette perte – curieux comment la perte devient nécessaire pour devenir quelque chose de plus grand – pour s'affranchir

---

<sup>568</sup> « Mais ce n'était plus du tout la même chose. Honoré maintenant se sentant submergé par la pensée de son malheur, comme il l'avait souvent été par la pensée du malheur des autres, ne pouvait plus comme alors reprendre pied en lui-même. Il sentait se dérober sous ses pas ce sol de la bonne santé sur lequel croissent nos plus hautes résolutions et nos joies les plus gracieuses, comme ont leurs racines dans la terre noire et mouillée les chênes et les violettes ; et il butait à chaque pas en lui-même. En parlant de C..., à ce dîner auquel il repensait, le docteur avait dit : "Déjà avant l'accident et depuis les attaques des journaux, j'avais rencontré C..., je lui avais trouvé la mine jaune, les yeux creux, une sale tête!" Et le docteur avait passé sa main d'une adresse et d'une beauté célèbres sur sa figure rose et pleine, au long de sa barbe fine et bien soignée et chacun avait imaginé avec plaisir sa propre bonne mine comme un propriétaire s'arrête à regarder avec satisfaction son locataire, jeune encore, paisible et riche. Maintenant Honoré se regardant dans la glace était effrayé de sa "mine jaune", de sa "sale tête". Et aussitôt la pensée que le docteur dirait pour lui les mêmes mots que pour C..., avec la même indifférence, l'effraya. Ceux mêmes qui viendraient à lui pleins de pitié s'en détourneraient assez vite comme objet dangereux pour eux ; ils finiraient par obéir aux protestations de leur bonne santé, de leur désir d'être heureux et de vivre. », Marcel Proust, *La fin de la jalousie* et autres nouvelles, Édition de Thierry Laget, Paris, Gallimard, 1993, pages 93-95.



d'un karma déterministe qui nous oblige à la souffrance pour évoluer. Il s'agit là d'un changement radical de paradigme que nous propose la technique, elle qui nous offre une *évolution sans risques* sur un plateau d'argent vidé des affres de la souffrance. Il semblerait donc que l'immortalité convaincrat l'hubris humaine d'abdiquer son hétérogénéité – son libre-arbitre – en échange – toujours le retour du refoulé, du troc marchand – d'une quiétude propice aux arts et à la connaissance. En sera-t-il ainsi? La connaissance n'est-elle pas également inquiétude? L'art n'est-il pas avant tout, y compris envers lui-même, subversion<sup>569</sup>? En faisant la mort rendre les armes, devons-nous nous asservir à ces flux tendus qui nous garantiront une éternité ligotée, comme Prométhée enchaîné à son rocher? Poser la question, là est l'acte cataclysmique de l'intellectuel. Le *Polemos* ne doit pourtant pas aujourd'hui faire partie de sa rhétorique ni de sa stratégie, sinon il joue le jeu du religieux capitaliste. Tourner le dos à la réalité ne signifie pas de s'en détourner. C'est également lui offrir son dos<sup>570</sup> pour qu'elle permette à l'intellectuel un autre « point de vue », un autre angle de perception, de préhension et d'analyse. L'intellectuel aujourd'hui doit regarder dans son rétroviseur pour scruter l'homme-masse, le post-humain, l'homme « augmenté » se débattant avec ses propres restes humains.

Il doit renoncer au discours performatif ou faussement déclaratif et se concentrer sur l'occupation opiniâtre et silencieuse du lieu public, le seul espace réel possible pour la pensée qui déjà – on n'a pas eu besoin de la technique pour ressentir quoi que ce soit de divin dans ce monde déshumanisé – s'offre à sa conscience. L'espace public, peu importe qu'on le privatise – qu'on le prive de son autonomie ou de son libre-arbitre – ou non aux profits de « nouveaux intellectuels » aux pensées moralement réfléchissantes, *artificielles*, demeure un lieu de grande intelligence. Car l'espace public réside au plus profond de nous-mêmes et ne saurait être échangé contre un vulgaire lopin d'esprit – un disque dur, car la pensée est plastique – aux contours de *Nuage* (Cloud computing, en anglais).

Que l'intellectuel s'éloigne d'un débat public trop corseté ne signifie en rien qu'il ne s'y intéresse pas. Bien au contraire! Ce faisant, il peut analyser tous les antagonismes en présence, déceler en ceux-ci toutes les stratégies, observer tous les

---

<sup>569</sup> David Orbach, dans une conférence à l'Université populaire de Caen, montre comment le lien entre l'artiste et l'artisan a été perverti puis brisé par la technique. L'artiste et l'artisan interrogent le réel, l'expriment et le façonnent. En dissociant l'art et l'artisan, en rejetant ce dernier du côté d'un passé irréconciliable et en *amalgamant* l'art à la technique, on crée une nouvelle unité qui n'a d'autre but que d'industrialiser le côté subversif de l'art afin de l'institutionnaliser. Mais comme le rappelle David Orbach en citant la vocation du début du XX<sup>e</sup> siècle de l'école d'architecture allemande du Bauhaus, « il n'existe pas d'art professionnel ». Cet autre oxymore (art et technique) constitue une idéologie achevée qui consiste à nier, par le biais de la relation, les deux termes de l'expression.

<sup>570</sup> « [...] Je mendierai ma vie, sur les routes de France, de Bretagne en Provence, et je dirai aux gens, refusez d'obéir, refusez de la faire, n'allez pas à la guerre, refusez de partir. S'il faut donner son sang, allez donner le vôtre, Vous êtes bon apôtre, Monsieur le Président. Si vous me poursuivez, prévenez vos gendarmes, que je n'aurai pas d'armes, et qu'ils pourront tirer. », Boris Vian, *Le déserteur*.

entrelacs, découvrir toutes les alliances *comme* les trahisons. Loin des médias qui ne créent qu'une information prédigérée, l'intellectuel peut penser le monde sans le dépenser, le consommer ou le détruire. Se peut-il qu'il puisse, au plus lointain, en saisir les nombreuses indéterminations qui le font louvoyer, tourner autour de son historicité, souligner les imperceptibles doutes qui l'enrichissent d'une délicate mais non moins rigoureuse retenue devant un monde effondré *sur* ses pulsions? Rien ne peut présager de la marche du monde et la technique n'est qu'un outil de plus pour en ressaisir, à posteriori, le sens avant qu'il ne nous échappe, qu'il ne s'évanouisse dans la nuit.

Formidable parce qu'issue de notre intériorité la plus imaginative, la technique comme outil de recomposition du monde – c'est sa vertu première, son sens extrinsèque – ne peut s'affranchir de son « créateur » et espérer découvrir l'immortalité matérielle sans le sacrifier, c'est-à-dire le sanctifier, ce que l'économie des épiciers n'a jamais admis.

Le *proche* et le *lointain* sont nécessaires : le forgeron et l'outil. Remplacer le premier par le second revient à nier la relation même qui est déjà immortelle parce que portée par l'histoire. Certes, nous visons bien et nous ratons tout de même la cible. C'est en ce sens que nos vies ne sont que des approximations, toujours *plus-que-parfaites*, constituées de façon simultanée de l'imparfait de notre tentative comme de la perfection d'un passé déjà composé qu'il nous faut – et c'est là que réside le devoir, de là que part le commandement de l'intellectuel – indéfiniment (notre immortalité) recomposer pour ne pas perdre cette part de nous-mêmes qui ne nous a jamais appartenu mais dont nous avons hérité sans jamais en être conscients véritablement.

## Pour une analogie de la densité intellectuelle

Qu'entends-je par densité? Quelque chose d'insondable, de spirituel, que personne ne peut réduire ni ne peut appréhender autrement qu'à travers une profonde « croyance » – une foi –, la destinée de l'homme qui est un *lieu* de sagesse. Un lieu inimaginable, rieur, caustique, aimant mais qui n'est pas prolix, qui est économe de lui-même comme expression haïssable de soi, qui commande au monde comme il accepte d'être commandé par lui.

Être dense pour l'intellectuel, c'est se détourner des idoles déjà sondées par Nietzsche. C'est ne pas suivre la voie de ce *dernier homme* décrit par Nietzsche mais emprunter le chemin solitaire de l'homme ressaisi dans l'instant, la terreur de son anéantissement.

Comment penser le post-humain? Il est inutile de le tenter si le jugement de sa valeur morale réside à l'arrière-plan de l'analyse. Rien ne peut faire dévier l'homme de son chemin, peu importe ses motivations. Qu'il s'anéantisse et il aura prouvé la grandeur de sa bêtise. Qu'il s'arrête aux abords du gouffre de son fanatisme engoué de technique et il aura alors propulsé la connaissance au sein même d'un univers, qu'il soit immortel ou non<sup>571</sup>, qui l'accueillera sans limite.

Mais déjà, l'homme est mortel ; non pas parce qu'il meure, qu'il est l'objet indéfectible des pulsions de la Mort, mais parce qu'il tue en et hors lui toute humanité qui, elle-même, le tue à son tour pour le rendre à une humanité plus absolue encore. Je ne définis donc pas l'intellectuel comme quelqu'un qui pense ; plutôt comme un être impensé qui serait traversé par la vérité et qui ne saurait être aveuglé par elle ou ébloui par sa lumière. Il est plutôt question ici d'un être qui laisse intentionnellement s'éteindre ses pulsions afin de faire place au doute fécond, la face ombrageuse de l'absolu.

L'homme est avant tout un *homicide*. L'« intellectuel » contemporain ou *de carrière*, tout comme l'homme d'aujourd'hui de Nietzsche ou l'homme-masse d'Ortega Y Gasset, celui qui s'enferme dans l'Enfer de l'information, est condamné à voir la réalité par le trou d'une serrure en espérant qu'on l'y regarde se débaucher avec des concepts dont il n'éprouve jamais l'historicité.

Tandis que le devoir – qui n'est pas une posture de saltimbanque comme celle de l'ensemble des individus incapables de la moindre autocritique – de l'intellectuel anachronique<sup>572</sup>, celui qui ne nie *jamais* l'histoire, consiste justement à ne pas

<sup>571</sup> Peu importe le résultat, l'homme saura, même dans son plus grandiose anéantissement. C'est d'ailleurs près de cette limite que réside sa véritable immortalité qu'il active à chaque geste, à chaque pensée, à chaque prière.

<sup>572</sup> L'intellectuel anachronique – en porte-à-faux avec le temps – sait qu'il est toujours inadéquat d'enfermer l'histoire dans des intentions présentes et fausement morales.

s'enfermer dans une position narcissique autoproclamée de laquelle il ne pourrait jamais se déprendre. Contrairement à l'intellectuel de carrière qui a fait fondre la clé de la vérité en s'inféodant à la masse des idéologies contemporaines, peu importe lesquelles (opinion publique, médias de masse, peopolisation, etc.), l'intellectuel anachronique cherche à penser le monde dans une immortalité plus grande que sa perception mécanique ou son intellect machiavélique :

Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair. [...] Écoutez-moi, marchez sous l'impulsion de l'esprit et vous n'accomplirez plus ce que la chair désire.<sup>573</sup>

---

<sup>573</sup> *Op. cit.*, Paul de Tarse, *Épître aux Galates*, pages 1691-1692.

## Bibliographie

Theodor W. Adorno, *Conférence sur l'industrie culturelle*, prononcée en français pour l'université radiophonique internationale (1963).

Theodor W. Adorno, *La Métaphysique. Concept et problèmes*, Traduction et présentation par Christophe David, Paris, Payot, Coll. « Critique de la Politique », 2006, 260 pages.

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, traduction française G. Fradier, Calmann-Lévy, 1961, 1983, réédité avec une préface de Paul Ricœur – Pocket, 1988, 1992 (*The Human Condition*, London, Chicago, University of Chicago Press, 1958).

Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, Coll. « folio essais », 1972 [1954], 380 pages

Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, Eichman à Jérusalem*, Édition établie sous la direction de Pierre Bouretz, Paris, Gallimard, Coll. « Quarto Gallimard », 2002 [1956], 1616 pages.

Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Éditions Payot & Rivages, Coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2007, 50 pages.

Charles Baudelaire, *Les Paradis artificiels* in *Œuvres complètes*, Tome I, Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, 1605 pages.

Henri Bergson, *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 2002 [1940], 157 pages.

Maurice Blanchot, *La folie du jour*, Paris, Fata Morgana, 1973, 38 pages.

Maurice Blanchot, *L'Apocalypse déçoit* in *L'amitié*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1971, 332 pages.

Maurice Blanchot, *La parole plurielle* in *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1969, 640 pages.

Jorge Luis Borges, *Neuf essais sur Dante*, traduit de l'espagnol par François Rosset, Paris, Gallimard, coll. « Arcade Gallimard », 1987 [1982], 119 pages.

Anthony Blunt, *Guide de la Rome baroque*, Traduit de l'anglais par Serge Seraudie, Iconographie et itinéraires par Stefano Borsi, Les éditions Hazan, Coll. « Les guides visuels », 1992, 382 pages.

Albert Camus, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1958, 245 pages.

- Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1942, 187 pages.
- Albert Camus, *L'énigme* in *L'été*, Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Folio », 1959, 130 pages.
- Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1951, 382 pages.
- Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?* Traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, Éditions La Découverte, 1988, 238 pages.
- René Char, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, Coll. « Poésie/Gallimard », 1967 [1962], préface d'Yves Berger, 216 pages.
- Louis-René des Forêts, *Le bavard*, Paris, Gallimard, Coll. « L'imaginaire », 1973 [1946], 155 pages.
- Jacques Derrida, *Otobiographies, L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, Paris, Éditions Galilée, 1984, 118 pages.
- Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Éditions Galilée, 2006, 232 pages.
- Fédor Dostoïevski, *L'idiot*, Préface d'Alain Besançon, Traduction et notes d'Albert Mousset, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1953], 1010 pages.
- Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Précédé de *Dostoïevski et le parricide* par Sigmund Freud, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], 990 pages.
- Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, Poésies I et II, Éditions établies par Jean-Luc Steinmetz, Paris, GF-Flammarion, 1990, 476 pages.
- Michel Foucault, *Les rapports du pouvoir passent à l'intérieur des corps* in *Dits et écrits*, Tome II, (1976-1988), Paris, Gallimard, Coll. « Quarto Gallimard », 2001 [1994], 1723 pages.
- Anatole France, *Putois* in *Crainquebille et autres récits profitables*, Nîmes, Éditions Maxilivres, 2001 [1928], 158 pages.
- Sigmund Freud, *La question de l'analyse profane*, Traduit de l'allemand par Janine Altounian, André et Odile Bourguignon et Pierre Cotet avec la collaboration d'Alain Rauzy, Avant-propos de J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, Coll. « nrf – Connaissance de l'inconscient », 1985, 204 pages.
- Sigmund Freud, *Dostoïevski et le parricide* in Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Préface de Pierre Pascal, Traduction et notes de Henri Mongault, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1973 [1952], 990 pages.
- Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, Traduit de l'allemand par Serge Jankélévitch, Paris, Éditions Payot, Coll. « Petite bibliothèque Payot », 2001 [1923], 227 pages.

Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*, 1690, posthume, avec une préface de Pierre Bayle (Consultation en ligne sur gallica.bnf.fr).

Khalil Gibran, *Le fou*, Paris, Éditions Mille et Une nuits, Traduit de l'anglais par Anis Chahine, Préface de Raja Nasrallah, 2000 [1996], 63 pages.

Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Paris, Les éditions Bernard Grasset, Coll. « Le livre de poche », 1935, 187 pages.

Hermann Hesse, *Le loup des steppes*, Traduit de l'allemand par Juliette Pary, Paris, Éditions Calmann-Lévy, Coll. « Le livre de poche », 1947, 195 pages.

Adolf Hitler, *Mon combat*, traduction intégrale de « Mein Kampf » par J. Gaudefroy-Demombynes & A. Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, 650 pages.

Carl Gustav Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Traduit de l'allemand, préfacé et annoté par le Docteur Roland Cahen, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », « Folio essais », 1964 [1933], 287 pages.

Franz Kafka, *Dans la colonie pénitencière*, traduit par Bernard Lortholary, Paris, Éditions Librio avec l'aimable autorisation des Éditions Flammarion, 1988, 96 pages.

Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, Coll. « nrf », 1993, 325 pages.

James Howard Kunstler, *Too Much Magic, Wishful Thinking, Technology and the Fate of the Nation*, New York, Grove Press, Distributed by Publishers Group West, 2012.

John George Lambton, 1<sup>st</sup> Earl of Durham, *Report on the Affairs of British North America*, 1839.

Jean de Maillard, *Le rapport censuré, Critique non autorisée d'un monde dérégulé*, Paris, Flammarion, 2004, 287 pages.

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, Textes et variantes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1971, 507 pages.

Friedrich Nietzsche, *Origine de la justice in Humain trop humain I, Un livre pour esprits libres*, textes et variantes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, traduits de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1968, 383 pages.

Donation Alphonse François, Marquis de Sade, *L'Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*, in Œuvres complètes, Tome III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, 1636 pages.

José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, Préface de José-Luis Goyena, Éditions Les belles lettres, Paris, 2010, 314 pages.

George Orwell, *Why I write*, London, England, Publish by the Penguin Group, Coll. « Great ideas », 1984 [1940], 120 page.

Platon, *Gorgias ou sur la Rhétorique*, Paris, Editions Garnier-Flammarion, 1967, 384 pages.

Marcel Proust, *La fin de la jalousie* et autres nouvelles, Édition de Thierry Laget, Paris, Gallimard, 1993, 107 pages.

Auguste Strindberg, *La danse de mort*, Texte français d'Alfred Jolivet et Georges Perros, Paris, L'Arche, 1984 [1960], 107 pages.

Paul de Tarse, *Épître aux Galates*, Traduction œcuménique de La Bible comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, Montréal, Société biblique canadienne, 1993, 1861 pages.

Henry David Thoreau, *La moëlle de la vie : 500 aphorismes*, Traduction de l'anglais, notes et postface par Thierry Gillybœuf, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2006, Coll. « La petite collection », 2006, 111 pages.

Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, Préface de Louis Pauwels, Traduction et notes d'Henri Mongault, Dossier d'Anna Karénine présenté et traduit par Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1952], 909 pages.

Léon Tolstoï, *La sonate à Kreutzer*, Précédé de *Le Bonheur conjugal* et suivi de *Le Diable*, Préface de Jean Feustié, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1974 [1967], 310 pages.

Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome I, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notice de Sylvie Luneau, Notes de Gustave Aucouturier, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], 1023 pages.

Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Tome II, Préface et traduction de Boris de Schœzer, Notes de Gustave Aucouturier, Index de Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1972 [1960], 1055 pages.



## Index

Apocalypse.....	27, 55, 95, 111, 116, 164, 280, 283
Automate .....	7, 100, 128, 159, 166, 207, 208, 210, 229, 231, 265, 266, 267, 275, 276, 285
Classes moyennes .....	50, 101
Commandement.....	18, 25, 46, 48, 52, 53, 90, 107, 108, 109, 111, 113, 114, 118, 140, 151, 161, 202, 227, 274, 279, 289, 304
Communisme.....	26, 54, 207, 208, 233, 242, 249, 297
Connaissance.....	5, 6, 18, 48, 49, 52, 77, 79, 80, 83, 95, 98, 103, 107, 124, 125, 126, 130, 131, 135, 139, 145, 156, 166, 171, 173, 192, 193, 194, 302
Consensus.....	32, 36, 67, 75, 99, 103, 173
Créationnisme .....	286, 287
Crédit.....	14, 15, 25, 50, 53, 71, 114, 117, 250
Europe.....	28, 69, 70, 88, 111, 112, 113, 143, 220, 254, 257, 261, 287
Historicité.....	10, 15, 61, 107, 167, 183, 268, 272, 291, 298, 299, 304, 305
Holocauste.....	99, 184, 192
Homme augmenté.....	147, 203, 275, 287
Homme-masse.....	5, 11, 12, 15, 17, 18, 19, 24, 26, 33, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 65, 67, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 117, 122, 124, 126, 127, 129, 132, 133, 134, 136, 138, 144, 155, 157, 158, 159, 160, 163, 164, 165, 167, 170, 172, 173, 175, 179, 193, 196, 199, 200, 213, 214, 215, 300, 302, 304
Idéologie.....	4, 10, 20, 26, 27, 28, 39, 44, 45, 56, 57, 58, 59, 61, 70, 76, 84, 90, 92, 99, 103, 118, 123, 124, 125, 127, 128, 131, 134, 139, 171, 175, 213, 215, 217, 288, 290, 300, 302
Immortalité.....	27, 50, 62, 63, 64, 103, 108, 111, 127, 129, 136, 138, 140, 141, 148, 153, 156, 166, 193, 198, 199, 222, 257, 260, 274, 275, 293, 300, 303, 305
Langage.....	31, 61, 75, 98, 99, 167, 170, 187, 199, 204, 208, 223, 224, 229, 230, 231, 248, 256, 262, 277, 290, 291, 302
Lobbys.....	59, 80, 149, 187, 227, 263
Monnaie.....	28, 70, 71, 79, 92, 125, 250
Mythe.....	10, 12, 14, 24, 35, 49, 62, 65, 75, 85, 86, 129, 201, 209, 212, 253, 282, 285, 293, 308
Néolibéralisme .....	11, 26, 74, 77, 83, 95, 108, 140, 282, 297
Nihilisme.....	8, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 21, 23, 25, 26, 29, 32, 38, 39, 41, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 54, 58, 61, 62, 70, 84, 97, 98, 100, 108, 111, 127, 128, 130, 132, 134, 138, 163, 164, 175, 185, 227
Opinion publique.....	32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 44, 47, 48, 49, 53, 57, 67, 69, 72, 73, 74, 84, 90, 164, 172, 175, 189, 190, 213, 236

Post-humain	100, 124, 127, 132, 134, 136, 138, 139, 145, 159, 175, 192, 196, 199, 222, 225, 300, 304
Prothèse .....	129, 131, 137, 147, 186, 196, 201, 257, 278, 279
Révolte	7, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 40, 41, 45, 47, 50, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 69, 78, 79, 80, 84, 88, 89, 90, 91, 94, 96, 101, 102, 103, 104, 108, 110, 112, 117, 124, 130, 144, 158, 160, 163, 165, 172, 179, 196, 197, 204, 209, 222, 225, 297, 309
Science	26, 27, 37, 39, 49, 51, 52, 58, 74, 77, 93, 94, 95, 98, 99, 101, 128, 129, 130, 132, 133, 137, 138, 140, 156, 165, 181, 182, 183, 186, 192, 202, 203, 204, 212, 224, 237, 251, 265, 266, 267, 275, 283, 287, 297
Seconde Guerre mondiale .....	45, 67, 79, 82, 99, 103, 112, 113, 172
Sens historique.....	10, 11, 16, 75, 79, 95, 107, 111, 144, 175, 176, 183, 201, 217, 218
Technique..	5, 15, 17, 22, 24, 25, 26, 27, 29, 34, 37, 38, 41, 43, 46, 49, 51, 52, 57, 58, 59, 62, 63, 67, 70, 74, 77, 91, 93, 98, 101, 103, 111, 115, 118, 128, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 146, 147, 148, 154, 163, 164, 168, 172, 175, 186, 187, 190, 193, 194, 197, 199, 203, 205, 208, 213, 222, 223, 224, 227, 232, 235, 236, 237, 248, 251, 252, 253, 257, 265, 267, 268, 269, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 295, 299, 303, 304, 305
Technocrate.....	128, 207, 208, 209, 245
Technomane.....	139, 177, 191
Transhumanisme .....	17, 62, 123, 127, 133, 135
Violence.....	18, 24, 26, 29, 32, 44, 45, 53, 57, 58, 61, 67, 68, 69, 72, 73, 75, 84, 88, 89, 90, 97, 99, 104, 113, 136, 147, 148, 151, 154, 155, 163, 189, 190, 194, 196, 213, 215, 233, 236, 253, 257, 258
Volte-face.....	5, 7, 8, 14, 25, 31, 35, 40, 54, 84, 102, 104, 125, 146, 154, 160, 165, 187, 190, 199, 208, 222, 257, 273, 274, 283, 286, 298, 300

## Table des matières

<b>Préface</b>	<b>4</b>
<b>Première partie : Quand la révolte ne profite à personne</b>	<b>10</b>
<i>Introduction</i>	10
<i>L'homme révolté, un mythe encore possible?</i>	14
<i>Les types de révolte</i>	17
<i>Du nihilisme symbolique au nihilisme réel</i>	25
<i>La conscience de soi</i>	34
<b>Deuxième partie : La révolte, réalité ou fiction</b>	<b>65</b>
<i>L'homogénéité de l'homme-masse comme phénomène de production</i>	65
<i>Le bras armé de l'homme-masse, l'opinion publique</i>	67
<i>Le phénomène schizophrénique d'une société, l'oxymore</i>	74
<i>Le virus de l'humanité</i>	79
<i>La fin de l'homme-masse</i>	83
<i>Le déclencheur de la violence d'état</i>	88
<i>Un phénomène d'époque et non de classes</i>	98
<i>Le corporatisme comme modèle du mondialisme</i>	102
<i>L'hyperbole comme symbole</i>	107
<i>Le rat des villes et le rat des champs</i>	110
<i>Un commandement – un « continent », le mondialisme – à la dérive</i>	113
<i>La tentation acadienne du « grand dérangement »</i>	119
<i>Le transhumanisme, nihilisme anhistorique</i>	127
<i>La quatrième blessure narcissique</i>	142
<i>Les nouvelles races du XXI<sup>e</sup> siècle</i>	148
<b>Troisième partie : La règle d'or a été annihilée</b>	<b>162</b>
<i>Le révolté postmoderne</i>	162
<i>« Ensemble », tout est possible</i>	174
<i>L'abandon de l'étalon-or comme leurre des masses</i>	177
<i>La rupture de stock</i>	182
<i>L'accroissement des compétences</i>	186
<i>La modélisation ou le fétichisme du modèle réduit</i>	189
<i>La guerre des générations</i>	193
<i>Le culte de l'opinion publique comme moteur de la violence d'état</i>	198
<i>L'illégalité de l'idéologie</i>	203
<i>La force apparente du sensualisme</i>	207
<i>Le corps de la femme comme sens historique</i>	212
<i>La pensée en solde, phénomène démocratique</i>	217
<i>Les génocides contemporains</i>	224
<i>Les quatre humeurs des protagonistes</i>	232
<i>Les rejets de l'histoire</i>	235
<i>Le bogue informatique comme leurre de la révolte postmoderne</i>	238
<i>À la recherche de l'art perdu</i>	241
<i>Le modèle associatif comme nihilisme de masse</i>	243

<i>L'incorporation, Cheval de Troie de la modernité</i>	246
<i>Le Roi est nu : La carnavalisation permanente de la réalité</i>	251
<i>Une analyse du rêve américain</i>	276
<i>L'instrumentalisation du langage</i>	282
<i>Du caviar pour tout le monde!</i>	286
<i>De l'ange à l'automate</i>	289
<i>La nuit transfigurée</i>	293
<i>Entre le poète et le prophète</i>	297
<b>Quatrième partie : De l'autre côté du miroir</b>	<b>298</b>
<i>La névrose sociale</i>	298
<i>Pour une civilisation de la jouissance</i>	302
<i>Sur les traces de la conscience : De l'Apocalypse des masses</i>	305
<b>Conclusion</b>	<b>309</b>
<i>Le détour</i>	309
<i>La récupération comme idéologie du XXI<sup>e</sup> siècle</i>	313
<i>Le mot sous toutes ses coutures</i>	315
<i>Vers une nouvelle révolte</i>	318
<i>À la frontière du moi ; voyage au-delà de la pensée</i>	325
<b>Postface</b>	<b>326</b>
<i>La réception littéraire</i>	326
<i>La position de l'intellectuel</i>	327
<i>Pour une analogie de la densité intellectuelle</i>	331
<b>Bibliographie</b>	<b>333</b>
<b>Index</b>	<b>337</b>
<b>Table des matières</b>	<b>339</b>

